ŒUVRES POSTHUMES

du R. P. VERBEKE, S. J.

A l'usage exclusif des nôtres

ŒUVRES POSTHUMES

DU

R. P. CHARLES VERBEKE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

TROISIÈME ÉDITION

SOIGNEUSEMENT COLLATIONNÉE

ALMA COLLEGE
060.32
LIBRARY
V582
Alma California

TOME III

CONFÉRENCES ET DISCOURS DE CIRCONSTANCE

BRUGES

IMPRIMERIE HOUDMONT FRÈRES, RUE NEUVE DE GAND, 140-142

1913

6458

INTRODUCTION

A UNE SÉRIE DE CONFÉRENCES.

Ubi non est scientia animæ, non est bonum. Là où n'est pas la science de l'âme, il n'est point de bien. (Prov. XIX, 2.)

MES FRÈRES,

Les temps, aussi bien que les individus et les nations, ont une physionomie qui les distingue. Et comme on se plaît à donner à un siècle le nom d'un grand homme qui l'a illustré ou dominé, comme on dit le siècle d'Auguste, de Périclès, de Charlemagne, de Louis XIV, de même on a désigné les époques historiques par leurs caractères respectifs. A tort ou à raison, les écrivains décernent aux unes l'auréole de l'apothéose et impriment aux autres le stigmate du déshonneur. Ils parlent de siècles d'ignorance et de siècles des lumières ; de siècles d'asservissement et de siècles d'héroïsme. Ils parlent de siècles de décadence, comme ils parlent de siècles de progrès et de siècles de découvertes.

Quel nom donnera-t-on à notre époque, si féconde en grandes inventions, en gigantesques entreprises, mais en même temps si déchirée par les révolutions, si tiraillée par les dissensions internationales ; à notre époque si riche en magnifiques dévouements et en défections honteuses ? Il ne nous appartient pas de le décider. Pourtant, ce qui frappe, ce me semble, tous les regards dans ce mélange confus, dans cette succession continuelle des éléments les plus opposés, c'est le spectacle d'une activité que nous

appellerions fabuleuse et impossible, si nous n'en étions les témoins. Activité de la pensée, toujours avide de nouvelles conquêtes ; activité des passions, toujours altérées de nouvelles jouissances ; activité de l'industrie, toujours soucieuse de multiplier ses produits, d'en hâter l'écoulement, d'en faciliter l'échange ; activité de la matière elle-même, si l'on peut parler ainsi, de la matière qui met au service des arts, des sciences, du commerce et des passions humaines les agents les plus subtils, les moteurs les plus puissants, les forces les plus redoutables.

Nous nous garderons de le méconnaître : il y a dans cette activité une brillante démonstration de la grandeur de l'homme et par là même un hommage implicite rendu à la majesté de Dieu, de ce Dieu qui laisse quelques rayons de ses perfections infinies illuminer le front de ses créatures.

Mais, nous le comprenons, pour que ce mouvement qui agite l'humanité fût complet, il devrait avoir pour terme le bonheur de cette même humanité, et non seulement un bonheur périssable comme tout ce que nous voyons ici-bas, mais un bonheur sans mesure, sans fin, tel que l'appellent nos aspirations les plus intimes. Il faudrait que ce mouvement, dont l'origine est en Dieu, reportât l'homme vers Dieu, et lui fît trouver dans l'auteur de son existence la consommation de sa félicité, c'est-à-dire l'accomplissement de tous ses désirs et la perfection dernière de toutes ses facultés.

Or, je me le demande, l'activité humaine a-t-elle de nos jours Dieu pour objet ? Se préoccupe-t-elle de lui décerner, dans le progrès qu'elle poursuit, la place qui est due à la souveraine Majesté, la place de législateur, d'arbitre, de modérateur suprême ? Le mouvement se manifeste partout : les hommes consacrent leurs veilles à de savantes recherches ; ils usent leur vie dans l'atmosphère des usines ; ils se consument à penser, à combiner, à travailler. Le même mouvement existe-t-il dans la sphère religieuse ?

L'âme, ses droits, ses devoirs, sa félicité, sont-ils l'objet d'une sollicitude aussi ardente ?

Quelque enthousiaste que l'on soit de son époque, on ne peut se refuser à admettre sous ce rapport une évidente infériorité. Cette infériorité, M. F., je la nomme *un vide ;* et c'est sur ce vide que je viens appeler votre attention, c'est à combler en partie ce vide que nous travaillerons ensemble dans cette série de conférences religieuses.

Contentons-nous aujourd'hui de nous arrêter aux pensées que je viens d'exposer : convainquons-nous de la *nécessité où nous sommes d'avoir sur la religion,* sur cette « science de l'âme, » *des notions claires et sûres.*

Faisons d'abord abstraction de tous ceux que l'hostilité ou l'indifférence tiennent éloignés de la chaire chrétienne. Puis, élargissant le cadre de nos idées, considérons cette nécessité dans les circonstances qui nous réunissent ici ; déduisons-en le caractère spécial de nos considérations et la matière qu'il nous y faut embrasser.

I

La nécessité dont je vous parle, M. F., se présente à moi sous un triple aspect. J'y vois une *question d'intérêt,* — une *question d'opportunité,* — une *question d'honneur.*

Tout d'abord, une question d'intérêt, — d'intérêt universel, comprenant tous les temps, tous les pays, toutes les personnes.

Qu'il y ait eu des peuples plongés dans la barbarie, connaissant à peine les éléments de la civilisation, et tellement enivrés de la rage des combats qu'ils se fissent gloire de leur ignorance littéraire, je le comprends ; que des hommes, absorbés par les préoccupations du présent, ne montrent nul souci d'apprendre l'histoire des générations déjà ensevelies dans les ténèbres du passé, je le comprends encore ; que d'autres, considérant l'impossibilité de posséder toutes les conquêtes de l'intelligence, se restreignent à une spécialité scientifique et se contentent

sur d'autres points de notions superficielles, je le comprends et je l'approuve ; mais que l'on ignore la science de la religion, que l'on ne cherche pas à s'instruire de la religion, que l'on place cette science après toute autre science, comment, je ne dis pas, l'approuver, mais même le concevoir ?

Comme si la science de la religion n'était pas la plus indispensable, — comme si elle n'était pas éminemment pratique !

Indispensable, parce qu'elle seule me découvre la condition de mon existence, le secret de ma nature, la fin de mon être. Elle seule me fait connaître Dieu et moi-même. Et qui dira que cette double connaissance n'est pas d'une nécessité absolue ?

Science *éminemment pratique :* car — chose évidente pour tous — l'homme est ici-bas pour agir. Or, cette action doit avoir des lois. Ces lois, nommez-les morale, sens commun, justice, peu importe ! il est certain que ces lois dépendent de leur auteur ; que Dieu, qui a fait l'homme, lui a imposé ces lois d'après les conseils de son infinie sagesse. Il me les faut donc connaître ; je dois savoir quand et comment Dieu s'est manifesté à ses créatures, ce qu'il leur a prescrit, ce qu'il leur a défendu.

Science éminemment pratique, puisqu'elle renferme les conditions de mon bonheur. Car ce bonheur doit venir de Dieu, et Dieu ne peut rendre heureux que ceux qui le connaissent, l'aiment et le servent.

D'où je puis conclure qu'il ne nous suffit pas, pour être rassurés sur notre sort, d'avoir une religiosité indécise et flottante ; mais qu'il nous faut des idées arrêtées, des convictions profondes et une pratique constante de nos obligations essentielles.

Comment donc s'expliquer, surtout en ce siècle de progrès et de lumières, la conduite d'un homme qui ne s'intéresse pas à ces problèmes de l'éternité, à ces lois d'où dépend son bonheur ? Eh quoi ! (serions-nous en droit de

lui dire) vous sondez les secrets de la nature ; la lunette astronomique à la main, vous suivez dans l'espace les révolutions des astres, vous décomposez les nébuleuses ; ou bien, vous épiez au sein d'une goutte d'eau les générations des infiniment petits ; ou bien, vous discutez les destinées de l'Europe et du monde : et pourtant, vous n'êtes pas bien sûr de vous-même, de votre origine, de votre avenir surtout ! — Ah ! si vous voulez apprendre, commencez par acquérir tout d'abord ces connaissances indispensables ; c'est le plus impérieux des motifs, c'est votre intérêt qui l'exige !

J'ajoute que, *dans les temps où nous vivons*, une solide instruction religieuse est requise plus que jamais.

Dans les loisirs d'une longue paix, lorsque la tranquillité publique semble assurée, on permet au citoyen de négliger le maniement des armes ; et celui-ci, savourant au coin du foyer domestique les charmes du repos, laisse son courage s'endormir et ses bras se relâcher. Pendant une traversée facile, sous un ciel serein et avec des vents favorables, le passager se contente de savoir qu'il y a un capitaine pour commander, un pilote et des matelots pour diriger le navire ; il vogue, insouciant, sur la surface des flots.

Mais quand la guerre rugit, quand le cri d'alarme retentit sans cesse sur les frontières de la patrie, il n'est permis à personne de déposer les armes, ni d'en oublier l'usage ; car un moment peut venir où chacun devra être soldat. De même, lorsque la tempête gronde et que la mer se précipite furieuse contre le vaisseau, il n'y a plus de repos pour personne. Car, pour sauver l'équipage et les voyageurs, chacun devra être matelot, chacun, au besoin, faire office de pilote ou même de capitaine.

Eh bien, M. F., je le dis aux chrétiens, je le dis aux incroyants, je le dis aux uns et aux autres et je leur crie : Regardez quelles sont les exigences des temps où nous vivons. L'Église, cette patrie commune de nos âmes, l'Église, ce vaisseau qui conduit les élus au port de l'éter-

nité, l'Église est attaquée de toutes parts. Tous les flots, tous les orages de l'impiété sont déchaînés contre elle. Que d'ennemis, déclarés ou hypocrites, conspirent sa perte ! Les uns, gardant à l'extérieur quelques ménagements, sapent, tout en protestant de leur fidélité, les grands principes qui font la force de l'Église et les prérogatives qui font sa gloire. D'autres, plus audacieux, s'attaquent au fondateur lui-même de l'Église, et par de faux raisonnements s'efforcent de lui arracher le diadème divin devant lequel dix-huit siècles se sont inclinés. D'autres enfin, poussant leur rage jusqu'aux dernières limites, ne respectent plus l'autorité de la révélation divine ; ils en nient l'existence et même la possibilité.

Qui ne le comprend ? Au milieu de ce fatras d'erreurs qui se croisent et s'entrechoquent, l'âme, pour demeurer en possession de la vérité, a besoin de connaître avec certitude ce qu'elle croit, ce qu'elle espère, ce qui lui est imposé. — Ce besoin est d'autant plus évident que nos rapports avec l'impiété sont plus fréquents, et, si je puis le dire, plus inévitables.

Impossible en effet de s'isoler complètement au milieu du monde et d'échapper, sinon à ses préjugés, du moins à ses fallacieuses caresses, à ses menaces effrayantes. Combien compterait-on de familles qui n'aient point à déplorer le malheur d'un de leurs membres, attaqué de la contagion du siècle ? Combien y a-t-il de bibliothèques où ne se trouve aucun de ces ouvrages pernicieux que la presse enfante tous les jours ? Combien y a-t-il de salons où ne s'étale aucune de ces feuilles irréligieuses dont le démon lui-même semble entretenir l'incessante multiplication ?

Et quand même on pourrait se soustraire à ce contact journalier de l'erreur, l'atmosphère même que nous respirons, ce tourbillon des affaires qui nous enveloppe, cette fièvre de plaisir qui nous dévore, tout cela, abaissant, en même temps que nos corps, nos esprits vers la terre, ne les empêche-t-il pas de s'élancer vers Dieu ? Comment

donc tenir nos cœurs élevés au-dessus des préoccupations matérielles, sinon en nourrissant nos âmes des graves enseignements de la morale chrétienne, et de l'espérance des récompenses magnifiques attachées par Dieu même à son accomplissement ?

Enfin, M. F., pour vous en particulier, *une nécessité de position*, une obligation spéciale de reconnaissance et de charité vous invite à l'étude sérieuse et approfondie de la religion.

Bossuet, dans sa splendide oraison funèbre du Prince de Condé, compare les grands du monde à des fontaines publiques dont on élève les eaux pour les répandre tout à l'entour. Ce que l'illustre orateur disait de la grandeur que donne le rang, on peut l'appliquer à toute autre grandeur. Vous êtes grands par la fortune, grands par les charges que vous remplissez, grands par l'industrie, grands par le commerce, grands par l'intelligence ; eh bien ! c'est Dieu qui vous a élevés et qui répand sur vous ses faveurs avec plus d'abondance. Qu'en résulte-t-il ? Il en résulte pour vous le devoir de témoigner votre gratitude à ce Dieu qui vous a tirés de la foule ; il en résulte le devoir d'entrer dans les desseins de ce Dieu et de faire participer vos frères aux dons que vous avez reçus.

Il faut que, par reconnaissance pour Dieu, vous le serviez plus parfaitement ; il faut que, par charité pour ceux qui vous entourent, vous exerciez sur eux une influence salutaire, que par vos exemples, pas vos avis, parfois par de justes reproches vous les ameniez à Dieu et les attachiez à sa loi.

Mais encore une fois, comment ferez-vous l'un et l'autre, si vous n'avez sur la religion que des idées confuses ou incomplètes, si dans vos âmes vous laissez régner, à côté de quelques principes de foi, de funestes préjugés qui en paralysent l'effet ?

Vous le sentez donc, M. F., il y a pour vous une nécessité particulière d'être, je ne dis pas seulement des chrétiens

fervents, mais des chrétiens zélés, non pas seulement des hommes vertueux, mais des apôtres de la vertu. Il y a nécessité pour vous d'acquérir en religion, autant et plus qu'en politique, en industrie ou en littérature, une instruction digne de votre état.

Reste à déterminer le caractère spécial de nos entretiens, caractère qui les mette en harmonie avec la situation que nous venons d'indiquer.

II.

Deux méthodes principales M. F., ont toujours été en usage dans l'enseignement chrétien : *l'exposition de la doctrine* et *la controverse*.

L'*exposition* suppose l'ignorance chez l'auditeur. Elle développe la doctrine catholique ; elle en fait connaître les dogmes et les préceptes ; elle en déroule l'enchaînement et en découvre les beautés. C'est par cette méthode que le petit enfant sur les genoux de sa mère, l'adolescent sur les bancs du catéchisme, l'homme du peuple au pied de la chaire chrétienne sentent pénétrer dans leur âme les grandes vérités de la foi, les enseignements sublimes de la morale.

La *controverse* est née de la lutte. Elle se fonde sur une connaissance préalable de la doctrine chez le chrétien qu'il faut raffermir, comme chez l'adversaire qu'il faut réduire au silence. Au premier elle rappelle les arguments qui établissent la divinité de la religion ; elle lui met devant les yeux ce majestueux édifice, bâti sur le roc inébranlable de la Révélation, s'élançant à travers la région des brouillards et des orages jusqu'à ces hauteurs sereines où règnent la paix et un immuable bonheur. — Au second, à l'adversaire inconsidéré ou systématiquement hostile, la controverse oppose une invincible résistance ; elle renverse ses objections, elle le convainc d'ignorance ou de mauvaise foi. Puis, prenant l'offensive, elle l'attaque lui-même, le harcelle, le poursuit, le contraint de confesser la faiblesse et

l'absurdité de ses propres systèmes. Enfin, tout en le forçant de s'avouer vaincu, elle lui tend la main pour le relever et l'introduire dans le sanctuaire de la vérité.

Or, M. F., je me le demande, quelle est dans les circonstances actuelles la méthode qui doit l'emporter ?

Nous avons proclamé la nécessité de la connaissance de la religion : serait-il téméraire d'affirmer que de nos jours cette connaissance, même chez des chrétiens appartenant à la classe qui se dit instruite, est souvent négligée, incomplète, insuffisante ?

Si nous arrêtons nos yeux sur la science ecclésiastique, nous y constatons, il est vrai, comme partout, une louable activité. L'histoire, par ses laborieuses recherches, dissipe les calomnies que des écrivains pervers ont amoncelées contre l'Église, que des auteurs superficiels et légers ont acceptées sans contrôle et débitées sans scrupule. L'archéologie exhume les monuments du passé, et, en rapprochant la vie actuelle du christianisme de son origine apostolique, elle en montre la merveilleuse unité. Il n'est pas jusqu'aux sciences naturelles qui ne viennent apporter à la révélation chrétienne un précieux tribut d'hommages. Voilà pour le monde savant, et encore seulement pour cette classe privilégiée à laquelle nulle science n'est complètement étrangère.

Mais jetons un coup d'œil sur cette population absorbée par les calculs du commerce et les travaux de l'industrie ; n'oublions ni les écrivains, ni les hommes politiques ; faisons un retour sur nous-mêmes ! Combien trouverons-nous de chrétiens qui possèdent sur la religion des idées justes et bien assises ? Quels sont ceux qui ont lu et qui lisent des ouvrages sérieux composés sur cette matière ? Que de jeunes gens, après avoir quitté le collège, n'ont plus ouvert un livre de ce genre ! Combien se contentent d'assister de temps en temps à un discours d'apparat, et finissent, même en conservant les pratiques essentielles du culte, par n'avoir plus en fait de dogme ou de morale que

de vagues réminiscences, des souvenirs qui, d'année en année, vont s'effaçant toujours davantage ! Que de jeunes filles ont perdu dans le tumulte du monde l'instruction qu'elles possédaient au sortir du couvent, et n'ont eu depuis pour nourrir leur foi que les pages d'un roman ou les articles d'un journal ! Heureuses si, devenues épouses et mères, elles parviennent à retrouver, pour les placer sur les lèvres de leurs petits enfants, les naïfs accents de la prière et les sublimes enseignements du catéchisme !

Ne rencontrons-nous pas autour de nous ces trois classes d'hommes contre lesquels s'élevait le grand évêque d'Hippone ? Les uns, dit saint Augustin, croient savoir ce qu'ils ignorent. D'autres comprennent bien leur ignorance, mais ils ne cherchent pas, de manière à la trouver, la science de la vérité qui leur fait défaut. Enfin, il en est qui ont conscience de ne pas savoir et néanmoins ne veulent pas s'instruire (1). Ne pourrions-nous pas rapprocher de ces catégories tous ceux d'entre nous chez qui les occupations multipliées, le tracas des affaires, ou même une négligence moins excusable encore auraient affaibli les connaissances religieuses ? Et ne faudrait-il pas en conclure qu'il faut, avant tout, par un simple exposé des mystères et des préceptes de la religion, rendre à ces esprits et à leurs convictions religieuses une vigueur qui menace de s'éteindre ?

Il semblerait donc que dans nos entretiens l'exposition seule de la doctrine satisferait déjà à une impérieuse nécessité.

Cependant, M. F., j'ai hâte de l'ajouter, un grand nombre d'entre vous ont conservé dans toute leur pureté, dans leur lumineux ensemble, les notions salutaires qu'une éducation chrétienne leur a procurées. Que viennent-ils demander à la parole du prêtre ? Courage, force, consolation. Courage pour soutenir une lutte incessante contre les attaques du dehors et les révoltes du dedans ; force

(1) *De utilit. credendi*, ch. XI.

pour persévérer fidèlement dans l'accomplissement de tous leurs devoirs ; consolations au milieu des épreuves dont cette vie n'est qu'un enchaînement douloureux. Ils comprennent que la religion seule peut leur donner ces trésors : ils les attendent du ministre de Dieu, qui en est le dépositaire.

De plus, M. F., permettez-moi une supposition que votre zèle et votre bienveillance convertiront, j'espère, en réalité. Je suppose que cet auditoire s'élargisse, que des hommes, moins habitués à entendre la parole de vie viennent, sur votre appel, prêter à nos entretiens quelques moments d'attention. Quelles seront les règles que nous tracera alors la charité ?

Parmi ces frères que leur éloignement même rend plus chers à nos cœurs, il s'en trouvera sans aucun doute dont la foi n'a point encore subi de mortelles atteintes. Ils croient, mais la faiblesse de la nature, les difficultés de leur position, le torrent de l'exemple les ont éloignés de ces pratiques salutaires qui faisaient autrefois leur bonheur.

D'autres, plus malheureux encore et suivant toujours la même pente, ont passé de l'inaction à l'indifférence. Les ennemis de la religion les pressent d'en abandonner définitivement le drapeau. Il y a encore un moment d'hésitation ; mais hélas ! la lutte ne sera plus longue ; et qui sait si dans ces cœurs l'apostasie n'est pas déjà résolue ? Enfin, il s'en peut rencontrer parmi nous qui se soient engagés sous la bannière de l'erreur, qui aient déclaré la guerre à l'Église, à cette tendre mère dont ils avaient pendant leur enfance écouté la voix et goûté les caresses.

Ah ! M. F., qui ne le voit ? en face de telles infortunes, de telles défections, en face même d'une science orgueilleuse qui n'accepterait la lutte que pour s'obstiner dans ses prétentions, il ne s'agit pas de revêtir la cuirasse du combat ni de provoquer l'erreur en champ clos. Les paroles qui doivent descendre de la tribune sacrée, sont

alors des paroles d'éclaircissement, d'encouragement, des accents de compassion, ou tout au plus de tendre reproche.

Animer ceux qui marchent, raffermir ceux qui chancellent, montrer lumineux et sûr le chemin de la vérité à ceux qui s'aventurent dans des sentiers détournés, sombres et glissants ; réveiller dans l'âme des enfants coupables l'amour d'une mère qui n'a jamais cessé de les chérir et de les plaindre : telles sont les obligations que nous imposent à la fois la raison et la charité.

Tel sera aussi le but que nous nous proposerons, et voici par quelle voie nous espérons l'atteindre. Nous parcourrons, si Dieu nous en donne les moyens, la doctrine catholique tout entière, et nous essaierons en l'exposant de montrer sa merveilleuse harmonie avec les besoins de notre nature. Nous tâcherons de faire voir comment toute l'économie de la religion, comment ses dogmes et ses mystères, ses préceptes et ses prohibitions, comment les moyens qu'elle nous donne, les menaces qu'elle nous fait, les biens qu'elle nous promet, répondent aux aspirations de notre cœur ; comment la foi, loin d'anéantir l'homme ou de l'abaisser, l'élève, le perfectionne, le divinise en quelque sorte. Vaste projet, dont l'étendue, je l'avoue, me confond dès le début, mais dont l'utilité incontestable m'encourage, dessein que nous ne cherchons à réaliser que pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Péroraison. — Quand de pieux voyageurs s'apprêtent à entreprendre un laborieux pèlerinage, on les voit, après avoir arrêté leur itinéraire et s'être animés par la perspective des fruits spirituels qu'ils espèrent recueillir, on les voit, dis-je, s'unissant dans les élans d'une fervente prière, implorer sur leur dessein les bénédictions de Dieu. C'est aussi, M. F., un pèlerinage que nous allons commencer ensemble, pèlerinage où nous quitterons les terres malheureuses de l'ignorance et du doute, pour parcourir les plaines fécondes éclairées par le soleil de la vérité : pèlerinage qui

est lui-même un acheminement vers le but suprême de notre carrière terrestre, c'est-à-dire vers la contemplation de la beauté souveraine et de la perfection infinie. Tous nous avons compris l'utilité éminemment pratique de cette pérégrination tout intellectuelle. Nous nous sommes dit que dans l'ignorance trop commune où s'endorment tant de chrétiens, en face de si grands dangers, au milieu de sollicitudes si multipliées, nous avions besoin, nous surtout que Dieu a comblés de ses dons, de posséder sur notre religion des connaissances plus complètes. Nous nous sommes dit qu'il nous fallait un enseignement, qui nous éclairât, qui nous consolât, qui nous soutînt. Cet enseignement, nous avons pris la résolution de le suivre nous-mêmes, de le faire partager à ceux qui nous sont chers, fussent-ils indifférents, timides, ou même hostiles à l'Église sainte dont nous sommes les membres.

Eh bien, M. F., avant de nous engager dans le chemin, prosternons-nous, je vous prie, devant le Dieu tout-puissant qui peut seul donner à cette entreprise la vie et la fécondité ; demandons au Cœur sacré du Sauveur des hommes d'épancher sur nous les torrents de grâce dont il est la source inépuisable ; demandons à Marie, l'étoile du matin, de guider toujours nos pas et de ranimer nos forces ; et puis, assurés de la protection du ciel, marchons avec courage et constance vers ce but, digne de tous nos efforts : le repos de l'intelligence dans la possession de la vérité, le repos de la volonté dans la pratique de la vertu, le repos du cœur dans l'assurance de la félicité.

JÉSUS-CHRIST

SAUVEUR DU MONDE

SEPT CONFÉRENCES

données à Bruxelles, dans la Collégiale des SS. Michel et Gudule

CARÊME 1881

JÉSUS-CHRIST, SAUVEUR DU MONDE.

Première Conférence.

INTRODUCTION.

Non est in alio aliquo salus. Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri. Il n'y a point de salut en un autre que lui. Car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés. (Act. IV, 12.)

Trois questions préliminaires :

1° Qu'est-ce que sauver ?

2° Qui a sauvé le monde il y a dix-neuf cents ans ?

3° Avons-nous besoin d'être sauvés ?

1er Point. — Qu'est-ce que sauver ?

A. SAUVER. — C'est ou bien préserver d'un danger, c'est-à-dire d'un mal futur, ou arracher à un mal présent... Sauver du déshonneur, de la ruine, de la mort... Sauver de la pauvreté, de l'esclavage, de la maladie. (C'est le sens déterminé, limité.)

B. SAUVER LES HOMMES, SAUVER LE MONDE. — Cela peut avoir deux sens, selon que le monde, les hommes sont pris individuellement ou collectivement. (Sens vague, indéterminé, général.)

a) *L'individu est sauvé dans une certaine mesure*, quand sur la terre il jouit en paix de ses biens et de ses droits ;

Il n'est *sauvé complètement* que dans l'éternité, lorsque, après cette vie, il jouit du bonheur de l'éternité.

b) La société est sauvée : 1° *Imparfaitement*, quand elle se conserve elle-même à l'abri de la dissolution ;

2° *Parfaitement*, quand elle assure à ses membres leur salut individuel dans la plus grande mesure possible.

IIe POINT. — Qui a sauvé le monde, il y a dix-neuf cents ans ?

Où en était le monde, il y a dix-neuf siècles ?

A. Quant au salut des individus ?

Où en était la connaissance de la *vérité ?* On voyait régner tous les systèmes les plus absurdes.

Où en était la pratique des *vertus ?* Les vices étaient déifiés. Voilà pour le salut éternel.

Mais sur la terre même, où en étaient les individus ? Esclavage... Spectacles de gladiateurs (20 ou 30.000 hommes y succombaient en un mois)... Les femmes répudiées sur le plus léger prétexte... Les pauvres... Les enfants...

B. Quant au salut de la société ? La société, où allait-elle ?

1° Les empires s'étaient succédé : Assyriens, Mèdes, Perses, Grecs, Romains...

Rome personnifiait tout. Sortie d'un berceau royal, elle avait vu les institutions républicaines la faire monter au faîte de la grandeur. Mais la république, tout en étendant ses conquêtes sur le monde, renfermait dans son sein de multiples éléments de dissolution... Rome allait se laisser gouverner par des soldats de fortune, et les excès de la démocratie allaient engendrer la tyrannie... Le peuple romain n'existait plus.

En même temps, Rome conquérante allait s'incorporant les peuples barbares, et ces Barbares au contact de Rome se corrompaient rapidement à leur tour.

Que serait devenue la société, si cet état de choses païen avait duré ? Personne ne peut le dire. Ce qui est certain, c'est que le monde romain avait besoin d'un sauveur. Eh bien, ce sauveur lui a été donné.

Marche du christianisme. Jésus parut... Apôtres... Après trois siècles, l'Empire était chrétien avec Constantin. Après huit siècles, l'Europe avait Charlemagne !... Les races barbares, vivifiées par l'élément chrétien, régénèrent la vieille société romaine.

Appelez Jésus-Christ comme vous voulez : philosophe, utopiste, etc. C'est lui qui a sauvé le monde.

IIIe POINT. — Avons-nous besoin d'être sauvés ?

Deux catégories d'esprits sont en présence :

1° Les *optimistes*, qui trouvent que tout est en progrès... Optimistes libres-penseurs... Optimistes chrétiens.

2° Les *pessimistes*, qui croient que tout est perdu, que notre siècle est le plus mauvais de tous.

Pour nous restreindre et raisonner plus aisément, contentons-nous des pays catholiques d'Occident qui nous sont mieux connus : de la Belgique et de la France.

A. Où en est le salut des individus ? Où en est la foi ? Où en est la morale ?

Contentons-nous des vingt-cinq ou trente dernières années. La connaissance de la vérité est-elle plus générale ? la pratique de la vertu plus complète ?

B. Étendons le cadre, et prenons la société.

a) Cette société, fournit-elle le salut des individus ? leur salut éternel ?

On me répond : « La société n'a rien à voir là dedans. » Mais si, d'un côté, la religion est dite libre, n'est-il pas vrai en même temps que la société fait la guerre aux ministres de la religion ? qu'elle les suspecte, qu'elle ruine leur influence ?

b) Cette société considérée en elle-même, n'est-elle pas menacée ? Quelle impression éprouve-t-on, quand on suit la marche des événements ? Quelles sont les forces qui se développent et qui montent ? Le salut de la société, c'est *l'unité* par l'autorité, d'un côté, et par la soumission, de l'autre, dans la vraie liberté et dans la charité. Eh bien, les forces qui montent et qui se développent, Révolution, socialisme, libre-pensée, ne sont-elles pas précisément opposées à ces éléments du bonheur social ?

Force est donc de dire : Oui, nous sommes menacés, *nous avons besoin d'être sauvés.*

Et remarquons-le bien, je dis *nous !* non pas l'Église, car l'Église est impérissable ; elle passe à l'occident, à l'orient, au midi, au nord : mais nous !...

Péroraison. — *Seigneur, sauvez-nous !* Voilà le cri que pousse la partie saine de la société. Nous répondrons à ce cri, et nous montrerons combien est vraie cette parole de nos saintes Écritures : *Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri.*

JÉSUS-CHRIST, SAUVEUR DU MONDE.

Deuxième Conférence.

PREMIÈRE PLAIE A GUÉRIR : L'INSUBORDINATION.

A seculo confregisti jugum meum, rupisti vincula mea et dixisti : Non serviam ! Vous avez brisé mon joug séculaire, vous avez rompu mes liens et vous vous êtes écrié : Je ne servirai pas ! (Jerem. II, 20.)

La première plaie du temps, c'est *l'insubordination*. Voyons ensemble 1° Le danger,

2° l'absence de remède humain,

3° le salut par Jésus-Christ.

1er POINT. — Le danger.

A. Que ce cri retentisse d'un pôle de la société à l'autre, c'est un fait.

Voyons l'individu. Quant à ses convictions, il les déclare indépendantes ; il ne relève que de son *intelligence*. Quant à sa conduite, il se déclare également indépendant ; il ne relève que de sa *conscience*.

Mettons-le en contact avec une autorité quelconque. S'il est dans la dépendance physique à l'égard de cette autorité, à cause de son âge, de sa faiblesse, de son indigence, il n'aspire qu'à une chose : s'en affranchir. S'il n'est pas dans cette dépendance physique, il élève à chaque instant autorité contre autorité... Il veut être autorité lui-même ; il ne cède qu'à la contrainte morale ; il obéit en murmurant, en critiquant.

Remarquons-le bien : cette plaie, je la signale non seulement chez des athées, des libres-penseurs, mais chez des chrétiens et des catholiques : on s'efforce de faire à l'autorité la part la moins large possible, la plus large possible à l'individu...

Et l'état de la société, quel est-il ? Il y a des gouvernants et des gouvernés ; mais les gouvernés rongent leur frein.

Objection. Vous nous calomniez ; nous avons une maxime dans notre code : Respect à la Loi !

Réponse. Tartufes ! quand parlez-vous ainsi ? Quand c'est vous qui faites la loi et quand vous la faites pour bâillonner vos adversaires, pour les exploiter, pour les rançonner. Chacun de vous dit alors : *La loi, c'est moi !* Mais que les circonstances changent et qu'une loi vous gêne, vous n'aurez pas assez de pavés pour la lapider !

B. Où cela nous mène-t-il ?

Où vont les individus ? A leur ruine : car mon bon sens me dit *a)* qu'ils n'ont cessé d'être dépendants de Dieu ni pour leur intelligence ni pour leur conduite ;

b) Qu'ils sont mortels, et qu'une fois morts ils rendront compte à Dieu ;

c) Que Dieu doit les punir d'un aveuglement volontaire, d'une indifférence consentie à son égard, de la violation de ses lois.

Où va la société ? Le nombre des gouvernés étant beaucoup plus grand que celui des gouvernants, ceux-ci ne peuvent se soutenir qu'à la condition d'avoir pour eux la force morale. Or, cette force se déplace de plus en plus, et quand il y aura équilibre, puis prépondérance chez les gouvernés d'aujourd'hui, toute la machine sautera, et nous aurons l'anarchie et un cataclysme épouvantable.

2e POINT. — Absence de remède humain.

Pour s'en convaincre, il suffit de quelques observations.

Pour les individus. — Le remède humain à leur égard ne peut être que la science humaine. Or, que voyons-nous ? La science *humaine*, au lieu de conduire l'individu au bien, ne fait que détruire toutes les entraves qui l'empêchaient de se livrer au mal. La science humaine rejette la révélation concernant Dieu, concernant l'Église de Dieu, concernant la loi de Dieu, l'âme et l'éternité... Et, à la place, elle met la matière indépendante et organisée. Elle conduit donc

l'individu à l'abrutissement moral, qui va de pair avec le soi-disant progrès intellectuel.

Pour la société. — Il n'y a, à ce point de vue, que deux moyens humains imaginables : *satisfaire* la tendance des gouvernés qui veulent devenir gouvernants, ou *comprimer* cette tendance de façon à ce qu'elle ne compromette plus la sécurité publique.

Satisfaire, c'est une *utopie.* Il faudrait arriver à ce que tout le monde soit gouvernant et personne gouverné...

Comprimer, c'est une *contradiction.* Après avoir proclamé le droit des individus, leur liberté, etc., on sera forcé de recourir à la tyrannie pour empêcher le développement des conséquences, dont on aura soi-même posé les principes...

J'en conclus que nous allons vers un abîme ; et aussi longtemps qu'on ne cherchera pas ailleurs le remède, on se rapprochera continuellement de cet abîme.

3e POINT. — Où est le remède ?

Il n'est ici qu'un remède. C'est celui qui a sauvé le monde Romain penché sur le bord du même précipice. C'est la doctrine, c'est l'exemple de Jésus-Christ. Laissez-moi vous le *proposer,* laissez-moi vous l'*appliquer.*

A. D'abord Jésus a fait la déclaration la plus explicite et la plus formelle qu'il est venu faire la volonté de son Père... Dieu, c'est l'unique objet de sa sollicitude... *Sermonem quem audistis, non est meus, sed ejus qui misit me, Patris... Voluntatem ejus facio semper... Non quæro gloriam meam, sed ejus qui misit me, Patris... Non mea voluntas, sed tua fiat.* Cette volonté de son Père, il l'accomplit jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.

B. Et qu'enseigne-t-il ? — *a)* En toutes choses la dépendance complète, absolue de l'homme vis-à-vis de Dieu. Respect dû à Dieu, respect du saint nom de Dieu, respect de la maison de Dieu... Obéissance complète malgré la crainte des tourments et de la mort : *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere.*

b) Dépendance et obéissance complètes à son égard et

à l'égard de ceux qu'il envoie, des chefs de l'Église. *Sicut misit me Pater et ego mitto vos... Docete omnes gentes... docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis... Qui vos audit, me audit.*

Ce n'est pas ici le lieu de développer ce qu'est l'Église, ce qu'est sa mission, mission non seulement religieuse, mais encore sociale. Cependant le Christ n'attribue pas tout à l'Église, et il y a une autre parole qui, rapprochée des précédentes, complète sa doctrine :

c) Rendez à l'autorité civile ce qui lui appartient, à la condition que l'autorité civile respecte les droits de Dieu et de l'Église. — Voilà les grands principes de la subordination, mis en regard de l'insubordination générale.

C. Appliquons-les donc, M. F., et disons aux catholiques:

a) Commencez par respecter la suprématie de Dieu.

b) Commencez par reconnaître l'autorité de l'Église en tout ce qui concerne la foi, la morale et la discipline ; et cela non seulement pour les individus, mais aussi pour les sociétés. Laissez vos distinctions subtiles entre votre conviction politique et votre conviction religieuse. Il n'est pas à craindre que l'Église empiète ; il est à craindre que vous ne lui donniez pas assez.

c) Quand vous vous serez soumis pleinement, inclinez-vous vers les aveugles, vers les égarés, et dites-leur : « Voyez, nous seuls avons la sécurité. Venez, joignez-vous à nous. » Mais ne commencez pas par des compromis.

d) Aux aveugles qui ne veulent pas voir clair, dites bien que leur expérience doit leur montrer l'absence de tout autre remède possible. Ajoutez qu'ils ont tout à craindre de Dieu, s'ils ne veulent pas reconnaître son autorité...

e) Si après cela il reste des *ennemis déclarés* de la vérité et de l'autorité, ne craignons pas de les réduire à l'impuissance, comme on fait des bêtes féroces, qu'on enchaîne. Ils ne méritent ni égards ni pitié, parce qu'ils connaissent la vérité et qu'ils n'en veulent point. Ils disent comme Satan : *Non serviam !* Ils seront un jour avec lui précipités dans l'abîme.

Troisième Conférence.

DEUXIÈME PLAIE A GUÉRIR : LA CUPIDITÉ.

Mendicitatem et divitias ne dederis mihi : tribue tantum victui meo necessaria. (Prov. xxx, 8.)

Nous avons vu que l'insubordination est la première plaie de la société actuelle, et nous vous avons montré le *pouvoir*, l'*autorité* comme un enjeu que tous s'efforcent de conquérir. — La *richesse* est un autre appât, objet des mêmes convoitises, et j'appellerai *cupidité* la passion qu'elle allume dans le cœur.

Nous verrons d'abord quelles sont les manifestations de cette passion et de quels dangers elle nous menace ; — puis nous en montrerons le remède dans la doctrine de Jésus-Christ.

1er POINT. — Cupidité. Idées fausses au sujet des richesses.

L'idée que les hommes, suivant leur instinct naturel, se font de la richesse, est qu'elle est le bien principal, ou du moins un des plus grands biens que l'on puisse trouver sur la terre. De là

A. Chez les riches — QUATRE MANIFESTATIONS de cette idée :

L'avarice : amasser l'argent dans ses coffres...

La parcimonie : accumuler d'abord, puis ne dépenser qu'une faible partie de ce que l'on a accumulé, de manière à augmenter ainsi ses revenus. Cela se nomme *économie*, sollicitude pour la famille...

Le faste. Emploi des richesses soi-disant pour tenir son rang, pour faire grande figure dans le monde (chevaux, voitures)...

La prodigalité... Dépenses folles, non raisonnées...

Résultats. 1° Le riche est exposé à donner libre carrière à ses passions (sous prétexte de faste).

2° Le riche ne remplit pas ses devoirs, ni de chrétien ni de citoyen ; il ne paie pas ses dettes.

3° Le riche se croit supérieur au pauvre, il le méprise, il s'éloigne de lui. Il croit avoir beaucoup fait, quand il lui a jeté une aumône. Il ne paie pas les fournisseurs.

B. Chez les pauvres. — Le pauvre, imbu de cette idée que la richesse est un grand bien, souffre de ne pas l'avoir. De là : Ceux qui voient le moyen d'y arriver, tentent toutes les voies pour monter : ruses, injustices, concussions, exploitations du riche...

Tous ceux qui perdent leur fortune, ou qui n'en ont point, sont tentés de murmurer contre la Providence, de s'insurger contre elle.

Tous ceux-là ont au moins l'aversion pour le riche, la haine du riche ; et ils murmurent surtout quand ils voient le riche abuser des biens qu'il possède. Et puis, ce qu'ils ne pardonnent pas au riche, c'est la morgue, la hauteur de ce dernier, qui s'ajoute à la différence de position.

C. Ou cela conduit-il ?

Le riche avance de plus en plus dans la voie de la cupidité, du luxe ; il s'arme contre le pauvre, ou, s'il lui donne quelque chose, c'est pour tromper sa faim et l'empêcher de se ruer sur la propriété du riche.

Mais rien de tout cela ne satisfait le pauvre, toujours mécontent qu'un autre ait plus que lui, comme il était déjà mécontent qu'un autre fût au-dessus de lui. — Disons-le même, plus il verra que l'on cède à ses exigences, plus il exigera, plus il se sentira fort.

N'est-ce pas où nous en sommes ? Les pauvres ne sont plus contents de rien. Je parle ici des *pauvres sans Dieu.* Les riches se plaignent continuellement de devoir donner à de tels pauvres. Les riches, même chrétiens, sont disposés à fermer leur bourse et leur cœur.

2d POINT. — L'idée juste au sujet des richesses.

Eh bien, M. F., que vous en semble ? Trouverons-nous le moyen d'accorder ces éléments divers ? Arriverons-nous, sans procéder à un partage absurde et dont l'équilibre serait bientôt rompu, à faire vivre en paix le riche et le pauvre, à rapprocher ces deux adversaires ? Nous pourrons réussir, je l'affirme, si nous écoutons, si nous suivons Jésus-Christ. Voyons ce qu'il nous dit du riche et du pauvre. Deux paroles résument son enseignement : *Væ vobis divitibus ! — Beati pauperes !*

A. Écoutez comment il parle des riches et comment il parle des pauvres.

a) 1° Le riche qui est dur pour les pauvres (Le riche et Lazare).

2° Le riche qui thésaurise (Luc. XII). Il dit à son âme : *Anima, habes multa bona posita in annos plurimos : requiesce, comede, bibe, epulare... Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te : quæ autem parasti, cujus erunt ?*

3° Le riche qui a peur de perdre ce qu'il a (Vocation du jeune homme). *Vade, vende quæ habes... Cum audisset autem adolescens verbum, abiit tristis : erat enim habens multas possessiones. Jesus autem dixit discipulis suis : Amen dico vobis quia dives difficile intrabit in regnum cœlorum. Et iterum dico vobis : Facilius est camelum per foramen acus transire quam divitem intrare in regnum cœlorum* (Matth. XIX).

4° De là en thèse générale : *Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram. Væ vobis qui saturati estis, quia esurietis. Væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis et flebitis* (Luc. VI, 24, 25).

5° Et puis le conseil : *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra* (Matth. VI, 19).

b) Aux pauvres : 1° *Beati pauperes spiritu.*

2° Il ordonne à ses disciples de ne pas se préoccuper des choses temporelles au détriment des spirituelles.

3° Il s'identifie avec les pauvres, en parlant de la sentence qu'il prononcera au jour du jugement : « Tout ce

que vous avez fait au moindre de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même. »

4° A ceux qui laissent la richesse pour embrasser la pauvreté, il promet une récompense magnifique. *Centuplum accipietis !*

B. Résultats de cette doctrine.

a) Le Christ prêche d'exemple : il est pauvre.

b) Les premiers chrétiens — fraternité, générosité.

Ce sont les résultats *immédiats*.

Résultats permanents :

a) Pour les pauvres. — Ils ne murmureront pas de leur pauvreté, s'ils y sont nés ; ils l'estimeront. Ils ne porteront pas envie aux riches. Ils ne s'insurgeront pas contre le riche dur et impie ; ils en auront pitié. Dans tous les cas, ils ne violeront pas la loi de Dieu pour sortir de la pauvreté.

b) Pour les riches. — Ils auront peur, non plus des pauvres, des « partageux, » des communards (puisque ceux-ci auront disparu) ; ils auront peur, non pour leur coffre-fort, pour leur vie, mais *peur pour leur âme et peur de Dieu*. Pour leur âme, en comprenant le danger des richesses, — peur de Dieu, de ce Dieu pauvre qui sera un jour leur juge.

Et le résultat sera la crainte pratique, non pas de *trop donner*, mais de *donner trop peu*, non pas de ne plus avoir assez, mais d'avoir trop... non pas d'avoir trop peu à laisser à leurs familles, mais de laisser trop.

Péroraison. — M. F., les temps sont difficiles. Non seulement la propriété est menacée par la cupidité des envahisseurs ; mais les pauvres, les pauvres chrétiens souffrent dans leur âme plus que dans leur corps... — C'est aux riches de se rapprocher d'eux. S'ils ne le font pas, malheur à eux ! malheur sur la terre, malheur dans l'éternité ! S'ils le font, Dieu leur conservera les biens de la terre et leur donnera ceux du ciel.

Quatrième Conférence.

TROISIÈME PLAIE A GUÉRIR : LA PASSION DU PLAISIR.

Cui similem æstimabo generationem istam ? Similis est pueris sedentibus in foro, qui clamantes cœqualibus dicunt : Cecinimus vobis et non saltastis ! A qui dirai-je que ce peuple est semblable ? Il est semblable à des enfants qui sont assis sur la place publique et crient à leurs compagnons : Nous avons chanté pour vous, et vous n'avez point dansé. (Matth. xi, 16, 17.)

L'on peut différer d'opinion sur beaucoup de choses concernant le siècle où nous sommes. En quoi y a-t-il progrès ? Sous le rapport des idées, de la conduite, etc., on peut discuter... Mais il est un point où le progrès n'est guère discutable, c'est *le plaisir*.

« Ha ! s'écrie quelqu'un, nous vous entendons venir. Vous êtes un de ces censeurs moroses qui ne veulent pas que nous nous amusions. » — Je pourrais répondre par les paroles du Christ : *Cui similem...* Laissons là les impressions, et raisonnons. Posons-nous ces trois questions :

Est-il vrai que notre siècle est un siècle de plaisir ?

Où le plaisir nous conduit-il ?

Où devons-nous chercher la règle de nos plaisirs ?

1er POINT. — Notre siècle est-il un siècle de plaisir ?

Pour nous convaincre du progrès que fait le plaisir, faisons un peu de statistique : les lieux de plaisir, les réunions de plaisir, les jours de plaisir, les genres de plaisirs, les hommes de plaisir.

a) Multiplicité des lieux de plaisir : théâtres, cirques, cafés.

b) Concerts, exhibitions de tout genre, jeu.

c) Multiplicité des jours de plaisir... Les jours de fête ! Les fêtes religieuses continuent de subsister en se changeant en fêtes profanes... Une foule de fêtes profanes s'y ajoutent. Il valait bien la peine que le Concordat diminuât le nombre des jours fériés !

d) Genres de plaisirs : 1. De plus en plus fiévreux : bals, danses échevelées... Plaisirs réunis : vue, ouïe, goût... Je ne parle pas des autres. 2. On ne se contente plus du plaisir chez soi ; on va le chercher partout, au loin... Villes d'eaux, saison entière consacrée au plaisir... Trains de plaisir !

è) Importance des hommes de plaisir. Ils exercent une influence incontestable. On compte avec eux ; les pourvoyeurs de plaisirs sont honorés : acteurs, actrices... Les gouvernements s'appuient sur les entrepreneurs de plaisirs ; on n'ose plus y toucher !

2 POINT. — Où le plaisir nous conduit-il ?

Je me permets de le demander aux hommes de plaisir : Où nous conduisez-vous ? Et je réponds :

A. A LA CORRUPTION MORALE, c'est-à-dire, à la violation des lois de Dieu et des lois humaines.

a) Dans cette rage du plaisir, que devient la piété ? La charité ? la tempérance ? la chasteté ? la justice ?

Pour le plaisir il faut de l'argent. Où prend-on l'argent ? On dépense celui que l'on a, et c'est au détriment des bonnes œuvres... On ne paie pas ses créanciers ; on escompte l'avenir... On cherche à se procurer de l'argent. Pour cela, on joue, on entre dans des spéculations véreuses, on commet des injustices. — Que devient la famille ?

b) Pour le plaisir il faut du temps. A quoi emploie-t-on

son temps ? Jeunes gens qui négligent leurs études... Hommes faits qui négligent leurs affaires...

c) Le plaisir use le corps... fausse l'esprit... énerve la volonté... L'on en vient à ne plus même distinguer le bien du mal et à justifier tout...

B. A L'ABAISSEMENT POLITIQUE. Pour nous en convaincre, voyons ce que devient la vie politique dans les villes de plaisir et chez les nations qui s'amusent... Le pouvoir passe aux mains des faiseurs et des intrigants. Les autres sentent qu'on les écorche ; ils crient, mais ils n'ont pas la force, l'énergie nécessaire pour réclamer leur part d'influence...

C. A LA DÉSORGANISATION SOCIALE. Cette soif du plaisir ne se concentre pas dans les classes supérieures, elle descend aux degrés inférieurs de la société. Et en descendant, elle devient de plus en plus grossière et brutale. Le peuple néglige le travail pour le plaisir... Il convoite de nouveaux plaisirs... Le peuple ne songe plus qu'au plaisir... Enfin, lassé de n'avoir pas toujours le pain et le plaisir, il se rue sur ceux qui s'amusent et qui ont encore de quoi s'amuser.

Eh bien, je ne crains pas de le dire : Voilà où nous allons ! C'est à cet abîme qu'ont abouti les Babyloniens, les Grecs et les Romains ; sur le bord de cet abîme dansent des nations voisines de la nôtre. Prenons garde !

3e POINT. — Où devons-nous chercher la règle de nos plaisirs ?

Évidemment, ce n'est pas dans la philosophie. Tous les philosophes antiques, avec leurs plus belles théories, n'ont pas réussi à retarder d'une heure la dégradation de leurs concitoyens. Un seul peut, avec la théorie qui éclaire, donner la grâce qui convertit. C'est le Sage par excellence, l'Homme-Dieu !

Qu'a-t-il enseigné ?

A. UN INTÉRÊT SUPÉRIEUR à tous les intérêts et à toutes les satisfactions du monde : l'intérêt de nos âmes ! *Quid prodest homini si mundum universum lucretur...* (Matth. XVI, 26.)

B. La nécessité du travail. Parabole des talents... Recommandation d'être toujours prêt à rendre compte... Recommandation de profiter du temps : *Venit nox quando nemo potest operari* (Jo. IX, 4). Conseil de travailler avant tout pour l'éternité...

C. La nécessité de la prudence et de la générosité. *Si oculus tuus scandalizat te...* Entrez par la porte étroite.

D. La nécessité de la pénitence et de la mortification. *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes simul peribitis* (Luc. XIII, 5). Si Sodome et Gomorrhe avaient vu ce que vous voyez, elles auraient fait pénitence... Pour être à Notre-Seigneur, il faut porter la croix.

Si ces préceptes étaient compris et suivis, que deviendrait le plaisir ?

a) Il rentrerait dans les bornes, c'est-à-dire, il ne serait qu'un délassement après le travail, un moyen de mieux travailler.

b) Il dépouillerait tout ce qui le rend dangereux : l'excès, l'exagération, etc.

Péroraison. — Appel aux catholiques. 1° Ils devraient s'entendre pour réduire leurs plaisirs ; 2° se séparer des plaisirs coupables et dangereux, pouvoir dire qu'ils ne les connaissent pas...

Appel spécial aux jeunes gens, pour qu'ils ne se laissent pas entraîner.

JÉSUS-CHRIST, SAUVEUR DU MONDE.

Cinquième Conférence.

QUATRIÈME PLAIE A GUÉRIR : LE DÉCOURAGEMENT SOCIAL DES BONS.

In mundo pressuram habebitis ; sed confidite : ego vici mundum. Dans le monde vous souffrirez persécution ; mais ayez confiance : j'ai vaincu le monde. (Jo. XVI, 33.)

Nous avons constaté les plaies, nous nous sommes demandé d'où doit venir le salut ; nous avons répondu : de Jésus-Christ.

Mais ce salut a besoin d'instruments humains ; où les trouverons-nous ? Évidemment, c'est la partie encore saine de la société qui doit guérir la partie malade. Mais ici nous rencontrons une autre difficulté. Les bons s'écrient : Que pouvons-nous ? et ils laissent tomber les bras.

Il y a, M. F., un double découragement : — *individuel* et — *social*. Le découragement individuel fait que l'homme n'a pas le courage de remplir les devoirs qu'il a envers soi-même. Quand il est atteint du découragement social, il avoue qu'il n'a pas le courage de travailler pour les autres.

Je m'arrête aujourd'hui à ce second mode de découragement, et j'en examine les causes et le remède.

1er POINT. — Causes du découragement des bons.

A. Cause matérielle et palpable, avouée et reconnue par les bons : *Le progrès du mal.*

a) Les faits mauvais se multiplient...

b) Le mal s'étend, gagne de couche en couche...

c) Le mal devient plus cynique ; on en rougit moins, on cherche même à le justifier...

d) Le mal devient audacieux, il multiplie ses entreprises contre le bien ; il veut l'étouffer. Et si nous personnifions

le bien dans la *Religion*, celle-ci est de plus en plus menacée, attaquée, persécutée...

En présence de cela, dit-on, que pouvons-nous faire ?

B. Cette cause est réelle, mais elle est évidemment insuffisante pour expliquer le découragement. Le fait du mal a toujours existé ; et s'il progresse de nos jours plus que jamais, n'y a-t-il pas à cela une cause du côté des bons ?

Ceux-ci veulent bien l'avouer ; mais les découragés qui sont parmi eux, disent : « Nous l'emporterions ! malheureusement, nous sommes paralysés. »

Paralysés ! Pourquoi ? — *a)* Parce qué, continuent-ils, malgré tous nos efforts, nous ne parvenons pas à *nous entendre ;* nous sommes trop divisés entre nous, et ce sont *les exagérés* qui nous empêchent de lutter comme il faudrait et nous entraînent malgré nous.

b) Parce que nous fournissons nous-mêmes des armes à nos adversaires...

Réponse. 1° Avec vos adversaires vous ne vous entendrez jamais. Il y aura toujours deux camps. Nous ne pouvons pas être en paix avec les impies. « Le monde vous haïra, a dit le Christ à ses disciples, le monde vous persécutera, tant que vous serez à moi. »

2° D'où vient la division entre catholiques ? Ne vient-elle pas de ce que les uns veulent confesser la vérité et que les autres cherchent à la cacher ? Quelques-uns ne vont-ils pas jusqu'à amoindrir la doctrine de Notre-Seigneur ?

3° Et quant aux armes que nous fournissons à nos ennemis, quelles sont-elles ? Quelques scandales... C'est déplorable, je le sais ; mais des scandales, il y en a toujours eu... et jadis, ils ne parvenaient pas à contrebalancer la prédominance du bien...

On ajoute : « L'exagération. » Mais ce que vous appelez de ce nom, n'est-ce pas la plus pure vérité catholique ?

Ah ! M. F., je ne crains pas de le dire : Vous vous trompez ! Vous avez tort de vous décourager ! Ou plutôt

vous avez raison de croire que tout est perdu, si vous persistez à tenir ce langage et à y croire... Mais si vous voulez revenir à la vérité totale de la doctrine évangélique, alors vous réussirez. Laissez-moi donc vous proposer cette vérité totale dans tout son jour.

2d POINT. — Remède contre le découragement.

Pour montrer le remède et pour l'appliquer, il faut rappeler aux découragés *un principe* et *un fait,* — principe et fait d'où résulte la conduite qu'ils ont à tenir.

A. Un principe : *Dans l'état de l'humanité déchue, le mal laissé libre doit l'emporter sur le bien ; et le bien ne peut triompher du mal que grâce à l'intervention spéciale de Dieu.*

Pourquoi ne suffira-t-il jamais pour assurer le triomphe du bien de proclamer que le bien est libre comme le mal ? *a)* Parce que le mal pratique est plus attrayant pour l'individu que le bien pratique, et que l'individu qui fait mal cherche à justifier sa conduite par des principes faux.

b) Parce que le mal social, faisant usage de tous les moyens, bons ou mauvais, doit nécessairement l'emporter sur le bien, qui ne peut faire usage que des moyens licites...

Objection. Mais le bon sens naturel ? La raison ? La foi et la vérité ?

Réponse. Tout cela vient échouer contre la passion, à moins que la passion ne trouve un frein dans la crainte du châtiment. Or, quand le mal est libre, la crainte du châtiment n'existe pas, ou, s'il s'agit d'un châtiment dans l'autre vie, son éloignement empêche qu'il l'emporte sur la perspective d'un bien ou d'une satisfaction immédiate.

Donc humainement le mal doit l'emporter. — Mais nous avons un grand fait.

B. Un fait. — Dieu est déjà intervenu une fois pour faire triompher le bien : grand fait de la Rédemption. Nous avons déjà parlé de cette métamorphose du monde. Comment s'est-elle opérée ? Par la grâce de Dieu, par la prédication de la

vérité, par la diffusion de la charité. — La prédication des apôtres a été

a) La prédication de la vérité tout entière... Vérité pour l'intelligence : nécessité de la foi ; vérité pour la volonté : nécessité de l'obéissance. — Jésus-Christ l'a prêchée, les apôtres l'ont prêchée sans ambages, sans réticences, malgré les persécutions, etc.

b) Diffusion de la charité. Union des chrétiens entre eux ; compassion des chrétiens pour les infidèles, mais sans aucun sacrifice de la vérité. Charité consistant à tendre la main à ceux qui sont couchés, pour les attirer à soi, et non point à se coucher à côté d'eux pour leur persuader qu'ils font bien...

Voilà les conditions que Dieu met à l'action de sa grâce... Que si 1. Au lieu d'affirmer la vérité, on la cache, on la voile, on déclare qu'elle n'est pas de ce temps, qu'elle est nuisible, importune, Dieu n'aide pas.

2. Les prétendus apôtres de la charité sont précisément ceux qui dénigrent les défenseurs de la vérité... Si cette charité prétendue consiste à mettre pratiquement sur la même ligne le bien et le mal, le vice et la vertu, à témoigner plus d'égards aux méchants qu'aux bons, non, Dieu ne bénira pas cette charité...

Péroraison. — Nous disons donc aux découragés : Prenez courage ! Dieu est avec vous ! mais si vous voulez que Dieu reste avec vous, commencez donc par proclamer la vérité de Dieu et par exercer la charité de Dieu. Ce n'est point la liberté qui doit vous donner la vérité ; c'est la vérité qui doit vous donner la liberté.

Fais-je de la politique ! Non, je fais de la morale.

JÉSUS-CHRIST, SAUVEUR DU MONDE.

Sixième Conférence.

CINQUIÈME PLAIE DU TEMPS : DÉCOURAGEMENT PERSONNEL DES BONS.

Venite ad me omnes. (Matth. xi, 28.)

Comme nous l'avons dit et comme vous l'avez reconnu, pour nous sauver, il nous faut Jésus-Christ. Mais Jésus-Christ demande le concours des hommes. Or, beaucoup d'hommes sont découragés à cause de la situation générale de la société. Nous avons montré comment cette situation générale ne doit pas les effrayer, s'ils comptent sur Jésus-Christ. D'autres sont découragés à cause de leur *situation particulière*. Nous devons nous occuper d'eux aujourd'hui. C'est à eux qu'on peut appliquer la parole : *Qui laboratis et onerati estis.* Ils s'épuisent, et ils sont accablés. Voyons ce qui les épuise. Voyons ce qui les accable. Ces deux choses sont : *le doute* et *la faiblesse*. — Examinons-en la nature et les remèdes.

1er POINT. — 1re Cause de découragement personnel et son remède.

Doute. — Peut-il s'agir ici de chrétiens, de catholiques, de ceux qui sont vraiment dignes de ce nom ? Nullement. Mais il en est qui, tout en ayant conservé leur nom de catholiques et certaines pratiques extérieures, ont des doutes sérieux et se sentent découragés par ces doutes. — « Je ne crois plus assez ! Je ne crois plus. Je voudrais croire, mais je ne le puis pas. » C'est en quoi se résument leurs plaintes. Examinons-les et voyons où ces malheureux trouveront la guérison.

A. Je ne crois pas ! Parole inconséquente et irréfléchie ! Elle ne peut avoir que deux sens. *a)* Un sens général :

c'est-à-dire, je n'admets que ce que je vois, ce que je comprends. Absurdité !

Tout homme croit. Dans l'enfance nous croyons presque tout. Plus tard, nous croyons bien des choses que nous ne pouvons vérifier nous-mêmes ; par exemple : ce qui se passe loin de nous, ce qui s'est passé avant nous.

D'autre part, nous admettons bien des choses que nous voyons sans pouvoir les comprendre...

b) Ou bien un sens spécial, c'est-à-dire, je ne crois pas *à la Religion*. Changeons et disons mieux, je ne crois pas *à l'Église qui m'enseigne la Religion*. Mais si vous ne croyez pas à la véracité de l'Église, qui croyez-vous parmi ceux qui parlent *contre la Religion ?*

Je ne vois que trois hypothèses possibles : 1. Ou bien *c'est l'opinion* qui vous détourne de la Religion. Mais, dites-moi, qui constitue cette opinion ? Les journalistes, les libres-penseurs, les libres-viveurs... Méritent-ils d'être crus sur parole ?

2. Ou bien c'est *la prétendue science*. Quelle autorité les savants anticatholiques ont-ils en matière de Religion ? Que savent-ils de la Religion ? Qu'ont-ils découvert dans la vraie science qui contredise véritablement la Religion ? Êtes-vous à même de vérifier par vous-même si le catholicisme est contraire ou non à la science ?

Ne tenez-vous pas compte des savants catholiques ?

3. Ou bien c'est *votre propre sens*. Mais si vous vous inclinez à chaque instant devant l'autorité de quelqu'un qui vous impose son sens à lui, pourquoi ne vous soumettez-vous pas à l'Église, qui prouve clairement que tout ce qu'elle dit vient de Dieu ?

B. Croyez à Jésus-Christ. — Son histoire est aussi authentique que les histoires les mieux établies.

Or, Jésus-Christ est venu, et il a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. Celui qui croit en moi aura la vie éternelle. »

Jésus-Christ a fondé une Église, et il a dit d'elle : « Qui

vous écoute, m'écoute. » Cette Église subsiste depuis dix-neuf cents ans : elle a traversé toutes les crises. Et pourquoi Dieu l'a-t-il ainsi protégée, sinon parce qu'elle doit garder la parole de Jésus-Christ et prêcher la doctrine de Jésus-Christ ?

Jésus-Christ disait aux Juifs : « Si vous ne me croyez pas, croyez à mes œuvres. » Or, sa grande œuvre, c'est là fondation de son Église.

Redevenez semblable au petit enfant et croyez ! — Ah ! je le sais, la Foi est un don. Il faut prier pour l'avoir. Eh bien, priez, et pour cela, humiliez-vous. Cela est-il si difficile ? Ne sentez-vous pas votre faiblesse, votre néant ? Dites donc à Dieu avec Thaïs la Pénitente : « Vous qui m'avez créé, ayez pitié de moi. » Ou avec le père du lunatique de l'Évangile : « Je crois, Seigneur, mais aidez mon peu de foi. » Ou bien dites simplement : « O Dieu, s'il y a un Dieu, sauvez mon âme, si j'ai une âme ! »

Mais là n'est pas la grande cause du découragement.
Beaucoup croient et ne pratiquent pas ;
Un grand nombre croiraient, s'il ne failait pas pratiquer.
C'est le second mal qui en accable plusieurs.

2d POINT. — Seconde cause de découragement et son remède.

Faiblesse. — *Onerati estis.* Le fardeau de notre faiblesse !... N'est-ce pas une contradiction ? Cette contradiction n'est qu'apparente.

Pour être catholique il faut remplir les devoirs du catholique. En d'autres termes, observer les lois de Dieu, les lois de la sainte Eglise. L'un ne sert de rien sans l'autre.

A. Qu'est-ce donc qui empêche de pratiquer ? Prenons d'abord tous les prétextes à part, puis résumons-les.

a) Est-ce la contrainte ? Oui, la loi de Dieu impose quelques obligations, mais que sont-elles en comparaison de celles qu'impose le monde ? en comparaison de celles que l'on s'impose pour gagner sa vie, pour se faire une for-

tune ? Et pourtant ces derniers avantages sont incertains et passagers. Nous pouvons mourir sans avoir joui...

b) Est-ce le sacrifice ? Oui, il peut être dur d'avoir à faire le sacrifice de sa fortune, de sa considération, de ses affections pour obéir à Dieu.

Mais raisonnablement, ne devons-nous pas être prêts à faire ces sacrifices, puisque tous ces biens terrestres peuvent nous manquer d'un moment à l'autre ? La ruine, la mort, la maladie peuvent nous en priver...

c) Est-ce le respect humain ? le qu'en-dira-t-on ? Mais combien d'hommes peuvent nous nuire ? Et si les uns nous nuisent, est-ce que les autres ne sont pas disposés à nous être utiles ?

d) Est-ce un reste d'habitude ? — « Je ne pourrais, je suis trop vieux. » Mais quelque vieux que l'on soit, n'est-on pas forcé quelquefois de changer ses habitudes, de s'en créer de nouvelles ? Changements de domicile...

B. Non, tout cela n'est pas sérieux, il n'y a là que des prétextes ; et pourtant rien de tout ce que la raison naturelle invente pour triompher de ces prétextes, n'est efficace ! La faiblesse persiste. Pour la guérir, il faut Jésus-Christ.

a) Jésus-Christ avec ses menaces et ses récompenses : *Quid prodest*, etc., etc.

b) Jésus-Christ avec son pardon, avec sa grâce. « Il y aura plus de joie dans le ciel »... Avec son corps et son sang...

La prière, le sacrement de la Pénitence, l'Eucharistie, voilà les sources de la grâce.

C'est là qu'ont puisé Pierre et Paul, Augustin, Ignace, Marie-Madeleine, Thaïs la Pénitente, Marguerite de Cortone.

Péroraison. — Allez-y et puisez. Vous trouverez la force, et puis vous marcherez.

JÉSUS-CHRIST, SAUVEUR DU MONDE.

Septième Conférence.

RÉSURRECTION DU CHRIST.

Scietis quia ego Dominus, cum aperuero sepulcra vestra et eduxero vos de tumulis vestris, populе meus. Vous saurez que je suis le Seigneur, quand j'aurai ouvert vos sépulcres et que je vous aurai fait sortir de vos tombeaux, vous qui êtes mon peuple. (Ezech. xxxvii, 13.)

Pour sauver le monde, Jésus-Christ, doit triompher de la mort. La mort des individus, c'est le péché ; la mort des sociétés, c'est l'indifférentisme ou l'absence de vérité. — La résurrection de Jésus-Christ, triomphe remporté sur la mort physique, peut encore, si nous le voulons, tirer les sociétés modernes de la mort de l'indifférentisme.

1er POINT. — Jésus-Christ, vainqueur de la mort physique,

Jésus-Christ a triomphé de la mort ! Il est vraiment ressuscité ! C'est un fait historique. Décomposons-le.

a) Qui a cru à la résurrection ? — Tous les chrétiens depuis dix-neuf cents ans. Étaient-ce tous des imbéciles ?

b) Sur quel témoignage ? Sur le témoignage de ceux qui ont cru les premiers. — Chrétiens des premiers siècles... Martyrs... Et parmi eux les premiers Juifs convertis... Il y en eut trois mille après le discours que fit saint Pierre, le jour de la Pentecôte. Il y en eut cinq mille après la guérison du boiteux de naissance.

c) Quels sont les premiers témoins du fait ? Les apôtres.

1. Ils ont cru malgré leur désertion et leur lâcheté passagère. Jésus-Christ avait prédit sa résurrection ; mais ils n'avaient pas compris. Ils s'étaient enfuis.

2. Ils ont cru parce qu'ils ont vu. Ils ont vu tantôt isolé-

ment..., tantôt ensemble, à deux, à quatre, à onze (avec saint Thomas).

Est-ce qu'ils ne se sont pas trompés ? Cela est impossible dans les circonstances qui se sont produites ici. Impossible, puisque Jésus-Christ se laissa approcher et toucher.... puisqu'il mangea avec eux... puisqu'il leur montra les trous dans ses mains et dans ses pieds... Ils ont cru, et ils se sont laissé écharper plutôt que de renoncer à affirmer leur foi.

Donc Jésus-Christ est vainqueur de la mort physique.

2e POINT. — Jésus-Christ peut triompher de la mort des sociétés.

Peut-il être vainqueur de la mort sociale ? Oui !

a) La mort sociale est l'incrédulité, l'indifférentisme religieux des sociétés jadis chrétiennes. Cet indifférentisme paralyse ces sociétés en les privant de ce qu'il y a de plus élevé... Il déchire ces sociétés... Il finit inévitablement par dégrader ces sociétés. L'indifférentisme doit aboutir au matérialisme par le rationalisme....

b) Quel est le principe de vie qu'il faut infuser à la société comtemporaine ? C'est la vérité. La vérité du Dieu incarné, du Dieu sauveur, du Dieu roi de la société, la vérité du Christ ressuscité !

3e POINT. — Conditions requises pour la résurrection de la société contemporaine.

Mais il faut pour cela que les individus ressuscitent. Qu'est-ce qui tue les individus au moral ? Le péché. — Le péché, c'est la mort morale. Jésus-Christ vient leur offrir la vie. Les individus pour ressusciter doivent *croire, espérer et vouloir.*

a) Il n'est pas difficile de croire en présence de la conversion du monde païen, en présence de la conversion de tant de pécheurs...

b) Il n'est pas difficile d'espérer en présence des promesses du Sauveur et de la réalisation de ces promesses pour un si grand nombre...

c) Il faut vouloir !... Et si l'on ne se sent pas la force, il faut prier, prier souvent, prier sans relâche...

Puissent ces vérités pénétrer dans les masses !

Péroraison. — Si la résurrection des individus se fait, la parole d'Ézéchiel se réalisera : « Vous saurez que je suis le Seigneur, quand j'aurai ouvert vos sépulcres et que je vous aurai fait sortir de vos tombeaux, vous qui êtes mon peuple. »

LA FOI

CONFÉRENCES

données à Bruxelles, en l'église des SS. Michel et Gudule

CARÊME 1882

LA FOI

Première Conférence.

INTRODUCTION : LE BIENFAIT DE LA FOI.

Hi autem, quæcumque quidem ignorant, blasphemant, Pour ces hommes, tout ce qu'ils ignorent est l'objet de leurs blasphèmes. (Epist. S. Judæ, 10.)

Mes Frères,

Je ne le cache pas : ce qui, dans les temps tourmentés que nous traversons, me frappe et m'effraie, c'est bien moins la puissance ou la rage des ennemis de l'Église que l'attitude même de ses enfants. Les premiers, en l'attaquant, sont dans leur rôle. Depuis bientôt dix neuf cents ans, ils n'ont pas cessé d'assiéger cette imprenable citadelle. L'Église a toujours bravé leurs assauts, elle les bravera encore.

L'Église catholique doit triompher : cela est indubitable ; mais triomphera-t-elle bientôt ? Triomphera-t-elle ici ? en ce pays qui est le nôtre ? — Devant cette question je me trouble et j'hésite. Pourquoi ? Parce que je trouve chez les catholiques de mon pays des idées et une conduite qui sont loin de faire présager ce prochain triomphe.

C'est la mission du prêtre de redresser ces idées, de rectifier cette conduite. Y réussira-t-il ? Sans une intervention toute spéciale de la Providence, non, j'en suis convaincu. Mais il doit tout au moins y travailler. Et dussent de semblables efforts demeurer isolés et par là même stériles, du moins déchargeront-ils la conscience de celui qui les tente ; du moins faut-il espérer qu'ils porteront la lumière dans

quelques âmes, qu'ils en ébranleront quelques autres, qu'ils raffermiront le petit nombre de chrétiens fidèles sur lesquels la contagion du siècle n'a pas encore exercé ses ravages.

Voilà, M. F., le dessein qui m'amène devant vous ; et puisqu'il est question de réveiller l'esprit chrétien, l'esprit catholique, je prends ce qu'il y a de plus fondamental, de plus indispensable dans cette religion divine : LA FOI. — Aller à la recherche des préjugés du jour, les dissiper à la lumière de la vérité, arriver, en éclairant l'esprit, à échauffer le cœur : tel sera le but de nos communes études. Daigne Dieu les bénir et les féconder !

Pour circonscrire davantage l'objet qui doit nous occuper aujourd'hui, arrêtons-nous à une idée préliminaire qui s'impose à notre attention : *Le bienfait de la Foi.* — Nous allons analyser cette donnée et en tirer quelques conclusions.

I.

Le terme même que je viens d'employer, paraît, si je consulte l'opinion publique, quelque peu hasardé.

Le *bienfait* de la Foi ! Ce mot ne fait-il pas sourire de pitié tous les grands hommes de la libre-pensée, du rationalisme, de la prétendue science ? Décorer de ce nom une chose démodée, surannée, bonne tout au plus à être reléguée dans quelque musée rétrospectif avec les javelots et les catapultes du moyen âge ! Le bienfait de la Foi ! quelle dérision !

A côté du groupe de la libre-pensée, j'en distingue un autre composé de soi-disant chrétiens. Ceux-ci, au premier aspect, semblent exalter la Foi ; ils en font même la condition unique du salut, du bonheur éternel de leurs âmes. Mais, par une singulière contradiction, en l'exaltant ils la détruisent. Ils rejettent le principe d'autorité sur lequel elle repose. En protestant contre ce principe, en n'admettant que ce qu'ils choisissent, ils montrent assez qu'ils ont

peur de la Foi, et qu'ils ne la considèrent pas comme un bienfait.

Faut-il parler de quelques esprits dévoyés, fatigués du doute, mais incapables de se faire une conviction déterminée ? Ils murmurent en gémissant : « Que n'ai-je la Foi ! » Ou encore : « Heureux ceux qui ont la Foi ! » Mais, en attendant, ils ne font rien pour posséder cette Foi ; ils se refusent surtout à lui soumettre leur jugement et à déposer leurs préjugés. Regardent-ils la Foi comme un véritable bienfait ?

Nous voici arrivés à ceux qui font profession de catholicisme. Ici du moins, il faut le supposer, nous entendrons retenir des hymnes de reconnaissance !

Hélas ! quelle déception ! Oui, j'en conviens, au sommet du Calvaire, autour de la croix, teinte du sang d'un Dieu, une petite phalange d'élus se tiennent étroitement serrés les uns auprès des autres. Semblables aux fidèles des anciens jours, aux martyrs des catacombes, ils s'écrient : « Nous sommes chrétiens ! Nous croyons ! Notre foi fait notre bonheur ! » Saluons, mes Frères, ces courageux athlètes ; envions leur félicité.

Mais dans la plaine, que voyons-nous ? Des catholiques qui, tout en conservant les pratiques de la religion, se troublent en entendant les blasphèmes des impies, se laissent ébranler par les sophismes qu'on étale devant eux et, à certains moments du moins, se demandent avec inquiétude : « Suis-je bien sûr d'avoir raison ? »

Que voyons-nous encore dans la plaine ? Des catholiques plus fermes, je le veux bien, et ne doutant pas, mais regardant d'un œil presque jaloux les ennemis de leur foi et professant pour leurs idées le respect, pour leurs personnes l'estime, sinon l'admiration !

Que voyons-nous encore dans la plaine ? Des catholiques gênés de leur foi, la portant comme un fardeau, cherchant à la dissimuler aux regards moqueurs des incrédules, sentant continuellement le besoin de s'expli-

quer, de s'excuser, et faisant sonner bien haut que, s'ils sont forcés d'avoir un peu de foi, ils ont aussi beaucoup de science et pas de préjugés, pas de « fanatisme » du tout !

Eh bien, M. F., c'est aux catholiques de la plaine que je m'adresse aujourd'hui. C'est à eux que je crie : Ne tremblez donc pas ! Relevez la tête ! Regardez en face ceux qui vous insultent ! Rappelez-vous — *ce qu'est* votre foi — et *combien elle vous élève* au-dessus de vos contradicteurs.

II.

Qu'est-elle, en effet, cette foi que vous possédez ?

Un petit livre bien vulgaire et trop peu compris, le catéchisme, nous le dit clairement : « La Foi est un don de « Dieu, et une lumière, par laquelle l'homme croit fermement ce que Dieu a révélé. » C'est donc une lumière ajoutée à celles de notre raison ; c'est la connaissance des secrets de Dieu. Pour parler un langage moins élémentaire, la Foi prise *subjectivement*, c'est l'intelligence de l'homme éclairée par la science de Dieu ; *objectivement*, c'est la sagesse de Dieu communiquée à l'esprit de l'homme ; c'est la certitude, l'infaillibilité de Dieu dissipant les hésitations de l'homme ; c'est le soleil de l'éternité dissipant les nuages qui obscurcissent l'horizon terrestre, pour ouvrir à l'âme les perspectives de l'infini. C'est une source nouvelle de connaissances, c'est un élément incomparable de rectitude pour le jugement de celui qui croit.

Telle est la Foi. Cette définition ne suffirait-elle point à en démontrer la grandeur, à faire apprécier les immenses avantages qu'elle procure ?

« Pure hypothèse que votre définition, objecte le rationalisme, pure hypothèse ! Que prétendez-vous appuyer sur une hypothèse ? »

L'objection, je le dis hardiment, est tout au moins prématurée. Je me réserve de montrer, dans la suite de

nos entretiens, qu'il ne sagit pas ici d'une hypothèse, mais d'une incontestable réalité.

Néanmoins, pourvu que mes adversaires aient la patience de m'entendre jusqu'au bout, j'ai la confiance de leur montrer aujourd'hui que, *même à l'état d'hypothèse*, la Foi constitue pour celui qui la possède un bienfait inestimable, un titre de *véritable supériorité*.

III.

Aussi bien au point de vue pratique que dans le domaine de la théorie pure, celui qui croit a un immense avantage sur celui qui ne croit pas.

Si l'on considère la science proprement dite, celui qui croit connaît plus, il connaît mieux, il connaît plus certainement. Voilà la supériorité *théorique*.

Ah ! nous ne le contestons pas, il est vaste le champ des connaissances humaines ; ils sont magnifiques les résultats obtenus par les patientes investigations des savants. En physiologie, en chimie, en physique, de merveilleuses découvertes sont venues récompenser les travaux des hommes de génie...

Mais, en définitive, où tout cela se renferme-t-il ? Dans le monde sensible et visible, dans les combinaisons de la matière. Sans doute, le philosophe va plus loin ; il parle de l'âme et de ses facultés, il remonte de l'effet à la cause ; il trace les lois générales de la pensée, il découvre dans la créature des vestiges du créateur ; dans le fini, il voit le reflet de l'infini ! Mais quand je lui demande de me faire mieux connaître ce créateur, de m'initier à sa nature, à sa vie, à sa fécondité ; si je lui demande : « Est-ce un être solitaire ? Se tient-il renfermé dans les profondeurs de son éternité ? A-t-il, oui ou non, avec le monde sensible, avec l'homme, d'autres rapports que ceux de créateur, de maître, de législateur et de juge ? L'homme lui-même, que devient-il après la mort ? Quels châtiments, quelles récom-

penses lui sont réservés ? » Silence ! La science humaine est à bout, elle ne peut que balbutier et avoue son impuissance. Et ne lui ai-je point déjà fait la part trop belle, en supposant qu'elle s'élèverait majestueusement du fini à l'infini, qu'elle quitterait les sentiers battus du monde sensible pour monter sur les ailes de la raison dans le domaine de l'esprit ? Où sont les savants, les philosophes qui, *abandonnés à eux-mêmes,* aient plongé un regard assuré dans ces abîmes, pour nous en communiquer les arcanes ? Ceux qui l'ont fait, ont appelé la Foi au secours de leur raison, ou, pour mieux dire, s'appuyant sur les données de la Foi, contrôlant par ses définitions les investigations de l'expérience et les déductions de la logique, ils ont formé un corps de doctrine plus complet, mieux coordonné et d'autant plus inébranlable qu'il a pour garantie la véracité de Dieu, l'infaillibilité divine, la science infinie !

Allons, libres-penseurs, répétez votre éternel refrain : « Hypothèses, illusions ! hallucinations d'une imagination exaltée ! » Je vous mets en présence du savant chrétien, qui croit et qui enseigne ce qu'il croit. A tous les deux je pose les mêmes questions sur Dieu, sur l'âme, sur l'éternité. Vous répliquez : « Je ne connais rien de cela ; tout cela n'existe pas. Pour moi il n'y a que temps et matière. » Votre adversaire me répond par une splendide théorie pleine de grandeur et de sublimes aperçus. Cette théorie, il la prétend émanée de Dieu et conduisant à Dieu. « C'est (dites-vous en insistant) son opinion personnelle ! » Soit ! Votre ignorance, vos négations sont-elles autre chose ? d'où viennent-elles ? De votre opinion, sans doute. Eh bien, opinion pour opinion, laquelle est la plus grande, la plus estimable, la plus digne d'envie ? — Concluez vous-mêmes, mes Frères. L'hésitation n'est pas possible.

En sera-t-il autrement, si nous nous plaçons au point de vue *pratique,* si nous cherchons quelle est la voie la plus sûre, la plus directe pour arriver au bonheur, celle de la foi ou celle de l'incrédulité ?

A ces questions d'une importance incontestablement pratique : Quelle est la raison d'être de mon existence ? Comment dois-je atteindre le but de mon existence, s'il y en a un ? Où mène la route que je suis ? à ces questions, dis-je, la Foi offre immédiatement la solution la plus complète qu'on puisse désirer. Créés de Dieu pour être heureux avec lui en le glorifiant pendant l'éternité, nous devons commencer par le servir ici-bas en croyant à sa parole, en observant ses lois, en respectant l'autorité qu'il a établie. A ces conditions, notre bonheur pour toujours est assuré ; en les éludant, nous nous exposons à un irrémédiable malheur.

A cette solution catholique, quel système l'incrédulité peut-elle opposer ? Elle pourra nier la doctrine révélée ; mais elle ne trouvera pour la remplacer que des absurdités ou des suppositions gratuites. Le matérialiste se réfugie dans le néant ; les spirites recourent à je ne sais quelle série de purifications commodes aboutissant pour tous à une félicité fort peu compréhensible ; les protestants, à quelque secte qu'ils appartiennent, recourent à une prétendue efficacité quand même des mérites du Christ, afin d'échapper à l'accomplissement de ses préceptes ; tous, marchant au hasard, cherchent à se faire illusion sur le terme où ils vont aboutir.

Où est donc, M. F., la sécurité de tous ces hommes ? Parviennent-ils du moins, par leurs négations, par leurs explications, par leurs suppositions, à se forger une conviction stable ? Non, ils ne le peuvent pas. S'ils réfléchissent sérieusement, je les en défie. — Pourquoi ? Parce que devant eux, à côté d'eux se dresse une autorité dont il leur est impossible de méconnaître l'importance. Depuis plus de dix-huit siècles, l'Église catholique est là avec ses pontifes, ses évêques, ses docteurs, ses saints ; elle est là, au moment où je parle, avec deux cents millions de croyants, et elle répète sans cesse à tous les incrédules, à tous les dissidents, à tous les disciples de l'erreur : Vous

vous trompez. Moi seule, je possède la vérité ; moi seule, j'enseigne le chemin du bonheur, et ce bonheur est dans l'éternité ! — Prétendre en présence d'une telle autorité, d'une telle affirmation, retentissant à travers le temps et l'espace, que l'on peut se dispenser d'y faire attention, ce serait absurde.

Donc encore une fois, hypothèse pour hypothèse, celle du croyant est la plus sûre ; elle peut seule garantir le repos du cœur, la sérénité de l'âme. Quand même le croyant se tromperait, il serait encore supérieur à l'incroyant. Ce dernier, dans la perspective du néant où il va tomber, se dégrade dès l'heure présente, en prenant pour règle les appétits brutaux de son organisme ; l'autre, comptant sur l'éternité, mène une vie d'abnégation, domine ses passions, méprise les choses de la terre et consacre au bonheur de ses semblables une bonne partie des ressources qu'il possède. Sa foi, ne fût-elle qu'une illusion, le grandit sur la terre, en attendant qu'elle le sauve pour l'éternité.

Pour l'éternité ? Oui, M. F., car je vous l'ai promis : nous verrons à la place de cette hypothèse, déjà supérieure à toutes les autres, surgir bientôt la resplendissante réalité. Et remarquons-le en finissant : l'ignorance et l'erreur ne sauveront pas les malheureux qui y demeureront plongés. Si la miséricorde divine leur ouvre après cette vie le temple de la lumière, ils seront sauvés non pas à cause de leur erreur, mais malgré cette erreur funeste. — Si cette erreur a été coupable, s'ils n'ont point cherché les moyens d'éclaircir leurs doutes, de dissiper leur ignorance, leur erreur sera la juste cause de leur condamnation. — Si sans leur faute, ils sont demeurés, sur cette mer orageuse du monde, en dehors du sillon lumineux tracé par le phare de la foi, ils n'en ont pas moins dû éviter les écueils qui menaçaient leur barque d'un triste naufrage. Ils étaient éloignés de Dieu : il leur a fallu une chance extraordinaire pour revenir à lui et obtenir le pardon de leurs fautes,

sans connaître ces voies faciles du retour que le croyant voit sans cesse ouvertes devant lui. Nous n'avons pas à envier leur sort.

Péroraison. — Relevez donc vos fronts, heureux fidèles ! Remerciez, bénissez Dieu qui vous a donné et qui vous a conservé le trésor inestimable de la Foi. Jetez hardiment vos regards autour de vous. Ceux qui vous attaquent, ceux qui vous plaignent ou vous méprisent, ne savent pas ce qu'ils font. Ne tremblez pas devant eux... Croyez bien moins encore qu'ils méritent votre admiration ou votre estime. Sans doute, il y a parmi eux des aveugles et des ignorants, des faibles et des misérables. Ayez pitié de ceux-là, priez pour eux, tendez-leur une main secourable ; faites, si vous le pouvez, pénétrer la lumière jusqu'à leurs yeux malades. Peut-être la vue leur sera-t-elle accordée !

Mais, sachez-le bien, il y a aussi des aveugles volontaires, des ennemis déclarés de la vérité et par conséquent de la Foi. Hypocrites qui reprochent aux catholiques de ne point toujours vivre selon leurs croyances, mais qui, pour eux-mêmes, trouvent encore trop gênantes les prescriptions de la morale naturelle et invoquent la morale indépendante ; faux apôtres de la liberté, qui tolèrent celle de ne rien croire, mais sont prêts à étouffer toute conviction sincère, à pervertir toute conscience honnête ; persécuteurs obstinés de l'Église, pour qui tous les moyens sont bons, lorsqu'il s'agit de calomnier ses enseignements et de miner son autorité.

Existe-t-il de tels hommes ? Oui ; et déjà de son temps l'apôtre saint Jude les signalait à l'attention des fidèles : *Ces hommes*, disait-il, *font de ce qu'ils ignorent l'objet de leurs blasphèmes, et, semblables aux animaux sans raison, s'avilissent par ce qu'ils connaissent.*

Vous le comprenez, M. F., à ces hommes-là nous ne pouvons témoigner ni respect ni sympathie. Nous nous

rendrions coupables en le faisant. Nous devons, au contraire, les démasquer, les combattre, soustraire à leur influence les âmes de nos frères. Ils veulent enlever aux âmes simples ce bienfait de la Foi dont ils sont privés par leur faute ; ils nous en dépouilleraient volontiers nous-mêmes...

Il n'en sera pas ainsi. Nous ne les craindrons plus ; nous serons fiers désormais de posséder le don de Dieu ; nous en remercierons l'infinie bonté ; nous travaillerons à le faire fructifier dans nos âmes, certains de trouver grâce à lui le repos de l'intelligence, la force de la volonté, le bonheur du présent et les assurances de l'avenir. Ainsi soit-il.

LA FOI.

Deuxième Conférence.

NÉCESSITÉ DE LA FOI.

Sine fide autem impossibile est placere Deo. Impossible de plaire à Dieu sans la foi. (Hebr. xi, 6.)

Mes Frères,

Nous avons montré que la Foi est un bienfait, c'est-à-dire que celui qui la possède est, aussi bien en théorie qu'en pratique, supérieur à celui qui ne croit pas. Nous avons détruit ainsi une première idée fausse : idée des ennemis de l'Église, qui affectent de se croire grands, parce qu'ils ne croient pas ; idée des chrétiens faibles, qui s'imaginent qu'ils paraîtront petits, parce qu'ils croient.

Aujourd'hui, nous allons faire un pas de plus et renverser une autre prétention. « *Croire*, disent certaines gens, est au-dessous de notre dignité ; c'est faire injure à l'homme que de vouloir lui faire admettre une foi quelconque. » — Notre réponse sera simple : Si la foi est nécessaire, indispensable à l'homme, elle ne saurait être au-dessous de sa dignité, et, par suite, l'homme qui méprise la foi, accepte la dégradation et la honte.

Pour bien préciser la question, rappelons-nous la définition de la foi en général et les conséquences qui découlent de cette définition. Elles formeront la démonstration la plus évidente de notre thèse.

I.

Croire, *c'est admettre une vérité sur le témoignage d'autrui.* Si ce témoignage est celui des hommes, de nos semblables, nous aurons une foi naturelle, humaine ; si ce

témoignage est celui de l'Être Suprême, de Dieu, parlant aux hommes, nous serons en présence de la foi surnaturelle, de la foi divine, de notre foi catholique. Or, voyez par quel merveilleux enchaînement la foi naturelle et humaine tient à l'autre ; par quel sentier lumineux la première conduit au domaine de la seconde.

Vous ne sauriez croire, dites-vous ; la foi est au-dessous de votre dignité ! — Et je commence par vous dire : Si dans l'ordre naturel vous ne croyez pas, vous êtes *le plus ignorant* des hommes ; si vous ne croyez pas, vous êtes *le plus malheureux* des hommes !

A. Sans la foi humaine, pas de science. — Si vous ne croyez pas, vous n'admettez que ce qui vous apprenez par vous-même, ce que vous avez vu, entendu, touché vous-même ! Mais...

a) Un grand nombre de sciences ne subsistent que par la foi, ne reposent que sur la foi. Tout ce que est *histoire* du passé, n'est connu que par le témoignage ; tout ce qui est *relation* de choses absentes, n'a d'autre preuve que le récit concordant des témoins sans lesquels on n'en sait rien ! (Géographie.)

b) Toutes les sciences *naturelles* ou sciences *d'observation* commencent par des expériences, par des faits que chaque savant ne peut vérifier par lui-même. Il doit les admettre, et pour cela admettre la véracité de ceux qui ont rapporté ces faits ou ces expériences. Tout au plus peut-il en contrôler par lui-même un petit nombre. Voyez la nature... A partir de la racine de chaque arbre jusqu'au sommet de ses plus hautes branches, dans le calice de chaque fleur, au cœur de chaque fruit, que trouvons-nous ? La foi !

c) Enfin, même dans les régions des sciences de pur raisonnement, comme sont les *mathématiques* et la *philosophie*, nous commençons tous par croire ; et si nous refusions de tenir compte des travaux d'autrui, si nous ne voulions pas commencer par raisonner sur les opinions d'autrui, par appliquer les méthodes d'autrui, à quoi se

réduirait la somme de nos connaissances mathématiques et philosophiques ? Disons-le donc hautement : sans la foi humaine, il n'y aurait ni histoire, ni géographie, ni sciences naturelles, ni même de philosophie ou de mathématiques dignes du nom de science ! Et par le fait qu'on croit, on abdiquerait sa dignité d'homme !

B. Sans la foi humaine, pas de vie sociale. — Otez maintenant la foi, la confiance en la parole, en la véracité de nos semblables ; exigeons que chacun s'en tienne à ce qu'il a constaté par le raisonnement et par l'expérience personnelle : que devient la vie domestique, la vie sociale, la vie politique ?

a) Quand l'homme et la femme se réunissent pour fonder une famille ; qu'ils se transmettent l'un à l'autre la propriété de leur corps, de leur cœur, de tout leur être, sur quoi se fondent-ils, sinon sur leur sincérité réciproque ? Otez la foi, que devient le mariage ?

b) Et quand le mariage, béni du Ciel, a donné l'existence à des êtres nouveaux, rangés autour des auteurs de leurs jours comme des rejetons autour du tronc paternel, que voit-on ? Les parents communiquent à leurs enfants ce qu'ils savent, les enfants ont confiance dans leurs parents...

c) Élargissez le cercle, faites-y entrer les domestiques, les ouvriers, les guerriers, tous ceux qui doivent se réunir pour vivre, pour produire, pour défendre. Que deviendra tout cela, si personne ne croit à la parole de ses voisins ?

Je pourrais encore vous montrer les nations tantôt isolées, tantôt unies ; j'aime mieux prendre la question inverse. Pourquoi n'y a-t-il pas de nos jours entre les nations, de paix stable, de relations assurées ? Pourquoi ? N'est-ce point parce que la confiance fait défaut, parce que la diplomatie, devenue à tort ou à raison synonyme de duplicité, ne permet plus la confiance réciproque, la *foi* dans la parole donnée, l'assurance de voir respecter des droits, non seulement réels, mais reconnus d'une manière publique et solennelle ?

Et ce que nous disons des nations, ne pouvons-nous pas le dire de chaque société particulière, de chaque famille, de chaque ménage ?

Pourquoi le bonheur est-il banni de la terre ? sinon parce que la foi, la *bonne foi*, ne s'y retrouve plus. Car, remarquons-le bien, le flambeau de la foi n'est pas seulement la lumière qui éclaire l'intelligence, elle est aussi un gage de repos et de sécurité pour le cœur ; et par là même un élément de force pour la volonté.

Et après cela, de prétendus savants viendront nous dire : « La foi est indigne de l'homme ! L'homme ne doit admettre que ce qu'il voit ! »

Les voilà battus par leurs propres armes, même dans la sphère des choses purement terrestres.

Seront-ils plus heureux dans le domaine des choses célestes ? Nous allons nous en convaincre.

II.

Si la foi humaine est la première condition de toute science et de tout bonheur ici-bas, la Foi divine est aussi la première condition de toute *élévation d'esprit* — et de toute *grandeur de caractère*.

A. Je vous ai déjà montré, dans notre entretien précédent que, même à l'état d'hypothèse, la Foi donne au croyant, sur l'incrédule, une incontestable supériorité. Je me permets de demander maintenant à ce même incrédule jusqu'où va l'étendue de ses connaissances, la certitude de ses principes. Il est déjà tombé dans une première contradiction : car il a été forcé d'admettre la nécessité de la foi humaine, alors qu'il rejetait toute foi comme opposée à la dignité de l'homme.

Dira-t-il maintenant que le monde invisible n'existe point, que nos sens atteignent la limite de tout ce qui est ? Mais d'où vient-il alors que toute une armée de savants, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, ont

affirmé l'existence du monde suprasensible ?... Si rien de tout cela n'existe, d'où sont venues ces idées ? Et si ces catholiques, ces chrétiens, ces juifs, — hommes de savoir ou simplement croyants, — ont recouru, pour justifier leur conviction, à une révélation faite par un être suprême, pourquoi ces mêmes raisons ne frappent-elles pas l'esprit de nos modernes dogmatiseurs ? Est-ce parce que leur science est plus vaste ou leur cerveau plus étroit ? Si chacun d'eux n'affirmait et ne niait que fondé sur son propre jugement, je trouverais déjà cette méthode bien inférieure à la marche de ceux qui, arrivés aux limites de leur propre intelligence, cherchent à pénétrer, à l'aide de lumières nouvelles, des horizons nouveaux. Mais non ! les plus incrédules au regard des choses du ciel, sont ordinairement les plus crédules quand il s'agit des choses de la terre ; et je ne trouve guère chez eux de constance qu'en un seul point, c'est dans leur sollicitude à rechercher toutes les objections, dans l'avidité avec laquelle ils recueillent toutes les inventions qui tendent à ruiner la science du suprasensible. Pour cela, rien ne leur coûte : ils recourent à des arguments mille fois réfutés, et sans cesse couvrent de couleurs nouvelles quelques vieilles arguties dont l'inanité a été plus que suffisamment démontrée. Voilà ce qu'il en est de ces prétendus savants.

Et la foule qui les acclame, et qui ne jure que par leur témoignage, sur quoi reposent ses convictions, ou plutôt, comment expliquer chez elle l'absence de toute conviction ? Par l'impuissance où elle est de juger par elle-même. Les plus clairvoyants parmi les incrédules se découragent et deviennent indifférents ; car ils s'aperçoivent que du fatras d'assertions, de négations, de contradictions surtout, qu'on rencontre dans une quantité de pamphlets, d'articles de revues et de journaux dont la foule fait sa pâture quotidienne, il est impossible de tirer un corps de doctrine, moins que cela, un raisonnement, une preuve, un seul argument sérieux. Toute cette prétendue science

est comme de la poussière qu'on agiterait dans un crible. Le moindre vent l'emporte, et elle peut tout au plus aveugler les yeux où elle pénètre ; mais elle n'a d'ailleurs aucune force de cohésion, aucune stabilité. Pourquoi ? parce qu'il lui manque une base, un fondement solide. A chaque nouvelle utopie qui paraît dans un journal, la foule incroyante se demande si ce n'est pas là la vérité. Elle doit bientôt reconnaître qu'on disait avant-hier, ou tout au moins le mois dernier, le contraire de ce qu'on exalte aujourd'hui. C'est égal ! ne faut-il pas suivre l'opinion du jour ? Et les malheureux courbent la tête devant l'opinion de leur journal... Au contraire, admettez un instant une communication divine, une parole de Dieu transmise à l'homme et acceptée par ce dernier comme le phare et le soutien de ses connaissances, et vous le comprenez, mes Frères, tout change d'aspect : les jugements erronés s'évanouissent, les idées douteuses s'éclaircissent, les pensées vraies se coordonnent, se lient entre elles, se fortifient les unes les autres, et l'édifice de la vraie science surgit. C'est le résultat de la Foi. C'en est aussi la justification.

B. Et en même temps qu'une science sublime relève les intelligences, surgit une morale saine et pure qui redresse les volontés.

Ils auront beau, les adversaires de la révélation divine, ils auront beau faire appel à la théorie rationaliste et lui demander le relèvement du niveau moral de l'humanité ! Depuis six mille ans, l'expérience en a été faite. Voulez-vous voir ce que devient la morale publique sans l'autorité de la Foi ? Vous avez le choix entre la barbarie et la civilisation. La morale barbare, allez l'étudier chez les Tasmaniens et les Iroquois, chez les Cafres et les Zoulous, au Dahomey et chez les cannibales. Mais, nous dites-vous, nous ne voulons pas de la barbarie, nous voulons la morale civilisée. La morale civilisée ! je vous invite à la contempler à Memphis et à Thèbes, à Ninive et à Baby-

lone, à Athènes et dans la Rome des Césars. Là, vous trouverez, à côté de raffinements qui rivalisent avec nos progrès modernes, des abîmes de corruption et d'infamie, l'esclavage, la dégradation de la femme, l'abus de l'enfant, les combats de gladiateurs, toutes les folies, toutes les hontes !... Et regardez bien : au fur et à mesure que nos gouvernements modernes s'affranchissent davantage du joug de la Foi, regardez si les mêmes causes ne produisent pas les mêmes effets ; si, la morale de l'Évangile disparaissant, la force publique n'en est pas réduite à appliquer à des masses de peuple le code de Cayenne et du bagne de Toulon ! Laissez marcher cette civilisation indépendante de la Foi, et vous verrez quelle large place tiendront bientôt dans les annales des nations, l'adultère, la rapine et le meurtre ! Et veuillez vous en souvenir : c'est la conséquence logique de la déperdition de la foi. Du moment que l'on ne croit plus à Dieu, à l'éternité, à la récompense du ciel, aux peines de l'enfer, dites : pourquoi résisterait-on aux exigences de ses passions ? et ces passions, une fois déchaînées, où conduisent-elles ? Vous le savez.

J'entends d'ici une objection : « Il y a des croyants dont la vie est loin d'être irréprochable ; il y a des incrédules dont la conduite est pure. »

La réponse n'est pas difficile : les fidèles qui se laissent aller au mal, le font malgré leur foi, parce qu'ils oublient les leçons de la Foi, parce qu'ils espèrent éluder les menaces de la Foi... Quant aux libres-penseurs que vous me citez comme des types d'honnêteté, il y a deux épithètes entre lesquelles vous devez choisir : ce sont des hypocrites ou ce sont des inconséquents. Hypocrites, si sous des dehors de régularité ils cachent, comme c'est souvent le cas, des vices détestables ; inconséquents, si, tout en faisant abstraction de Dieu, ils observent sa loi. Heureusement inconséquents, je le veux bien, et conservant dans une intelligence pervertie quelques lueurs de

l'honnêteté chrétienne ; mais néanmoins inconséquents, puisqu'ils ne tirent pas de leur incrédulité la conclusion qu'elle comporte.

Laissons chacun dans son rôle, et qu'aurons-nous ? l'incrédulité avec la licence et le dévergondage, d'un côté, et de l'autre la Foi avec l'héroïsme des vertus.

Elle est donc bien nécessaire la Foi, la Foi divine, autant pour éclairer l'intelligence que pour guider la volonté ; nécessaire pour concilier à l'homme les faveurs de la Divinité. En effet : *Sine fide impossibile est placere Deo*, impossible de plaire à Dieu sans la Foi.

III.

Car revenons à l'hypothèse de la Divinité. Si Dieu a parlé, s'il a fait connaître sa vérité à l'homme, avec la volonté clairement exprimée de faire de l'acceptation de cette vérité la condition suprême du salut : « Quiconque aura gardé la Foi, sera sauvé, et quiconque l'aura rejetée, sera condamné, » comment l'homme qui volontairement ne croit pas, serait-il agréable à son Créateur et Maître ?

Ou bien, il ne se donne pas la peine d'écouter la parole divine, ou bien il nie cette parole, ou bien il ne tient pas compte de cette parole dans la pratique... Et cependant, nous venons de l'entendre : Dieu n'a pas abandonné sa parole aux quatre vents du ciel ! *Qui non crediderit, condemnabitur* (Marc. xvi, 16).

Eh bien donc, mes Frères, quelles que soient vos dispositions d'esprit vis-à-vis de la Foi, donnez-vous la peine de réfléchir à ce que je viens de vous dire. Enfants de l'Église, faites-le, afin de raffermir votre attachement à la Foi. Esprits chancelants, s'il s'en trouve ici, faites-le, afin de donner la lumière à votre entendement et la fixité à votre vouloir.

LA FOI.

Troisième Conférence.

L'ÉGLISE ROMAINE, DÉPOSITAIRE DE LA RÉVÉLATION DIVINE.

Ecclesia Dei vivi, columna et firmamentum veritatis. Église du Dieu vivant, colonne et soutien de la vérité.

(I Tim. III, 15.)

Mes Frères,

Nous avons jusqu'ici établi deux propositions importantes. 1. La Foi, c'est-à-dire, la lumière qui nous vient de la parole de Dieu, est un bienfait pour l'homme. 2. Elle est non seulement un bienfait, mais une nécessité ; et l'homme sans la Foi, demeure incomplet, tant au point de vue de l'esprit qu'au point de vue du cœur, comme moralité aussi bien que comme science. Et nous avons conclu : Donc, ceux qui ont la foi, n'ont pas à en rougir ; ils peuvent au contraire s'en applaudir et s'en glorifier.

Mais nous sommes restés jusqu'ici dans le domaine de l'hypothèse, nous avons supposé une parole divine communiquée à l'homme... *Cette hypothèse est-elle une réalité ?* Oui, nous allons l'établir. Et comme nous avons l'habitude de renverser en passant les idées fausses que nous rencontrons, de redresser les préjugés qui régnent chez bon nombre d'hommes prétendus éclairés, demeurons fidèles à cette habitude, et cherchons une démonstration qui, tout en établissant la vérité, la venge des attaques de la prétendue science.

Je dis donc :

1° *Si la parole de Dieu a été communiquée aux hommes, l'Église Romaine seule est en possession de cette parole, et c'est son enseignement qui la reflète.*

2° *L'Église Romaine est la preuve vivante de cet enseignement divin ; c'est-à-dire, elle prouve par toutes les phases de sa vie que la parole de Dieu a été réellement communiquée aux hommes.*

Attachons-nous aujourd'hui à la première de ces deux propositions. Elle fait justice, vous le comprenez, de l'accusation lancée si souvent à la face des catholiques, de n'être que de présomptueux et ambitieux esclaves.

Pour établir notre proposition, cherchons d'abord — comment nous pourrions découvrir la parole divine, communiquée aux hommes, — et voyons si en dehors de l'Église Romaine, quelque autre confession religieuse peut en revendiquer pour elle la possession.

I.

Et avant tout, mes Frères, vous serez, je pense, d'accord avec moi, pour reconnaître que si la parole divine a paru sur la terre, elle doit y avoir laissé une trace, un sillon lumineux. Supposer que Dieu ait parlé aux hommes, sans que sa parole produisît des effets, sans qu'elle fût reconnaissable à certains caractères, c'est une absurdité !

Mais, quels sont ces caractères ? Il y en a deux, me semble-t-il, inséparables de sa nature : la *profondeur* et la *force*.

A. La parole de Dieu doit être profonde. — Celui qui parle est l'Infini se manifestant au fini, le Créateur parlant à la créature, la Sagesse éternelle se communiquant à l'intelligence créée. Il doit y avoir dans cette parole quelque chose d'extrêmement sympathique au cœur de l'homme, quelque chose qui réponde à ses aspirations les plus sublimes, mais qui en même temps dépasse toutes ses forces, toutes ses espérances, toutes ses aspirations. Il faut quelque chose qui éclaire l'intelligence, et qui en même temps l'accable, quelque chose qui la satisfasse, mais qui ne se laisse pas entièrement saisir par elle.

Dans l'ordre intellectuel et moral, la parole de Dieu doit ressembler au soleil, qui, étant dans l'ordre physique le plus puissant foyer de lumière et de chaleur, cause à l'homme les plus grandes jouissances, sans permettre à son regard de le fixer ni à sa main de le saisir.

B. La parole de Dieu doit être forte. — Elle doit être forte comme le Tout-Puissant dont elle émane.

a) Sa force, se sera d'abord *son unité.* Il ne saurait y avoir de contradiction en Dieu : donc, il ne peut y avoir de variation dans sa parole. Elle sera une dans le temps, comme dans l'espace ; elle sera toujours la même, bien qu'elle soit destinée à traverser les siècles et à se répandre parmi toutes les nations.

b) Elle doit être forte, et le signe de sa force sera l'*autorité.* Comprenez-vous Dieu qui parle à l'homme et qui le laisse libre de croire ou de ne pas croire ? Dieu qui parle à l'homme et qui lui permet de restreindre et de modifier sa parole comme il l'entend ? Dieu qui parle à l'homme, et qui ne prend aucune précaution pour assurer la conservation intégrale, non seulement de la lettre, mais du sens de sa révélation ?

c) Elle doit être forte, et la *conséquence* de sa force sera sans aucun doute l'*expansion* et l'*efficacité.*

La parole de Dieu doit avoir pour but le bonheur de l'humanité tout entière. Elle doit donc être applicable à l'humanité tout entière et renfermer les conditions de son bonheur. Elle doit, de sa nature, travailler à s'étendre, à se propager au loin. Une fois reconnue, acceptée, pratiquée, elle doit se traduire en effets de grandeur morale et de sainteté ; élever l'homme au-dessus des choses de la terre, au-dessus de lui-même et l'approcher de la perfection de Dieu.

Ah ! si je trouve quelque part ce double caractère de la profondeur et de la force ; cette triple manifestation de la force par l'unité, par l'autorité et par l'efficacité, je dirai : « Là pourrait se trouver la parole de Dieu ; examinons,

étudions, nous l'y trouverons. Au contraire, du moment qu'une secte philosophique ou religieuse, une doctrine, une association quelconque se met en dehors de ces conditions *indispensables, résultant de la nature des choses*, inutile de m'arrêter plus longtemps ; je puis passer mon chemin : cette doctrine, cette secte, ne porte pas sur son front le cachet de la divinité ! »

II.

Eh bien, mes Frères, invitons maintenant les philosophes et les sages, les législateurs et les prédicateurs de religions à faire valoir leurs prétentions et à déployer leurs titres. Nous nous permettrons de les examiner nous-mêmes, et il ne nous sera pas difficile de prononcer la sentence.

Je ne dois pas demander la parole divine à la cohue des rationalistes, positivistes, nihilistes, matérialistes, athées, aux libres-penseurs de tout genre. Nos deux premiers entretiens nous ont permis de les apprécier. Quand ils crient avec une *touchante* unanimité : « Dieu n'a point parlé. Dieu ne peut parler aux hommes, » ils me font l'effet d'une bande de chats-huants, de chauves-souris, qui, au moment où l'astronome braque son télescope vers le soleil, tâcheraient avec leurs ailes velues d'intercepter les rayons de l'astre du jour et diraient avec un croassement sinistre : « Mortels, regardez-nous ; il n'y a d'autre soleil que nous ! »

Que dire des peuples voués encore au culte des idoles, des sauvages plongés dans les ténèbres de la barbarie, des Chinois, des Hindous accroupis devant Brahma ou Bouddha ?... Ces peuples nous rendent peut-être un premier témoignage de l'existence d'une révélation primitive ; ils nous raffermissent dans la persuasion de cette vérité : « Dieu a parlé ; » mais certes, ils ne sont pas les gardiens de sa parole profonde, une, infaillible, féconde et sainte !

Vous le voyez : le champ de nos investigations se resserre pas à pas.

Voici venir un peuple qui se prétend envoyé de Dieu, héritier des révélations de Dieu. « Allah est Dieu et Mahomet est son prophète ! »

Mais quand je lui demande la preuve de cette mission, les qualités qui distinguent cette révélation, le prophète qu'on me présente n'est qu'un aventurier qui a fait appel aux passions sensuelles de ses compatriotes ; la religion qu'il a fondée s'est propagée par le sabre, et elle agonise déjà, étouffée dans la boue... Et tout cela ne remonte pas à plus de douze cents ans d'existence... Néanmoins, une chose me frappe, cette secte, en dehors de son culte pour le Coran, professe un respect singulier pour un autre livre, *la Bible*. Elle l'avoue, la Bible est aussi l'organe des révélations de Dieu ; là aussi, lui semble-t-il, s'est conservée la doctrine d'en haut.

Avançons ! Qui donc revendique la Bible ? Qui est le gardien de la Bible ? — Et de tous les coins du monde, je vois surgir des hommes à la démarche étrange, au profil caractéristique, aux pratiques bizarres, aux mœurs singulières. C'est nous, disent-ils, qui sommes les gardiens de la Bible. — Comment vous nommez-vous ? — Les enfants d'Israël. — Ce livre, de qui le tenez-vous ? — De nos pères. — A qui le communiquez-vous ? — A personne. — Quelle autorité doctrinale exercez-vous dans le monde ? — Aucune. — Quelle autorité morale ? — Celle de l'argent.

Ces réponses nous dispensent de regarder ceux qui les font comme les gardiens fidèles de la parole de Dieu.

Seulement, si nous examinons leur livre, nous sommes étonnés de ne pas le trouver dans leurs mains seulement, mais dans les mains de plusieurs centaines de milliers d'autres hommes, portant le nom de *chrétiens*. Et quand nous demandons à ces chrétiens ce qu'ils pensent des Juifs, ils nous disent : « Ce sont nos ancêtres et leur livre est notre livre. Dieu leur a parlé une première fois et ils l'ont écouté. Dieu leur a parlé une seconde fois, et les Juifs ont repoussé sa parole ; voilà pourquoi ils errent par le

monde, portant sur leur front le stigmate de leur réprobation, tenant entre leurs mains ces rouleaux sacrés où cette réprobation même est écrite en caractères ineffaçables. »

C'est donc vous, chrétiens, qui vous prétendez les gardiens des oracles divins. Répondez à votre tour aux questions que je vais vous poser. Quel délégué de Dieu conserve cette parole écrite, écho de la parole de Dieu ? Quelle autorité impose cette parole de Dieu à la conviction des hommes ? Où est l'interprète infaillible de la parole divine ? Aussitôt, des rangs des chrétiens je vois sortir une troupe tumultueuse qui cherche à couvrir la voix de tous les autres par ce cri : « Nous ne voulons d'autorité que la raison. Il n'y a pas d'infaillibilité ! Rien que la Bible et la raison ! Nous protestons contre toute autre autorité ! » Hélas ! j'en suis désolé pour vous ; mais vous démontrez de la façon la plus péremptoire que vous ne possédez pas la parole de Dieu. La Bible et la raison, dites-vous. Mais l'autorité de votre raison individuelle est peu de chose, et je ne suis plus même sûr de vous voir posséder la Bible intégralement. D'ailleurs, je n'ai qu'à voir toutes les variétés de croyances dont vous nous offrez le spectacle : Luthériens, Calvinistes, Presbytériens, Anabaptistes, Zwingliens, Méthodistes, Évangélistes, Épiscopaliens, Quakers, Illuminés, que sais-je ? Comment voulez-vous que je reconnaisse chez vous la parole de Dieu, une dans le temps et dans l'espace, infaillible et efficace ? Autant vaudrait dire qu'on construit un édifice en criblant un amas de sable, ou qu'on élève une forteresse en lançant en l'air des volées de mitraille.

Ne rencontrerons-nous pas des chrétiens plus raisonnables, plus conséquents avec eux-mêmes ? Quand mes regards parcourent les pays où la Croix est arborée, ils sont frappés par l'aspect d'un empire colossal, qui ne s'arroge pas seulement le nom de chrétien, mais encore celui d'*orthodoxe*. — N'est-ce pas à lui peut-être que Dieu

a confié les trésors de sa révélation et imposé la charge d'évangéliser toutes les nations de la terre ? Non, encore une fois ; car ce qui domine dans cet empire c'est l'immoralité religieuse. Sans doute, il appesantit sa main de fer sur les provinces qu'il a conquises, et il prétend étouffer, sur les lèvres de ses sujets, toute profession de foi qui ne reconnaît pas sa suprématie dogmatique ; sans doute, il cherche à introduire partout où s'étend son influence, l'unité religieuse, afin de mieux assurer l'unité politique : mais que fait-il, en dehors de cette action despotique, pour étendre les frontières du domaine de la Foi ? Sur quelles plages lointaines rencontre-t-on les missionnaires du Czar ou du Saint-Synode ?

Et quand on demande à cette Église, dont le nom s'identifie du reste avec celui d'une nation, depuis quand existez-vous ? depuis quand êtes-vous constituée ? ou pour mieux parler, que faisiez-vous avant Photius ? où étiez-vous avant le neuvième siècle ? elle est forcée de répondre : « Je n'avais pas d'existence séparée, je me confondais avec l'Église de Rome ! »

Et vous tous, hérétiques orientaux, Ariens, Nestoriens, Eutychéens, Monophysites, vous direz aussi, sans doute, que vous possédez maintenant encore la vérité dogmatique, la pure parole de Dieu. Mais qui la possédait avant vous ? Vous êtes bien forcés d'en convenir : l'Église de Rome !

Voici donc, si je ne me trompe, le résultat de l'enquête à laquelle nous nous sommes livrés :

a) Parmi les confessions non chrétiennes qui se prétendent en possession de la parole de Dieu, aucune ne peut prouver que cette parole demeure en elle avec sa profondeur et sa force ; aucune ne peut en montrer chez elle l'unité, l'infaillibilité, l'efficacité. — *b)* Toutes les confessions religieuses particulières qui se réclament de la révélation de Dieu par la Bible, doivent avouer que l'*Église Romaine* les a précédées ; la secte israélite seule, plus ancienne dans le

temps, conserve encore, comme une lettre morte, le livre que l'Église de Rome reconnaît avoir reçu de cette aînée et qu'elle appelle *le Testament ancien*... Et au même moment où la nation juive était dispersée aux quatre vents du ciel, le chef légitime de l'Église catholique fixait son siège à Rome et de là disait au monde : « Je suis l'héritier du Testament ancien, je suis l'interprète du Testament nouveau. L'un et l'autre sont la parole de Dieu. »

Que nous dit la logique en présence de ce fait ? Oui, que nous dit la logique ? Que nous dit le bon sens ? Que nous disent-ils, quand l'Église de Rome, reprenant cette thèse que je viens de vous exposer, se dresse devant nous et déclare avec une majestueuse assurance, avec une incomparable sérénité : « Oui, je suis la gardienne de la parole de Dieu. Cette parole est profonde ; elle est forte ; si vous voulez vous en convaincre, écoutez mon enseignement ! Il est basé sur la Bible, il est renfermé dans l'Évangile ! Je suis chargée par Dieu même de propager, de conserver, d'interpréter sa parole. Mon enseignement est infaillible, comme il convient à la vérité de Dieu. Ma doctrine est une. Consultez mes annales : vous y verrez que jamais elle n'a varié. Elle est sûre. Elle est efficace dans son expansion. A l'heure qu'il est, elle est répandue sous tous les climats, et il est plus d'une terre lointaine qui n'est connue du monde civilisé que par les relations de mes missionnaires ! »

Je m'arrête, mes Frères, et je répète, en finissant, la proposition que j'avançais au commencement de cet entretien : *Si la parole de Dieu a été communiquée aux hommes, l'Église Romaine seule est en possession de cette parole, et c'est son enseignement qui la reflète.* Que reste-t-il à prouver ? La réalité de cette révélation divine. Nous établirons ce fait la fois prochaine, et alors nous serons en droit de nous écrier : La voilà, l'Église du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité !

LA FOI.

Quatrième Conférence.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE (ROMAINE), PREUVE VIVANTE DE LA RÉVÉLATION DIVINE.

Deus loquens patribus in prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio. Dieu qui a parlé à nos pères par l'organe des prophètes, nous a parlé dans ces derniers temps par l'organe de son Fils. (Hebr. I, 1, 2.)

Nous avons établi cette thèse : Si la parole de Dieu est conservée quelque part sur la terre, c'est dans l'Église Romaine...

Maintenant, je pose la question : *Dieu a-t-il vraiment parlé aux hommes ?* c'est-à-dire, y a-t-il sur la terre une manifestation éclatante, palpable, de l'intervention divine ? Y a-t-il une autorité qui ait le droit d'affirmer qu'elle est l'organe, l'interprète de Dieu ?

A cette question toutes les sectes n'ont plus rien à répondre... J'interroge donc l'Église Romaine, et elle me dit : « Oui, Dieu s'est manifesté et je suis la gardienne de cette parole ; moi seule je suis la preuve vivante de son intervention, de sa révélation. » Puis je demande à l'Église quels sont ses titres pour parler ainsi, et elle me répond : « Je m'appuie sur un triple fait divin : ma généalogie, ma naissance et ma vie. En d'autres termes : J'ai, dit-elle, *trois grands témoins* de ma divinité : — le peuple juif, — le monde païen et — l'Enfer.

Laissons ces trois témoins déposer tour à tour devant la science moderne, et voyons si un esprit sensé peut se refuser à l'évidence de leur témoignage.

I.

Le premier argument que l'Église apporte en faveur de sa divinité, est celui-ci : Depuis le commencement du monde ma fondation a été préparée ; mon fondateur a été annoncé, attendu, désiré.

Je ne veux pas, car le temps me fait défaut, donner une grande extension au développement de cette argumentation. Je n'appelle à témoin le peuple juif que pour faire ressortir les antécédents divins de l'Église.

Dieu seul en effet est capable de faire les deux choses que je vais dire : *annoncer des siècles d'avance des événements très complexes et tout disposer pendant de longs siècles pour assurer l'exécution de son dessein.*

Or, voici le peuple juif qui me dit : « J'ai été élu de Dieu pour préparer la venue du Messie, c'est-à-dire, d'un homme destiné à régénérer le monde. La preuve de mon témoignage, c'est le livre que je porte, le livre par excellence, la Bible. »

Je prends ce livre, et qu'est-ce que j'y trouve ? L'histoire de ce peuple depuis l'origine du monde jusqu'à la domination des Romains en Judée ; puis des préceptes et un code de morale, enfin des prophéties...

Je ne parle pas de cette histoire ; elle offre pourtant ce phénomène unique de renfermer un récit ininterrompu et de tout point conséquent à lui-même.

Je ne parle pas de ce code de morale, bien qu'il soit digne de toute mon estime... Je m'arrête aux prophéties. Elles annoncent

a) Un homme extraordinaire, qui relèvera son peuple et le fera dominer jusqu'aux extrémités du monde.

b) Cet homme sortira du peuple juif ; mais ce même peuple juif le méconnaîtra.

c) Cet homme paraîtra au moment où ce peuple sera tombé sous une domination étrangère.

Or, ce peuple, gardant précieusement cette tradition, se

développe pendant 1500 ans au milieu des nations, avec son culte, ses mœurs et sa doctrine.

Tout à coup, il disparaît ; et quand je lui demande raison de sa situation, il ne sait que dire, il balbutie... je demande à l'Église Romaine ce que cela signifie ; elle n'hésite pas. Elle reprend le livre, elle m'en explique le sens.

Elle me montre l'homme extraordinaire, elle m'en donne tous les traits dans son Évangile. Elle me dit : « Si vous voulez avoir la preuve que cet homme extraordinaire a paru, consultez ma propre histoire. »

Voilà donc, d'un côté, un peuple qui se dit précurseur du Messie, et un homme extraordinaire qu'on regarde comme le Messie... Et voilà, d'un autre côté, une religion qui se dit fondée par le Messie et qui remplace ce peuple. Et depuis dix-neuf siècles ce peuple n'est plus rien comme peuple, et cette religion est tout. « Étrange coïncidence ! » dit le rationaliste. « Signe indubitable de l'intervention divine, » dit l'Église de Rome. A qui donnez-vous raison, M. F. ? — Je vous permets de surseoir à votre jugement : attendez d'abord que vous ayez entendu le second témoin. Aussi bien le fait que nous venons de considérer, n'acquerra-t-il toute sa force probante que par l'adjonction des deux autres témoignages dont il me reste à vous entretenir.

II.

Je passe au *second témoin* de la divinité de l'Église : le *monde païen, vaincu et renversé par le Christ*.

A. Je prends le monde païen à la venue du Messie ; il se groupe tout entier autour du centre Romain. Rome domine le monde. Auguste étend son sceptre sur l'Europe, sur l'Asie et sur l'Afrique. Quel est le culte de cet empire ? c'est le culte païen, c'est-à-dire la déification de toutes les passions humaines, la libre satisfaction de tous les appétits... Et au-dessus de ce monde païen, qui domine dans la sphère politique comme dans la sphère religieuse ? L'em-

pereur ! L'empereur pontife et souverain ! *Divus Augustus ! Divus Nero ! Divus Caligula !*

Je jette un coup d'œil sur le monde, trois cents ans plus tard, et que vois-je ? Dans presque toute l'étendue de l'empire Romain s'élèvent des temples surmontés de la croix, presque partout sont des assemblées d'hommes et de femmes, invoquant le nom du Christ ! Une doctrine nouvelle, pure, sainte, a pris la place des mille sectes de la philosophie païenne. Les déserts sont peuplés d'anachorètes ; presque chaque ville a son collège de vierges.

A Rome, au centre de l'empire, siège un pontife vénéré de tous ; l'empereur lui-même s'incline devant lui. Entre Rome et les extrémités de l'empire existent des communications fréquentes : la doctrine du Pontife de Rome portée par ses mandataires franchit les limites de la civilisation romaine et va propager la religion chrétienne jusqu'aux dernières limites du monde.

B. Comment cela s'est-il fait ? Je vais vous le dire en deux mots : sur le territoire de l'empire Romain, à Jérusalem, un charpentier a prêché une doctrine nouvelle ; il a réuni une douzaine de disciples dont le plus savant était un employé du fisc... Il se disait le fils de Dieu et prétendait avoir reçu de Dieu, son père, la mission de soumettre l'univers à sa doctrine... Quoi qu'il en soit, il a été condamné à mort et crucifié comme rebelle et séditieux. Ses apôtres, après l'avoir abandonné, ont repris courage : ils se sont partagé l'univers païen. Ils ont fait des disciples. La rage des Juifs, et puis toutes les forces de l'empire Romain, se sont acharnées contre ces hommes. Dix fois les empereurs ont essayé de noyer dans le sang cette secte étrange... Vous savez le résultat : le monde devint chrétien, l'empereur est chrétien ; l'Église du Christ, c'est l'Église Romaine.

C. Eh bien, M. F., qu'en dites-vous ? Connaissez-vous un fait analogue dans l'histoire des nations ? Et si ce charpentier de Nazareth a déclaré qu'il était Dieu, que

concluez-vous en contemplant son œuvre ?... Car si ce n'est pas sa divinité qui a subjugué le monde, qu'est-ce donc ? Ses apôtres n'avaient ni la fortune, ni l'autorité, ni la science humaine... Ce n'est pas par la force qu'ils ont soumis le monde à leur loi : au contraire, nous voyons ici les plus fiers conquérants, un Constantin, un Clovis, se soumettre à des hommes désarmés. Ce n'est pas non plus par l'attrait des plaisirs ou des honneurs... Tout au contraire ! Serait-ce par l'attrait de la *nouveauté ?* Eh bien, essayez ! Présentez aux gastronomes la nouveauté du jeûne ; aux sybarites, la nouveauté du cilice ; aux femmes élégantes, la nouveauté de la bure ; aux souverains et à leurs ministres, la nouveauté de l'obéissance : et quand vous aurez converti, non pas le monde, non pas un pays, mais un seul village par l'attrait de cette nouveauté, nous vous élèverons sur la place principale de ce village une statue triomphale, équestre, si vous le désirez.

Disons-le hardiment... Ce changement n'a pu se faire que par des miracles, et les miracles sont le langage de Dieu. Ou si les miracles sont étrangers à ce changement, ce changement lui-même est le plus éclatant de tous les miracles. Oui, l'Église Romaine a le droit de le proclamer : sa *naissance* est un fait divin, et le monde païen renversé en est l'irrécusable témoin.

III.

Nous pouvons en dire autant de *sa vie à travers les dix-neuf siècles* écoulés depuis la mort de son fondateur, à travers les quinze siècles et plus qui se sont écoulés depuis le triomphe de la Croix.

Pour m'en convaincre, je fais appel au *témoignage de l'Enfer*. Vous voudrez bien, M. F., quelle que soit votre opinion, personnifier avec moi sous ce nom la puissance qui s'est acharnée à combattre l'Église, qui a fait tout au monde pour la renverser.

J'aurais pu déjà mettre sur le compte de cette puissance les persécutions sanglantes qui pendant trois siècles ont fait périr des millions de chrétiens. C'était la violence s'épuisant en efforts pour étouffer la faiblesse. Mais derrière cette faiblesse apparente se trouvait, avons-nous dit, la puissance divine : la faiblesse devait triompher. Et chaque fois que dans la suite des temps, sur un point quelconque du globe, la violence a renouvelé ses tentatives, elles ont abouti au même résultat.

Mais admirons les combinaisons mille fois plus subtiles de l'astuce infernale : Pour tuer le christianisme, il ne faut pas l'attaquer à l'extérieur ; il faut le miner, il faut le corrompre au dedans.

« L'Église Romaine prétend qu'elle enseigne la parole de Dieu : quand elle ne sera plus conséquente avec elle-même, quand son enseignement s'écartera des données premières des livres prétendument inspirés, elle mourra.

« L'Église Romaine se dit revêtue de l'autorité de Dieu : du moment qu'on verra s'élever à côté d'elle une autre Église, affichant les mêmes prétentions et qu'on ne pourra plus distinguer les titres véritables des parchemins falsifiés, il n'y aura plus d'autorité divine ; l'Église Romaine mourra.

« L'Église Romaine se dit chargée de sanctifier les âmes. Elle est venue, dit-elle, régénérer le monde païen. Mais les enfants de cette Église n'en sont pas moins des hommes, ayant pour apanage naturel l'ignorance, la faiblesse, la corruption. Si cette corruption, cette faiblesse, cette ignorance peuvent prendre le dessus, gagner de proche en proche tous les membres de l'Église et remonter jusqu'à son chef visible : alors que tout le corps sera gangrené, l'Église Romaine ne devra plus mourir, elle sera morte ! »

Voilà, M. F., tout le plan de campagne de l'astuce infernale, exécuté pendant des siècles avec une habileté et une persévérance inouies... Quel en a été le succès ?

Tout l'enseignement de l'Église a été tour à tour exposé aux falsifications de l'hérésie. Divinité de Jésus-Christ, unité de personne, dualité de nature... Sainte Trinité, nature de Dieu... grâce, sacrements... Et qu'est-il arrivé ? Toujours l'autorité est intervenue, sans se contredire jamais... toujours les erreurs ont été anathématisées...

Et l'autorité ! Elle a été en butte aux attaques des ambitieux : Donatistes, schismes d'Orient, grand schisme d'Occident, schisme d'Angleterre..

Peines inutiles ! l'autorité véritable finit toujours par dominer les autorités fausses. Elle les domine tellement, que les ennemis du Christ ne s'y trompent pas : ils ne vont pas attaquer l'autorité de l'impératrice-reine d'Angleterre, celle du czar de Russie, celle du Saint-Synode de Constantinople, celle du patriarche des Nestoriens ; non, ils en veulent au Pape de Rome !

Enfin, nous ne faisons pas difficulté de l'avouer, ce n'est pas en vain que l'Enfer a spéculé sur la condition humaine des enfants de l'Église, sur leur ignorance, leur faiblesse, voire même sur leur corruption. Chaque siècle a eu ses scandales, ses apostasies, ses trahisons. On a rencontré des débauchés, des rapaces, des ambitieux dans tous les rangs de la hiérarchie. Parfois le peuple... parfois le sacerdoce... parfois, hélas ! on a vu s'asseoir sur le siège de Pierre une personnalité indigne d'occuper ce rang suprême.

Ce qui est étrange, ce n'est pas que cela se soit rencontré, c'est que cela n'ait pas fait sombrer la barque mystique. Ce qui est remarquable surtout, c'est que les pontifes qui ont laissé à désirer au point de vue de leur conduite personnelle, ont cependant continué leur rôle d'enseigner la vérité : preuve du soin avec lequel Jésus-Christ veille selon sa promesse sur le maintien dans son Église du dépôt de la Foi. Et non seulement la doctrine de l'Église est restée pure ; mais toujours elle a pu montrer, à côté des égarements de quelques-uns de ses membres, des

prodiges de sainteté, capables de conquérir l'admiration la plus rebelle...

Au sein même de l'Église ont toujours surgi des réformateurs puissants... ramenant les peuples à la pureté des mœurs... Le clergé a trouvé en lui-même les éléments de perfection dont il avait besoin... Et quand au sommet de la hiérarchie l'astre de la sainteté avait subi une éclipse momentanée, bientôt après il brillait d'un nouvel éclat...

Ainsi en fut-il dans tous les siècles. En a-t-il été autrement au XIXe ? L'Église a-t-elle succombé parce qu'elle a subi les attaques d'un Lamennais, d'un Strauss, d'un Renan, d'un Doellinger ? Pourquoi périrait-elle à cause des aberrations d'un insensé, du mariage d'un moine, de la fuite d'un dépositaire infidèle ?

Et maintenant voulez-vous savoir jusqu'à quel point l'Église Romaine est sûre de sa divinité ? Voyez le règne de ses deux derniers Pontifes !

Pie IX a défié la politique antichrétienne. Il l'a flétrie...

Pie IX est mort, l'Église n'est pas morte !

Léon XIII, à son tour, défie la science moderne par la glorification de saint Thomas. A cette science si fière de ses découvertes, mais qui ne sait pas raisonner, il dit : « Je vous donne saint Thomas d'Aquin pour guide. Sa méthode de raisonnement date du XIIIe siècle ; cependant vous ne trouverez rien de mieux. »

Quant à la prétendue civilisation moderne avec sa tendance vers le sensualisme, sa passion du confort, son luxe exagéré, il la défie par la canonisation de Benoît Labre. Il élève sur les autels un pauvre volontaire, un homme qui par choix a mendié toute sa vie, un homme qui a poussé le dédain de l'étiquette jusqu'à négliger les prescriptions les plus vulgaires de la propreté : et il fait cela au moment même où il recueille les fruits de la hardiesse de Pie IX, au moment où de grands empires se rapprochent du Vatican ! « Ne vous attendez pas, leur dit-il, à me voir canoniser quelque empereur conquérant

ou quelque. diplomate. Non, je canonise un homme que le monde abhorre, qui n'a voulu suivre le siècle en rien, mais qui a su s'élever jusqu'à la vraie sainteté. »

En présence de ces faits, le monde ricane et s'écrie : « L'Église Romaine est folle ! » Moi, je dis : « Elle est folle ou elle est divine ! »

Péroraison. — Comment nous représenter l'Église ? Comme un arbre dont le germe a été exposé pendant des siècles à toutes les intempéries des saisons... Cet arbre s'est merveilleusement conservé sur la terre de Juda, et il fut un temps où l'on semblait pouvoir dire de lui : « Il abritera le monde sous ses rameaux. C'est le grain de sénevé. » A un moment donné, le germe a été transporté au loin ; il est tombé, non pas dans une terre fertile, mais au milieu des cailloux et des ronces : cependant il a pris racine, et sa tige a commencé à s'élever. En vain a-t-on essayé de briser cette tige : elle a poussé des branches vigoureuses et enfoncé plus avant ses racines. Alors on s'est attaqué aux branches et aux racines : mais plus on s'acharnait contre ces dernières, plus elles s'enfonçaient profondément dans le sol ; coupait-on une branche, il en poussait d'autres plus vigoureuses. Cependant le tronc lui-même n'était pas épargné. On a essayé de lui inoculer des branches parasites ; des insectes hideux ont perforé son écorce, et essayé d'y faire vivre leur progéniture immonde. L'arbre n'a pas moins continué à vivre. On a voulu couper sa racine principale, celle qui littéralement s'enfonce *dans la pierre !* Peine inutile ! L'arbre existe toujours ; il est devant nous, avec ses fleurs et ses fruits !

Et laissez-moi citer, en finissant, la fête que nous célébrons en ce jour [la fête de saint Joseph] comme un argument palpable de ce que j'ai avancé.

Voilà un humble artisan honoré par tout l'univers catholique ! Pourquoi ? Parce que l'Église a depuis dix-neuf cents ans transmis son souvenir et son culte d'âge en âge,

et que le Souverain Pontife Pie IX l'a déclaré patron de la famille chrétienne.

Qu'était-il ? Il était le père nourricier du fondateur, obscur alors, de l'Église Romaine, de Jésus de Nazareth.

Est-ce tout ? Non, il a tenu sa place dans la préparation de cette Église. Sa généalogie nous a été conservée : elle remonte sans interruption, sans solution de continuité, jusqu'à l'origine du monde : *Ut putabatur, filius Joseph*, dit l'Évangile, *qui fuit Heli, qui fuit Mathat,... qui fuit Seth, qui fuit Adam, qui fuit Dei.* Il tient sa place dans l'antique histoire d'Israël, et dix-sept cents ans avant l'apparition de Joseph de Nazareth, l'Église nous le montre figuré d'avance dans Joseph, fils de Jacob, ministre du Pharaon d'Égypte.

Expliquez tout cela, rationalistes de toutes les écoles... Quant à nous, nous disons : « Dieu a parlé par les prophètes ; il a parlé par son Fils, il a parlé par son Église. »

LA FOI.

Cinquième Conférence.

DIFFICULTÉS DE LA FOI (I).

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ? Qui ex Deo est, verba Dei audit. (Jo. VIII, 46, 47.)

Je vous ai montré, mes Frères, que si Dieu nous a parlé, c'est l'Église Romaine qui garde la parole de Dieu, et je vous ai prouvé de plus que cette Église Romaine est, par son existence même, la démonstration vivante de la révélation divine. Considérez-la d'abord, vous ai-je dit, dans sa préparation et sa généalogie, ensuite dans sa naissance et son établissement, enfin dans sa vie et sa conservation, et vous serez forcés de vous écrier : « Le doigt de Dieu est là ! »

Mais comment se fait-il que cette Église n'emporte pas, de haute lutte, la soumission des peuples et des individus? C'est un problème curieux à examiner et qu'on peut poser en d'autres termes : Quelles sont les difficultés que présente la Foi, les obstacles qui s'opposent à la Foi, et cela spécialement quand il s'agit de l'autorité de l'Église, à laquelle il faut nécessairement se soumettre pour avoir la Foi ?

Nous allons examiner ce problème ; et, pour être clair, nous diviserons ces difficultés en deux catégories : celles qui regardent la parole même de Dieu, et celles qui concernent les dispositions de l'homme. En les examinant, nous montrerons que ceux qui ne croient pas, tombent dans des inconséquences et des contradictions continuelles, et nous ajouterons ainsi une preuve nouvelle à la démonstration de notre foi.

« Je ne puis pas croire ce que je ne comprends pas ; je

ne puis pas admettre ce qui renverse les lois de la nature ; or, la Foi, n'existe pas sans cela : par conséquent, je ne puis accepter la Foi » En d'autres termes : La Foi n'existe point sans le mystère; elle s'appuie sur le miracle ; or, je ne veux ni du *mystère*, ni du *miracle !* » Procédons par ordre.

I.

Le Mystère. — Vous ne voulez pas du mystère, et je vous dis : Vous admettez cependant les mystères naturels ; pourquoi pas les mystères surnaturels et divins ?

Qu'est-ce que le mystère ? C'est une vérité inaccessible à telle ou telle intelligence. — Le « mystère » est une chose relative.

Tout est plein de mystère pour le petit enfant, jusqu'au ressort qui fait mouvoir ses jouets...

Que de mystères pour l'homme simple des campagnes ! Il voit la vapeur, il voit le télégraphe, il voit la photographie... il n'y comprend rien. Essayez de lui faire comprendre ; son intelligence n'est pas suffisamment développée...

Mais n'y a-t-il pas de « mystères » pour l'homme intelligent et instruit ? Demandez au naturaliste, au physicien, pourquoi le corps, sous l'influence de la chaleur, change-t-il d'état ? Pourquoi la cristallisation est-elle différente d'après les corps ?

Et supposez un grand savant, est-ce qu'il ne trouve pas des choses devant lesquelles son intelligence s'arrête ?

Le « mystère » est donc chose relative. Et si un savant parle à un ignorant, la parole du savant sera pour celui-ci pleine de « mystères ! »

Et si Dieu parle à l'homme, comment en serait-il autrement ? Peut-il parler de sa nature divine, sans qu'il y ait mystère ?... Remarquons-le : le mystère n'est pas une contradiction, une absurdité ; c'est une chose qui dépasse la portée de notre intelligence... Et cette absence de con-

tradiction, ce n'est pas le premier venu qui est capable d'en juger...

II.

Voilà donc ce qu'est le mystère ! Que dire du MIRACLE ?

Le mystère est une vérité ; le *miracle* est un fait. Mais comme le mystère dépasse l'intelligence créée, ainsi le miracle dépasse la puissance créée et suppose l'intervention directe de la puissance divine.

Est-ce que cela est absurde ?

Pourquoi le serait-il ? Est-ce parce que la puissance de Dieu ne peut pas dépasser la puissance des créatures ? Mais le dire, serait une folie ou un blasphème.

Est-ce parce que Dieu ne peut pas intervenir dans les opérations des créatures ?... Mais il intervient continuellement. Voyez à l'origine : il donne à certaines créatures une force déterminée ; puis, il conserve et soutient cette force. Qu'est-ce qui l'empêche, à un moment donné, d'ajouter un degré de plus à ce qu'il a octroyé ?... Que fait le mécanicien ? Il monte une machine, une locomotive par exemple, et la machine marche ; mais pour certains effets extraordinaires, qui ne se produisent pas à des intervalles périodiques, la rencontre d'un obstacle, je suppose, il doit intervenir. Alors, il renverse la vapeur, et prend d'autres dispositions pour obvier au danger. Tout cela n'ôte rien, ni à la perfection de la machine, ni à sa régularité, ni au mérite de l'ingénieur et du constructeur. Dieu de même produit à certains moments des effets qui n'arrivent pas dans les circonstances ordinaires : avec cette différence, toutefois, que malgré toutes les précautions du mécanicien le plus ingénieux, celui-ci pourra se trouver en défaut. Sa machine sera plus puissante que lui ; elle éclatera et peut-être le renversera : tandis que de la machine du monde Dieu reste toujours le maître... *Lui* seul, par conséquent, sait d'avance quand il intervien-

dra, comment il interviendra ; et il a pu *de toute éternité* tellement disposer les causes secondes et immédiates, qu'à un moment donné elles produisent des effets inattendus, inattendus pour tout autre que pour lui-même...

Il donne à l'air la force de retenir la masse des eaux du Jourdain, pour que son peuple traverse le lit du fleuve à pied sec... Jésus-Christ rassemble, à un moment donné, des centaines de poissons autour de la barque de ses apôtres, pour qu'ils fassent, après une nuit de travail inutile, une pêche abondante... Il suspend les lois de la pesanteur, voulant empêcher saint Pierre d'enfoncer dans le lac de Tibériade, alors que lui-même se promène sur la surface des eaux.

Qu'y a-t-il là qui fasse tort, soit à la grandeur de Dieu, soit à l'ordre du monde, soit même à la majesté de la science ? Dieu ne s'abaisse pas en s'occupant d'une petite chose, mais il élève jusqu'à lui la chose dont il s'occupe... L'ordre du monde n'est pas compromis ; car celui qui vient de suspendre pour un moment la marche régulière des choses, fait que tout continue immédiatement après, sans perturbation ni confusion quelconque... Et la science ! peut-elle se plaindre, quand on la convie à constater, comme c'est dans son rôle, l'intervention de Dieu ?

Quant au miracle en lui-même, il faut bien avouer qu'il ne présente pas plus d'impossibilité que le plus simple fait de la nature.

Si Dieu peut faire produire à un grain de blé qui pourrit dans la terre, plusieurs centaines d'autres grains, pourquoi, entre les mains de ses apôtres ou de ses saints, ne pourrait-il pas multiplier le pain qu'ils rompent aux affamés et en faire trouver, après la distribution faite, une provision beaucoup plus considérable que la quantité primitive ?

Dira-t-on, enfin, que le miracle ne peut pas se constater ? Je demande pourquoi ? Parce que toutes les lois de la nature ne nous sont pas connues ? Prenons garde. Si

aucune loi n'est connue, que dire de notre prétendue science ? Si une seule est connue, cela suffit déjà pour nous permettre de constater tous les miracles qui dérogeront à cette loi... Il n'est pas nécessaire de connaître toutes les lois de la nature pour constater certains miracles ; il suffit que l'on connaisse, d'une manière indubitable, la loi précise à laquelle tel ou tel miracle déroge.

Prenons pour exemple les lois de la guérison, de la mort, de la pesanteur.

Si une plaie dont la guérison ne s'est jamais vue qu'après plusieurs jours ou plusieurs semaines d'une médication lente et successive, se trouve guérie instantanément ; si un cadavre déjà en proie à la dissolution de la mort, revit tout à coup ; si le corps d'un homme demeure réellement suspendu en l'air, sans aucun soutien, sans aucune attache... dites hardiment qu'il y a là autant de miracles.

Conclusion. Nous connaissons assez les lois de la nature pour établir la parfaite crédibilité des faits miraculeux qui accompagnent la Révélation, et l'absurdité dans laquelle tombent ceux qui les nient.

III.

Il faut encore répondre à une dernière difficulté concernant cette Révélation :

« En définitive, pourra dire quelqu'un, la Révélation m'est transmise par une autorité humaine, et je ne veux pas me soumettre à cette autorité. »

Et pourquoi ce refus ? Pour que votre refus soit raisonnable, il faut que vous établissiez un motif qui le justifie ; et je vous défie d'y parvenir.

« Pourquoi, dites-vous, me soumettrais-je à l'autorité d'un homme dont la conduite peut n'être pas irréprochable, à un homme dont la science et le génie sont inférieurs aux miens ? »

Je vous ferai observer tout d'abord que l'autorité à

laquelle l'Église catholique vous dit de vous soumettre, n'est pas, à proprement parler, l'autorité particulière ou individuelle d'un homme isolé.

C'est l'autorité de l'Église, c'est-à-dire, d'un corps aussi universel dans le temps que dans l'espace. Sans doute, c'est un individu, curé ou évêque, qui vous transmet en dernier ressort la doctrine de l'Église ; néanmoins vous êtes toujours à même de constater qu'il est en harmonie avec tout le corps enseignant de l'Église, c'est-à-dire avec les Évêques, les Conciles et le Pape. C'est seulement quand il s'agit du Pape que vous êtes en présence d'une autorité personnelle : mais encore ici ce n'est qu'une apparence ; la personne du Pape a derrière elle tous les papes qui ont précédé depuis saint Pierre, et surtout elle a pour elle la parole de Jésus-Christ disant à ses apôtres : Qui vous écoute, m'écoute, et la promesse parfaitement historique par laquelle le même Jésus-Christ assure qu'il sera avec son Église, et tout spécialement avec le Chef de son Église, jusqu'à la consommation des siècles.

En second lieu, il n'est pas question ici de valeur intellectuelle ni de génie... Et quant à la valeur morale, remarquez une chose : si la conduite de l'individu qui pour vous représente l'autorité de l'Église, répond à la doctrine qu'il vous prêche, cette conduite sera pure comme elle, et ce sera un titre de plus qu'aura cet homme à votre vénération. Si, au contraire, sa conduite ne répond pas à sa doctrine, ce sera une preuve en faveur de celle-ci, car il faudra conclure qu'elle doit être bien vraie et qu'il faut qu'elle s'impose bien certainement comme venant du ciel, pour que le prédicateur la prêche sans s'y conformer lui-même, et prononce ainsi, tacitement, sa propre condamnation. C'est le cas alors de suivre le précepte du Sauveur : *Omnia ergo quæcumque dixerint vobis, servate et facite ; secundum opera vero eorum nolite facere* (Matth. XXIII, 3).

Et maintenant, si vous refusez votre soumission, laissez-moi vous le dire, vous tombez dans une contradiction

manifeste, la plus palpable de toutes. Tous les jours vous croyez des journalistes sans foi ni loi, de prétendus philosophes ou quelques soi-disant historiens... Y a-t-il une seule de ces autorités qui, comme nombre, comme durée, comme conséquence avec soi-même, soit aussi respectable que l'autorité devant laquelle on vous dit de vous incliner dans l'Église catholique ?

Vous confiez votre fortune à des industriels, à des spéculateurs, et vous savez qu'ils cherchent à s'enrichir eux-mêmes avant de vous enrichir... et vous refusez votre croyance au clergé !

Car, disons-le en finissant, ce qu'on raconte de l'avidité, de l'ambition des ministres de la parole divine, est du plus haut comique. Si l'on condamnait l'avocat, le médecin, le négociant, à jouir, pour prix de leurs efforts pendant vingt-cinq années de travail, des délices d'un presbytère et de l'influence sociale d'un curé, fût-il de première classe, voire même d'un évêque, en ajoutant, bien entendu, les charges et les obligations de la position, quel est celui d'entre eux qui voudrait accepter ?

Et telles seraient les raisons pour lesquelles vous refusez l'adhésion de votre esprit à la doctrine de l'Église prêchée par ses ministres, les raisons pour lesquelles vous refusez de vous adresser à eux pour l'accomplissement des devoirs essentiels que l'Église vous impose de la part de Dieu ! Non, je le dis sans crainte de me tromper, là n'est pas le motif de votre refus. Où sera-t-il ?

Péroraison. — Il n'est pas du côté des vérités proposées, ni du côté de l'autorité qui les propose : il est tout entier du côté de celui qui ne croit pas. Notre-Seigneur disait aux Pharisiens : *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ? Qui ex Deo est, verba Dei audit. Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis* (Jo. VIII, 46, 47). C'est la matière que nous développerons la prochaine fois.

LA FOI.

Sixième Conférence.

DIFFICULTÉS DE LA FOI (II).

Quare loquelam meam non cognoscitis ? Quia non potestis audire sermonem meum. Pourquoi ne reconnaissez-vous pas ma parole pour ce qu'elle est en effet ? C'est parce que vos mauvaises dispositions vous empêchent d'écouter mes paroles. (Jo. VIII, 43.)

Dimanche dernier, nous nous posions cette question intéressante : Comment se fait-il que l'Église Romaine, qui conserve si visiblement en son sein la parole de Dieu, n'emporte pas les convictions de tous les hommes ? Et comme cette matière est bien vaste, nous nous sommes contentés ce jour-là de prouver que du côté de la Foi rien n'est de nature à empêcher les hommes de lui donner leur assentiment. Dans ce but, nous avons ramené toutes les difficultés et tous les prétextes qu'on cherche du côté de la Foi, à ces deux points : « Je ne veux pas admettre les mystères et les miracles ; je ne veux pas obéir à la personnalité humaine qui représente l'autorité de la Foi. »

Nous avons montré que les mystères et les miracles ne sont pas de pures hypothèses, mais des réalités, et qu'il est absurde de toujours répéter : « Je ne puis soumettre mon intelligence à l'autorité d'un homme. » Ce n'est pas à un homme isolé, avons-nous répondu, qu'on nous ordonne de soumettre notre intelligence, mais à Jésus-Christ, qui est Dieu, et dont le corps enseignant de l'Église, toujours digne, du reste, de confiance et d'estime dans son ensemble, n'est que l'organe, et un organe divinement protégé contre toute erreur doctrinale.

Nous sommes donc en droit de conclure que du côté de la Foi il n'y a aucun obstacle sérieux qui empêche l'homme de suivre la direction de l'Église catholique.

Mais de même que l'on n'aperçoit point un objet, ou parce qu'il est mal éclairé, ou parce qu'il est trop éloigné, ou parce que l'organe visuel de celui qui regarde est en mauvais état, ainsi en est-il de la Foi...

Or, il résulte de nos conférences précédentes que les deux premières raisons ne peuvent fournir aux incrédules aucun motif de ne pas croire, puisque, d'une part, les motifs de crédibilité, qui sont comme les preuves historiques et philosophiques de la Foi, sont évidents, et que, d'autre part, l'Église catholique présente aux intelligences les plus bornées des preuves palpables de sa mission divine. Si dans ces conditions il reste encore des incrédules, l'obstacle à la Foi devra bien se rencontrer du côté de ceux qui ne croient pas.

Nous sommes ainsi amenés à rechercher :

1° Quel est *l'obstacle interne* qui fait que tant d'hommes ne croient pas.

2° Quelle sera pour ces malheureux la conséquence de leur refus de croire.

Considérations éminemment pratiques...

I.

Je pose donc d'abord cette question : *Qu'y a-t-il chez tant d'hommes qui les empêche de croire ?*

Je ferai au préalable remarquer, parmi ceux qui ne croient pas, *deux catégories* parfaitement distinctes. Les uns ne croient pas, parce qu'ils n'ont jamais cru, parce qu'ils sont nés et ont toujours vécu au milieu de l'incrédulité. Les autres ne croient plus ; mais ayant d'abord possédé le trésor de la Foi, ils l'ont perdu par leur faute : ils ont jadis appartenu à la Sainte Église, mais ils se sont éloignés d'elle. Ils sont sortis de son sein et ils lui sont devenus hostiles, soit ostensiblement, soit par apostasie tacite. Ils ont laissé de côté les pratiques religieuses, puis ils ont renié les principes chrétiens, et ils ont fini par admettre une autre religion... peut-être !

Reprenons : « D'où vient, me dit-on, qu'il y a des hommes qui n'ont jamais eu la foi ? » Ne parlons pas des sauvages des pays lointains... Ne parlons pas des peuples hérétiques ou schismatiques... Dieu seul est juge de la bonne foi. Il nous suffit de savoir que personne ne sera damné sans sa faute. Restreignons la question aux incroyants qui vivent au milieu de nos pays soi-disant chrétiens... car hélas ! nous avons parmi nous des païens, et pour peu que les propagateurs de l'éducation prétendue neutre, mais réellement antichrétienne, prennent position, pour peu que le régime de persécution violente inaugurée depuis quelques années contre l'Église continue, il y aura à un demi-siècle d'ici dans nos villes et dans nos campagnes des païens comme il s'en trouve à Paris et à Londres. Déjà, nous rencontrons des enfants assez malheureux pour être presque arrivés à l'âge adulte sans connaître le premier mot de leurs devoirs envers Dieu, et sur le front desquels les eaux régénératrices du baptême n'ont pas coulé.

Supposons un de ces païens arrivé à vingt-cinq, à trente ans. Il voit partout dans nos contrées les édifices religieux ; il assiste, bon gré, mal gré, par motif de pure convenance, à certaines cérémonies du culte : mais il reste indifférent. Il est tout entier sous l'empire des choses temporelles, sous l'empire de tout ce qui est matériel, sensible. Plongé dans ces idées, ne voyant plus que l'argent, le gain, les honneurs, les plaisirs, le malheureux devient insensible à toute autre impression ; les soucis de la vie présente l'absorbent tout entier, il ne lui reste plus de temps pour penser à autre chose. Il passe à travers tout ce qui est grand, noble, élevé, sans voir ni le beau ni le bien.

Il en est à peu près de même de celui qui a possédé la foi et qui l'a perdue par sa faute, car ce n'est jamais que par sa faute que l'on perd la foi.

Je vais vous montrer que nous sommes en présence de malades. Ces hommes sont atteints de *paralysie*. La para-

lysie au physique réduit l'homme à une véritable impuissance d'agir. Ainsi en est-il de ces paralytiques au spirituel... Ils ont peur de tout ce qui cause la moindre gêne, ils sont incapables du moindre effort... Ils savent trop bien que, si l'on croit, l'on est tenu de pratiquer, et ils se disent : « Si nous nous déclarons catholiques, il faudra vivre en conséquence. L'Église se présente à nous avec des devoirs à remplir. C'est l'obligation de la prière, de l'abstinence, de l'humilité ; c'est l'obligation de faire au prêtre l'aveu de nos fautes ; c'est l'obligation de sanctifier certains jours. » Tout cela leur fait peur, et ils préfèrent dire : « Je ne puis pas croire, » alors qu'ils devraient, pour être sincères, dire : « Je n'ai pas le courage de pratiquer. »

Et tandis qu'ils reculent devant les pratiques essentielles de la religion, on les voit s'imposer, pour obéir à l'esprit du siècle, les sacrifices les plus pénibles.

Ils s'épuisent pour se conformer aux exigences du monde, qui sont bien plus onéreuses que l'observance des préceptes divins...

Mais souvent la paralysie corporelle n'est que la conséquence d'autres maladies. Le médecin, rencontrant des personnes atteintes de ce mal, devra donc se poser la question : Le cerveau ou le cœur ne seraient-ils pas malades ?

Dans la paralysie spirituelle, il y a de même tout lieu de penser que ceux qui ne croient pas ont le cerveau malade... Leur cerveau n'est pas, je le veux, frappé d'atonie, mais il est dérangé, et, comme on le dit vulgairement, ils ont le cerveau affaibli.

Par quoi se développe cet affaiblissement du cerveau ? Par une maladie bien fréquente : *l'orgueil*. L'orgueil, c'est l'estime exagérée de soi-même. L'orgueilleux sait très bien que, pour posséder la Foi, il devrait s'humilier, il devrait se reconnaître ignorant en comparaison de Dieu. Il sait qu'il lui faudrait, dans certaines occasions, avouer qu'il a fait erreur, qu'il s'est trompé, et il dit à lui-même : « Comment

iriez-vous faire un pareil aveu ? Pendant dix, vingt, trente ans, vous étiez regardé comme un homme d'un esprit supérieur, reconnu comme un homme d'expérience, choyé par vos concitoyens, adulé par vos amis ; et il faudrait dire après tous ces succès : Je n'étais pas dans le vrai, je me trompais... » Mes Frères, je l'avoue, un tel aveu doit être bien difficile pour l'orgueilleux.

Si du moins la Religion était en faveur auprès des coryphées de la civilisation, si elle procurait de la part des grands de la terre la richesse, les places et les distinctions... mais il n'en est pas ainsi. Pour peu que vous soyez vraiment catholique, vous verrez, au contraire, le vide se faire autour de vous, et l'on vous criera de loin : Vous croyez ! Est-ce possible ? D'où sortez-vous ? — Vous êtes catholique ! Alors, que venez-vous faire en ce pays ?

Oui, il faut du courage, de nos jours, pour se poser en catholique. Il est plus commode de dire : Sachez que je ne crois à rien ; je suis un savant, un homme politique. Je ne sens aucun besoin de croire. »

Vouloir satisfaire le « moi, » en se grandissant dans l'esprit des autres aux dépens de la vérité, telle est la maladie du cerveau, l'orgueil.

Mais le cerveau n'est peut-être pas le seul organe qui soit malade chez notre païen. Le *cœur* n'est-il pas trop attaché à la terre par la fortune, par les honneurs, par les plaisirs, par des affections que la raison désavoue ? Voilà la grande maladie des incroyants. Il y en a quatre-vingt-dix-neuf sur cent qui en sont atteints.

Ah ! si l'on pouvait être catholique sans avoir à renoncer à certaines affections, sans avoir à faire certaines restitutions, sans avoir à laisser certains plaisirs ; si l'on pouvait lâcher la bride à ses passions... Oui, disons-le ouvertement, l'orgueil de l'esprit et les passions du cœur, voilà les deux grands obstacles qui empêchent nos incroyants d'être catholiques. Supprimez le sixième et le septième commandement du décalogue, voilà pour les

passions ; supprimez encore ce qu'il y a de trop dur pour leur orgueil dans la soumission extérieure aux ministres de la religion, et je mets en fait que vous convertirez en foule ceux qui maintenant se vantent de ne pas croire.

Je le sais bien : lorsqu'on appuie le doigt sur la plaie, nos malades ont soin de jeter les hauts cris... Mais l'expérience a prononcé, et les cris ne modifieront pas ses arrêts... Nous entendons tous les jours faire l'apologie des incrédules : « Celui que vous blâmez, dit-on, est un parfait honnête homme, un homme d'honneur, un homme sur le compte duquel on n'a rien à dire, un homme charitable que tout le monde estime. » Lorsqu'on a vu par expérience ce que valent et cet homme et cette prétendue charité, on sait à quoi s'en tenir.

II.

J'ai annoncé comme seconde partie de cet entretien la réponse à la question éminemment pratique : *Quel sera dans l'éternité le sort de ceux qui ne veulent pas croire ?*

Il y a là un terrible problème... Mais si nous ne pouvons pas le résoudre pour chaque individu, faute de pouvoir pénétrer la profondeur des jugements de Dieu, nous avons du moins des principes certains qui nous fournissent immédiatement des conclusions générales suffisantes.

Premier principe. Dieu veut le salut de tous les hommes.

Les Jansénistes ont essayé de nier ce principe. Ils prétendaient que Dieu ne veut le salut que de ceux qui se sauvent en effet. C'est absolument faux. L'Église, appuyée sur l'Écriture, a condamné cette erreur.

Deuxième principe. Nul homme n'entrera au ciel, s'il n'a eu pendant sa vie la foi à un degré suffisant, et s'il n'a reçu les eaux régénératrices du baptême, ou tout au moins un désir qui supplée au Sacrement.

iriez-vous faire un pareil aveu ? Pendant dix, vingt, trente ans, vous étiez regardé comme un homme d'un esprit supérieur, reconnu comme un homme d'expérience, choyé par vos concitoyens, adulé par vos amis ; et il faudrait dire après tous ces succès : Je n'étais pas dans le vrai, je me trompais... » Mes Frères, je l'avoue, un tel aveu doit être bien difficile pour l'orgueilleux.

Si du moins la Religion était en faveur auprès des coryphées de la civilisation, si elle procurait de la part des grands de la terre la richesse, les places et les distinctions... mais il n'en est pas ainsi. Pour peu que vous soyez vraiment catholique, vous verrez, au contraire, le vide se faire autour de vous, et l'on vous criera de loin : Vous croyez ! Est-ce possible ? D'où sortez-vous ? — Vous êtes catholique ! Alors, que venez-vous faire en ce pays ?

Oui, il faut du courage, de nos jours, pour se poser en catholique. Il est plus commode de dire : Sachez que je ne crois à rien ; je suis un savant, un homme politique. Je ne sens aucun besoin de croire. »

Vouloir satisfaire le « moi, » en se grandissant dans l'esprit des autres aux dépens de la vérité, telle est la maladie du cerveau, l'orgueil.

Mais le cerveau n'est peut-être pas le seul organe qui soit malade chez notre païen. Le *cœur* n'est-il pas trop attaché à la terre par la fortune, par les honneurs, par les plaisirs, par des affections que la raison désavoue ? Voilà la grande maladie des incroyants. Il y en a quatre-vingt-dix-neuf sur cent qui en sont atteints.

Ah ! si l'on pouvait être catholique sans avoir à renoncer à certaines affections, sans avoir à faire certaines restitutions, sans avoir à laisser certains plaisirs ; si l'on pouvait lâcher la bride à ses passions... Oui, disons-le ouvertement, l'orgueil de l'esprit et les passions du cœur, voilà les deux grands obstacles qui empêchent nos incroyants d'être catholiques. Supprimez le sixième et le septième commandement du décalogue, voilà pour les

passions ; supprimez encore ce qu'il y a de trop dur pour leur orgueil dans la soumission extérieure aux ministres de la religion, et je mets en fait que vous convertirez en foule ceux qui maintenant se vantent de ne pas croire.

Je le sais bien : lorsqu'on appuie le doigt sur la plaie, nos malades ont soin de jeter les hauts cris... Mais l'expérience a prononcé, et les cris ne modifieront pas ses arrêts... Nous entendons tous les jours faire l'apologie des incrédules : « Celui que vous blâmez, dit-on, est un parfait honnête homme, un homme d'honneur, un homme sur le compte duquel on n'a rien à dire, un homme charitable que tout le monde estime. » Lorsqu'on a vu par expérience ce que valent et cet homme et cette prétendue charité, on sait à quoi s'en tenir.

II.

J'ai annoncé comme seconde partie de cet entretien la réponse à la question éminemment pratique : *Quel sera dans l'éternité le sort de ceux qui ne veulent pas croire ?*

Il y a là un terrible problème... Mais si nous ne pouvons pas le résoudre pour chaque individu, faute de pouvoir pénétrer la profondeur des jugements de Dieu, nous avons du moins des principes certains qui nous fournissent immédiatement des conclusions générales suffisantes.

Premier principe. Dieu veut le salut de tous les hommes.

Les Jansénistes ont essayé de nier ce principe. Ils prétendaient que Dieu ne veut le salut que de ceux qui se sauvent en effet. C'est absolument faux. L'Église, appuyée sur l'Écriture, a condamné cette erreur.

Deuxième principe. Nul homme n'entrera au ciel, s'il n'a eu pendant sa vie la foi à un degré suffisant, et s'il n'a reçu les eaux régénératrices du baptême, ou tout au moins un désir qui supplée au Sacrement.

MISSION DE SAINTE-GUDULE

BRUXELLES 1875

---

1. DESTINÉE DE JÉSUS-CHRIST.

Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur. (Luc. II, 34.)

I. — Étrangeté de cette destinée.

A. Pendant sa vie mortelle :

1. Jésus-Christ a répandu autour de lui les bienfaits, et il a récolté l'ingratitude...

2. Il est venu apporter la vérité aux hommes, et les hommes ont préféré l'erreur... Ils ont calomnié ses intentions...

3. Il est venu prêcher la vertu et, par là même, ouvrir la voie du bonheur... Et lui-même a été accusé... condamné, exécuté comme un scélérat.

B. Dans la suite des temps :

Notre-Seigneur continue de vivre en ce monde par sa doctrine... par son Église... par l'Eucharistie...

Or, sa doctrine est méconnue... son Église est persécutée... l'Eucharistie est délaissée, méprisée, parfois même profanée... et le Christ lui-même est de plus en plus blasphémé...

II. — Quel sera le terme de cette destinée ?

1° Le triomphe du Christ. — Triomphe certain, immanquable...

2° Le triomphe des amis du Christ...

3° La ruine, la confusion et le châtiment de ses ennemis...

III. — Quelle sera la destinée de cette vie, et notre destinée ?

a) Ames *fidèles au Christ*, ayant part à ses souffrances... Vous marchez à la gloire.

b) Ames *hostiles au Christ*... Y en a-t-il ici ? Non !! Mais :

c) Ames *infidèles au Christ*. Oui !!

d) Infidèles à sa doctrine,

e) Infidèles à sa morale,

f) Infidèles à son Église,

g) Infidèles surtout à sa gloire...

Ce qui est vrai pour nous, l'est également pour nos amis, nos parents... etc.

Conclusion. — Que nous reste-t-il à faire ? Retourner au Christ... Allons donc à lui par la pénitence, mais dès maintenant... demandons pardon...

---

2. DIGNITÉ DE L'HOMME. (RESPECT HUMAIN.)

Homo cum in honore esset, non intellexit.

(Ps. XLVIII, 13.)

Parole profonde !... Nous ne connaissons pas assez notre grandeur...

I. — Grandeur de l'homme.

D'où vient-elle ?

a) De notre *origine*. — L'homme, créature de Dieu... fait à l'image de Dieu...

b) De notre *histoire*. — Créatures déchues, mais relevées par Dieu... Soumises au démon, rachetées par le sang d'un Dieu...

c) De notre *condition présente*. — Nous sommes les

enfants de Dieu... entourés de toutes les faveurs que peut accorder *la paternité de Dieu*... éclairés par la lumière divine... nourris de la chair d'un Dieu... lavés dans le sang d'un Dieu...

d) De notre *destinée*. — Nous devons être un jour rois avec Dieu... Nous devons voir Dieu et le posséder pour l'éternité...

II. — Causes de la dégradation de l'homme.

Cette dégradation a beaucoup de causes... Mais il en est une qui domine toutes les autres : Les hommes *se dégradent les uns les autres* et mettent obstacle à leur réhabilitation réciproquement...

Histoire de cette dégradation. — Adam et Ève...

Dans les familles. — Il suffit d'un membre corrompu pour infecter tous les autres...

Dans les sociétés... privées, publiques :

a) Les tièdes paralysent les bons...

b) Les coupables corrompent les tièdes...

c) Les obstinés enchaînent les hésitants...

III. — Que faut-il pour se relever ?

A. Suivre la grâce qui rappelle le chrétien déchu au sentiment de sa dignité...

a) Il n'est pas digne d'un homme raisonnable de dépendre de l'opinion de la foule, de la partie la moins saine de l'humanité... Est-ce qu'un homme sage s'inquiète de l'opinion des insensés ?

b) Il n'est pas digne d'un homme d'expérience de se laisser arrêter par des enfants devant un parti qu'il a reconnu sage et prudent... Est-ce que le savant s'inquiète des clameurs des ignorants ? Est-ce qu'il ne sait pas que le moment viendra où les ignorants mêmes l'applaudiront ?

c) Il n'est pas digne du chrétien de faire dépendre sa conduite de l'appréciation de ses ennemis (les ennemis du christianisme...). Est-ce qu'un bon soldat s'inquiète de l'appréciation des ennemis de son pays ?

B. Se pénétrer des exigences de ses intérêts.

a) Nos intérêts *temporels* nous prescrivent de braver l'opinion des hommes... Ceux-là seuls sont respectés qui se mettent au-dessus de cette opinion...

b) Nos intérêts *éternels* nous imposent de préférer le jugement de Dieu à tous les jugements des hommes...

C. Prendre une résolution et l'exécuter.

Vous connaissez la résolution que vous devez prendre, ou vous ne la connaissez pas. Si vous la connaissez, prenez-la et exécutez-la. Si vous ne la connaissez pas encore, suivez attentivement les exercices de la Mission, réfléchissez, consultez, priez...

---

3. OUBLI DU DEVOIR.

Servo malevolo tortura et compedes. (Eccli. xxxiii, 28.)

I. — En quoi consiste l'oubli du devoir ?

L'homme composé d'un corps et d'une âme... placé sur la terre par Dieu... *L'homme a des devoirs* à remplir : sauver son âme immortelle, servir Dieu qui l'a créé...

Cela est vrai : *a)* pour tous les âges : Enfant... jeune homme... jeune fille... vieillard...

b) Pour toutes les positions : Fortune, pauvreté... joie, tristesse... santé, maladie...

Les devoirs changent, mais l'obligation reste la même.

Comment les hommes agissent-ils ? Je laisse de côté pour le moment ceux qui remplissent leurs devoirs...

a) Il y en a qui mettent le mal à la place du bien...

b) Il y en a qui mêlent le mal au bien...

c) Il y en a qui ne font pas le bien qu'ils devraient faire...

Oh ! si tous pouvaient comprendre qu'ils ne font pas leur devoir !

II. – Quels sont les résultats de l'oubli du devoir ?

Tortura et *compedes*.

Tortura. Tourment pour le cœur de Dieu, pour Notre Seigneur Jésus-Christ... Tourment pour l'Église... Tourment pour les chrétiens fervents... les parents... les amis... Tourment pour le pécheur lui-même, sentiment de sa culpabilité... de son inutilité... de son abaissement...

Compedes. Esclavage des objets extérieurs : esclavage le plus grossier, mais le moins impérieux... Esclavage du cœur : esclavage le plus séduisant, mais aussi le plus funeste... Esclavage de l'habitude : esclavage le plus triste et le plus déplorable... Esclavage imposé par le monde... par le démon...

Péroraison. — Relevez-vous. Rompez ces chaînes. Le pouvez-vous ? Oui...

Et vous qui n'êtes pas esclaves, parce que vous n'avez pas été exposés, ou parce que Dieu vous a délivrés, gardez bien le trésor de votre liberté...

---

4. CAUSES DE RUINE SPIRITUELLE.

Tenebitur planta illius laqueo, et exardescet contra eum sitis. Ses pieds s'embarrasseront dans un filet, et la soif le dévorera. (Job. XVIII, 9.)

Paroles appliquées par l'Écriture sainte à l'impie... mais que nous pouvons appliquer à tous les pécheurs et même à tous ceux qui ont besoin de conversion. Tous nous en sommes là... soit pour devenir plus fervents, soit pour redevenir fidèles... Et si nous n'avons pas besoin en ce moment de conversion, il est bon de considérer attentivement ce que nous avons à craindre.

Quel est donc ce filet dans lequel l'homme s'embarrasse ? C'est le filet de l'*amour-propre*, — celui de la *passion*, — celui de la *défiance*.

I. — Filet de l'amour-propre.

A. Comment ce filet nous enveloppe-t-il ?

a) En nous donnant trop de confiance en notre propre jugement... contrairement à l'enseignement chrétien...

b) En nous mettant sous notre propre conduite... contrairement à l'obéissance chrétienne...

c) En nous maintenant dans l'obstination... contrairement à la prudence et au bon sens chrétien...

B. Comment faut-il briser ce filet ?

a) En avouant notre tort...

b) En acceptant simplement la direction de l'obéissance.

II. — Filet de la passion.

L'amour-propre est quelquefois, mais rarement, le seul filet où nous nous embarrassons : ordinairement il n'est que le premier. — Le second, c'est *la passion*.

La passion a différentes formes : ambition, cupidité, affection sensuelle, quel qu'en soit l'objet...

A. Comment la passion nous enchaîne-t-elle ? ou plutôt comment le démon se sert-il de la passion pour nous enchaîner ?

a) En nous *entraînant* vers l'objet de la passion... objet légitime ou illégitime... objet permis ou défendu... Dès qu'il y a entraînement, il y a danger.

b) En nous faisant abuser de cet objet. — Si l'objet est défendu, l'usage est un abus... Si l'objet est permis, l'abus consiste dans l'excès... L'abus produit l'enivrement.

c) En nous faisant trouver une nécessité dans l'usage de cet objet...

B. Comment faut-il guérir la passion ?

a) En lui enlevant, s'il se peut, l'objet dont elle abuse, ou du moins en lui ôtant le moyen d'en abuser...

b) En lui donnant comme aliment un autre objet...

Difficulté. La passion se révoltera. — Opposez-lui la loi de Dieu... *Resistite autem diabolo et fugiet a vobis.*

(Jac. iv, 7.)

Courage !!! Encouragement nécessaire, car il y a un troisième filet, c'est la *défiance*.

III. — Filet de la défiance.

A. Qu'est-ce que la défiance ? L'appréhension de l'impossible en présence du devoir...

Impossible ! — Pourquoi ?

a) On n'a pas de force pour laisser... pour pratiquer...

b) On n'ose pas compter sur Dieu, — ou parce qu'on ne le connaît pas (bonté de Dieu inconnue)... ou parce qu'on le connaît mal (justice exagérée)...

B. Que faire ? *a)* Se remettre dans la vérité...

b) Persévérer dans la lutte jusqu'à la victoire...

La victoire !!! *Dirupisti vincula mea* (Ps. cxv)...

---

5. JUSTICE DE DIEU.

Justus es, Domine, et omnia judicia tua justa sunt.

(Tob. III, 2.)

Quelles sont les conséquences de tout ce que nous avons considéré ? à quoi s'expose l'homme qui méconnaît sa mission sur la terre ? A tomber entre les mains de la *justice de Dieu !*

Qu'est-ce que la justice de Dieu ? Comment se manifeste-t-elle ?

Il y a en Dieu trois attributs qui nous regardent spécialement : la bonté, la justice, la miséricorde.

Nous nous arrêterons aujourd'hui à la justice.

I. — En quoi consiste la justice de Dieu ?

A récompenser, d'après les promesses qu'il a faites, les bonnes œuvres de l'homme ; à punir, d'après les exigences de sa souveraine majesté, les révoltes de l'homme...

II. — Comment s'exerce cette justice ?

Imparfaitement dans le temps, *parfaitement* dans l'éternité.

A. Dans le temps. — a) Sur les peuples...

b) Sur les individus : répartition des biens et des maux... Souvent *les biens* sont la récompense totale des vertus naturelles, ou la récompense partielle des vertus surnaturelles...

Les maux sont souvent la *punition* soit des fautes personnelles, soit des fautes des parents... Mais ils peuvent être aussi une *épreuve*... une *expiation*... une *faveur*...

B. Dans l'éternité. — Justice complète...

III. — Quelles sont les qualités de cette justice dans l'éternité ?

Justice rigoureuse...

Justice inexorable...

Justice irrémédiable, c'est-à-dire, sans aucun tempérament... Il ne restera aux damnés qu'une parole : *Justus es, Domine, et omnia judicia tua justa sunt.*

---

6. VANITÉ DU MONDE.

Filii hominum, usquequo gravi corde ? Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium ? (Ps. IV, 3.).

Pourquoi tant d'existences inutiles ? pourquoi chez tant d'hommes l'oubli du devoir ? Parce qu'on est du monde, parce qu'on appartient au monde. — Qu'est-ce donc que ce monde ? Mérite-t-il qu'on se sacrifie ainsi pour lui ? C'est ce que nous allons examiner. *Vanitatem... mendacium...*

I. — Vanité du monde.

Un ancien auteur représente le monde sous la figure de ces bulles de savon que les enfants soufflent...

Je me demande : Qu'y a-t-il dans la vie d'un homme du monde qui mérite qu'on se détourne de Dieu ?

A. Pour l'homme : Préoccupations de sa fortune... *Vanitas vanitatum...*

Préoccupations de son repos... *Vanitas vanitatum...*

Préoccupations de ses jouissances... *Vanitas vanitatum...*

B. Pour la femme : Préoccupations de sa santé... O vanité !

Préoccupations de la vanité... O suprême vanité !

Préoccupations de la sensibilité... Encore vanité.

Et cependant n'y a-t-il pas des centaines, des milliers de vies qui se consument tout entières dans de semblables préoccupations ?

Tableau de la vie d'un homme mondain : En hiver, la ville... Au printemps, la campagne... En été, les villes de bains... En automne, la chasse...

II. — Mensonges du monde.

A. Mensonges du monde *qui attirent.*

a) Il promet la jouissance, et il ne donne que l'enivrement...

b) Il promet la satisfaction, et il ne donne que la déception...

c) Il promet le repos, et il ne donne que l'ennui...

B. Mensonges du monde *qui retiennent.*

On craint. Quoi ?

a) La perte de sa position... Et la perte de son âme ?

b) Le point d'honneur... Et la honte du vice ?

c) La tristesse de l'âme... Et le remords de la conscience ?

C. Mensonges du monde *qui rendent malheureux.*

a) Dans cette vie... car ils mènent à la stérilité... à l'isolement... au désespoir...

b) Après cette vie... Quelle éternité ils préparent !

Prenons une bonne résolution...

7. VIE DE L'ÉGLISE.

Astitit Regina a dextris tuis, in vestitu deaurato, circumdata varietate. (Ps. XLIV, 10.)

En quoi consiste la vie de l'Église ? Dans les *commandements* qu'elle impose, — dans ses *institutions*, — dans ses *œuvres*.

Quel est notre devoir ? Obéir à ces préceptes, respecter ces institutions, soutenir ces œuvres.

I — Commandements de l'Église.

L'Église n'est pas seulement chargée d'enseigner la vérité théorique ; elle est aussi chargée de conduire et de gouverner... Les commandements de l'Église sont l'expression de son gouvernement... Nous leur devons obéissance... On se trompe souvent sur la portée de ces commandements. Il y en a qui professent du respect pour les commandements de Dieu et ne respectent pas les commandements de l'Église. Ils sont dans une grande erreur. Les commandements de l'Église obligent tout autant que les commandements de Dieu.

a) Parce que Jésus-Christ a dit : *Qui vos audit, me audit* (Luc. x, 16). Et : *Dic Ecclesiæ. Si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus* (Matth. XVIII, 17).

b) Parce que les commandements de l'Église ne sont que l'interprétation des commandements de Dieu.

a) Précepte de la prière...

b) Précepte de la mortification...

c) Précepte de la pénitence...

d) Précepte de l'Eucharistie...

II. — Institutions de l'Église.

Il est essentiel, à l'Église, d'être la société des fidèles réunie sous l'autorité des représentants de Jésus-Christ. Cette Église ne peut subsister sans *organisation* et sans *hiérarchie*. En étendant à travers le temps et l'espace ces

deux éléments essentiels de sa constitution, elle ne fait que développer, sous la conduite de l'Esprit-Saint, le plan tracé par le Christ lui-même.

Comparant l'Église à une armée, j'y distingue :

A. Un général en chef... Des généraux de division... Des officiers... Des soldats... C'est la *Hiérarchie*.

B. Différentes armes, c'est ce que j'ai appelé *l'organisation*. C'est-à-dire, qu'il y a dans l'Église des prêtres, des laïques, des Ordres religieux.

Que sont les Ordres religieux ?

Pour le comprendre, il faut distinguer dans l'Église deux catégories de fidèles :

a) Ceux qui se contentent d'observer les commandements.

b) Ceux qui aspirent à la perfection chrétienne.

La *perfection chrétienne*, c'est l'imitation complète de Notre-Seigneur. Embrasser la perfection chrétienne, c'est s'engager à imiter, *autant que possible*, Jésus-Christ pauvre, — Jésus-Christ chaste, — Jésus-Christ obéissant...

Cette imitation peut être unie à l'exercice spécial de la charité et de la miséricorde corporelle, du zèle des âmes... de la prière et de la mortification... de l'amour du silence et de la solitude. Ces derniers traits caractérisent ceux que les mondains appellent, sans les connaître, de pieux fainéants.

Sympathie pour toutes ces institutions de l'Église...

III. — Œuvres de l'Église.

Ce sont les moyens que l'Église emploie pour accomplir sa mission sur la terre.

Mission de zèle : Œuvre de la Propagation de la foi... Œuvre de la Sainte-Enfance... Association de Saint-François de Sales... Œuvres des Écoles catholiques...

Mission de charité : Conférences de Saint-Vincent de Paul... Établissements de miséricorde... Ordres hospitaliers...

Mais pour que l'Église puisse soutenir ces œuvres, il faut la soutenir elle-même, surtout dans les moments difficiles : Denier de Saint-Pierre...

---

8. CONSÉCRATION DES FAMILLES A SAINT JOSEPH.

I. — Tableau de la famille de Nazareth. — Bonheur de cette famille.

Il y a 1800 ans... contraste avec les familles païennes...

Pourquoi cette famille était-elle si *heureuse ?* — Parce que trois principes la gouvernaient ; trois principes qui sont la condition du bonheur de la famille, partout et toujours : la *piété*, — l'*autorité*, — la *charité*.

A. Piété. — Dieu présidait à cette famille... Rapports avec Dieu : fréquents... simples... intimes...

Ces mêmes rapports doivent exister dans les familles des chrétiens.

Parcourir les manifestations de la piété :

a) Prière... *b)* Sacrements... *c)* Observation des commandements... *d)* Esprit chrétien...

Au-dessous de Dieu invisible il y a l'Église visible...

Enfants, acceptez cela... Entrez dans cet esprit.

Parents, entretenez cet esprit... Ne le détruisez pas, *a)* par vos paroles, *b)* par vos exemples, en ouvrant à vos enfants les voies du relâchement, — *c)* en donnant à vos enfants une éducation athée ou en contredisant l'éducation religieuse qu'ils reçoivent...

B. Autorité. — Principe sacré : Majesté de Dieu incarnée dans le père et dans la mère...

A Nazareth : Joseph... Marie... Jésus.·. *Et erat subditus illis.*

Intelligence de l'autorité (pour les parents et pour les enfants).

Aux parents. Usage de l'autorité. — Sans faiblesse... Sans tyrannie... Sans caprice (mélange de tyrannie et de faiblesse)...

Aux enfants. Obéissez en tout... sauf le cas où vos parents ou vos maîtres vous diraient de faire une chose manifestement mauvaise. Car alors il faut répondre avec les apôtres : *Obedire oportet Deo magis quam hominibus* (Act. v, 29).

C. CHARITÉ. — Résultat et complément des deux conditions précédentes.

Principe de la vraie charité chrétienne : Dieu.

L'amour qui naît de là, sera surnaturel dans son appréciation, — dans sa manifestation.

Motif de la charité chrétienne : Dieu ! — Donc, amour universel... Pas de préférences coupables... déraisonnables, trop naturelles.

Encouragement de la charité chrétienne : Dieu ! — Donc, amour patient...

But de la charité chrétienne : Dieu ! — Donc, amour constant pour sauver les âmes, — jusqu'à ce que les âmes soient sauvées, non seulement dans le temps, mais aussi dans l'éternité...

Voilà ce que nous voyons dans la famille de Nazareth...

II. — Applications.

Vous voilà réunies autour de cette chaire, familles chrétiennes.

Familles présentes au complet. — Parmi elles il y en a qui peuvent se dire heureuses ! Sans doute, parce que... Conservez...

D'autres sont malheureuses. Pourquoi ? Parce qu'elles ont négligé quelqu'un des trois principes... Remettez-les tous en vigueur. Ils sont indispensables.

Familles incomplètement représentées. — a) Parce qu'il y a des membres que Dieu a rappelés à lui... Ils veillent, je l'espère, sur vous du haut des cieux. Et maintenant qu'ils

voient les choses à la lumière de Dieu, que pensent-ils ?

b) Parce qu'il y a des absents. Je ne parle pas de ceux que leurs occupations retiennent loin d'ici et qui sont présents de cœur... mais des autres. Pourquoi sont-ils absents ? Si vous avez à vous en faire des reproches, demandez pardon à Dieu et priez. Oui, priez...

Nous allons prier tous ensemble, et consacrer à saint Joseph toutes les familles ici représentées...

---

9. MAUVAIS JOURNAUX.

Et aperuit angelus puteum abyssi, et ascendit fumus putei sicut fumus fornacis magnæ, et obscuratus est sol et aer de fumo putei. (Apoc. IX, 2.)

Jamais la presse n'a été aussi importante que maintenant. La presse compte ses écrivains par milliers et ses lecteurs par millions. Force nous est donc de nous occuper d'elle. Je personnifie la presse dans le *journal*, parce que tout ce que nous pourrions dire ici du livre, s'applique au journal. Le journal est un *livre vivant*... 1° Son action est de chaque jour... 2° Il s'adapte aux exigences de chaque jour...

Je viens donc parler du journalisme :

1° Je rendrai hommage à la puissance du journalisme ;

2° Je ferai appel à la générosité de mes auditeurs relativement au journalisme mauvais.

I. — Hommage à la puissance du journalisme.

Deux principes sont en présence, sous nos yeux : le bien et le mal... Jésus-Christ et Satan... L'Église et le monde... La vérité et l'erreur... La vertu et le vice.

Avec Jésus-Christ sont l'Église, la vérité, la vertu...

Avec Satan sont le monde, l'erreur, le vice...

Qui triomphera ? c'est Jésus-Christ. Son triomphe est indubitable... Mais si le démon pouvait triompher jamais, ce serait au moyen du journalisme mauvais... Jésus-Christ triomphera, c'est certain ; mais beaucoup d'âmes lui seront arrachées. Par quel moyen ? Par le moyen des journaux.

En effet : 1° Le *journal* met au service de la cause du mal tous les moyens les plus propres à la faire triompher :

La nouveauté qui pique la curiosité... Les nouvelles...

Le mensonge qui trompe la simplicité...

La calomnie qui satisfait la malignité...

Le scandale qui fournit des prétextes à l'indifférence...

Le ridicule qui fait peur à la légèreté...

L'impiété qui tue la foi...

L'hypocrisie qui surprend la bonne foi...

2° Il met ces moyens au service de la cause du mal de la manière la plus *perfide* et la plus *obstinée*. Il s'appuie pour exercer son influence sur toutes les ressources de notre nature.

a) *L'intérêt*. — « J'ai besoin de ce journal pour mon commerce. »

b) *La faiblesse*. — « Je dois lire ce journal, parce que c'est celui de ma famille, de ma société. »

c) *La prétention*. — « Je le lis pour la littérature. »

d) *L'orgueil*. — « Je n'ai rien à craindre, j'ai mes opinions faites. »

Et le résultat : Perte des âmes.

Hommage donc à la puissance de la presse ! Si Satan se montrait à découvert en cette ville, il y viendrait couronné d'«étoiles» éblouissantes... Il demanderait l'«Indépendance. » Il lirait ce journal à la foule dans les promenades publiques, et les « échos » de Bruxelles (1) lui répondraient...

Quelle doit être notre conclusion ?

(1) Les mots placés entre guillemets sont des allusions aux titres des trois mauvais journaux de la capitale.

II. — Appel à votre générosité.

A. Soyez généreux *dans la haine du mauvais journal.* Le bannir de partout, de vos maisons... de vos familles... de vos sociétés... Ne l'achetez pas dans les gares...

B. Soyez généreux *dans l'amour raisonnable de vous-mêmes.*

a) Renoncez à tout abonnement aux mauvais journaux. — Ce sacrifice vous coûte ? Mettez-vous au-dessus. Vous ne pouvez conserver cet abonnement sans commettre un péché mortel... Et si, connaissant votre faute, vous ne vous en accusez pas en confession, avec la volonté sincère de vous soumettre à la loi de l'Église, vous commettez un sacrilège.

b) Renoncez à toute lecture des mauvais journaux.

C. Soyez généreux *dans la compassion pour les journalistes impies...*

1° Ayez compassion d'eux en faisant votre possible pour les forcer de quitter leur métier...

2° Ayez compassion d'eux en priant pour eux...

---

10. POUR LA CONSECRATION A LA SAINTE VIERGE.

Beatam me dicent omnes generationes. (Luc. II.)

Dévotion à Marie, nécessaire au chrétien,
douce au chrétien,
utile au chrétien.

I. — Dévotion à Marie, nécessaire au chrétien.

Rappelons-nous ce qu'est Marie.

a) Elle est l'instrument choisi par la Divinité pour notre rédemption... Elle est la mère d'un Dieu...

b) A cause de cela, elle a joui pendant sa vie mortelle de toutes les prérogatives que Dieu peut accorder à une pure créature... Immaculée Conception...

c) Parce qu'elle a répondu à toutes ces grâces et à cause de tous ses mérites, elle est élevée dans la gloire au-dessus de toutes les autres créatures... Elle est la Reine des anges et des saints... Elle est médiatrice entre Dieu et les hommes...

Le chrétien manquerait donc à ses devoirs essentiels en ne l'honorant point...

II — Dévotion à Marie, douce au chrétien.

a) Elle répond à l'instinct le plus doux de notre cœur : la confiance en notre Mère...

b) Cette Mère a tout ce qu'il faut pour nous attirer vers elle : La puissance... La bonté... La compassion... Aussi le culte de Marie est-il le culte populaire par excellence...

Mais cela suffit-il ? Non. Il faut que son culte soit encore un culte utile...

III. — Dévotion à Marie, utile au chrétien.

Si sa dévotion envers Marie est sincère, elle a pour le chrétien de grands avantages :

a) Elle lui conserve sa ferveur. — On craint d'être indigne d'une mère, de déplaire à une mère...

b) Elle stimule les tièdes. — Marie nous montre ce que procure la fidélité à la grâce...

c) Elle encourage les pécheurs à se convertir...

Intérêt que Marie leur porte...

Intercession de Marie pour eux...

Victoire que Marie leur garantit. Elle a écrasé la tête du serpent infernal...

Qu'est-ce que Marie n'a point fait pendant cette mission ? (La veuve de Thécué, au livre II des Rois, chap. 14.)

L'Immaculée Conception nous rappelle tout cela, et nous encourage à invoquer Marie...

Nous nous consacrerons à Marie...

11. LE THÉATRE MODERNE.

A veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. Il viendra un temps où les hommes, ne prêtant plus l'oreille à la vérité, se tourneront vers les fables. (II Tim. IV, 4.)

I. — Nature du théâtre moderne.

Que devrait être l'art dramatique ?... Qu'est-il de nos jours ?

a) La représentation réaliste de la corruption moderne...

b) L'exhibition de l'indécence...

c) Le triomphe des décorateurs et des machinistes...

Accidentellement : C'est une solennité musicale, le rendez-vous de la société du jour... C'est le plaisir !!!

II. Quelle est son influence ?

A. Une influence énervante.

a) Le théâtre contemporain dissipe l'esprit... surexcite l'imagination... remplit la mémoire de choses futiles...

Appel à l'expérience : Comment prient ceux qui reviennent du théâtre ?

b) Le théâtre contemporain amollit le cœur... surexcite le système nerveux... rend impossibles les grandes résolutions...

B. Une influence corruptrice.

a) Dans les classes élevées : 1. Pour la jeunesse. — Il apprend à la jeunesse ce qu'elle ne doit pas savoir... *Nec nominetur in vobis*, dit l'Écriture (Ephes. v, 3). Il lui fait mépriser ce qui mérite tout son respect...

2. Pour l'âge mûr. — Il rend familier ce qui doit inspirer de l'horreur... Il apprend à excuser ce qu'on devrait condamner sévèrement...

b) Dans les classes inférieures. Le théâtre contemporain est pour elles : une école de mécontentement... une école d'insubordination... une école de dévergondage...

Quelqu'un parlant du théâtre relativement honnête du XVII^e siècle, disait devant M^me de Maintenon : « Cela entre par une oreille et sort par l'autre. » — « Oui, répondit-elle, mais le cœur est au milieu. »

OBJECTION. « Je n'ai jamais constaté cette influence. »

Réponse : Soyez sincère et analysez vos impressions. Si votre conscience dit : *oui*, avouez !! — Si elle dit : *non*, ou bien vous êtes blasé, et alors votre témoignage n'est pas admissible ; ou vous êtes d'une nature exceptionnelle et exceptionnellement préservée. Vous pouvez donc conclure pour vous, mais pas pour les autres.

III. — Quel est notre devoir ?

A. S'il y a moyen, *nous abstenir* d'aller au théâtre.

a) Par amour pour nous-mêmes. Car il y a toujours quelque danger... Et s'il n'y en avait pas, il faudrait encore s'abstenir :

b) Par charité pour les autres. Avant tout, par charité pour nos enfants... nos domestiques... Nous devons les éloigner du théâtre, et par conséquent prêcher d'exemple. Aussi par charité pour le prochain en général.

B. Si l'on ne peut refuser d'y aller...

a) Choisir et faire choisir, entre théâtre et théâtre, entre pièce et pièce...

b) Ne jamais fréquenter *certains théâtres*... Est-ce que vous entreriez dans une maison de tolérance, parce qu'on y expose un tableau de Rubens ? — Les directeurs de théâtres se servent de pièces relativement honnêtes comme d'appât...

c) Ne jamais aller voir *certaines pièces*, quel que soit leur succès.

OBJECTION. « Mais que dira-t-on de moi ? Que pensera-t-on de moi ?

Réponse. Que pensera Dieu ?

Exemples. Racine et Corneille se sont repentis d'avoir écrit leurs chefs-d'œuvre... Le meilleur acteur du théâtre

italien au XVIIIe siècle, Riccoboni, disait : « Je sens dans toute son étendue le grand bien que produirait la suppression entière du théâtre. »

Châteaubriand, consulté à l'endroit du théâtre, disait : « Vous ne gagnerez rien au théâtre, et vous pourriez y perdre beaucoup. »

---

12. CARACTÈRES DE NOTRE TEMPS.

In novissimis temporibus discedent quidam a fide, attendentes spiritibus erroris et doctrinis dæmoniorum. Dans les derniers temps, quelques-uns abandonneront la foi, s'attachant à des esprits d'erreur et à des doctrines de démons. (I Tim. IV, 1.)

Quels sont les caractères de notre temps ? Notre temps est :

I. — Un temps de séduction.

a) Séductions des sens...

b) Séductions de l'intelligence...

Le chrétien entouré de ces séductions ne peut se sauver, sinon :

a) Par l'abstention et le sacrifice...

b) Par l'obéissance à l'Église...

II. — Un temps de luttes.

A. Il faut connaître ses ennemis. Nos ennemis se posent :

En défenseurs de la loi athée...

En censeurs de l'autorité, surtout de l'autorité spirituelle...

En apôtres de la tolérance...

B. Il faut se défier de ses ennemis.

En temps de guerre on se tient sur ses gardes... On n'ouvre pas sa maison à l'ennemi...

C. Il faut combattre ses ennemis.

Se tenir sur la défensive...

Prendre surtout l'offensive... les attaquer...

III. — Un temps de grâces.

En général. — Que de lumières pour qui veut voir ! Spectacle de l'Église, des évêques...

En particulier. — Grâce immense du jubilé, de la Mission...

Tout délai de conversion serait : 1° *Déraisonnable.* Pourquoi pas aujourd'hui ?

2° *Dangereux. a)* Savez-vous si la grâce vous sera offerte plus tard ? *b)* Si Dieu vous la donne, en profiterez-vous mieux ?

3° *Funeste.* Le délai de conversion maintient le pécheur dans l'habitude mauvaise... Il l'expose à une fin malheureuse...

---

13. CHARITÉ CHRÉTIENNE.

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis. (Jo. XIII, 15.)

En quelle circonstance cette parole a été prononcée...

Le Christ nous enseigne quels doivent être chez les chrétiens.

I. — L'étendue de la charité.

La charité du chrétien doit être universelle... Universelle *a)* Quant aux personnes... *b)* Quant à l'espace... *c)* Quant au temps...

II. — L'ordre de la charité.

1° Les parents...
2° Les amis...
3° Les concitoyens...

III. — Les caractères de la charité.

La charité chrétienne est *compatissante* envers tous ceux qui souffrent... *miséricordieuse* envers les pécheurs... *courageuse* pour aider les subordonnés... *éclairée* à l'égard des ennemis de Dieu...

---

14. CLOTURE DE LA MISSION.

Intrate per angustam portam, quia lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem. (Matth. VII, 13.)

Quand on aime quelqu'un, on lui fait des souhaits de bonheur... Entre amis, on exprime ces souhaits tout spécialement quand on se quitte... Moi aussi, je vous souhaite le bonheur, mais comme je désire que vous trouviez ce bonheur, je m'efforcerai de vous faire bien comprendre, et cela pour toujours : 1° Où est le bonheur. 2° Quel est le chemin qui y conduit.

I. — Où est le bonheur ?

A. Pour la vie présente

Description de Bruxelles.

Le jour. De 6 à 8 heures, ouverture des maisons... magasins. L'industrie, le travail...

9 h. Ouverture des bureaux. L'administration...
12 h. Bourse. Les finances...
3 h. Le boulevard...
6. h Les dîners.

Le soir. 8 h. Les spectacles... les cafés...
L'ouvrier chez lui...
10 h. Les bals, les mauvais lieux...

Le monde chrétien et pieux... La nuit... Le réveil. — Où sont les cœurs contents ? Où est le bonheur ? Grandes familles... bourgeoisie... peuple...

Résultat général. On meurt... corbillard... grand service...

B. Pour l'avenir.

Que nous promettent pour l'autre vie : Le matérialisme ?... Les doctrines purement humaines ?.... Le catholicisme ?

Le Ciel !!! Bonheur des âmes... Bonheur des corps... Bonheur complet....

Où sera donc le bonheur vrai ?

Sur la terre, il ne peut exister qu'avec l'assurance d'arriver au bonheur éternel... Tout le reste n'est rien, car tout le reste est passager et périssable...

II. — Quelle est la route du bonheur ?

Si vis ad vitam ingredi, serva mandata (Matth. XIX, 17). Cette vérité, nous sommes venus vous l'enseigner.

A. Nous vous avons montré la voie qui conduit à la perdition.

a) En général, pour tous : Voie de la négligence... Voie de la sensualité, du plaisir... Spectacle, bal... Voie de l'orgueil... Voie du découragement...

b) Pour chacun de vous : Dangers particuliers signalés au confessionnal...

B. Nous vous avons montré la voie opposée, celle qui conduit au bonheur : Voie du devoir... voie du sacrifice... voie de la lutte...

Mais qu'y a-t-il entre les deux ? La pénitence... la confession...

Qu'y a-t-il pour nous soutenir ? La communion...

Qu'y a-t-il pour nous diriger et nous préserver ? L'Église...

Qu'y a-t-il pour nous encourager ? La dévotion. (Dévotion à la Sainte Vierge... au Sacré-Cœur...)

Péroraison. — Que vous disons-nous comme dernière recommandation ? *Contendite intrare per angustam portam* (Luc. XIII, 24)...

Évitez... Pratiquez... Invoquez... Si vous tombez, relevez-vous...

Tel est le chemin du bonheur... Nous l'ouvrons devant vous...

Cette Mission aura été pour vous une étape sur ce chemin.

Remercîments... Félicitations... Demande de pardon... Encouragements... Protestation de dévouement...

DERNIÈRE MISSION PRÊCHÉE A BRUXELLES

En l'église du Jésus, 1885

DERNIÈRE MISSION PRÊCHÉE A BRUXELLES

En l'église du Jésus, 1885.

I. — DESTINÉE DU CHRÉTIEN DANS LE MONDE.

Humiliamini in conspectu Domini, et exaltabit vos.
(Jac. IV, 10.)

A voir les allures de certaines *gens du monde*, possédant la fortune et l'influence, on croirait qu'ils ne dépendent de personne, qu'ils sont leurs propres maîtres en tout... Certains *chrétiens du monde* nous offrent parfois un spectacle semblable... Ils semblent rougir de Dieu... Il est bon de leur rappeler quelques principes.

I. — Dieu exerce son domaine sur les gens du monde.

Il leur prouve son domaine par trois grandes manifestations : à la naissance, à la mort, dans le cours de la vie... En d'autres termes, il s'est réservé — le *domaine de la naissance*, — le *domaine de la mort*, — le *domaine de l'avenir*.

La naissance ne dépend pas de l'homme. Quelque puissant qu'un homme soit devenu... Le riche naît comme Dieu le veut, et pas autrement... Il ne vit que si Dieu le veut...

La mort ne peut pas être évitée. Elle vient comme Dieu le veut... Elle rend tous les hommes égaux.

Quant à l'avenir, personne ne peut dire : « Je serai cela, je ferai cela, j'éviterai cela. » *Ecce nunc qui dicitis : Hodie aut crastino ibimus in illam civitatem ; et faciemus ibi quidem annum, et mercabimur, et lucrum faciemus ; qui ignoratis quid erit in crastino. Quæ enim est vita vestra ? Vapor*

est ad modicum parens, et deinceps exterminabitur. Pro eo ut dicatis : Si Dominus voluerit, et : Si vixerimus, faciemus hoc aut illud (Jac. IV, 13-15).

II. — Dieu veut tirer sa gloire des gens du monde, sur cette terre.

A. Dieu aurait pu établir sur la terre une sorte d'égalité... la rétablir périodiquement (comme chez les Juifs)... Il n'a pas voulu ces bouleversements périodiques...

B. Il a laissé l'inégalité se produire et se perpétuer... Par une action secrète de sa providence il donne aux uns le lot de la fortune et de la considération ; aux autres, celui du pénible labeur et de la pauvreté. Cela est. Or, que résulte-t-il de là ? Est-ce que la petite moitié du genre humain aura le privilège de jouir, tandis que l'autre moitié, la grande, sera créée pour souffrir ? Est-ce que les uns pourront user comme il leur plaît des créatures, tandis que les autres en seront réduits à convoiter le sort des premiers, à murmurer, à s'insurger, à blasphémer ? Il faudrait être insensé pour le croire. Où serait la bonté de Dieu ? où serait sa justice ?

C. Non, Dieu a fait les biens de la terre pour tous, non pas pour tous *directement*, mais pour les uns directement et pour les autres *indirectement*. « Les riches, dit Bossuet, sont des fontaines que Dieu a élevées pour que leurs eaux puissent se répandre au loin. »

Dans les montagnes, l'eau descend des hauts sommets, mais elle n'y séjourne pas toute. Elle se répand par petits canaux jusqu'en bas. C'est un crime de capter la source... Malheur au riche qui capte les sources de Dieu !... qui laisse l'eau sans emploi... qui garde l'eau pour lui seul... qui jette l'eau au vent...

D. Donc, les hommes du monde doivent s'appliquer à connaître leur mission et accomplir leur mission... Cependant Dieu les laisse faire... Pourquoi ?

III. — Quoi que fassent les gens du monde, Dieu tirera d'eux sa gloire dans l'éternité.

A. Il tirera sa gloire d'eux, en récompensant dans son royaume les riches bienfaisants, fidèles, actifs... et ceux-là recueilleront même ici-bas les bénédictions de tous. On aura béni leur nom sur la terre, et ils seront les bénis de Dieu pour toujours dans le ciel. *Venite, benedicti...*

B. Il tirera sa gloire des riches superbes, même ici-bas, en les brisant... des riches avares, en les appauvrissant... des riches voluptueux, en les torturant par les maladies...

Et dans l'éternité... Parabole du mauvais riche... Ils seront contraints de répéter les paroles du Psalmiste : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum* (Ps. CXVIII, 137).

Péroraison. — *Humiliamini in conspectu Domini, et exaltabit vos.* Malheur à ceux qui s'insurgeraient contre la vérité ! *Dispersit superbos mente cordis sui...* Heureux ceux qui l'acceptent... *Humiliamini !*

II. — DEVOIRS DES GENS DU MONDE.

Divitibus hujus seculi præcipe non sublime sapere, neque sperare in incerto divitiarum, sed in Deo vivo. Ordonne aux riches de ce monde de ne point s'élever d'orgueil, *et de ne point se confier en des richesses incertaines, mais dans le Dieu vivant.* (I Tim. VI, 17.)

En parlant de la destinée des gens du monde, nous avons dit que Dieu, qui exerce sur nous tous son souverain domaine, veut tirer d'eux sa gloire sur la terre et dans l'éternité. A cette occasion, nous avons indiqué brièvement quelle est la condition essentielle de la réalisation de cette destinée : c'est que l'homme du monde *connaisse* et *accomplisse* ses devoirs. Voilà le point de doctrine que nous allons éclaircir davantage aujourd'hui.

I. — Importance de cette connaissance et de cet accomplissement.

Je pourrais prendre cette importance au point de vue de Dieu, de la société, etc. J'aime mieux tout résumer en concentrant tout dans l'homme lui-même. Si l'homme du monde (riche, puissant, savant, artiste) ne connaît pas et n'accomplit pas son devoir, — il est un homme *inutile*, — il sera souvent un homme *dangereux*, — et il est toujours un homme *malheureux*.

A. C'est un homme inutile. — Tel riche propriétaire, tel grand seigneur, pourriez-vous me dire à quoi ils ont servi, à quoi ils servent, à quoi ils serviront ? — Rappelez-vous leurs années d'éducation, leurs années de jeunesse, leurs années de maturité, leurs années de vieillesse... — En quoi se résument leurs journées ? — Se lever tard, se donner de l'appétit pour le repas, tuer le temps ! Des visites au repas, du repas au spectacle, du spectacle au jeu, au bal, — du bal... ah ! plaise à Dieu que le reste de la nuit ne serve pas à abriter le secret de leurs débauches !

Pourriez-vous me dire à quoi sert la vie de cette illustre mondaine ? Toilette, présentations, futilités, bagatelles... Je le demande encore une fois : par une pareille vie, de quel avantage est-on pour soi-même, pour le prochain, pour Dieu ? Une pareille vie ne sert à rien !... Elle ne fait pas même aller le commerce. On fait des dettes, mais on ne les paie pas...

B. Encore si cette vie était seulement inutile ; mais elle est nuisible. L'homme dont nous parlons, est un homme *dangereux*.

Il est dangereux pour ceux qui le voient de près ; dangereux pour ceux qui l'aperçoivent de loin.

Les premiers sont entraînés par son exemple, qui paralyse en eux les bons sentiments, les élans généreux...

Il est dangereux pour ceux qui le voient de loin, et qui sentent dans leur cœur l'envie, la haine, et le murmure contre Dieu...

Il est dangereux, parce que, dominé par ses passions, il ne recule devant rien pour les satisfaire. — S'ils pouvaient comparaître ici, les maris que de pareils hommes ont déshonorés, les jeunes filles qu'ils ont séduites, les jeunes gens qu'ils ont corrompus, les domestiques dont ils ont fait les pourvoyeurs de leurs plaisirs !

C. Enfin, la vie de ces hommes est une vie malheureuse. Oui, ces hommes sont *malheureux !*

a) A force d'avoir vidé toutes les coupes de la jouissance, ils ne trouvent plus de liqueurs capables d'apaiser leur soif de plaisir ; à force d'avoir passé en revue tous les spectacles, ils n'en rencontrent plus qui soulèvent leur paupière alourdie ; à force d'avoir prodigué les parfums, il n'en est plus qui excitent leur odorat blasé !

Et puis viennent les années, viennent les infirmités, vient la solitude : ils n'ont plus qu'un mot sur les lèvres pour caractériser leur situation : Je m'ennuie ! Je m'ennuie à mort !

b) Enfin, voici le terme fatal arrivé. La mort vient. Elle les précipite aux pieds du souverain juge. Voici la terrible balance. Dans un plateau, la justice de Dieu accumule tous les péchés de leur vie... Dans l'autre, l'ange gardien cherche à placer tout ce qu'il peut trouver de bonnes actions dans cette vie : une petite messe par semaine, une confession et une communion par an. Et quelle confession ? quelle communion ? *Appensus es in statera, et inventus es minus habens...*

Écartons, M. F., ce triste tableau. Vous me dites : Quels sont donc les devoirs des gens du monde, afin que nous les accomplissions... afin que nous les fassions accomplir, dans la mesure du possible, par nos maris, nos fils et nos frères ?

II. — Devoirs des gens du monde.

Ces devoirs, je les formule en un seul précepte : Soyez les serviteurs de Dieu, pour devenir les bienfaiteurs de l'humanité.

A. Soyez les serviteurs de Dieu. Oui, pour commencer à remplir votre rôle, vous devez être les serviteurs de la majesté infinie. Et cela suppose que vous soyez affranchis de toute autre domination, que vous soyez surtout maîtres de vous-mêmes.

a) Affranchissez-vous de l'esclavage de l'avarice, de l'esclavage de l'ambition, de l'esclavage du plaisir, de l'esclavage de la paresse, de l'esclavage du respect humain. Ce dernier esclavage prend des noms différents : il se nomme mode, convenances, préjugés, exigences sociales... Affranchissez-vous !

b) Devenez maîtres de vous-mêmes... maîtres de vos appétits, de vos tendances...

c) Après cela, inclinez-vous devant Dieu...

Si vous pratiquez cela, vous serez vraiment hommes. C'est beaucoup ; ce n'est pas assez !

B. Pour devenir *les bienfaiteurs de l'humanité*, vous devez, avons-nous dit, répandre au loin les eaux vives que la munificence divine a épanchées avec tant d'abondance dans votre sein. Or, ne l'oubliez pas : l'Église, la patrie, la société ont les yeux fixés sur vous, et attendent de vous les dons de votre générosité. Ne les trompez pas !

L'*Église* attend de vous les splendeurs du culte, mais surtout l'exemple, l'appui moral de votre nom... Elle vous montre ses prêtres, ses religieux, son Pontife suprême...

La Patrie compte sur vous pour la gouverner et la défendre...

La société. L'industriel, l'artiste, le prolétaire, le pauvre... Ah ! bienheureux êtes-vous, si vous remplissez vos devoirs ! Vous êtes grands ! Vous donnez un beau spectacle à la terre, vous lui faites voir comme un reflet de la puissance et de la bonté de Dieu. Vous êtes alors les lieutenants de Jésus-Christ lui-même, de Jésus-Christ Sauveur ! Oui, M. F., la société a besoin d'être sauvée : pour la sauver, Jésus-Christ est venu et il s'est perpétué dans le prêtre. Mais le salut par le prêtre ne s'opérera pas, si les gens du monde ne prêtent pas leur concours au prêtre...

Péroraison. — Je termine en répétant le précepte du grand Apôtre : « Ordonne aux riches de ce monde de ne point s'élever d'orgueil, et de ne point se confier en des richesses incertaines, mais dans le Dieu vivant. »

III. — PRIX DE L'AME.

Quam dabit homo commutationem pro anima sua ?
(Matth. xvi, 26.)

I. — Comment Dieu apprécie-t-il mon âme ?

Tâchons de nous en faire une idée.

A. Il a créé mon âme à son image... Rôle de l'homme dans la création : *Minuisti eum paulo minus ab angelis...*

B. Il a donné à mon âme sa propre ressemblance par la grâce sanctifiante...

C. Il l'a rachetée au prix de son sang...

D. Il la comble sans cesse des dons les plus excellents... Il se donne à elle en nourriture... Il l'entoure de soins incessants...

E. Il veut être lui-même son bonheur dans l'éternité. *Ego ero merces tua magna nimis* (Gen. xv, 1). — Tout ce que Dieu fait pour nous, pourquoi le fait-il ? Pour que pendant toute l'éternité il puisse dans chaque élu se contempler lui-même et lui communiquer son ineffable bonheur !

II. — Comment dois-je apprécier mon âme ?

Inutile de prouver que l'âme humaine est un trésor... Je dois regarder mon âme comme *mon* trésor, comme mon *seul vrai trésor*... comme mon *dernier* trésor... comme un *précieux*, mais *redoutable* trésor...

A. Mon âme est *mon* trésor. — Ce trésor est à moi, et personne ne peut me l'enlever. Il y a sur la terre une foule

de choses bonnes et désirables que je n'ai pas et que je n'aurai probablement jamais. Quant à ce bien-ci, je l'ai de par la volonté de Dieu, et personne d'autre que moi ne peut l'avoir...

B. C'est mon seul vrai trésor. — C'est mon *vrai* trésor, parce que, si je possède mon âme, je puis me passer de tous les autres biens, et que tous les autres biens, sans mon âme, ne me serviraient de rien.

C'est mon *seul vrai trésor*, parce que tous les autres trésors ne sont que vanité...

C. C'est mon *dernier* trésor. — Tous les autres me seront enlevés un jour, celui-ci est le seul qui me restera...

D. C'est un trésor *précieux*. — Le prix de ce trésor, je puis l'augmenter indéfiniment, et, en l'augmentant, j'augmente ma somme de bonheur pour l'éternité...

C'est aussi un *redoutable* trésor, parce que j'en suis responsable, parce que rien n'est plus facile que de le perdre, et parce que, si je ne le mets pas à profit, j'en serai terriblement puni...

Conclusion. — Affections.

Je dois m'occuper de mon âme...

Jamais je n'aurai à me repentir de l'importance que j'aurai attachée à mon âme...

Je dois demander à Dieu la grâce de persévérer dans ces sentiments...

IV. — ANÉMIE SPIRITUELLE (TIÉDEUR).

Dicis : quod dives sum, et locupletatus, et nullius egeo ; et nescis quia tu es miser et miserabilis, et pauper, et cœcus, et nudus. (Apoc. III, 17.)

Nous connaissons le prix de notre âme... et le connaissant, nous devons, semble-t-il, mettre les choses de l'âme

au-dessus de toutes les autres... Pourquoi chez la plupart des chrétiens n'en est-il pas ainsi ? Et je dis cela, non des chrétiens quelconques, mais des chrétiens pieux... La raison en est que, tout en ayant cette idée théoriquement, la plupart des chrétiens, même parmi les chrétiens pieux, ne l'ont pas pratiquement. Ils ont la lumière, mais *ils ne suivent pas* la lumière ; et ils manquent de mouvement, parce qu'*ils manquent de chaleur*. C'est sur cette infirmité qu'il nous faut méditer aujourd'hui, afin de nous en guérir... Car nous l'avons tous à quelque degré.

I. — Caractères de cette infirmité.

Nous pouvons l'appeler *tiédeur*, paralysie, nonchalance, *anémie spirituelle :* peu importe ! Elle se caractérise comme suit :

A. Par l'indifférence plus ou moins générale pour les choses de Dieu...

On n'est guère touché des intérêts de Dieu...

On éprouve peu d'attrait pour les rapports avec Dieu...

On réduit de plus en plus l'accomplissement des devoirs envers Dieu.

B. Par le peu d'horreur qu'inspire l'offense de Dieu... On ne veut éviter que le péché mortel...

C. Par la confiance exagérée que l'on accorde aux ennemis de Dieu... Et par ces ennemis, j'entends ici le monde et le démon...

D. Par l'absence de tout désir sincère de perfection...

Remarque importante. Il ne faut pas confondre cet état avec l'état de sécheresse, de lutte, d'épreuves, que Dieu peut permettre. Ce qui distingue la tiédeur de ces autres états, c'est la disposition de la volonté. L'âme qui est tiède se *repose* dans cette situation et cherche à la justifier, tandis que dans les autres états elle *souffre* de sa situation et aspire à en être délivrée.

Je n'insisterai pas sur les conséquences de la tiédeur ni sur ses dangers : de l'anémie à la mort, il n'y a qu'un pas ;

de la paralysie des membres à celle du cerveau ou du cœur, il n'y a pas loin.

II. — Causes et remèdes.

Première cause : LE MANQUE DE LUMIÈRE. — Si notre esprit n'est pas suffisamment éclairé, notre volonté ne sera pas active... Il ne suffit pas d'avoir la foi habituelle ; il faut entretenir en nous l'esprit de foi. — Or, voilà ce que d'ordinaire on ne fait pas...

Remède. La parole de Dieu écoutée... étudiée... méditée...

Deuxième cause : LE MANQUE D'EXERCICE. — Pour se bien porter physiquement, il faut faire de l'exercice, il faut se donner du mouvement... Pour être et rester un chrétien fervent, ce qui est le contraire de la tiédeur, il faut pratiquer les actes du chrétien fervent...

Remède. Se mettre sérieusement aux exercices du chrétien fervent... Assistance journalière à la sainte Messe... Confession et communion hebdomadaire... Retraite...

Troisième cause : LE MANQUE DE COURAGE. — On ne sait pas accepter une bonne fois la situation que Dieu nous fait au point de vue physique ou moral ou spirituel, et l'on tombe dans une sorte de marasme.

Remède. Se mettre définitivement entre les mains de la Providence.

Quatrième cause : LE MANQUE DE GÉNÉROSITÉ. — La générosité fait défaut :

a) pour offrir à Dieu un sacrifice qu'il demande. — Plaisirs... affections, etc.

b) Pour répondre à sa grâce, et pratiquer le bien dont il nous inspire l'idée...

c) Pour se soumettre à la direction de son confesseur...

Remède. Un effort généreux.

Conclusion. — Courage et recours au Sacré-Cœur de Jésus.

V. — DANGERS DES CHRÉTIENS DANS LE MONDE (LE SCANDALE).

Custodi me a laqueo quem statuerunt mihi, et a scandalis operantium iniquitatem. Préservez-moi des pièges qu'ils ont tendus sous mes pas et du scandale des ouvriers d'iniquité. (Ps. CXL, 9.)

Tous les dangers des chrétiens dans le monde peuvent se résumer en un seul : *Le scandale.* Pour bien nous en rendre compte, figurons-nous le genre humain tel qu'il est. Il se partage en deux catégories distinctes, entre lesquelles il y a des nuances imperceptibles. La première catégorie forme le royaume de Jésus-Christ, et comprend ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ; la seconde forme le royaume du démon, et là sont ceux qui appartiennent à Satan. Chez les uns la somme du bien l'emporte ; chez les autres, la somme du mal. Mais ces deux partis ne sont pas seulement placés l'un vis-à-vis de l'autre : le premier est exposé aux attaques et aux ruses de l'autre. Le dernier cherche à faire passer de son côté ceux qui appartiennent à Jésus-Christ... Cela posé, demandons-nous quelle est — *la nature et l'action du scandale*, — et *quelle doit être à son égard la conduite des chrétiens.*

I. — Nature et action du scandale.

A. Pour pervertir ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, le démon ne se sert pas seulement des tentations intérieures ; il ne se sert pas non plus uniquement des objets extérieurs à l'homme : pour perdre l'homme, il se sert des exemples des autres hommes. L'exemple de l'homme qui néglige le bien, détourne son semblable du bien ; l'exemple de l'homme qui fait le mal, entraîne son semblable vers le mal...

B. Le scandale, c'est donc, comme le disent les théologiens : « Une conduite manquant de rectitude et qui est cause pour le prochain de ruine spirituelle. »

Le scandale existe, quand on devient moins bon en voyant les exemples des autres, quand on devient plus mauvais en contemplant la conduite des autres... Tout homme de bonne foi doit l'avouer, l'exemple mauvais est d'une terrible puissance.

Le démon qui s'en sert pour accroître son royaume, fait comme l'oiseleur qui place près de ses filets l'oiseau dont il veut attraper les semblables. Nous trouvons en nous la difficulté de faire le bien, et nous ne demandons pas mieux que d'avoir un motif plausible pour nous affranchir de nos obligations. Nous sentons l'attrait du mal, et nous cherchons tous les prétextes pour nous en approcher. Oh ! si le mal se présentait dans son horreur, nous le fuirions. Mais le démon a soin de ne pas nous le montrer ainsi. Les Spartiates montraient à leurs enfants un ilote ivre, pour les dégoûter de l'intempérance : le démon n'a garde de faire ainsi. Il commence par nous mettre en relation avec un convive joyeux, et petit à petit il nous entraîne dans l'abîme...

Telle est la théorie du scandale ; voyons-en l'application.

C. Formes du scandale ; son action. — a) La première forme du scandale, *c'est le scandale individuel ;* c'est le mal se propageant d'individu à individu.

Voyez ce jeune homme au sortir du collège... Voyez-le dix ans après... ce sont les compagnons qui l'ont gâté...

Voyez cette jeune fille pure et sainte au jour de son mariage... Voyez-la dix ans plus tard... c'est son mari qui l'a corrompue...

Voyez ce père de famille ; il a été un modèle aussi longtemps qu'il est resté au foyer domestique... Voici qu'un jour les pratiques de piété diminuent, il devient indifférent ; il finit même par attaquer l'Église... Qu'est-ce que

cela ? C'est le fruit d'une liaison dangereuse, l'effet du scandale !

b) Mais ce n'est pas seulement le scandale individuel qui se rencontre dans le monde ; il y a encore *le scandale collectif*. — L'atmosphère de la vie morale est chargée de miasmes qui y font régner les fièvres dangereuses... Ce n'est plus l'étincelle qui met le feu à quelques feuilles desséchées ; c'est la flamme qui, portée par le vent, envahit tout, les champs et les prés, les vignobles et les forêts. Regardez le monde, vous y trouverez partout ces scandales collectifs...

Scandale collectif de l'indifférence. — Pour l'indifférent, nulle distinction de fêtes et de jours ordinaires, de temps de réjouissances et de temps de mortification : et voilà la société qui dans la pratique ne tient plus aucun compte de cette distinction... Les théâtres donnent leurs premières... et voici que des journalistes soi-disant catholiques les prônent et les vantent... La bienfaisance elle-même s'y associe, pour y trouver des ressources...

Scandale collectif de l'impiété, sous le nom de tolérance. — Plus de distinction entre le vrai et le faux. On assiste aux mariages des dissidents... On se presse derrière le corbillard des libres-penseurs... On fait l'éloge funèbre des matérialistes...

Scandale collectif du libertinage, sous le nom de plaisir. — Les reines du jour, ce sont les princesses de la libre morale : on a vu des catholiques les applaudir... Conversations des salons et des fumoirs... Le vice a pris la voix du rossignol...

Scandale collectif de la prodigalité, sous le nom de magnificence. — Autour du tapis vert, sur la plage, sur la piste du sport, les paris se croisent, les billets de banque s'échangent...

Prenez maintenant, M. F., non pas un individu, mais une famille ; jetez-la dans ce monde, et dites-moi : Que deviendra-t-elle ? En quelques mois elle ne sera plus reconnaissable... Que faire donc ?

II. — Conduite à tenir par rapport au scandale.

A. Le scandale menace le chrétien dans le monde d'un triple danger. Nous allons nous en convaincre.

a) On peut être la *victime* du scandale. — J'appelle victime du scandale celui qui par suite du scandale perd sa ferveur première, qui est amené à commettre des fautes dont il avait auparavant une salutaire horreur... C'est le premier effet.

b) On peut devenir soi-même l'*instrument* du scandale. — Instrument inconscient, peut-être, mais instrument bien funeste. C'est le cas de toutes les personnes qui, sous de futiles prétextes, se laissent entraîner et font comme les vrais mondains. Jeunes filles qui portent des toilettes inconvenantes... Catholiques qui ne tiennent plus compte des préceptes de l'Église... Et pourquoi agit-on ainsi ? De peur de se singulariser... pour ne pas perdre de bonnes relations... pour élever et placer ses filles... pour se faire une position... *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur...*

c) Il peut arriver qu'on finisse par être un *artisan de scandales*, lorsque non seulement on se laisse entraîner, lorsque non seulement on donne mauvais exemple à quelques personnes, mais qu'on entre complètement dans le courant...

B. Voilà ce que vous voulez éviter... Quels en sont les moyens ?

a) Il est une condition indispensable : *Oser se montrer.* Sans cela, impossible de résister ; on est perdu d'avance. Oser se montrer, non pas d'une façon exagérée, intempestive, mais d'une façon franche et nette. S'il ne faut pas toujours dire ce qu'on est, on ne doit jamais avoir peur qu'on ne le dise...

b) Savoir se poser, c'est-à-dire, prendre une place et la maintenir malgré les étonnements du monde. Cela peut différer d'après les circonstances, mais toujours est-il qu'il

faut savoir prendre une position en face d'un monde pervers...

c) Tâcher de s'unir. — Et d'abord, ne pas rester seul. L'individu isolé est facilement vaincu ; la famille isolée ne se soutiendra que difficilement. Tâchons de réunir les individus, de grouper les familles !... Ici comme ailleurs l'union fait la force. L'on opposera ainsi une digue au torrent dévastateur... le bon exemple contrebalancera les funestes effets du scandale...

Péroraison. — Si nous sommes exposés au feu des mauvais exemples du monde, rappelons-nous les trois jeunes Hébreux dans la fournaise ; prions Dieu, il nous préservera... Leurs cheveux même ne furent pas atteints...

VI. — CONVERSION DU CHRÉTIEN DANS LE MONDE.

Convertimini ad me, ait Dominus exercituum, et convertar ad vos. (Zach. 1, 3.)

La conversion ! Voilà un mot qui retentit vivement dans les Missions, dans les Retraites, et il n'est pas rare qu'on dise en l'entendant : « Cela n'est pas pour moi. » Loin de ma pensée sans doute de prétendre que tous aient besoin de conversion ; mais pourtant n'y en a-t-il pas plus qu'on ne pense ?

Voyons d'abord la *nature* et les *qualités* d'une conversion véritable ; — ensuite étudions les *moyens* pratiques que Dieu nous offre pour réaliser ces conditions, et les *précautions* qu'il faut prendre pour bien user de ces moyens.

I.

A. Qu'est-ce que la conversion ? C'est un changement, un changement en bien, tout comme la perversion est nn

changement en mal... La conversion, c'est le changement de ceux qui, après s'être détournés de Dieu, se retournent vers lui... Nous sommes destinés à voir Dieu face à face dans le ciel et à le posséder : mais pour en arriver là, nous devons dès maintenant regarder du côté du ciel, et nous diriger droit vers Dieu... Se convertir, c'est donc se retourner vers Dieu, après qu'on s'est détourné de lui.

B. Quels sont les chrétiens qui doivent se convertir ?

a) Tous ceux qui s'étaient complètement détournés de Dieu, c'est-à-dire qui vivaient obstinément dans le péché mortel. Ceux-là marchaient dans une direction diamétralement opposée à Dieu ; au lieu de se tourner vers Dieu, ils se tournaient complètement vers les créatures : richesses, honneurs mondains, voluptés...

b) Tous ceux qui s'en détournent, non pas complètement et constamment, mais de temps en temps. Ils commettent parfois des péchés mortels, dans les tentations plus vives, dans les occasions plus dangereuses. Eux aussi ont besoin de se convertir ; car si la mort les frappait au moment où ils se sont détournés de Dieu, ils seraient perdus pour jamais !

c) Tous ceux qui, sans s'être jusqu'ici détournés de fait de Dieu, commencent à regarder sur le côté et se sentent tellement portés vers les créatures qu'ils sont sur le point d'abandonner le bon chemin... A tous ceux-là nous crions avec le prophète : *Convertimini.*

C) Mais quelles qualités doit avoir la conversion pour être véritable ? — Il n'est que trop vrai, l'obstination des uns, la faiblesse des autres, l'inconstance et la versatilité des pénitents sont des sujets d'affliction pour les pasteurs des âmes. C'est qu'une vraie conversion, à quelque degré qu'elle se fasse, doit être triple : il faut qu'il y ait en même temps — *conversion de l'esprit,* — *conversion du cœur,* — et *conversion de la conduite.*

a) Conversion de l'esprit. — Il y en a qui ne se convertissent pas, parce qu'ils ne comprennent pas que leurs

principes de conduite ne valent rien et qu'ils doivent changer ces principes. Ils veulent bien servir Dieu, mais dans une certaine mesure, d'une certaine manière ou dans un milieu que Dieu réprouve... et ils ne veulent rien changer à cette détermination. Aussi longtemps qu'il en sera ainsi, ils ne se convertiront point...

b) Un grand pas est fait si la conversion de l'esprit est obtenue ; mais il en faut un second, non moins difficile, plus difficile pour certaines personnes.

Conversion du cœur, — c'est-à-dire qu'il nous faut détacher notre cœur des objets qui l'ont captivé d'une façon coupable, et le tourner vers Dieu. C'est le point capital. C'est cette conversion du cœur que Dieu demande ; c'est celle qu'il bénit toujours. *Cor contritum et humiliatum*... Quelquefois cela ne se fait pas sans luttes, sans déchirements, mais enfin il le faut !... Il faut plus encore : la conséquence des deux conversions précédentes, ce que j'appelle

c) *Conversion de la conduite.* — Remarquez bien, je dis de la *conduite*, et non pas seulement des *actes*. Car il ne suffit pas de modifier tel ou tel acte. Si la conversion ne porte pas sur la conduite, les actes isolés ne se maintiendront pas comme ils le doivent... Au contraire, si la conduite change radicalement, il pourra y avoir encore quelques écarts momentanés ; mais la direction générale, l'orientation de toute la vie restera bonne. Nous aurons une vraie conversion.

Dans la conversion il y a donc bien ces trois éléments... le dernier suppose l'avant-dernier, et celui-ci serait impossible sans le premier...

Mais on dira : « Combien cela est difficile ! comme cela est presque impossible ! » M. F., ce qui est impossible à l'homme tout seul, devient possible par l'aide de Dieu, et grâce au moyen pratique qu'il nous a donné dans le sacrement de pénitence.

II.

MOYEN PRATIQUE DE CONVERSION : LA CONFESSION.

Oui, Dieu dans sa bonté nous a donné ce moyen qui renferme tout ce qui est nécessaire pour constituer une véritable conversion. — Pour bien user de ce moyen, il faut 1° *reconnaître* nos torts, et pour cela les *chercher*, puis les *avouer* au prêtre ; nous devons 2° nous en repentir, c'est-à-dire les *déplorer* et avoir la *volonté* de nous corriger. Alors le pardon de Dieu nous est conféré par l'absolution du prêtre, et le prêtre nous éclaire et nous anime au nom de Dieu. Voilà donc ce moyen facile entre tous.

Mais alors, je me le demande, et vous avez raison de me le demander, comment se fait-il que tant de chrétiens vivent comme ils le font ? Je ne parle pas, remarquez-le bien, des libres-penseurs, mais de ceux qui croient et se disent catholiques. Voici l'explication que je donne de ce phénomène. Parcourez avec moi *trois catégories de chrétiens*.

A. Il y a d'abord les chrétiens *qui n'usent pas* du sacrement de pénitence, parce qu'ils se font une fausse idée de la conversion. Ils ne se confessent pas, ou ils se confessent si peu, que cela équivaut à rien. Pourquoi ? Parce qu'ils regardent la conversion comme impossible... parce qu'ils regardent la confession comme une torture... parce qu'ils regardent la vie chrétienne comme ennuyeuse, monotone, insupportable... parce qu'ils ne comprennent pas une jeunesse sans désordres, une vie sans plaisirs bruyants... Ah ! qu'ils essaient donc de vivre chrétiennement, et ils apprendront par expérience que le joug du Seigneur est doux et que son fardeau est léger.

B. Il y a ensuite les chrétiens *qui usent trop peu* du sacrement de pénitence. — Disons-le hardiment, M. F., c'est le grand nombre... Combien de fois faut-il user de la confession ? Aussi souvent *a*) que le demande notre *faiblesse*, aussi souvent que c'est nécessaire pour que nous ne commettions pas de péché mortel ; aussi souvent *b*) que le

demande notre *inconstance*, aussi souvent que c'est nécessaire pour que nous en venions à servir Dieu fidèlement. Or, quand nous observons la plupart des chrétiens, quelle confession trouvons-nous chez ceux qui sont les plus exposés, chez les jeunes gens ? Tout au plus la confession de Pâques. Cela ne suffit pas ! Est-ce ainsi que l'on use des remèdes, que l'on consulte les médecins ? — « Mais, direz-vous, il y en a qui usent souvent de la confession, et qui n'en sont pas meilleurs. » Pourquoi ? je vous le dirai bien simplement : c'est qu'ils n'en usent pas bien, c'est parce qu'ils en abusent. Et remarquez-le, je ne vous parle pas seulement de ceux qui commettent des sacrilèges, par manque de contrition ou de sincérité... et je ne parle pas ici non plus des scrupuleux.

C. C'est qu'il y a des chrétiens *qui abusent* de la confession, parce qu'ils en usent sans chercher sincèrement à en profiter. Ils veulent bien obtenir le pardon de leurs péchés mortels ; ils veulent bien tâcher d'éviter les fautes mortelles, mais c'est tout. Ceux qui abusent de la confession, ce sont ceux qui se choisissent un confesseur commode qui répond oui à tout ce qu'ils demandent — qui voyagent de confessionnal en confessionnal...

Ce sont ceux qui ne s'accusent pas de certaines fautes et qui ne veulent pas changer leur manière d'agir, se persuadant qu'il n'y a pas là de mal ou du moins pas grand mal...

Ce sont ceux qui, sortis du confessionnal, ne font rien pour améliorer leur vie, se persuadant que ce qu'ils ont promis ne les oblige pas, que le confesseur a été trop exigeant...

Comprenez-vous maintenant comment il se fait que, malgré des confessions assez fréquentes, des familles chrétiennes se lancent dans le tourbillon du monde... des catholiques s'étalent aux loges d'un théâtre, et laissent l'*Étoile belge* ou la *Revue des Deux-Mondes* paraître sur la table de leur salon ? Comprenez-vous pourquoi l'on voit

des jeunes filles soi-disant pieuses porter des toilettes inconvenantes ; pourquoi l'on voit des jeunes gens qui se confessent jouer la fortune de leurs parents, et des catholiques qui se confessent faire partie d'associations libérales et peut-être maçonniques ?

Conclusion. — Pour qu'il y ait conversion, il ne suffit pas que nous nous tournions vers Dieu tellement quellement, il faut encore faire tout son possible pour que Dieu se tourne vers nous... Il le fera, si notre conversion a les trois caractères que nous avons indiqués dans la première partie de cet entretien.

VII. — LE DIEU EUCHARISTIQUE, FORCE DES CHRÉTIENS DANS LE MONDE.

Medius vestrum stetit, quem vos nescitis. (Jo. 1, 26.)

A l'exposé des devoirs qui lui sont imposés, à l'énumération des dangers qui le menacent, le chrétien dans le monde répond avec un accent de profond découragement : « Que faire ? Ah ! si du moins je n'étais pas seul ! Si j'avais un guide, un appui, un défenseur ! » Je réponds : Vous avez quelqu'un : *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.* Vous avez en lui tout ce qu'il vous faut, mais vous ne le connaissez pas, et vous ne le cherchez pas. Apprenez donc — à *le connaître*, — apprenez à *le chercher.*

I. — Connaissance de Jésus-Christ.

Qui est-il ? Vous l'avez nommé : c'est Notre Seigneur Jésus-Christ. Vous ne le connaissez pas assez...

A. Comme votre Roi. — Vous avez des aspirations vers la grandeur, vers la noblesse... Vous cherchez des amis influents, puissants... Vous ne songez pas que Jésus-Christ

est tout ce qu'il y a de plus grand, de plus puissant, qu'il est le Roi des rois, le Seigneur immortel des siècles, que vous êtes ses sujets et qu'il ne tient qu'à vous d'être ses amis ! Si vous y pensiez, est-ce que Jésus-Christ tiendrait si peu de place dans votre vie ? dans vos maisons ? dans vos conversations ? Est-ce que vous le reléguériez hors de la société, hors de l'État, comme vous le faites ?... Si vous le connaissiez, ce Roi qui doit un jour être votre rémunérateur ou votre juge, est-ce que vous feriez si peu de cas de son Évangile et de ses enseignements ? Est-ce que vous attacheriez tant d'importance à ce que disent, enseignent, pensent ses ennemis ?...

Vous devez en outre imiter Jésus-Christ : c'est une condition indispensable de notre salut. *Nam quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (Rom. VIII, 29). Vous devez par conséquent étudier Jésus-Christ :

B. Comme votre modèle. — Le faites-vous ? Je crains que non, et voici pourquoi : parce que votre vie ne ressemble pas assez à la sienne. Il a dit : « Je suis la *voie*, je vous ai donné l'exemple, faites comme j'ai fait. » Or, qu'a-t-il fait ?

a) Il a *servi son Père*, il a accompli la loi de son Père, il a mis son Père au-dessus de tout. Et pour cela il a sacrifié toutes ses affections, même les plus légitimes... uni à son Père par une oraison continuelle.

b) Il a passé *en faisant le bien.* Il s'est dévoué au prochain ; il a été le bon Samaritain... Mes Frères, est-ce là ce qui est l'objet préféré de vos études ? Est-ce que dans votre vie vous retracez l'image de cette vie d'abnégation, de cette vie de travail, de cette vie de dévouement de votre Modèle ?

c) Jésus-Christ a été encore le modèle de la sainteté, de la pureté, de l'innocence. Il a pu dire aux Juifs : *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* (Jo. VIII, 46.) Il a été le type de l'homme sobre, actif, désintéressé. *In laboribus a juventute mea.* (Ps. LXXXVII, 16). Ce modèle, mes Frères, le connaissez-vous assez ? l'étudiez-vous assez ?... Mais, le reconnaître

pour modèle, cela ne suffit pas : vous devez aussi recourir à lui ; et pour cela, il faut mieux le connaître comme votre consolateur.

C. Comme votre consolateur, dis-je ; car il n'est pas seulement votre Roi : il veut être votre ami, votre appui, votre consolateur. C'est lui qui a dit : *Venite ad me, omnes qui laboratis* (Matth. XI, 28). Il est votre consolateur, parce qu'il connaît toutes les peines... Il est compatissant... il a un baume pour toutes les blessures... De quoi souffrez-vous ? De revers et de déceptions ? Il a été pauvre... De l'ingratitude des hommes ? De l'abandon et de l'isolement ?... De la maladie et de l'infirmité ?... De vos péchés et de vos faiblesses ? Il a pardonné à Marie-Madeleine, à Pierre, à la femme adultère... Avez-vous peur de Dieu ? Lui-même a senti cette peur au Jardin des Olives... Sur la croix, il a été abandonné par son Père... Vous pouvez donc recourir à lui ! Apprenez à le mieux connaître sous tous ces aspects.

Et puis, que vous manque-t-il encore ? Que vous vous assuriez son assistance et son concours, que vous le cherchiez de manière à le trouver.

II. — Recherche de Jésus-Christ.

Il faut le trouver, où donc ? Il a dit formellement, solennellement, qu'il serait en ce monde jusqu'à la fin des siècles, *Ecce ego vobiscum sum*... (Matth. XXVIII.) Il a dit plus : il a affirmé que tous ceux qui ne mangeront pas sa chair et ne boiront pas son sang, n'auront pas la vie. Ainsi il est parmi nous, et il nous donne sa chair en nourriture. Où est-il de la sorte ? Vous l'avez compris, il est au milieu de nous dans le Très Saint Sacrement de l'autel. Oui, il est là notre Roi, notre modèle, notre consolateur...

A. Il est là comme sur un trône... Toutefois il est humble et petit ; car toute la magnificence que nous pourrions déployer pour lui faire honneur, n'est rien en comparaison de ce qui lui est dû, de ce qu'il mérite. Il est dans nos magnifiques cathédrales ; mais nos plus humbles chapelles

sont au même titre la demeure de ce Roi des rois. Chrétiens, le reconnaissez-vous là ? Est-ce que vous l'honorez, est-ce que vous vous conduisez dignement en sa présence ?...

B. Il est dans le tabernacle, et il y demeure... jour et nuit, toujours... prêtant une oreille attentive à la prière qui s'épanche devant lui, perçant de son divin regard les cloisons de cette prison, en lisant nos plus secrètes pensées... C'est là qu'il répète son invitation : *Venite ad me omnes...*

C. Mais comment y est-il venu ? Comment le Fils de Dieu s'est-il rendu présent sous les voiles eucharistiques ? Jadis il naquit à Bethléem, de la glorieuse Vierge Marie ; ici il est devenu présent sous les saintes espèces à la parole du prêtre. Et à ce moment solennel, il a renouvelé le sacrifice de la croix ; il s'est offert de nouveau en victime pour nos iniquités ! Ah ! si les chrétiens le connaissent, comme ils doivent accourir en foule pour assister à cet auguste sacrifice ! Comme ils vont se presser autour de l'autel, pour recueillir le plus qu'ils pourront de ce sang mystérieux que leur foi leur montre dans le calice ! Hélas ! il n'en est rien... En sera-t-il toujours de même, M. F. ? Non, n'est-ce pas ? Vous du moins, vous chercherez Jésus dans son sacrifice pour l'adorer, pour l'implorer ; vous vous efforcerez d'apaiser la majesté suprême !... Vous entrerez encore d'une autre manière dans ses desseins.

D. Il a dit : *Venite ad me omnes.* Il est dans nos églises pour y devenir la nourriture de notre âme, pour entrer en communion avec nous ! Il vient, par son sacrement, nous communiquer sa force, nous rendre participants de sa propre divinité... Combien de fois nous approcherons-nous de lui ? Nous ne le déterminerons pas à la légère ; nous consulterons notre foi, notre raison, notre cœur... Le plus souvent possible nous boirons à la source de la sainteté... le plus souvent possible nous recevrons en nous notre Dieu...

E. Est-ce tout, mes Frères ? Non. Notre-Seigneur n'est

pas seulement là pour nous nourrir pendant la vie : il veut encore être notre viatique, c'est-à-dire notre dernier fortifiant au grand passage de la vie à l'éternité ! Combien donc nous devons désirer d'être munis alors de cet aliment divin !... Combien nous devons avoir soin de le procurer à nos amis, à nos parents !...

F. Encore un trait ! Tous ces hommages pieux, Notre-Seigneur les mérite, Notre-Seigneur les attend : et c'est ainsi que nous devons le *trouver*... notre intérêt l'exige ! Mais ne faut-il pas qu'il reçoive en outre des hommages publics ? Quand ce roi de gloire, ce Dieu de bonté, ce père, cet ami, sort de son tabernacle, quand il est porté soit à travers les nefs de nos églises, soit à travers les rues de nos cités, ne faut-il pas que nous lui fassions cortège, que nous décorions nos demeures de notre mieux ? Quand il veut demeurer exposé sur l'autel pendant un jour d'adoration, pendant une nuit pour la veillée sainte, pendant quarante heures consécutives aux jours où il demande surtout un culte de réparation, ne faut-il pas que nous l'entourions alors d'une garde d'honneur ?...

Conclusion. — Plus nous connaîtrons Jésus-Christ, plus nous le chercherons, plus nous l'aimerons, plus aussi nous le trouverons, jusqu'au moment où nous le posséderons pour toujours. Ainsi soit-il.

VIII. — PRUDENCE DES CHRÉTIENS DANS LE MONDE.

Utinam saperent, et intelligerent, ac novissima providerent.
(Deut. xxxii, 29.)

La prudence, voilà une vertu, mes Frères, sur la nécessité de laquelle tout le monde est d'accord. « Prenez garde ! » voilà le mot que nous adressent bien souvent ceux qui

s'intéressent à nous. Eh bien, oui : prenons garde ! mais prenons *bien* garde. Soyons prudents, mais soyons *bien* prudents. Plaise à Dieu que — nous *comprenions* ce qu'est la prudence, je veux dire, — que nous distinguions la *véritable* prudence de la *fausse* — et que nous *sachions surmonter* les obstacles qui nous empêcheraient d'être vraiment prudents.

I.

A. La prudence est cette vertu qui nous fait chercher ce qui nous est avantageux et éviter ce qui nous est nuisible.

Elle suppose donc trois choses :

a) La distinction pratique entre ce qui est bon et ce qui est mauvais, entre ce qui est utile et ce qui est nuisible. *Utinam saperent*, dit le texte sacré. Ce n'est pas une pure connaissance spéculative, c'est une sorte de goût, une sorte d'instinct. *Saperent...*

b) L'intelligence de notre situation présente, afin d'appliquer à cette situation la connaissance dont nous venons de parler et qui était générale... afin de voir ce qui nous est utile ou nuisible au moment présent...

La prudence suppose encore :

c) La prévision raisonnable de l'avenir, afin que nous ne nous bornions pas à considérer les conditions actuelles des choses, mais que nous voyions aussi les conséquences probables qui résulteront de leur emploi ou de leur rejet...

B. Les personnes vraiment prudentes distinguent donc trois catégories de choses : *a*) celles qui sont absolument bonnes et désirables ; *b*) celles qui sont plus ou moins indifférentes en elles-mêmes, mais qui peuvent avoir des conséquences fâcheuses, et que l'on appellera pour cette raison dangereuses, périlleuses...

C. L'imprudent est celui qui ne distingue par ces différentes catégories, ou qui ne sait pas se rendre compte de ce qui convient dans la circonstance où il se trouve, ou qui

enfin se lance en avant ou s'arrête sans prévoir les résultats ou sans en tenir compte...

II.

Mais cela ne suffit pas. Il faut distinguer entre la vraie et la fausse prudence. Il y a, en effet, la prudence des enfants de Dieu et la prudence des fils des ténèbres... L'une conduit au bonheur, l'autre mène aux abîmes... Toute la distinction qui existe entre les deux, provient de l'appréciation que l'on fait en pratique de ces deux mots : *utile* et *nuisible*, car tous sont d'accord sur ce point : qu'il faut faire ce qui est utile et éviter ce qui est nuisible. Or, il nous faut distinguer :

a) L'utilité *apparente* et l'utilité *réelle*. — En général, ce qui nous plaît, nous *paraît* utile ; ce qui nous déplaît, nous *paraît* nuisible. Tels sont le plaisir et le travail... les spectacles comme délassement... La beauté et la laideur...

b) L'utilité *corporelle ou naturelle* et l'utilité *spirituelle ou surnaturelle*. — Quelque utile qu'une chose puisse être à notre corps, à notre fortune, à notre influence, elle doit être rejetée, si elle est nuisible à notre âme au point de vue de l'éternité... Lectures... fréquentations... écoles neutres... spéculations injustes... affiliations à des sociétés perverses... l'amitié et l'appui d'un homme impie, mais dangereux pour nous... calomnies ou médisances servant à paralyser l'action d'un rival dangereux...

c) L'utilité *momentanée* et l'utilité *durable*. — Un mariage beau pour le moment, mais plus tard....

d) L'utilité *personnelle* et l'utilité *générale*. — Une chose peut être utile à nous ou tout au moins indifférente pour nous, et en même temps être nuisible pour notre famille... Notre exemple peut devenir, sans être mauvais en soi, funeste à nos voisins, à nos domestiques, à nos subordonnés...

Il peut être utile à un moment donné pour nos intérêts matériels de nous abstenir de prendre notre part aux luttes politiques ; mais nous compromettons l'avenir de la patrie...

Il peut quelquefois être utile pour ces mêmes intérêts matériels de ne pas nous montrer ; mais notre abstention compromet les intérêts de l'Église...

L'intérêt privé doit d'ordinaire s'effacer devant l'intérêt général ; c'est la décision de la prudence...

Conclusion. Notre prudence doit être *éclairée par la foi*, et *guidée par la charité*...

III

Nous voulons être vraiment prudents... Mais pour que nous le soyons réellement dans la pratique, nous devons *écarter les illusions* qui s'opposent à notre prudence. — Quelles sont ces illusions ?

A. L'INDIFFÉRENCE sous le nom de *modération.* — Parmi les grands mots dont se sert le monde, organe du démon, pour paralyser l'action des chrétiens, se présente d'abord celui de modération. « Il faut, dit-on, être *modéré*... il faut se tenir dans un *juste milieu* ; il faut être calme, aimable ; il ne faut choquer, ni froisser personne ; il faut n'avoir que des amis. »

De quel milieu s'agit-il ? Du milieu entre l'excès et le défaut ? En ce cas, ce que l'on dit est juste ; et tenir ce milieu, c'est la vraie prudence. Mais ordinairement il n'en est pas ainsi. Il s'agit de rester *pratiquement* indifférent entre la vérité et l'erreur, entre la foi et la libre-pensée, entre la vertu et le vice, entre l'obéissance et la révolte, entre les ennemis de l'Église et ses défenseurs, entre Jésus-Christ et le démon. Or, ce milieu qu'on rêve, n'existe pas ; on le cherche en vain. Si l'on s'obstine à le chercher, on se trompe... On ne trouvera pas non plus ce milieu dans l'éternité. Il n'y a pas de milieu entre le ciel ou le purgatoire et l'enfer.

Quel mal veut-on éviter ainsi ? Le mal de *devoir se gêner*, le mal de s'attirer quelques désagréments... Mais le mal réel, on n'en tient pas compte...

« Il y a des catholiques *exagérés*, dit-on, et ceux qui ne sont pas catholiques sont modérés. » Allons, vous serez pécheur modéré ! Ne devenez pas un damné modéré...

« Il ne faut pas être plus catholique que le Pape. » C'est vrai, mais il faut être catholique comme le Pape. Si c'est ainsi que vous prenez la question, on ne vous demande pas davantage.

Ce qu'il y a au fond de toutes ces échappatoires, c'est la crainte d'avoir à se gêner, ou c'est l'indifférence vis-à-vis des principes et des pratiques religieuses, vis-à-vis des intérêts de Jésus-Christ et de son Église...

B. La pusillanimité sous le nom de *prévoyance*. — Il y en a qui sont imprudents, parce qu'ils ne prévoient pas ; il y en a qui n'ont pas la vraie prudence, parce qu'ils redoutent trop les inconvénients temporels qu'entraîne la vie chrétienne et ne tiennent pas assez compte des avantages spirituels qu'elle procure. Il s'agit pour ces derniers de pratiquer franchement leurs devoirs... de faire partie d'une association pieuse ou charitable... de placer leurs enfants dans une institution catholique...

« Prenez garde ! Il faut prévoir l'avenir. On ne veut pas savoir. » Et qu'y a-t-il en jeu ? Votre carrière ?... Votre fortune ?... Et votre âme ?

C. La suffisance sous le nom de *dignité*. — On ne veut pas demander conseil ; on veut se guider soi-même ; on n'a confiance que dans ses propres lumières... ou bien, on se laisse guider par ceux-là mêmes qui n'ont pas de guide... Mais, dit le Sauveur, quand un aveugle en conduit un autre, tous les deux tombent dans la fosse. A mon tour donc de vous crier : « Prenez garde ! »

Conclusion. Demander à Dieu le véritable esprit de prudence...

IX. — CONDITIONS DU BONHEUR CHRÉTIEN DANS LE MONDE.

(MODÈLE DE NAZARETH.)

Et descendit cum eis, et venit Nazareth ; et erat subditus illis. Il descendit ensuite avec eux, et vint à Nazareth ; et il leur était soumis. (Luc. II, 51.)

Il est clair que la maison de Nazareth n'a pas été seulement la plus *sainte* des maisons, mais qu'elle a aussi abrité la plus *heureuse* des familles... Et si quelque famille chrétienne aspire au bonheur, elle ne peut le trouver qu'en se mettant dans les conditions de Nazareth... Ces conditions sont multiples, et on peut les prendre à divers points de vue... J'en prends un seul aujourd'hui, c'est *la stabilité de ce bonheur*. — Ce bonheur était stable pour trois raisons :

C'était un bonheur béni de Dieu.

C'était un bonheur à l'abri des atteintes du monde.

C'était un bonheur qui résistait aux épreuves de la vie.

Développons ces pensées et appliquons-les.

I. — Bonheur béni de Dieu.

A. Sans Dieu, il n'y a point de vrai bonheur... Pour être vraiment heureux, il faut l'être avec Dieu, sous l'œil de Dieu ; il faut que Dieu bénisse le bonheur qu'on goûte...

B. C'était là le bonheur de Nazareth. Dieu en était l'auteur et le centre. Un Dieu incarné était présent à Nazareth ; et de ce Dieu, Joseph et Marie étaient l'image fidèle.

Ce bonheur était inaltérable, parce que ces trois saintes personnes ne cherchaient qu'à faire la volonté de Dieu, ne voulaient qu'accomplir sa loi...

C. Pourquoi y a-t-il si peu de familles heureuses ? Hélas ! parce que Dieu tient rarement dans les familles

une place assez large ! Parce qu'on ne comprend pas suffisamment que, pour être chrétien et catholique, il ne suffit pas d'avoir un christianisme à sa façon, un catholicisme à soi, une piété à soi, mais qu'il faut avoir et pratiquer le vrai catholicisme !

D. N'est-il pas vrai que trop souvent les chrétiens du monde s'inquiètent peu de ce que l'autorité ecclésiastique *exige*, et même qu'ils voudraient bien imposer leur manière de voir à l'autorité ?

Dans les matières de *dogme,* ils croient, disent-ils, jusqu'ici et non pas jusque-là...

En fait de *morale*, ils observent les commandements de Dieu et de l'Église à leur façon. On limite le nombre des enfants... On ne veut pas les voir prêtres ou religieux... Et voici quelques excuses : » Cela est bon pour le peuple. Mais nous ! Quand on vit dans le monde ! — L'Église condamne telle société : mais nous en faisons partie ! »

Assistance au Saint Sacrifice... tenue dans les temples... carême et abstinence... viande et poisson dans un même repas... mauvais regards, mauvaises pensées, mauvais désirs, mauvais livres... médisances .. cancans de salon... familiarités coupables... leurs conquêtes...

Vis-à-vis de l'autorité ecclésiastique. Ils ne prétendent pas être conduits par tel curé, par tel évêque ; pas même par le Souverain Pontife, à moins que ses ordres ne cadrent avec leurs propres idées...

Enfin, ils en viendront à vouloir des prédicateurs à eux, des confesseurs à eux...

Que leur manque-t-il ? D'avoir un Dieu à eux, un jugement à eux, un ciel et un enfer à eux ! Les auront-ils ? ... ,

Pour nous, cherchons notre ligne de conduite à Nazareth.

II. — Bonheur inaccessible aux atteintes du monde.

A. Pourquoi ? — Parce que c'était avant tout le bonheur domestique, renfermé dans les parois de la maison,

concentré dans les membres de la famille. C'est là l'union vraie, réelle ; l'union réduite aux membres de la famille, qui, ayant tous les mêmes idées, les mêmes sentiments, les mêmes intérêts, peuvent plus facilement se comprendre, s'aider, se consoler...

Une fois qu'on introduit au foyer domestique l'élément étranger, l'on risque d'y introduire le désordre...

Quand on jette une famille dans le tourbillon des relations mondaines, des fêtes mondaines, elle en revient meurtrie, morcelée, et l'on ne peut plus la reconstituer...

B. Cela ne veut pas dire évidemment que les familles chrétiennes ne peuvent pas avoir de *rapports* avec le monde, qu'elles ne peuvent jamais participer à des réjouissances publiques ; cela veut dire que l'on doit en tout cela user d'une grande modération... Et ici je me permets de signaler quelques *illusions* d'où dérivent des abus qui finissent par détruire le bonheur domestique.

L'on croit à tort que le bonheur n'est pas compatible avec une vie calme et retirée... C'est le contraire qui est vrai...

L'on initie les enfants dès leur jeune âge à tous les écarts des divertissements mondains, au lieu de leur faire trouver tout leur plaisir au sein de la famille...

L'on croit que la multiplicité des relations est la condition de l'établissement des enfants et de la prospérité de la famille...

Faisons comme nous l'avons dit : Demeurons entre nous ; menons la vie en famille ; faisons revivre Nazareth !

III. — Bonheur triomphant des épreuves de la vie et même de la mort.

A. Nous ne l'ignorons pas : le bonheur sans mélange n'existe pas sur la terre ; ici-bas, il y a partout, il y aura toujours des tribulations et des croix. Regardez Nazareth au point de vue humain. Les misères n'y manquent pas : vous y rencontrez la pauvreté, l'exil, la privation, avec

cette perspective que la carrière de l'Homme-Dieu se terminera par sa mort sur la croix ! Mais rien de tout cela n'empêche le bonheur. Pourquoi ? Parce qu'un exercice domine tout : l'abandon à la Providence ! Travailler, souffrir, tout faire en esprit de soumission à la volonté de Dieu ! Voilà ce qui conserve le calme et la paix...

Dans la prospérité, se dire que cette prospérité est peut-être éphémère, qu'il ne faut pas y compter... Attendre avec résignation que Dieu en dispose...

Dans l'adversité, bien comprendre que Dieu la permet pour notre bien ; nous confier en lui, sachant bien qu'il y mettra fin quand il lui plaira...

B. Mais n'est-il pas du moins un terme fatal qui doit détruire le bonheur de la famille : la mort ? Non, mes Frères, la mort n'aura pas ce pouvoir. Elle se montre auprès des habitants de Nazareth sous trois aspects bien différents :

Joseph expire entre les bras de Jésus et de Marie ; Jésus mourra sur une croix ; Marie expirera d'amour et de désir après être restée la dernière sur la terre...

Eh bien, la perspective de ces morts n'altère en rien ni le calme ni la tranquillité de leurs âmes ; elle n'a pas empoisonné leur bonheur...

Ainsi en sera-t-il parmi-nous, si dans nos familles

la mort est prévue et préparée...
la mort est sanctifiée...
la mort est vénérée...

Malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi, même dans les familles chrétiennes. Mes Frères, travaillons à rendre à la Mort la place qu'elle doit avoir dans notre vie...

Péroraison. — Recourons à saint Joseph, afin qu'il nous obtienne les éléments du vrai bonheur...

X. — VERTU DOMESTIQUE.

Si quis suorum, et maxime domesticorum, curam non habet, fidem negavit et est infideli deterior. (I Tim. v, 8.)

Chaque classe de personnes a un genre de vertus qui lui est propre. Il y a la vertu religieuse, la vertu sacerdotale... Les personnes pieuses dans le monde doivent avoir la *vertu domestique*.

Afin que cette vertu soit solide, et que chacun de nous atteigne le degré de sainteté que Dieu attend de lui, il faut :

I. — Considérer le milieu dans lequel on vit.

Prenant le milieu uniquement au point de vue religieux, ne considérant donc pas si le milieu est pauvre ou riche, agréable ou désagréable, je distingue trois espèces de milieux.

A. Le milieu chrétien. — C'est celui où l'ensemble des personnes qui composent le ménage, remplissent leurs devoirs de chrétiens... Si elles remplissent leurs devoirs avec ferveur, ce milieu sera pieux.

Dans ce cas, la vertu consiste à être digne de ce milieu, à s'y maintenir et à s'y perfectionner...

B. Le milieu corrupteur. — C'est celui où l'ensemble est antichrétien, ou porte un cachet complètement mondain...

Dans ce cas, la grande préoccupation doit être de ne pas se laisser corrompre, et de faire même quelque bien aux autres, si c'est possible...

C. Le milieu vulgaire. — C'est celui où les éléments que nous venons de dire, sont mêlés, où l'on remplit ses devoirs, mais sans ferveur ; où l'on suit le monde, sans toutefois donner dans tous ses excès...

Dans ce cas, le chrétien pieux a pour rôle d'empêcher ce milieu de tomber plus bas. Il tâchera de le relever...

Conclusion. — Importance du milieu, et par suite (quand on peut se faire son milieu) importance de choisir un milieu chrétien...

II. — Règles générales pour remplir le dessein de Dieu dans le milieu où l'on se trouve.

Les uns semblent dire : « Faites tout pour ceux qui vous entourent, faites tout pour avoir la paix... » Les autres : « Ne faites rien ; songez à vous-même. »

La vérité est entre les deux ; et nous le comprendrons en nous demandant : Que devons-nous sacrifier pour notre milieu ? — Que devons-nous faire pour lui ? — Commençons par le second devoir.

A. QUE DEVONS-NOUS FAIRE POUR NOTRE MILIEU ?

a) Nous devons le *supporter* — tel qu'il est, avec ses inconvénients, ses misères... même avec les défauts et les péchés de ceux que nous y trouvons, — et cela aussi longtemps que nous jugerons *nécessaire* ou *opportun* d'y demeurer... Donc pas de gronderies, de murmures...

b) Nous devons nous *dévouer*, dans la mesure que notre conscience nous prescrit, au bien spirituel et même temporel de ceux qui constituent avec nous ce milieu.

c) Le *recommander à Dieu* et attirer sur lui les bénédictions du Ciel...

B. QUE DEVONS-NOUS SACRIFIER A NOTRE MILIEU ?

Toujours nos défauts et les exigences déraisonnables de notre nature corrompue... caprices, susceptibilités, entêtement...

Souvent nos goûts naturels...

Parfois nos avantages temporels...

Rarement nos avantages spirituels ; et lorsque nous le faisons, que ce soit pour exercer un autre genre de vertus...

Jamais notre devoir dans le sens rigoureux du mot :

Soit nos devoirs envers Dieu... obéissance à ses commandements... soumission à l'Église... fidélité à suivre notre vocation...

Soit nos devoirs envers la société, envers la patrie...

Soit enfin les devoirs que nous avons envers nous-mêmes, et qui se résument en celui d'assurer le salut et la sanctification de notre âme.

Conclusion. — *Fac hoc et vives.*

CONFÉRENCES SUR LA CONSCIENCE

(POUR UN CARÊME)

LA CONSCIENCE

I. NOTIONS GÉNÉRALES.

Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ.
(II. Cor. I, 12.)

La Conscience ! Voilà une de ces choses que nous entendons continuellement nommer et que l'on est bien embarrassé de définir. Les catholiques parlent de la conscience comme d'une chose parfaitement déterminée. Ils en appellent aux *lois* de la conscience... Les rationalistes refusent d'admettre cela, et disent : Chacun a sa conscience... Les matérialistes nient complètement la conscience... Pour eux, la conscience n'existe pas.

Contentons-nous aujourd'hui de quelques vues générales. Nous donnerons la *définition* de la conscience, — et, pour faire apprécier la conscience, nous montrerons combien est grande son *importance*.

I. — Qu'est-ce que la conscience ?

C'est l'appréciation individuelle et pratique *du bien et du mal ;* c'est l'application pratique que chacun fait à soi-même, individuellement, dans un cas donné, des lois qui gouvernent les actions humaines. — Je trouve un objet égaré, oublié ou perdu : je sais à qui il appartient ; mais voici que l'idée me vient de le prendre pour moi sans rien dire. Aussitôt j'entends en moi-même une voix qui me dit : « Vous ne pouvez dans ce cas-ci conserver cet objet ; vous devez le rendre. » Voilà la *loi* de la conscience. — Quelqu'un m'a

outragé, la colère me gagne ; je saisis une arme : Arrête ! C'est le *cri* de la conscience. Mais je me complais dans l'idée de la vengeance, je continue à nourrir cette idée, je vais en avant. Aussitôt je sens que le cœur n'est pas tranquille. « Qu'as-tu fait ? » C'est le *remords* de la conscience.

On confond parfois la loi et l'opinion avec la conscience.

La loi, c'est la règle générale déterminant le bien et le mal *en eux-mêmes*.

L'opinion, c'est le jugement *collectif* porté sur certains actes...

On confond encore l'appréciation pratique avec l'appréciation théorique. Les théologiens appellent *syndérèse* un jugement théorique tel que : *Le vol* est mauvais, *le vol* est défendu. Au contraire, la conscience s'énonce d'une manière toute pratique : Tu ne peux pas faire *ceci*, tu n'es pas obligé de faire *cela*.

II. — Importance de la conscience.

A. Elle fait la noblesse et la grandeur de l'homme. 1° Prise en général, elle distingue l'homme des êtres inférieurs, de ceux qui n'ont que l'instinct, par exemple. 2° Nous pouvons dire qu'elle constitue les nuances de perfectionnement moral qui distinguent les hommes entre eux. Le cannibale qui se nourrit de la chair de ses semblables... Le barbare aux mœurs grossières... Le chrétien... Le saint... Mais n'y a-t-il pas là matière à illusion ?

B. Oui, car si la conscience en général est la condition du perfectionnement moral, la *rectitude* de la conscience est la mesure théorique de l'infaillibilité de l'homme...

C. Allons plus loin. La *fidélité à la conscience* est la condition de la vertu de l'homme...

D. Enfin, la perfection *pratique de la conscience* est la mesure du bonheur de l'homme pour le temps et pour l'éternité...

Conclusion. — Nous voulons former notre conscience, et nous tâcherons d'agir conformément aux lois d'une conscience bien formée.

II. — ÉLÉMENTS ET DÉVELOPPEMENT DE LA CONSCIENCE.

Nous avons donné la définition de la conscience... puis nous avons constaté son importance, par cette simple réflexion, qu'elle est la mesure de la perfection morale..

Voyons aujourd'hui ce que la conscience suppose, et ensuite comment elle se forme, se développe et se complète.

I. — Éléments de la conscience.

Pour qu'un être quelconque puisse avoir une conscience, il faut lui supposer une intelligence et une volonté.

a) L'intelligence fournit la connaissance du bien et du mal moral sous leurs formes diverses et d'après les circonstances où nous nous trouvons.

Le bien et le mal, c'est ce qui est permis ou défendu, juste ou injuste... Et par là nous venons à la notion de vice et de vertu en général... Mais quand il est question de *conscience*, ces notions s'appliquent à *nous* dans le moment *actuel*, et relativement à un acte spécial...

b) Dans la *volonté*, la conscience suppose attraction vers le bien, éloignement du mal ; mais le bien étant considéré comme *notre* bien, le mal étant considéré comme *notre* mal... De même que dans l'ordre physique il ne suffit pas pour souffrir ou pour jouir d'avoir la connaissance théorique de ce qui est agréable ou désagréable, mais qu'il faut le sentir *en soi*, de même pour le bien et le mal...

II. — D'où viennent cette connaissance et cette propension ?

Allons immédiatement à la source de toute conscience : cette source, c'est Dieu ! Dieu, bien parfait manifesté à l'homme et éclairant son intelligence ; Dieu, bien parfait manifesté à l'homme et captivant son cœur. La con-

science parfaite est là ! « Mais non ! me dites-vous, cela est impossible ! » Et pourtant je vais vous le montrer.

Premier degré de la conscience : La conscience *humaine*. — Il est au fond du cœur de tout homme une connaissance rudimentaire de ce que l'homme doit à Dieu, de ce qu'il doit à ses semblables, de ce qu'il se doit à lui-même. Sans cela, on n'est pas homme. Si cet élément est développé par une éducation qui ne sort cependant point d'un ordre inférieur, cette conscience naturelle pourra se perfectionner tant soit peu...

Deuxième degré : La conscience *sociale*. — Ici il y a plus de civilisation, plus de rapports des hommes entre eux, mais au point de vue purement humain et social... Je n'examine pas si cela est possible sans une révélation divine...

Troisième degré : La conscience *chrétienne*. — Éducation chrétienne : *a)* Connaissance non seulement de la loi naturelle, mais encore des lois divines positives, des lois ecclésiastiques.

b) Développement de l'amour du bien... efforts pour se rapprocher du type du bien incréé, qui est Dieu, et du type du bien incarné, qui est Notre Seigneur Jésus-Christ.

Conclusion. — Au fond de notre cœur il y a une *étincelle*... mais l'éducation doit faire de cette étincelle un flambeau capable d'éclairer toute notre vie...

Au fond de notre cœur il y a un *germe*... mais ce germe, pour se développer, pour devenir arbre et porter des fruits, a besoin de l'éducation...

III. — ROLE DE LA CONSCIENCE.

Mihi autem pro minimo est ut a vobis judicer, aut ab humano die ; sed neque meipsum judico. Nihil enim mihi conscius sum, sed neque in hoc justificatus sum : qui autem judicat me, Dominus est. (I Cor. IV, 3, 4.)

Question importante : *Quel est le rôle de la conscience ?* Est-il vrai que nous ne relevons que de notre conscience ? En quel sens la conscience est-elle le juge de chacun ?

En d'autres termes : Nous avons au fond de nous-mêmes un tribunal qui prononce sur nos actions, qui nous approuve et nous absout, nous blâme et nous condamne. Est-ce que le jugement de Dieu ratifie ce jugement de notre conscience ? A cette question nous répondrons par trois principes.

Premier principe. — Dans le dessein de Dieu, la conscience doit être notre guide et le juge de nos actions. Par une admirable disposition de sa providence, non seulement il a posé la loi, mais il a mis au fond de nos cœurs l'écho de cette loi ; non seulement il nous offre le bien, mais il incline notre volonté vers le bien... Comparons cela à la vie matérielle. Pour entretenir la vie de nos corps nous devons prendre ce qui nous convient, laisser ce qui nous nuit. Dieu sachant cela, nous a donné les *sens extérieurs*... Il nous a donné de plus la force musculaire, qui nous rapproche ou nous éloigne des objets... Il en est de même dans la vie morale...

Deuxième principe. — Mais pour qu'il en soit ainsi, il faut supposer que les deux éléments dont se compose la conscience, soient dans leur état normal, c'est-à-dire :

a) Que l'intelligence connaisse suffisamment la loi. En d'autres termes, il faut une conscience *éclairée*, c'est-à-dire une conscience qui ait conservé la lumière primordiale de la loi naturelle et acquis par l'éducation la connaissance de la loi positive...

De plus, la volonté doit être convenablement formée à l'amour du bien et à la haine du mal. Autrement dit, la conscience doit être *droite*... Elle doit aussi être *délicate*, c'est-à-dire sensible aux moindres différences...

Troisième principe. — Si la conscience manque de lumière ou de rectitude :

a) Si c'est sans notre faute, nous ne sommes pas coupables d'avoir suivi notre conscience...

b) Si nous avons eu la lumière, mais si nous y avons fermé les yeux ; si nous avons eu une conscience droite et délicate, et si nous l'avons étouffée, nous sommes coupables de cette mutilation et de toutes ses conséquences...

c) Si notre conscience a manqué de lumière ou de rectitude, parce que nous n'avons pas assez cherché la lumière ou pas assez laissé agir l'éducation, Dieu nous jugera...

Conclusion. — Le juge suprême, c'est Dieu : heureux celui dont la conscience reflète le jugement de Dieu !

IV. — DIFFÉRENTES FORMES DE LA CONSCIENCE.

Milites bonam militiam, habens fidem et bonam conscientiam ; quam quidam repellentes, circa fidem naufragaverunt. Acquittez-vous de tous les devoirs de la milice sainte, conservant la foi et la bonne conscience, à laquelle quelques-uns ayant renoncé, ont fait naufrage dans la foi.

(I Tim. I, 18, 19.)

N'est-il pas étonnant de voir réunies dans ce texte deux choses en apparence si distinctes : la foi et la conscience, et d'entendre dire que c'est de la conscience que dépend la foi ? Ne serait-ce pas plutôt le contraire ?...

Nous avons vu le rôle de la conscience et les principes qui déterminent ce rôle. Voyons aujourd'hui les *formes* de la conscience et la *responsabilité* que ces formes entraînent. Nous en conclurons combien il est important de profiter des moyens de se former la conscience.

I. — Formes de la conscience.

N'oublions pas ce que nous avons dit : la conscience se compose de deux éléments, qui sont la connaissance de la

loi et l'amour du bien... N'oublions pas non plus la comparaison que nous avons établie : la perspicacité spirituelle et la sensibilité spirituelle...

D'après cela, la conscience de l'homme peut être : ou *saine* — ou *malade* — ou *morte*... La conscience peut encore être droite ou tortueuse... délicate, scrupuleuse, timorée, — relâchée, insensible ou endurcie...

A. Conscience saine et parfaite, c'est-à-dire *éclairée, délicate, efficace, vraiment droite.* Elle est à l'état parfait... Elle connaît le bien et le mal, elle aime le bien et déteste le mal... Celui qui la possède, fait le bien et fuit le mal...

B. Dès lors qu'une qualité requise pour la conscience parfaitement saine manquera, nous aurons une conscience malade.

a) Si la conscience n'est pas *éclairée*, elle est *erronée* d'une façon coupable ou excusable... Conscience scrupuleuse...

b) Si elle n'est pas *droite*, elle est tortueuse...

c) Si elle n'est pas *délicate*, elle sera relâchée...

C. Enfin, si nous l'étouffons tout à fait, elle sera *aveuglée* et *endurcie ;* c'est la conscience morte. Cela arrive, quand la *foi* est morte...

II. — Responsabilité.

Voilà les formes actuelles de la conscience. Pour les apprécier, transportons-nous au moment solennel et suprême où, après la mort, la conscience de chacun se réveillera au grand jour de l'éternité.

a) *Réveil de la conscience droite.* Quel bonheur !

Paroles de sainte Agnès appliquées à cette conscience : *Ecce, quod concupivi, jam video ; quod speravi, jam teneo : ipsi sum juncta in cœlis quem in terris posita tota devotione dilexi !*

b) *Réveil de la conscience fausse.* — Ou bien sa culpabilité ne sera pas assez grande, et l'âme sera sauvée... Ou bien Dieu trouvera l'âme coupable, et l'âme sera perdue.

Mais dans le premier cas elle aura une gloire bien moindre dans le ciel... et elle passera par une grande expiation... Regrets ; vie stérile au lieu d'une vie féconde...

Dans le deuxième cas, condamnation, et l'on devra se dire : C'est ma faute ; je n'ai pas cherché la lumière, je n'ai pas suivi la lumière.

c) *Réveil de la conscience aveuglée et endurcie.* Terrible réveil. *Ergo erravimus !* Dieu... Jésus-Christ... l'Église...

Donc : Cœur joyeux, cœur plein de regrets, cœur désespéré : voilà les alternatives entre lesquelles nous devons choisir.

Conclusion. — Que faut-il faire maintenant ? Éclairer, former notre conscience.

V. — LUTTES DE LA CONSCIENCE.

Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.
(Ps. xciv, 8.)

Quelle est cette voix que l'Esprit-Saint nous engage à écouter d'une oreille docile et contre laquelle nous devons nous garder d'endurcir nos cœurs ? C'est d'abord la voix de Dieu même... mais c'est aussi la voix de notre conscience, car, nous l'avons vu, la conscience est l'écho de la loi divine. Or, il est des circonstances où il est surtout important d'entendre le cri de la conscience en détresse : c'est *quand elle lutte*. Et il y a trois luttes souverainement critiques. Elles ont lieu, — quand la conscience lutte contre la séduction ; — quand elle lutte contre la léthargie mortelle ; — quand elle lutte, *soit* pour la conversion *soit* pour la perfection de notre âme.

Il y a donc trois luttes et quatre phases de la lutte. Voyons cela.

I. — Phases de la lutte.

Je prends un jeune homme innocent... une jeune fille candide... un chrétien fervent... une femme pieuse... Leur vie s'écoulera-t-elle dans la paix et dans le calme ? — Non, et pour la plupart il viendra un moment où l'esprit du mal tentera de les séduire. Quelquefois il tâchera de les pousser directement dans l'abîme du péché... plus souvent il cherchera à les attirer doucement par l'appât de plaisirs indifférents mais dangereux... d'une affection pure mais trop sensible... d'une prospérité désirable mais qui nécessite le sacrifice de la conscience. Que se passe-t-il alors ? Laissez une des victimes de la séduction vous raconter son histoire. *(Faire tout raconter par la victime elle-même.)*

Lutte entre la conscience et la séduction. L'homme altéré de bonheur voit devant lui une coupe que lui présente un enchanteur. *La coupe :* Viens ! Vois, je contiens le plaisir ; je suis la gloire, je suis la fortune, je suis le bonheur ! — *La conscience :* N'avance pas ! Entre ces objets et toi, Dieu a mis une barrière. Au delà de cette barrière est le *mal !* Est-ce que tu voudrais la franchir ? — Non, je ne la franchirai pas !

Mais la tentation se fait entendre derechef, et il arrive alors trop souvent qu'on fait vers le mal un premier pas. On ne voulait point commettre le mal, et voici qu'on veut voir s'il existe.

On fait un deuxième pas. On avait horreur du mal. Cette horreur disparaît.

Bientôt un troisième pas. On n'osait regarder le mal en face. Cette fois on se met à le contempler ! « Cela ne me fait plus rien, » dit-on.

Puis un quatrième pas. On regardait le mal comme un suprême malheur. On commence à se dire : « Mais, qui sait s'il n'y a pas là une grande jouissance ? »

Cinquième pas. On regardait le mal comme un crime : à présent on en est déjà à l'excuser.

Or, que manque-t-il encore ? un seul pas. Il n'y a plus qu'à dire : « Je veux en goûter ! » L'on goûte ; c'en est fait : on est tombé !

LUTTE ENTRE LA CONSCIENCE ET LA LÉTHARGIE MORTELLE. Quand le pécheur a pris la coupe, il en goûte la douceur ; mais immédiatement aussi l'*amertume* du remords se fait sentir. Il jette alors la coupe loin de lui, il veut fuir, il veut repasser la barrière ; aussitôt commence une seconde lutte. Le démon connaît le faible de ce pauvre cœur qu'il a entraîné une première fois. Et voici sa tactique : de la chute il conduit à la rechute, de la rechute à l'habitude, de l'habitude au découragement, du découragement à la défiance, au désespoir et à l'endurcissement.

a) La rechute. On tombe, on se relève... On retombe, avec l'espoir de se relever... En attendant, on ne quitte pas l'occasion, on ne fait pas les sacrifices nécessaires...

b) Les rechutes devenant plus fréquentes, deviennent aussi plus faciles, plus rapprochées ; on se fait comme une *habitude* du vice.

c) De là *le découragement.* « Pourquoi lutter ? » La conscience a beau réclamer ; on ne l'écoute pas. « A quoi bon ? »

d) De là *la défiance de Dieu.* On ne croit plus à la grâce, à la prière, et l'on ne songe pas qu'on a soi-même tari les sources de la grâce...

e) L'endurcissement. On en arrive à conclure qu'il n'y a rien à faire, qu'il ne peut pas en être autrement. Alors vient le désespoir avec la haine de Dieu, ou avec l'abrutissement et le calme stoïque. La conscience est endormie, elle est quasi morte. Cela peut avoir lieu pour toute la conduite chrétienne ou pour un point en particulier. Cependant la mort n'est pas encore là ; la vie existe encore.

LUTTE ENTRE LA CONSCIENCE QUI SE RÉVEILLE ET LA LÉTHARGIE QUI VEUT L'ASSOUPIR DE NOUVEAU.

Une comparaison : Un voyageur qui veut gravir le sommet des Alpes, a abandonné son guide. Il s'avance, mais voilà qu'il glisse au fond d'un précipice. Là il s'en-

dort, jusqu'à ce qu'une pierre détachée du haut de la montagne vient le frapper. Un jet de sang jaillit de la blessure. Notre voyageur se réveille ; il sent le froid. Malheureux ! levez-vous, l'engourdissement va vous gagner !...

Sur un plus petit théâtre, c'est la lutte de l'homme qui, vaincu par l'ivresse, s'est laissé tomber sur un monceau d'immondices le long de la route ! Permettez-moi, M. F., de vous faire entendre encore une fois ce qui se passe au fond de son être.

Il délibère. Première question : *Devrais-je me relever ?*

N'es-tu pas honteux, se dit-il, d'être là ? — Que va-t-il t'arriver ? Si tu mourais ici ?

Deuxième question : *Puis-je me relever ?* Y a-t-il moyen ?

Troisième question : *Oserais-je me relever ?* — Que vont dire ceux qui m'ont vu gravir la montagne ? Ils vont se moquer de moi !

Quatrième question : Mais il ne suffit pas de se relever, il faut continuer à marcher ! *Le puis-je ?* — Pourquoi-pas ?

Application. Pauvre voyageur dévoyé, tu as voulu gravir seul les rocs escarpés ; tu as voulu suivre le chamois et l'élan ; tu as voulu cueillir des fleurs parfumées ; tu es tombé dans le précipice. Relève-toi : c'est Dieu qui te parle, Dieu qui t'envoie un guide pour te ranimer et te conduire. Augustin, Paul, Ignace, Jérôme, André Avellin, relevez-vous !

Quatrième phase de la lutte. Celle d'une conscience qui, sous l'action de la grâce, aspire à une plus héroïque vertu, et lutte contre la nature qui voudrait se contenter de la médiocrité.

Sophismes de la nature. a) Cela n'est pas indispensable ! — Indispensable en général, non ; nécessaire pour vous, peut-être, et utile sans aucun doute !

b) Cela est difficile. — C'est vrai, mais la grâce nous rend plus forts que tous les obstacles.

c) Cela doit être ennuyeux ! — Qu'en savez-vous ?

II. — Conseils aux lutteurs.

Aux lutteurs de la première catégorie : *Arrêtez-vous !* Qui que vous soyez, quel que soit le point auquel vous soyez arrivé, je vous en supplie : arrêtez-vous ! Ecartez-vous de la barrière !... Revenez au beau milieu du terrain que la loi de Dieu vous assigne...

Aux lutteurs de la deuxième catégorie : *Laissez-vous conduire !* Histoire des sirènes et d'Ulysse attaché au mât d'un vaisseau... Attachez-vous au mât de la croix ; fuyez le péché ; n'écoutez pas ces voix enchanteresses et trompeuses qui retentissent à vos oreilles !...

Aux lutteurs de la troisième catégorie : *Ne tardez pas !* Vous n'êtes pas sûrs du lendemain...

Aux lutteurs de la quatrième catégorie : *Ne marchandez pas avec Dieu !* Quand il s'est agi de votre honneur, de votre fortune, vous n'avez jamais cru en faire trop pour réussir ; et vous marchanderiez, quand il s'agit du bien de votre âme !...

VI. — LA CONSCIENCE HUMAINE DEVANT LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Surrexit Dominus vere. (Luc. xxiv, 34.)

Le fait de la résurrection... La nouvelle qui s'en répand... Effet produit sur les différentes personnes qui sont intervenues dans la passion.

1. La Vierge Marie. — *Lætare !*

2. Madeleine et les autres saintes femmes ; saint Jean. — Vous n'avez pas espéré en vain...

3. Les disciples en général. — Repentez-vous de votre lâcheté...

Saint Pierre. — Votre conduite n'a pas été à la hauteur de votre foi...

4. Le centurion ; les soldats ; le peuple repentant. — Vous avez cru ! maintenant repentez-vous... Demandez pardon... Le Seigneur vous fera miséricorde.

5. Les soldats gardiens du sépulcre.

6. Les princes des Prêtres et les Pharisiens.

Aux premiers la conscience crie : Rendez témoignage à la vérité...

Aux seconds : Vous voilà condamnés ; rendez, vous aussi, hommage à la vérité...

Ces derniers, loin d'écouter la voix de la conscience, donnent de l'argent aux soldats pour qu'ils mentent... De nos jours, ces deux catégories sont représentées par les folliculaires et les francs-maçons.

7. Pilate, Hérode, les païens, les Juifs infidèles. — Leur conscience leur disait : Convertissez-vous ! Ils hésitaient. Les voilà heureux d'avoir un prétexte pour étouffer leur conscience. « Il n'est pas ressuscité. Les disciples ont enlevé son corps ! »

Et ils ne raisonnent pas ; ils ne discutent pas cet argument si simple : Ou les soldats ont dormi ou non. S'ils ont dormi, comment savent-ils que les disciples ont enlevé le corps ? S'ils n'ont pas dormi, comment n'ont-ils pas empêché l'enlèvement ?

Et cet autre argument : Ou les soldats ont laissé enlever le corps ou ils mentent. Dans l'un et dans l'autre cas ils doivent être punis. Or, on ne les punit pas. Donc il y a autre chose !

8. Est-il encore quelqu'un à qui nous devions penser ? Oui, M. F. Au fond de la vallée, à un arbre du ravin on voit une corde qui balance encore. Au pied de l'arbre gît un cadavre. Une volée de corbeaux s'abat sur cette proie. C'est Judas ! Lui seul ne pourra pas profiter de la mort et de la résurrection du Christ. Tous les autres le peuvent encore...

Parmi les endurcis d'aujourd'hui, il y aura peut-être demain des Pauls et des Augustins. Ceux qui désespèrent sont seuls perdus !

Péroraison. — Application aux diverses catégories d'hommes qui sont de nos jours en présence de l'Église, la continuatrice de Jésus ressuscité.

CONFÉRENCES SUR LA MORALE

CONFÉRENCES SUR LA MORALE

INTRODUCTION.

Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam.
(Ps. CXVIII, 34.)

I. Comment la question de la *morale* s'est-elle posée dans la société contemporaine ? C'est à propos de l'éducation. On a voulu organiser l'enseignement soi-disant neutre ; mais on a vite compris que l'enseignement ne suffisait pas, et qu'il fallait, de plus, l'éducation : or, l'éducation est basée sur la morale ; et comme on ne voulait pas de la morale religieuse, on a été amené à inventer la *morale neutre*, comme base de l'éducation neutre.

Cette prétendue morale neutre fut inventée dans les loges maçonniques, et imposée par un gouvernement d'athées pratiques aux familles qui dépendaient de lui, avec une véritable tyrannie, dont nous avons tous été témoins (1). Une partie, trop grande hélas ! de nos compatriotes, a cru d'abord devoir subir cette violence. Peu à peu, cependant, grâce au zèle de nos évêques et de nos prêtres, grâce à nos hommes d'État, grâce à nos écrivains, grâce à nos conférences, à notre presse catholique, la lumière s'est faite, et presque partout l'esclave de l'État s'insurge contre la morale neutre et universelle. Il devient donc important de se rendre compte de l'objet en question.

II. Nous allons en conséquence :

1° Examiner s'il y a une vraie morale sans religion.

(1) Pendant la lutte scolaire en Belgique, de 1878 à 1884.

2° Nous montrerons que toute morale dépend de Dieu, de l'homme, et des rapports de Dieu avec l'homme ; et nous aurons ainsi de quoi prouver que la morale neutre et sans Dieu est non seulement antichrétienne, mais encore nulle et absurde.

3° Nous conclurons que l'enseignement de cette morale dite neutre constitue un véritable attentat au bon sens et au respect que tous les hommes sensés professent pour la religion catholique.

III. Quel ton prendrons-nous ? — Le ton d'un entretien familier.

Pourquoi ? parce que le sujet est trop relevé, trop abstrait, pour être traité ici autrement. Il lui faut ou une dissertation savante ou une causerie familière...

DEUXIÈME CONFÉRENCE SUR LA MORALE.

DÉFINITION DE LA MORALE.

Lex mea in corde eorum. (Isai. LI, 7.)

A l'imitation du philosophe Diogène... prenons en main la lanterne du sens commun, et allons à la recherche de la *morale*...

Mais, pour connaître la vraie, tâchons d'abord de savoir — *ce qu'est* la morale, — et *d'où elle dépend.*

I. — Définition de la morale (par méthode analytique).

A. A quoi s'applique le mot : *morale ?*

a) Pas aux *minéraux*, ni aux plantes !... pas aux agents physiques... pas au tonnerre ou à la pluie...

b) Pas aux animaux : animaux sauvages, lions, panthères, hyènes, serpents... Au singe ?... Animaux domestiques : chat fripon et traître ; chien fidèle.

c) Pas aux enfants tant qu'ils n'ont pas encore l'usage de la raison. Ils peuvent avoir alors un caractère... des instincts... des tendances... ils n'ont pas de *moralité*. Ce petit enfant *pourra* être un jour moral ; il ne l'est pas encore...

d) Pas aux fous. Ils peuvent être inoffensifs ou dangereux, propres ou malpropres, mais pas *moraux*. Ce fou peut avoir été un homme *immoral*... Il ne l'est *plus*.

e) Aux sauvages, oui... aux hommes civilisés, oui... puisqu'il s'agit ici d'êtres *intelligents et libres*...

B. Chaque fois que ce mot s'applique, il suppose des *devoirs*.

L'homme peut, sans être *immoral*, faire ou laisser soit l'agréable, soit l'utile, soit le convenable ; mais du moment qu'il fait ce qui n'est pas *honnête*, du moment qu'il manque à son *devoir*, il est immoral. Aussi longtemps qu'il agit selon son devoir connu, il est moral. Donc la morale suppose un être intelligent et libre placé devant des devoirs qu'il connaît et remplit ou ne remplit pas. — La morale (prise *objectivement*) est donc : *L'ensemble des devoirs imposés à un être intelligent et libre*.

II. — Qu'est-ce que le devoir ?

C'est l'obligation imposée par une volonté supérieure. Pour qu'il y ait devoir, il faut une volonté supérieure...

Si moi-même je pouvais en dernier ressort me tracer mon devoir, je pourrais aussi le changer à mon gré, et par suite le devoir n'existerait pas pour moi... Et si je ne puis pas changer mon devoir à mon gré, c'est qu'il y a quelque chose en moi qui ne vient pas de moi, quelque chose qui s'impose à moi.

Je constate mes devoirs ; je ne me les impose pas. Je constate qu'il y a en moi l'obligation de me conformer à un ordre, à un arrangement préexistant, indépendant de ma volonté...

Cet ordre, de qui peut-il venir ? Il ne peut venir que de Dieu. C'est ce que nous prouverons la fois suivante.

TROISIÈME CONFÉRENCE SUR LA MORALE.

LA MORALE NE DÉPEND PAS DE L'HOMME.

Lex mea in corde eorum. (Isai. LI, 7.)

Nous avons cherché ce qu'est la morale, et nous avons trouvé que c'est la connaissance et la pratique du devoir par un être intelligent et libre.

Le devoir est l'obligation imposée par une volonté supérieure. C'est ainsi que nous le comprenons ; et quand nous disons « devoir, » nous supposons deux choses : une obligation qui nous est imposée, et la connaissance de cette obligation. En parlant du devoir nous supposons toujours, avons-nous dit, une volonté supérieure ; mon devoir ne résulte pas de mon idée ni de ma volonté... car en ce car il ne pourrait s'appeler *devoir*... Il consiste dans une relation existant entre ma volonté et certaines circonstances où je me trouve. — Je puis bien souvent ne pas m'engager dans ces circonstances ; mais une fois que j'y suis, je ne puis pas modifier les devoirs qui en dérivent. Application à l'enfant... au jeune homme... à l'époux... au père de famille... application au soldat...

Cela doit être : nos devoirs et, par conséquent, la morale ne peuvent dépendre de notre appréciation.

Si le devoir dépendait de l'appréciation d'un chacun, il en résulterait d'abord que tous ceux qui rejettent certains devoirs ont raison aussi bien que ceux qui les admettent. Or, d'après leur degré de développement, les hommes voient les choses d'une façon bien différente les uns des autres... Leur appréciation varie d'après leur caractère, leurs habitudes, le milieu social où ils se trouvent... Nous voyons que l'enfant ne regarde dans les objets que le côté matériel... le jeune homme est d'ordinaire insouciant, l'homme fait ambitieux, le vieillard égoïste...

Il y a l'homme paresseux, le vindicatif, le sensuel... Il y a bien de la différence entre les appréciations de l'anthropophage et celles de l'Hindou ou du Chinois...

Il en résulterait encore que cette appréciation personnelle et souveraine de chaque homme devrait être respectée, et qu'en agissant d'après elle on ne mériterait jamais ni blâme ni châtiment. — Donc il y aurait une juste et inévitable impunité assurée à tous les excès. Supposons réunis ici un Zoulou, un Hindou, un Chinois, un Arabe... Que verrez-vous ?

Mais, dira quelqu'un, ceux-là seuls ont raison, ceux-là seuls sont respectables, qui se font une idée juste de leurs devoirs. C'est là que je vous attendais ! Vous admettez donc que les uns ont raison et que les autres ont tort, que les uns sont dans le vrai et les autres dans le faux. Donc il y a une loi *indépendante de leur appréciation !* Nos obligations ne résultent donc pas de notre idée ou de notre volonté. Tout ce que nous pouvons faire, je le répète, c'est de constater leur existence.

Un exemple. Il fait soir. Trois hommes sont en présence d'un objet... L'objet est noir, dit le premier. Le second allume une bougie et dit : Il est vert. Le troisième, qui a vu l'objet pendant le jour, dit avec assurance : Il est bleu ! Est-ce que tous les trois ont raison ? Non. — Pourquoi ? Parce que la couleur de l'objet ne dépend pas de leur vue, mais que la vérité de leurs appréciations dépend au contraire de leur conformité avec une réalité indépendante d'elles. — Ainsi en est-il de la connaissance du devoir, et du devoir lui-même...

Nous constatons ainsi que le devoir est *au-dessus* de l'homme et *indépendant* de l'homme. Nous pouvons donc déjà conclure que *la morale* est également *supérieure à l'homme et indépendante de lui.*

Mais où est-elle et de qui dépend-elle ? C'est ce que nous examinerons dans la suite.

QUATRIÈME CONFÉRENCE SUR LA MORALE.

LA MORALE VIENT DE DIEU.

Sciatis quia ego Dominus. (Exod. xxxi, 13.)

Nous avons donné la définition de la morale et nous avons prouvé qu'elle est indépendante de l'homme et au-dessus de l'homme.

I. — Avant de chercher d'où elle vient, tirons immédiatement quelques CONSÉQUENCES de cette première preuve.

1re Conséquence. — Absurdité du matérialisme, du positivisme et des doctrines similaires.

La morale ne vient pas de la matière.

Quelle est la matière qui produirait la morale ? Et si cela est le propre de matières diverses, dans quelles conditions produisent-elles la morale ? Est-ce par cristallisation, par fermentation ? La morale s'acquiert-elle en mangeant du sucre candi ou du pain ?... Il y a une variété infinie dans les façons dont les hommes pris individuellement s'assimilent la matière : y aura-t-il aussi une infinité de morales différentes ? *Si oui*, nous retombons dans les absurdités réfutées plus haut... *Si non*, de quelle manière se procure-t-on la morale ?

2e Conséquence. — Absurdité du *Contrat social*, au point de vue de la morale aussi bien qu'au point de vue de l'organisation de la société humaine.

La morale, dit-on dans un certain milieu, est née d'une convention...

a) Quand cette convention a-t-elle commencé ? L'histoire se tait. Était-ce aux temps préhistoriques ? A l'âge du bronze, du fer, du silex, de la pierre taillée ?

Et comment l'accord de plusieurs a-t-il pu produire l'obligation ? — Pour imposer ce contrat, faut-il être un contre un, ou un contre deux ?... Mais s'il se trouve quel-

qu'un qui soit à lui seul aussi fort que deux, aussi malin que deux ?

Quant aux sociétés, laquelle fera la loi ? la nôtre ou celle des Zoulous, par exemple ? Mais nous aurons soin, disent nos inventeurs de morales, nous aurons soin de civiliser les Zoulous. — Oui, mais de quel droit ?...

Vous voyez, mes Frères, combien toute cette théorie du contrat social est ridicule.

II. — D'OU VIENT DONC LA MORALE ?

A. La morale doit venir d'un être doué d'intelligence et de volonté.

a) Personne ne met dans ses œuvres ce qu'il n'a pas en soi... donc intelligence.

b) Imposer une obligation à la volonté, ne peut se concevoir comme le fait d'un agent privé de volonté...

B. La morale doit venir d'un être dont le domaine s'étende à tout...

C. La morale doit venir d'un être qui ait existé avant le monde et qui doive exister toujours... Cet être doit exister *avant le monde :* pour lui donner des lois. Il doit exister *toujours :* pour exécuter la sanction qu'il aura donnée à sa loi.

D. La morale doit venir d'un être supérieur à tout ce que nous connaissons... Comment le nommerons-nous ? Dieu.

CINQUIÈME CONFÉRENCE SUR LA MORALE.

ORIGINE DE LA MORALE.

Sciatis quia ego Dominus. (Exod. xxxi, 13.)

Nous avons prouvé jusqu'ici que la morale vient de Dieu, et cela parce qu'elle est supérieure à l'homme. Elle ne peut, avons-nous dit ensuite, avoir son origine ni dans la matière, ni dans un contrat venant des hommes. Nous

avons montré encore qu'elle doit venir d'un être intelligent, tout-puissant, immense et éternel, donc d'un Dieu.

Faisons encore un pas. Est-ce d'un Dieu quelconque ou de divers dieux que viendra la morale ? Non ! — Nous disons que *la morale dépend du seul vrai Dieu, et de la connaissance que nous avons de ce seul vrai Dieu.*

A. Remarquons d'abord que la morale doit venir d'un Dieu *déterminé*, d'un Dieu *personnel*, d'un Dieu-Providence.

a) Sans supérieur *déterminé*, rien de certain ; sans *certitude*, point d'obligation.

b) Le Dieu *impersonnel*, c'est le Dieu du panthéisme. Si le panthéisme est vrai d'une façon quelconque, il n'y a pas de morale pour l'homme ; car, dans ce cas, l'homme n'a pas de supérieur. En effet, si mon intelligence ne fait qu'un avec l'intelligence de Dieu et avec la volonté de Dieu, il n'y a rien qui puisse m'imposer une loi...

c) S'il n'y a pas de *Dieu-Providence*, c'est-à-dire, si Dieu ne s'inquiète pas de ce que font les hommes, il s'en suit aussitôt qu'il n'y a pas de morale pour eux... Quel chaos ! La morale sera le droit du plus fort, du plus rusé, du plus hardi...

B. Étant donné Dieu, tel que nous l'avons dépeint, je dis qu'il faut remonter à lui pour avoir la vraie notion de la morale, car la morale, considérée objectivement, étant l'ensemble des obligations imposées par un supérieur à l'être intelligent et libre, il est clair que trois éléments entrent dans cette définition.

1. Le supérieur.
2. L'inférieur.
3. Les circonstances où se trouve l'inférieur.

Recourons encore une fois à la comparaison.

a) Pour connaître les conditions d'une relation quelconque, il faut connaître les deux objets ou les deux individus qui sont mis en relation... Idée d'*associé*, de *frère*... d'*inférieur*...

b) Pour connaître les relations existant entre un infé-

rieur et un supérieur, il faut connaître l'inférieur, le supérieur et les circonstances qui les relient l'un à l'autre. S'agit-il, par exemple, des relations entre *maître et domestique :* il n'est pas indifférent de savoir si c'est pour le service de toute la maison ou pour la cuisine seulement que le domestique s'est engagé... S'agit-il des relations entre *général et soldat :* il faudra savoir s'il s'agit du service dans l'infanterie, dans la cavalerie ou dans l'artillerie... S'il s'agit du temps de paix ou du temps de guerre...

c) Si de plus l'inférieur dépend complètement du supérieur, il faudra non seulement connaître le supérieur, mais de plus ses intentions et le but qu'il se propose.

d) Mais si le supérieur avait créé l'inférieur, il faudrait savoir à quelle fin il l'a créé, et de quelle manière il veut que l'inférieur atteigne cette fin...

Dans ce cas il y aura deux choses qui concourront à déterminer les obligations de l'inférieur : 1. sa nature ; 2. la volonté du supérieur.

Il nous reste donc, après avoir appris à connaître notre nature, à rechercher les intentions et la volonté de Dieu. Alors seulement nous aurons en main les éléments qui nous permettront de parler sainement de la *morale !*

SIXIÈME CONFÉRENCE SUR LA MORALE.

RAISON D'ÊTRE DE LA MORALE.

Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam.
(Ps. CXVIII, 34.)

La morale vient de Dieu, du Dieu véritable, personnel, du Dieu-Providence. A quels signes reconnaîtrons-nous cette morale ? Avant de formuler une réponse à la question, considérons Dieu et voyons comment les choses ont dû se passer. Nous avons remonté, descendons.

Je me représente Dieu dans son infinie perfection. La saint Trinité...

Dieu décide de créer... En créant il doit avant tout avoir un but. Sa sagesse le demande, puisque c'est d'après ce but qu'il doit proportionner les êtres. Il ne peut s'agir ici de créer d'abord et puis d'assigner une destination à chaque être ; cela est absurde. L'homme lui-même, quand il agit en homme, a toujours un but en agissant. L'exécution ne fait que réaliser le but dont la vue a précédé au moment de l'intention. De là la maxime : Ce qui précède dans l'intention, suit dans l'exécution... Le but de Dieu doit être sa gloire...

Quant aux êtres privés d'intelligence, Dieu leur fait suivre des lois auxquelles ils obéissent aveuglément...

Mais Dieu a créé aussi des êtres intelligents... Il doit tirer d'eux sa gloire... Comment ? Évidemment, ces êtres devront avoir des facultés intellectuelles en harmonie avec leur fin. Ils devront pouvoir reconnaître leur fin et atteindre leur fin... Exemple du maître et du serviteur... Ou, si l'on aime mieux, de l'esclave...

Dans la nature de ces êtres devront se trouver les traces du dessein de Dieu, et une intelligence droite et éclairée devra pouvoir découvrir ces traces.

De plus, Dieu pourra, en dehors des devoirs qui résultent de la constitution physique, essentielle de la créature, lui en prescrire d'autres, pourvu qu'il les lui fasse connaître. Cela sera même plus conforme à sa puissance, à sa sagesse, à sa bonté...

Donc les devoirs de l'homme résultent :

a) du domaine de Dieu ;

b) de la fin des créatures ;

c) de la libre volonté de Dieu.

De là résulte aussi la morale... dans la mesure de la connaissance que nous avons de ces trois éléments...

Demandons à Dieu de nous éclairer !

SEPTIÈME CONFÉRENCE SUR LA MORALE.

LA MORALE CHRÉTIENNE.

Si ergo Pater ego sum, ubi est honor meus ?
(Malach. 1, 6.)

Nous avons prouvé que la morale dépend de Dieu, du seul vrai Dieu... Nous avons montré ensuite que, ce Dieu créant le monde, une double raison devait le guider dans les devoirs à imposer aux créatures raisonnables : d'abord, la fin essentielle qu'il se proposait en les créant, fin d'après laquelle il a dû déterminer la nature même des êtres raisonnables. En second lieu, son souverain domaine, sa sagesse et sa bonté, unies à sa liberté, qui lui permettaient d'imposer à ses créatures d'autres obligations que les obligations essentielles, à charge de les leur faire connaître.

Ces principes sont applicables à tous.

Nous allons examiner quelles en sont les conséquences c'est-à-dire, en d'autres termes, quelle est la situation : — 1° des chrétiens catholiques ; — 2° des infidèles ; — 3° des sociétés mixtes.

MORALE DES CHRÉTIENS CATHOLIQUES.

A. Catholiques, quelle est votre morale ? C'est :

a) Celle que la Providence de Dieu a toujours imprimée, dans tous les cœurs, dès le commencement du monde. Mais cette morale y a été et y est encore souvent obscurcie, affaiblie...

b) C'est celle du Décalogue, telle qu'elle a été perfectionnée par Notre Seigneur Jésus-Christ, et telle qu'elle nous est présentée par la Sainte Église.

B. Admettre cette morale, c'est notre honneur.

a) Elle nous élève au-dessus du rang qui nous serait

échu, s'il n'y avait eu en notre faveur, de la part de Dieu, que le seul fait de la création.

b) Elle nous élève au-dessus des autres hommes qui ne sont pas chrétiens.

C. La connaître et la faire connaître à nos enfants, c'est notre devoir...

Puisque la morale est l'ensemble des devoirs, le premier de nos devoirs est d'apprendre à la connaître...

Croire, même un seul instant, qu'il y a une morale non seulement indépendante de Dieu, mais *indépendante du Christ et de son Église*, c'est un crime.

D. Apprendre à connaître et pratiquer la morale prêchée par Jésus-Christ et enseignée sous son assistance par son Église, c'est notre intérêt ; sans elle, pas de bonheur pour nous dans l'éternité, ni même dans le temps !

HUITIÈME CONFÉRENCE SUR LA MORALE.

MORALE DES PAÏENS.

Ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis, testimonium reddente illis conscientia ipsorum. (Rom. II, 15.)

Nous avons vu quelle est la morale des chrétiens, des catholiques, et nous avons dit pourquoi les catholiques ne peuvent jamais y renoncer. C'est, disions-nous, leur devoir, leur honneur, leur intérêt qui l'éxige.

Voyons aujourd'hui quelle est la morale des païens.

Distinguons les païens de la barbarie et les païens de la civilisation...

A. Païens de la barbarie. — *a)* Ils portent la loi morale écrite dans leur cœur et dans leur conscience (preuve de la sagesse et de la bonté de Dieu).

b) Cette loi est certainement incomplète, et sa lumière peut bien facilement s'obscurcir et s'éteindre. Cela est

inévitable, s'ils écoutent leurs passions ou les préjugés au milieu desquels ils vivent.

c) Si cependant ils observent la loi de Dieu telle qu'ils la connaissent, Dieu les amènera par sa grâce à une loi plus parfaite, à la connaissance de la morale chrétienne.

Comment ? C'est son secret...

d) Dieu dit aux chrétiens : « Allez, enseignez ma loi à ceux qui ne la connaissent pas. Il y a dans leur intelligence et dans leur cœur comme une étincelle ; soufflez dessus et la flamme jaillira. »

B. Païens de la civilisation. — J'entends par là ceux qui, au milieu de la civilisation chrétienne, en face de la vérité catholique, vivent étrangers à la foi catholique, soit que leurs parents ne la leur aient pas transmise, soit qu'ils l'aient perdue eux-mêmes. Quelle est leur morale ?

a) Les premiers sont comme les païens de la barbarie, avec cette différence qu'il leur est venu par l'éducation, qu'ils ont reçue, beaucoup d'échos de la morale catholique... Ils ont en outre sous les yeux l'autorité dépositaire de cette morale, et ils peuvent y recourir...

b) Les seconds ont perdu l'impression de la morale catholique, soit par un effet de leur orgueil, soit par un effet de leur dépravation personnelle. Leur état est bien plus déplorable que celui des précédents, parce qu'il est une conséquence ou un châtiment de leur conduite. — Pour en sortir, ils doivent déposer leur orgueil, en reconnaissant que l'homme ne peut pas se suffire à lui-même, et sortir de l'état de corruption où ils sont tombés, et pour cela commencer par observer la loi morale inscrite dans leurs cœurs par la main de Dieu...

Et nous, que devons-nous faire ? Les aider, mais non pas abdiquer devant eux !

NEUVIÈME CONFÉRENCE SUR LA MORALE.

MORALE DES SOCIÉTÉS MIXTES.

Et cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos.
(Jo. VIII, 32.)

Avant de trancher la question, il faut parfaitement déblayer le terrain où elle est débattue.

Rappelons-nous donc d'abord la situation des catholiques et celle des païens.

En matière de morale, les catholiques ont la vérité. Ils l'affirment ; ils ont droit à ce que leur conviction soit respectée... Les païens ont une morale incomplète, sujette à l'erreur et à la fluctuation... Ils n'ont pas la vérité, ou ils n'ont pas toute la vérité. Nous disons qu'ils ont le devoir de chercher la vérité. — Ils ont ce devoir, même en face de la seule affirmation des catholiques...

Quel sera le rôle de l'État dans un pays où se rencontrent des doctrines diverses sur la morale ?

a) S'il est chrétien, son rôle est tout tracé. Il doit agir comme agit le catholique individu...

b) S'il n'est pas chrétien, je demanderai quel est son caractère? Est-il gouvernement *raisonnable* ou *déraisonnable?* — Je ne demande pas s'il est gouvernement athée ou non, déiste ou non.

S'il n'est pas raisonnable, il n'a qu'une chose à faire, c'est d'abdiquer. — Nous supposerons donc qu'il veut être raisonnable.

Je demande, en second lieu, s'il est *despotique* ou non ? Vous répondez : Nous ne voulons pas du despotisme. L'État sera donc *tolérant*, et nous aurons ainsi l'État raisonnable et tolérant. Du reste il proclame la liberté des cultes...

Eh bien, notre État est en présence de deux catégories d'individus :

Les uns affirment qu'ils ont la vérité, *toute la vérité ;* qu'eux seuls ont la vérité et qu'on leur fait injure en leur déniant la possession de la moindre parcelle de vérité morale...

Les autres disent ou bien qu'il n'y a pas de morale, ou bien qu'ils ne voient pas où est la morale, ou bien encore que la morale catholique les gêne...

Or l'État, *s'il veut être raisonnable*, doit admettre que celui qui croit avoir la vérité, fait bien de la garder, et que celui qui ne l'a pas, fait bien de la chercher...

S'il veut être tolérant, il ne doit opprimer aucune opinion respectable.

Peut-il choisir une morale ? Non !

Peut-il imposer une morale ? Non !

Et s'il le fait ? Les catholiques diront que cette morale est fausse ou incomplète, et qu'il est par conséquent injuste de la leur imposer, ou de l'imposer à leurs enfants.

Comparaison. — Chez un colon que nous supposerons civilisé, il y a des esclaves : nègres, chinois, blancs...

Imposera-t-on à tous les goûts des nègres en fait de manger, d'habillements ?...

DIXIÈME CONFÉRENCE SUR LA MORALE.

LA CONSCIENCE INDIVIDUELLE.

Nihil mihi conscius sum : sed non in hoc justificatus sum ; qui autem judicat me, Dominus est. (I Cor. IV, 4.)

Tel était le langage de l'Apôtre. — Maintenant on dit : « L'homme (sur la terre) ne relève que de sa conscience. » C'est cette parole que nous allons examiner aujourd'hui. Parole non d'individus, mais d'opinion, de secte, de légion...

Il n'y a à cette parole que trois sens possibles, et il sont tous trois également faux.

1° L'homme sur la terre n'a de loi que celle qu'il veut bien s'imposer...

2° L'homme n'est responsable devant Dieu que suivant sa conscience actuelle...

3° L'homme ne doit compte de ses actions à personne, excepté à lui-même...

Premier sens. — Il est absurde parce que :

1° Nous avons tous dans l'esprit et dans le cœur des principes qui nous font de toute nécessité porter des jugements, non seulement sur nos actes, mais encore sur les actes d'autrui...

2° Nous avons montré qu'il serait absurde de supposer toutes les opinions également respectables... Avec cette belle théorie, la société politique n'aurait aucun droit d'exiger des citoyens de l'État l'accomplissement d'un devoir quelconque...

3° Nous avons montré que dans cette hypothèse toute sanction serait absurde. Or, la sanction par récompense et par châtiment est indispensable à l'existence même du corps social...

Deuxième sens. — Il est également absurde dans sa généralité. Car une fois admise l'existence d'une loi qui vient de plus haut que de l'attrait ou de la conviction personnelle, nous devons supposer que l'homme doit faire son possible pour connaître cette loi, et qu'il peut suffisamment la connaître... La connaissant, il est dans l'obligation de l'observer.

Si un homme en vient à ignorer actuellement son devoir, sera-t-il par là même dispensé de l'accomplir ? N'est-il pas coupable pour n'avoir pas cherché la lumière ? pour l'avoir étouffée en lui ? pour ne pas vouloir, par orgueil ou par sensualité, reconnaître la lumière véritable ?

Troisième sens. — Il est parfaitement absurde, car, étant donnée une loi morale complète, cette loi suppose évidem-

ment, *même dans l'ordre naturel*, que l'homme ici-bas a des supérieurs. Si cela est, et si l'homme est responsable en vertu de la loi naturelle devant ces supérieurs, pourquoi ne pourrait-il pas y avoir un autre ordre, plus élevé encore, dans lequel l'homme dépendrait également d'autres hommes qui seraient ses supérieurs et devant lesquels, par conséquent, il serait responsable ?...

ONZIÈME CONFÉRENCE SUR LA MORALE.

RÉSUMÉ.

Custodiam legem tuam semper, in seculum et in seculum seculi. (Ps. CXVIII, 44.)

I. *Qu'est-ce que la morale* considérée objectivement ? C'est l'ensemble des devoirs que Dieu impose à l'homme.

II. *D'où découle la morale ?*

1° De la nature même des choses, c'est-à-dire, de l'ordre providentiel actuel, effet de la puissance, de la sagesse, de la bonté de Dieu. — Cette loi est inscrite dans les cœurs de tous...

2° De la libre volonté de Dieu communiquée à l'homme par la Révélation. — Cette loi nous est connue par l'enseignement de l'Église.

III. *Quelle obligation en résulte-t-il pour l'homme ?*

A. Tout homme arrivé à l'âge de raison doit observer la morale naturelle...

B. Tout homme adulte, s'il n'est pas encore chrétien, doit, par sa fidélité à la morale naturelle, se disposer à recevoir la connaissance de la morale révélée...

C. Ceux qui ont quelque soupçon qu'il existe une morale révélée, doivent s'en instruire, afin de la pratiquer...

D. Ceux qui ont le bonheur de posséder cette morale, doivent la conserver et avoir soin de ne pas la violer, de peur qu'elle ne vienne à s'affaiblir en eux et à s'éteindre... par suite de leur orgueil ou de leur sensualité...

De plus ils doivent la propager autour d'eux selon leur position, et ils ne peuvent se contenter, ni pour eux ni pour les autres, d'une morale insuffisante, incomplète ou fausse...

IV. *Quel est le devoir de l'État ?*

1° L'État chrétien a le même devoir que les chrétiens pris individuellement...

2° L'État non chrétien, mais simplement raisonnable et tolérant, doit assurer aux catholiques le libre exercice de la morale chrétienne et leur en garantir la conservation pour eux et pour leurs descendants...

Il est absurde, sous prétexte de liberté des cultes, de réduire tous les citoyens à la négation en fait de morale : ce qui revient à les faire passer tous sous le niveau des moins avancés...

CONFÉRENCES

SUR LES

CONDITIONS DU BONHEUR DOMESTIQUE

(CANEVAS)

CONFÉRENCES

SUR LES

CONDITIONS DU BONHEUR DOMESTIQUE

(CANEVAS)

PREMIÈRE CONDITION : LA FOI.

Justus autem meus ex fide vivit. (Hebr. x, 38.)

I. Qu'est-ce que la foi dont il s'agit ici ? C'est la connaissance *pratique* des vérités surnaturelles, venant illuminer nos âmes...

II. Quels sont les *effets de la foi* dans la vie de l'individu — et dans celle de la famille ?

Elle élargit les horizons, agrandit et embellit toutes choses :

a) En éclairant leur origine...

b) En montrant leur nature...

c) En indiquant leurs résultats éternels...

III. — *Applications :* Maison de Nazareth... Maison chrétienne... Maison *sans foi !*

Conclusion : Faire régner la foi.

DEUXIÈME CONDITION : L'HUMILITÉ.

Ubi fuerit superbia, ibi erit et contumelia ; ubi autem est humilitas, ibi est sapientia. (Prov. xi, 2.)

Étant donné l'esprit de foi, quelle est dans la famille la première condition du bonheur ? C'est *l'humilité.*

I. En quoi consiste-t-elle ? A se connaître soi-même et à ne pas avoir une idée exagérée de sa valeur ; en d'autres termes, à se connaître et à prendre sa place. — Que nous dit cette connaissance ?

a) Que nous tenons tout de Dieu, non de nous-mêmes, et que nous dépendons en tout de la munificence de Dieu...

b) Que nous avons une place dans le monde, que cette place est assignée à chacun de nous par la Providence et que nous devons nous contenter de cette place...

c) Que nous avons tous nos défauts et que nous devons tous nous défier de nous-mêmes...

II. Exemple de Marie, à Nazareth... à Bethléem... à Hébron, chez sa cousine Élisabeth... partout et toujours.

III. Qu'est-ce qu'on voit le plus souvent dans le monde ? Qu'on oublie ces trois choses et que par là même on se rend malheureux.

a) On s'enorgueillit de ce qu'on a, et l'on est vexé quand les autres ne le reconnaissent pas... On se rend désagréable aux autres par son ton, par ses manières, et par là on se fait des ennemis...

b) On ne se contente pas de sa position, on porte envie aux autres ; on veut singer de plus grands, de plus riches que soi... Pour l'établissement des enfants, on vise au-dessus de sa position...

c) On ne se rend pas compte de ses défauts, de ses imperfections... On tranche de l'infaillible, on est sans pitié pour les opinions des autres...

O sainte humilité, si vous étiez là !

Le bon Dieu bénit l'humilité... Demandons-la par l'intercession de Marie...

TROISIÈME CONDITION : LA SOUMISSION.

Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit : non est enim potestas nisi a Deo. (Rom. XIII, 1.)

A. S'il y a dans le monde une chose évidente, c'est la *nécessité* de l'ordre, de la subordination. Qu'arriverait-il dans une usine, dans un magasin, où chacun serait maître, ou du moins pourrait refuser obéissance ?

Cette loi de la soumission régit tout l'univers...

B. Cela est-il compris *pratiquement ?*

a) PAR LES INFÉRIEURS. — Pour ne parler que des ménages, quel est l'esprit de soumission, chez les domestiques... chez les enfants... de la femme vis-à vis de son mari... Et les chefs du ménage eux-mêmes, comment pratiquent-ils la soumission envers Dieu ?

b) PAR LES SUPÉRIEURS. — Est-ce qu'ils comprennent et maintiennent leur autorité ?... Est-ce qu'ils se soucient du bien-être matériel et moral de leurs inférieurs ? — Non ! Les uns sont des tyrans... les autres sont faibles, et, devant la résistance, ils composent : avec les enfants... avec les domestiques... D'autres sont capricieux et fantasques...

Et les parents se plaignent, et les domestiques se plaignent, et les enfants se plaignent, et tous sont malheureux !

C. D'où cela vient-il ? — De ce que l'on oublie le grand principe de la *surbordination fondée sur la foi.* Voyez Nazareth.

C. Que faire ? — Il faut retourner à Nazareth.

a) Que tous ceux qui ont autorité, commencent par se soumettre à la volonté de Dieu...

b) Qu'ils se souviennent, en exerçant leur autorité, qu'ils sont les représentants de Dieu...

c) Que tous les inférieurs se soumettent à leurs supérieurs comme à Dieu... Et nous aurons la paix, le bonheur...

QUATRIÈME CONDITION : LA CHARITÉ.

Vos autem estis corpus Christi, et membra de membro.
(I Cor. XII, 27.)

De l'obligation où nous sommes d'accepter la place que la divine Providence nous a assignée, nous avons déduit la nécessité de la soumission... Mais il faut encore autre chose pour rendre les familles heureuses. Il faut *un lien* qui unisse dans tous les sens les personnes qui composent la famille... Ce lien est la *charité*. — La charité, c'est l'amour de Dieu répandu dans nos âmes...

Nous allons considérer cette vertu d'une manière toute pratique :

A. DANS SA NATURE. — Saint Paul va nous expliquer ce point. Nous sommes, dit-il (I Cor. XII), les membres d'un corps dont le Christ est la tête... Le lien qui unit entre eux les membres d'un même corps, est la figure du lien qui doit attacher entre eux tous les chrétiens, et, à plus forte raison, les personnes qui composent une même famille...

Développons cette comparaison avec l'Apôtre. *Si dixerit pes : Quoniam non sum manus, non sum de corpore, num ideo non est de corpore ?* Tous les membres appartiennent au corps au même titre...

Non potest autem oculus dicere manui : Opera tua non indigeo. Tous les membres ont besoin les uns des autres...

Et si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra ; sive gloriatur unum membrum, congaudent omnia membra. Les douleurs et les joies sont communes entre les membres...

B. APPLIQUONS CECI A LA FAMILLE.

Chaque membre doit non seulement tenir sa place et s'en contenter, mais y être affectionné...

Chaque membre doit être prêt à aider les autres et se croire heureux de pouvoir les aider...

Chaque membre doit avoir à cœur les intérêts des autres...

Comment manque-t-on à la charité ?

a) Par pensées et par sentiments...

b) Par paroles... dites en présence des autres... en leur absence...

c) Par actions... en faisant de la peine... en refusant de prêter secours...

C. Type de la famille unie : la sainte Famille de Nazareth.

Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum ! (Ps. CXXXII.)

CINQUIÈME CONDITION : LA PATIENCE.

In patientia vestra possidebitis animas vestras.
(Luc. XXI, 19.)

Nous avons proposé la famille de Nazareth comme type de la famille sainte et *heureuse*. Et nous avons vu qu'elle réalisait les conditions de foi, d'humilité, de soumission et de charité...

Mais comment pouvait-elle être *heureuse ?* C'était une famille pauvre, persécutée... De plus, Notre-Seigneur savait dès le commencement de sa vie terrestre comment devait se terminer sa carrière mortelle, et la Sainte Vierge le savait aussi par la prophétie de Siméon... Et pourtant ils étaient heureux ; parce que dans cette maison de Nazareth se trouvait encore une autre condition du bonheur domestique, outre celles que nous avons déjà énumérées : la *patience !*

A. Disons-le immédiatement : *Sans patience*, pas de bonheur possible ici-bas. Pourquoi ? A cause des croix et des peines qui sont inséparables de notre nature et de notre

condition. A combien de genres de souffrances ne sommes-nous pas sujets ?

Souffrances extérieures, dont la cause est hors de nous : privations... déceptions... pertes du côté de la fortune, de l'honneur, des satisfactions légitimes...

Souffrances intérieures, ou physiques ou morales...

Souffrances que nous cause le prochain, par ses défauts... sa méchanceté... Privation de ceux qui nous sont chers...

Souffrances qui nous sont envoyées par Dieu...

Souffrances dont nous sommes nous-mêmes la cause...

Que devenir au milieu de tout cela, *sans la patience ?...* Et pourtant il y a des maisons où l'on en manque totalement... où quelque membre sans patience gâte tout...

B. Comment faire pour avoir la patience ?

a) Supporter une foule de niaiseries dont il ne vaut pas la peine de se plaindre... Si la souffrance ne vient pas de nous, acceptons-la... Il n'est pas défendu de chercher à la diminuer... mais il faut garder le calme... et la résignation...

b) Si la souffrance vient de nous, prenons-la comme une expiation de nos fautes...

c) Ne rendons pas nos souffrances plus grandes en les exagérant... en ajoutant les souffrances d'imagination à celles de la réalité...

d) Préparons-nous dans l'*éternité* une ample compensation à toutes nos souffrances...

SIXIÈME CONDITION : LA PRUDENCE.

Noli laborare ut diteris ; sed prudentiæ tuæ pone modum. (Prov. xxiii, 4.)

Relinquite infantiam, et vivite, et ambulate per vias prudentiæ. (Prov. ix, 6.)

A. Supposons réunies toutes les conditions du bonheur domestique énumérées précédemment : ce bonheur durera-t-il ? Il est à craindre que non ; il ne durera qu'à la condition que l'on soit *prudent*. La prudence est donc également nécessaire.

La prudence est la vertu qui nous fait choisir ce qu'il y a d'avantageux et éviter ce qu'il y a de nuisible à notre bonheur. Afin de comprendre le bien fondé de cette définition, rappelons-nous trois choses :

a) Que notre bonheur temporel ne peut exister, si nous ne mettons au-dessus de tout notre bonheur éternel...

b) Que bien des choses paraissent utiles à notre bonheur qui ne le sont pas en réalité...

c) Que des dangers sérieux menacent continuellement notre bonheur véritable...

B. D'après cela, à quoi devons-nous surtout appliquer notre prudence ?

a) A nos satisfactions... Surtout quand il est question de plaisirs mondains...

b) *A nos relations*... Que de fois ne causent-elles pas notre malheur ! (Respect humain.)

c) *A nos affections*...

C. O prudence de la Sainte Vierge !

PRÉPARATIONS PASCALES

PREMIÈRE SÉRIE

PRÉPARATIONS PASCALES

PREMIÈRE SÉRIE

Premier Sermon.

LA VIE SANS LOI.

Recesserunt a te, et projecerunt legem tuam post terga sua. Ils se sont éloignés de vous ; ils ont rejeté votre loi avec mépris. (II Esdr. IX, 26).

But de ces entretiens. — L'Église nous invite à renouveler notre vie catholique à l'occasion de la communion pascale... Pour répondre à ses desseins, nous tâcherons de nous remettre d'abord en mémoire quelques vérités fondamentales concernant la vie surnaturelle du chrétien. Je résume ces vérités de la manière suivante : Au-dessous de la vie chrétienne, qui doit être la nôtre, il en est trois vers lesquelles nous ne pouvons à aucun prix descendre :

La vie sans loi.
La vie sans foi.
La vie sans force.

Ayant appris à les bien connaître, nous nous efforcerons de nous en éloigner, afin de reprendre complètement *la vie catholique*, gage de notre bonheur.

I. — En quoi consiste la vie sans loi ?

Évidemment, il ne s'agit pas ici d'une vie qui ne subisse aucune loi. Une telle vie n'existe pas... L'animal lui-même obéit à la loi de son instinct...

Je ne parle pas non plus d'une vie qui ne tiendrait aucun compte ni de la loi civile ni de la sanction dont celle-ci dispose. Une telle vie ne pourrait se prolonger longtemps ; elle aboutirait fatalement à la prison ou à l'échafaud...

J'appelle « vie sans loi, » celle qui ne tient aucun compte d'aucune loi divine, d'aucun précepte divin. Celle qu'on a qualifiée d' « indépendante, » celle où chacun se ferait à soi-même sa règle et sa *loi*...

Or, quand l'homme se comporte ainsi, il suit nécessairement quelque instinct qui devient sa loi ; et d'après la nature de l'instinct, sa vie devient ou une vie d'intérêt ou une vie de plaisir, quelquefois l'une et l'autre... Souvent l'une pour arriver à l'autre... Parmi les gens sans loi, nous trouvons :

1° Ceux qui ne cherchent qu'à amasser ; leur instinct, c'est la cupidité.

2° Ceux qui n'aspirent qu'à la domination ; leur instinct, c'est l'ambition.

3° Ceux qui ne demandent que le repos ; leur instinct, c'est la paresse.

4° Ceux qui s'étourdissent dans le tourbillon des plaisirs ; leur instinct, c'est la jouissance.

II. — Comment faut-il apprécier la vie sans loi ?

A. Cette vie est la dégradation de l'homme.

Je laisse de côté, si on le veut, la réalité d'une fin surnaturelle. Je me contente d'une hypothèse... et je demande où est la grandeur de l'homme, quand il s'affranchit de la loi divine pour suivre ses instincts.

a) N'est-ce pas se dégrader, que de se contenter de la vie des sens et de la vie matérielle, quand on peut avoir la vie de l'esprit et de l'intelligence ?...

b) N'est-ce pas encore la dégradation de l'homme, qu'une vie intellectuelle dont toute l'activité se concentre dans le monde visible, alors que cette activité pourrait se développer dans une sphère bien plus élevée ?...

c) N'est-ce pas la dégradation de l'homme, qu'une vie dont l'espérance et l'horizon ne s'étendent pas plus loin que la possession éphémère de quelques biens terrestres, quand elle peut s'ouvrir les perspectives de l'éternité et s'en assurer les biens pour toujours ?

d) N'est-ce pas la dégradation de l'homme qu'une vie stérile et égoïste, alors qu'on peut mener une vie féconde, en se multipliant par l'activité charitable ?

Or, la vie sans loi ne peut échapper à ce quadruple stigmate...

B. CETTE VIE EST LE MALHEUR DE L'HOMME.

a) Malheur de la famille, — qui ne peut être heureuse ni même exister sans l'observation de la loi divine... Sans la loi divine, point de respect pour les parents... Point de véritable union entre les époux... Point de dévouement pour les enfants... Point de charité entre frères et sœurs...

b) Malheur de la société. — Qu'est-ce qu'une société de gens sans loi, sinon une société où, dès que cesse la crainte des châtiments matériels, chacun cherche à tromper son voisin et à l'écraser... où l'on doit être en défiance et en suspicion continuelle les uns à l'égard des autres...

c) Malheur de l'individu. — L'individu ne peut être heureux, si la famille est bouleversée... si dans la société rien n'est sûr... De plus, l'individu ne peut être heureux, quand il se sent dégradé dans le présent et incertain de l'avenir...

Êtes-vous heureux, jeune homme qui avez secoué la loi de Dieu ? Vous, femme éhontée ?... vous, jeune fille sans loi ? — Êtes-vous heureux, vous, citoyen... vous, artisan... vous, vieillard qui vous soustrayez à la loi divine ? Non ! Et quand même, par impossible, vous échapperiez au remords pour tout le reste de votre vie, votre état ne constituerait pas le bonheur...

III. — Comment arrive-t-on à la vie sans loi ?

La vie sans loi est le résultat — ou de l'éducation sans Dieu, — ou du mépris soit de la religion soit de la vertu.

Éducation sans Dieu. — Cela est évident. Si l'enfant, si le jeune homme n'ont pas puisé dans une éducation religieuse la connaissance et le respect de la loi divine, comment y arriveraient-ils plus tard ?... Illusion des parents qui ne donnent pas à Dieu une assez large place dans l'éducation...

Mépris de la religion ou de la vertu. — Même en supposant une excellente éducation, on peut arriver à cette vie dont nous parlons, si on ne conserve pas à la foi et à la morale l'empire qui leur appartient...

Péroraison. — Si nous sommes loin de cette vie sans loi, remercions Dieu... Ne regardons pas la loi divine comme un fardeau, ni comme une entrave... Elle fait la grandeur de l'homme, sa force et son bonheur...

Deuxième Sermon.

LA VIE SANS FOI.

Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant. Marchez pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent.

(Jo. XII, 35.)

Nous avons considéré la vie sans loi, c'est-à-dire sans règle divine... Aujourd'hui nous devons considérer la vie sans foi, c'est-à-dire *sans la vérité divine*. Ce mot dit tout, et nous en déduirons toute la matière de nos réflexions.

I. — Ce qu'il faut entendre par la vie sans foi.

Ce n'est pas une vie privée des consolations de la foi (absence de goût)... ni une vie où ne règne pas le repos de la foi (absence de calme)... ni une vie où l'on ne sent pas triompher la foi (parce qu'il y a absence de pensées

contraires à la foi)... La vie sans foi, c'est une vie d'insubordination intellectuelle, c'est-à-dire celle où l'on refuse d'admettre la parole de Dieu, enseignée par les représentants de Dieu...

Et, par conséquent, une vie où l'on s'arroge l'infaillibilité intellectuelle, c'est-à-dire où l'on n'admet que les vérités dont on croit voir le bout... Nous dirons donc que ceux-là mènent une vie sans foi,

Qui ne croient à rien,
Qui ne croient que ce qu'ils comprennent, ou
Qui ne croient que ce qu'ils veulent bien croire...

II. — Quel est le malheur de la vie sans foi ?

A. C'EST UNE VIE SANS LOGIQUE. — Il est avéré que l'homme croit inévitablement bien des choses sur le témoignage d'autrui... Pas d'histoire sans la foi au témoignage des autres... aucune science... Pas de vie sociale possible sans cette foi... Partout elle s'impose, même dans les sciences exactes... (1)

Comment ! On admettrait l'autorité là où elle a le caractère le moins imposant, et on la repousserait quand elle est la plus majestueuse de toutes les autorités : quand elle est la parole de Dieu contenue dans l'Ancien et le Nouveau Testament !...

B. C'EST UNE VIE SANS LUMIÈRE. — On voit clair, on s'en vante du moins, dans les choses terrestres, temporelles, physiques... Et quand il s'agit de ce qu'il y a de plus élevé, de plus précieux, de plus intime pour nous, on est forcé de dire : Je ne sais pas ! Parole d'autant plus attristante que la lumière de la science profane est plus vive...

C. C'EST UNE VIE SANS COURAGE. — Elle enlève le courage qu'il faut.

a) Pour travailler. Comment travailler avec courage, quand tout le résultat du travail aboutit à la mort ?

(1) Cf. plus haut, 2e Conférence sur la Foi (p. 57), et page 584 du tome V, 2d point de la Conférence sur la *Notion de la foi.*

b) Pour lutter. On sent qu'on se dégrade en ne luttant pas. Mais aussi, pourquoi lutterait-on ?

c) Pour souffrir. Citez-moi un seul malheur dont on puisse se consoler complètement, lorsqu'on n'a pas la foi...

D. C'EST UNE VIE SANS ISSUE. — Rien de certain pour l'avenir ! N'avoir, avec les uns, qu'une réponse à toutes les questions qui regardent l'avenir : le néant ! Mais c'est absurde... et je n'en veux pas... D'autres, sans nier la vie future, se contentent de l'incertitude. Mais l'incertitude est plus terrible que le néant !... Et puis, les systèmes que certains philosophes proposent, ne sont pas de nature à nous rassurer. Spiritisme... métempsycose... passage de l'âme humaine dans le corps des animaux... voyages de l'âme à travers les étoiles... Ah ! s'il est quelqu'un parmi mes auditeurs qui en soit arrivé là, je le plains...

III. — Comment se préserver de ce malheur ?

Cette question peut se comprendre de deux manières :

1° Comment ceux qui ont la foi, la garderont-ils ?

2° Comment ceux dont la foi est ébranlée, la raffermiront-ils ?

Pour résoudre la question ainsi posée, nous devons nous rappeler : *a)* Que la foi est un don de Dieu... *b)* Que Dieu ne refuse pas la foi aux hommes de bonne volonté...

a) La foi est un don de Dieu. Donc, c'est de Dieu qu'il dépend de l'accorder, de la conserver, de la rendre... Par conséquent, il faut se tenir uni à Dieu, et l'invoquer avec une humble confiance...

b) La foi tient à la bonne volonté de l'homme. — C'est une lumière que l'homme doit conserver par la prudence, laquelle vertu est elle-même fille de l'humilité... c'est-à-dire en se soumettant à l'autorité de Dieu et de l'Église, et en fuyant ce qui peut mettre la foi en danger : lectures... conversations...

Il faut encore raviver sans cesse sa foi par l'étude de la religion... Il faut l'alimenter, par l'accomplissemet de nos

devoirs et l'exercice des bonnes œuvres... Sinon, la foi languit et finit par mourir...

Voilà pour ceux qui ont encore la foi... Quant à ceux qui ont le malheur d'en être privés, je leur dirai comme je le dis aux autres : Priez, étudiez, purifiez vos consciences, remplissez vos devoirs, et attendez le reste de la grâce de Dieu...

Péroraison. — A tous, je répète cette parole de Jésus-Christ : Profitez de la lumière de la foi, afin de n'être pas surpris par les ténèbres du doute, par les ténèbres de l'ignorance, par les ténèbres éternelles...

Troisième Sermon.

LA VIE SANS FORCE.

Confitentur se nosse Deum, factis autem negant. Ils font profession de connaître Dieu ; mais ils le nient par leurs œuvres. (Tit. I, 16.)

Dans les sermons précédents, deux catégories d'hommes vous ont été présentées. Les uns avaient secoué tout frein ; les autres étaient dénués de toute croyance surnaturelle. La plupart d'entre vous, je l'espère, ne se sont reconnus dans aucune de ces deux catégories...

Mais il est une autre vie plus commune : *La vie sans force.*

I. — Qu'est-ce que l'homme sans force ?

C'est la vie où l'on connaît la vérité, où l'on reconnaît la loi, mais où la vie n'est pas en harmonie avec les convictions... C'est la vie inconséquente... Cette inconséquence peut avoir plusieurs degrés.

a) Il en est qui croient, mais ne remplissent aucun devoir religieux...

b) Il en est qui croient, mais qui ne remplissent que certains devoirs religieux... Catholiques pratiquants jusqu'à la confession exclusivement, par exemple.

c) Il en est qui croient et qui remplissent en général leurs devoirs religieux, mais qui ne mettent pas habituellement leur conduite en harmonie avec ces devoirs... J'ai dit *habituellement*. Car il peut y avoir des faiblesses momentanées, des inconséquences passagères : cela ne suffit pas pour constituer la vie sans force.

Je désigne par cette appellation tout un ensemble de conduite où des fautes graves et fréquentes empêchent la grâce de Dieu d'exercer son empire sur l'âme... C'est un chrétien sans force que ce jeune débauché... cet époux infidèle... ce buveur... ce négociant sans probité... cette jeune fille sans pudeur... cette femme haineuse... Tous, si on leur montre le désordre de leur vie, si on les engage à se convertir, répondent : « Je n'en ai pas la force. »

II. — Quelles sont les causes de la vie sans force ?

Il y en a deux principales.

A. En théorie, une fausse appréciation de Dieu et de soi-même.

a) Fausse idée de Dieu. On semble le regarder comme se désintéressant de notre vie, ne s'occupant pas de notre conduite, nous laissant à nos caprices...

b) Fausse idee de nous-mêmes, c'est-à-dire de notre passage ici-bas. On veut le plaisir... On trouve le devoir toujours trop pénible... On espère malgré tout aboutir à un heureux résultat... Ces principes, généralement on ne les formule pas tout haut ; mais l'on agit comme s'ils devaient être la règle de notre conduite...

B. En pratique, le manque de générosité, lorsqu'il s'agit de remplir des obligations qui coûtent... de dompter des passions qui s'insurgent... de supporter les revers par lesquels la Providence nous éprouve... de braver l'opinion des hommes, surtout des hommes sans loi et sans foi...

III. — Quelles sont les conséquences de la vie sans force ?

PREMIÈRE CONSÉQUENCE. *L'abaissement progressif du chrétien.*

a) Le chrétien est déjà abaissé, quand il se trouve au-dessous de lui-même, par l'inconséquence qui règne dans sa conduite... Mais il s'expose à s'abaisser encore davantage.

b) Ce serait s'abaisser davantage que d'en venir à perdre la foi... Or, ce malheur le menace, s'il persévère dans la vie sans force. Comme il doit sans cesse cautériser sa conscience indignée, il cherche les moyens les plus efficaces pour y parvenir... Et la négation de la vérité divine se présente tout naturellement comme le plus prompt et le plus efficace des remèdes...

c) Il peut même descendre jusqu'à la vie sans loi et perdre ainsi, non seulement les prérogatives de la vie surnaturelle, mais même sa dignité d'homme raisonnable...

Nous disons donc à ce chrétien : Prenez garde ! Ne voyez-vous pas la profondeur de l'abîme au bord duquel vous vous jouez ?...

DEUXIÈME CONSÉQUENCE. *L'incertitude du salut... la ruine éternelle...*

Que deviendra le chrétien sans force, quand la mort l'aura jeté devant le tribunal de son souverain juge ? Si cette mort est soudaine, imprévue... Si, sans être soudaine, elle le surprend au milieu de ses illusions, sans qu'une voix amie l'amène à se reconnaître... S'il en vient à tomber par une honteuse vieillesse dans la décrépitude...

Péroraison. — Quelles conclusions tirer des réflexions précédentes ?

Il en est qui, en voyant des chrétiens sans force, concluent à la fausseté de la religion... Erreur ! La force manque à ces chrétiens ; mais c'est, tout juste, parce qu'ils se sont soustraits au bienfaisant empire de la religion...

Il en est qui, en voyant des chrétiens sans force, les

méprisent... Qu'ils prennent garde ! Parfois ces orgueilleux n'ont pas même le courage d'être d'honnêtes gens...

La conclusion vraie, c'est que le chrétien sans force doit de toute nécessité sortir de son état, et cela, en recourant aux moyens que l'Église lui présente... Quant aux autres, ils doivent reconnaître que la piété seule peut les préserver d'une triste déchéance... Ils doivent de plus prier pour la conversion de leurs frères tombés.

Quatrième Sermon.

LE RETOUR A LA VIE VÉRITABLE. (A)

Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. (Matth. XI, 28.)

De toutes les considérations précédentes doit résulter une résolution pratique.

Laquelle ? Tous, j'en suis sûr, vous avez dit : « Nous ne voulons ni la vie sans loi, ni la vie sans foi, ni la vie sans force... Nous voulons *la vie catholique*, qui aboutit à la mort bienheureuse, à l'assurance de l'éternel bonheur... Mais

Où en sommes-nous ?

Qu'est-ce que Dieu nous demande, et de quelle manière répondrons-nous à ce qu'il exige ?

Enfin, quels sont les moyens que Dieu nous offre ?

Résolvons aujourd'hui les deux premières questions.

I. — Quelle est notre situation ?

Si la réponse à cette question pouvait être : Nous possédons la vie catholique, mais nous ne la pratiquons pas toujours dans toute sa perfection, il suffirait de travailler avec courage à corriger nos défauts, et, pour le reste, d'avoir confiance en Dieu. Mais il en est parmi nous dont

la situation est plus grave. Quels sont-ils ? Je les ramène à quatre classes, d'après que domine chez eux l'un de ces quatre ennemis de notre salut : *La paresse*, — *la passion*, — *le découragement*, — *le doute*.

A. La Paresse. — J'entends par ce mot, qui est le nom d'un des péchés capitaux, l'amour du repos produisant chez le chrétien l'insouciance de son salut. Il ne s'agit donc pas ici d'une paresse absolue. On sait parfaitement s'occuper de ses affaires temporelles... vaquer à ses occupations journalières... Même on fait tout cela tellement qu'on n'a plus le temps de prier... de fréquenter, comme on le devrait, les sacrements...

B. La Passion. — Ce n'est pas autre chose que l'instinct de la nature corrompue réclamant des satisfactions et ne tenant pas assez compte de la loi de Dieu. Telle est la passion du lucre... la passion de la colère, de la vengeance, des plaisirs... des plaisirs sensuels surtout...

C. Le Découragement. — Peut-être avez-vous lutté, pris quelques bonnes résolutions, commencé à remplir vos devoirs. Mais vous êtes tombé dans quelques fautes, et après vous être relevé d'abord, vous avez succombé de nouveau. Ainsi, après avoir été fidèle pendant un certain temps, vous êtes tombé plus profondément que les premières fois... Puis en présence de ces rechutes, de ces fautes sans cesse renouvelées, vous avez laissé tomber les bras...

Ou bien, vous vous êtes découragé, parce que vous avez cru vous trouver seul, isolé au milieu de gens hostiles à vos convictions. Vous avez été en butte à leurs railleries. D'abord vous leur avez résisté ; mais ils ont été plus tenaces que vous : vous aussi, vous avez laissé tomber les bras...

Ou bien votre défaut d'énergie a pour prétexte le malheur, qui, dites-vous, vous poursuit. Vous avez supporté courageusement les premières épreuves ; mais celles qui ont succédé sont trop cruelles, trop longues surtout... Vous demandez où est la Providence. Vous blasphémez la

justice de Dieu et, au lieu d'imiter les chrétiens qui pratiquent la foi au milieu des épreuves, vous laissez tomber les bras. Dans votre cœur est déjà né

D. Le Doute. — Ennemi terrible, surtout quand il est complet, c'est-à-dire quand il s'appuie sur de faux raisonnements et résiste à tous les arguments de la raison véritable...

Lorsqu'on ne cède à aucune autorité, c'est le doute obstiné... Supposons-le donc arrivé à ce point : vous êtes sous l'empire d'un des ennemis les plus redoutables de votre âme. Que penser de votre état ? que faire ? Devez-vous croire que tout est perdu ? qu'il n'y a plus de remède ? Non ! mes Frères... A tous je dis : Relevez-vous, espérez ! — En effet :

II. — Qu'est-ce que Dieu vous demande ?

Trois choses, que vous pouvez et que vous devez lui donner : Un *aveu*, — une *décision*, — une *résolution pratique*.

A. Un aveu. — Reconnaître que nous avons tort. Le reconnaître devant Dieu, et le reconnaître devant *son ministre*.

a) Devant Dieu. Est-ce bien difficile ? Non, si nous voulons laisser là l'orgueil et écouter la voix de notre bon sens. Il nous dira que nous faisons mal : que nous péchons soit par paresse, si nous travaillons pour acquérir des biens périssables au point de négliger les biens éternels ; — soit par passion, si nous écoutons la voix de nos instincts grossiers au mépris de la voix de Dieu, de la voix de son Église, de la voix de notre propre raison ; — soit par découragement, si nous nous laissons aller à l'impatience au point d'oublier que toutes les souffrances du temps ne sont rien en comparaison des joies éternelles... que l'ennemi ne peut nous vaincre par les tentations, quand nous avons recours à Dieu par la prière...

b) Il faut reconnaître notre tort devant le ministre de Dieu. Aveu humble et repentant, sans doute, aveu qui coûte

parfois à notre nature... Mais aveu secret, aveu qui n'entraîne aucune conséquence fâcheuse... Aveu qui doit nous rendre le calme et la paix...

B. Une décision. — Nous arrivons ici au point difficile ; disons-le, au point capital. A quoi devons-nous nous décider ? Précisément à changer ce qui a fait autrefois notre malheur... Nous devons donc : Pratiquer notre devoir... Laisser les frivolités... ou les intérêts terrestres... Dompter nos passions, soit en les combattant... soit en évitant les occasions qui les surexcitent... Reprendre courage et accepter une bonne fois la vie telle que Dieu nous l'a faite... Agir en esprit de foi... Écarter ce qui pourrait compromettre en nous la foi... C'est là notre devoir... Mais c'est difficile, direz-vous. Je ne le nie pas. Il y a un effort à faire... Mais cet effort, ne le ferions-nous pas pour nous assurer un grand avantage temporel, pour conserver notre santé et notre vie ? Or, il s'agit de la santé, de la vie de notre âme... Décidez-vous donc.

C. Une résolution. — Prendre cette décision, c'est l'affaire du moment présent. Mais, pour qu'elle soit efficace, elle doit se prolonger dans l'avenir. Il ne suffit donc pas d'une décision passagère... Non ! Il faut prendre une résolution sérieuse de persévérer, de continuer le combat, de ne jamais vous laisser abattre... Vous avez peut-être déjà essayé une autre fois, mais sans succès. — Oui, mais combien de temps avez-vous été courageux ? quelques jours, quelques semaines, quelques mois ; et à la première difficulté vous êtes retombé et puis vous avez eu honte de vous-même... Vous vous êtes défié de Dieu... Vous êtes retourné à toutes vos misères. Pourquoi ? Parce que vous n'avez point pris les *moyens propres à assurer votre résolution*...

Péroraison. — Ces *moyens* que Dieu tient à notre disposition, nous les examinerons dans un prochain entretien. Pour aujourd'hui, ne quittons pas ce sanctuaire sans avoir offert au Souverain Maître la promesse d'un aveu sincère et l'hommage d'une décision énergique.

Cinquième Sermon.

ENCORE LE RETOUR A LA VIE VÉRITABLE. (B)

Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. (Matth. XI, 28).

On se tromperait, M. F., si l'on croyait que ce texte s'applique uniquement à ceux qui souffrent des épreuves de la vie physique, à ceux qui fléchissent sous le poids du labeur. Ce ne sont pas là les plus malheureux. Nous nous en sommes convaincus en méditant l'infortune des chrétiens sans loi, des chrétiens sans foi, des chrétiens sans force. C'est à ceux-là que Notre-Seigneur s'adresse tout spécialement... C'est le *fardeau* de leurs iniquités qu'il veut leur enlever ; c'est aussi *le travail* de leur persévérance qu'il veut adoucir. Que nous donne-t-il pour atteindre ce double but ?

Ier Point.

Ce qui est nécessaire au pécheur à qui l'on veut enlever le fardeau de ses iniquités, c'est de se sentir réconcilié avec Dieu et rendu capable de ne plus l'offenser.

A. LE PARDON. — Le pardon, c'est Dieu, invisible mais sensible... Faut-il vous dire que Dieu tient ce pardon toujours à notre disposition ?... que sa miséricorde est toujours prête... qu'il veut étendre le pardon à tous les pécheurs et à tous les crimes ? Vous en êtes convaincus, et l'Écriture sainte est pleine de témoignages qui le prouvent...

Faut-il vous faire connaître combien il est doux d'obtenir ce pardon, de sentir les effets de cette miséricorde ? Non ! Tous les saints pénitents sont là pour le proclamer... Pécheur, vous l'avez déjà expérimenté vous-même... Sinon, essayez, et vous verrez. *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* (Ps. XXXIII, 9).

Mais, chose remarquable et pleine de consolation ! pour nous frapper davantage, Dieu n'a pas voulu que le pardon nous fût accordé sans que nous le sachions. Il a institué le tribunal de la pénitence, où la bouche du prêtre fait entendre aux oreilles du pécheur repentant la sentence d'absolution... lui donnant ainsi la récompense immédiate de la victoire qu'il a remportée sur lui-même par l'humble aveu de sa faute... Que le pécheur vienne donc, et qu'il s'approche de Dieu...

B. Néanmoins le pardon serait peu de chose, si le pécheur n'avait la garantie qu'il est mis à même de persévérer dans l'amitié de son Dieu. Aussi la bonté divine lui ouvre-t-elle immédiatement *un nouveau trésor, celui de la grâce.*

Or, la grace, — c'est la force même de Dieu donnée au pécheur qui l'implore. La grâce, c'est Notre Seigneur Jésus-Christ se communiquant à l'âme dans la réception de la divine Eucharistie... Sans la grâce, sans l'Eucharistie, point de conversion complète possible... Mais avec la grâce, avec l'Eucharistie, pas d'obstacle qui soit insurmontable...

Nous pouvons donc le dire : si peu d'hommes se convertissent sérieusement, c'est parce que tant d'hommes ne s'assurent pas le secours de la grâce par la prière et la communion. Si peu d'hommes sont fervents, c'est parce que peu prient assez, parce que peu communient assez... Il faut mesurer la prière et le recours aux sacrements, non à la dignité de l'homme, mais à son indigence spirituelle...

IIᵈ Point.

Pour adoucir le travail du converti et assurer sa persévérance finale, Dieu lui réserve un *appui* et un *encouragement.*

A. Un appui, celui de son sacerdoce. — Il se peut, M. F., que cette expression vous étonne. On est si peu habitué à se rapprocher du prêtre qu'on oublie le rôle que, d'après les desseins de Dieu, il doit remplir dans notre vie.

Dieu veut faire de lui notre guide, notre consolateur, notre ami ; en un mot, notre père... Ne devons-nous donc pas écouter sa parole et chercher à l'entendre, non seulement dans la chaire sacrée, non seulement dans le secret du confessionnal, mais encore *dans sa demeure et dans la nôtre ?* Ne devons-nous pas recourir à lui après nos fautes, pour en recevoir de nouveau le pardon... dans nos difficultés, afin d'être dirigés... dans nos peines et nos douleurs, afin de recevoir de sa bouche des paroles de consolation ?

« Mais, dites-vous, le prêtre ne me connaît pas, et je ne connais pas le prêtre. » Laissez-moi vous répondre : « C'est précisément ce qui vous manque. » Oui, souvent le prêtre n'est pas connu... mais c'est parce qu'on ne veut pas le connaître... Il ne nous connaît pas, mais c'est parce que nous ne nous ouvrons pas à lui... Je ne dis pas non plus : « Adressez-vous à un prêtre quelconque, » parce que tout prêtre ne peut pas convenir à tout homme... Mais je vous dis : Tâchez d'avoir le vôtre, et quand vous l'aurez trouvé, attachez-vous à lui. Et si c'est lui qui vous a mis sur la route du devoir, c'est lui aussi qui vous y maintiendra à la grande satisfaction de votre âme... *Ego reficiam vos.*

B. Un encouragement. — L'encouragement est double :

Dans le présent, — c'est le *calme de la conscience...*

Dans l'avenir, — la *certitude du triomphe...*

a) Quand je dis : la paix de la conscience, je ne prétends pas affirmer que les serviteurs de Dieu soient exempts d'épreuves, même au fond de leur âme. Mais je ne crains pas de dire que leur état intérieur est toujours infiniment préférable à celui des ennemis de Dieu. Généralement après une conversion on goûte, pendant un temps plus ou moins considérable, une paix et une joie dont on ne soupçonnait pas l'existence... Si Dieu permet plus tard qu'on éprouve des anxiétés ou des sécheresses, on a, pour se rassurer, cette parole du prêtre dont nous avons parlé, et qui est presque toute-puissante pour rendre le calme aux cœurs agités... Ces épreuves sont rarement permanentes,

et, le plus souvent, on garde la conviction qu'elles doivent finir avec la vie et faire place à un bonheur sans fin... Comparez cet état avec les remords, l'inquiétude ou la stupide indifférence des pécheurs...

b) Je ne m'arrête pas à vous parler maintenant de la récompense finale. Qu'il me suffise de vous rappeler que toutes les peines de cette vie sont passagères, tandis que la récompense des chrétiens fidèles est éternelle... Que ces peines ne parviendront jamais à envahir complètement une âme amie de Dieu... tandis que le bonheur qui nous attend ne laissera plus de place à la souffrance même la plus légère.

Enfin, songez que notre bonheur sera d'autant plus grand que la lutte aura été plus difficile, notre sacrifice plus grand, notre victoire plus complète...

Péroraison. — Vous voyez d'un côté ce que Dieu vous *demande ;* de l'autre, ce qu'il vous *promet.* Vous voyez encore d'un côté ce que vous avez souffert loin de Dieu, et ce que vous souffrez encore, parce que vous vivez éloigné de lui : eh bien, je ne crains pas de vous répéter : Comparez, choisissez !

PRÉPARATIONS PASCALES

DEUXIÈME SÉRIE

PRÉPARATIONS PASCALES

DEUXIÈME SÉRIE

I. — GRANDEUR DE L'HOMME.

Quid est homo, quod memor es ejus ?... Minuisti eum paulo minus ab angelis ; gloria et honore coronasti eum.

(Ps. VIII, 5 et 6.)

Notre but, M. F., dans ces quelques entretiens, est de vous rappeler la vérité... et de vous remettre dans le chemin du bonheur... En d'autres termes, nous allons vous rappeler ce que vous devez faire en ce monde, appeler votre attention sur ce que vous y faites et vous dire ce qu'il faut faire pour persévérer dans la voie droite, si vous y marchez en ce moment ; ce qu'il faut faire pour retrouver cette voie, si vous vous en êtes écartés.

Or, dans cet ordre de considérations, il n'y a rien, ce me semble, de plus essentiel que de nous faire une juste idée de *notre grandeur de chrétiens*, *de notre dignité de chrétiens*. L'homme, qui a une juste idée de cette dignité, cherche naturellement à la maintenir ; il conçoit une horreur salutaire pour tout ce qui peut le faire déchoir ; il s'enquiert avec sollicitude des dangers qui le menacent, des ressources dont il dispose ; il se met dans les dispositions nécessaires pour conserver ce noble apanage et pour le faire passer à ses enfants...

Contentons-nous aujourd'hui de nous rappeler cette dignité, et de voir quelles sont les conditions générales pour la maintenir.

I.

Nous ne nous arrêterons pas, M. F., à chercher, avec les apôtres d'un faux progrès, des titres illusoires pour établir *la grandeur de l'homme*...

Éclairés par la lumière de la Foi, nous connaissons avec certitude l'origine véritable de notre grandeur : nous savons que cette origine est en Dieu seul. Dieu est l'être suprême, infini... Il est la perfection par essence, la science, la sagesse, la puissance sans limites.

Et qu'est-ce que l'homme pour qu'un Dieu si grand se souvienne de lui ? *Quid est homo*, s'écrie le Psalmiste, *quod memor es ejus* ? L'homme est, dans la création visible, le chef-d'œuvre de Dieu... Il est le représentant de Dieu... S'il est orné de la grâce sanctifiante, il est le fils adoptif de Dieu... il est membre de Jésus-Christ qui est Dieu... il est l'héritier du royaume de Dieu... Ah ! M. F., que ne m'est-il donné de développer devant vous dans toute son étendue cette magnifique thèse ! Mais de nombreux entretiens n'y suffiraient pas... Je ne pourrai qu'effleurer les arguments qui l'établissent.

A. Qui n'a été frappé de la place que l'homme occupe dans la création ?

a) Qu'est-ce que la terre en présence des globes immenses qui sillonnent en si grand nombre le champ de l'espace ? Et pourtant, si ces globes nous parlent de l'infinie puissance du Créateur, ils ne nous disent pas qu'on trouve ailleurs que sur notre globe le roi de la créature...

Sur la terre, l'homme domine et exerce un merveilleux empire. Il n'est pas le plus grand des objets qui la couvrent, il n'est pas même le plus fort des êtres organisés ; et pourtant, il règne, il domine... Il creuse le sol... il parcourt les mers... il plonge au sein des eaux... il assouplit la foudre...

Il n'a pas la mâchoire du lion, ni la trompe de l'éléphant, ni les serres de l'aigle ; mais il sait emprisonner et réduire l'aigle, l'éléphant et le lion... *Omnia subjecisti sub*

pedibus ejus, oves et boves universas, insuper et pecora campi, volucres cœli et pisces maris (Ps. VIII, 8, 9).

b) Voyez l'homme en lui-même. Quelle admirable structure ! Quelle merveilleuse organisation ! Seul, parmi les êtres qui se meuvent à la surface de la terre, il lève son front vers le ciel... Seul il choisit à son gré la matière qu'il va travailler, et il en fait sortir des chefs-d'œuvre... Seul il parle...

Ah ! c'est qu'il a une âme spirituelle... Il est fait à l'image de Dieu, et son corps même est disposé pour être associé à un agent immatériel. Admirez ces trois organes si étroitement unis entre eux : l'œil de l'homme, l'oreille de l'homme, le cerveau de l'homme. Ne craignez pas de les disséquer, de les analyser, de les soumettre à toutes les expériences...

Œil humain, miroir de la nature et flambeau de l'âme... Oreille humaine, chef-d'œuvre de délicate perfection, recueillant des milliers de vibrations sonores sans les confondre et faisant arriver jusqu'à l'esprit ces sons, échos non seulement du monde sensible, mais même du domaine spirituel... Cerveau humain, intermédiaire de l'âme et du corps, condition nécessaire pour que l'âme agisse sur les membres, pour que les membres transmettent à l'âme les impressions qui les affectent... Le cerveau avec ses milliers de cellules, de molécules, dont chacune, j'en ai la conviction, a son rôle déterminé. Mais, plus l'instrument est parfait, plus il requiert de qualités dans l'artiste qui le fait mouvoir... Plus ses parties sont délicates, plus il est nécessaire qu'elles soient unies par un lien immatériel unique, leur permettant de communiquer entre elles et d'agir de concert.

Oui, si je puis me servir de cette comparaison, comme l'univers proclame la nécessité d'un ordonnateur suprême, faisant la loi à toute créature et la dirigeant vers un but commun, ainsi chaque membre du corps de l'homme réclame l'intervention de l'âme, sans laquelle la machine

humaine ne ferait que se heurter aux obstacles extérieurs, en même temps qu'elle trouverait dans son propre sein des éléments continuels de dissolution !

B. Mais je m'attarde dans ces considérations d'un ordre inférieur. Quelque élevées qu'elles puissent paraître, elles ne nous montrent l'homme que dans son existence terrestre et matérielle : elles ne montrent dans l'homme que la créature, que l'esclave de Dieu. Mais Dieu n'a pas laissé l'homme dans cette condition de serviteur et d'esclave ; il l'a élevé jusqu'à lui, il l'a adopté pour son enfant... c'est l'effet de la grâce sanctifiante. *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri* (Joan. I). De là une vie divine... La Foi élève l'intelligence à la connaissance de Dieu... L'Espérance dirige la volonté vers les biens divins... La Charité met l'âme en communication avec la bonté divine... *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis* (Rom. V, 5).

Or, quelle est la source de cette grâce ? Elle réside dans un mystère ineffable de la bonté de Dieu, qui donne ainsi à l'homme une dignité incomparable : Dieu s'est fait homme et il a élevé notre nature jusqu'à lui. *Verbum caro factum est et habitavit in nobis.* Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous...

Et que sommes-nous maintenant ? Depuis qu'il y a un Homme-Dieu, tous les hommes peuvent être les membres de son corps mystique. C'est l'apanage des chrétiens fidèles: *Vos autem estis corpus Christi, et membra de membro* (I Cor. XII, 27). Le Christ est le corps... Le Christ est la vigne mystique...

Et maintenant, pour achever ce tableau de notre grandeur, jetons un coup d'œil sur l'avenir ; pénétrons dans les profondeurs de l'éternité. Quelle est la vraie destinée de l'homme ? C'est de voir Dieu face à face, de le posséder et de trouver en lui une félicité ineffable... *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum* (I Cor. II, 9).

Telle est donc, M. F., notre grandeur. Si nous l'avons comprise, nous nous rappellerons volontiers les paroles de saint Léon : *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam, et, divinæ consors factus naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire* (Sermo 1 de Nativ.).

II.

Il faut maintenant nous rappeler *les devoirs que nous impose cette grandeur*, puis faire un retour sur nous-mêmes, et tirer de cette double considération quelques conséquences pratiques.

A. Nous devons reconnaitre notre grandeur. — Au premier aspect l'on se demanderait si cela peut faire l'ombre d'un doute, et si l'évidence n'est pas là pour nous convaincre de ce devoir. Heureux ceux qui raisonnent ainsi ! C'est la preuve que la Foi est encore vivace dans leur esprit et qu'elle les éclaire de vives clartés.

Mais hélas ! il n'en est pas ainsi chez tous. Pour reconnaître la grandeur que nous avons montrée dans l'homme, il faut écouter les enseignements de Dieu et de l'Église... Or, il est de prétendus docteurs qui trouvent cela indigne de la raison humaine, et ils veulent que l'homme se fasse à lui-même sa généalogie et sa noblesse, sans tenir compte des intentions du Créateur. C'est là, vous le savez, la formule de la *fausse science*. Il faut bien se garder de l'écouter. Sous prétexte de science, l'orgueil nous conduirait à la plus terrible dégradation... à la dégradation de l'esprit. Chose remarquable, partout où la science antichrétienne a voulu élever l'homme, elle a toujours fini par l'abaisser... La science l'a conduit à la négation, au doute universel... à l'ignorance complète, absurde, du positivisme... Ou, si elle a formulé quelques conclusions plus fermes, elles ont été encore plus dégradantes... Tel est le sensualisme... Tel est le matérialisme... Tel est le transformisme... Heureux ceux dont la science est éclairée par la foi !

B. Nous devons estimer notre grandeur. — Cela paraît une conséquence toute naturelle du premier devoir ; pourtant, dans la réalité des choses, il n'en est pas toujours ainsi. Sans doute, l'estime théorique est indispensable à la connaissance vraie de notre grandeur... Mais il s'agit ici de l'estime *pratique*. Or, cette estime que nous garderions au fond du cœur, ne suffit pas...

Dieu a droit à autre chose ; et quand il nous a créés à son image... rachetés par son sang... il peut bien exiger que nous montrions, même devant les hommes, l'estime que nous faisons de ses bienfaits.

L'Apôtre disait : *Græcis ac Barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum. Ita (quod in me) promptum est et vobis, qui Romæ estis, evangelizare. Non enim erubesco Evangelium* (Rom. I, 14-16). Or, il se fait parfois que nous, qui devrions être fiers de notre dignité, nous en sommes presque honteux.

Le respect humain cherche à nous dominer ; et quand nous avons pour titres de noblesse l'éternel, le divin, le parfait, l'infini, nous n'osons presque pas le produire devant des hommes dont tout l'apanage est matériel, temporaire et changeant...

Soyons plus logiques... Songeons d'ailleurs que si cette lâcheté est déjà une dégradation que nous nous infligeons à nous-mêmes, elle doit encore nous attirer nécessairement un autre châtiment. Le général qui aura caché sa décoration, se la verra arracher par son roi et sera privé de tous ses honneurs... *Qui negaverit me coram hominibus, negabitur coram angelis Dei* (Luc. XII, 9).

Enfin, M. F., il est une dernière obligation que nous impose notre grandeur.

C. Nous devons la conserver. — C'est un trésor, nous dit saint Paul, que nous portons dans des vases fragiles. Notre dignité n'est pas une dignité oiseuse ; elle doit servir à assurer notre bonheur. Cela doit se faire par le travail. Notre dignité de chrétiens n'est pas seulement comme un instrument qui, si on ne l'emploie, se rouille

et devient inutile : elle est encore comme cette somme d'argent que le Maître dont parle l'Évangile a confiée à ses serviteurs, et dont il leur demandera compte...

Et parce que, comme le voyageur qui allait de Jérusalem à Jéricho, nous traversons pendant notre pèlerinage terrestre une région infestée par les voleurs, nous devons combattre pour notre trésor... Ces voleurs, ces ennemis, nous n'avons pas besoin de les chercher bien loin ; ils sont à côté de nous, ils sont en nous... Or, si la fausse science nous fait méconnaître notre grandeur ; si le faux point d'honneur, le respect humain, nous empêche de l'estimer, *la fausse jouissance* nous fait chercher le repos et l'inaction et nous rend incapables de travailler et de lutter...

Comprenons une bonne fois la nécessité absolue qu'il y a pour chacun de nous de remplir ce triple devoir... Et si nous sommes restés en dessous de notre dignité, formons dès maintenant la ferme résolution de la reconquérir.

Péroraison. — M. F., le type de l'homme régénéré, de l'homme divin, c'est le Christ ! Il a réuni dans l'unité d'une seule personne la nature divine avec tous ses attributs, et la nature humaine avec toute la perfection dont elle est susceptible... Dieu et homme, il était le miroir du Père... Dieu et homme, il commandait à la nature... Dieu et homme, il fut le modèle de toutes les vertus... Dieu et homme, il est assis à la droite de son Père... O Christ ! O Seigneur Jésus-Christ ! faites-nous apprécier notre grandeur, faites-nous estimer notre grandeur, faites-nous conserver notre grandeur, afin que nous méritions d'être réunis avec vous pendant l'éternité !

II. — ABAISSEMENTS DE L'HOMME.

Et homo, cum in honore esset, non intellexit ; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. L'homme n'a point compris l'honneur qui lui était fait ; il a été comparé aux animaux sans raison, et il leur est devenu semblable. (Ps. XLVIII, 13.)

Hier, nous avons considéré avec admiration la grandeur sublime que Dieu accorde à l'homme ; nous avons remercié la divine Providence de nous avoir élevés si haut ; nous avons formé la résolution de garder soigneusement notre dignité de chrétiens, ou de tout faire pour la recouvrer, si nous l'avions perdue. Il est trop vrai, hélas ! que l'homme ne sait pas toujours apprécier le don qui lui est fait... Comme nous le disions, il le méconnaît ; il ne tremble pas à l'idée de le perdre ; il ne combat pas pour le conserver... De là, les *abaissements* de l'homme... S'il nous est utile de comprendre combien l'homme est grand, il ne nous est pas moins indispensable — de songer à ce qu'il devient lorsqu'il s'abaisse, — d'étudier les causes et les progrès de ses abaissements, — de voir enfin quelles précautions nous devons prendre pour ne pas être exposés à une dégradation aussi préjudiciable à notre bonheur que funeste pour notre dignité. C'est ce que nous allons faire aujourd'hui.

I.

Est-il nécessaire, M. F., de vous rappeler combien il est facile à l'homme d'oublier sa grandeur et de descendre par là même dans des abîmes dont la profondeur nous effraie ? Est-il besoin de faire défiler devant vos yeux les sauvages de l'Amérique et de l'Océanie, les stupides sectateurs de Bouddha, les peuplades fétichistes de l'Afrique ? Faut-il vous retracer les mœurs des païens de l'antiquité ? vous rappeler les orgies des Romains ? la corruption des

Grecs, la folle arrogance d'un Nabuchodonosor ou d'un Héliogabale, se faisant adorer par leurs sujets, sous peine de mort ?

Ne suffit-il pas de jeter les regards à côté de nous, au milieu de nous, pour constater des abaissements tout aussi déplorables ? Que dire de ces ambitieux que nous voyons, poussés par la soif de domination, user de tous les moyens imaginables pour capter la faveur populaire, flatter toutes les passions, faire jouer tous les ressorts, se couvrir de tous les masques, même de celui de la liberté ou de la religion ? Que dire de l'avidité de ces autres pour lesquels rien n'est sacré, ni les biens de la veuve, ni l'héritage de l'orphelin, ni les dons pieux offerts sur les autels... Joueurs effrénés, spéculateurs véreux, escrocs éhontés, avares sordides... L'or est leur seul dieu, la richesse le seul mobile de tous leurs actes... Que dire de ces hommes de débauche et de luxure, dont les exploits se cachent le plus souvent dans les ombres de la nuit, mais dont les excès finissent presque inévitablement par éclater au grand jour ? Si notre civilisation ne compte pas encore des Sardanapale, des Domitien et des Balthazar, n'y a-t-il pas en foule des malheureux qui marchent sur leurs traces et auxquels il ne manque pour les égaler que les ressources du pouvoir suprême et l'assurance de l'impunité ?

D'où cela vient-il ? D'une triple faiblesse, ou, si vous l'aimez mieux, d'une triple concupiscence que nous portons tous dans notre sein. C'est ce que nous enseigne l'apôtre saint Jean : *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ* (I Jo. II, 16).

Si Dieu, en nous plaçant dans ce monde, nous laisse le libre usage de certaines créatures, c'est pour qu'elles nous servent de *moyens ;* nous devons arriver par elles jusqu'à notre commun créateur...

Dieu nous a donné notre corps et notre âme... Notre corps pour être en contact avec le monde visible... notre

âme, afin qu'elle conduise notre corps et nous élève jusqu'à l'auteur de notre être... Mais ce corps, tiré de la matière, s'incline comme naturellement vers elle, et notre âme, bien que spirituelle comme les anges et créée à l'image de Dieu, ne se contente pas toujours de la situation qui lui est faite. Sous l'action de Satan, l'ange rebelle et déchu, elle se prend à rêver de folles grandeurs, et, dans son ambition effrénée, elle dit comme le premier révolté : *Ascendam !*

Voilà la triple concupiscence que nous portons dans notre sein, la triple faiblesse qui nous mine.

a) Les créatures matérielles nous captivent ; leur possession semble une condition indispensable de notre bonheur ; nous les recherchons, nous les convoitons, nous mettons tout en œuvre pour les avoir. Nous voulons *à tout prix* être riches : *Concupiscentia oculorum.*

b) Les créatures agissent sur nos sens ; elles charment nos yeux, flattent notre palais et nos oreilles, nous apportent le plaisir ; notre corps tout entier est le foyer de sensations agréables ; nos relations avec nos semblables multiplient et diversifient ces sensations à l'infini... Notre cœur lui-même frémit sous leur empire... De là résulte la concupiscence sensuelle, mille fois plus terrible que la première : *Concupiscentia carnis.*

c) Enfin, l'âme enflée et infatuée d'elle-même, fière de son empire sur le corps, de son influence sur les autres créatures, s'érige en souveraine, oublie l'origine de sa grandeur et le but de sa supériorité... Elle ne veut plus de lois ; elle est avide de louanges, de témoignages d'estime, elle s'enorgueillit : *Superbia vitæ.*

M. F., est-il nécessaire d'insister sur ce point ? Faut-il en appeler à votre expérience et vous demander si pratiquement vous reconnaissez la vérité de ce tableau ? Je ne le pense pas ! Mais ce qui vous est tout au moins nécessaire, c'est de voir comment cette concupiscence nous conduit à notre dégradation, de voir par conséquent pourquoi elle

être, de la part de chacun de nous, l'objet d'une surveillance incessante.

II.

Le péché, — *l'habitude*, — *l'aveuglement*, — voilà les trois degrés par lesquels l'homme descend pour arriver dans les profondeurs de l'abîme.

A. Nous l'avons compris : la condition de notre grandeur, c'est Dieu. Sans Dieu, l'homme est peu de chose au milieu des autres créatures ; il peut même descendre au-dessous d'elles, comme nous le verrons bientôt. Or, quel est l'effet de la concupiscence ? C'est de relâcher d'abord, de briser ensuite, les liens qui rattachent l'homme, enfant de Dieu, à son père céleste, la créature à son créateur ; d'effacer en l'homme la ressemblance divine, cause première de toute sa beauté.

La loi de Dieu avec les devoirs qu'elle nous impose, avec les limites qu'elle nous prescrit, voilà ce qui doit régler l'usage que nous faisons des choses créées. Voilà la condition essentielle de la vie surnaturelle de nos âmes.

Or, que voyons-nous ? Dès que notre cœur s'ouvre à la concupiscence, la loi de Dieu nous pèse, et son accomplissement devient difficile. Cette loi nous impose des obligations gênantes. Elle nous défend d'user du plaisir sans modération et sans mesure. D'un autre côté, le feu de la concupiscence est insatiable. *Ignis nunquam dicit, Sufficit* (Prov. xxx, 16). La loi de Dieu dit : (énumération des Commandements)... La concupiscence répond : *Affer, affer!* (Ibid., 15 : *Sanguisugæ duæ sunt filiæ dicentes : Affer, affer.)* La trangression de la loi de Dieu, c'est le péché... Le péché est la mort de l'âme. *Peccatum vero, cum consummatum fuerit, generat mortem* (Jac. I, 15). Des membres de Jésus-Christ, il fait les membres d'une courtisane...

B. Mais là ne s'arrête pas la dégradation de l'homme. Il est une loi de notre nature dont il est impossible de méconnaître l'importance. Cette loi, la voici : Tout acte

isolé offre une difficulté spéciale, mais des actes répétés se facilitent les uns les autres ; et les actes mauvais forment comme une chaîne qui enveloppe l'homme et l'entraîne sur la pente du mal avec une rapidité toujours croissante. Le proverbe vulgaire : Il n'y a que le premier pas qui coûte, se réalise dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. On n'a d'abord cherché qu'une jouissance isolée : bientôt on devient insatiable de jouissances ; c'est une soif qui s'irrite de plus en plus... On n'a d'abord négligé qu'un devoir : bientôt tous les devoirs pèsent... On n'a refusé son obéissance qu'à une seule autorité, à la plus immédiate, la moins élevée : bientôt... *Quæ prius nolebat tangere anima mea, nunc præ angustia cibi mei sunt* (Job. VI, 7).

Et maintenant l'ordre est renversé. C'est la nature qui domine l'homme ; l'homme ne se souvient plus de Dieu... Je vois s'effacer successivement en lui tous les caractères de la ressemblance divine...

C. Que manque-t-il pour que la dégradation soit complète ? Que le chemin du retour se ferme complètement, que l'intelligence soit attaquée, la foi perdue, que l'aveuglement arrive. Jusqu'à présent, cet homme a eu des remords... Des éclairs ont parfois traversé son âme, il a tremblé. Maintenant l'atmosphère s'épaissit, les ténèbres deviennent plus profondes. On s'est habitué à respirer cette atmosphère, à tâtonner dans ces ténèbres ; l'air pur fait mal, la lumière blesse les yeux. On en vient à nier la possibilité de la vertu, de la vérité. *Impius cum in profundum venerit peccatorum, contemnit* (Prov. XVIII, 3).

Quels sont ces impies dont parle ici le texte sacré ?

a) Les débauchés qui ne respirent plus que la luxure...

b) Les ennemis de Dieu et de l'Église... qui calomnient à froid...

c) Les orgueilleux infatués d'eux-mêmes... qui prennent leur prétentions pour des réalités, qui finissent par se croire Dieu ! — Deux aberrations extrêmes. Les premiers

sont devenus animaux ; les derniers se croient Dieu... Parfois, chose étrange, les extrêmes ne se touchent pas seulement, mais se confondent... Oh !... que nous sommes loin de notre dignité...

III.

Mais il importe de savoir *quelles précautions* nous devons prendre pour ne pas en arriver là. Elles ressortent encore de la nature des choses. La faiblesse de notre esprit, la faiblesse de nos sens, la faiblesse de notre cœur, les aspirations de l'ambition sont les grandes causes qui nous entraînent vers l'abîme. Nous venons de le voir, et si nous regardons le monde, si nous nous demandons comment de bons chrétiens sont tombés, l'histoire confirme la doctrine de la Foi.

La faiblesse de l'esprit. — L'amour de la nouveauté, de la science, ou, pour mieux dire, une vaine curiosité, perd un grand nombre de chrétiens, de jeunes gens surtout... Ils veulent apprendre à tout connaître par eux-mêmes, tout lire... Prenez garde ! Malgré la force de vos convictions présentes, vous êtes exposés...

Prenez garde à la faiblesse des sens. — Il faut savoir se borner, lorsqu'il s'agit de plaisirs... Il faut se tenir en garde contre les plaisirs du jour, les plaisirs à la mode... Il est possible que le contact du monde ne fasse plus grande impression sur des natures blasées ; sur d'autres, il exerce l'influence la plus funeste... Aimez le travail...

Prenez garde à la faiblesse du cœur. — Ce sont les compagnies, les amitiés... C'est l'amour profane surtout dont l'empire se fait sentir... Ce qu'on ne ferait pas de soi-même et sous sa propre impulsion, on le fait, pour ne pas déplaire aux autres...

Prenez garde à l'ambition, au désir de la popularité, à la soif de liberté et d'indépendance. — Persuadez-vous bien de cette vérité que dans le temps où nous sommes, la vraie grandeur est peu appréciée, et que nous devons

nous attendre à être méprisés. Acceptez d'avance tous les mépris qui seront le résultat inévitable de l'affirmation de vos convictions et de votre union avec Notre Seigneur Jésus-Christ, de votre soumission à Dieu... Voilà la règle de la véritable prudence chrétienne...

Péroraison. — *(Aux jeunes gens.)* Vous qui êtes ici devant moi (élèves d'un établissement d'éducation religieuse), que serez-vous plus tard ?

(Aux hommes.) A quelle catégorie appartenez-vous ? vous qui m'écoutez, êtes-vous en grâce avec Dieu ?... Êtes-vous des pécheurs enchaînés par l'habitude, aveuglés ? Que faire ?

III. — ILLUSIONS DE L'HOMME.

Jam non ambuletis sicut et gentes ambulant, in vanitate sensus sui, tenebris obscuratum habentes intellectum. Ne marchez plus désormais comme marchent les païens, dans la vanité de leur sentiment et l'intelligence aveuglée par d'épaisses ténèbres (Ephes. IV, 17, 18.)

Ne semblerait-il pas, M. F., que l'homme, après avoir une fois compris sa dignité, après avoir apprécié la profondeur de l'abîme où il descend lorsqu'il la méconnaît, prendra nécessairement toutes les précautions requises pour la conserver et cherchera par tous les moyens possibles à guérir la faiblesse de son intelligence, de ses sens, de sa volonté ? Il devrait en être ainsi, et pourtant la réalité ne répond pas à l'enchaînement logique des choses... Pourquoi ? Parce que, comme le dit si bien l'auteur inspiré du livre de la Sagesse, *fascinatio nugacitatis obscurat bona et inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitia* (Sap. IV, 12). La fascination exercée par la bagatelle, empêche de voir les biens réels, et l'in-

constance de nos désirs pervertit notre sentiment tout d'abord exempt de malice... Il faut donc être en garde contre *nos illusions*, contre celles surtout qui exercent sur nous l'empire le plus funeste, qui nous empêchent de connaître notre grandeur et nous emportent vers une dégradation, non seulement temporaire et par là même réparable, mais à la dégradation finale, éternelle et sans remède.

Nous signalerons donc d'abord une *triple illusion ;* — nous verrons ensuite quels *conseils pratiques* nous devons suivre pour y échapper.

I.

A. L'éternité, voilà, M. F., le but vers lequel nous sommes menés, tandis que nous traversons les sentiers de la vie. Le temps nous est accordé pour arriver à l'éternité. La grâce nous est donnée pour faire fructifier le temps. Telle est en somme toute l'économie de notre destinée. Or, on se fait bien souvent des illusions sur le temps, comme on se fait des illusions sur la grâce et des illusions sur l'éternité elle-même.

Quel est l'homme, le jeune homme surtout, qui ne se fasse *illusion sur le temps ?* Quand on jette les regards sur l'avenir et que l'on suppute les années sur lesquelles on croit pouvoir compter, qui ne se flatte de les voir se multiplier ?... A vingt ans, on voit devant soi un si long espace qu'on ne se donne pas la peine de le mesurer. On n'oserait certes pas affirmer qu'on atteindra le centenaire de sa naissance. On se contente pour l'ordinaire des quatre-vingts ans au delà desquels, selon l'expression de l'Écriture, il n'y a plus que peine et douleurs : *Labor et dolor.* Mais ne dit-on pas avec une espérance sans bornes qu'on n'est pas arrivé au tiers de la vie ? que pour chaque jour qu'on dépense, l'on tient en réserve au moins deux autres jours ? Et n'est-ce pas tout ce qu'il faut pour jouir de la vie sans arrière-pensée et pouvoir s'endormir sans

inquiétude ?... A quarante ans, sans doute on n'ose plus raisonner ainsi... Mais tout au moins arrête-t-on avec complaisance ses regards sur la perspective d'un lendemain qui ne comprend pas seulement le jour, mais la semaine, le mois, l'année à venir... Et, quelle que soit la conduite que l'on tient, on ne voit pas qu'il faille changer, puisque l'on peut compter sur le lendemain...

Illusion, M. F., illusion funeste, qui a été pour un grand nombre la cause de leur perte éternelle ! Illusion qui nous fait oublier les oracles de l'Écriture et les leçons de l'expérience ! *Non est in hominis potestate prohibere spiritum ; nec habet potestatem in die mortis* (Eccle. VIII, 8). Et encore : *Memor esto quoniam mors non tardat.*(Eccli. XIV, 12). Le Christ dit à l'évêque de Sardes dans l'Apocalypse : *Si non vigilaveris, veniam ad te tamquam fur, et nescies qua hora veniam ad te.* Et l'expérience n'est-elle pas là pour le prouver ? Faut-il énumérer tous ceux que nous avons connus et qui sont morts inopinément, enlevés à la fleur de l'âge, enlevés par un accident soudain... *Beati servi illi quos cum venerit dominus, invenerit vigilantes* (Luc. XII, 37).

B. La mort dissipe cette illusion par laquelle nous comptons imprudemment sur la vie. Mais cette illusion n'est pas la seule... Nous avons les mains pleines des bienfaits de Dieu. Il ne nous est pas difficile de nous les rappeler. Nous n'avons qu'à voir ce que nous sommes. Tout ce que nous avons, vient de lui. *Quid habes quod non accepisti ?* (I Cor. IV, 7.) C'est de lui que nous tenons la naissance... la noblesse... la richesse et la fortune... l'influence et le pouvoir... C'est lui qui conserve les forces de notre corps, les facultés de notre âme... nos talents... Bien insensés serions-nous, si nous osions dire avec les impies : *Linguam nostram magnificabimus ; labia nostra a nobis sunt* (Ps. XI, 5).

Pourquoi nous a-t-il donné tout cela ? Pour que nous tenions dans le monde la place qu'il nous y a marquée... pour que nous contribuions au bien de nos semblables... pour que nous procurions la gloire et l'honneur à notre bienfaiteur et maître. .

En quoi consiste donc une *seconde illusion* à laquelle nous sommes sujets ? A *oublier notre responsabilité*, à nous figurer, ou tout au moins à agir pratiquement comme si nous ne devions rendre compte à personne... Si la pensée de notre *responsabilité*, la pensée du compte que nous aurons à rendre, vient se présenter à nous, nous la rejetons au loin, nous la repoussons dans l'avenir. Comme l'insensé dont parle Notre-Seigneur dans son Évangile (Luc. XII), nous nous disons : *Anima, habes multa bona posita in annos plurimos ; requiesce, comede, bibe, epulare.* Mais le Seigneur nous dit aussi : *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te.* Alors nous aurons à rendre compte à Dieu de tous les bienfaits que nous aurons reçus de sa libéralité : compte non seulement des biens purement terrestres qu'il a mis à notre disposition, mais compte surtout des inspirations intérieures qu'il nous envoie, compte des invitations qu'il nous fait de profiter tellement des biens et des épreuves du temps que nous arrivions enfin au bonheur de l'éternité... Ce compte sera rigoureux et d'autant plus sévère que nous aurons reçu avec plus d'abondance les faveurs divines. *Redde rationem villicationis tuæ* (Luc. XVI, 2).

Cet examen portera sur tous nos actes, sur tout le temps de notre vie ; il portera surtout sur les grâces reçues...

Ne nous faisons donc pas illusion ! Nous ne sommes pas des propriétaires indépendants ; nous sommes des dépositaires, des administrateurs, tout au plus des usufruitiers... Ne comptons pas non plus sur la miséricorde de notre maître, alors que nous n'avons pas voulu profiter de sa grâce pendant notre existence terrestre... Il nous a invités à nous convertir, à mieux employer les dons du Ciel... Vous n'avez pas voulu. L'éternité vous fera voir en pleine lumière toute la folie et toute la culpabilité de votre conduite...

C. L'éternité n'est-elle pas aussi l'objet pour nous d'illusions actuelles ? N'y en a-t-il pas ici, et beaucoup, qui semblent l'oublier ? qui affectent même de la braver ou de n'y pas croire ?

Mais ne nous y trompons pas : l'existence de l'éternité ne dépend ni de notre foi ni de notre incrédulité ; elle est indépendante de nos appréciations et de nos illusions, de nos aspirations et de nos répugnances... Nous marchons vers elle, et ses portes s'ouvriront pour chacun de nous au moment où la mort aura frappé en nous le composé humain, rendant le corps à la terre et envoyant l'âme devant le tribunal du souverain juge. Nous aurons beau nous insurger, protester, nous excuser... L'éternité sera là ; il nous faudra y entrer...

L'éternité est double : l'une heureuse, l'autre malheureuse. La première avec la claire vision de Dieu, avec la participation à son bonheur et à sa vie divine, en compagnie des anges et des saints... L'autre avec des supplices sans fin et l'éloignement de Dieu... en contact inévitable avec les démons... Entre ces deux extrêmes, point de milieu... L'une ou l'autre éternité sera la mienne ! *Si ceciderit lignum ad austrum aut ad aquilonem, in quocumque loco ceciderit, ibi erit* (Eccle. xi, 3).

Telle est la fin de toute vie humaine ! Ne semble-t-il pas qu'elle devrait être continuellement présente à l'esprit de l'homme et servir de règle à toutes ses actions ? Malheureusement, il n'en est pas ainsi. L'illusion règne en souveraine... On oublie l'éternité et on se laisse absorber par le temps... On se figure que, quoi qu'on fasse, l'éternité sera heureuse... On use des biens de ce monde comme s'ils nous appartenaient ; on gaspille sa vie comme si elle devait durer toujours... Soyons plus sages, M. F., et après avoir compris la folie de nos illusions, *suivons les conseils de la raison et de la foi :* ils nous préserveront d'un aveuglement d'autant plus funeste qu'il serait sans remède.

II.

Une fois les illusions comprises et dissipées, il ne faut pas de longues considérations pour déterminer *pratique-*

ment la ligne de conduite qu'il nous reste à suivre pour éviter les pièges tendus sous nos pas et arriver sûrement à notre véritable bonheur.

Un triple conseil répondra à la triple illusion que nous avons à combattre : *Ménagez le temps, — écoutez la grâce, — assurez l'éternité.*

A. MÉNAGEZ LE TEMPS. — *Dum tempus habemus, operemur bonum* (Gal. VI, 10).

Ce temps qui nous est donné, est incertain, vous l'avez compris... De tout ce temps, nous n'avons que le moment actuel... La plus longue vie comparée aux années éternelles, est moins qu'un point imperceptible dans l'immensité...

Il n'en est pas moins vrai que de chaque parcelle du temps l'éternité peut dépendre ; que chaque parcelle du temps peut nous mériter un degré de bonheur et de gloire pour l'éternité tout entière...

Ménagez donc le temps, mes bien chers Frères, ménagez le temps !

a) Il est un temps précieux entre tous : celui que vous pouvez consacrer directement, complètement à Dieu... Ne le diminuez pas, ne le raccourcissez pas, ne le reléguez pas au dernier plan, comme si toutes les autres occupations devaient l'emporter sur l'exercice de la piété... comme si, en d'autres termes, le Créateur, le Rédempteur devait céder le pas à la première venue de ses créatures...

b) Estimez le temps du travail. — J'appelle ainsi celui que réclament l'étude, la charité, le zèle, l'accomplissement du devoir. C'est alors qu'il faut utiliser les talents que Dieu nous a confiés ; c'est l'occasion de les faire fructifier...

c) Surveillez le temps destiné au plaisir. — Le plaisir est nécessaire dans une certaine mesure, mais combien cette mesure est difficile à garder ! Loin de vous tout plaisir défendu !... Loin de vous tout plaisir vraiment dangereux !... Usez avec modération des plaisirs permis...

Et, pour revenir ici à la conclusion que nous avons tirée en considérant notre première illusion : N'oublions jamais que chaque instant peut être le dernier de notre vie... Ne nous exposons pas à voir le temps nous échapper au moment même où nous en abuserions pour offenser Dieu...

B. Écoutez la grace. — Le temps est d'autant plus précieux qu'il n'est pas seulement confié à notre activité, qu'il n'est pas seulement le champ où peut s'exercer notre industrie : il est aussi le champ de l'activité divine. Dieu, peut-on dire, est plus avide de notre bonheur que nous-mêmes ; et, sans forcer notre volonté, qu'il laisse libre, même au détriment de sa gloire, il n'en travaille pas moins continuellement à la perfectionner, à l'élever, à rendre notre existence plus féconde en fruits de vertu...

Qui de nous, M. F., n'en a pas fait l'heureuse expérience ? Qui de nous ne s'est senti à certains moments emporté par le souffle de la grâce au-dessus des plaines arides du monde vers cette atmosphère sereine où Dieu se faisait sentir à nous et se faisait aimer ? N'avons-nous pas connu ces ravissements au moment de notre première communion, à la fin d'une retraite, dans quelque autre circonstance particulière de notre vie ?

Ah ! que n'avons-nous toujours répondu à ces attraits intérieurs ! que n'avons-nous mieux écouté la voix qui nous parlait ! Que serions-nous maintenant ?...

Ce que nous n'avons pas fait dans le passé, faisons-le désormais... Ne craignons pas ! Je le sais : cette perfection vous effraie. Mais pourquoi ? Parce que la nature, sachant qu'elle doit être dominée par la grâce, s'insurge et se révolte à la pensée de sa défaite. Elle voudrait vous persuader que cette défaite serait le signal de votre malheur ; qu'à partir de ce jour vous devriez dire adieu à tout ce qui vous plaît, à tout ce qui vous charme à présent...

N'oubliez pas que Dieu a des compensations que l'on ne peut apprécier qu'en les goûtant, et qu'il est mille fois

plus heureux de passer un jour dans les tabernacles du Seigneur que mille autres sous les pavillons des impies...

C. Assurez l'éternité. — Enfin fallût-il nous résigner à quelques sacrifices vraiment pénibles, fallût-il remporter sur nous-mêmes une victoire signalée, fallût-il faire pénétrer le glaive *usque ad divisionem animæ et spiritus* (Hebr. iv, 12), ne faudrait-il pas avoir devant les yeux le troisième conseil : Assurez l'éternité ? *Momentaneum et leve tribulationis nostræ supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (II Cor. iv, 17). Mais aussi, comme le disait saint Bonaventure après saint Augustin : *Momentaneum est quod delectat, æternum quod cruciat.* Et quand il s'agit d'éviter un malheur *éternel,* de mériter une récompense *éternelle*, pourrions-nous hésiter ?

Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra. Si nous écoutons cette voix de la grâce, par là même notre éternité sera assurée. Semblables aux saints, nous ne nous contenterons pas d'une récompense vulgaire, nous ambitionnerons une gloire sublime... Comme ces guerriers qui souffrent d'être retenus dans les rangs et qui ne demandent qu'à s'élancer sur les ennemis, au lieu d'en attendre le choc, nous nous précipiterons sur les hordes ténébreuses que l'enfer ne cesse de vomir sur cette terre...

Péroraison. — Je finis par où j'ai commencé, par l'exhortation de l'Apôtre aux fidèles d'Éphèse. *Jam non ambuletis sicut et gentes ambulant, in vanitate sensus sui, tenebris obscuratum habentes intellectum.* Ténèbres des préjugés, ténèbres de l'illusion, ténèbres du doute, ténèbres de l'ignorance... Marchez à la pure lumière de la foi et de la saine raison, afin de trouver en Dieu votre repos et votre bonheur !

IV. RESSOURCES DE L'HOMME.

Quod autem nunc vivo in carne, in fide vivo Filii Dei, qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me. Que si je vis maintenant dans cette chair, je vis en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi.

(Gal. II, 20.)

Mes Frères,

Nous avons compris notre dignité et la sublime grandeur à laquelle Dieu veut nous faire parvenir... Grandeur qui commence sur la terre et qui se couronne dans les cieux... Nous avons sondé la profondeur de l'abîme où l'homme peut descendre, quaud il oublie cette dignité... Nous avons vu comment l'homme, tout en comprenant ces deux premières vérités, s'aveugle quelquefois et comment, sous l'empire d'illusions funestes, il compromet sa dignité présente et sa grandeur à venir.

Il nous reste une question à résoudre : *De quelles ressources l'homme dispose-t-il* pour sauvegarder sa grandeur, échapper aux pièges qui l'entourent et vaincre les ennemis qui le menacent ?

Ce point résolu, nous saurons à quoi nous en tenir dans notre conduite et nous serons fixés sur notre sort : car si nous profitons des ressources que Dieu nous donne, nous serons sûrs de conserver notre élévation et par là même sûrs de notre bonheur ; — si nous les négligeons, nous ne devrons nous en prendre qu'à nous-mêmes, lorsque nous nous sentirons glisser sur la pente de la dégradation et que nous roulerons au fond du précipice. *Perditio tua, Israel ; tantummodo in me auxilium tuum.* (Osee XIII, 9).

Quelles sont donc ces ressources, M F. ? Vous ne serez pas étonnés si je donne une réponse analogue à toutes celles qui ont précédé. Notre ressource suprême, notre ressource unique, c'est Dieu ! Auteur de notre être et condition de notre grandeur, fin dernière de l'homme et objet

de sa suprême félicité, Dieu est encore le guide et le soutien de l'homme dans son pèlerinage terrestre, et il lui fournit les moyens les plus efficaces pour assurer sa marche et atteindre le but vers lequel il doit se diriger.

Mais cette communication par laquelle Dieu se prête à l'homme, peut, ce me semble, être envisagée de deux manières : d'abord, en tant que Dieu nous conserve dans son amitié et nous fait échapper au danger de le perdre ; ensuite, en tant qu'il augmente en nous cette amitié divine et nous rapproche de plus en plus du type souverain de notre perfection.

C'est à ce double point de vue que nous la considérerons successivement. Et nous l'étudierons, non pas dans l'abstraction et la théorie, mais dans la réalité pratique, source féconde des résolutions salutaires.

I.

Pour se conserver dans l'amitié de son Père céleste, pour ne pas se laisser séduire par les aberrations de son esprit, pour se guérir des défaillances de son cœur, l'homme a besoin de la *vérité* de Dieu et de la *miséricorde* de Dieu. La vérité l'éclaire, la miséricorde l'encourage et le relève...

A. Où donc, M. F., l'homme trouvera-t-il cette vérité dont il a besoin ? Où puisera-t-il la certitude, condition indispensable d'une conduite ferme, d'une résolution inébranlable ? Où trouvera-t-il une vérité retentissant à ses oreilles en dépit de ses hésitations, en dépit même, disons-le, des efforts qu'il pourrait faire pour ne pas l'entendre ? Malheureux celui qui devrait la chercher en lui-même... qui ne connaîtrait pas le foyer d'où elle émane, qui ne saurait pas où repose ce trésor !... Combien de temps faudrait-il chercher, et toujours en vain peut-être !... Il faut à l'homme une autorité sur laquelle il puisse s'appuyer.

Dieu, M. F., n'a pas voulu que nous fussions sans cet appui, et aussi longtemps que nous-mêmes ne fermons pas volontairement les yeux, la vérité divine luit à nos regards. Le flambeau en a été confié aux mains de l'Église, j'entends de l'Église visible, de l'Église catholique, apostolique et romaine. C'est à elle que le Sauveur des hommes en a confié le dépôt. *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem seculi... Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam... Euntes docete omnes gentes... Ecclesia, columna et firmamentum veritatis.*

Heureux les enfants de cette Église, ses enfants dociles, simples, dévoués et fidèles ! *a)* Puissiez-vous être de ce nombre, M. F. Et puissiez-vous toujours mettre au-dessus de toute science votre humble soumission à l'Église, prêts à tout abandonner, à tout rétracter sur une simple invitation de cette maîtresse de la vérité...

b) Puissiez-vous ne pas lui marchander votre soumission ; ne pas vous demander sans cesse s'il est bien nécessaire de l'écouter en ce point, sur cette matière, dans cette controverse, en présence de cette théorie scientifique, politique ou sociale...

c) Puissiez-vous ne pas vous complaire dans votre fidélité même et croire que rien au monde ne serait capable de l'ébranler : ni lecture, ni société, ni amitié... *Hæreticum hominem devita* (Cf. Tit. III, 10).

d) Puissiez-vous ne pas vous contenter de la foi en l'Église, sans y ajouter l'obéissance, la conformité de vos mœurs et de vos habitudes avec ses préceptes, ses lois et ses conseils ! — Sachez-le bien, là est la vérité de Dieu ; et plus vous vous plongerez dans cette vérité, plus cette vérité vous pénétrera, plus elle vous fortifiera (car c'est aussi une lumière vivifiante), et plus elle vous rapprochera de la source lumineuse de ce Verbe de Dieu qui éclaire tout homme venant en ce monde ; et vous pourrez enfin vous écrier avec l'Apôtre : *Quod autem nunc vivo in carne, in fide vivo Filii Dei, qui dilexit me.*

B. Qui dilexit me ! Cette parole me fait souvenir de la seconde ressource dont nous disposons : *la miséricordieuse bonté de Dieu !* — Dieu nous a aimés, il nous a envoyé son propre Fils. Et quand l'a-t-il fait ? Lorsque nous étions pécheurs ! *Cum adhuc peccatores essemus, secundum tempus Christus pro nobis mortuus est... Si enim cum inimici essemus, reconciliati sumus Deo per mortem Filii ejus, multo magis reconciliati, salvi erimus in vita ipsius* (Rom. v, 8-10). Et ce Fils, qu'a-t-il fait ? *Majorem hac dilectionem nemo habet,* disait-il lui-même, *quam ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (Jo. xv, 13).

Nous avons un pontife qui sait compatir à nos infirmités. *Non habemus pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris.* Et la conclusion : *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur* (Hebr. iv, 15).

Mais où trouverons-nous ce Pontife, M. F. ? Encore une fois, dans l'Église sainte où il a déposé, avec toutes les splendeurs de sa vérité, toutes les inventions de son admirable miséricorde. Là se trouve le sacrement de la réconciliation où tout pécheur sincèrement repentant, réellement contrit, fermement décidé à renoncer à ses égarements, reçoit, avec le pardon des fautes passées, la force et le courage pour les éviter à l'avenir. Comme le divin Maître a montré qu'il comprenait bien les misères de notre nature, quand il a établi ce remède de la confession que nous pouvons employer autant de fois qu'il est besoin ! A Pierre qui demandait s'il devait pardonner jusqu'à sept fois à son prochain, Jésus répondit : Non pas sept fois, mais soixante-dix fois sept fois ! N'était-ce pas dire qu'il tenait indéfiniment ouvertes les sources de sa miséricorde ?

Si donc nous avons le malheur de tomber, hâtons-nous de nous relever, de courir au prêtre... Par un humble aveu de notre faute, par une promesse vraiment sentie de nous corriger, d'abandonner l'occasion, de renoncer à l'objet de nos affections coupables, méritons d'entendre la sentence

d'absolution. Ce sera comme si elle sortait de la bouche même du divin Sauveur. *Remittuntur tibi peccata tua. — Vade in pace, et jam amplius noli peccare.*

Si les chaînes de l'habitude avaient malheureusement commencé à nous envelopper, si nous sentions déjà notre ardeur pour le bien se refroidir, si la paralysie spirituelle gagnait nos membres, hâtons-nous d'arrêter les progrès de la maladie...

Toutefois, ne nous faisons pas illusion : cette confession ne suffira point pour nous changer complètement ; il nous faudra à plusieurs reprises recourir au médecin. L'habitude doit être vaincue par une habitude contraire... Il faudra peut-être faire l'aveu de nouvelles chutes, malgré la honte que nous éprouvons ; renouveler notre bon propos, malgré l'expérience de notre faiblesse. Il faut surtout montrer de la bonne volonté dans l'exécution des moyens proposés, que ce soit la fuite de l'occasion ou le sacrifice, pénible peut-être, d'une affection coupable. A cette condition la miséricorde divine s'inclinera vers nous ; elle viendra guérir nos plaies. Comme le bon Samaritain à l'égard du pauvre voyageur agonisant sur la route de Jérusalem à Jéricho, elle versera dans nos blessures l'huile qui adoucit et cicatrise, avec le vin qui stimule et fortifie. Nous guérirons !

C. Et quand même les ténèbres auraient commencé à envahir notre âme ; quand même ce terrible aveuglement dont nous avons parlé, ferait déjà disparaître à nos yeux le soleil de la vérité, quand même les oracles de la justice divine nous laisseraient froids et indifférents, ne désespérons pas ! Nous sommes au milieu de la tempête, notre barque est sur le point de faire naufrage : c'est le moment de jeter le suprême cri d'alarme : *Domine, salva nos, perimus... Jesu, fili David, miserere mei !...* Ce cri ira jusqu'au cœur de Dieu. Jésus touchera nos yeux malades et leur rendra la lumière. Alors nous chanterons les miséricordes du Seigneur : *Misericordias Domini in æternum cantabo !*

II.

Cependant, M. F., vous le comprenez, si nous voulons faire croître dans nos âmes l'amitié divine, si nous voulons donner à nos œuvres le cachet sublime de la sainteté, il ne nous suffit pas de croire en la vérité et de recourir à la miséricorde infinie de notre Dieu : ces deux moyens ne seraient pas à eux seuls assez puissants pour nous *conserver le trésor de l'amitié divine*, élément indispensable de notre vie surnaturelle. Il en est deux autres qui, faisant pénétrer jusqu'au fond de notre être la puissance de Dieu et faisant circuler dans nos veines le sang même du Rédempteur, resserrent toujours davantage notre union avec lui et sont le gage le plus assuré de notre progrès et de notre persévérance. Ces moyens sont : — *la grâce*, qui nous est accordée dans la *prière*, — et *l'Eucharistie*, que nous recevons par la sainte *communion*.

A. Déjà dans nos entretiens précédents nous avons plus d'une fois nommé la grâce de Dieu : la grâce *sanctifiante ou habituelle*, qui élève nos sens au-dessus de la condition servile et nous rend les fils adoptifs du Tout-Puissant ; — la grâce *actuelle*, lumière de notre intelligence, doux attrait qui sollicite notre volonté. Mais cette dernière ne se contente pas d'éclairer et d'attirer : elle pénètre et fortifie la volonté même... Elle rend facile ce qui était pénible ; elle rend possible cela même qui dépassait les forces de la nature. *Omnia possum*, dit saint Paul, *in eo qui me confortat* (Phil. IV, 13)... *Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit* (I Cor. XV, 10).

Qui de nous, M. F., ne voudrait posséder cette grâce ? Qui de nous ne chercherait à l'acquérir ? Eh bien, cela dépend de nous ; Dieu nous en fait la promesse formelle : *Petite et dabitur vobis, quærite et invenietis... Omnis enim qui petit, accipit... Quis autem ex vobis patrem petit panem, numquid lapidem dabit illi ? Si ergo vos, cum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris, quanto magis Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum petentibus se ?* (Luc. XI, 9, 10, 11, 13.)

Tels sont, M. F., les oracles de l'infaillible vérité. La prière est donc le moyen sûr, le moyen efficace pour obtenir la grâce. — Ah ! je vous entends me dire : « Je ne sais pas prier. » ou bien : « J'ai prié et je n'ai pas été exaucé ! » Laissez-moi vous montrer que vous vous trompez.

a) Vous dites que vous ne savez pas prier ; dites plutôt que vous ne connaissez pas la prière. La prière, c'est l'entretien du cœur avec Dieu. Rien de plus simple. Nous prions, lorsque, pensant aux bienfaits de Dieu, nous le remercions... Nous prions, lorsque, contemplant ses œuvres, nous lui adressons nos louanges et les hommages de notre admiration... Nous prions, quand nous lui exprimons les sentiments de notre âme... Nous prions, quand nous lui exposons nos nécessités ; quand nous gémissons devant lui de nos faiblesses ; quand nous lui demandons par quels moyens nous pouvons lui plaire ; quand nous lui disons que nous désirons apprendre ce qu'il attend de nous.

Si donc nous ne savons pas prier, c'est que nous ne sommes pas assez persuadés de nos misères et que nous ne sentons pas assez combien nous avons besoin de Dieu... que nous ne sommes pas assez effrayés des dangers qui nous menacent. Quel est l'homme qui ne sait pas prier son semblable, quand il meurt de faim ; quand il est menacé du déshonneur ou d'une condamnation qui entraîne la ruine de sa famille ? Ah ! alors tous savent prier !

b) « Mais j'ai prié, et Dieu ne m'a pas exaucé. » — Pourquoi ? S'il agit de choses temporelles, je le comprends. — « Non, il s'agit de choses spirituelles. » Mais, désiriez-vous être exaucé ? Est-ce que peut-être vous ne preniez pas toutes vos mesures pour ne pas l'être ? Votre prière n'était-elle pas un prétexte pour excuser votre lâcheté ?... Enfin, pendant combien de temps avez-vous prié ? Retenez les exemples que Notre-Seigneur lui-même nous cite.

Exemple de l'ami qui vient emprunter trois pains

(Luc. XI)... Exemple de la veuve et du juge. *Etsi Deum non timeo nec hominem revereor ; tamen, quia molesta est mihi hæc vidua, vindicabo illam, ne in novissimo veniens sugillet me* (Luc. XVIII, 5).

Sainte Monique a demandé pendant dix-huit ans la conversion de son fils Augustin... Priez donc ainsi... Que votre prière soit sincère, humble, confiante, fervente, accompagnée de charité envers le prochain, assaisonnée de mortifications... Cette prière a fait des saints ; elle vous sanctifiera.

B. Mais à la prière il faut un complément indispensable. Ce n'est pas seulement par la communication de ses dons que Dieu veut venir en nous et nous élever jusqu'à lui ; c'est encore par une sorte d'union personnelle et substantielle. Il ne s'est point contenté de parler à Moïse dans le buisson ardent ; de se manifester au peuple d'Israël en faisant marcher devant lui une colonne lumineuse ; de remplir le temple de Salomon d'une nuée, indice de sa présence... Il s'est fait homme. Et dans ses entretiens avec ses disciples (Jo. VI), il a dit : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis... Qui manducat me, et ipse vivet propter me... Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam...*

La conclusion est facile : sans *la communion*, tous les autres moyens sont inutiles ; *la communion* est le complément et le perfectionnement de tous... Comment en serait-il autrement ?

De quoi me servira de recevoir en moi un effet transitoire de la vérité, de la miséricorde, de la grâce, si je refuse de recevoir en moi l'auteur de toute vérité, de toute miséricorde, de toute grâce ; si je m'éloigne d'un sacrement qui est tout ce qui peut le mieux l'unir à moi... La Divinité a beau se cacher sous les espèces les plus vulgaires : elle est toujours la Divinité.

D'où je conclus : Si l'homme communie bien et souvent,

il doit devenir un saint ; si, par sa faute, il ne communie que rarement, il ne peut espérer de devenir un saint... S'il communiait mal, il mangerait et boirait sa propre condamnation.

Que penser de la communion annuelle ?

Que penser de la communion faite trois ou quatre fois par an ?

Que penser de la communion mensuelle ?

Que penser de la communion hebdomadaire et fréquente ?

Plusieurs maîtres de la vie spirituelle déclarent que cette dernière est nécessaire à un grand nombre pour éviter le péché mortel.

Péroraison. — Mes Frères, Notre-Seigneur se donne à nous : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* Quel doit en être le résultat ? La vie du Christ reflétée dans la nôtre. La vie du Christ a été une vie de soumission à Dieu, en vue de la gloire de Dieu... La vie du Christ a été une vie de charité... Sollicitude pour les apôtres... pour tous les hommes... Le Christ était plein d'amour pour ses proches... Il était cependant toujours prêt à les sacrifier à Dieu... La vie du Christ a été une vie de travail, d'abnégation, une vie de souffrance... de lutte contre les ennemis de la vérité... Elle s'est terminée par la passion et la mort ; mais elle a été suivie de la résurrection, de l'ascension et d'un triomphe sans fin !...

PRÉPARATIONS PASCALES

TROISIÈME SÉRIE

PRÉPARATIONS PASCALES

TROISIÈME SÉRIE

I. — DROITS DE DIEU.

Ego sum Dominus Deus tuus... Non habebis deos alienos coram me. (Exod. xx, 2 et 3.)

I. — Origine des droits de Dieu.

Elle est dans la nature même des choses : Dieu est en effet.

a) Notre Créateur... D'où venez-vous ?

b) Notre fin dernière... Où allez-vous ?

c) Notre Rédempteur...

II. — Nature de ces droits.

Nous devons à Dieu :

a) La vénération ou *le respect.* — Rien en nous ne peut être contraire à ses divins attributs...

b) La louange. — Nous devons glorifier Dieu...

c) L'obéissance ou *le service...*

III. — Conséquences de ces droits.

a) Pour Dieu : Nécessité de maintenir ses droits, — parce qu'ils sont imprescriptibles et éternels...

b) Pour l'homme : 1. Impossibilité de parvenir au bonheur, s'il les méconnaît : *Non habebis deos alienos coram me.*

2. Salut éternel de l'homme dépendant de tout cet ensemble...

Voilà aussi ce qui fait naître les vrais droits de l'homme...

AUTRE MANIÈRE DE PRÉSENTER LE MÊME SUJET.

I. — Nature des droits de Dieu.

Les droits de Dieu sont *imprescriptibles*. Donc, nécessairement ils seront satisfaits...

Les droits de Dieu sont éternels. Donc, il viendra un jour où il les exercera...

Les droits de Dieu sont la *condition de l'ordre* dans la création : ils sont donc aussi la *condition du bonheur des créatures*.

II. — Conséquences de la nature de ces droits.

A. Pour Dieu.

Nécessité de les maintenir et de les exercer un jour...

B. Pour l'homme.

a) Impossibilité d'arriver au bonheur, s'il méconnaît ces droits et les devoirs qu'ils lui imposent.

b) Nécessité de faire son choix, pendant qu'il est libre.

c) Résultat de ce choix pour l'éternité.

Si ce choix a été fait dès la jeunesse...

Si ce choix a été fait pendant la vie...

Si ce choix a été fait à l'heure de la mort...

Si ce choix ne s'est point fait, ou s'il a été mal fait...

II. — ROYAUTÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. (Matth. xxi, 5.)

I. — Pourquoi Jésus-Christ est-il le roi de l'humanité ?

A. Parce qu'il est le Dieu fait homme, type de l'humanité.

Il est donc le type de la perfection de l'homme :

a) Par un abaissement ineffable de la divinité...

b) Par une exaltation merveilleuse de l'humanité...

c) Par une alliance ineffable des deux natures...

B. Parce qu'il est le Sauveur de l'humanité.

Il a détourné de l'homme les foudres de la colère de son Père...

Il a ouvert aux hommes les portes de la béatitude que le péché avait fermées...

Il a sauvé l'humanité de la dégradation, de l'erreur et du vice...

C. Parce qu'il est le chef de l'humanité dans ses luttes.

Il s'est mis à notre tête pour vaincre le démon, le monde et la chair, pour nous conduire au véritable bonheur...

II. — Comment l'humanité doit-elle agir à l'égard de son Roi ?

A. Elle doit apprendre à le connaître. On ne connaît pas assez Notre-Seigneur... Il faut :

1° Lire sa vie et ses enseignements...

2° Les méditer...

3° Se les appliquer...

B. Elle doit accepter Notre-Seigneur tel qu'il est, et ne pas se forger un Messie de fantaisie...

Notre-Seigneur doit nous sauver comme victime : nous devons partager son immolation...

Notre-Seigneur doit être notre médecin... Nous devons suivre ses conseils...

C. Elle doit imiter Notre-Seigneur en le suivant d'aussi près que possible.

Abnégation...

Portement de la croix...

Marche en avant...

C'est ainsi que nous devons vaincre nos ennemis.

Conclusion pratique. — *Magister, sequar te.* (Matth. VIII, 19.)

III. — L'ÉLOIGNEMENT DE DIEU

CAUSE DU MALAISE UNIVERSEL.

Justitia elevat gentem : miseros autem facit populos peccatum. (Prov. XIV, 34.)

Exorde. — Nous avons dit que la vie humaine devrait être un hommage rendu à Dieu, non seulement par chaque homme en particulier, mais par chaque famille et même par la société humaine tout entière. Nous avons dit également que la liberté humaine et les ruses du démon sont cause que souvent cet hommage n'est pas rendu. C'est, avons-nous dit, dans ce fait qu'il faut chercher la première explication du spectacle étrange que nous offre le monde...

Je reviens aujourd'hui sur cette idée, pour lui donner un développement plus ample, pour vous montrer que l'oubli de Dieu est la grande cause de la situation déplorable où se trouve l'humanité, et pour tirer cette conséquence pratique : *Le retour à Dieu est le remède le plus efficace à nos maux présents.*

(Qu'il soit l'unique préservatif contre les maux à venir, c'est ce que je me réserve de développer dans un entretien subséquent.)

Mais, avant d'entrer en matière, je crois nécessaire de *prévenir certaines interprétations fausses* que l'on pourrait donner à mes paroles.

1° Je fais une distinction fondamentale entre le bonheur et la prospérité, et si j'admets parfaitement que, je ne dis pas le bonheur, mais une grande prospérité matérielle peut aller de pair avec l'offense de Dieu et son inimitié, néanmoins je soutiens que Dieu reste toujours le maître des biens matériels et qu'il peut en faire, quand il lui plaît, des instruments de récompense ou de châtiment...

2° Je ne dis pas que tous les hommes privés des biens matériels le soient à cause de leurs crimes, ni même de leurs fautes ou de leurs négligences...

3° Je ne dis pas que si l'on ne commettait plus de péchés sur la terre, il n'y aurait plus de souffrances, de misères, de peines ; quoiqu'il soit vrai de dire que ces peines et ces souffrances changeraient de nature et de caractère...

4° Enfin, je ne dis pas que ces affirmations se réaliseront partout et toujours : trop d'éléments entrent dans la composition des forces que nous étudions ici, pour que nous puissions toujours prédire la résultante. Mais ici encore l'exception confirme la règle.

Cela posé, examinons l'individu, la famille, la société... Indiquons le mal, cherchons la cause, appliquons le remède.

Dieu doit être honoré par l'homme individuel ; il doit l'être aussi par l'homme collectif... *L'oubli de ce double devoir entraîne le malheur des individus, — des familles, — de la société tout entière.*

I. — Quant aux individus.

A. Si vous me demandez ce que sera un homme, s'il sera bon ou mauvais, je puis répondre presque à coup sûr : il sera ce que l'éducation l'aura fait.

Si vous me demandez quel sera son sort, heureux ou malheureux, je vous ferai sans hésiter la même prédiction.

B. Prenons donc l'enfant, et, éclairés par la révélation divine, par l'enseignement de l'Église, cherchons comment il faut le préparer à remplir son devoir dans le monde. Voyons ce qui se fait, et constatons les conséquences.

Cet enfant, nous dit la Foi, porte dans son âme les germes des vertus que le saint Baptême y a déposés, mais aussi la propension à tous les vices... Son intelligence,

pleine de ténèbres, doit être éclairée : sa volonté chancelante doit être affermie et dirigée vers le bien ; ses passions naissantes, qui le portent immédiatement vers les voluptés sensuelles, doivent être domptées, et il doit apprendre à conserver sur ces passions un empire permanent. C'est assez dire que cet enfant, pour croître en vertu et demeurer fidèle à Dieu, a besoin de se développer dans une atmosphère religieuse, d'être mis à l'abri de toute influence malsaine, d'être encouragé sans cesse à la pratique de ses devoirs, d'être exercé dès ses premières années à une sérieuse et solide piété. Il devrait, si vous me permettez cette expression, être saturé de catéchisme, afin qu'il lui en reste toujours assez !

C. Et que constatons-nous, hélas ! Une foule de parents méconnaissent complètement leurs obligations en cette matière. N'ayant pas assez de vertu, ou cédant à je ne sais quel absurde préjugé, ils ont peur de donner à leurs enfants « trop de religion. » Ils les initient à peine à quelques devoirs essentiels. Puis, quand il faut les mettre entre les mains d'éducateurs étrangers à la famille, ils ont recours à « l'école neutre. » Et en même temps quels soins prennent-ils pour préserver de souffles funestes l'âme et le cœur de leurs enfants ? Aucun. Lectures... Pour récompense, le théâtre. D'autres mettent leurs enfants en garde contre « les empiètements du clergé ! » L'enfant grandit ainsi, égoïste, orgueilleux, sensuel... Devenu jeune homme, il secoue le joug paternel... Pour l'Église il n'a que du mépris et de la défiance... Et voilà une génération d'adolescents, qui ne veut que l'indépendance et les jouissances du plaisir... Ou bien, s'ils travaillent, ils sont dévorés par l'ambition, rongés par la vanité, enflés déjà d'un sot orgueil...

Je ne vais pas plus loin pour le moment. Ces jeunes gens, nous les trouverons tout à l'heure dans la famille et dans la société... Mais, dès maintenant, je me permets de le demander : quels éléments de bonheur ont-ils en

eux-mêmes, quelle félicité apportent-ils à leurs parents ?

En eux-mêmes, s'ils ont encore conservé quelque chose des principes de leur première éducation, n'y a-t-il pas chez eux un remords, un regret ? N'y a-t-il pas, dans tous les cas, un vide, une amère déception ? Et faut-il s'étonner qu'on en trouve à quatorze ans, à dix-huit, à vingt ans, qui, las de la vie, alors qu'ils en ont à peine franchi le seuil, mettent fin à leurs jours et se précipitent en révoltés dans l'abîme de l'éternité ?

Que sont-ils pour leurs parents, pour leur famille ? Quelques-uns conservent encore les formes extérieures du respect et de l'amabilité. Ce sont les bons, et on les cite comme des modèles. Et pourtant, si la mère a conservé la foi, cette foi que son fils a perdue, de quel œil doit-elle regarder son enfant ?

Les autres, que sont-ils ? Les fléaux du foyer domestique, le tourment de leurs parents, qu'ils harcèlent de leurs demandes d'argent, qu'ils ruinent par leurs dettes contractées au jeu, qu'ils déshonorent par leurs scandales. Ils sont la terreur de leurs mères ! Où donc, M. F., où est ici le bonheur ? Il s'est évanoui avec l'hommage que l'on a cessé de rendre à Dieu !

Or, remarquez-le bien, je n'ai effleuré qu'un côté de la question. Je n'ai parlé que des hommes... Mais que verrions-nous, si une éducation semblable parvenait à détruire chez la femme l'empire jusqu'ici prépondérant de la formation catholique et pieuse ? Si la femme n'avait plus pour résister à ses instincts pervers, pour remplir ses pénibles devoirs, pour se consoler de ses déceptions amères, le frein, le secours, le baume de la religion ? Nous pourrons nous en faire une idée en pénétrant au foyer de la famille, et en y cherchant en dehors de la religion les éléments de la félicité.

II. — Quant aux familles.

Cette félicité, comment régnerait-elle dans la famille sans Dieu ?

A. Cette famille, comment s'est-elle formée ? *Où se sont connus* ce jeune homme, cette jeune fille qui vont être investis des hautes fonctions de la paternité et de la maternité ?

Pourquoi sont-ils unis ? Affaire de passion, affaire d'intérêt : transaction entre un blason à redorer et un nom roturier à abriter dans un blason. Affaire d'ambition, combinaison industrielle ou mercantile...

Comment ce mariage a-t-il été préparé ? A-t-on tenu compte des caractères ?...

Et les devoirs, les a-t-on prévus ? Est-on prêt à les accepter ?...

Voilà donc deux êtres humains enchaînés l'un à l'autre, destinés à partager, avec les plus graves obligations, les peines, les travaux, toutes les vicissitudes de l'existence ! Qu'adviendra-t-il ? M. F., jetons un coup d'œil sur l'avenir. Transportons-nous à dix, quinze, vingt ans de distance.

B. Que voyons-nous ? Je ne parle pas des ménages qui avant ce laps de temps ne sont plus, même aux yeux du monde, qu'un simulacre de famille, où le scandale trône en souverain ; je ne parle pas de ces maris trompés dont les infortunes font la risée des salons, de ces femmes qui n'ont pas même conservé la pudeur que le bon sens seul devrait leur imposer... Je veux bien supposer qu'une sorte de vernis couvre encore les misères qui sont venues s'établir à ce foyer où Dieu n'a jamais eu sa place. Je veux bien admettre qu'à ce foyer il y a des enfants... Mais tous ceux que la Providence y destinait, y ont-ils trouvé leur place ? Mystère que je m'abstiens de sonder...

Les conditions du bonheur au foyer domestique, sont : l'autorité du père, le dévouement de la mère, la soumission des enfants, l'union de tous les membres de la famille.

Or, quelle est ici l'autorité du père ?...

Comment trouver le dévouement de la mère dans cette femme mondaine ?...

La soumission des enfants ? Mais ne voyons-nous pas se

réaliser une seconde fois ce que nous avons constaté plus haut ?...

Et quelle est l'union des membres de cette famille ?... M. F., elle est impossible ! Pour que l'autorité des parents existât, celle de Dieu devrait être respectée, et je cherche vainement Dieu dans cette maison... On n'y observe pas les lois de Dieu, on n'y connaît pas le chemin de l'église, on n'y prie pas... Pour que la mère fût dévouée, il faudrait qu'elle fût chrétienne et puisât son dévouement aux sources de l'Évangile... Pour que les enfants fussent soumis, ils devraient connaître et imiter le divin Enfant de Nazareth... Pour que l'union des membres de la famille se réalisât, ils devraient comprendre, comme le dit saint Paul, qu'ils sont les membres d'un corps mystique dont Jésus-Christ est la tête... Mais hélas ! cela n'est pas... Et si le tableau vous paraît exagéré... c'est que malgré tous nos maux, il y a encore trop de christianisme dans nos familles... Mais attendez, et quand les dernières traces en auront disparu, mon tableau ne sera plus qu'une faible esquisse de l'affreuse réalité. *Miseros facit populos peccatum.*

III. — Quant à la société tout entière.

Il nous faut maintenant élargir le cercle de nos considérations ; et si le temps nous le permettait, nous devrions les appliquer à toutes les assemblées d'hommes, aux nations, à la SOCIÉTÉ TOUT ENTIÈRE. Et là encore nous verrions se réaliser la même sentence : « L'oubli de Dieu engendre le malheur. » — Contentons-nous de rappeler sommairement comment cela est inévitable.

A. Dans toute nation, il y a des classes dirigeantes et des classes dirigées. Pour qu'il y ait harmonie et bonheur :

1. Les classes dirigeantes doivent aux autres l'exemple et le dévouement.

2. Les classes dirigées doivent se contenter de leur position et ne chercher à l'améliorer que par les moyens honnêtes.

B. Or, que voyons-nous, quand la société s'éloigne de Dieu ?

a) Les classes dirigeantes sont infatuées d'elles-mêmes, arrogantes, égoïstes, cupides... Elles ne rêvent que le plaisir ; elles cherchent tous les raffinements du luxe... Chacun veut éclipser son voisin...

b) Au lieu de s'abaisser vers les classes dirigées, elles les méprisent, les abandonnent, les irritent... On ne paie pas les dettes qu'on a contractées pour entretenir son luxe... On donne l'exemple du dévergondage...

c) D'autre part, la bourgeoisie d'abord, les prolétaires ensuite, veulent imiter les classes supérieures, goûter les mêmes jouissances... s'affranchir de plus en plus du travail. Et quand ces rivaux des riches voient qu'ils ne réussissent pas dans leurs tentatives, ils s'irritent, maudissent leur sort ; et, après avoir épuisé en plaisirs grossiers le peu de ressources qu'ils possèdent, ils s'apprêtent à se ruer à l'assaut de la propriété...

Et voilà tout un peuple devenu malheureux... Voilà un peuple divisé en deux camps ennemis et qui attend anxieusement le moment fatal...

Ah ! si les riches avaient compris... Si les pauvres comprenaient !... Mais pour cela, il faudrait que Dieu régnât dans la société civile... et Dieu en a été banni... Les droits de Dieu ont fait place aux « Droits de l'homme » dans les codes politiques des nations déchristianisées !

C. Et nous pourrions aller plus loin... Pour que l'univers soit en paix, pour que les nations, celles du moins du monde civilisé, puissent en sécurité se développer et travailler à leur prospérité, elles ont besoin, elles aussi, de reconnaître Dieu. Et la Providence leur a donné au milieu même de l'Europe une personnification vivante des droits, de l'autorité, de la légalité... Cette Église destinée à être leur mère, devrait au moins être leur alliée... Et c'est ainsi que les pouvoirs le comprenaient autrefois... Mais après que les puissants de la terre l'eurent méconnue, quand

on l'a eu délaissée, parce qu'elle était faible, parce qu'elle n'avait pour elle ni des millions de guinées, ni des milliers de soldats, depuis qu'on l'a dépouillée et rendue captive, à partir de ce moment la sécurité a disparu... Toute la sollicitude des gouvernements a consisté à s'observer les uns les autres, à bâtir des forteresses, à perfectionner les fusils et les canons... Et l'on frémit en songeant au moment toujours prochain où une nouvelle guerre mettra aux prises des colosses bardés de fer, armés de la dynamite, servis par les torpilleurs...

Voulez-vous ôter ces appréhensions, ôtez-en les causes... Voulez-vous que fleurisse la paix, faites régner la justice...

Conclusion. — Que conclure, M. F. ? A quoi attribuerons-nous désormais la plus grande partie des maux qui affligent le monde ? Où devons-nous en chercher le remède ?

Est-ce la crise économique, la crise agricole, la crise sociale, qui sont la grande cause du malaise général, des misères actuelles de l'humanité ?

Est-ce l'équilibre de la consommation et de la production, sont-ce les droits protecteurs ou le libre-échange qui nous sauveront ?

Sont-ce les progrès de l'hygiène, les inventions de la chimie, les merveilles de la chirurgie qui vont semer la vie de fleurs et faire disparaître les épines qui nous déchirent ?

Est-ce l'instruction laïque, la diffusion des prétendues lumières, la langue universelle, que sais-je ? qui nous donneront la sécurité au dedans et la paix au dehors ?

Si vous voulez détruire les effets, détruisez les causes. D'où viennent la plupart des maladies qui nous affligent. N'est-ce pas du vice, de l'intempérance, de la débauche ? d'une activité fiévreuse, qui elle-même a sa source dans l'avarice et l'ambition ?

Pourquoi ces ruines financières et ces banqueroutes qui jettent la perturbation dans les familles ? Ne sont-elles pas

dues aux speculations véreuses, à l'injustice, aux raffinements du luxe ?

Pourquoi ces violences, ces meurtres, ces attentats contre la propriété et contre les personnes ? N'en faut-il pas chercher la cause dans l'orgueil, dans la jalousie, dans l'absence de soumission, d'obéissance et de charité ?

Pourquoi cette instabilité dans toutes les institutions sociales ? N'est-ce point parce qu'on s'éloigne de Dieu, qui est le fondement et le centre de toute stabilité, parce qu'on s'éloigne de Jésus-Christ et de son Église ?

Pourquoi ces guerres désastreuses qui déciment les populations, ruinent les finances des États, enlèvent au commerce sa sécurité, arrêtent les arts dans leur épanouissement ? Ne faut-il pas les attribuer à la violation des droits de Dieu, à l'ambition des uns, à la cupidité des autres ?

Ne craignons pas de le proclamer : La grande cause de toutes ces misères, c'est le péché. *Miseros facit populos peccatum.*

Otez donc le péché, et si vous n'avez pas tari la source empoisonnée d'où s'épanche ce torrent de misères, du moins vous pourrez en maîtriser les ravages ; vous aurez trouvé le moyen de le maintenir dans des digues étroites. Vous aurez travaillé à rendre l'humanité heureuse... Vous lui ferez du moins accepter ses peines. Que dis-je ? Vous lui ferez trouver dans ses afflictions mêmes le chemin du véritable bonheur...

Là donc, M. F., là est le salut ! Rétablir les droits de Dieu, les rétablir en nous, les rétablir dans nos familles, les rétablir dans la société... *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti, Jesum Christum* (Jo. XVII, 3).

IV. — CAUSES DE L'ABANDON DE DIEU.

Duo enim mala fecit populus meus : me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas. (Jerem. II, 13).

L'homme n'abandonne pas Dieu par haine ; il l'abandonne parce qu'il croit trouver ailleurs, et plus facilement, ou du moins pour un temps, son bonheur, ou plutôt sa satisfaction. Cette vérité est exprimée d'une manière aussi vraie que pittoresque par la comparaison qu'emploie le prophète Jérémie. (Explication d'après les usages des Hébreux.)

Voyons quelles sont ces citernes ; — quel est le résultat de cette recherche insensée ; — ce qu'il faut en conclure pour nous.

I. QUELLES SONT CES CITERNES ? — Il en est surtout trois répondant au triple hommage que nous devons rendre à Dieu sur la terre : hommage de notre intelligence, hommage de notre cœur, hommage de nos actes.

A. Nous devons vouloir *connaître* Dieu, sa doctrine, sa parole ; lui soumettre notre intelligence par la foi...

Conditions : soumission à l'Église, docilité à ses enseignements, étude sérieuse de sa doctrine sous sa direction...

Cela répugne à l'orgueil de certains hommes. Ils laissent là cette source d'eau vive, pour se creuser des citernes.

Citerne de la science humaine : en philosophie... en mathématiques... en histoire... Cela ne serait pas contraire à Dieu, si l'esprit d'orgueil ne présidait pas à cette recherche...

Mais qu'arrive-t-il ? On s'absorbe dans la science des choses créées et on oublie celle de Dieu... On s'infatue de cette science et on méprise celle de Dieu... On en vient jusqu'à diviniser cette science, et jusqu'à nier Dieu !

Et quel en est le résultat ? Le vide de l'esprit, l'incer-

titude, le doute... On sent l'absurdité à laquelle on est réduit et on n'a pas le courage de l'avouer...

Enfin, on sent le vide du cœur. L'âme est vraiment comme une terre sans eau : *Cisternas dissipatas*. On envie le bonheur du pauvre, du laboureur, qui croit et qui trouve dans sa foi la plus sublime et la plus réelle des consolations...

B. Nous devons *aimer* Dieu, et pour l'aimer, nous élever au-dessus des créatures. Notre cœur doit être à Dieu. Mais nous ne voyons pas Dieu, et pour peu que la connaissance du divin se soit déjà affaiblie en nous, notre cœur demande autre chose. Il creuse la *citerne de la jouissance*.

Les uns s'attachent à la jouissance sensible et se précipitent dans le tourbillon des plaisirs... Les autres recherchent les jouissances du cœur et s'en vont mendier l'affection des créatures.

Mais nous ne sommes pas faits pour les plaisirs. Ceux-ci ne doivent tenir dans notre vie d'autre place que celle d'un délassement convenable. Aussi lorsque nous en abusons, nous y trouvons la satiété et le dégoût...

Ou bien la fièvre de la jouissance s'allume en nous. Le corps réclame toujours quelque chose de nouveau, les nerfs blasés exigent des commotions extraordinaires... L'homme se dégrade de plus en plus, il tombe au niveau de l'animal... plus bas que lui.

Si c'est le cœur que nous avons surtout voulu satisfaire, nous devenons les esclaves des créatures dont nous mendions les faveurs ; et par un juste châtiment de ce Dieu dont nous avons méconnu les droits, nous commençons par le cœur et nous finissons par la chair, c'est-à-dire par l'abaissement et la dégradation... Et n'oublions pas de le constater : c'est là aussi que viennent le plus souvent échouer l'orgueil et la fausse science...

Quand l'homme en est là, sait-il encore élever ses regards vers le ciel ? A-t-il encore conscience de sa véritable grandeur ? *Cisternas dissipatas*...

C. Enfin, nous devons à Dieu *notre travail.* Nous devons accomplir ses commandements, remplir tous les devoirs qu'il nous a imposés... Mais cela suppose l'effort sur nous-mêmes, une activité, une fidélité qui coûtent à notre paresse... C'est pourquoi certains hommes se creusent bientôt une autre citerne, espérant y trouver sans peine les eaux rafraîchissantes : c'est *la citerne du désœuvrement.*

Chose étrange, ce seront parfois les hommes les plus activement préoccupés des choses de la terre, qui négligeront le plus aisément les choses divines : le devoir de la prière, la fréquentation des sacrements...

Trouvent-ils le bonheur qu'ils cherchent ? Non, c'est impossible. Plus on s'adonne aux travaux matériels, intellectuels, sociaux, plus on a besoin d'être encouragé, soutenu dans les mille difficultés, dans les mille déceptions de la vie... Et sous ce rapport-là ces malheureux ne trouvent rien... Ou bien ils sont forcés de recourir à ces autres réservoirs également vides, également trompeurs dont nous avons parlé. Le résultat final est encore une fois l'ennui, le doute, la désolation, le désespoir...

II. Le résultat. — Il est évident, M. F., que tous n'aboutissent pas à ce terme fatal. Pourquoi ? Parce que tous n'abandonnent pas *complètement* la source de vie, parce que tous ne cherchent pas exclusivement leurs satisfactions dans les citernes crevassées dont parle le prophète. Remarquez-le toutefois, le résultat est le même, soit que nous prétendions trouver le bonheur *ailleurs* qu'en Dieu, soit que nous voulions y arriver *plus aisément* que par Dieu seul, soit que nous voulions trouver les biens de la terre *pour un temps*, en nous réservant de chercher plus tard les biens célestes.

A. Si nous voulons trouver le bonheur ailleurs qu'en Dieu, nous nous trompons complètement, et nous nous écartons de la route qui mène à la seule vraie félicité...

B. Si nous voulons joindre les deux, pour arriver à une solution plus facile, nous n'aboutirons pas, car :

a) Notre cœur divisé ne trouvera de repos nulle part...

b) Nous aurons autant et plus de peine à nous procurer les jouissances passagères qu'à mériter les biens éternels...

c) Si nous croyons pouvoir commencer par les uns et finir par les autres, nous nous trompons encore, car nous ne sommes pas sûrs de pouvoir changer de route...

III. Examinons-nous donc et demandons-nous :

a) Jusqu'à quel point nous avons eu recours aux citernes du désert...

b) A laquelle surtout nous avons puisé jusqu'ici...

Et alors, prenons une résolution. Disons avec David : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus. Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum ; quando veniam et apparebo ante faciem Dei ?* (Ps. xli, 1, 2.)

Mettons-nous généreusement à l'œuvre. La parole de Dieu est formelle : *Aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam* (Jo. iv, 14).

SERMONS SUR L'EUCHARISTIE

SERMONS SUR L'EUCHARISTIE

1. — L'EUCHARISTIE ET LE DEVOIR FONDAMENTAL DE L'HOMME.

Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus. Le Seigneur qui est plein de miséricorde et de clémence, a opéré une merveille dont la mémoire durera toujours. (Ps. cx, **4.**)

Les écrivains inspirés sont unanimes à exalter la grandeur des œuvres de Dieu. Parlant sur ce sujet, ils semblent ne pouvoir contenir leurs élans d'admiration. « Que le Seigneur est grand dans ses œuvres ! » s'écrie l'un. « Le Seigneur est le Dieu des merveilles, » nous dit David.

Mais parmi les œuvres de Dieu, les plus admirables, les plus étonnantes sont celles qu'il opère pour la sanctification des âmes : c'est la rédemption avec ses grands et douloureux mystères ; c'est surtout l'Eucharistie, le prodige des prodiges, le résumé de la toute-puissance divine.

Appelé à vous entretenir... j'ai formé le projet de vous présenter l'adorable Sacrement de nos autels *dans ses rapports avec les grandes vérités* qui sont les fondements de notre foi et les principes de notre conduite... Je commence par vous montrer l'Eucharistie comme un moyen admirable donné à l'homme pour atteindre *le but de son existence*. L'Eucharistie nous aide admirablement à remplir *le plus fondamental de tous nos devoirs*, celui dont l'accomplissement constitue notre fin dernière ici-bas et toute notre raison d'être sur la terre.

Vous savez tous, mes Frères, et vous avez l'intime con-

viction que l'homme a été placé sur cette terre pour y travailler à son salut. Or, qu'y a-t-il à faire pour parvenir au salut ? L'Écriture sainte nous l'enseigne à diverses reprises. *Laudate, servi, Dominum* (Ps. cxxxiv, 1). *Deum time et mandata ejus observa ; hoc est enim omnis homo* (Eccle. xii, 13). Donc : *louer Dieu* et *le servir*, voilà les deux grands devoirs de l'homme. — Nous allons voir comment l'Eucharistie nous aide à les remplir.

1er Point.

Au sein de son existence éternelle, Dieu se connaissait parfaitement lui-même... Cette connaissance de Dieu par Dieu est la plus haute louange que l'Être infini puisse recevoir... Cependant le Seigneur ne s'en contenta point. Il voulut que d'autres êtres, en dehors de lui, s'appliquassent à connaître ses perfections divines et fussent capables de les refléter, pour ainsi dire, comme autant de miroirs vivants... Il parle, et le monde sort du néant... Toutes les créatures, par le fait même de leur existence, publient la gloire de leur auteur. Je dis : par le fait même de leur existence ; car, par cette existence, toutes ne disent-elles pas à haute voix : Nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes, nous tenons l'être de Dieu ?

En dehors de cette *première gloire extérieure* de Dieu, il en est une autre encore... Dieu a voulu qu'il y eût des créatures qui lui rendissent gloire le sachant et le voulant, et non pas seulement à leur insu, comme les créatures inanimées ou comme les animaux sans raison : et cette *seconde gloire extérieure* de Dieu est un magnifique hommage... Ceux qui rendent cet hommage au Très-Haut sont d'abord les anges, abîmés devant son trône dans la plus profonde adoration... C'est ensuite l'homme, se prosternant devant celui qui l'a fait et lui disant : Auteur de mon existence, je vous reconnais pour mon maître et mon seigneur. Tout ce que je possède est votre domaine. Je suis moi-même votre sujet et l'œuvre de vos mains.

Quand l'homme se considère lui-même, il est porté à faire à Dieu cette prière de louange et de reconnaissance. Il est encore aidé dans l'accomplissement de ce devoir, lorsque la nature vient sous ses yeux rendre hommage au Créateur. *Cœli enarrant gloriam Dei.* Oui, les cieux proclament la puissance de Dieu. Sans doute, ces globes immenses suspendus au-dessus de nos têtes, et parmi eux cet astre plus brillant que tous les autres, ce globe de feu qui semble être le temple de la Divinité, car Dieu, dit le Prophète, a placé sa tente dans le soleil, tous ces globes, dis-je, attestent sans doute la puissance, la sagesse et la bonté du Tout-Puissant. Mais qu'est-ce que la nature tout entière, qu'est-ce que toute la création devant l'Eucharistie ! Que Dieu ait tiré du néant l'univers et ses innombrables merveilles, je le conçois sans peine... Qu'il ait semé les mondes dans l'espace, aussi nombreux que les grains de sable qui couvrent les rivages de l'océan, qu'il leur ait tracé leur route et leur prescrive des lois, je le comprends... Que l'infini se soit incliné vers le fini, vers l'homme ; qu'il ait élevé au-dessus d'elle-même cette nature bornée, et lui ait permis d'aspirer à la possession de la félicité divine, qu'il ait fait une loi à l'homme d'être l'enfant de Dieu et d'aimer Dieu comme son père, je m'en étonne... Que le Créateur, que le Maître se soit abaissé jusqu'à se revêtir de la chair de l'homme, jusqu'à se faire petit enfant, jusqu'à mourir sur une croix : ici mon intelligence est confondue... Mais que ce Dieu fait homme ait caché sa divinité et son humanité, son âme et son corps, sa chair et son sang sous l'apparence d'un peu de pain et d'un peu de vin : qu'il opère un prodige si inconcevable, sans appareil, sans éclat, par une parole venant, non de lui, mais d'un homme, son ministre : et que ce prodige renferme en lui-même tous les biens dont le mystère de l'incarnation a été pour nous la source, mon intelligence succombe et ne peut que s'écrier : Vraiment, le Seigneur est le Dieu des merveilles !

Voilà pour la puissance. Que dire de la bonté ? Le Verbe de Dieu, infiniment heureux en lui-même, fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes ! Il ne se contente plus même, comme aux jours de sa vie mortelle, de leur offrir en sa personne un compagnon, un ami, un soutien, un protecteur : il se fait leur nourriture. Il leur donne son corps pour aliment et son sang pour breuvage. Et pour que ce corps et ce sang ne leur inspirent aucune crainte, aucune répugnance, il appelle sa sagesse au secours de sa bonté. Cette sagesse cache sous les apparences d'un mets tout ordinaire le Dieu fort, le Dieu d'amour. Elle trouve le secret de faire le plus surprenant des prodiges de la manière la plus commune, et de l'opérer, non seulement une fois, comme celui de la création du monde ou de la naissance et de la mort du Fils de l'homme, mais tous les jours, mais des milliers et des millions de fois...

Je vous le demande, où trouver, de la part de Dieu, plus de puissance, de sagesse, de bonté que dans l'Eucharistie ? L'Eucharistie n'est-elle pas le plus éclatant témoignage des perfections divines ? Où donc se réalise mieux que dans le Tabernacle de nos autels cette parole des anges : *Gloria in excelsis Deo*, gloire à Dieu au plus haut des cieux ? Partant, où trouver un plus facile exercice de la louange de Dieu ?

2d Point.

Je vous ai montré, mes Frères, le Saint-Sacrement de l'autel aidant l'homme à remplir le premier de ses devoirs fondamentaux : *louer Dieu*. — Examinons comment il nous facilite le second de nos devoirs fondamentaux, qui consiste à *servir Dieu*.

J'ai rappelé la première partie du cantique chanté par les anges dans la nuit de la Nativité ; je puis ajouter avec eux, en désignant l'Eucharistie : Et paix aux hommes de bonne volonté !

A ne considérer la loi divine qu'en elle-même, l'homme

de bonne volonté trouve déjà que le service de Dieu est doux et facile. Dieu ne m'impose, dit-il, d'autres devoirs que ceux du serviteur à l'égard de son maître. Plus le maître est élevé, plus il a droit au *respect* intérieur et extérieur de son sujet. Par le fait seul de sa condition, le serviteur est tenu à *l'obéissance*. Et puis, en dehors même des cas où le maître précise telle ou telle volonté à exécuter, un bon serviteur devine et exécute les simples désirs de son maître. Il l'entoure de soins et d'égards ; il *l'assiste* en toute occasion. Voilà ce que dit l'homme de bonne volonté.

Eh bien, mes Frères, ces obligations de bons serviteurs que nous avons à l'égard de Dieu, l'Eucharistie nous est donnée pour nous aider à les remplir ; et qui dira les charmes qu'elle y attache et la suave onction qu'elle nous y fait goûter ?

Réfléchissez ! N'est-il pas vrai que plus l'autorité s'efface, surtout si elle est élevée, plus elle voile sa grandeur et cherche à la faire oublier, plus aussi on est porté à l'entourer de considération et de marques de respect ? Mais Dieu s'est-il jamais plus effacé que dans l'Eucharistie ? Avant l'institution de cet adorable mystère, jamais il ne s'était manifesté aux hommes sans révéler au moins quelques rayons de sa grandeur. S'il intime sa loi au peuple d'Israël, c'est sur les hauteurs du Sinaï, au sein d'une nuée miraculeuse, au bruit du tonnerre et de trompettes invisibles, à la lueur des éclairs ; et malheur au juif dont le pied profane osera franchir d'un pas seulement l'enceinte tracée autour de la montagne ! Plus tard, l'arche d'alliance est construite. C'est le gage sensible de l'union de Dieu avec l'homme. Mais parce que les Bethsamites jettent sur elle un regard de curiosité que la Loi défendait, ils tombent en grand nombre sous les coups de la vengeance divine. Lorsque David amena l'arche à Jérusalem, Oza, pour avoir voulu la soutenir, malgré la défense de cette même Loi, fut à l'instant frappé de mort. Le Christ naît à Bethléem sur de la paille ; mais il veut que les anges

qui chantent sa gloire, se rendent visibles aux hommes. Au moment de commencer sa passion, il permet à ses ennemis de s'emparer de lui ; mais c'est après les avoir terrassés par un mot de sa bouche. Il meurt sur une croix ; mais à l'heure où il expire le soleil s'éclipse; la terre tremble et les morts ressuscitent... Mais voici que Jésus, prenant le pain et le vin, dit : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, et distribue cette merveilleuse nourriture et ce merveilleux breuvage à ses apôtres. Un traître est là ; il a juré de livrer son Maître à ses ennemis : le doux Jésus se donne à lui comme aux plus dévoués de ses disciples, comme à Pierre, comme à Jean. Judas accepte cette communion, et la terre ne s'entr'ouvre pas pour engloutir le coupable ; les anges ne font pas vibrer leurs glaives enflammés ; tout reste calme dans la nature. De nos jours encore, la bonté du Dieu eucharistique est outragée ; nous avons été les témoins attristés de profanations sacrilèges... Et la justice divine semble suspendue, le Seigneur se tait... Ah ! c'est par amour pour les âmes fidèles qu'il tient cette conduite... Quel stimulant nous avons là pour travailler à réparer sa gloire, à le dédommager *par notre respect* des injures de l'indifférence et des outrages de l'impiété !

Et *l'obéissance* ne devient-elle pas aussi plus facile, grâce à l'Eucharistie ? Écoutez la voix qui sort du fond de ce tabernacle : Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai. Quoi ! mon Dieu, c'est là le commandement que vous me faites ! « Venez à moi, pauvre frère affligé ; je vous soulagerai. » Chercher un ami, un consolateur quand on pleure, un médecin quand on souffre, quoi de plus doux ? Écoutez encore. Le Seigneur va plus loin. Il ne se contente pas de vous accueillir, de vous entendre, de vous consoler : il veut se donner à vous. *Celui qui ne mange pas ma chair*, dit-il, *et ne boit pas mon sang, n'aura pas la vie en lui.* Notre Dieu nous commande de vivre, mais de vivre par lui et en lui : et cette vie, il nous la donne en se donnant lui-même. Il nous faut une

nourriture pour soutenir nos forces au milieu des luttes de notre existence terrestre, il nous faut un viatique à notre entrée dans l'éternité : Jésus nous ordonne de venir les chercher en lui.

Nous en coûtera-t-il d'obéir à sa voix ? L'exilé à qui l'on offre un aliment fortifiant pour le soutenir dans sa marche vers sa patrie, le malade auquel on prescrit un remède dont la vertu est assurée, ne s'estiment-ils pas heureux ? Refusent-ils d'accepter ? Jésus ne nous demande rien de plus. Ne puis-je pas dire après cela que l'Eucharistie nous rend le service de Dieu doux et léger ?

Je puis obéir, me direz-vous ; mais comment puis-je prêter *assistance* à mon Dieu ? — Aussi longtemps que le Seigneur se tient renfermé dans son invisible majesté, il ne peut être question de lui prêter assistance, je l'avoue ; mais c'est tout juste pour que nous puissions l'assister, qu'il a voulu descendre au milieu des hommes et vivre sans cesse avec eux dans le Sacrement de nos autels. Pourquoi est-ce dans un calice qu'il nous donne son sang ? Pourquoi est-ce dans un ciboire que son corps est conservé ? Pourquoi ces linges sacrés dont il est déjà fait mention dans l'Ancien Testament ? Pourquoi veut-il que ses ministres célèbrent les offices divins revêtus des insignes de leur pouvoir et de leur dignité ? Pourquoi ce tabernacle remplaçant l'arche d'alliance ? Pourquoi le Dieu du ciel habite-t-il dans un temple bâti par la main de l'homme, si ce n'est pour donner en quelque sorte à l'homme l'occasion de venir au secours de son Dieu ?

Chères associées de l'Œuvre des églises pauvres, c'est vous que Notre-Seigneur a chargées spécialement du soin de l'assister dans la divine Eucharistie. Est-il sur terre une mission plus consolante ? N'enviez-vous pas quelquefois le bonheur de ces saintes femmes qui suivaient Jésus-Christ de bourgade en bourgade, pourvoyant à ses nécessités avec un pieux empressement ? C'est là, dites-vous, le paradis anticipé. Eh bien, le paradis anticipé est au

milieu de vous. Vous possédez ce paradis, lorsque vous assistez Jésus-Christ dans son Saint-Sacrement... Jouissez de votre bonheur ici-bas, en attendant que le Seigneur vous ouvre le paradis du ciel, où tous ensemble nous le louerons et l'aimerons avec les anges pendant l'éternité entière. *Amen.*

---

2. — L'EUCHARISTIE, REMÈDE AU PÉCHÉ.

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi.
(Jo. I, 29.)

Nous avons considéré l'Eucharistie dans ses rapports avec notre fin dernière, et nous y avons vu un moyen par lequel Dieu facilite l'hommage de louange, de respect et d'obéissance que nous devons à sa majesté divine. Or, nous le savons, l'unique obstacle qui puisse nous empêcher d'atteindre notre fin, c'est le péché. Le péché, séparation violente du créateur et de la créature... Le péché, indigne rébellion du sujet contre son roi... Le péché enfin, idolâtrie dégradante, par laquelle l'homme renonce à servir son souverain maître pour aller par ignorance, par faiblesse ou par malice, prostituer son encens aux objets sensibles qui l'environnent.

Et maintenant, je me demande quel est le *but de l'Eucharistie par rapport au péché*. Ce but, mes Frères, est contenu dans cette parole de mon texte : *Tollit peccatum*. Oui, l'Eucharistie est destinée à faire disparaître le péché de ce monde. Enlever le péché de ce monde *en satisfaisant* à la justice irritée ; — enlever le péché, *en donnant à l'homme des forces* surnaturelles pour résister aux assauts qu'il aura à soutenir contre le mal. Voilà donc les desseins de Dieu, voilà l'influence de l'Eucharistie vis-à-vis du péché.

Restreignons-nous aujourd'hui à la première considération.

Du moment où pour se donner une satisfaction de vanité, pour contenter les appétits de la sensualité, l'homme cède en matière grave et de propos délibéré aux exigences de l'orgueil ou du sens dépravé, il a méconnu les droits de Dieu : il comprend que les liens de l'amour qui l'unissaient à son maître, viennent de se briser, et que l'affection a fait place à la haine, la bienveillance à la colère. L'homme ne peut méconnaître le malheur de sa situation, ni étouffer en lui le désir d'y apporter remède. Ce remède, c'est la réconciliation...

Comment se fait-il donc que le pécheur hésite ? Pourquoi tant de malheureux, loin de revenir... Est-ce par attachement au mal ? Je le comprends chez celui qui a commis beaucoup de péchés ; mais chez celui qui n'en a commis qu'un seul !... Est-ce par haine contre celui qu'il a offensé ?... Mais il y a un instant, il en était l'ami. Une haine invétérée en si peu de temps ! Est-ce à cause de la puissance du démon ? Oui, le pécheur vient de s'en constituer l'esclave. — Mais cet empire n'est pas affermi. *Le démon travaille à l'affermir*, et nous allons voir comment il réussira.

Le pécheur doit se réconcilier avec Dieu... mais pour que cette réconciliation s'opère, il faut que la créature *retourne* vers le Créateur. Il ne lui suffit pas de reconnaître qu'elle a péché ; il faut qu'elle *vienne* implorer son pardon : Dieu exige *ce premier pas. Convertimini ad me et ego convertar ad vos...* dit-il par la bouche du prophète. Or, pour faire ce pas, il faut l'espérance. Ah ! je le sais, la grâce est là, la grâce qui sollicite le pécheur... mais pour combattre la grâce, il y a le démon. Cet esprit du mal qui naguère traitait le péché de bagatelle, de faiblesse très excusable, s'attache maintenant à démontrer l'impossibilité de la réconciliation. Pour cela, il montre au pécheur l'offense irréparable qu'il vient de commettre envers la suprême Majesté, la colère implacable qu'il s'est attirée, la vengeance inévitable dont il est menacé... Et c'est pour-

quoi Jésus-Christ, le Dieu Sauveur, offre au malheureux pécheur dans l'Eucharistie

Une médiation toute-puissante,
Un gage assuré du pardon,
Une propitiation d'un prix infini.

C'est ce que nous allons méditer ensemble.

1er Point.

Le premier cri que le démon met dans la bouche du pécheur, c'est le cri de Caïn : « Mon péché est trop grand pour que j'en obtienne le pardon. » En effet, on nous l'a appris dès l'enfance : le péché mortel a une malice en quelque sorte infinie ; il exige par conséquent une satisfaction infinie, et tout ce que le pécheur pourrait offrir comme compensation, étant limité de sa nature, ne peut réparer cette injure. Et voilà ce que le démon présente sous les couleurs les plus vives, à l'homme coupable... « Vois ce Dieu, lui dit-il, qu'étais-tu en sa présence ? Une vile poussière. Et tu t'es révolté contre lui... Quel outrage ! Essaie maintenant de réparer ta faute ! Mais non, cela est tout à fait impossible. Que te reste-t-il, malheureux ? Les biens éternels t'échappent ; jouis du moins des plaisirs que le temps te présente. »

Mes Frères, il est des malheureux qui se laissent prendre au piège. Ils s'enfoncent de plus en plus dans le péché, et pour toute excuse ils répètent : Mon péché est trop grand...

Que faut-il répondre au tentateur ? Vous le savez. Il est vrai, notre crime ne peut être réparé par nos propres forces. Mais, comme le dit saint Jean : *Si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum* (I Jo. II, 1) ; et comme l'ajoute saint Paul : Ce Jésus *melioris testamenti mediator est*. Remarquez-vous la beauté de ce mot, mes Frères ? Il est le *médiateur*, c'est-à-dire il est venu se placer au milieu du vide immense, au milieu

de cet abîme creusé entre Dieu et l'homme par le péché. Et là, uni à Dieu par la communauté d'essence, uni à l'homme dont il a pris la nature, il déifie l'homme et satisfait à Dieu.

C'est toute l'œuvre de l'Incarnation... Mais l'Incarnation, direz-vous, n'a eu qu'un temps, et le Fils de Dieu retourné dans le sein de son Père, échappe au regard du pécheur. Vous vous trompez, si vous dites cela. L'Incarnation continue ; elle se perpétue au sein de l'Église ; elle se perpétue dans l'Eucharistie. Oui, le pécheur en voyant l'Eucharistie, doit dire : Voilà le *médiateur* qu'il me faut... Et comme les humbles apparences du pain et du vin lui rappellent les abaissements de l'homme, ainsi les splendeurs du culte, les hommages des fidèles, les chants du prêtre lui rappellent le Dieu, Dieu et homme, le Christ médiateur. Qu'il se prosterne donc au pied du tabernacle, ce pécheur infortuné, qu'il lève les mains vers l'hostie sainte et qu'il s'écrie : « Seigneur, j'ai péché. Quelle réparation puis-je offrir à votre honneur méconnu ? Je n'en ai point. Mais, ô mon Dieu, *Respice in faciem Christi tui*... Ouvrez les bras de votre miséricorde, et j'irai y trouver l'indulgence et le pardon. »

2e Point.

« Il n'est plus de pardon pour vous, répond le tentateur... Si dès le premier instant, vous étiez revenu à Dieu, peut-être... mais vous avez multiplié vos crimes... vous avez bu l'iniquité comme l'eau... Maintenant, objet de la colère de Dieu, vous errerez sur la terre sous le regard courroucé de votre juge, jusqu'à ce qu'il vous fasse rentrer dans la poussière, et qu'il exerce sur vous ses éternelles vengeances. »

Hélas ! mes Frères, ces fallacieuses paroles trouvent parfois un écho dans les âmes. Avant le péché, on s'appuie de la miséricorde de Dieu pour transgresser ses lois ; après la prévarication, on s'autorise de sa colère même pour per-

sévérer dans la rébellion. Et pourtant les promesses les plus formelles de pardon ne se lisent-elles pas à chaque page de l'Écriture ?

Revenez, revenez... Faites vous un cœur nouveau... Pourquoi mourriez-vous, peuple d'Israël ? (Ézech. XVIII, 31.) Je me souviendrai encore d'Éphraïm ; mes entrailles se sont émues, j'aurai pitié de lui dans ma miséricorde (Jer. XXXI, 20). Convertissez-vous et faites pénitence, et votre iniquité ne tournera pas à votre perte (Ézech. XVIII, 30)... Mais le pécheur reste insensible à ces pressantes paroles. Il hésite, il craint... Que faut-il donc ? Un gage de ces promesses, une preuve irrécusable de ces miséricordes. Eh bien, ce gage est trouvé.

Imaginez-vous un prince qui, au lendemain d'une révolte de ses sujets, quand on a insulté ses statues... voit son peuple dans la consternation et le désespoir. Chacun tremble, attendant la vengeance. Il voudrait pardonner, mais personne ne lui demande pardon... Que fait-il ? Il quitte son palais, il parcourt les places publiques... Cette présence, que dit-elle ? N'annonce-t-elle pas le pardon ? Aussi, voyez partout... quelles manifestations !... Mes Frères, quelque chose de semblable se passe là où l'on garde l'Eucharistie. Que dis-je, cette bonté royale dont je viens de parler, n'est qu'une ombre... Comment l'homme pourrait-il douter de la miséricorde de Dieu, quand ce Dieu habite parmi nous, malgré nos crimes ? *Ecce vobiscum sum*... Comment le nombre de nos péchés pourrait-il nous effrayer, quand Dieu, pour être avec les hommes, multiplie sa présence par le plus inconcevable des prodiges ?

Est-ce tout ? Non. Ce Dieu caché sous les voiles eucharistiques, s'abandonne sans défense aux mains de ses créatures. Qu'il parle, le prêtre sacrilège, et à sa voix Jésus deviendra présent dans l'hostie... Qu'il approche de l'autel, le chrétien hypocrite, et Jésus descend en lui... Qu'il saisisse le poignard, le juif incrédule, et Jésus laissera profaner les espèces sacrées... Est-ce de la folie ? Non, c'est

de la bonté... Et ce Dieu si bon refuserait de pardonner au coupable qui reconnaît sa faute et vient se jeter dans ses bras ?... Ah ! que le pécheur jette donc un regard sur l'Eucharistie, et il sentira la confiance renaître dans son cœur...

3e Point.

Mais j'entends l'esprit du mal recommencer sous une forme nouvelle ses instigations perfides. « On vous parle de la miséricorde, dit-il au pécheur, mais on oublie les exigences de la justice. J'opposerai oracle à oracle : « Le Seigneur tient en sa main la coupe de la vengeance. La lie n'en est pas épuisée. Tous les pécheurs de la terre y boiront (Ps. LXXIV, 9). Celui qui adorera la bête boira le vin de la colère de Dieu, préparé dans la coupe de ses vengeances ; il sera tourmenté dans le soufre embrasé... et la fumée de son supplice montera pendant des siècles et des siècles, et il n'aura de repos ni jour ni nuit » (Apoc. XIV, 10, 11). Assez, tentateur ! Pour avoir une idée de la vengeance de Dieu, je n'ai qu'à considérer les cachots éternels. Mais ces tourments, à qui sont-ils réservés, sinon à ceux qui sur la terre ont méconnu les trésors de la miséricorde divine ?

Mais pourtant, dira le pécheur, il faut une victime ! Oui, il en faut une. Et le même Dieu qui vous a promis le pardon, a voulu qu'une victime fût immolée pour apaiser sa justice. Cette victime, le Calvaire l'a vue expirer, victime d'un prix infini, suffisant par une seule oblation à expier tous les péchés des hommes. Écoutez saint Paul : *Una oblatione consummavit in æternum sanctificatos* (Hebr. x, 14). Le voilà, l'agneau qui s'est livré à la mort. *Agnus qui occisus est...* Le voilà, l'agneau qui efface les péchés du monde. *Ecce agnus Dei...*

Faut-il ajouter que c'est le même Agneau qui s'immole chaque jour sur nos autels ? que cette victime, frappée du glaive de la justice, mais se consumant elle-même dans les flammes de l'amour, demeure toujours présente sur nos

autels, afin que nous, pécheurs, nous puissions renouveler l'oblation ? O bienheureux celui qui baignera son âme dans le sang de cette victime sainte ! L'ange exterminateur ne le frappera jamais de son bras vengeur. Ce sang divin, loin de crier vengeance comme le sang d'Abel, criera vers le trône de Dieu pour demander miséricorde...

Péroraison. — Comprenez-vous maintenant, mes Frères, comment l'Eucharistie invite le pécheur à se réconcilier avec son Dieu ? comment en satisfaisant... elle remplit le cœur de l'homme d'une confiance infinie ?... — Ah ! si jamais nous avions le malheur de tomber dans le péché mortel, recourons à l'Eucharistie. Si parmi nos parents, nos amis, il est un malheureux pécheur, recourons encore à l'Eucharistie... Le juste ne peut pas seulement mériter pour lui-même ; il peut aussi mériter pour les autres...

Et que notre charité soit plus grande encore. Prions pour tous les pécheurs indistinctement... Chaque jour quand nous entendons le prêtre dire : *Ecce agnus Dei...* Unissons nos efforts aux appels du Dieu de l'Eucharistie, pour que le péché disparaisse de ce monde, et que la paix se fasse entre la terre et le Ciel par une parfaite réconciliation. *Amen*,

---

3. — L'EUCHARISTIE, MOYEN D'EXPIATION DU PÉCHÉ.

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi.

(Jo. I, 29.)

Examinant, mes Frères, les desseins de la divine Providence dans l'institution de l'Eucharistie en tant qu'elle est destinée spécialement à détruire le péché, nous l'avons

vue écartant les obstacles qui de la part du pécheur s'opposaient à la réconciliation de celui-ci avec Dieu. Trois grandes appréhensions, disions-nous, agitent le cœur du coupable : le sentiment de son impuissance, la crainte de la colère divine et l'attente inquiète d'une vengeance inévitable... Et l'Eucharistie nous est apparue, offrant à l'homme une médiation toute puissante, un gage assuré du pardon et une propitiation d'un prix infini... Ainsi disparaît la distance qui sépare Dieu de l'homme pécheur. Le pécheur est ainsi invité à la réconciliation. Il faut maintenant que cette réconciliation se réalise, que le pécheur *satisfasse* à Dieu, et que Dieu *accepte* la soumission du pécheur repentant. Ce sont les deux nouveaux aspects sous lesquels nous allons considérer l'Eucharistie : l'Eucharistie fournissant à l'homme le moyen d'expier sa faute, — l'Eucharistie arrachant pour ainsi dire le glaive des mains de Dieu et inclinant la majesté suprême vers l'homme coupable, pour ouvrir à cet enfant prodigue le sein de la miséricorde.

Arrêtons-nous à l'EXPIATION. — L'expiation, mes Frères, est une nécessité de la nature, c'est une loi éternelle inscrite dans nos cœurs. Tout homme qui a violé les règles de l'ordre divin est tenu de les rétablir, autant qu'il est en lui ; et comme en les violant il s'est donné à lui-même une jouissance illicite, il doit en les réparant se soumettre à la souffrance... Imposée de force, ou acceptée par la libre volonté, cette souffrance existe toujours... Dans le premier cas, elle n'est autre que le châtiment. Châtiment éternel, quand il s'agit d'offenses graves commises contre la majesté divine. Châtiment que nous nommons l'enfer... Dans le second cas, cette expiation, c'est la pénitence, fruit du repentir et participant à la fois des douleurs du supplice et des douceurs de l'amour... Sans nous arrêter davantage à développer cette théorie, examinons comment le pécheur doit accomplir son expiation volontaire.

Le péché pris en général implique l'aversion de Dieu et

un rapprochement coupable vers la créature. Placé entre le devoir et la satisfaction personnelle, entre Dieu et l'objet créé quel qu'il soit, le pécheur dit à Dieu, au moins d'une façon pratique : Je ne te reconnais pas. Et il dit à la créature : Sois mon Dieu : donne-moi ce que Dieu me refuse et que mes passions réclament. Afin d'expier, le pécheur devra donc se convertir, c'est-à-dire, *se tourner vers Dieu*, pour en reconnaître le domaine souverain — et *réparer* l'honneur de ce Dieu, lésé par le culte idolâtre de l'objet créé. Entrons avec lui dans cette voie de réparation, et voyons comment l'adorable Sacrement de nos autels lui permet de la parcourir tout entière.

1er Point.

A) Comment, mes Frères, nous faire une juste idée de cet éloignement volontaire par lequel le pécheur s'écarte de Dieu ? Pour le comprendre, il nous faudrait énumérer tous les liens qui unissent la créature au créateur, l'enfant au père, le roi au sujet soumis à sa couronne, la fin dernière à l'objet dont elle est la fin. Pour concevoir la malice de cet éloignement, il faudrait comprendre la grandeur infinie de Dieu, la petitesse infinie de celui qui l'abandonne, l'abîme que cette offense a creusé. Quelques comparaisons pourront peut-être nous en tracer une faible image.

Cet éloignement, c'est celui de l'orgueil. Créature sortie des mains de Dieu, image de ses perfections infinies, le pécheur à méconnu la source des dons qui l'enrichissent. Il a oublié que son intelligence... que sa volonté... que sa liberté... Et il s'est écrié dans son délire... *Ascendam*. Mais au lieu d'atteindre cet idéal insensé, il est retombé dans l'abîme de son néant...

Cet éloignement, c'est celui de l'insubordination. Je te place sur la terre pour y travailler, dit Dieu à l'homme, je te donne une loi... Tu ne mangeras pas de ce fruit... Et l'homme répond : *Non serviam !*

Cet éloignement, c'est celui de l'ingratitude et du

mépris. Enfant chéri du meilleur des pères, de quels biens tu jouissais auprès de lui ! Quels biens mille fois plus grands t'étaient réservés ! Mais non, tu es parti pour un pays lointain, et tu as fini par te mettre au service d'animaux immondes...

Cet éloignement, c'est celui de la trahison. Soldat, veille sur le drapeau que Dieu t'a confié ! Tu as reçu de lui les trésors de la grâce, l'obligation de la conserver en toi-même et en tes enfants... Et ce trésor, tu l'as livré à l'ennemi... Judas, tu as vendu ton maître...

Cet éloignement, c'est celui de la couardise et de la lâcheté. Qui le croirait ? ministre du roi du ciel, tu as rougi de porter ses insignes ; serviteur du plus grand des maîtres, tu as dépouillé ses livrées ; enfant d'un père tout-puissant, tu as renié ton nom et ta race ! Et pourquoi ? pour éviter une raillerie, un geste, un sourire... Pour obtenir une bagatelle, une satisfaction d'un instant !

Et maintenant, mes Frères, qu'est-il advenu de cet orgueilleux, de ce rebelle, de cet ingrat, de ce traître, de ce lâche ? Il erre loin de Dieu, il erre dans la solitude, *In solitudine, in inaquoso... Anima eorum in ipsis defecit. Et clamaverunt ad Dominum, cum tribularentur* (Ps. CVI)... Oui, il crie vers le Seigneur... il veut retourner vers lui. Et ce cri de détresse est une première expiation. Et le Seigneur a écouté sa voix. Au fond du cœur du coupable une réparation est offerte à Dieu : réparation de soumission et de repentir... Sera-ce tout ? Est-ce assez pour satisfaire à la justice de Dieu ? Non, le coupable ira se prosterner aux pieds du prêtre. Le front dans la poussière, il fera l'aveu de sa faute : il criera merci... Et le prêtre, au nom de Dieu, pardonnera...

B) Encore une fois, sera-ce tout ? Si la justice divine se contentait d'une telle réparation, sa gloire serait-elle réparée, et le vrai repentir lui-même ne demanderait-il pas davantage ? Ne voudrait-il pas expier plus parfaitement encore ? Oui, notre cœur nous le dit, et

Dieu, satisfaisant à la fois au sentiment de norte cœur et aux intérêts de sa gloire, a fourni au pécheur le moyen le plus merveilleux d'expier sa faute et de la réparer. L'Eucharistie est là, elle est là sur l'autel, elle est là à la table sainte ; elle est là dans nos cérémonies publiques... pour faire éclater aux yeux de tous les témoignages du repentir.

Esprit superbe, que l'orgueil a éloigné de Dieu, venez. Fixez vos regards sur cette hostie, sur ces humbles apparences du pain. Que vous disent vos sens ?... Mais écoutez la parole de Dieu : *Hoc est corpus meum*. Et maintenant à genoux ! *Visus*, *gustus*, *tactus*... Allez, votre foi vous a sauvé, l'orgueil est expié.

Venez, rebelles audacieux, qui avez refusé de reconnaître le souverain domaine de Dieu ; accomplissez le précepte qu'il vous donne : chaque dimanche assistez à l'immolation de la victime. Prenez et mangez... et accomplissant cette loi, protestez de votre soumission à tous les ordres de votre Dieu, à toutes les prescriptions de son Église... Asseyez-vous au banquet de la réconciliation, vous tous, enfants prodigues, qui avez déserté la maison paternelle ; confessez par votre sainte avidité de manger le pain de vie, que les délices de ce pain renferment et surpassent toutes les délices des sens, qu'un seul jour passé dans les divins tabernacles l'emporte sur mille autres...

Et puisque vous avez ajouté la trahison à l'ingratitude, comment pourriez-vous mieux témoigner votre repentir qu'en devenant les hôtes assidus de la maison du Seigneur, qu'en venant vous prosterner fréquemment aux pieds des divins tabernacles, afin d'y demander grâce pour vous, grâce pour ceux que vous avez séduits, ou dont vous n'avez pas empêché la chute dans la mesure de vos forces...

Enfin, si la lâcheté vous a détournés de Dieu, si le respect humain vous a tenus captifs, quelle expiation plus complète, plus précieuse que la dévotion au Saint-Sacre-

ment ? Paraissez donc à la face du monde dans le temple du Dieu vivant. Bravez les regards moqueurs de la foule, prenez place au banc de communion. Faites plus ! accompagnez le Dieu eucharistique quand il s'en va visiter les malades et fortifier les moribonds... Allez, vous serez un spectacle agréable aux yeux de Dieu et des anges...

Mes Frères, si le besoin d'une semblable expiation n'existe pas actuellement pour chacun de nous, il n'en est pas moins vrai que nous pouvons nourrir en nous les mêmes sentiments, que nous pouvons offrir à Dieu notre expiation, soit pour les fautes d'une vie antérieure, soit pour les péchés des autres... En le faisant, nous entrons dans les vues de la Providence, nous travaillons à la destruction du péché, nous obtiendrons des grâces de réconciliation pour ceux qui s'obstinent encore à rester éloignés de leur créateur. — En même temps, comme nous allons le méditer, nous réparerons l'outrage fait à la majesté de Dieu par notre attachement plus ou moins coupable aux créatures.

2e Point.

A) Réparation de l'abus des créatures. — Il est bien rare, mes Frères, que l'homme offense Dieu par pure malice... Il est rare aussi qu'il ne cherche pas quelque excuse à sa faute dans l'empire que les créatures exercent sur lui, empire auquel les passions de son cœur semblent parfois le soumettre malgré lui. Et cependant il y a là le renversement de l'ordre ; souvent même il y a semblable abus dans l'usage des objets créés.

Il y a renversement de l'ordre, quand l'homme néglige le service de Dieu et qu'il se voue au culte de la richesse... de la gloire... du plaisir... des affections terrestres...

Il y a renversement de l'ordre, quand l'homme se sert de la créature elle-même comme d'un moyen de satisfaire des passions coupables, tandis que cette même créature ne devrait être pour lui qu'un auxiliaire dans le service de

Dieu, un moyen de s'élever jusqu'à l'auteur de la nature. De là aussi double devoir d'expiation pour le pécheur repentant : Dieu doit reprendre dans ce cœur la place occupée par la créature, — et le sacrifice de la créature à l'honneur de Dieu, doit purifier ce cœur des souillures qu'il a contractées.

Mais je me demande, comment l'homme charnel va-t-il échapper à la tyrannie des sens ? Comment va-t-il, s'élevant au-dessus des objets qu'il voit de ses yeux, qu'il entend de ses oreilles, qu'il touche de ses mains, chercher la Divinité dans les sphères inaccessibles où elle se retire ? Par quelles abstractions subtiles son génie si grossier se dégagera-t-il de la matière pour adorer l'esprit si pur de Dieu ? Dieu exigera-t-il de lui qu'il impose l'inaction à ses sens ? Ah ! mes Frères, détrompons-nous ! Dieu connaît trop bien notre faiblesse, il tient trop à l'hommage de ses enfants, pour ne pas leur rendre facile un devoir en apparence si contraire aux tendances de la nature. Deux moyens se présentaient à la sagesse infinie : Arracher l'homme aux objets sensibles pour l'élever jusqu'à l'Infini ; ou bien abaisser l'Infini, le rendre sensible et lui faire rendre ainsi les honneurs qui lui sont dus. Et c'est à ce second parti que la sagesse divine s'est arrêtée.

D'après la magnifique remarque de saint Bernard : *Si nihil præter carnem carnalis homo novit audire, ecce Verbum caro factum est... Verbum caro factum est !* Le Verbe s'est fait chair ! Il s'est uni à la nature créée : il a offert à l'homme un objet créé qu'il pût adorer, un objet créé qu'il pût aimer, qu'il pût invoquer ; il lui a donné un Dieu qui marchât devant lui. C'est le mystère de l'Incarnation, c'est le mystère de l'Eucharistie. Car, mes Frères, l'Eucharistie n'est que l'Incarnation continuée à travers les siècles, continuée sur la terre pour la consolation des hommes, pendant que dans le ciel le Dieu incarné fait la joie des élus. *In cruce latebat sola deitas*, dit saint Thomas, *at hic latet simul et humanitas ; ambo tamen credens atque confitens, peto quod*

petivit latro pœnitens. Que demandait-il donc, ce larron pénitent ? *Domine, memento mei, quando veneris in regnum tuum.* Il demandait à Jésus-Christ de se souvenir de lui dans son royaume ; et en le demandant, il affirmait le souverain domaine du Crucifié. En s'attachant au Christ pauvre, humilié, souffrant, abandonné, il expiait, lui, les crimes de sa vie. Ce qu'il faisait en face de la Croix, faisons-le devant l'autel. Adorons, implorons, célébrons le Dieu eucharistique : nous réparerons ainsi l'outrage que nous lui avons fait en lui préférant les créatures.

En inclinant nos fronts devant cette sainte hostie, qu'elle repose dans un ostensoir d'or ou dans un ciboire d'étain, nous protesterons de la vanité des richesses du monde, pour lesquelles nous avons jadis tout sacrifié... Servant nous-mêmes d'escorte au saint viatique, entourant comme d'une cour fidèle et recueillie le Dieu d'amour exposé dans nos églises, nous protesterons de notre mépris pour les honneurs du monde ; nous renverrons le témoignage d'estime que nous avons reçu, à celui qui seul mérite tout honneur et toute gloire. Nous arrachant aux plaisirs du monde pour venir à l'ombre du sanctuaire, écouter, comme Marie aux pieds de Jésus, les paroles qu'il adresse à nos cœurs, nous répéterons avec la reine de Saba : *Beati viri tui, et beati servi tui, qui assistunt coram te omni tempore et audiunt sapientiam tuam* (II Paral. IX, 7). Purifiant nos consciences de toutes les affections terrestres, sacrifiant, s'il le faut, les objets auxquels notre âme est le plus attachée, pour recevoir sur des lèvres pures et avec des cœurs innocents le pain eucharistique, nous reconnaîtrons Jésus pour notre bien-aimé choisi entre mille, et nous le proclamerons seul digne de posséder le cœur de l'homme...

Heureux ceux qui expient de la sorte les ignorances de leur jeunesse !...

Heureuses encore les âmes qui se consument devant les saints autels comme des victimes d'expiation pour les crimes du monde !...

Participons autant qu'il est possible à leur sublime ministère ; tâchons au moins de seconder ce ministère... Faisons-nous un honneur d'y applaudir...

Sachons enfin faire servir au culte eucharistique les dons que Dieu nous a faits et que nous avons destinés trop souvent à des usages, sinon coupables, du moins profanes et frivoles...

B) Bon usage des créatures. — Lorsque les Saints Pères nous montrent Madeleine aux pieds de Jésus, ils ont soin de nous faire remarquer dans le récit de saint Luc, comment elle fait servir à honorer le divin Maître tout ce qui auparavant était pour elle un instrument de péché.

Ces yeux... ces cheveux qu'une pompe mondaine... ces parfums qui rehaussaient les splendeurs de ses fêtes... Elle purifie, en baisant les pieds du Christ, cette bouche que tant de paroles impures ont souillée jadis... Eh bien, mes Frères, je vois quelque chose de semblable dans la magnificence que l'Église nous engage à déployer pour le culte de l'Eucharistie. Si des temples superbes s'élèvent pour la contenir, il n'y a pas là seulement à mes yeux un juste hommage rendu à la grandeur de Dieu, mais une expiation de ces autres temples élevés à l'argent, à la frivolité, au plaisir... Si les accords des instruments se mêlent à l'harmonie des voix, ce n'est pas seulement pour célébrer les louanges du Créateur, ou nous donner un avant-goût des chants du ciel... C'est aussi pour expier les chants efféminés consacrés souvent à la passion... Si le sanctuaire étincelle de mille feux, ce n'est pas seulement pour honorer le Dieu qui créa la lumière et illumine toute intelligence à son entrée dans le monde ; c'est aussi pour expier, si je puis parler ainsi, ces coupables clartés, illuminant de leurs rayons les assemblées mondaines, les toilettes peu chrétiennes et les mystères de vanité dont ces fêtes sont le théâtre... Si l'encens se consume devant le Seigneur et fait monter devant lui ses nuages odorants, ce n'est pas seulement pour représenter les élans pieux de la prière ;

c'est aussi pour expier cette délicatesse efféminée qui veut donner à chacun de nos sens une satisfaction ou une jouissance qui lui soit propre...

Oh ! quand je considère ainsi le temple du Seigneur et ses magnificences, comme tout change d'aspect pour moi... comme tout me porte à la componction et à la pénitence !

Oh ! Mesdames, pieuses associées de l'Œuvre des églises pauvres, puissiez-vous comprendre ainsi votre mission ; puissiez-vous parfois en donner l'intelligence à ceux dont vous sollicitez la générosité ! Oui, ornez l'ostensoir de diamants et de métaux précieux : il n'en portera jamais autant que la fiancée mondaine au jour d'une brillante union. Accumulez sur l'autel les fleurs et les bougies : il n'effacera pas l'éclat des salons des grands du monde, parés pour une réception solennelle. Revêtez d'or et d'argent, de fin lin et de riches dentelles le prêtre qui va tenir en ses mains la divine victime : tout le prix de ces ornements disparaîtra devant la somptuosité d'une toilette de bal...

Mais qu'ai-je besoin de vous parler de la sorte ? Vous savez mieux que moi en combien d'endroits encore le culte eucharistique, loin d'être une expiation de l'abus des créatures, semble provoquer la justice divine et lui demander vengeance. Car enfin, que disent ces linges sales et déchirés, ces vêtements sacerdotaux usés par le temps, ces autels nus, sans éclat, ces églises ouvertes à tous les vents ? Que disent-ils à côté de nos demeures splendides, de notre table abondamment fournie, de nos habits somptueux ? Ne sont-ils pas un irrécusable témoignage de l'abus des dons de Dieu, du mépris de Dieu même ?

Ranimons donc notre zèle, mes Frères, redoublons d'efforts, prenons part à la grande œuvre de l'expiation par l'Eucharistie. Rapprochons-nous de Dieu autant qu'il nous est possible, par des visites fréquentes, par des com-

munions pleines de ferveur ; prions le Dieu eucharistique qu'il ramène à lui les malheureux égarés dans leurs voies ; relevons le culte du Créateur afin de détruire le culte de la créature, et faisons servir la créature elle-même à rehausser le culte du Créateur.

Les Mages venus d'Orient se prosternent devant la crèche et y déposent ce qu'ils ont de plus précieux, l'or, l'encens et la myrrhe. Nous autres, prosternons-nous devant le tabernacle et offrons les mêmes présents... Vénérons-y le roi, le Dieu, le petit enfant qui nous est né... Offrons-lui l'or de la charité, l'encens de la prière et la myrrhe de la mortification. C'est pour le Rédempteur des hommes, c'est pour l'Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde, c'est pour le Dieu-Eucharistie. *Amen, amen.*

---

4. — L'EUCHARISTIE COMME SACRIFICE INCLINE DIEU VERS L'HOMME.

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi. (Jo. I, 29.)

Nous avons vu comment l'Eucharistie est destinée dans les desseins de Dieu à enlever l'unique obstacle au salut, le péché. Nous avons dit comment elle accomplit cette mission par les sentiments qu'elle inspire au pécheur. D'abord, pour l'engager à retourner vers son Père, elle lui rend la confiance par l'espoir certain du pardon. Ensuite, pour le rapprocher de ce Père outragé, elle lui offre une réparation douce et facile : elle lui présente un moyen de sacrifier au Créateur la créature qu'il lui avait préférée. L'Eucharistie *commence* ainsi la réconciliation dont elle avait préparé la voie...

Mais pour que cette réconciliation *s'achève*, il faut de toute nécessité que, l'homme s'étant rapproché de Dieu, Dieu à son tour se rapproche de l'homme. Il faut quelque

chose qui *l'incline* vers sa créature repentante, qui le porte à jeter sur elle un regard de clémence, qui lui fasse ouvrir ses bras paternels pour recevoir sur son sein l'enfant prodigue.

C'est encore l'auguste sacrement de nos autels qui nous est donné pour remplir ces dernières conditions du pardon.

1er Point.

Parmi les attributs divins il en est deux spécialement par lesquels Dieu se met en rapport avec l'homme : la *justice* et la *miséricorde*.

Toujours sa justice est prête à soutenir les droits de sa majesté offensée. Vigilante et rigoureuse, sans cesse elle élève la voix pour réclamer le châtiment du crime. Inflexible dans ses décrets, elle appelle sur le pécheur les coups de la malédiction divine. Implacable dans ses vengeances, une expiation totale, proportionnée à l'offense, peut seule la satisfaire.

La miséricorde, de son côté, incline Dieu vers le pardon. Elle s'interpose en faveur des coupables ; elle demande grâce ; elle s'efforce de suspendre ou d'adoucir les coups vengeurs de la justice. Et bien que par lui-même Dieu soit la bonté infinie, bien que son cœur soit plein de tendresse et de commisération pour ses créatures, sa pitié peut cependant être excitée d'une manière plus profonde. Certaines causes pourront le porter plus vivement à la clémence. Nous sentons qu'il doit en être ainsi. Eh bien, de là résulte cette mission de l'Eucharistie dont je parlai en commençant. *L'Eucharistie apaise la divine justice* par une immolation volontaire et perpétuelle. Elle excite en notre faveur la miséricorde, en lui présentant un objet capable de la toucher et de l'attendrir.

L'homme sent naturellement le besoin de reconnaître son entière dépendance vis-à-vis de l'Être infini qui le créa. Sa raison lui dit qu'il doit confesser dans l'abaissement et l'humiliation la puissance et la bonté de son

auteur. Surtout lorsqu'une faute fut venue séparer l'homme de Dieu et briser les liens d'amour qui unissaient la créature au Créateur, l'homme confus et repentant voulut réparer l'injure de sa rébellion. Il voulut rendre à son Seigneur d'une manière éclatante et solennelle l'honneur qu'il lui avait dérobé. Il prend autour de lui les biens dont Dieu le gratifia, et les présente à l'Éternel. Il les anéantit devant lui ; il s'en prive ; il confesse, en les détruisant, que lui-même devrait s'abîmer dans le néant devant la grandeur du Dieu qu'il a offensé. « Créateur » tout puissant, semble-t-il lui dire, seigneur souverain, je » vous reconnais pour mon maître et mon roi. Je suis » votre créature, votre esclave, votre propriété. Je vous » adore du sein de ma bassesse. Je devrais m'anéantir, » pour me punir de m'être révolté contre vous, ô Majesté » infinie. Mais puisqu'il ne m'est pas permis de me » détruire moi-même, je prends les créatures qui m'envi- » ronnent et telles que vous les avez mises à ma disposi- » tion. Je dépends infiniment plus de vous qu'elles ne » dépendent de moi. Je prends ces créatures, et je les » détruis en signe de votre souverain domaine sur moi ; » je les détruis en signe de mon entière dépendance ; » je les détruis pour protester que tout est néant devant » vous et qu'il n'est rien dont l'hommage ne vous soit » dû. » Telle fut l'origine des sacrifices. De tout temps le sacrifice fut offert à Dieu. Abel sacrifie à Dieu les premiers-nés de ses troupeaux. Noé et Abraham adorent Dieu par des sacrifices, et Dieu agrée par des prodiges cette manière de le servir. Lui-même la consacre dans la Loi qu'il prescrit à son peuple...

Mais dans ces prémices des moissons, dans cet agneau immolé, qu'y avait-il qui fût digne de Dieu, qui pût attirer ses regards et désarmer sa justice ? Ah ! si Dieu avait pour agréables ces sacrifices anciens du temps des patriarches et de la loi mosaïque, c'est qu'il y voyait l'annonce et la figure d'une immolation à venir, dont ils tiraient leur

vertu et leur prix, immolation d'une valeur infinie, sacrifice vraiment grand aux yeux du Seigneur, puisque la victime de ce sacrifice devait être le Verbe, le vrai Fils de Dieu.

En effet, lorsqu'eut sonné l'heure marquée par les décrets divins, le Verbe descendit des cieux. Il revêtit notre chair, passa trente-trois ans dans la pauvreté, le travail, l'humiliation, et consomma par sa passion douloureuse son sanglant holocauste, immolant sa liberté, ses affections, son honneur, son corps, jusqu'à ce qu'enfin, suspendn à la croix, les mains clouées à l'arbre d'ignominie, le regard levé vers le ciel, il offrit sa vie à son Père et remit son âme entre ses mains. Le sacrifice de la loi nouvelle était inauguré : Dieu avait trouvé une victime digne de lui.

Cette immolation d'un Dieu n'a pas eu lieu une fois seulement : ai-je besoin de vous dire que c'est dans l'Eucharistie qu'elle se perpétue ? Entrez dans la salle de la dernière Cène. Voyez Jésus entouré de ses apôtres. Il prend le pain, le bénit et le leur donne en disant : « Prenez et mangez ; ceci est mon corps. » Puis, bénissant le calice où était du vin, il le leur donne aussi avec ces mots : « Buvez ; ceci est mon sang. » Et il ajoute : « Faites ceci en mémoire de moi. » Par ces paroles il institue un mode tout nouveau de sacrifice, sacrifice qui subsistera jusqu'à la consommation des siècles. Dans chacun de nos temples nous avons le Calvaire ; la croix s'y dresse, et Jésus continue de s'immoler sur l'autel pour le salut des hommes, détournant de la terre le courroux du Ciel et présentant à Dieu le seul sacrifice digne de lui.

Ce sacrifice est surtout capable de désarmer la justice de Dieu, parce qu'il est *tout à fait volontaire*. Si le Juif de l'ancienne loi entrait dans le Temple pour y sacrifier, c'est qu'il était conduit par la crainte. Il y était du reste obligé par la loi, loi menaçante et inflexible. Il est naturel que tout homme, même le plus vertueux, tremble en offrant à Dieu l'hostie qu'il a substituée à lui-même et par l'immolation

de laquelle il cherche à désarmer le Ciel. Mais l'innocent Jésus, qu'a-t-il fait, lui, pour devoir s'immoler ? S'il s'est livré, c'est parce qu'il l'a voulu. De quel prix ne sera pas aux yeux de Dieu cette offrande si libre et si volontaire ?

Mais quoi ! Les hommes abusent de la longanimité divine pour courir dans la voie de l'iniquité. Les crimes se multiplient... Ne devons-nous pas redouter un second déluge ? Non, M. F., car, si le péché se renouvelle sans cesse, la Victime toujours s'immole. Si la faiblesse de l'homme est permanente, l'expiation que Jésus-Christ en offre à son Père, est perpétuelle. Tous les jours l'Agneau de Dieu vient sur nos autels laver dans son sang les crimes du monde. Que dis-je ? tous les jours... A chaque instant ce sang divin coule pour nous. *De l'aurore au couchant*, comme l'avait annoncé le prophète Malachie, *l'hostie sans tache est offerte*. A chaque offense, oserai-je dire, qui demande vengeance à Dieu, Jésus s'immole et obtient miséricorde. Que le pécheur approche avec confiance de l'autel où se célèbre la sainte Messe, qu'il lève ses mains au ciel et ses regards vers l'hostie, et qu'il dise à Dieu : « Souveraine majesté que j'ai méprisée, Dieu que » j'ai offensé, je reviens à vous dans la sincérité de mon » cœur. Voici ma victime : c'est votre Fils unique. Sur lui, » Seigneur, abaissez un regard de complaisance, et pardonnez-moi. » Dieu se laissera fléchir ; il accordera au pécheur le pardon et la paix.

Oh ! connaissons bien tout le prix du trésor que nous possédons dans la sainte Messe. Offrons à Dieu la victime eucharistique, non seulement pour les péchés graves, mais même pour ces fautes journalières qui blessent les yeux du Dieu de sainteté... Heureux qui comprend ainsi le sacrifice de nos autels. Il peut être assuré qu'il possède un moyen infaillible de fléchir la rigueur de la justice de Dieu et de l'incliner vers la miséricorde.

2d Point.

Oui, *incliner Dieu* vers la miséricorde. — Si Jésus, par son état d'humiliation dans l'Eucharistie, offre à la justice divine une infinie satisfaction, il touche son Père de compassion et de pitié par son anéantissement. Non pas sans doute de pitié pour le Verbe égal au Père, infiniment glorieux et heureux avec lui... Mais le Fils de Dieu, en descendant parmi nous, a pris notre nature. Il s'est uni cette nature jusqu'à pouvoir dire en toute vérité : Moi homme... Qui pourra dire l'amour dont les trois augustes Personnes de la Sainte Trinité entourent cette humanité sacrée que l'union la plus étroite, l'union hypostatique, lie à la Divinité ? Le Saint-Esprit la forma du sang le plus pur de Marie. Plus d'une fois, il se reposa sur elle d'une manière visible. Pour elle, le Père a fait entendre une voix miraculeuse, la proclamant l'objet de toutes ses complaisances ; et lorsque, un jour, Jésus le priait dans le Temple de glorifier le nom de cette sainte Humanité, on entendit cette même voix, forte comme le tonnerre, qui disait : « Je l'ai déjà glorifié, et je le glorifierai encore. » Et cette Humanité sainte, dans quel état se présente-t-elle ici à Dieu ? Voyez-la sur l'autel. Elle y est cachée sous les apparences du pain et du vin. Quoi ! cet objet des prédilections divines, caché sous l'extérieur des créatures les plus vulgaires ! Quel anéantissement ! Dieu ne peut résister à un tel spectacle. Il s'attendrit, et comme c'est par amour pour nous que son divin Fils s'est mis dans cet état, Dieu a compassion de nous et il nous pardonne.

Mais ce n'est pas l'humanité *de Jésus seul* qui s'immole à Dieu sur l'autel. N'oublions pas que cette chair dont il s'est revêtu, c'est la nôtre, que cette nature unie à sa nature divine est la nature humaine, *notre nature à nous*. C'est donc sur *notre* nature, sur *notre* humanité que le Seigneur abaisse un regard de commisération et de pitié...

Qu'on se représente le pécheur repentant prosterné devant l'autel eucharistique, se frappant la poitrine et

disant, les yeux baignés de pleurs : « J'ai péché, j'ai aban-» donné mon Père, je me suis égaré loin de mon Dieu. Que » je voudrais revenir vers lui ! Si je pouvais me jeter dans » ses bras ! Si je pouvais, moi aussi, être de nouveau convié » au festin de ses enfants ! Si je pouvais de nouveau » m'asseoir à cette table où l'on reçoit le baiser de paix ! » Croyez-vous, M. F., que le cœur de Dieu ne sera pas ému à une telle prière ? Croyez-vous que ses bras ne s'ouvriront pas pour accueillir le prodigue repentant et qu'il ne lui accordera pas un généreux pardon ? N'entend-il pas, venant de l'autel, la voix de Jésus qui lui crie : « Grâce, pitié pour le pécheur ! » De chaque tabernacle part un cri tout-puissant : « Miséricorde, pitié, pardon ! *Parce, Domine : Seigneur, épargnez votre peuple !* Quand il vous offense, il ne sait pas ce qu'il fait. »

Péroraison. — Unissons-nous à cette prière... Nous avons la mission de demander pardon pour les péchés du monde entier... Nous nous unirons ainsi au sacrifice de la divine victime...

Si parfois un esprit qui n'est pas celui de Jésus-Christ, cherche à nous effrayer ; si, comme de sombres fantômes, il fait passer et repasser devant nous les images de toutes nos fautes, recourons à l'Agneau qui ôte les péchés du monde. Offrons au Dieu que nous avons eu le malheur d'offenser, ce sacrifice agréable qui apaise sa justice et appelle sa miséricorde. Faisons souvent de Jésus, victime pour les crimes de la terre, l'objet de nos prières et de nos méditations... Puissions-nous, après avoir reçu dans l'Eucharistie un gage de pleine et entière réconciliation, y trouver aussi celui de notre persévérance !

5. — L'EUCHARISTIE PRÉSERVATIF DU PÉCHÉ.

Et ambulavit in fortitudine cibi illius quadraginta diebus et quadraginta noctibus, usque ad montem Dei Horeb. Fortifié par cette nourriture divine, Élie marcha quarante jours et quarante nuits, jusqu'à ce qu'il parvînt à la montagne de Dieu. (III Reg. XIX, 8.)

Le prophète Élie, poursuivi par l'impie Jézabel, s'enfuit dans le désert, afin d'échapper aux atteintes de cette reine cruelle. Là, accablé de lassitude, se voyant de toutes parts environné d'embûches et sentant ses forces l'abandonner, il s'arrêta, s'assit sous un arbre et y attendit la mort. Dieu envoya d'abord un sommeil bienfaisant aux membres du prophète ; puis un ange descendu du ciel se plaça à son côté et lui dit : « Levez-vous et mangez ! » Élie, s'éveillant, aperçut tout près de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase rempli d'eau. Il mangea et but, nous dit le texte sacré, et, fortifié par cette nourriture divine, il continua sa route pendant quarante jours et quarante nuits, jusqu'à ce qu'il parvînt à la montagne sainte, au mont Horeb.

Dans cette marche du prophète, l'Écriture nous donne une image de la vie de l'homme. L'homme est un voyageur ici-bas. Il est exposé à mille périls. Sa route en ce monde est une course dans le désert. C'est un pèlerinage, mais un pèlerinage armé. Partout l'homme doit lutter, lutter contre le péché. Sans cesse ce cruel adversaire nous poursuit ; sans cesse il nous tend des pièges : et souvent, fatigués de la résistance, le courage nous abandonne, nous sommes prêts à nous rendre. A nous aussi, il faut un aliment divin dont la force merveilleuse nous fasse franchir les distances, renverser les obstacles et vaincre les dangers. Dieu nous le donne, ce pain céleste, cet aliment

surnaturel. Nous savons où le trouver : il se trouve sur nos autels, Dieu nous le donne dans l'Eucharistie.

Jusqu'ici, en considérant le Très Saint Sacrement comme destiné à enlever le péché du monde, nous nous sommes bornés à y voir un moyen de réconciliation entre Dieu et l'homme, séparés par le péché. — L'envisageant aujourd'hui sous un nouveau point de vue, nous trouverons dans l'Eucharistie *le meilleur préservatif* contre le péché ; et cette considération, si elle pénètre fortement dans nos âmes, ne sera pas moins propre que les précédentes à augmenter notre respect envers Jésus-Christ, notre amour et notre ferveur à le recevoir et à l'adorer, notre zèle à le faire connaître et à le glorifier.

En rentrant dans notre cœur, en réfléchissant sur ce qui se passe dans notre âme, nous découvrons dans deux causes la *source de toutes nos fautes :* ces causes sont *l'obscurcissement de l'intelligence* — et *la faiblesse de la volonté.*

1er Point.

Si l'entendement, obscurci par les passions ou laissé dans les ténèbres d'une coupable ignorance, ne montre plus Dieu comme l'unique fin de l'homme, comme le bien souverain que l'homme doit chercher, comment celui-ci résistera-t-il à la tentation ? Le démon vient à lui avec ses ruses et ses trompeuses promesses ; le monde lui présente ses séduisants appâts. S'il n'a point à leur opposer des convictions inébranlables, il tombera, le péché s'emparera de lui et le dominera en souverain.

Pour vous en convaincre, reportez-vous à ce moment, le plus beau de votre vie, le plus beau pour nous tous, celui de la première communion. Certes, tous les enfants qui aux environs des fêtes pascales viennent pour la première fois s'unir à leur Dieu, tous, je parle de ceux qui comprennent ce qu'ils font et qui ont suivi docilement les bons avis qu'on leur a donnés, tous, dis-je, sont remplis des meilleures dispositions. Quelle horreur du péché !

Quelles généreuses résolutions de le fuir à jamais, de mourir plutôt mille fois que de le commettre encore ! Quelles protestations de servir toujours le Seigneur avec une inviolable fidélité ! Et cependant, hélas ! beaucoup de ces enfants auront bientôt violé leurs promesses. Pourquoi ? parce que, pour un grand nombre d'entre eux, toute instruction religieuse cesse aussitôt après la première communion. On les emploie, sans aucun souci des besoins de leur âme, soit aux travaux de la maison, soit à de pénibles labeurs qui les absorbent tout entiers. Dans leur intelligence s'affaiblit peu à peu cette lumière de la Foi qui leur montrait en Dieu le souverain bien et dans le péché le souverain mal. Ils ne songent plus qu'ils ont avant tout un Dieu à servir et le ciel à gagner. Ils s'abandonnent sans frein à la fougue de leurs passions naissantes ; et ces âmes qui avaient promis si sincèrement de suivre Jésus-Christ, tombent d'abîme en abîme jusque dans les profondeurs du vice.

Quelques-uns, il est vrai, continuent à recevoir l'instruction religieuse ; mais leur éducation n'est pas suffisante au point de vue de la piété : Dieu n'y obtient pas la place qu'il devrait y occuper. Bientôt les convictions chrétiennes s'affaiblissent ; l'impression produite par les dogmes fondamentaux de la Foi s'efface de plus en plus. Vienne alors la tentation ! Qu'elle s'attaque à ces âmes redevenues ignorantes : elles n'opposeront presque aucune résistance. Elles suivront aveuglément toutes les tendances de la nature corrompue, et, pour ainsi dire sans s'en apercevoir, iront s'égarer loin de Dieu !

Ah ! si elles avaient eu fréquemment recours à l'Eucharistie, elles n'auraient pas succombé. L'Eucharistie aurait été une lumière pure pour leur intelligence. Elle leur aurait *conservé* ces convictions fortes qui guident et soutiennent au moment de la tentation.

J'en appelle de nouveau aux souvenirs du temps qui a précédé votre première communion. Pourquoi alors tant

de zèle à vous instruire ? Pourquoi une étude si constante de la loi chrétienne ? Ah ! vous saviez que bientôt vous deviez venir recevoir votre Dieu. Vous sentiez tout ce que cet acte a de grand et de solennel. Vous ne vouliez rien ignorer de ce qui peut vous faire connaître Dieu davantage ; vous vouliez ne rien négliger pour le recevoir dignement. Tant que vous êtes restés fidèles au culte de l'Eucharistie, les grandes vérités de la Foi chrétienne ont dû garder sur vous leur empire. Quelles sont en effet parmi ces vérités, fondements de notre croyance et règles de notre conduite, quelles sont les plus efficaces pour nous faire fuir le péché ? C'est la grandeur infinie de Dieu, et le respect que nous devons en tout lieu à sa présence ; c'est ensuite l'amour qu'il nous porte et qui demande le nôtre. Or, celui qui *tous les jours* s'agenouille dans le temple, celui qui prie devant le sanctuaire, celui qui s'y unit de cœur à l'auguste sacrifice de la messe, celui qui reçoit *fréquemment* le Fils de Dieu dans la sainte communion, celui-là ne respectera-t-il pas tous les jours davantage l'auguste Majesté qu'il adore et à laquelle il s'unit ? Et s'il doit après cela se prêter aux affaires du monde, s'il entend résonner à ses oreilles des bruits étranges, il lui suffira pour ne pas défaillir de retourner au pied de l'autel : il en rapportera, avec une foi plus ferme, des convictions de plus en plus profondes ; il y aura trouvé à chaque fois, mais là seulement, la lumière et la vérité.

Il y apprendra aussi la douce loi de l'amour. Comment son cœur ne s'embraserait-il pas, lorsqu'il possède ce Dieu qui s'abaisse, qui se donne, qui s'anéantit parce qu'il aime ? Lui en qui Jésus-Christ se repose, qu'il comble des marques de sa tendresse, qu'il inonde de ses délices, pourrait-il rester indifférent ? Il pourra à certains moments sentir ses affections s'abaisser vers les créatures : mais que le lendemain il revienne s'unir au Dieu d'amour, qu'il entende la voix de son bien-aimé Seigneur lui dire : « Mon

enfant, est-ce ainsi que tu me traites ? Que t'ai-je fait pour que tu ne veuilles plus de moi ? Est-il quelqu'un qui t'aime davantage ? Viens, ne cherche jamais qu'ici le repos de ton cœur. C'est ici que doit être le centre de tes affections ; » résistera-t-il à ces tendres reproches ? Sacrifiera-t-il à d'autres affections l'amitié d'un Dieu infiniment aimant ?

Vous le savez ; l'état de grâce, c'est l'amour ; et l'on ne tombe pas tout d'un coup de l'état de grâce dans le péché. A la ferveur de l'âme succède d'abord la tiédeur. Peu à peu cette âme devient froide, indifférente, insensible, jusqu'à ce qu'arrive, hélas ! le moment, moment déplorable, où elle brise les liens de la charité qui l'unissaient à Dieu et où elle renonce entièrement à son amitié. Or, je vous le demande : qui approchera fréquemment et dignement de l'Eucharistie et deviendra tiède ? Qui restera froid devant ce foyer brûlant d'amour ?

Oui, il est permis de le dire, avec le culte véritable de l'Eucharistie le péché devient impossible.

2d Point.

Mais j'entends une objection : « Le Saint Sacrement de l'autel, me dit-on, peut, j'en conviens, entretenir dans l'entendement du chrétien les salutaires lumières de la Foi ; mais cela suffit-il pour nous faire éviter le péché ? Que de fois ne voyons-nous pas tous les attraits de la vertu et toute la laideur du mal, et cependant nous laissons là le bien, pour rechercher le mal ! *Notre volonté* débile recule devant le moindre effort. Elle connaît son ennemi : mais à peine le voit-elle, qu'elle perd courage, laisse tomber ses armes et se rend. » — Oui, il est bien vrai : notre volonté est trop souvent chancelante. Trop souvent la voie de la vertu lui semble longue et difficile. Mais qu'elle aille à l'Eucharistie ! Elle sera, comme l'intelligence, ranimée et *soutenue par cet aliment divin.* L'Eucharistie la rendra généreuse devant les obstacles, intré-

pide dans les dangers ; elle l'empêchera d'hésiter, de reculer, de défaillir.

Pourquoi cela ? Parce que l'Eucharistie *entretient dans l'âme la vie spirituelle*, — et parce qu'elle lui donne ainsi du courage et de la vigueur pour triompher de ses ennemis.

La vie spirituelle de notre âme peut être comparée à la flamme d'une lampe. Si vous exposez cette flamme à un vent violent, elle sera bientôt entièrement éteinte. Selon que vous entretenez une lampe avec soin ou avec négligence, elle jettera un vif éclat ou ne répandra qu'une lueur vacillante. A la flamme de notre vie spirituelle, quel aliment donnerons-nous ? La vie spirituelle dont nous parlons, n'est autre que la vie de la grâce. Or, l'auteur de la grâce, n'est-ce pas Jésus-Christ ? Lorsque le Fils de Dieu, le Verbe incarné, notre Sauveur, qui est l'auteur de la vie, se donne à nous comme nourriture de nos âmes dans la Sainte Eucharistie, craindrons-nous encore de mourir de la mort du péché ? Craindrons-nous que la grâce ne nous fasse défaut et ne nous abandonne, alors que nous recevons en nous la source même de la grâce ? *Quiconque mange de ce pain*, c'est le Sauveur qui nous l'affirme, *aura la vie en lui*. Il est venu, dit-il, afin que nous ayons la vie abondamment, non pas pour un temps seulement, mais pour toute l'éternité.

Celui qui se nourrit fréquemment de l'Eucharistie, aura-t-il à redouter que *ses ennemis* ne lui ravissent la vie de la grâce ? Ses ennemis... il les connaît. C'est lui-même, ce sont les inclinations perverses de la nature ; c'est le monde avec ses séductions ; c'est le démon avec ses ruses. Mais que peuvent ces ennemis contre celui qu'arme la force même de Dieu ?

Il est vrai, l'orage peut gronder dans son cœur. Il verra peut-être *ses passions* se soulever comme les vagues d'une mer en furie. Mais l'Écriture ne lui montre-t-elle pas Jésus commandant à la mer, et le calme se faisant à sa

voix ? Si le Sauveur a usé de sa puissance pour pacifier les flots d'un lac de Galilée, refusera-t-il à ses amis d'apaiser les orages intérieurs qui les menacent ? Écoutons d'ailleurs les paroles si énergiques de saint Léon : *Que se fait-il dans la communion ? Nous nous transformons en Celui que nous recevons.* Le chrétien qui communie souvent, que craindrait-il des puissances de son corps ? Son âme est unie à la Divinité de la manière la plus intime. Que craindrait-il de ses membres ? Ils sont divinisés, pour ainsi dire, par l'incorporation qui s'y fait de la chair et du sang du Fils de Dieu. Que craindrait-il de sa langue ? Sur elle s'est reposé Jésus. De son cœur ? Ce cœur est devenu la demeure du Verbe.

Et qu'a-t-il à redouter du monde ? — Le monde, pour le porter au péché, n'a qu'un attrait : le plaisir, comme aussi il n'a qu'un seul épouvantail pour l'arrêter dans la voie du bien, un seul, le respect humain. D'une main, il fait miroiter à nos yeux la riante image du plaisir, afin de nous attirer ; de l'autre, il nous montre menaçante l'opinion des hommes, afin de nous effrayer et de nous faire reculer alors que le devoir nous appelle.

Le plaisir ? Ah ! pour celui qui a goûté Jésus, il n'est plus de plaisir qu'à la Table sainte, au pied du Tabernacle. Partout ailleurs, il est triste ; il soupire, il appelle la douce présence de son Bien-aimé, dont l'absence lui laisse un vide indéfinissable. Il n'y a point de repos pour son cœur, qu'il ne soit revenu auprès de son Dieu, qu'il n'ait retrouvé Celui qu'il aime par-dessus tout, le seul charme de sa vie, l'unique objet de ses désirs. Les plaisirs du monde ! Qu'ils sont vains pour les âmes enivrées des délices eucharistiques ! Qui nous dira les ineffables joies dont Jésus inonde leur cœur, la douceur des larmes qu'elles versent à ses pieds, les célestes jouissances de leurs communications intimes avec lui, la paix qu'elles goûtent sur son cœur, les mystérieuses consolations de leurs soupirs embrasés et de leurs élans d'amour ? C'est ici qu'elles ont avec l'Époux

divin ces tendres entretiens dont le Cantique des Cantiques nous offre un exemple. C'est ici qu'elles entendent la voix du Bien-aimé leur dire : Mon amie, mon épouse, ma sœur ! et qu'elles lui répondent dans un saint transport : Mon Seigneur et mon unique Tout ! Que le monde alors fasse aussi entendre sa voix, qu'il les appelle à ses fêtes : quel bonheur pourrait-il leur offrir qui soit comparable aux joies pures de l'Eucharistie ?

Dans ces réunions brillantes, dans ces sociétés mondaines, on cherche le plaisir, on veut jouir, on veut être heureux. Mais que d'ennuis, de chagrins et d'inquiétudes on y trouve ! Et parce qu'il faut bien se satisfaire en quelque chose, des milliers de personnes acceptent ces satisfactions, quelque amères qu'elles soient, et les recherchent parce qu'elles n'en connaissent point d'autres. Ah ! pourquoi tant de tristes cœurs ne viennent-ils pas chercher au pied de l'autel eucharistique la véritable satisfaction ? Eux aussi ils goûteront le bonheur d'être uni à Dieu, le seul bonheur véritable qui existe sur cette terre, et ils comprendront combien il est sage de préférer les plaisirs de l'Eucharistie aux bruyants amusements du siècle et de renoncer aux folles joies de la terre pour goûter les délices du ciel. Peut-être les verra-t-on encore quelquefois dans le monde, car des devoirs de société peuvent les y appeler ; mais ils n'y iront qu'avec répugnance. Ils se prêteront au monde, ils ne se donneront pas à lui : ils ne se donnent qu'à Jésus-Christ, qui se donne à eux.

Si le plaisir ne peut les séduire, *le respect humain* pourra-t-il les effrayer ? Ces âmes qui si souvent bravent tous les regards pour prouver à Jésus caché sur nos autels, leur foi et leur amour, elles qui affrontent les sarcasmes et les préjugés mondains pour venir s'asseoir au banquet de l'Agneau, qu'ont-elles à redouter de la part du monde ? Ce que le monde blâme avant tout, n'est-ce-pas d'être pieux et de manifester cette piété par l'assiduité à s'approcher des sacrements ? Vous le voyez, contre des

âmes que fortifie la Sainte Eucharistie, le monde ne peut plus rien, ni par ses séductions, ni par ses menaces.

Le démon pourra-t-il davantage ? Il est vrai, le démon est pour l'homme un ennemi plein d'astuce et de ruse. Il dresse partout ses embûches ; il trouve d'ailleurs en nous-mêmes de puissants auxiliaires. Nous le savons, nous en avons fait peut-être la triste expérience. Mais nous savons aussi que l'ange saint Michel, revêtu de la force divine, précipita seul les légions de Satan au fond des enfers, Nous savons encore, car Jésus-Christ nous l'a dit, que le nom de Dieu invoqué a la puissance de chasser loin de nous l'esprit des ténèbres. Et nous craindrions, nous qui portons si souvent en nous Dieu lui-même ! Notre force contre l'Enfer, ce n'est pas seulement le secours d'un ange, ce n'est pas seulement l'invocation du nom de Dieu : c'est le Dieu des anges, c'est le Très-Haut, c'est le Tout-Puissant ! Tant que nous demeurerons unis à lui, les puissances infernales n'étendront point leur empire jusqu'à nous. Nous les vaincrons, comme nous aurons vaincu le monde, comme nous aurons vaincu notre propre corruption.

L'Eucharistie nous préservera donc du péché, parce qu'elle ne cessera d'éclairer notre entendement de ses pures lumières, parce qu'elle soutiendra notre volonté en alimentant la vie surnaturelle de notre âme et en la rendant intrépide contre ses ennemis.

Péroraison. — Pénétrez-vous fortement de ces pensées, mes Frères ; pénétrez-vous-en pour vous et pour les autres, pour ceux dont le salut vous est cher ou dont l'éducation vous est confiée. A ceux que vous aimez, à ceux dont vous êtes chargés, inspirez dès la première communion un amour ardent, une dévotion fervente et pratique pour la divine Eucharistie. Si vous voulez qu'ils restent les amis de Dieu, unis à lui par la grâce sanctifiante, faites qu'ils viennent souvent fortifier leur foi et leur bonne volonté au pied des autels, qu'ils viennent souvent manger au banquet eucharistique le pain de vie

descendu du ciel. A cette condition, ils traverseront sûrement les périls de ce monde, ils persévéreront dans leurs saints désirs et leurs bonnes résolutions. Ils triompheront de leurs ennemis, comme nous aussi nous vaincrons, comme nous aussi nous persévérerons, si nous avons soin d'animer continuellement notre courage au moyen de la Sainte Eucharistie. L'Eucharistie sera pour les uns et pour les autres l'aliment fortifiant qui soutiendra notre marche dans ce désert de la vie terrestre, jusqu'à cette patrie bienheureuse où, nous trouvant devant Jésus-Christ, le contemplant face à face et sans voiles, nous dirons dans un transport de reconnaissance et d'amour : *Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui efface les péchés du monde.*

---

6. — INDIFFÉRENCE ENVERS L'EUCHARISTIE.

Filios enutrivi et exaltavi ; ipsi autem spreverunt me. J'ai nourri des enfants ; je les ai élevés, et ils m'ont méprisé.
(Is. I, 2.)

Exorde. — Après avoir reconnu dans l'Eucharistie le grand bienfait de Dieu, le plus puissant secours qu'il ait prêté aux hommes pour les rapprocher de sa majesté suprême, leur procurer le pardon de leurs fautes et les défendre contre les assauts de l'Enfer, comment ne serions-nous pas saisis d'étonnement en voyant les crimes se multiplier partout sur la terre et les flots de l'impiété monter toujours plus menaçants vers les cieux ? Comment notre étonnement ne se changerait-il pas en stupeur, quand nous songeons que la malice humaine a trouvé dans le moyen de salut le plus efficace l'occasion de prévarications nouvelles et que le don merveilleux de l'amour d'un Dieu

non seulement demeure oublié et méconnu, mais qu'il devient même un objet d'aversion, de mépris ou de haine ?

Et cependant, mes Frères, il en est ainsi. Le pécheur ne se contente pas d'offenser Dieu, Dieu assis sur son trône éternel, sur son trône inaccessible : il l'outrage dans le sacrement de sa bonté infinie, il l'outrage dans l'Eucharistie. Il porte ses coups sur le Dieu humble, aimant et caché qui vient à lui pour être victime à sa place.

A qui mieux qu'à nous convient-il de méditer ces offenses ? à nous qui sommes appelés à les expier et à les compenser par la ferveur de nos hommages, à les prévenir par notre zèle attentif et éclairé ? Je le sais, je ne parle pas ici à des âmes souillées de criminels attentats... Mais si dans votre vie passée vous en retrouviez quelque douloureux souvenir ou si, dans un moment de tiédeur et de trouble, l'ennemi du salut cherchait à vous ramener sur une pente fatale, puisse la salutaire horreur que vous aurez conçue de ces crimes donner plus de force à vos regrets, plus d'energie à votre résistance, plus de constance à vos résolutions !

Examinons donc, mes Frères, — de *quelles offenses* les hommes se rendent coupables envers la divine Eucharistie ; — méditons-en *les causes ;* essayons par là même d'en indiquer *les remèdes.*

I.

Le premier outrage auquel notre aimable Sauveur s'est exposé en habitant parmi nous, est celui de l'INDIFFÉRENCE.

Mes Frères, avez-vous réfléchi quelquefois à l'indifférence que rencontre Notre Seigneur Jésus-Christ dans le sacrement de son amour ? Avez-vous parcouru ces effrayantes statistiques levées dans les cités populeuses de la France ou même au sein de notre catholique patrie ? Que de milliers de chrétiens pour qui le devoir pascal n'est plus qu'un vain mot ! Combien de milliers chez qui le travail

servile ou des passe-temps tout profanes remplacent l'assistance au divin sacrifice, et d'ignobles divertissements les saintes cérémonies auxquelles l'Église les convie !... Que de villes où l'on évite de porter ostensiblement aux malades le sacré Viatique, afin de ne pas exposer le Dieu de l'Eucharistie aux insultes de l'impiété ! Et là même où l'incrédule n'ose pas pousser jusqu'à l'insulte publique le mépris qu'il nourrit dans son cœur pour nos sacrés mystères, de quels hommages le Saint-Sacrement est-il entouré dans les visites que Jésus fait à ses amis malades ? Quelle foule se presse sur les pas du prêtre ? Comment nos chrétiens profitent-ils de ces occasions pour faire éclater l'ardeur de leur amour ? Ces flambeaux, symboles de la foi du peuple catholique et des honneurs qu'il est obligé de rendre au roi du Ciel, pourquoi faut-il les laisser porter par des mains mercenaires ?... Ah ! mes Frères, quel désolant, quel navrant spectacle !

Mais, hâtons-nous de le supposer, c'est l'inclémence des saisons, l'inopportunité du moment, quelque empêchement imprévu, des occupations multiples et pressantes qui arrêtent tous ces chrétiens au milieu de la journée... attendons qu'un beau soleil d'été darde le matin ses joyeux rayons sur le sanctuaire. Le bruit des affaires ne retentit pas encore dans la cité. Regardez ! Dans ces nefs majestueuses que la piété de nos ancêtres a faites si larges, combien trouverons-nous de fidèles, à cette heure où s'accomplit l'auguste sacrifice de la Messe ? Ne semble-t-il pas que le petit nombre des assistants soit destiné à faire ressortir le vide immense de nos temples ? N'est-ce donc pas pour tous les chrétiens que la sainte victime s'offre au Père éternel ? N'est-ce pas à tous que le prêtre adresse ces paroles : « Priez, mes frères, afin que mon sacrifice, qui est aussi le vôtre, soit reçu favorablement par Dieu le Père tout-puissant ! »

Je veux bien l'avouer : à certaines fêtes solennelles on dirait que nos temples sont trop étroits pour contenir la

foule qui s'y presse. Mais, si je compare cette affluence à la solitude habituelle de nos églises, à l'indifférence qui s'y étale même au jour du Seigneur, je sens, ce me semble, plus vivement encore la blessure faite au cœur du divin Maître, de celui qui a voulu se donner à nous, non pas à de rares intervalles, mais souvent ; qui a voulu habiter parmi nous, non dans quelques circonstances extraordinaires, mais chaque jour, à toute heure ; de celui qui fait ses délices d'être avec les enfants des hommes. *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (Prov. VIII, 31).

Et que parlons-nous, mes Frères, de circonstances extraordinaires et solennelles ? N'est-ce pas un jour solennel que celui où l'autel se pare de ses plus précieux ornements, où dès le matin les cloches par de joyeuses volées convoquent le peuple, celui où le temple saint ne ferme point ses portes afin de permettre à tous les sujets du Roi des rois de lui rendre un respectueux hommage, celui où le Dieu de l'Eucharistie demeure exposé sur son trône au milieu d'une couronne de lumière ? Et pourtant, quel aspect désolant ne présente pas ce palais où la puissance et l'amour ne demandent qu'à épancher leurs faveurs ? Comment, lorsque pendant la plus grande partie de cette journée de grâces et de bénédictions on voit épars dans l'enceinte sacrée un petit nombre de fidèles, comment ne pas répéter tristement ces réflexions si pleines de sens que nous suggère l'auteur de « l'Imitation » : Il en est beaucoup qui courent de différents côtés pour vénérer les reliques des saints ; ils sont ravis d'admiration en entendant raconter leurs hauts faits ; ils contemplent les monuments qu'on leur a élevés ; ils baisent leurs ossements sacrés revêtus d'or et de soie. Souvent c'est la curiosité qui les pousse, et ils retirent peu de fruit de pérégrinations entreprises sans vraie contrition et sans aucun désir bien sincère d'amendement. Et vous, mon Dieu, Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, vous êtes tout entier présent sur l'autel ; vous m'y offrez les fruits les plus abondants de

salut, chaque fois que je vous veux recevoir. Mais ce qui doit attirer vers vous, ce n'est ni la légèreté, ni la curiosité, ni la sensualité ; c'est une foi vive, une espérance inébranlable, une charité ardente et sincère. (Cf. Imit. IV, 1.)

Hélas ! mes Frères, que ces dispositions doivent être rares, puisque le nombre des amis, des adorateurs de l'Eucharistie est si restreint ! — Ah ! comprenez-vous ce que le cœur de Jésus, s'il pouvait souffrir encore maintenant, éprouverait d'amertume et d'ennui pendant ces longues heures de solitude et d'attente où le laissent ses enfants ? N'entendez-vous pas sortir du fond du tabernacle ces accents douloureux : *Filios enutrivi et exaltavi ; ipsi autem spreverunt me... Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, et non feci ei ?* (Isai. v, 4.) *Duo enim mala fecit populus meus : me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas* (Jerem. II, 13). *Populus meus oblitus est mei diebus innumeris* (Ibid. 32). Et à chacun de nous le divin Sauveur répète ces paroles qu'il adressait autrefois au prince des apôtres dans le jardin de Gethsémani : *Simon, dormis ? Non potuisti una hora vigilare ?* (Marc. XIV, 37.)

Telles sont, mes Frères, les plaintes que Jésus nous fait entendre. D'où vient qu'elles trouvent si peu d'écho dans le cœur des chrétiens ? Les hommes sont-ils donc devenus si profondément pervers que les manifestations de la charité la plus ardente et la plus généreuse ne fassent plus aucune impression sur leur âme ? Ah ! mes Frères, ne le croyons pas. Il y a des *causes* à cette indifférence, des causes guérissables. — Écartons ces causes funestes, et l'indifférence elle-même fera place à la ferveur et au zèle. — Ajoutons-le ici : déjà de grands résultats ont été obtenus ; on a commencé à appliquer les *remèdes*, mais leur action pourrait être plus universelle et plus efficace. Beaucoup a été fait, beaucoup nous reste à faire. Nous allons le comprendre.

II.

Dites-moi, mes Frères, quelles idées se présentent naturellement à vos esprits, quand un jour de dimanche ou un jour de fête vous voyez pendant le saint sacrifice l'homme du peuple, amené cependant par le sentiment du devoir, se tenir nonchalamment debout dans le fond, promener autour de lui un regard incertain, échanger même avec ceux qui l'entourent quelques paroles banales ? Le son de la clochette annonce-t-il que le Dieu de toute majesté descend sur les autels, l'homme du peuple fléchit à demi le genou, incline légèrement la tête et reprend aussitôt une attitude froidement indifférente. Enfin, à peine le prêtre a-t-il béni l'assemblée que, sans attendre la fin de l'auguste cérémonie, le flot populaire s'ébranle et s'écoule rapidement, comme si chacun craignait de prolonger d'un seul instant sa présence au pied des autels !

Que pensiez-vous, mes Frères, quand, une fois dans l'année, aux environs de Pâques, vous voyiez ces mêmes hommes venir s'agenouiller timides, embarrassés, au banquet eucharistique et quelquefois, ayant à peine reçu la manne céleste, quitter en même temps la Table Sainte et la maison de Dieu ? Ah ! j'en suis assuré, bien souvent la parole suivante s'est trouvée sur vos lèvres : Pauvres gens ! ils ne savent pas ce qu'ils font.

Et vous aviez raison, mes Frères ; mais réfléchissez-vous à toute la portée de vos paroles ? Vous aviez raison : oui, l'*ignorance*, comme vous le disiez, est *la première cause de cette indifférence* à l'égard de l'Eucharistie que nous venons de constater. Oui, si le pauvre comprenait mieux la majesté et l'efficacité du sacrifice des autels, il y assisterait avec plus de respect et de dévotion. Oui, s'il savait apprécier le trésor qui lui est offert dans la sainte communion, il ne se contenterait pas d'y puiser une fois dans l'année, ou du moins il ne s'acquitterait pas comme il le fait de ce sublime devoir.

Il est ce que nous venons de dire, parce qu'il est ignorant. Mais, demandons-le-nous, peut-on lui faire un reproche mérité de cette ignorance même ? — Issu de parents pauvres et peu soucieux ou peu capables de l'instruire par eux-mêmes, il a, je le veux bien, été imbu sur les bancs de l'école des premiers principes de la vie chrétienne. On lui a fait envisager la première communion comme l'action la plus importante de la vie, et il l'a faite dans les plus saintes dispositions : je le suppose volontiers. Mais lui a-t-on enseigné l'usage fréquent de l'Eucharistie ? Lui en a-t-on enseigné les avantages et la nécessité ? Lui en a-t-on fait goûter les douceurs ? A-t-on allumé dans son âme cette faim insatiable, cette soif inextinguible dont parle l'Écriture en les donnant comme les conséquences de la digne réception des dons de Dieu : *Qui edunt me, adhuc esurient ; et qui bibunt me, adhuc sitient* (Eccli. xxiv, 29). Et depuis que l'école a fait place à l'atelier, quelle main a cultivé les germes de piété déposés dans ce cœur par la première éducation ? Qui s'est chargé d'entretenir dans cette intelligence le flambeau de la foi, astre lumineux qui doit guider les pas de l'homme, foyer de cette chaleur divine qui seule peut conserver en lui la dévotion et la ferveur ? Personne, peut-être, personne ! Et au lieu de s'éclaircir davantage, ses connaissances religieuses n'ont fait que s'altérer et se confondre, et il ne restera plus à l'ouvrier après les années orageuses de l'adolescence qu'une sorte de religiosité vague, à peine suffisante pour le maintenir dans le devoir, impuissante à lui faire aimer les pratiques de la piété, à lui en faire apprécier les avantages.

Une fois la semaine, on le verra franchir le seuil du temple et assister au saint sacrifice : il n'ose encore enfreindre ce précepte ; mais il n'apporte pas à l'autel un cœur prêt à être sacrifié et offert à Dieu avec Jésus-Christ, un cœur qui a déjà immolé ses passions et ses convoitises. Il approchera encore de la Table sainte, mais seulement alors qu'il ne peut s'en tenir éloigné sous peine d'anathème ;

et il n'y porte point cette foi vive, cette confiance filiale, cette ardente charité que Jésus veut trouver chez ceux qui viennent le recevoir.

A tous ces maux, mes Frères, *quel remède opposer ?* Il n'en est qu'un qui soit efficace : l'enseignement, *l'enseignement religieux.*

Oui, l'enseignement religieux, mais un enseignement *prolongé*, un enseignement pratique, un enseignement uni à l'exercice même des devoirs religieux, uni à la dévotion envers le Très Saint Sacrement de nos autels. Enseignement de l'école dominicale, des associations charitables, des confréries pieuses ; enseignement dans les patronages d'apprentis, dans les congrégations d'adultes, et même dans ces sociétés dont l'assistance mutuelle ou un délassement honnête forme le lien principal. Mais plus utilement, plus nécessairement encore l'enseignement individuel et privé : exhortation de la maîtresse de maison à ses domestiques, du patron à ses ouvriers, du bienfaiteur au pauvre dont il soulage la misère. Oh ! si nous avions du zèle, que d'occasions nous trouverions de faire connaître la religion, de la faire aimer et pratiquer ! que d'occasions de faire connaître, aimer, honorer l'Eucharistie ! C'est notre tâche, mes Frères ; je le répète. Accomplissons-la, et combattons avant tout l'ignorance.

L'ignorance combattue, il est une autre cause qui tient les fidèles éloignés du sacrement d'amour. Il est un prétexte spécieux, une excuse universelle qui se présente naturellement à l'esprit quand on veut éluder une obligation importune : Je voudrais, mais je n'ai pas le loisir. *Je n'ai pas le temps !* En d'autres termes : il est une occupation que je préfère. — Ce n'est pas d'hier que cette excuse se trouve dans la bouche des hommes ; depuis longtemps on l'exploite au profit de l'indolence et de la lâcheté. Ce n'est pas d'hier que le souci des choses terrestres rend l'homme indifférent à ses intérêts éternels. Il y a dix-huit cents ans, le Sauveur flétrissait dans une de ses paraboles

cette préférence coupable, et on dirait, à voir les termes dont il s'est servi, qu'il a voulu condamner tout spécialement l'injure qui lui est faite dans son sacrement de prédilection par le révoltant dédain dont nous parlons ici. Un homme, dit-il (Luc. XIV), fit préparer un grand festin auquel il invita de nombreux amis. A l'heure du repas, il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout était prêt. Mais tous, comme de concert, se mirent à s'excuser. Le premier dit : J'ai acheté une maison aux champs, et il faut nécessairement que j'aille la voir ; je vous supplie de m'excuser. Le second lui dit : J'ai acheté cinq couples de bœufs, et je m'en vais les éprouver ; je vous supplie de m'excuser. Enfin, un autre dit : Je viens de me marier ; ainsi je ne puis venir. Le serviteur s'en retourna, et vint tout raconter à son maître. Alors le père de famille fut irrité et dit à son serviteur : Allez promptement dans les places et les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. Le serviteur vint dire : Seigneur, ce que vous aviez commandé est fait, et il y a encore de la place. Le maître reprit alors : Allez dans la campagne sur les chemins et le long des haies ; rassemblez ceux que vous trouverez et forcez-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie. Car je vous l'assure : aucun de ceux que j'avais conviés, ne goûtera de mon festin.

N'est-ce pas là, mes Frères, la vive peinture de ce qui se passe sous nos yeux ? Le père de la grande famille chrétienne a ouvert les portes de sa demeure sainte : la table est toujours dressée ; l'Agneau immolé pour les péchés du monde y est offert en nourriture. Tous les chrétiens sont invités à ce festin ; mais ils ne veulent pas se rendre à l'appel de l'hôte céleste. Les uns poussent l'indifférence jusqu'au mépris le plus insolent ; d'autres croient avoir satisfait à toutes les obligations de la reconnaissance quand ils ont rendu à la victime eucharistique les hommages qu'ils ne peuvent lui refuser sous peine d'anathème. Quant à ces attentions que l'amour suggère, quant à cet

empressement, à cette assiduité par lesquels l'amour montre sa sincérité, ils regrettent, disent-ils, de ne pouvoir les concilier avec leurs occupations journalières, avec les devoirs de leur position, avec les exigences du monde et de la société !

Faut-il vous montrer, mes Frères, combien ces prétextes sont vains et futiles ? Non. Contentons-nous de descendre un instant dans le détail de la conduite des hommes, et comptons, si cela nous est possible, les heures et les jours, non seulement consacrés à un délassement nécessaire, mais consumés dans un désœuvrement complet. Demandons à cette jeune fille et à cette jeune femme qui ne trouvent pas le loisir d'assister le matin au sacrifice de la messe, combien de temps elles consacrent à leur toilette, combien elles en dépensent à parcourir les magasins, combien elles en mettent à essayer une seule partie de leur ajustement. Demandons à ces hommes de plaisirs ou d'affaires dont un lever trop matinal ébranlerait la santé, s'ils se sont jamais récriés sur l'excès de la fatigue, lorsque l'exercice violent de la chasse ou les tracas des voyages les forçaient d'abréger leur repos. Oh ! mes Frères, que nous sommes riches en expédients quand il s'agit d'éluder un devoir, de pallier une coupable indifférence ! Que nous sommes généreux à tout braver lorsqu'il est question de satisfaire nos passions ou même de contenter nos caprices !

Mais, demanderez-vous, comment convaincre les hommes de leurs véritables intérêts ? Comment les amener à faire, dans la distribution de leur temps, une part plus large au culte eucharistique ? — Je ne connais pas de moyen plus puissant que *l'exemple*. Montrez, montrez de plus en plus par votre conduite, montrez à l'évidence que l'on peut concilier avec les hommages que la piété rend avant tout à Dieu, l'accomplissement des devoirs que Dieu lui-même nous prescrit dans le monde. Montrons que l'on trouve assez de temps pour assister au service divin et pour régler sa maison, pour prendre soin de ses affaires

et venir les recommander à ce Dieu qui en tient le succès entre ses mains ; assez de temps pour visiter l'époux de nos âmes et passer une heure avec lui quand il nous admet à ces célestes entretiens, et assez de temps pour nous acquitter ensuite envers nos amis terrestres d'un devoir d'affection ou de pure civilité. Sachez, s'il le faut, sacrifier les hommes à Dieu, la terre au ciel, le temps à l'éternité. Alors, si votre industrieuse activité doit pourvoir à vos besoins, ceux qui partagent cette condition ne pourront, pour pallier leur indifférence, prétexter l'impossibilité de satisfaire à toutes leurs obligations. Si, au contraire, Dieu vous a fait de longs loisirs, votre lâcheté ne servira point d'excuse à ceux dont le travail soutient seul l'existence.

C'est pareillement au moyen de l'exemple qu'il faut, mes Frères, détruire *une dernière cause* de l'indifférence que nous déplorons, je veux dire *la soif des plaisirs mondains et l'aversion pour les jouissances spirituelles.* — Que de chrétiens, en effet, s'imaginent que la piété a pour compagnes inséparables la monotonie et la tristesse ! Combien peu connaissent les charmes qu'il y a pour l'âme à se trouver seule sous le regard d'un Dieu qu'elle aime et dont elle se sent aimée ! Combien peu ont éprouvé le calme rafraîchissant des heures que l'on passe au pied des autels ! Et les délices de la communion fréquente, les entretiens de Jésus avec celui qui est fidèle à le visiter, quels sont ceux qui en apprécient l'ineffable douceur ? On préfère le bruit, le tumulte du monde. On possède, il est vrai, dans l'Eucharistie la nourriture céleste qui renferme toute saveur ; mais, comme le peuple d'Israël, on s'écrie : *Deest panis, non sunt aquæ ; anima nostra jam nauseat super cibo isto levissimo :* le cœur nous soulève à la vue de cette chétive nourriture (Num. xxi, 5). Et comme ce même peuple regrettait les oignons, les poireaux et les viandes d'Égypte, ainsi on demande des jouissances aux voluptés et aux plaisirs du monde. Illusion ! mes Frères, illusion déplorable ! Pour-

quoi donc la saveur de la manne céleste n'a-t-elle plus de charmes pour notre palais ? Précisément parce que nous sommes habitués aux jouissances charnelles. Comme le fait remarquer saint Jean Chrysostome, en parlant de la loi de Dieu : *Mel natura dulcedinem habet, eamque jucundissimam, sed ægrotis amarum quid atque ingratum est, non propria sed illorum ægritudinis natura.* Voulons-nous guérir cette maladie, c'est aux jouissances charnelles qu'il nous faut avant tout renoncer. Voulons-nous guérir les autres, il faut leur donner l'*exemple du renoncement.*

Je le sais, il est des exigences de position, des circonstances de famille qui nous forcent quelquefois de nous prêter aux divertissements du siècle. Mais il y a loin d'une participation passagère et forcée, toujours marquée au coin de la réserve et de la prudence, à cette agitation fiévreuse, à cet entrain pétulant, à cette ardeur sans bornes que montrent parfois des personnes qui veulent passer pour pieuses. Votre cœur reste froid, me dites-vous, au milieu de cette atmosphère brûlante et embrasée ; vous y conservez un esprit parfaitement calme, une imagination sans aucun trouble ; votre vertu ne court ici aucun danger : je vous l'accorde, car je ne veux pas m'attarder aujourd'hui à vous demander comment cela est possible. Vos intentions, dites-vous encore, sont droites et pures : je ne le contesterai pas. Mais, dites-moi, faites-vous aimer Jésus-Christ à ceux dont vous partagez les plaisirs et les bruyants ébats ? N'avez-vous pas plutôt par votre présence encouragé leur folâtre dissipation ? N'avez-vous pas par la légèreté de votre mise, par la liberté de vos discours attisé dans leur cœur le feu de la concupiscence ? N'avez-vous pas été une occasion de scandale, une cause de chute ? Ah ! voulez-vous faire sentir aux mondains la folie de leur conduite, commencez par ne pas les imiter. Voulez-vous leur faire comprendre la vanité des jouissances qu'ils recherchent, soyez la première à y renoncer. Voulez-vous leur enseigner qu'ils se trompent en buvant à la coupe empoi-

sonnée des plaisirs du siècle, détournez d'elle vos lèvres. Si, enfin, vous voulez les attirer à vous pour les conduire à Dieu, vous n'arriverez jamais à votre but en descendant vers eux pour prendre leurs chaînes et vous engager avec eux dans leurs voies !

La piété, dit-on, si elle veut convertir, ne peut pas s'armer d'un front austère. Non, sans doute ; mais si la piété ne doit pas être chagrine, encore bien moins doit-elle être dissipée et mondaine. Même je ne craindrai pas de soutenir que la piété austère opérera plus de conversions et attirera plus d'âmes au devoir que la piété folle, que la piété légère, que la piété inconséquente. Lorsque de cette salle toute remplie des senteurs du monde, de cette salle où vous avez étalé votre luxe, où vous avez échangé de joyeux propos, où vous avez écouté en souriant tant d'insipides flatteries : quand de là, dis-je, vous passerez dans le temple du Seigneur, déciderez-vous vos adorateurs d'il y a un instant à vous suivre ? Les verrez-vous se prosterner avec vous devant l'autel ? Viendront-ils s'asseoir à côté de vous au banquet eucharistique ? Ou bien, ne riront-ils pas plutôt des hommages que vous rendez à votre Dieu ? Ne se feront-ils pas une arme de votre légèreté contre la véritable dévotion et la véritable piété ?

Non, non ! ce n'est pas par ces déplorables condescendances que nous ramènerons à Dieu les malheureux dont la poursuite des plaisirs mauvais a fait des indifférents à l'égard de l'Eucharistie. Ce qu'il faut pour cela, c'est l'exemple du renoncement chrétien. Si vous voulez attirer le mondain aux pieds de Jésus, retirez-vous des folles joies du monde. Voyant chez vous un front toujours calme, une sérénité imperturbable, une inébranlable résignation dans toutes les épreuves de la vie, il s'étonnera d'abord, il admirera, il se demandera où vous cherchez cette égalité d'âme, où vous puisez cette paix que lui-même ne connaît point. Et alors, pour peu que le feu des passions s'amortisse, il cherchera sa félicité là où vous avez trouvé

la vôtre, dans le service de Dieu, au pied des saints tabernacles, à la Table eucharistique.

Péroraison. — Vous le voyez, mes Frères, un vaste champ est ouvert à notre zèle : dissiper l'ignorance, en faisant luire partout les lumières de l'instruction religieuse, confondre les vaines excuses que fournissent aux tièdes leurs occupations temporelles, détacher ceux qui nous entourent des plaisirs trompeurs du monde, en leur montrant qu'il y a ailleurs des jouissances incomparablement supérieures, et ainsi partout et toujours combattre l'indifférence et gagner à Jésus de nouveaux, de plus fervents adorateurs.

Ne nous le cachons pas : c'est une lutte que nous avons à entreprendre ; mais à chaque victoire que nous remporterons répondra une récompense digne de celui pour lequel nous marchons au combat. *Vincenti dabo manna absconditum et nomen novum.* (Cf. Apoc. II, 17.) Oui, cette manne qui nous sert de nourriture, qui fait notre force, aura chaque jour pour nos âmes une saveur plus exquise. Nous y trouverons toujours de nouvelles jouissances ; nous y puiserons à tout moment un nouveau courage. Quand nous nous approcherons de Jésus, il nous donnera à chaque fois un nom nouveau, le nom d'ami, de frère, d'enfant bien-aimé. Soutenus par cette manne, fiers de ce nom, nous combattrons toujours, nous vaincrons encore, jusqu'à ce que la dernière victoire nous ouvre les tabernacles éternels et nous fasse contempler sans voiles celui que nous aurons servi et honoré sous les voiles eucharistiques. Ainsi soit-il !

7. — INGRATITUDE ENVERS L'EUCHARISTIE.

Hæccine reddis Domino, populе stulte et insipiens? Numquid non ipse est pater tuus? Est-ce là ce que tu rends au Seigneur, peuple fou et insensé ? N'est-il donc pas ton père ? (Deut. xxxii, 6.)

Exorde. — Moïse, mes Frères, se rappelant les bienfaits dont Dieu avait comblé le peuple d'Israël, et voyant les crimes dont ce même peuple s'était rendu coupable, s'écriait avec indignation : Est-ce donc ainsi que tu montres ta reconnaissance au Seigneur, peuple insensé ? Et après avoir fait ressortir toute la malice de ces prévarications, il faisait retentir les terribles menaces du bienfaiteur irrité : *Abscondam faciem meam ab eis, et considerabo novissima eorum ; generatio enim perversa est, et infideles filii.* L'ingratitude, mes Frères, provoque l'indignation de Dieu. Que dis-je ? ce vice provoque également l'indignation des hommes. Le nom d'ingrat est une flétrissure déshonorante ; le reproche d'ingratitude, lorsqu'il est immérité, est capable de révolter tous les nobles instincts que le créateur a déposés dans notre âme. Et cependant, par une de ces contradictions dont notre vie est comme tissue, nous, à notre tour, nous agissons comme les Israélites auxquels s'adressait Moïse, et le manque de reconnaissance que nous ne pouvons supporter de la part de nos semblables, nous nous en rendons coupables à l'égard du bienfaiteur par excellence, à l'égard de Jésus-Christ, notre Sauveur. Loin d'être émus par les prodiges les plus incompréhensibles de son amour et de sa générosité, nous nous éloignons de lui, et la plus insigne de ses faveurs, l'Eucharistie elle-même, nous devient une occasion d'INGRATITUDE. — C'est là, mes Frères, le second outrage dont l'homme se rend coupable envers elle.

Nous avons déjà considéré le premier de ces outrages, l'indifférence. L'indifférence ne suppose pas la connaissance bien nette du bienfait. L'indifférent, nous l'avons remarqué, soit par ignorance soit par suite de préoccupations étrangères, n'est pas touché du don qui lui est offert. L'ingrat, au contraire, connaît ce don, et souvent d'une manière bien précise, mais il refuse positivement de témoigner à son bienfaiteur la reconnaissance que celui-ci a le droit d'exiger.

Cherchons, mes Frères, à comprendre l'ingratitude des hommes envers le mystère eucharistique ; — puis, revenant sur nous-mêmes, méditons les obligations qu'une telle ingratitude nous impose, à nous qui voulons être les amis de Jésus.

I.

L'ingrat, nous venons de le dire, est celui qui méconnaît les dons que son bienfaiteur lui a départis. Cette perversité a des degrés. Ingrat est celui qui ne veut point faire usage du bienfait, malgré le besoin pressant où il se trouve lui-même et malgré l'amour et les instances du bienfaiteur. Ingrat est encore celui qui refuse à son bienfaiteur de justes actions de grâces ; mais plus ingrat est celui qui abuse des faveurs reçues et va jusqu'à en outrager le dispensateur. Enfin, nous nommons monstre d'ingratitude celui qui se sert du bienfait reçu pour en frapper son bienfaiteur. Eh bien, mes Frères, de tous ces degrés de l'ingratitude il n'en est aucun que la malice des hommes n'ait atteint vis-à-vis du Sauveur du monde caché sous les voiles eucharistiques.

Il suffira pour le montrer de rappeler l'économie de cet ineffable mystère.

Le docteur angélique, chantant les merveilles de la vie du Rédempteur, résume en ces trois paroles toute la carrière mortelle du Fils de Dieu :

Se nascens dedit socium,
Convescens in ædulium,
Se moriens in pretium...

A sa naissance, il s'est fait, dit-il, notre compagnon ; dans la dernière Cène, il s'est fait notre nourriture ; sur la croix, il est devenu le prix de notre rachat. Dieu de la crèche, Dieu du cénacle, Dieu du calvaire : ces mots rappellent les trois grandes phases de la vie mortelle du Sauveur. Eh bien, ce que le Christ a été pour nous au cours de sa vie mortelle : un compagnon, un aliment, une rançon, il continue à l'être dans sa vie eucharistique. Ici encore il est notre compagnon et notre nourriture dans l'Eucharistie considérée comme sacrement ; il est notre rançon dans cette même Eucharistie considérée comme sacrifice. — Triple manifestation de son amour ; mais aussi dans chacun de ces trois états il est l'objet de l'ingratitude des hommes. — Venons au détail.

A. Comme Jésus naquit dans une crèche afin de devenir notre Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous, et afin de réaliser pleinement cette touchante parole du livre des Proverbes : Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes, ainsi chaque jour il veut naître encore en quelque manière entre les mains des prêtres sous les espèces sacramentelles. Et comme il a demeuré à Nazareth, comme il a parcouru la Judée et la Galilée, disant : Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et je vous soulagerai, ainsi il veut encore rester parmi nous en corps et en âme, avec sa chair et son sang, et se laisser approcher à toute heure, afin d'adoucir notre exil dans cette vallée de larmes. Dans un sens très réel nous pouvons donc appliquer à l'Eucharistie les paroles par lesquelles le Sauveur promet jusqu'à la fin du monde une assistance toute spéciale à son Eglise : Voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.

Et maintenant, vous vous attendez sans doute à voir les hommes, objets de ces délicates attentions, préparer à l'hôte divin des palais dignes de lui. Sans doute ils vont prodiguer, pour orner le sanctuaire du Dieu eucharistique, l'or et les pierreries ! Si le roi David s'écriait avec un vif

regret : *Videsne quod ego habitem in domo cedrina, et arca Dei posita sit in medio pellium* (II Reg. VII, 2) ? si les Israélites dans le désert offrirent, comme le dit Moïse, *mente promptissima et devota primitias Domino ad faciendum opus tabernaculi testimonii* (Exod. XXXV, 21), tellement que leurs offrandes surpassaient la quantité voulue : si telle fut la vénération de David pour l'arche et la générosité du peuple d'Israël pour le tabernacle de l'ancienne loi, que ne fera pas partout le peuple chrétien pour honorer le Dieu trois fois saint devenu le frère des hommes, leur hôte et leur ami ? Comme les fidèles se presseront autour du tabernacle où il reposera ! Comme ils se succéderont jour et nuit pour former aux portes de son palais une garde d'honneur ! Le grand-prêtre des Juifs pouvait seul, une fois dans l'année, entrer dans le Saint des saints. Il s'y préparait par des cérémonies expiatoires et en offrant pour les péchés du peuple et les siens un sacrifice solennel. Le Dieu incarné, le Dieu eucharistique daigne admettre en sa présence les hommes qu'il est venu racheter : quels ne seront pas devant cette majesté souveraine, bien que voilée par amour pour eux, leur respect, leur ferveur, leur confiance !

Dites, mes Frères, ai-je tort de raisonner ainsi ? Ce langage n'est-il pas celui de la raison et de la foi ? Ces témoignages de reconnaissance, Jésus ne doit-il pas les recevoir du peuple chrétien ?

Et pourtant, oserons-nous rapprocher de ces suppositions si raisonnables la triste réalité ?

Sans parler de ces églises de campagne dont le délabrement ne rappelle que trop toute la pauvreté de l'étable de Bethléem, notre regard peut-il s'arrêter sans douleur sur tant d'églises de nos villes dont l'aspect triste et négligé offre le plus pénible contraste avec les splendides demeures habitées par les heureux du siècle ? Peut-on sans rougir de honte examiner ces autels, objets des soins d'une main mercenaire et dont les ornements souillés ne seraient pas

jugés dignes de couvrir aux jours les plus ordinaires la table où nous réunissons notre famille ? Et c'est là la demeure, c'est là le trône que nous offrons à Jésus !

Ah ! si du moins la ferveur des hommages qu'il reçoit, compensait cette pauvreté, cette négligence ! J'ai parlé de Bethléem ; mais à Bethléem les cieux étincelaient d'une lumière merveilleuse ; les anges chantaient des cantiques de louanges en l'honneur du Dieu qui s'abaissait ; à Bethléem, Joseph et Marie entouraient des plus tendres soins le petit enfant couché dans la crèche ; à Bethléem, les bergers lui présentaient l'offrande d'un cœur sincère et dévoué ; à Bethléem, les Mages venaient se prosterner devant lui et déposaient près de son berceau les dons d'une magnificence royale ! Parmi nous, au contraire, nous le constations dans notre dernier entretien, le temple où réside Jésus demeure désert et son autel est abandonné. Et ce ne sont pas seulement les ignorants qui s'éloignent de lui : ceux même qui connaissent le Dieu de l'Eucharistie, prodigues de leur temps lorsqu'il s'agit de frivolités mondaines, s'en montrent ici avares et refusent quelques instants à Jésus qui réclame leur visite.

Voilà comment on reconnaît cette faveur insigne : un Dieu devenu le compagnon de l'homme. O déplorable ingratitude !

B. Jésus a-t-il trouvé plus de reconnaissance lorsque, par un nouveau prodige d'amour, il s'est donné à l'homme en nourriture : *convescens in ædulium ?* — Que voulait notre adorable Sauveur en instituant ce banquet mystérieux ? Nous allons le comprendre en nous rappelant les divins enseignements que lui-même nous a laissés, en les rapprochant des annonces des prophètes et des leçons des apôtres.

La sainte Eucharistie est destinée à entretenir en nous la vie de la grâce, cette vie divine qui nous élève au rang d'enfants de Dieu. *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita... Qui manducat me, et ipse vivet propter me.* Voilà

ce que le Sauveur dit lui-même, au chapitre VI de saint Jean. Il s'y dépeint dans l'Eucharistie comme la source de la grâce, et il ajoute au même endroit que sans cette source la vie surnaturelle ne peut couler dans les veines de l'humanité : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.* L'Eucharistie, dit-il encore, est le lien merveilleux qui doit nous unir au Sauveur, notre chef : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo. Sicut misit me vivens Pater et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me et ipse vivet propter me.*

La sainte Eucharistie, c'est un festin qui renferme toutes les délices, nous dit l'Église, et vous savez tous comment elle applique dans sa liturgie à ce divin sacrement ce que l'Écriture au livre de la Sagesse dit de la manne : *Panem de cœlo præstitisti eis, omne delectamentum in se habentem.*

L'Eucharistie, c'est la consolation de l'affligé et la force du combattant. *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me*, s'écrie David dans un élan prophétique, *et calix meus inebrians quam præclarus est !* (Ps. XXII, 5.)

L'Eucharistie enfin, c'est le gage de la vie éternelle, de la vie bienheureuse dans le ciel, du bonheur sans fin. *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam, et ego resuscitabo eum in novissimo die... Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi. Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum.*

Approchez donc, chrétiens ; profitez d'un don si excellent ; pressez-vous à la table eucharistique. Mais, tout en prenant part le plus souvent possible à ce délicieux banquet, souvenez-vous des recommandations de l'Apôtre : *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat et de calice bibat... Calix benedictionis cui benedicimus, nonne communicatio sanguinis Christi est, et panis quem frangimus, nonne participatio corporis Domini est ?... Non potestis mensæ Domini participes esse et mensæ dæmoniorum* (I Cor. x, 16, 21 ; XI, 28).

Mais quoi ! vous ne répondez pas à des invitations si pressantes ! vous négligez des oracles si formels ! Ne croyez-vous pas à la parole de votre Dieu ? N'avez-vous pas besoin de son secours, de sa grâce ? N'êtes-vous pas touchés de la tendre sollicitude de Jésus pour votre salut ? En voyant votre attitude, je ne sais que penser de votre foi, de votre obéissance, de votre respect.

Et de fait, mes Frères, que penser de tous ceux qui négligent le devoir pascal plutôt que de renoncer à une liaison criminelle, à un gain injuste, à une rancune invétérée ? Ne disent-ils pas par leurs œuvres : Ta vie, ô Christ, ta vie surnaturelle, je la dédaigne. A ton union je préfère celle des créatures. Ta consolation, ta force, je n'en ai pas besoin. Les délices de ton paradis, je ne veux pas les acheter au prix du plus léger sacrifice. Garde tes bienfaits ; je les méprise ! — Ne voilà-t-il pas les dignes successeurs des Juifs de Capharnaüm, de ceux qui s'écriaient, lorsque le Messie leur promettait sa chair à manger : *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire ?* (Jos. vi, 61.)

D'autres, dont la conscience n'est pas encore descendue à ce point d'obstination, demandent avec inquiétude : Combien de fois, sous peine de mourir, faut-il manger de ce pain ?... Et ils croient faire acte de générosité s'ils ajoutent quelque communion extraordinaire à cette communion annuelle sans laquelle ils tomberaient sous les coups de l'anathème...

D'autres encore se détournent en tremblant. Ils ne disent pas comme le centurion de l'Évangile, *Domine, non sum dignus, sed tantum dic verbo :* non ! ils se contentent de dire : *Non sum dignus ;* et ils ajoutent, répétant mal à propos une parole de saint Pierre : *Exi a me, quia homo peccator sum, Domine* (Luc. v, 8). Ils prennent pour respect, pour humilité, la froide défiance et la crainte servile dont ils sont pénétrés.

Il en est, oui, qui s'approchent assez fréquemment de la

table eucharistique. Je les y vois s'agenouiller avec un maintien modeste et les yeux baissés : mais quand je compare ces dehors avec leur conduite habituelle, je trouve que ces chrétiens n'apportent à la communion ni préparation sérieuse ni recueillement intérieur ; que tout se borne chez eux à une certaine ostentation de piété ; et quand je cherche les fruits qu'ils retirent de la réception même fréquente du sacrement par excellence, je demeure stupéfait d'avoir à constater des pensées toujours également mondaines, des désirs toujours également terrestres, des conversations toujours pleines d'orgueil, de colère et d'envie, une conduite toujours légère et dissipée.

Parlerai-je, mes Frères, de ces misérables qui osent apporter au festin des anges un cœur vendu au démon ? de ces nouveaux Judas qui livrent leur Dieu à l'hôte infernal de leurs âmes ? Non ! je n'en parlerai pas ici : car nous traitons ici de l'ingratitude envers l'Eucharistie ; mais ce dont ceux-là se rendent coupables, ne se nomme plus ingratitude : c'est la haine la plus sauvage ou le plus triste aveuglement... Les marques d'ingratitude que nous avons énumérées suffisent pour nous arracher encore une fois le cri d'indignation que poussait Moïse : *Hæccine reddis Domine, populo stulte et insipiens ?* Est-ce ainsi que vous traitez le Dieu de la crèche, le Dieu du cénacle ?

C. Au moins, il faut l'espérer, le Dieu du calvaire recevra dans l'Eucharistie les hommages qui lui sont dus, lui dont le sang paya la rédemption du monde et qui tous les jours veut renouveler sur nos autels le sacrifice qui rougit la cime du Golgotha : *se moriens in pretium !* Oui, là, sous nos yeux se reproduit cette oblation quatre fois vénérable : sacrifice d'adoration, anéantissement du Verbe incarné devant la majesté éternelle ; sacrifice eucharistique, action de grâces, cantique de louange pour les faveurs sans nombre que le Créateur nous dispense à tout moment ; sacrifice expiatoire qui par sa vertu toute divine efface les offenses journalières dont nous nous rendons coupables ;

sacrifice impétratoire, moyen infaillible de toucher le cœur de Dieu et d'attirer sur la terre ses bénédictions... O Sauveur des hommes, qu'il sera consolant pour vous ce renouvellement solennel du mystère de la croix ! Renouvellement paisible et glorieux, entouré de toutes les splendeurs d'un culte qu'a régénéré la nouvelle alliance, de tous les empressements d'une reconnaissance sans bornes ! Là, plus de bourreaux cruels, plus de pontifes haineux, plus de scribes insolents ! Là, ni soldatesque grossière, ni foule indifférente, ni populace avide d'un spectacle de mort ! Partout des chants d'allégresse, des hymnes de reconnaissance, des soupirs enflammés, des larmes d'attendrissement, des vœux, des prières !... N'est-ce pas là ce que vous méritez ?

Mes Frères, si le Seigneur notre Dieu devait nous répondre, si la victime eucharistique élevait la voix pendant qu'elle repose sur la pierre sacrée, quelles paroles entendrions-nous ? Que dirait le Fils de Dieu, portant ses regards du haut de ce nouveau Calvaire sur les chrétiens qui sont là devant lui dans le temple ?

Pourquoi y sont-ils venus ? — Beaucoup y sont *par contrainte*. Ils sont venus parce qu'ils ne veulent pas se souiller d'un péché mortel. Ils sont donc venus, mais ils ont choisi l'heure qui les dérange le moins, la messe qui se terminera le plus vite, celle où la voix d'un ministre de la parole sainte ne portera pas le trouble dans leur conscience obstinée. Otez l'obligation que l'Église leur impose, et ils ne songeront plus même à se présenter dans le sanctuaire.

Beaucoup aussi sont venus *par habitude*. Ils font ce qu'ils ont vu faire à leurs parents ; ils continuent les traditions de leur famille ; ils sont conduits par les habitudes de leur enfance...

Ceux qui sont là, pourquoi sont-ils venus ? Plusieurs pour des motifs moins religieux encore. Pour les uns, c'est *la complaisance*. Il faut bien accompagner une mère, une épouse, un parent... C'est *la mode* peut-être, et l'on en serait

presque convaincu en voyant à certaines heures l'enceinte sacrée envahie par le flot des toilettes les plus mondaines, les plus nouvelles surtout, tandis qu'à d'autres moments, dans d'autres églises, on ne rencontre que des chrétiens appartenant aux classes les moins privilégiées de la société.

J'ai nommé la coutume, la complaisance, la mode : n'est-il personne qui soit amené au pied des autels par des motifs bien moins avouables ? Ces regards, ces sourires ne trahissent-ils rien ?... Mais tirons un voile, mes Frères, sur une pareille conduite et sur les sentiments qu'elle trahit... Supposons que les ennemis de Dieu ne viennent pas étaler leur audace jusque sous les voûtes de nos temples : il reste toujours vrai que, si nous en jugeons par le maintien extérieur avec lequel bien des chrétiens assistent au saint sacrifice, on ne découvre guère quel tribut de reconnaissance ils offrent en cette circonstance au Dieu qui s'immole pour eux. Répondent-ils par une attitude respectueuse et par le recueillement de leurs pensées à la grandeur des mystères auxquels ils participent ? N'y a-t-il pas là des scribes et des pharisiens ? des juifs insolents ? des païens incrédules ?

Que dis-je ? ceux dont les voix chantent les louanges de la divine victime, ne déshonorent-ils pas leur ministère par leurs irrévérences et leur dissipation ? Ceux mêmes que leur emploi rapproche de l'autel, ceux qui offrent au prêtre le vin du sacrifice et répondent au nom du peuple à ses pieuses invitations, comment remplissent-ils la charge qui leur est imposée ?... D'ailleurs — disons-le en passant — pourquoi faut-il que des enfants de familles pauvres, attirés par l'espoir d'un modique salaire, soient presque seuls à remplir des fonctions que les anges leur envient ? Il n'y a pas d'hommes pour tenir la place de ces enfants ! Et pourquoi ? parce qu'ils rougiraient de servir à l'autel, à cet autel où un Dieu s'anéantit par amour pour de chétives créatures !...

Mes Frères, est-ce assez d'ingratitude ? Un Dieu, le vrai

Dieu, continue à travers les temps à se donner à nous pour être notre compagnon, notre aliment, notre rançon : et que font les chrétiens ? Beaucoup fuient la compagnie de leur Dieu ; ils refusent de se nourrir de sa chair ; ils ne s'appliquent pas les fruits de son sacrifice !

II.

Chers associés de l'Adoration perpétuelle, ne m'en voulez pas d'avoir fait passer sous vos yeux l'affligeant tableau de tant d'ingratitudes. Les reproches que j'ai fait entendre ne s'adressaient pas à vous, à vous qui par le titre même de l'association à laquelle vous voulez appartenir, faites profession de réparer les fautes de vos frères et de compenser par votre dévouement l'ingratitude de tant de chrétiens.

Pourtant, qui le sait ? vous avez cru peut-être vous reconnaître à certains traits ; vous avez parfois entendu comme un reproche au fond de votre cœur, reproche mérité peut-être par des ingratitudes passées, peut-être par quelques faiblesses dont vous ne vous étiez pas rendu compte jusqu'ici. Ne vous laissez décourager, mes Frères, ni par ces fautes passées, ni par vos imperfections présentes. Prenez seulement la résolution de veiller sur vous-mêmes, de ranimer votre zèle, de travailler avec une nouvelle ardeur à témoigner au Dieu de l'Eucharistie votre amour et votre reconnaissance.

Tel est, en ce qui vous concerne, *le désir de Dieu*, — *le précepte de la charité ;* — et c'est aussi ce que vous recommande *votre intérêt personnel.*

A. Oui, ce Dieu d'amour réellement présent dans le tabernacle fixe sur vous les yeux, et il vous dit : O vous, à qui j'ai fait sentir les douceurs de ma loi, vous à qui j'ai fait goûter les délices de mon festin, vous à qui je m'unis si souvent dans un embrassement ineffable, vous n'êtes pas seulement mes serviteurs : je vous appelle mes amis. Vous êtes une race choisie ; soyez un peuple saint. Je vous com-

munique mes joies ; sachez aussi partager mes peines. Quand l'ingratitude des hommes laisse mes sanctuaires tristes et dépouillés, venez vous les embellir de vos dons et me réjouir par vos visites. Quand la foule déserte ma table, venez vous vous y asseoir avec une conscience pure et un cœur plein de confiance ; quand presque personne ne s'applique les fruits de mon sacrifice, vous du moins venez les cueillir et les offrir à mon Père pour le salut des hommes !

B. Nous répondrons, n'est-ce pas, à cet appel de notre Dieu ? il nous convie à consoler son cœur, à travailler par charité au salut de nos frères. Notre œuvre est une réparation et un apostolat. Nous prêchons lorsque nous ornons le sanctuaire, lorsque nous parons les rues où passera le Dieu de l'Eucharistie, lorsque nous lui faisons cortège dans une marche solennelle. Nous prêchons par nos communions générales, par nos adorations prolongées, par nos travaux, par nos expositions d'ornements sacrés. Nous prêchons le respect, la dévotion, la reconnaissance. Et la reconnaissance s'élevant jusqu'au ciel, en fait descendre une pluie plus abondante de grâces et de bénédictions.

C. En même temps, ne l'oublions pas, nous travaillons à assurer notre propre persévérance. N'est-ce pas une pensée navrante que nous, animés maintenant de foi, d'espérance et d'amour, nous pourrions nous trouver un jour éloignés de Dieu, insensibles à ce qui le touche, plongés dans cet abîme du péché qui nous remplit habituellement d'une salutaire horreur ? Parmi ceux qui sont tombés si bas, il en est qui avaient montré autrefois plus de zèle et plus de ferveur que nous. Mais rassurez-vous ; de telles chutes ne sont jamais soudaines. Elles sont toujours préparées par des défaillances de plus en plus sensibles, par des écarts successifs et toujours plus fréquents. Et je ne crains pas de l'assurer, si vous continuez d'aimer Jésus dans le Très Saint Sacrement, si vous lui montrez la

reconnaissance qu'il attend pour cet inestimable bienfait, non ! les liens qui vous unissent à lui ne se briseront jamais. Lui-même prendra à tache de les resserrer chaque jour davantage ; il se communiquera toujours plus intimement à vous ; il vous enflammera sans cesse de nouvelles ardeurs ; il réalisera en vous ces magnifiques promesses : *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me. Qui autem diligit me, diligetur a Patre meo, et ego diligam eum et manifestabo ei meipsum* (Jo. XIV, 21). Oui, il se manifestera à vous en vous faisant éprouver sa force et ses consolations, en vous faisant trouver dans son service des joies et des douceurs, jusqu'à ce qu'il se manifeste enfin à vous dans le ciel avec des récompenses infinies : *se regnans dat in praemium.* Ainsi soit-il !

---

8. — PRÉSENCE DU SAINT-SACREMENT.

(Communauté de Sœurs ou Pensionnat de demoiselles).

Domine, bonum est nos hic esse. (Matth. XVII, 4.)

Dans cette courte instruction, mes chères Sœurs, je veux appeler votre attention sur une circonstance capitale de votre vie, capitale dans le dessein de Dieu, capitale dans ses résultats, si vous savez en profiter. Je veux parler de la présense réelle de Jésus-Christ au milieu de vous, de sa présence dans l'Eucharistie. — Examinons ensemble *la faveur que Dieu vous fait ;* voyons *ce que cette faveur vous impose.*

I. — Grâces qu'elle renferme.

Je ne dois pas vous expliquer la nature de cette faveur. Vous le savez toutes : ce que vous possédez au milieu de

vous, c'est l'objet des adorations du ciel et de la terre, c'est le Fils éternel du Père, vrai Dieu et vrai homme, c'est le Fils de la Vierge Marie... Mais songez-vous à ce qu'il y a de privilégié dans cette présence ?

A. La présence elle-même. — Voyez dans l'ancienne loi, l'Arche d'alliance. Elle était unique... elle reposait au fond du temple dans le Saint des saints, où le grand-prêtre n'entrait qu'une fois l'an... Les Hébreux regardaient comme une grande faveur d'être admis dans les vestibules du temple... Et ici, il y a bien autre chose que l'Arche d'alliance !... N'avez-vous jamais envié le sort de Marie et de Joseph à Bethléem et à Nazareth ? le sort de Zachée, du pharisien Simon, de Marthe et de Marie à Béthanie ?... Vous n'avez rien à leur envier ; votre maison contient tout ce qui pouvait vraiment les rendre heureux...

B. Mais cette présence entraîne la bénédiction. *Visitavit Deus populum suum*, disaient les Hébreux, et ils entendaient par là : le Seigneur *a béni* son peuple ; car la présence de Dieu n'est pas une présence stérile.

L'Arche d'alliance attire les bénédictions de Dieu sur la maison d'Obédédom... La présence de Jésus-Christ chez Simon, nous l'apprécions dans le pardon des péchés accordé à Madeleine... La résurrection de Lazare est le fruit du séjour à Béthanie... Ah ! quelle source de grâces célestes ne doit pas jaillir de ce tabernacle et se répandre sur tous ceux qui l'entourent...

C. Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que cette source de grâces, toujours jaillissante, vous pouvez la posséder tout entière dans vos cœurs, et que le désir du Dieu qui habite auprès de vous sous les espèces eucharistiques, est précisément de se donner complètement à vous. Oui, il désire devenir votre nourriture, la force, le soutien de votre âme...

Profitez donc de sa présence pour lui rendre vos hommages ; profitez de sa générosité pour implorer ses faveurs ; répondez à son désir de s'unir à vous...

II. — Devoirs qu'elle impose.

Mais ne l'oubliez pas non plus, cette présence vous impose des devoirs. Je pourrais les énumérer longuement : je ne m'arrêterai qu'à trois, qui se présentent d'eux-mêmes à ma pensée.

A. Un devoir de respect. — Sans doute, partout où nous sommes, nous nous trouvons en présence de Dieu et nous devons le respect à Dieu ; mais ici, nous sommes dans une position tout exceptionnelle : nous habitons sous le même toit, nous formons en quelque sorte sa cour.

a) Si donc partout la modestie, la pureté doivent être notre parure, n'est-ce pas avant tout dans cette maison ?...

b) Si nos conversations doivent être saintes, n'est-ce pas sous le toit qu'habite Notre-Seigneur ? Ah ! ce bon Maître ne défend pas la joie : il l'aime, il l'encourage... Il voulait qu'on laissât venir à lui les petits enfants... Mais les conversations mondaines, celles où les plaisirs, le luxe tiennent une si grande place, sont-ce des conversations dignes de Bethléem, dignes de Béthanie ?

c) Si partout nous devons pratiquer la soumission envers l'autorité, ne le devons-nous pas surtout ici où réside celui qui est l'origine de toute autorité au ciel et sur la terre ?

B. Un devoir d'humilité. — Un jour, les apôtres disputaient le long du chemin, sur celui qui pouvait être le plus grand d'entre eux. Interrogés par le Sauveur sur le sujet de leur conversation, ils n'osèrent répondre. Alors Jésus leur dit : *Reges gentium dominantur eorum... vos autem non sic* (Luc. xxii, 25) ; c'est-à-dire : Les rois des nations traitent leurs sujets avec hauteur... quant à vous, n'ayez que de la condescendance les uns pour les autres. Que celui qui est le plus grand, soit comme le moindre, et celui qui a la préséance, comme celui qui sert. Voyez, moi-même je suis au milieu de vous comme un serviteur. — Comment donc pourrait-il y avoir des disputes d'orgueil à

côté de l'humble Jésus ? Quels reproches ne nous attirerions-nous pas ?

C. Un devoir de douceur et de charité. — C'était la grande préoccupation de Jésus : voir ses disciples s'aimer comme il les aimait lui-même. *Ut sint unum sicut et nos...* Il leur disait, comme saint Jean le répétait plus tard : *Filioli mei, diligite invicem...* Eh bien, de son tabernacle, il nous répète la même invitation. Oh ! qu'il serait douloureux pour lui, quand du fond de ce tabernacle il jette les yeux sur ses enfants, de les voir divisés, jaloux les uns des autres... Au contraire, qu'il doit être consolé, quand une sainte union, une continuelle serviabilité lui prouvent que nous profitons de ses leçons et de ses exemples... *Discite quia mitis sum*, nous a-t-il dit.

Ah ! si nous n'avons pas jusqu'ici compris et suffisamment pratiqué ces devoirs, commençons à le faire dès maintenant, et souvenons-nous que la présence de Jésus qui nous impose ces obligations, nous donne en même temps le moyen de les remplir...

Péroraison. — Alors se vérifiera pour nous la parole de saint Pierre sur le Thabor : *Domine, bonum est nos hic esse...* Nous serons heureux à l'ombre du tabernacle... [Quand nous quitterons cette maison, nous en emporterons un ardent amour de la Sainte Eucharistie.] L'Eucharistie sera pendant toute notre vie notre lumière et notre force ; et, après avoir honoré et aimé le Dieu eucharistique dans ces tabernacles qui seront détruits un jour, nous irons le contempler sans voile et le posséder sans partage dans les tabernacles éternels.

9. — L'EUCHARISTIE ET LE CŒUR DE JÉSUS.

Non enim humiliavit ex corde suo, et abjecit filios hominum. Ce n'est pas en écoutant son cœur qu'il a humilié les enfants des hommes et qu'il les a rejetés. (Thren. III, 33.)

On peut considérer de plusieurs manières les rapports qui existent entre la Sainte Eucharistie et le Sacré Cœur de Jésus... Nous nous contenterons aujourd'hui d'envisager ces rapports au point de vue des relations de Notre-Seigneur avec les hommes. — A ce point de vue :

1er Point. — L'Eucharistie est le don du Cœur de Jésus.

En effet : *A.* L'Eucharistie est un don tellement éminent et tellement extraordinaire, que le cœur d'un Dieu a pu seul en concevoir le projet...

B. C'est un don où se déploient toute la générosité et toute la miséricorde de ce Cœur divin...

C. C'est un don qui renferme le Cœur de Jésus lui-même, puisqu'il renferme en soi le Verbe incarné.

2e Point. — L'Eucharistie est l'épreuve du Cœur de Jésus.

Cette expression peut paraître singulière. Elle est juste néanmoins, car l'Eucharistie seule peut nous donner une idée de l'intensité de l'amour divin.

A. Le Cœur de Jésus en se cachant sous les voiles eucharistiques demeure ignoré du plus grand nombre des hommes. Il s'y résigne...

B. Le Cœur de Jésus, malgré sa manifestation dans son Église, n'en est pas moins, dans l'Eucharistie, l'objet de l'indifférence d'un grand nombre... Cela n'arrête point son amour...

C. Le Cœur de Jésus dans l'Eucharistie s'expose aux sacrilèges des hypocrites, aux outrages de ses ennemis... Cela ne l'empêche point de se cacher sous les voiles

eucharistiques, à la voix de tout prêtre légitimement ordonné...

3e Point. — L'Eucharistie est le triomphe du Cœur de Jésus.

Ce qui, en dehors de la manifestation de son amour, porte le Cœur de Jésus à demeurer avec nous au Très Saint Sacrement, c'est le triomphe de cet amour.

A. Il triomphe dans la foi de ses adorateurs. — Tous ceux qui l'honorent, donnent au monde la plus belle preuve de leur soumission à la parole de Jésus...

B. Il triomphe par le dévouement de ses serviteurs. — Les chrétiens vraiment dignes de ce nom, entourent la divine Eucharistie d'hommages et de splendeurs... Ils lui consacrent leur temps et leurs travaux... Non seulement ils la servent, mais ils la font connaître et servir...

C. Il triomphe par la constance de ses vrais amis. — Non contents de l'adorer, de le servir, ceux-ci, pour se rendre plus dignes de s'unir à lui, cherchent la souffrance et le mépris... Ils s'efforcent de lui devenir en tout semblables...

Péroraison. — Disons au Cœur de Jésus, présent dans le sacrement de l'Eucharistie, les paroles de l'Épouse des Cantiques : *Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum.*

---

10. — POUR UNE SOLENNITÉ DE L'ADORATION PERPÉTUELLE

coïncidant avec la fête de la Présentation de la Sainte Vierge.

—

In simplicitate cordis mei lætus obtuli universa hæc. Dans la simplicité de mon cœur, je vous ai, avec joie, offert toutes ces choses. (I Paral. xxix, 27.)

Tableau de la Sainte Vierge se présentant dans le Temple... Qu'y a-t-il de commun entre ce mystère et la Sainte Eucharistie ? Rien, si l'on s'arrête au premier coup d'œil... Mais, si l'on va au fond des choses, si l'on jette un regard sur les temps qui ont suivi la Présentation, on est frappé du rapport intime qui unit ces deux mystères.

1er Point. — La Présentation de Marie au Temple est comme l'aurore de l'Eucharistie.

A. L'Eucharistie, c'est Dieu avec nous... Comment Dieu était-il avec les Juifs ? Il était en même temps pour eux redoutable et bienfaisant ; mais il se tenait dans le secret de son sanctuaire, se contentant de manifester sa présence par la nuée qui reposait sur l'Arche d'alliance... Il ne voulait recevoir les hommages publics de son peuple que dans ce temple de Jérusalem où Marie se présente aujourd'hui... Ce temple n'existe plus depuis longtemps... L'Arche d'alliance a disparu... Pourquoi ? Parce que la réalité a succédé à l'ombre des figures. Voyez-vous cette humble Vierge ? Elle va devenir la mère de son Dieu. En son chaste sein, le Verbe se fera homme pour nous. Il habitera parmi nous... Né de la Vierge Marie, il ne nous quittera plus. Il sera pour nous, non plus comme dans la loi judaïque le Dieu redoutable, mais le Dieu bon, le Dieu accessible à tous ; il deviendra même notre nourriture... Saluons donc dans Marie jeune enfant, le futur tabernacle du Dieu de l'Eucharistie.

B. L'Eucharistie, c'est Dieu immolé pour nous... Regardez dans le Temple des Juifs cet autel des holocaustes... C'est là qu'on offre le sacrifice d'adoration... le sacrifice d'actions de grâces... le sacrifice de propitiation... le sacrifice d'impétration... Bientôt il n'y aura plus qu'une victime, celle du Calvaire, qui, descendant chaque jour sur nos autels, sera la victime eucharistique... Cette victime, c'est Marie qui la donnera un jour au monde...

C. L'Eucharistie, c'est Dieu en nous, Dieu nourriture de

nos âmes... Mais avant de venir en nous, il viendra en Marie... Avant de nourrir nos âmes, il pénétrera Marie de sa divine influence... il développera en elle le germe de toutes les vertus... Cette fête de la Présentation est donc comme l'aurore de l'Eucharistie. *Vetustatem novitas, umbram fugat veritas, noctem lux eliminat.* Et c'est par Marie que nous viendra cette nouveauté, cette vérité, cette lumière.

2d Point. — Marie nous enseigne le chemin vers l'Eucharistie.

Comment nous l'enseigne-t-elle ? Rappelons-nous les paroles du texte sacré.

A. In simplicitate cordis. Marie va à Dieu avec la simplicité la plus entière : *Ecce ancilla Domini.* — Dans toutes les circonstances de sa vie, elle va à lui avec la même simplicité, acceptant sa parole, ses ordres. *Fiat mihi.* Elle ne cherche que ce qui peut lui plaire... C'est cette simplicité que nous devons mettre dans nos rapports avec Dieu, mais surtout dans le culte de la Sainte Eucharistie. Cherchons-y notre Dieu, notre Sauveur, notre Père ; offrons-lui tout ce qu'il demande de nous...

B. Marie va à Dieu par sa générosité. — Que vient-elle faire au temple ? Offrir tout ce qu'elle a, et s'offrir elle-même. *Obtuli universa hæc.* Que veut-elle ? Accomplir la volonté de Dieu sans réserve, obéir en tout et toujours... Voilà pourquoi elle mettra au monde Celui qui a voulu être obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix, celui dont il est écrit : *Et factus est principatus super humerum ejus* (Isai. IX, 6).

Cette obéissance généreuse, universelle, est la meilleure disposition pour nous approcher de la sainte Table... Afin que cette disposition soit la nôtre, visitons assidûment Notre-Seigneur... Ayons soin de l'imiter... Recevons-le souvent...

C. Marie va à Dieu par son courage héroïque. — Il n'est pas seulement question ici de patience, de résigna-

tion, mais de joie : *lætus obtuli.* Et pourtant quel sera le sort de Marie ? Voyons dès maintenant dans le lointain cette montagne du Calvaire où se dressera la croix du Sauveur. Depuis ce moment jusqu'à la consommation du sacrifice, que de souffrances pour Marie ! Elle les accepte toutes et avec joie... Quelle sera la cause de sa joie, sinon Jésus, avec lequel elle aura vécu, pour lequel elle souffrira ? Jésus, qui se donnera à elle dans l'Eucharistie, en attendant qu'il la reçoive dans son paradis... Cette joie, cette générosité, ne peuvent-elles pas se trouver en nous, puisque nous possédons ce même Jésus et que nous le recevons comme Marie sous les voiles eucharistiques ?

Marie est donc notre guide vers l'Eucharistie.

Péroraison. — Imitons l'esprit de sacrifice de Marie... Demandons-lui de nous prêter son cœur, pour que nous appréciions le trésor eucharistique et que nous en fassions comme elle un saint usage.

TRIDUUM POUR LE JUBILÉ

DU

SAINT-SACREMENT DE MIRACLE

à Sainte-Gudule de Bruxelles.

1870

TRIDUUM POUR LE JUBILÉ
DU
SAINT-SACREMENT DE MIRACLE
à Sainte-Gudule de Bruxelles.

1870

I. — L'EUCHARISTIE DEVANT L'INCRÉDULITÉ.

Accipite et comedite, hoc est corpus meum.
(Matth. xxvi, 26.)

Exorde. — L'Eucharistie est le centre de la religion catholique. C'est vers elle que tout converge. Mais si je me demande, en considérant l'ensemble de l'humanité, quelle est son attitude vis-à-vis du mystère eucharistique, je trouve trois grandes catégories :

les incrédules,
les indifférents,
les fidèles.

— Nous nous adresserons tout d'abord aux premiers. L'incrédulité ou le doute, quand il s'agit de l'Eucharistie, se présente sous trois formes différentes.

Il y en a qui ne croient pas à l'Eucharistie, parce qu'ils ne croient pas au christianisme : ce sont des mécréants ;

Il y en a qui ne croient pas à l'Eucharistie, parce qu'ils n'admettent pas sur ce point la doctrine catholique : ce sont des hérétiques ;

Il y en a qui ne croient pas, parce que leur raison, disent-ils, y trouve des impossibilités : et ce sont moins des incroyants que des ignorants ou des orgueilleux.

Eh bien ! c'est en face de cette triple variété d'incrédules : incrédules rationalistes, incrédules hérétiques, incrédules naturalistes, que nous allons établir dans tout son jour la merveille eucharistique.

I. — Incrédulité rationaliste.

Que l'*incrédule rationaliste* nie la présence réelle de Jésus-Christ au Très Saint Sacrement, de l'autel, c'est une conséquence qui peut paraître à un observateur peu attentif naturelle et presque nécessaire...

Cependant, je ne crains pas de l'affirmer, si la vérité de l'Église catholique éclate dans des preuves nombreuses et irréfutables, les mêmes preuves établissent la réalité du mystère eucharistique. J'irai même plus loin : je dirai que ces deux démonstrations se soutiennent et se donnent réciproquement une force nouvelle.

La perpétuité de l'Église catholique, son universalité, le cortège imposant de ses défenseurs, voilà ce qui nous convainc de sa divinité... La perpétuité de la doctrine eucharistique, son universalité, le nombre et la valeur de ses adorateurs, voilà ce qui doit montrer aux rationalistes que cette doctrine est divine, et par conséquent inattaquable !

a) Dix-huit siècles se sont écoulés depuis que le Christ a prononcé cette parole : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » Dix-huit siècles se sont pareillement écoulés depuis qu'il a dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps ! » Dix-huit siècles de luttes, de souffrances, de travaux... Et, pendant ces dix-huit siècles, l'Église est demeurée debout ; et au centre de cette Église s'est dressé, quoi ? un autel : l'Autel eucharistique !

Lisez le second chapitre des Actes des apôtres ; vous y verrez les premiers fidèles : *perseverantes in doctrina apostolorum et communicatione fractionis panis...*

Interrogez les catacombes : Vous y rencontrerez à chaque pas la peinture du *poisson mystérieux*... Les martyrs se groupaient autour de la table eucharistique... et lui deman-

daient la force d'affronter les lions de l'amphithéâtre, tandis que de cette même table étaient exclus les hérétiques : Vous ne communierez pas avec eux, telle était la loi de l'Église.

Les barbares, entrant dans le bercail du Christ, consolent l'Église des pertes que l'hérésie lui a fait subir... Courbe la tête, fier Sicambre... Et les barbares bâtissent des temples à l'Eucharistie...

Ne viendra-t-il personne pour nier ce dogme ? Oui, Bérenger ose le faire. Mais voyez le résultat : affirmation plus expresse de la croyance... En 1311 est instituée pour tout l'univers la fête annuelle du Saint Sacrement.

Le protestantisme surgit... Luther n'ose pourtant pas nier la présence réelle, nous le verrons plus tard ; Calvin la nie... Un feu croisé d'interprétations éclate parmi les sectaires... Bellarmin en compte déjà deux cents... Tout cela ébranle-t-il la croyance catholique ? Pas le moins du monde. Encore maintenant, comme au temps des apôtres, la vraie Église du Christ adore l'Eucharistie...

b) Nous l'adorons, et sur tous les points du globe le Dieu eucharistique reçoit le même encens. Cet encens brûle sous les voûtes de nos magnifiques cathédrales, comme il brûle sous la pauvre hutte qui chez le Lapon abrite le tabernacle catholique... Il brûle dans les forêts du Nouveau-Monde, où le missionnaire dresse son humble autel et célèbre les divins mystères. Dans les camps... à bord des vaisseaux de la marine guerrière... Partout où l'Église se présente, elle prêche l'Eucharistie. C'est que le Dieu de l'Évangile est le Dieu de l'Eucharistie comme il est le Dieu des batailles...

c) Vous le voyez, ce Dieu caché sous les voiles du pain, a des millions d'adorateurs à travers tous les siècles et dans tous les pays du monde. Parmi ces adorateurs se rencontrent des empereurs, des rois, des savants, des guerriers, des artistes, des poètes. Vous y trouvez les princes de l'industrie comme les princes de l'art. Léonard

de Vinci y coudoie Raphaël... Mozart, le grand musicien, honore l'Eucharistie de chants si suaves que leur seule exécution ramène à la piété et à la vertu... Rodolphe de Habsbourg cède son cheval au prêtre qui porte le Saint Viatique... Saint Louis, roi de France, veut que le Saint-Sacrement soit conservé sur le vaisseau qu'il monte, afin qu'il puisse l'adorer assidûment. Turenne s'agenouille dans la boue sur le passage de la sainte hostie. Descartes communie le premier jour de la maladie qui doit l'enlever... Mais, à quoi bon multiplier ces exemples ? Est-il un grand souverain catholique, un grand guerrier catholique, un grand savant catholique, qui n'ait point adoré l'Eucharistie ?

Conclusion. — Et maintenant, je m'adresse au rationaliste, au mécréant de quelque nom qu'il soit, et je lui dis : Regardez ! voilà l'Église catholique qui s'avance à travers les siècles sur son char triomphal que traînent les Anges. Elle parcourt tous les pays, elle s'avance sur la surface des mers jusqu'aux plages les plus lointaines. Dans sa main, elle tient le vase mystérieux où est contenue l'hostie sainte, et elle dit aux peuples : « Je suis la vérité. Jésus-Christ est ici avec moi. Il est présent sous ces apparences du pain. Prosternez-vous et adorez ! » Et les peuples adorent et ils s'écrient : « Tu es la vérité ; nous croyons que Dieu est ici présent sous les espèces du pain ! » Comprenez-vous, malheureux incrédules, la valeur de ce témoignage ? De quel éclat doit briller la vérité de l'Eglise catholique pour subjuguer ainsi les peuples malgré le mystère qu'elle prêche et par ce mystère ! Et si l'Église catholique porte en elle le caractère de la vérité, comment mettre en doute le mystère qu'elle affirme ?

Que deviennent vos blasphèmes, en présence de ce témoignage, sinon les cris discordants de l'ignorance ou de la mauvaise foi ? De l'ignorance, si, n'ayant pas étudié la religion chrétienne, vous attaquez ses dogmes sans les

connaître ; de la mauvaise foi, si, les connaissant, vous continuez de les attaquer.

II. — Incrédulité hérétique.

L'Eucharistie s'impose donc tout autant que le catholicisme, M. F., à la croyance de l'homme de bonne foi ; mais comme l'incrédulité hérétique cherche parfois à ébranler la conviction des catholiques au sujet de l'Eucharistie, pendant que l'incrédulité naturaliste veut tuer cette conviction par le ridicule, il importe que nous sachions nous rendre compte à nous-mêmes des raisons historiques sur lesquelles est basée notre foi en ce mystère.

Devant l'incrédulité hérétique se pose une question, une seule : l'Écriture sainte affirme-t-elle positivement, clairement, le dogme de la présence réelle ? Dès lors, quoi que puisse dire l'incrédulité, quelques objections que soulève le naturalisme, catholique, je m'incline devant la parole de Dieu, je m'incline et je crois !

Or, pour me convaincre de la réalité de la présence de Jésus-Christ sous les espèces sacramentelles, il me suffit de rapprocher trois passages du Nouveau Testament : celui où le Messie promet son corps en nourriture et sa chair en breuvage, celui où il se donne à ses apôtres, enfin celui où les apôtres eux-mêmes témoignent de leur foi. Rappelons-nous rapidement ces trois circonstances.

A. C'était dans la synagogue de Capharnaüm, le lendemain du jour où Jésus avait nourri cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons. Prenant occasion de ce miracle pour leur enseigner des vérités plus hautes, Jésus dit à ses auditeurs : « Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement : et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Les Juifs donc disputaient entre eux, disant : Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? Et Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de

l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement nourriture et mon sang est véritablement breuvage. » (Joann. VI, 51-57.)

Puis au verset 61 : « Plusieurs donc de ses disciples l'ayant entendu, dirent : Ce discours est dur, et qui peut l'écouter ?... 67. Dès lors, plusieurs se retirèrent de sa suite et n'allèrent plus avec lui. Et Jésus dit aux douze : Et vous, voulez-vous aussi me quitter ! Simon-Pierre lui répondit : A qui irions-nous, Seigneur ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ! »

A cette lecture, une question se pose tout naturellement : Quel est l'objet de la promesse de Jésus ? Et la réponse ne saurait être douteuse : Il promet sa chair en nourriture et son sang en breuvage ! — Ce qu'il promet est une chose inouïe, et de là viennent l'étonnement des Juifs, les murmures des disciples et la défection de beaucoup d'entre eux. Pourtant tel est bien le sens de sa promesse ; car à l'objection des Capharnaïtes il répond : « En vérité, en vérité. » Et quand ses disciples l'abandonnent en grand nombre, loin de les retenir en donnant à ses paroles un sens moins étrange, il se contente de demander aux douze : Et vous, allez-vous aussi m'abandonner ?

Et cette promesse, comment va-t-il la réaliser ? Va-t-il leur donner en nourriture les lambeaux palpitants de sa chair ? Va-t-il leur offrir un sang qu'ils verront jaillir de ses veines ? Attendons !

B. Nous voici à la veille de sa passion ; il est à table, environné de ses apôtres. *Cœnantibus autem eis, accepit Jesus panem, et benedixit, ac fregit, deditque discipulis suis et ait : Accipite et comedite ; hoc est corpus meum. Et accipiens calicem, gratias egit, et dedit illis, dicens : Bibite ex hoc omnes. Hic est enim sanguis meus novi testamenti, qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum.*

(Matth. xxvi.) Et saint Paul nous apprend qu'il a ajouté : *Hoc facite, quotiescumque bibetis, in meam commemorationem.* (I Cor. xi, 25.)

Peut-on désirer paroles plus claires, accomplissement plus manifeste de la promesse faite à Capharnaüm ? Oui, Jésus donne réellement en nourriture sa chair et son sang ; mais il les donne, non pas sous leurs apparences naturelles, mais sous les apparences du pain et du vin. — Il les donne *réellement*, car il dit : « Ceci *est* mon corps, ceci *est* mon sang. » Il les donne *sous des apparences étrangères*, car après ces paroles, les sens ne trouvent rien de changé au pain qu'il tient entre ses mains. Mais si les apparences sont demeurées, c'est donc *la substance* qui a été convertie : ce n'est plus du pain, c'est le corps de Jésus, comme ce n'est plus du vin, mais le sang de Jésus, qui est présent sur la table eucharistique !

C. Voilà comment le comprennent les apôtres, comment ils en transmettent à leurs successeurs la tradition formelle. Saint Paul, éclairé de l'Esprit de Dieu et instruit par saint Pierre, s'écrie : *Calix benedictionis cui benedicimus, nonne communicatio sanguinis Christi est ?* (I Cor. x, 16.) *Itaque quicumque manducaverit panem hunc vel biberit calicem Domini indigne, reus erit corporis et sanguinis Domini !* (I Cor. xi, 27.) — Ne suffit-il pas de citer ces paroles pour exclure toute idée de représentation, de signe, de figure, de symbole ? Était-ce un symbole que promettait Jésus, quand il provoquait l'effroi des Capharnaïtes par l'idée de manger sa chair ? Jésus présentait-il un symbole à ses disciples en leur disant : « Ceci est mon corps ; » en le leur disant à un moment si solennel, la veille de sa mort ? Est-ce un symbole qu'indique le grand Apôtre en proférant ce terrible anathème : « Celui qui mange indignement cette chair, qui boit indignement ce sang, est coupable de la chair et du sang du Sauveur ; il mange et boit sa propre condamnation ! Non, ces paroles sont trop claires.

Sont-ce les catholiques seuls qui disent cela ? Non.

Pour achever notre démonstration il suffira d'ajouter un seul témoignage, celui de Luther : « Je voudrais bien, écrit-il, que quelqu'un fût assez habile pour me persuader qu'il n'y a dans l'Eucharistie que du pain et du vin : celui-là me rendrait un grand service. J'ai travaillé cette question à la sueur de mon front, mais j'avoue que je suis enchaîné ; je ne vois aucun moyen de sortir de là : le texte de l'Évangile est trop clair. » Et s'il était trop clair pour l'hérétique, il peut, je pense, être assez clair pour nous !

III. — Incrédulité naturaliste.

Mais je ne l'ignore pas, cette argumentation ne peut satisfaire l'incrédulité rationaliste. A toutes nos preuves elle oppose une fin de non-recevoir tirée de l'impossibilité. « Chose incompréhensible, donc chose impossible, » tel est le résumé de sa doctrine, non seulement sur l'Eucharistie, mais sur tous les dogmes catholiques. Nous pourrions nous contenter de lui opposer un raisonnement toujours également ancien et également péremptoire : Si dans la révélation divine que nous prouvons manifestement être divine, se rencontre une difficulté insoluble à la raison humaine, c'est à celle-ci de se soumettre, de croire sans voir, de confesser sans comprendre.

Pourtant, il vaut mieux user de générosité, et montrer à l'incrédulité naturaliste que, dans les choses naturelles, elle est forcée d'admettre des mystères analogues à ceux qu'elle prétend ici rejeter. — Trois choses offusquent la science naturaliste : le changement de substance, la permanence des accidents, la multiplication de la présence. Donnons un mot de réponse à chaque difficulté, ou plutôt opposons questions à questions, afin de montrer à l'orgueilleuse science la témérité des siennes.

a) Vous vous étonnez d'un changement de substance ! Mais, chaque jour, vous voyez de pareils changements s'opérer devant vous ! La plante absorbe et s'assimile... L'animal... Vous-même, vous vous nourrissez... Et les sub-

stances dont vous faites votre aliment, deviennent votre propre substance ! Le pain que vous mangez, ne devient-il pas votre chair ? Le vin que vous buvez, ne devient-il pas votre sang ? Et ce que la nature opère en vous par une lente et pénible élaboration, pourquoi la Toute-Puissance divine ne pourrait-elle pas l'opérer d'une manière plus profonde, en changeant, non plus une partie de la substance seulement, mais la substance tout entière ?

b) « Mais comment la substance étant changée, les accidents, c'est-à-dire la grandeur, la couleur, le goût, demeurent-ils les mêmes ? » Parce que les accidents et les substances sont choses distinctes, et que partant on ne démontrera jamais qu'il soit impossible à la toute-puissance de Dieu de les séparer. — Si l'on oppose à cette raison que le corps de Notre-Seigneur, doué des qualités physiques qui lui sont propres, ne peut être sous les qualités physiques d'un autre corps, nous répondons que le corps du Sauveur est dans l'Eucharistie comme spiritualisé, et qu'il est présent sous les espèces sacramentelles avec ses qualités propres, à la façon dont notre âme est elle-même présente dans notre corps. Les qualités physiques propres au corps de Jésus-Christ glorifié sont présentes dans l'Eucharistie avec ce corps trois fois saint ; mais elles y sont sans étendue locale et par conséquent sans altérer les espèces du pain et du vin.

c) « Mystère, » dites-vous. Oui, je le répète avec vous : Mystère ! Mais non pas absurdité, contradiction, impossibilité. Mystère encore que la multiplication de la présence. Et pourtant, nous le voyons de nos yeux, continuellement la présence d'un objet se multiplie sans que l'objet se dédouble. Je vous parle, et ma parole vous parvient tout entière ; elle est présente à chacun de vous, et elle reste une et indivisible. Que dis-je ? Moi-même, je suis dans un sens véritable, autant de fois présent qu'il y a ici d'auditeurs qui m'environnent... Pourquoi donc le Verbe de Dieu ne serait-il pas autant de fois présent qu'il y a, sur la terre, d'hosties consacrées ?

Qui ne connaît les progrès de la photographie ? Je tiens une image, une image unique, je la reproduis des milliers de fois. L'image primitive a-t-elle diminué, a-t-elle perdu quelque chose, s'est-elle divisée ? — Et pourtant, elle s'est multipliée autant de fois qu'elle s'est trouvée en présence du collodion préparé à la recevoir...

Cependant, M. F., je vous entends : « Faites trêve, me dites-vous, à ces considérations abstraites, à ces énumérations d'absurdes attaques, qui toutes nous laissent un sentiment profond de tristesse et de dégoût. Nous croyons ! Nous croyons comme l'Église ; nous croyons à la parole de Jésus-Christ ! »

Péroraison. — Je cède à vos désirs, M. F., et je termine par où j'ai commencé. Je termine en vous montrant l'Eucharistie... Oui, vous dis-je, dans ce tabernacle est votre Dieu... Il est présent dans son Église, et avec elle il traverse les siècles... *Se nascens... Venite, adoremus. Adoremus Dominum !*

II. — L'EUCHARISTIE DEVANT L'INDIFFÉRENCE.

Filios enutrivi et exaltavi ; ipsi autem spreverunt me.
(Is. I, 2.)

Exorde. — Telle est, M. F., la plainte amère qu'exhale le Dieu d'Israël en s'adressant à son peuple. « Cieux, écoutez, dit-il, et toi, terre, prête l'oreille ; car c'est le Seigneur qui a parlé. J'ai nourri des enfants et je les ai élevés ; et ils m'ont méprisé. Le bœuf connaît son propriétaire, et l'âne l'étable de son maître ; mais Israël ne m'a point connu, et mon peuple a été sans entendement ! » Cette plainte, M. F., ne vous semble-t-il pas l'entendre retentir dans cette enceinte ? Ne sort-elle pas de ce tabernacle, ne vient-elle pas frapper les échos de ce temple ? tous les échos de cette ville ? de ce pays ? de l'Europe tout entière ?

A qui, M. F., s'adresse ce cri ? Aux incrédules ? Non, car ils ne sont pas les enfants du Seigneur. Ce cri s'adresse aux indifférents, à ceux qui, tout en étant chrétiens, se conduisent à l'égard de l'Eucharistie comme si la croyance catholique n'avait jamais jeté de racines dans leur âme. Et comme nous avons montré hier l'Eucharistie en face de l'incrédulité, qu'elle confond par une démonstration rigoureuse, ainsi nous la faut-il mettre aujourd'hui en face de l'indifférence, dont elle est par son existence même l'irrévocable condamnation. — Mais pour procéder avec ordre, constatons d'abord le fait, puis examinons-en les causes ; — essayons enfin de stimuler l'indifférence en lui montrant les conséquences où elle mène.

I. — Le fait de l'indifférence.

A. Quelques-uns s'étonneront peut-être, M. F., de ce que je m'arrête à prouver un fait qu'ils regardent comme souverainement évident ; d'autres, au contraire, m'accuseront de pessimisme ou d'exagération. Il m'importe donc de montrer les choses dans leur véritable jour. Oui, M. F., la plaie de l'indifférence nous ronge ; et quand il s'agit de l'Eucharistie, on peut dire que le venin de cette plaie a corrompu chez beaucoup les sources mêmes de la vie chrétienne.

Qu'est-ce que l'indifférence ? C'est, comme le nom l'indique, un état invincible que rien ne vient modifier, que rien ne parvient à ébranler. Et l'on dit qu'un homme est indifférent à quelque chose, quand il agit comme si cette chose n'existait pas, quand elle ne le passionne ni dans le sens de l'amour, ni dans le sens de la haine...

Eh bien ! M. F., cette définition admise, cherchons, je vous en prie, l'influence de l'Eucharistie dans la vie d'une foule de chrétiens. Comptez le temps qu'ils lui donnent, l'empire qu'elle exerce sur leur conduite et sur leurs préoccupations, l'impression qu'elle fait sur leur esprit et sur leur cœur.

B. Que de journées où pas une pensée, pas un mouvement du cœur ne les porte vers les saints tabernacles ! Dans une ville où les temples, résidence du Dieu eucharistique, s'élèvent de tous côtés, ils passent et repassent sans y entrer, sauf peut-être pour suivre le plus court chemin entre la banque et le tribunal ! Si le Dieu de l'Eucharistie vient à leur rencontre, porté chez un malade, tout au plus s'ils le saluent négligemment. Ils craignent de souiller la fraîcheur de leur toilette en ployant les genoux jusqu'au sol. Leur faut-il, pendant la semaine, assister à un service funèbre, ils se contentent d'y faire remarquer leur présence ; et avant même que la victime eucharistique soit descendue sur l'autel, les voilà rendus à leurs affaires ou à leurs plaisirs... Mais voici le jour du Seigneur ! La loi de l'Église est formelle. En ce jour il faut rendre hommage à l'Eucharistie ! Que font des centaines, des milliers de catholiques ? Ils comptent et ils calculent... Et puis c'est un voyage...

Voilà comment se passent les jours, les semaines, les mois ! Mais quoi ! Dieu présent dans l'Eucharistie ne désire-t-il pas s'unir par la communion au cœur de ses fidèles ? Oui, et l'Église a dit : Ton Créateur tu recevras... Mais qu'arrive-t-il en cette quinzaine de Pâques ? Quelques milliers de chrétiens s'approchent de la Table sainte... Et combien parmi eux pour qui cet acte, unique dans l'année, doit encore servir de compensation à des négligences graves et fréquentes !

Est-ce tout ? Non, M. F., il faut encore énumérer d'autres circonstances où l'indifférence se manifeste. Processions... Ornementation des maisons... quelques maigres rameaux... Ceux qui sont à la campagne ne se dérangent pas... Porter un flambeau !

Et lorsque la maladie frappe... lorsque l'heure suprême va sonner... alors qu'il faut des forces pour le dernier voyage... quand songe-t-on à l'Eucharistie ?...

Avais-je donc tort de le dire... Comptez et voyez la place

que tient l'Eucharistie dans la vie d'une foule de chrétiens...

C. Il ne nous a pas été difficile de démontrer l'indifférence. Il ne nous serait pas moins aisé de grouper les indifférents :

a) Il y a des indifférents qui ne pratiquent pas, et des indifférents qui pratiquent... Pratique extérieure, routinière...

b) Il y a des indifférents qui ne choisissent pas, et des indifférents qui choisissent... Ceux qui ne choisissent pas, abandonnent leurs pratiques d'après les circonstances ; les autres prennent le plus aisé et laissent le plus difficile...

c) Il y a ceux qui ne raisonnent pas, et ceux qui raisonnent... Les uns se justifient, les autres ne se justifient pas...

d) Il y en a qui posent et il y en a qui se cachent. Les premiers, debout dans le temple saint, promènent négligemment leurs regards autour d'eux... Pour voir les autres, il faut les chercher derrière les piliers...

e) Il y a les indifférents qui font peur et d'autres qui ont peur. Les premiers ne se contentent pas d'être indifférents, ils veulent que les autres le soient... N'en voilà-t-il pas assez, M. F., pour nous convaincre de la réalité du mal ?

Essayons maintenant d'en déterminer les causes.

II. — Causes de l'indifférence.

Ces causes, M. F., sont multiples, mais il en est cinq surtout qui méritent, ce me semble, une mention toute particulière : l'ignorance, la légèreté, l'intérêt, la corruption, la lâcheté.

Oui, réunissez ici tous ces chrétiens dont l'indifférence vient de se montrer à nous sous un si triste jour, et vous trouverez chez eux quelqu'une de ses causes, si toutefois vous ne les trouvez pas toutes réunies.

a) Pourquoi sont-ils indifférents à l'Eucharistie, ces chrétiens tièdes et lâches ? Parce qu'ils sont ignorants ! Ils ne connaissent rien de notre culte, de nos cérémonies.

A peine savent-ils en gros ce qui se passe à la Messe, à peine ont-ils quelques notions de nos dogmes... A part l'éducation reçue sur les genoux de leurs mères, qu'ont-ils appris ?... Et maintenant, leur nourriture intellectuelle, où vont-ils la puiser ? Dans des pamphlets, des brochures, d'immondes petits journaux ! Tout cela, disent-ils, n'exerce aucune influence sur eux, et ils n'en restent pas moins fermes comme auparavant... Cette lecture raffermit sans doute leurs convictions ! leur donne des idées plus justes sur la doctrine catholique ! leur fait aimer l'Eucharistie !...

b) Pourquoi sont-ils indifférents à l'Eucharistie... Les plaisirs les emportent, il faut dévorer l'espace... Voyages... bains... En ville, veilles prolongées ; à la campage, excursions... (Hiver, été, jour, nuit.) Fêtes nationales, fêtes communales... Un saltimbanque suffit pour... O race légère, quand donc prendras-tu au sérieux cette vie ?... Quand vous avez la tête pleine de grosse caisse, les yeux éblouis par l'éclat des lustres et les paillettes des danseuses, je comprends que vous ne trouviez plus de goût au silence des temples... au recueillement de la prière... que vous soyez indifférents à l'Eucharistie...

c) Mais voici des gens sérieux. Ils travaillent. Commerce, industrie. Il faut arrondir sa fortune. Le temps, c'est de l'argent. Ils n'ont pas le temps de s'occuper de l'Eucharistie... Malheureux ! *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te ; quæ autem parasti, cujus erunt ?* (Luc. XII, 20.) — *Operamini, non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam* (Jo. VI, 27).

d) Cependant, chose étrange ! Voici des chrétiens, des chrétiens convaincus, ce semble, des chrétiens éclairés et instruits, des défenseurs de la doctrine et de l'Église catholiques. Et pourtant, ils ne pratiquent pas ! Ils s'éloignent de l'Eucharistie... Pourquoi ? Ah ! Dieu le sait ; Dieu connaît les mystères qui s'abritent sous ces dehors de régularité. Jeune homme, pourquoi demeures-tu éloigné de la Table sainte ? Époux chrétiens, pourquoi ne vous

voit-on pas assis ensemble au banquet eucharistique ? Je regarde leur vie, et j'y trouve des calculs que la loi de Dieu réprouve... J'ai compris ! Et vous, père de famille... Et vous, homme du monde, vous qu'on cite comme un type d'honnêteté. Pourquoi ?... Ah ! qui me dira vos démarches secrètes, qui suivra vos pas jusque dans ces faubourgs écartés, jusque dans les antres de la débauche ?

e) Est-ce tout ? Non, M. F., il faut bien parler d'une dernière cause, moins honteuse, mais non moins humiliante : la crainte, le respect humain ! On est chrétien, et on rougit de l'être ; on tremble de se montrer chrétien devant ses parents, devant ses amis... Lui, cependant, qui a peur de paraître dans la maison de Dieu, il n'a point peur de faire antichambre... lui, qui n'oserait pas se découvrir devant le Dieu vivant, il s'incline jusqu'à terre devant le secrétaire d'un ministre... lui, qui n'ose pas se montrer au banquet eucharistique, il conserve les menus des dîners où il a été invité !

N'en est-il pas ainsi ? Ne sont-ce pas là des causes de notre indifférence ? Est-il étonnant après cela que, dans une circonstance donnée, cette indifférence produise des prodiges, des prodiges d'aplatissement et d'humiliation ? Quand on attaque l'Eucharistie, l'Eucharistie ne trouve pas de défenseurs !... Hélas ! cela prouve une chose, c'est que de l'indifférence pratique à l'affaiblissement de la foi, la pente est glissante... Voilà, pourquoi, hier, nous avons travaillé à raffermir la foi ; il faut maintenant secouer l'apathie, ranimer l'indifférence.

III. — Stimulants de l'indifférence.

Que dire à l'indifférence pour la tirer de sa torpeur ? Que faut-il faire pour rendre à l'Eucharistie la place qu'elle doit occuper dans la vie chrétienne ? Il suffit, je pense, de mettre en face de l'indifférent l'Eucharistie elle-même, l'Eucharistie avec ses *menaces*, l'Eucharistie avec ses *promesses*, l'Eucharistie avec ses *prodiges*.

Ce qu'il faut avant tout mettre sous les yeux de l'indifférent, c'est la réalité de la présence divine ! Eh quoi ! Dieu est là... et vous... *(Développez et amenez les menaces.)*

A. Oui, l'Eucharistie a des menaces pour ceux qui la méconnaissent, pour ceux qui la reçoivent mal, pour ceux qui refusent de la recevoir.

a) « Vous ne pouvez servir deux maîtres, » dit Jésus-Christ. « Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi, » dit-il encore. « Celui qui ne me reconnaîtra pas devant les hommes, je ne le reconnaîtrai pas non plus devant mon Père qui est dans les cieux. » Comprenez-vous ? Ce que le Dieu fait homme dit de sa personne, il le dit également de l'Eucharistie...

b) Écoutez encore, c'est l'Apôtre qui parle : *Quicumque manducaverit panem hunc vel biberit calicem Domini indigne, reus erit corporis et sanguinis Domini. Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat et de calice bibat. Qui enim manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini.* (I Cor, XI.)

A qui pensez-vous que s'adressent ces paroles ? Elles s'adressent aux hypocrites, à ceux qui, pour satisfaire aux convenances, prétendent s'approcher de temps en temps de la Table sainte... A ceux qui, l'âme, le cœur souillé de vices et sans s'être purifiés par la pénitence, livrent à son ennemi capital le Dieu qui vient se remettre entre leurs mains !

c) Mais, pour que cette menace ne vous fasse point conclure à une abstention coupable, d'autres menaces frappent également ceux qui s'éloignent du Banquet eucharistique : « Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » Dites, voulez-vous vous exposer à ces anathèmes ? Car, ne l'oubliez pas, le Dieu de l'Eucharistie est le Dieu des justices ; celui qui est caché sous les espèces du pain viendra, assis sur les nuées du ciel, juger les vivants et les morts et rendre à chacun selon

ses œuvres. Et celui que vous oubliez dans son Tabernacle, celui dont vous ne visitez pas la solitude, vous dira un jour : Retirez-vous de moi, maudits ! car j'ai eu faim, j'ai eu soif...

B. Mais pourquoi nous arrêter à ces menaces ? O vous qui êtes indifférents, la voix des promesses sera peut-être plus efficace à vous persuader. « Venez, dit le Sauveur, venez à moi, vous tous qui êtes accablés. — Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour. — Mon joug est doux et mon fardeau est léger. — Je suis la voie, la vérité et la vie. »

Parlez sincèrement, vous qui poursuivez les plaisirs et les honneurs, vous qui vous enfoncez dans la débauche ou vous isolez dans votre scepticisme : êtes-vous heureux ? Ne cherchez-vous pas le repos pour vos agitations, la consolation pour vos peines ? Allez à l'Eucharistie ; et si le poids de vos péchés vous accable, si pendant de longues années vous vous êtes éloignés du chemin du devoir, sachez-le bien, c'est encore le Dieu de l'Eucharistie qui doit vous recevoir au tribunal de la pénitence, ce Dieu qui a pardonné à Zachée et à Madeleine, à Pierre et à Augustin...

C. Voilà le langage de l'Eucharistie, langage de la menace, langage de la promesse. Et nous pouvons bien l'ajouter : langage du prodige. Ah ! je ne l'ignore pas, quand je parle du prodige, je soulève contre moi toutes les attaques de l'impiété et de l'incrédulité. Et pourtant, je ne les crains pas. Oui, l'Eucharistie a opéré des prodiges : prodiges dans l'ordre moral, dans l'ordre physique et matériel. Prodiges de conversion et de sanctification, prodiges de persévérance et d'héroïsme chrétien. Le temps me manque pour vous les exposer... Je ne vous dirai rien non plus des prodiges de l'ordre physique, des guérisons et des sustentations miraculeuses, des punitions infligées par Dieu aux profanateurs de l'Eucharistie, des

merveilles dont ces profanations ont été l'occasion. Miracle de Saint-Gervais de Paris, miracle de Bolséna, miracle d'Amsterdam, châtiment de Lothaire, miracle de Dettendorf en Bavière. miracle de Sternberg, Sainte Hostie de Dijon, Saint-Sacrement de miracle à Bruxelles ! Tous ces miracles ont sans doute pour but de fortifier la foi, mais aussi de réveiller l'indifférence.

Péroraison. — Ces prodiges, M. F., le souvenir de ces promesses et de ces menaces, ne parlent-ils pas à nos cœurs ? Ne vous disent-ils pas : Si vous connaissez des indifférents, travaillez à les ramener. Et si vous-mêmes vous aviez été atteints par l'indifférence, levez-vous et écartez de vous les causes de ce mal : l'ignorance, la soif du plaisir, les trop grandes préoccupations de vos intérêts matériels, la passion... Bravez le respect humain, rangez-vous autour de l'Eucharistie... Après l'avoir adorée, après vous en être fréquemment nourris sur la terre, vous triompherez dans les cieux avec le Dieu de l'Eucharistie. Ainsi soit-il.

III. — L'EUCHARISTIE DEVANT LA PIÉTÉ.

Ubicumque fuerit corpus, illuc congregabuntur et aquilæ. (Luc. XVII, 37.)

Exorde. — Nous avons considéré l'Eucharistie devant l'incrédulité et devant l'indifférence ; il nous reste à la considérer devant la piété. Or, c'est bien là le point de vue le plus pratique et le plus consolant. Et si, dans nos entretiens précédents, je vous ai affligés en vous parlant comme à des incrédules, ou en vous stimulant, pour vous préserver de l'indifférence, j'espère vous réjouir aujourd'hui. Et afin d'en être plus sûr et pour écarter toute pensée de reproche, laissez-moi supposer que tous vous avez la piété ou que du moins tous vous désirez y parvenir. Je me demande donc

— *quel aliment* l'Eucharistie offre à notre piété, — *quels devoirs* l'Eucharistie lui impose.

I. — Aliments que l'Eucharistie donne à la piété.

La piété, M. F., car il ne faut pas se méprendre sur le sens de ce mot, la piété n'est autre chose que le sentiment pratique de la paternité de Dieu. *Pietas*, dit Lactance, *nihil aliud est quam Dei parentis agnitio :* Être pieux, c'est regarder Dieu comme son père. Et en effet, réfléchissez et vous trouverez là l'explication de la plupart des problèmes de la vie intérieure. Rangez d'un côté ceux qui n'accomplissent pas leurs devoirs, ou qui les accomplissent, mais en les réduisant aux proportions les plus rigoureusement essentielles. Ils ne voient point en Dieu un père ; ils ne voient en lui qu'un roi, un maître, auquel il faut soustraire le plus qu'on peut d'une onéreuse obéissance. Placez de l'autre côté ceux qui, dans la crainte et le tremblement, traversent en gémissant les sentiers de la vie. Ce sont ceux qui voient en Dieu un maître, un tyran inflexible. Mais il en est qui marchent généreusement et joyeusement dans la voie du service de Dieu. Ce sont ceux qui voient en Dieu un père, qui l'honorent et qui l'aiment comme tel.

Eh bien, M. F., que fait l'Eucharistie pour la piété ? Elle la *nourrit*, — elle la *fortifie*, — elle la *console*.

A. L'EUCHARISTIE NOURRIT LA PIÉTÉ. — *a)* Et non seulement elle nourrit la piété, mais elle lui donne l'existence. La piété et la grâce sanctifiante sont indissolublement unies. Avant d'aimer Dieu comme un père, il faut devenir son enfant. L'on devient enfant de Dieu par la grâce. La grâce, participation à la vie divine ! La grâce, cachet de la ressemblance avec le Père céleste imprimé dans nos âmes ! Mais qui donc nous fera ressembler plus parfaitement à Dieu, sinon le Fils de Dieu lui-même ? Qui mieux que lui marquera nos âmes du cachet de l'adoption ? Mettez-moi, disait l'époux des Cantiques, mettez-moi comme un cachet

sur votre cœur. Et moi je dis à Jésus caché sous les espèces de l'Eucharistie : « Soyez vous-même le cachet qui s'imprime dans mon âme ! Pénétrez-la de votre vertu, communiquez-lui votre nature ! »

b) « Et en lui communiquant, Seigneur, votre nature, vous lui donnerez le fondement de la piété, vous lui donnerez les vertus que la piété suppose et dans lesquelles la piété se montre. » *La Foi.* Comment ne pas croire en Dieu, notre Père, l'Auteur de notre vie, quand son divin Fils est uni à nos âmes ? *L'Espérance.* Y a-t-il moyen de douter de la bonté de Dieu, quand il nous donne sa chair à manger et son sang à boire ? *La Charité.* Qui donc n'aimerait pas celui qui nous a tant aimés ? Comment ne pas aimer les hommes qui sont nos frères, enfants d'un même Père, lorsque de plus nous participons avec eux au même banquet céleste ?...

Oui, à chaque communion, il me semble voir le cachet de la filiation divine briller en celui qui communie d'un éclat nouveau. Il me semble voir son âme se dégager de plus en plus de la matière, jusqu'au moment où, rompant ses chaînes, elle s'élancera dans le sein de ce Dieu dont elle reflète les perfections infinies...

Mais pourquoi, M. F., parlé-je de cette fin bienheureuse ? Avant de l'atteindre, l'âme humaine a de rudes combats à soutenir, de douloureuses épreuves à traverser.

B. L'Eucharistie fortifie la piété. — Oui, M. F., nous ne le savons que trop, notre piété est exposée sur cette terre à de terribles attaques. Au fond de nos cœurs les passions grondent et se déchaînent : colère, envie, sensualité, amour désordonné, haine et rancune. Au milieu de ce désordre, que deviendra la piété ?... Devant nous le monde déploie ses pompes, il étale ses plaisirs ; il a des flatteries... des menaces... Et tout cela pour nous faire oublier que nous sommes les enfants de Dieu, pour miner notre piété... Enfin, nous le savons, l'éternel ennemi du genre humain, lui qui, de créature privilégiée de Dieu, est devenu un

rebelle et qui, depuis sa chute, est envieux de notre bonheur, nous tend de continuelles embûches. Il faut donc combattre. Sinon, d'enfants de Dieu, nous devenons esclaves de l'Enfer. — « Mais nous sommes si faibles ! » Oui, nous le sommes et nous serions vaincus, si nous n'avions pas la force de Dieu. Mais dans l'Eucharistie cette force nous est donnée. Je suis plus faible qu'un roseau ; mais, uni à Jésus-Christ, cette inébranlable colonne... Ayant en moi l'esprit de vie, puis-je craindre la mort ? L'esprit de vérité... L'esprit de force... Peut-on être lâche, quand on est du sang royal de Jésus-Christ ?... Peut-on s'attacher à la terre, quand on porte le ciel dans son cœur ? Comment donc nos ennemis ne seraient-ils pas vaincus ? Quand Gédéon allait combattre les Madianites, un soldat vit en songe un pain d'orge qui, roulant dans leur camp, vint donner contre une tente, la renversa et causa la défaite des ennemis. Ce pain mystérieux, c'est la divine Eucharistie !

C. L'EUCHARISTIE CONSOLE LA PIÉTÉ. — Cependant, M. F., il n'y a pas que la lutte qui embarrasse l'âme fidèle sur le chemin de la vie. La douleur est aussi le partage de l'homme, et Dieu sait en quelle abondante mesure la douleur nous a été départie ! Je passe sur bien des espèces de douleurs, sur les souffrances du corps et sur celles de l'âme, sur les revers de fortune, la perte de l'honneur, l'ingratitude des hommes, la mort des parents... De toutes ces douleurs il en résulte une autre qui attaque directement la piété : c'est l'incertitude de l'esprit, c'est l'isolement du cœur, ce sont les angoisses du présent avec les appréhensions de l'avenir... Étourdi par les coups qui le frappent, offusqué par les ténèbres où il marche, l'esprit ne voit plus la main de la Providence dans tous les événements qui nous agitent. Au milieu de cette incertitude, il ne peut plus considérer Dieu comme un père. Le cœur dont toutes les fibres se sont successivement brisées, le cœur déchiré par la souffrance oublie qu'il peut encore se reposer dans le sein de Dieu ; l'homme erre à travers la

vie comme le voyageur au sein des déserts du Sahara, et, quand il pense à l'avenir, à l'éternité, il se demande s'il n'est pas voué à un malheur éternel comme il est déjà condamné à l'infortune ici-bas. — Eh bien, M. F., l'Eucharistie est là pour fortifier l'esprit, apaiser le cœur, pour adoucir le présent, pour garantir l'avenir. Comment pourrions-nous douter de la bonté divine, quand nous voyons Dieu présent pour nous sur les autels ? Comment nous trouverions-nous isolés, quand Dieu est corporellement avec nous, jusqu'à la consommation des siècles ? Comment pourrions-nous être inquiets, tourmentés, quand sa miséricorde s'étend jusqu'à se donner à nous en nourriture ? Quel gage n'avons-nous pas des récompenses éternelles, quand, déjà sur la terre, Dieu se donne entièrement à nous ? Non, nous n'avons rien à craindre, et nous pouvons nous écrier avec le prophète : *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me... et calix meus inebrians quam præclarus est !* (Ps. XXII.)

Peut-être cette consolation ne sera-t-elle pas sensible, mais alors Dieu donne la force de le servir sans consolation sentie, et ce n'est pas cette consolation que nous devons chercher, c'est Dieu !

M. F., voilà ce que fait l'Eucharistie pour la piété. — Maintenant, voyons si la piété n'a pas aussi envers l'Eucharistie des devoirs à remplir.

II. — Devoirs qu'elle impose.

M. F., nos devoirs envers l'Eucharistie se déduisent de la manière la plus évidente de la nature de ce sacrement et de la fin que Jésus-Christ s'est proposée en l'instituant pour nous.

A. Glorification. — Ce sacrement est celui du corps et du sang de Jésus-Christ. Il rend la divinité présente au milieu de nous ; nous y trouvons notre Roi... notre Maître... notre Père... Gloire et honneur à ce Roi, à ce Maître, à ce

Père : c'est le premier devoir que nous dicte la raison éclairée par la Foi.

Mais en quoi, M. F., doit consister cette gloire ? Se réduira-t-elle à quelques témoignages extérieurs, à quelques signes de respect ? Sans doute, cet hommage est dû au Dieu eucharistique. Mais nous en contenterons-nous ? Si nous le faisons, n'aurions-nous pas à craindre de voir s'appliquer à nous l'oracle du prophète : *Populus hic labiis me honorat ; cor autem eorum longe est a me ?* (Matth. xv, 7, 8.) Non, ce qui fait la gloire d'un roi et surtout d'un père, ce n'est pas l'éclat des vêtements dont on le couvre ; c'est surtout la fidélité, ce sont les vertus de ses sujets, de ses enfants. O vous tous qui vénérez le Dieu eucharistique, vous tous qui faites profession de lui appartenir, donnez-lui donc cette gloire ! Travaillez à vous corriger de vos défauts, à réprimer les saillies de votre caractère... Donnez au monde le spectacle de toutes les vertus... Jeunes gens... jeunes filles... Pères et mères de famille... Vieillards... Citoyens... Qu'il sera beau le spectacle que vous offrirez alors au monde ! Comme alors retentira avec force, jusque devant le trône du Tout-Puissant, le cantique de vos œuvres : Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! et comme aussi, en réponse, retentira sur la terre, le cantique des anges : Paix aux hommes de bonne volonté !

Vous rendrez donc, M. F., vous rendrez gloire au Dieu de nos tabernacles ! Mais, ne l'oubliez pas, s'il a choisi sa demeure sur nos autels, ce n'est pas pour y demeurer toujours enfermé. Le lieu de son repos, c'est notre cœur... Il veut être avec nous, non pas seulement par la présence, mais surtout par l'*union*.

B. Union avec Jésus-Christ. — « Père saint, disait-il, en s'adressant, lors de la dernière Cène, à son Père céleste, et lui parlant de ses futurs disciples, faites qu'ils soient un comme nous sommes un ! » Mais lui-même voulait être un avec eux ; puisqu'il leur donnait sa chair à

manger et son sang à boire. Il voulait être un avec eux, puisqu'il leur disait : « Je suis la vigne, et vous êtes les ceps. De même qu'un cep ne peut rien produire, s'il ne demeure dans la vigne, ainsi en est-il de vous, si vous ne demeurez en moi. » Et il disait en continuant sa prière : *Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum et cognoscat mundus quia tu me misisti !* — Or, M. F., faut-il demander où se consomme cette union merveilleuse par suite de laquelle l'homme ne fait plus qu'un avec son Seigneur et son Dieu ? Le mot même de *Communion* ne vous le dit-il pas ? La *Communion* n'établit-elle pas cette admirable unité ? Ah ! la chair du Sauveur s'unit alors à notre chair, son âme habite avec notre âme : peut-on imaginer union plus étroite, plus immédiate, plus intime ?

Voilà ce qu'il a cherché : il a voulu être un avec nous ! Mais hélas ! combien peu ambitionnent cette union ! Combien, à la place du désir ardent qui les devrait dévorer, nourrissent des sentiments d'indifférence ou de crainte ! Nous l'avons déjà dit, et nous le dirons encore en gémissant : Combien marchandent et calculent, quand il s'agit de prendre place à ce divin banquet ! Ils en sont indignes, disent-ils. Eh ! qui en doute ? Ne sommes-nous pas tous indignes d'une si haute faveur ? Mais elle nous est nécessaire ; Jésus veut que nous la recevions de sa main, ou plutôt que nous le recevions lui-même dans notre cœur... Que ce ne soit donc pas la loi rigoureuse de l'Église qui mesure nos communions, que ce soit l'amour... L'amour, mieux que tous les raisonnements, nous fera comprendre combien de fois nous devons recevoir Jésus.

C. La réparation. — Les deux devoirs dont je viens de parler, M. F., résultent de la nature et de la fin de l'Eucharistie ; il est un troisième que nous impose la malice de nos semblables, et peut-être notre propre malice : c'est la *réparation*. Oui, si tous les chrétiens étaient fidèles à Jésus-Christ et à l'Eucharistie, nos devoirs se borneraient

ici à le glorifier et à nous unir à lui. Mais maintenant que le nombre des fidèles est si restreint, quels ne sont pas les devoirs imposés à ces fidèles! — Si vous êtes fidèles, vous l'êtes par une grâce insigne de Dieu ; à côté de vous des milliers d'hommes méconnaissent, insultent, méprisent, blasphèment, profanent l'Eucharistie, et la foule des indifférents ne fait presque rien pour répondre aux bontés du Sauveur... C'est donc à vous de réparer ce désastre ! — Oui, quand on ne témoigne pas au Saint Sacrement le respect qui lui est dû, c'est à vous d'y suppléer... Quand les autres ne communient pas... Courage donc, dans cette réparation !... Et peut-être avez-vous, pour réparer ainsi, des titres tout particuliers... Peut-être vos parents, vos amis... Il vous faut détourner des fléaux dont la justice de Dieu peut menacer vos maisons, vos familles... Épouses chrétiennes, songez-y... Ne l'oubliez pas, jeunes gens et jeunes filles qui, nés dans des temps plus heureux, jouissez des bienfaits d'une éducation chrétienne que vos pères n'avaient point connue ! Réparez... réparez donc !...

Péroraison. — *Ubicumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ* (Matth. xxiv, 28).

Les saints Pères appliquent ce texte à l'Eucharistie et ils font la comparaison entre les âmes fidèles et les *aigles*. Il faudrait traduire proprement les *vautours*... Mais ici, il s'agit d'une chose trop noble et trop grande pour employer cette comparaison. Oui, autour du corps du Sauveur se réunissent les aigles... ils se repaissent de sa chair, ils y trouvent une vigueur nouvelle ; ils montent, regardent fixement le soleil de justice et finissent par se perdre dans ses rayons ! Nous aussi...

POUR UNE OCTAVE DU SACRÉ-CŒUR.

POUR UNE OCTAVE DU SACRÉ-CŒUR

PREMIÈRE INSTRUCTION.

LE CŒUR DE JÉSUS PRÉSENT AU TRÈS SAINT SACREMENT, EST NOTRE MAITRE.

Discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. (Matth. XI, 29.)

1er Point. — Qui avons-nous dans le Saint Sacrement?

Nous y avons Jésus-Christ lui-même, qui veut là *enseigner* les fidèles.

a) Il y a là Jésus-Christ Dieu, fait homme *pour nous*...

b) Il y a là Jésus-Christ, notre Sauveur, qui est venu *nous enseigner* la voie du salut...

c) Il y a là Jésus-Christ, qui, présent sous les espèces sacramentelles, veut continuer *ainsi* sa mission sur la terre. Donc, continuer aussi *son enseignement*...

d) Il y a là Jésus-Christ qui reste ainsi *partout* et *toujours* jusqu'à la fin des temps ; et par conséquent, il veut être *notre maître* dans tous les temps et toutes les circonstances...

2me Point. — Comment Jésus-Christ nous enseigne-t-il ?

a) Par les souvenirs que sa présence éveille en nous : souvenirs de sa vie, de sa doctrine, de sa Passion...

b) Par son état actuel sous les espèces sacramentelles. Comparons cet état à sa vie sur la terre... à sa gloire actuelle... à la conduite de bien des chrétiens...

c) Par l'opération de sa grâce dans nos cœurs, quand nous le visitons, mais surtout quand nous le recevons...

3me Point. — A quelles conditions nous enseigne-t-il ?

A condition que nous voulions *venir l'écouter* et lui *obéir.*

a) Venir, c'est-à-dire, soustraire quelques instants à nos amusements, à nos plaisirs... pour le visiter.

b) L'écouter, c'est-à-dire, faire taire la voix des passions et les illusions mondaines, pour recevoir ses avis. Exemple : Marie-Madeleine.

c) Obéir à ses enseignements. En effet, si nous n'obéissons pas, son enseignement sera inutile, et Jésus finira par ne plus nous parler...

Péroraison. — Exhortation à profiter de cette octave pour venir écouter Jésus.

DEUXIÈME INSTRUCTION.

DOUCEUR.

In mansuetudine opera tua perfice. Accomplissez vos œuvres avec douceur. (Eccli. III, 19.)

Nous nous contenterons, aujourd'hui, de considérer la douceur en elle-même. Dans une autre instruction, nous l'étudierons dans le Cœur de Jésus.

1er Point. — En quoi consiste la douceur ?

Deux écrivains ascétiques en donnent une définition dont le seul énoncé montre cette vertu dans toute son application.

a) Denis le Chartreux la définit : *Tractabilitas iram repellens*, c'est-à-dire, une humeur traitable qui bannit la

colère. Humeur traitable, qu'il s'agisse des supérieurs, des égaux ou des inférieurs...

Qui bannit la colère, non seulement du cœur de celui qui est doux, mais aussi du cœur de ses semblables...

b) Saint Laurent Justinien : *Mansuetudo est suavitas malo cedens, subesse sciens, superiori non resistens, et bonis consentiens.* C'est-à-dire, cette suavité qui nous fait céder même aux méchants, nous soumettre sans résistance à l'autorité et nous accorder facilement avec ceux qui sont bons. (Développez par des exemples choisis dans la vie pratique.)

2me Point. — Quels sont les avantages de cette vertu ?

Saint Éphrem fait une longue énumération des avantages de la douceur. Nous nous arrêterons aux principaux. Après avoir énoncé en général : *Vir mansuetus omnibus operibus bonis decoratur*, il ajoute :

Quamvis afficiatur injuria, lætatur...

Quamvis adversis rebus prematur, Deo gratias agit...

In caritate irascentes placat, increpationes aliorum fortiter tolerat...

In pugna tranquillus est, et sub imperio alterius lætus vivit...

Non pungitur stimulis superbiæ ; in depressionibus lætatur ; recte factis non extollitur, nec de iis se jactat...

Cum omnibus se pacificum exhibet ; inferiorum jussis promptus obtemperat. C'est-à-dire : Il est prompt à céder aux désirs de ses inférieurs...

Omnis malitiæ expers est, et a simulatione distat quam longissime ; a dolo et invidia alienissimus est...

3me Point. — Quelles sont les causes de la douceur ?

a) L'amour de la paix, qui fait qu'on fuit tout dissentiment...

b) La charité pour le prochain, qui fait qu'on lui évite tout désagrément...

c) La confiance en Dieu, à qui nous laissons le soin de nos intérêts...

Péroraison. — Bonheur de l'homme qui est vraiment doux.

TROISIÈME INSTRUCTION.

DOUCEUR DU CŒUR DE JÉSUS.

Tu, Domine, suavis et mitis. Vous êtes, Seigneur, suave et doux. (Ps. LXXXV, 5.)

1er Point. — Douceur de Notre-Seigneur pendant sa vie terrestre.

D'après ce que nous avons dit dans l'entretien précédent, la douceur se montre surtout en deux circonstances :

a) Quand on doit agir avec ses semblables, et surtout avec les hommes les plus grossiers...

b) Quand il faut supporter les peines et les contrariétés, de quelque part qu'elles viennent...

Appliquons cela à la vie de Notre-Seigneur. Comment le voyons-nous agir avec les enfants ?... avec les malades ?... avec le peuple qui le suit au désert ?... avec les pécheurs ? La Samaritaine — Zachée — Madeleine — le Bon larron...

Comment se montre-t-il, quand Capharnaüm refuse d'entendre sa prédication ? quand, au jardin des Olives, Pierre veut tirer le glaive ? quand il est accusé devant Caïphe et Pilate ? quand il est crucifié ?...

2e Point. — Cette douceur éclate surtout dans la vie sacramentelle de Jésus.

a) A la voix du prêtre, il devient présent sous les saintes espèces...

b) Il y demeure dans un état de silence, de patience, de dépendance complète...

c) Il ne se soustrait pas même aux profanations, aux sacrilèges...

3e Point. — Comment pouvons-nous acquérir la même douceur ?

En imitant le Cœur de Jésus.

a) Dans sa possession de lui-même et sa soumission au Père céleste. — Agissons avec calme, réflexion, en cherchant le bon plaisir de Dieu...

b) Dans son union avec le Père éternel. — Nourrissons le sentiment de la présence de Dieu... Nous apprendrons à nous vaincre...

c) Dans son recueillement. — De peur que la passion n'inspire nos paroles, sachons garder le silence comme Jésus-Christ devant ses juges...

Péroraison. — Invoquons le Cœur de Jésus pour obtenir la douceur.

QUATRIÈME INSTRUCTION.

HUMILITÉ (A).

Ubi est humilitas, ibi et sapientia. Là où est l'humilité, se trouve aussi la sagesse. (Prov. XI, 2.)

1er Point. — En quoi consiste l'humilité ?

L'humilité, dans le sens latin du mot, signifie *bassesse*... Les païens n'avaient point de termes pour nommer une vertu qu'ils ne connaissaient point... Cette vertu, qui cherche l'abaissement volontaire, est définie par saint Augustin et saint Thomas : *Verissima sui cognitio ex qua homo sibi ipsi vilescit.* C'est-à-dire la connaissance exacte de soi-même, qui rend l'homme méprisable à ses propres yeux...

2e Point. — D'où provient l'humilité ?

Comme nous venons de le dire : De la connaissance exacte de nous-mêmes. C'est-à-dire :

a) De la connaissance de notre passé. — Nous sommes des créatures... nous avons reçu de Dieu tout ce que nous avons de bon... Nous sommes en outre des créatures coupables, qui avons mérité les châtiments de la justice divine...

b) De la connaissance de notre situation présente. — Dépendance complète à l'égard de Dieu... Faiblesse, misère, inconstance...

c) De la connaissance de notre avenir. — Nous sommes dans une ignorance complète de cet avenir, qui ne dépend pas de nous... Impuissance où nous sommes de le préparer selon nos désirs... Au point de vue surnaturel, nécessité de la grâce de Dieu...

3e Point. — Conséquences pratiques de l'humilité.

A. Si nous connaissons ainsi notre vilité, il en résultera nécessairement que l'humilité pénétrera notre âme tout entière. Et cette humilité se manifestera :

a) Dans nos pensées...

b) Dans nos paroles...

c) Dans nos actions...

B. De là, dans notre conduite :

a) A l'égard de nos supérieurs : respect, docilité, obéissance...

b) A l'égard de nos égaux : patience, bienveillance, sensibilité, procédés délicats...

c) A l'égard de nos inférieurs : bonté, condescendance...

Péroraison. — Demandons à Dieu la grâce de si bien nous connaître que l'humilité nous devienne une nécessité...

CINQUIÈME INSTRUCTION.

HUMILITÉ (B).

Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles.

(Jac. IV, 6.)

1er Point. — Nécessité de l'humilité.

A. Elle est nécessaire à notre salut.

a) Sans humilité, nous n'obéirons ni à Dieu, ni à ceux qui tiennent sa place...

b) Sans humilité, nous aurons une funeste confiance en nous-mêmes, et nous succomberons dans les occasions de péché...

B. Elle est nécessaire à notre perfection.

Notre progrès dans la vertu dépend des grâces spéciales de Dieu. Mais Dieu refuse ces faveurs à ceux qui manquent d'humilité...

C. Elle est nécessaire pour avoir des mérites.

Celui qui n'a pas l'humilité, se complaît en lui-même ; il cherche la vaine gloire, et perd sa récompense...

D. Elle est nécessaire à notre bonheur.

Nous l'avons vu : impossible, sans humilité, d'avoir la paix avec nos supérieurs, nos égaux, nos inférieurs...

2d Point. — Degrés d'humilité.

L'humilité se manifeste de différentes manières, et peut être plus ou moins parfaite. Tous ne doivent pas atteindre au même *degré de perfection.*

1er Degré. Humilité nécessaire : Être prêt à subir toute humiliation, plutôt que d'offenser Dieu par un péché mortel...

2e Degré. Accepter toute humiliation avec résignation ; ne rien faire pour être estimé...

3e *Degré.* Se réjouir quand on est humilié, à cause des avantages qui en résultent...

4e *Degré.* Aimer l'humiliation et la chercher par amour pour Notre Seigneur Jésus-Christ, notre modèle... *Pati, Domine, et contemni pro te !*

Péroraison. — Encouragement à suivre Notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous donnera les grâces nécessaires...

SIXIÈME INSTRUCTION.

HUMILITÉ (c).

Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. (Matth. xx, 28.)

1er Point. — Humilité du Cœur de Jésus.

1. Le Cœur de Jésus, peut-on dire, n'existe que par l'humilité, puisqu'il est la conséquence de l'incarnation du Verbe... Le Verbe incarné, Notre Seigneur Jésus-Christ, nous donne partout l'exemple de cette profonde humilité,

a) En cachant sous l'enveloppe de sa nature humaine tous les trésors de sa nature divine...

b) En rendant continuellement gloire à son Père, et en faisant remonter jusqu'à lui la source de sa puissance...

c) Dans sa prédication. En enseignant l'humilité par ses paroles et ses exemples...

d) En traitant ses apôtres, non pas en maître, mais en ami et en frère... Lavement des pieds.

e) Dans sa Passion. Il y prend sur lui tous les péchés des hommes et subit en conséquence, avec le courroux de son Père, tous les mépris et les injures des hommes...

2. Dans sa vie sacramentelle, Jésus-Christ nous donne les mêmes leçons...

a) En continuant ainsi les humiliations de sa vie mortelle...

b) En choisissant pour demeurer au milieu de nous, un état d'abaissement et d'oubli...

c) En y demeurant exposé aux mépris, aux outrages même de ses créatures...

2d Point. — Quelles conséquences pouvons-nous en déduire pour nous ?

Outre les leçons qui se présentent d'elles-mêmes à chaque considération, nous pouvons encore en tirer les leçons suivantes :

a) Que nous devons nous contenter de notre état, tel que Dieu nous l'a fait...

b) Nous devons avoir horreur de tout péché, surtout du péché d'orgueil et de révolte...

c) Nous devons faire le bien uniquement pour plaire à Dieu, et lui laisser le soin de notre réputation...

d) Estimer l'humilité du cœur, et nous efforcer d'y parvenir...

Péroraison. — Sans cette pensée de Notre-Seigneur, toutes les considérations précédentes demeureraient stériles... Demandons donc la grâce de préparer nos cœurs à comprendre les exemples de Notre-Seigneur et la grâce de les suivre.

SEPTIÈME INSTRUCTION.

Et invenietis requiem animabus vestris. Et vous trouverez le repos de vos âmes. (Matth. xi, 29.)

Ce repos, nous le cherchons ici-bas... Nous comprenons que le bonheur est impossible sans le repos de nos âmes....

Cherchons donc à comprendre *en quoi consiste* ce repos, — et voyons les *moyens* de nous l'assurer.

1er Point. — Qu'entend-on par le repos de l'âme ?

Évidemment, il n'est pas question ici du repos de la gloire céleste, ni de celui qui exclut le travail et la souffrance... Ce repos n'est pas de ce monde... Il s'agit de la tranquillité d'une âme qui tend à sa fin dernière sans secousses et sans troubles.

Or, ce qui nous agite, c'est : *a)* Le feu des passions et des désirs inassouvis...

b) Une crainte exagérée de Dieu, notre Maître et notre Juge...

2d Point. — Comment peut-on se préparer à ce repos ?

A. Les gens du monde et les chrétiens infidèles n'y parviendront jamais.

a) Ils cherchent leur repos en satisfaisant leurs désirs, et ces désirs n'en deviennent que plus vifs et plus impérieux...

b) Ils cherchent leur repos sans éviter l'offense de Dieu ; et par là même ils nourrissent la cause du remords, du trouble, de l'inquiétude...

c) La certitude de la mort et l'incertitude de leur avenir les tiennent dans une anxiété continuelle...

B. En Dieu seul se trouve le repos véritable.

a) Il nous le donnera dans l'éternité...

b) Il l'assure, dès maintenant, à notre bonne volonté...

c) Il nous indique lui-même les conditions : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde...*

Conclusion. — Mais pour y parvenir d'une manière pratique, nous devons revenir à l'étude de Notre Seigneur Jésus-Christ. Ce que nous ferons dans notre prochain entretien.

HUITIÈME INSTRUCTION.

Venite ad me, omnes qui laboratis, et onerati estis ; et ego reficiam vos. Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. (Matth. xi, 28.)

1er Point.

Pour bien comprendre comment nous devons trouver notre repos dans le Cœur de Jésus, présent au Très Saint Sacrement, rappelons-nous comment se partagent les chrétiens qui ne sont pas parvenus à trouver le repos de leurs âmes.

A. Il en est qui se trompent, comme nous l'avons dit, sur la nature de ce repos. En le cherchant dans la satisfaction de l'orgueil et de la sensualité...

B. D'autres estiment la douceur et l'humilité, et luttent contre eux-mêmes, mais sans arriver à la victoire...

C. D'autres pratiquent ces vertus, mais la vue de leurs imperfections les décourage. Ils redoutent les jugements de Dieu...

2e Point.

Comment ces trois catégories peuvent-elles arriver au repos ?

A. La première doit dissiper ses illusions, en écoutant Jésus qui lui dit : Apprenez de moi... c'est-à-dire, puisque j'ai choisi la douceur et l'humilité, moi qui vous enseigne le vrai chemin du bonheur, comprenez bien que vous ne trouverez pas le bonheur et le repos autrement...

B. A ceux qui luttent, mais n'ont pas la force de vaincre, Jésus dit : Venez à moi, c'est-à-dire, comptez sur ma grâce, pourvu que vous preniez les moyens de l'obtenir. S'il vous était impossible de devenir doux et humbles, je ne vous y inviterais pas...

C. A ceux qui tremblent devant lui, Jésus dit avec bonté : Pourquoi me craindre ? Ne suis-je pas doux et humble de cœur ? Si vous aimez votre Sauveur, vous n'avez pas à redouter en moi le Juge...

3e Point.

Quels sont les moyens pratiques de trouver Notre-Seigneur ?

Puisque le Cœur de Jésus est réellement présent comme sa sainte humanité tout entière, au Saint Sacrement de l'Eucharistie, et qu'il nous donne continuellement, avec la promesse de son secours, l'exemple de la douceur et de l'humilité, c'est là que nous devons puiser ces vertus, et par là nous assurer le repos de l'âme.

a) Visitez souvent Jésus dans son Sacrement, et vous comprendrez sa douceur et son humilité...

b) Priez le Cœur de Jésus dans son Sacrement, et il vous donnera le courage de la douceur et de l'humilité...

c) Par la sainte communion, recevez souvent le Cœur de Jésus, et il vous communiquera sa douceur et son humilité...

Péroraison. — Si vous êtes fidèles à vous unir à lui, le repos que vous sentirez dans votre conscience sera le prélude de votre bonheur pour l'éternité.

SERMONS POUR UNE SEMAINE DU MOIS DE MARIE

SERMONS POUR UNE SEMAINE DU MOIS DE MARIE.

1. — CULTE DE LA SAINTE VIERGE.

Beatam me dicent omnes generationes, quia fecit mihi magna qui potens est. Toutes les générations me proclameront bienheureuse, car le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. (Luc. I, 48, 49.)

Ces paroles ont été prononcées, il y a dix-huit siècles, par une humble vierge... Voyez comme elles se sont réalisées... N'eussions-nous pas d'autres preuves de la divinité de la religion, celle-ci pourrait nous suffire... Mais ce n'est pas aujourd'hui notre but d'insister sur ce point. Raffermissons-nous dans le culte de Marie. — Voyons quelle est la *convenance de ce culte* — et quel doit être son *exercice pratique*.

1er Point. — Convenance du culte de Marie.

Nous pouvons dire que le culte de Marie est de nécessité *personnelle* — et de nécessité *sociale*.

A. Nécessité personnelle du culte de Marie. — *a)* Dieu en se choisissant Marie pour mère, l'a élevée au-dessus de toutes les créatures... Si chacun de nous doit à Dieu le respect et l'honneur, il est évident que tout homme doit respecter et honorer la Mère de Dieu.

b) Mais Dieu a voulu de plus que Marie fût en quelque sorte un instrument nécessaire à notre salut.

Il l'a consultée par l'intermédiaire de l'ange, avant d'opérer en elle le mystère de l'Incarnation...

Il a voulu naître de Marie et dépendre d'elle comme tous les enfants dépendent de leur mère...

Il a voulu nous confier à Marie, en confiant à cette Mère son disciple bien-aimé qui nous représentait tous...

Cela posé : *a)* Comment Dieu pourrait-il répandre l'abondance de ses grâces sur celui qui n'honorerait pas sa Mère ?...

b) Comment Dieu repousserait-il celui qui témoigne à sa Mère un sentiment spécial de respect et d'amour ?...

Nous pouvons donc conclure : *Le salut de chaque chrétien est intimement lié au culte qu'il rend à Marie...*

B. Nécessité sociale du culte de Marie. — *a)* La société moderne veut chasser Dieu de son sein... Or, Dieu a pris sa place dans la société humaine par l'Incarnation, dont Marie a été le principal instrument... Ne pouvons-nous pas conclure qu'il ne demeurera dans la société que grâce à Marie ?... qu'il n'y rentrera pas, sinon par Marie ?...

b) La race humaine a été perdue par Ève... C'est pourquoi dans l'ancien monde la femme vivait dégradée et avilie... Dans la société actuelle, la femme ne peut ni conserver ni récupérer sa dignité, sinon par Marie...

Donc le culte de Marie est de nécessité sociale...

IIe Point. — Exercice pratique du culte de Marie.

A. Ce doit être un *culte d'honneur.*

a) Lorsque nous sommes seuls, honorons Marie dans nos pensées... nos paroles... nos actions...

b) En public, honorons-la en rehaussant la splendeur de son culte, en décorant son sanctuaire...

B. Ce doit être un *culte de confiance.*

Puisque Dieu a lié nos destinées à nos rapports de confiance et d'amour envers Marie, nous devons :

1° L'invoquer dans toutes nos nécessités temporelles et spirituelles...

2° Porter les autres à recourir souvent à elle...

C. Ce doit être un *culte d'amour.*

L'amour, comme dit l'adage, trouve des semblables ou bien il en fait. Si nous aimons Marie ; *a)* Nous bannirons de nos cœurs tout ce qui lui déplaît, tout ce qu'elle a détesté, méprisé... *b)* Nous les ornerons de tout ce qui constitue la beauté de Marie : l'éclat des vertus... Nous nous efforcerons de croître toujours en grâce...

Péroraison. — Plus nous nous rapprocherons de Marie, plus nous nous rapprocherons de Dieu.

---

2. — PREMIER FRUIT DE LA DÉVOTION A MARIE.

CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. (Luc. I, 38.)

Bien que la vie de la Sainte Vierge ne soit qu'une série d'actions réglées d'après la volonté divine, il est surtout trois circonstances où elle nous donne une salutaire leçon par la manière dont elle accepte la conduite providentielle.

1er Point.

Lors du mystère de l'Incarnation, l'ange la salue, lui annonce sa grande mission, lui promet la maternité divine. Le mystère s'accomplit, lorsque, rassurée sur la conservation de sa virginité, elle s'incline en disant : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum...*

La conformité à la volonté de Dieu est donc *l'origine de la grandeur* de Marie.

Pour nous, il n'est point de véritable grandeur en dehors de cette volonté... Depuis combien de temps Dieu attend-il, peut-être, cet abandon à sa Providence pour nous tirer d'une honteuse médiocrité, et commencer l'édifice de notre sanctification !

2e Point.

La perte de Jésus dans le Temple, prélude de la séparation qui devait enlever à Marie la présence sensible de Jésus prêchant son Évangile...

Pourquoi Dieu a-t-il imposé à Marie cette séparation prématurée ? Parce qu'il voulait l'exercer dans l'abnégation et le dévouement, et rendre ainsi son amour plus saint et plus pur...

Cette acceptation des desseins de Dieu est *la condition des mérites* de Marie.

Dieu ne nous impose-t-il pas quelque sacrifice ?... Pourquoi nous prive-t-il de certaines affections ? Pourquoi nous refuse-t-il les consolations sensibles, sinon pour augmenter nos mérites ? Acceptons-nous cette conduite de la Providence ?

3e Point.

Lors de la mort de Notre-Seigneur : *Ecce filius tuus.* Cette parole indique pour Marie le commencement de son apostolat, les soins qu'elle doit donner à l'Église naissante, à partir du moment où son divin Fils sera retourné dans le ciel.

La condition de l'efficacité de cette mission est donc la souffrance endurée au pied de la Croix, endurée de longues années encore en l'absence de Jésus.

Nous-mêmes, pouvons-nous faire quelque bien dans notre famille, dans la société, dans l'Église, si nous n'avons pas appris à souffrir ?...

Nous conformons-nous à ce travail de Dieu dans notre vie ?...

Péroraison. — Demandons à Marie de nous obtenir cette triple conformité à la volonté de Dieu.

3. — DEUXIÈME FRUIT DE LA DÉVOTION A MARIE.

AMOUR DE JÉSUS.

Mihi vivere Christus est, et mori lucrum. Ma vie, c'est le Christ ; mourir est pour moi un gain. (Phil. I, 21.)

On reproche parfois aux serviteurs de Marie d'oublier Notre Seigneur Jésus-Christ et de le mettre à la seconde place... Reproche absurde ! Marie ne peut que nous conduire à Jésus, et nous conduira infailliblement à lui. En effet :

1er Point. — Marie est complètement à Jésus.

A. Elle n'a vécu que pour Jésus. — Voyons comment toute sa vie se résume en Jésus.

a) Son enfance... Sa vie dans le Temple la prépare à recevoir Jésus...

b) Elle devient la mère de Jésus...

c) Dans la vie pauvre et cachée à Nazareth, elle prend soin de Jésus... Elle le rend capable d'accomplir sa mission...

d) Pendant la vie publique de Jésus, elle le suit de loin et appelle sur son œuvre les bénédictions du Père céleste...

e) Pendant la Passion, à la mort de Jésus, elle se rapproche de lui, pour le consoler par ces preuves de son dévouement...

f) Pendant le temps qui s'écoule entre la résurrection et l'ascension, elle se réjouit pleinement de la gloire de Jésus...

g) Enfin, sa vieillesse sur la terre n'a d'autre raison d'être que le bon plaisir de Jésus, qui la donne pour protectrice à l'Église naissante... Oui, Marie a toujours été pendant sa vie terrestre complètement à Jésus...

B. Et maintenant que Marie est au ciel auprès de Jésus, comment en serait-il autrement ? Ne lui rend-elle pas toute la gloire qu'elle reçoit... N'inspire-t-elle pas à tous ceux qui l'invoquent la foi en Jésus, la confiance en Jésus, l'amour pour Jésus ?

2d Point. — Jésus est tout pour Marie.

Non seulement la vie de Marie n'a pas d'autre raison d'être que Jésus, mais Jésus s'est donné tout entier à Marie et a pénétré son existence tout entière.

a) Pendant son enfance, il a été la joie de Marie... Bethléem... Nazareth...

b) Dans les épreuves (mort de saint Joseph), Jésus a été la force de Marie...

c) Dans les sacrifices mêmes qu'il lui a imposés (séparation d'abord temporaire, puis continuelle)... il l'a toujours consolée et soutenue par des grâces particulières...

d) Pendant sa vieillesse, il a élevé son âme au plus haut degré d'amour qui soit possible sur la terre... Il l'a nourrie sans cesse du pain eucharistique... Enfin, il est maintenant dans le ciel sa gloire et son bonheur. Comment donc Jésus refuserait-il à Marie la grâce de nous unir de plus en plus intimement à lui ?

Péroraison. — Si nous voulons aimer Jésus, aimons Marie... invoquons Marie... imitons Marie... Le Fils et la Mère sont inséparables l'un de l'autre.

4. — TROISIÈME FRUIT DE LA DÉVOTION A MARIE.

RÉSIGNATION DANS LES PEINES.

O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus. (Thren. I, 13.)

Mes Frères, quand on se rappelle l'histoire de la Sainte Vierge et que l'on étudie son existence, il est impossible de n'être point frappé des cruelles épreuves par lesquelles Dieu l'a fait passer. Et puisque nos propres épreuves peuvent être pour nous ou des causes de révolte contre Dieu ou des sources abondantes de mérites, c'est surtout dans les circonstances où nous avons à souffrir que nous devons rendre notre dévotion envers Marie sérieuse et pratique.

1er Point.

Nous apprendrons à *accepter la douleur* en voyant comment Marie l'a acceptée.

Si nous jetons un coup d'œil sur sa vie, nous y trouverons réunies toutes les douleurs.

En effet, comme nous l'avons dit, la vie de Marie est la vie de Jésus, et celle-ci n'a été exempte d'aucune souffrance. Ces souffrances, si nombreuses et si diverses, nous pouvons les résumer en trois chefs :

a) La prévision de l'avenir. — Elle empoisonna l'existence de Marie, dès que Dieu lui eut révélé la maternité divine et les conséquences qui devaient en dériver...

b) L'amertume du présent. — A chaque époque de sa vie, en dehors de ses peines spéciales, Marie a souffert de voir Dieu offensé, son divin Fils méconnu, les inspirations du Saint-Esprit méprisées par la presque universalité des hommes...

c) La tristesse du passé. — Au fur et à mesure qu'elle avançait dans la vie, s'accumulait dans le cœur de Marie le souvenir des peines endurées... Telle fut sa vie jusqu'au moment où son âme quitta son corps mortel...

Oserions-nous comparer nos souffrances à celles de Marie, soit pour la profondeur, soit pour le nombre, soit pour la continuité ? Acceptons-les donc...

2d Point.

Nous apprendrons *la manière de souffrir* en voyant comment Marie a souffert.

Un mot caractérise la conduite de Marie : c'est l'héroïsme le plus élevé...

a) Marie souffre sans se plaindre. — Peu de paroles de cette sainte Mère nous ont été conservées... Mais, excepté le doux reproche adressé à Jésus dans le Temple, et encore Marie semble-t-elle avoir parlé au nom de saint Joseph plus qu'en son propre nom, nous ne trouvons nulle part dans l'Évangile la moindre mention, nous ne dirons pas, de ses murmures, mais même de ses souffrances...

b) Elle souffre sans se laisser abattre. — Marie ne cesse jamais d'accomplir son devoir jusqu'à la mort de Jésus... Jusqu'à son propre trépas, ses souffrances ne l'empêchent jamais de donner l'exemple de toutes les vertus...

c) Elle souffre sans se chercher elle-même. — C'est-à-dire, sans se replier sur elle-même... sans mendier les consolations extérieures... Telles ont été les souffrances de Marie ; telles ont été celles des saints marchant sur ses traces...

Faisons un retour sur nous-mêmes, et demandons-nous si nos douleurs sont : *a)* silencieuses... *b)* actives... *c)* désintéressées...

Péroraison. — Prière à Marie, que nous voyons debout au pied de la croix.

5. — QUATRIÈME FRUIT DE LA DÉVOTION A MARIE.

LE COURAGE ET LA CONFIANCE.

Salutem ex inimicis nostris, et de manu omnium qui oderunt nos. Il nous délivrera de nos ennemis et des mains de tous ceux qui nous haïssent. (Luc. I, 71.)

Après la souffrance, c'est la lutte qui, sur la terre, nous enlève le repos et nous fait trembler pour notre avenir... Mais si la dévotion envers Marie nous apprend à souffrir, elle ne nous enseigne pas moins à *lutter* — et à *triompher*.

1er Point.

Que nous faut-il pour combattre avec courage ? Nous voulons être convaincus de la possibilité de la victoire... Eh bien, c'est ici que le souvenir des victoires de Marie pourra être spécialement efficace... Le danger vient pour nous de notre nature, — du démon — et du monde...

Or, *a)* Marie est la nouvelle Ève... Elle est venue réparer la faute de notre première mère... Préservée de la tache originelle, exempte de tout péché, enrichie de toutes les vertus, comment n'aiderait-elle pas ses enfants à se vaincre eux-mêmes, à triompher de leur nature perverse ?...

b) Marie est la mère de ce Jésus dont la passion et la mort ont renversé le trône du démon... Que pouvons-nous craindre de l'ennemi infernal, si nous avons avec nous Marie, la mère de Jésus ?

c) Marie est la reine de l'Église, de cette Église qui, à travers les siècles, demeure inaccessible aux fausses doctrines du monde... Et cette Église même attribue à Marie sa victoire sur toutes les hérésies... Unis à cette reine, ne sommes-nous pas assurés de préserver notre âme de toutes les maximes fatales qui pourraient la séduire ?

2d Point.

Pour combattre avec courage, que pouvons-nous vouloir de plus engageant que la perspective d'un triompbe éclatant, la perspective d'une abondante récompense, d'un immense bonheur ?

a) Nous venons de voir le triomphe de Marie : disons-nous qu'il doit être, qu'il sera le nôtre...

Nous pouvons compter sur elle ; et, si nous l'imitons dans sa confiance en Dieu, nous serons invincibles...

b) La récompense qui nous est promise n'est autre que Dieu même. Jésus, le Dieu fait homme, doit nous donner son royaume et sa personne... Comment en douterions-nous, lorsque Marie elle-même tient Jésus entre ses bras, qu'elle nous le montre, qu'elle reçoit sur ses genoux son corps détaché de la croix, qu'elle le voit monter au ciel, qu'elle y monte elle-même ?...

Cette récompense, il nous faut sans doute la mériter ; mais ne sommes-nous pas sûrs de l'obtenir, si nous suivons Marie ?...

c) Un immense bonheur nous attend. — Nous ne pouvons nous en faire une idée ; mais en voyant Marie proclamée reine des anges et des saints, en la contemplant près du trône de l'adorable Trinité, nous comprenons combien Dieu, dans le ciel, est généreux pour ceux qui l'ont aimé sur la terre... Marie, ici-bas, a tout sacrifié pour Dieu... Dieu, en retour, lui donne le ciel tout entier, les anges, les saints et les hommes... Y a-t-il quelque chose que nous puissions refuser à Dieu, lorsqu'il s'agit d'obtenir un semblable bonheur ?

Péroraison. — Il ne suffit pas de comprendre ces vérités, il faut les mettre en pratique : que tel soit le résultat de toutes ces prédications... Demandons cette grâce par l'intercession de Marie.

6. — LES DOULEURS DE MARIE.

Cui exæquabo te et consolabor te, Virgo filia Sion? Magna est enim velut mare contritio tua. A qui vous comparerai-je, ô fille de Sion ? Comment vous consolerai-je ? Le débordement de vos maux est semblable à la mer.

(Thren. II, 13.)

C'est au paradis terrestre que la sentence condamnant l'homme à la douleur a été prononcée... Cette sentence pèsera sur le monde jusqu'à la fin des siècles... Mais en venant souffrir lui-même, Dieu nous fait de la douleur, en même temps qu'un moyen d'expiation, un instrument de mérites... Enfin, il a voulu mettre au sein de l'humanité même un puissant encouragement et une consolation sérieuse au milieu de nos douleurs : c'est Marie.

Voyez-la au pied de la croix... Vous pouvez dire hardiment :

Voilà la personnification de toutes les douleurs humaines.

Voilà la sanctification de toutes ces douleurs.

Voilà le refuge de l'humanité dans toutes les douleurs qui l'accablent.

1er Point. — Marie, personnification de la douleur.

A. Pendant presque toute sa vie elle a eu des *pressentiments* douloureux... Elle connaissait les Écritures... De plus, Dieu la préparait, depuis son enfance, au rôle qu'elle devait remplir.. A partir de l'Annonciation, elle ne goûta plus jamais de joie sans mélange...

B. Marie a connu par expérience toutes les *douleurs réelles*. — Il nous suffit d'énumérer quelques-unes de ses épreuves. *a)* A la naissance de Jésus : pauvreté. *b)* Lors de la présentation au temple : prophétie cruelle de Siméon. *c)* Lors de la fuite en Égypte : l'exil. *d)* Lors de la perte de

Jésus à Jérusalem : angoisses du cœur. *e)* Lors de la séparation de Jésus commençant sa mission : isolement. *f)* Au cours de la prédication de Jésus : calomnies, haines, etc., qui s'attaquent à lui, et viennent assaillir le cœur de sa Mère.

C. Elle a senti le *paroxysme de la douleur*, alors qu'elle se trouvait près de la croix où mourait son Fils...

Ici toutes les douleurs de son Fils sont les siennes : douleurs du corps, douleurs de l'âme, douleurs du cœur... Que n'éprouva-t-elle pas quand elle l'entendit s'écrier : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Elle ne pouvait rien faire pour le soulager...

Au bout de ses souffrances, elle voit la séparation, résultat de la mort de Jésus. Et c'est Jésus lui-même qui prononce la sentence : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum...*

Elle n'ignore pas que toutes ses souffrances, aussi bien que celles de son Fils, seront inutiles pour un grand nombre d'âmes...

D. Marie a éprouvé *le souvenir douloureux*. — Après la mort de Jésus et la courte joie de la résurrection, elle reste encore sur la terre pendant une quinzaine d'années... Quelle est cette vie, sinon un long souvenir douloureux ?...

Nous pouvons conclure : personne parmi les enfants d'Adam n'a concentré dans son cœur pareilles souffrances.

2e Point. — Marie, modèle de la sanctification de la douleur.

Deux qualités de notre divine Mère aux prises avec la souffrance, réclament notre attention et demandent à être reproduites dans notre vie.

A. La résignation. — Marie souffre tout sans plainte ni murmure. Elle conserve dans son cœur, comme dit l'Évangile, tout ce qui se passe et elle y réfléchit : mais c'est pour répondre de mieux en mieux aux desseins de Dieu.

B. La fidélité. — Quelque grande que soit sa douleur, Marie ne néglige l'accomplissement d'aucun de ses devoirs. Elle est toujours la Vierge fidèle.

Pendant la première partie de la vie de Jésus, elle lui donne tous les soins que réclame son enfance...

Pendant les prédications de Jésus, elle le suit de loin, sans l'importuner ; mais toujours prête à répondre à son appel...

Pendant la Passion, elle lui donne, à défaut d'autres consolations, le spectacle de son dévouement maternel...

Après l'ascension de Jésus, elle devient la mère et le guide des apôtres et des premiers fidèles...

3e Point. — Marie est notre consolation et notre soutien dans la douleur.

A. Quelle leçon de voir la Vierge immaculée soumise par Dieu, sans les avoir méritées, à des douleurs mille fois plus cruelles que les nôtres !

B. Quelle consolation de penser qu'une mère aussi bonne, aussi miséricordieuse que Marie, compatit sans cesse à nos peines !

C. Quel encouragement n'est-ce pas de voir Marie, Reine des martyrs, élevée au plus haut des cieux, et de penser que nous-mêmes nous méritons par nos souffrances un semblable bonheur ?

D. Quel encouragement encore de savoir que Marie prie pour nous, et que par son intercession nous obtiendrons la grâce de souffrir saintement !

Péroraison. — *Regina martyrum, ora pro nobis.*

SEPT CONFÉRENCES

SUR LES

LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

(LA SAINTE VIERGE COMME REINE)

SEPT CONFÉRENCES

SUR LES

LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

(LA SAINTE VIERGE COMME REINE)

I. — MARIE, REINE DES ANGES.

Ingressus angelus ad eam, dixit : Ave, gratia plena, Dominus tecum ; benedicta tu in mulieribus.

(Luc. I, 28.)

Dans ce fait extraordinaire que nous nommons l'Annonciation il ne faut pas seulement admirer les abaissements du Verbe de Dieu : il faut aussi y considérer les grandeurs de Marie. Voilà une humble vierge, inconnue du monde... Un ange, un archange descend vers elle, et s'incline avec respect, en lui disant : *Ave, gratia plena.* Quelle est donc en Marie la grandeur qui commande ce respect à l'envoyé céleste ? Comment une créature humaine a-t-elle droit à ce salut, à ces hommages ?

Et ce n'est pas là un hommage passager. Depuis des siècles l'on entend résonner sur tous les points de la terre, avec la salutation angélique, cette glorieuse invocation qui de la part des hommes répond au salut de l'ange : *Regina angelorum, ora pro nobis !*

Demandons-nous *comment* Marie est véritablement la Reine des anges, — et ce que ce titre si beau que nous lui donnons, renferme d'*obligations pour nous.*

I.

Reine des anges ! Qui ne voit combien ce titre de Marie l'exalte et la glorifie ? L'Écriture sainte est pleine de la grandeur, de la puissance des anges. Michel, *Quis ut Deus !* Gabriel, *Virtus Dei ;* Raphaël, *Medicina Dei...* Placerons-nous Marie au-dessus d'eux ? Oui, parce que Marie est la Reine des anges. Et en disant cela, nous n'exagérons pas. Marie est en effet la reine des anges — *par sa dignité, — par sa puissance, — par ses vertus.*

REINE DES ANGES PAR SA DIGNITÉ. — La dignité de Marie nous est suffisamment connue ; elle se résume en un mot, mot sublime : Marie est la Mère de Dieu. Saint Paul compare dans son épître aux Hébreux la dignité du Sauveur à celle des anges, et il s'écrie : *Tanto melior angelis effectus quanto differentius præ illis nomen hereditavit* (Hebr. I, 4). Mais ces paroles peuvent toutes s'appliquer à la Sainte Vierge. Elle aussi a reçu un nom qui dépasse toutes les appellations qui peuvent être décernées aux anges : le nom de Mère de Dieu. Cette idée n'est pas de moi. Je l'ai trouvée chez saint Bernardin de Sienne. *Sicut Filius Dei*, dit-il, *sedet a dextris majestatis in excelsis, tanto melior angelis effectus quanto differentius præ illis nomen hereditavit, quod nomen est ut sit vere Deus per gratiam unionis, sic et mater Domini nostri Jesu Christi, gloriosa Maria, tanto melior est angelis effecta quanto præ omnibus creaturis hereditavit ut obtineret divinissimæ matris nomen.* Et le pieux Proclus, archevêque de Constantinople *(Laudatio in sanctam Virginem)*, développe cette idée : *Cœli quidem enarrant gloriam Dei, angeli metu inserviunt, archangeli tremore adorant, Cherubini non ferentes gloriam contremiscunt, Seraphini circumvolantes propius accedere non audent, verum cum tremore clamant Sanctus, sanctus, sanctus...* Mais Marie ? *Dei Filium, filium suum, et suum Deum ac Dominum, secura et gaudens tota cordis lætitia amplectitur. Quem omnis creatura cum timore atque tre-*

more laudibus celebrat, eum sola hæc inexplicabili ratione thalamo excepit. Oh ! combien elle l'emporte sur les anges !

Reine des anges par sa puissance. — Nous touchons déjà au second titre de la royauté de Marie sur les anges : la puissance. Quelle comparaison peut-on faire entre la mère du roi et les serviteurs du roi ? Et si Marie est mère de Dieu, elle doit l'avoir emporté en puissance sur les anges dès sa vie mortelle. Voyons s'il en est ainsi.

Nous montrions, au commencement de cet entretien, l'archange Gabriel traitant Marie avec tant de déférence. Pourquoi en agit-il ainsi ? N'est-ce pas parce qu'il se trouve en présence d'une puissance supérieure à la sienne ? Plusieurs Pères de l'Église remarquent que partout dans l'Ancien Testament les anges nous sont montrés apparaissant aux hommes avec autorité et que toujours les hommes leur témoignent de la vénération... Ici, c'est tout l'opposé. Les mêmes Saints Pères nous affirment que Marie était habituellement entourée par les anges comme d'une garde d'honneur. C'est aussi aux anges qu'ils prêtent le ministère d'avoir porté au ciel, comme en lui servant de trône, le corps de leur reine.

Et la puissance de Marie au ciel, pouvons-nous douter un instant qu'elle ne surpasse sans comparaison celle des anges ? Voyez la splendeur qui au ciel environne Marie. Le livre de Job assimile les anges aux étoiles. *Ubi eras, cum me laudarent simul astra matutina et jubilarent omnes filii Dei ?* Cette même Écriture sainte nomme Marie *pulchra ut luna, electa ut sol.* Faites la comparaison. A l'exemple de saint Jean Chrysostome et de saint Pierre Damien, comparez l'éclat des étoiles à celui de la lune, puis à celui du soleil. La lune commence par surpasser les étoiles, sans toutefois les effacer : le soleil les fait complètement disparaître.

Voulez-vous juger de la puissance de Marie sur la terre ? Comptez les sanctuaires que la reconnaissance des peuples lui a bâtis, et dans chacun de ces sanctuaires voyez

l'Église catholique approuvant les images qui nous représentent les anges prosternés avec le plus grand respect devant Marie comme devant leur reine !

Reine des anges, par sa dignité et par sa puissance, Marie est encore leur reine par ses vertus.

Reine par ses vertus. — Qui de nous ignore que la Sainte Vierge est une merveille de vertus ? Ce qui détruit la vertu en nous, c'est le péché. Marie n'eut jamais rien de commun avec ce monstre détestable. Elle fut exempte du péché originel et ne commit jamais, non seulement de péché mortel, mais pas même le moindre péché véniel. Quelle terre féconde ne sera pas l'âme de Marie, du moment que Dieu aura commencé à y semer toutes les vertus ? Cette âme est une terre sans ronces et sans épines. Sur elle se répand la chaleur bienfaisante de l'amour de Dieu, et la rosée de la grâce la pénètre. Et puis Marie coopère continuellement aux grâces qu'elle reçoit. Aussi saint Anselme nous dit : *Intemerata, prorsusque pura Virgo Deipara, honoratior Cherubim, sanctior Seraphim, et sine comparatione ceteris omnibus superis exercitibus gloriosior.* Oui, indépendamment de leur nombre, de leur éclat, les vertus de Marie l'emportent sur celles des anges. Pourquoi ? Parce que Marie est une créature humaine. Elle a un corps, et bien que ce corps soit exempt des désordres de la concupiscence, Marie a un mérite qui ne peut appartenir aux anges, celui de faire hommage à Dieu de son corps aussi bien que de son âme. Une autre raison, c'est que Marie exerce ces vertus dans le monde, et cela pendant de longues années. Elle exerce des vertus que les anges n'ont jamais pu pratiquer, la chasteté, la tempérance, la mortification des sens. Une troisième raison, c'est qu'elle exerce toutes ces vertus au milieu des peines et des tribulations. Les arbres qui résistent à l'ouragan, donnent une preuve de leur force et de la profondeur de leurs racines. Ainsi les vertus de Marie croissant au milieu des orages de la vie présente.

Salut ! reine des anges ! *Ave, regina cœlorum, ave, Domina angelorum !*

II.

Mais nous bornerons-nous à ces considérations toutes spéculatives ? Non ; Marie, reine des anges, attend de nous des *hommages pratiques*. — Nous déduirons ces hommages de cette simple vérité : Marie, reine des anges, est aussi notre reine, mais elle est de plus notre mère. Marie, notre reine et notre mère, attend de nous les hommages qu'elle reçoit des anges ; elle veut voir en nous autant que possible les qualités qui font l'excellence des anges.

Vous le comprenez, il y aurait là matière à des considérations sans fin. Nous devons nous contenter de quelques réflexions générales. Je vous montrerai, d'après le Docteur angélique, saint Thomas, le magnifique tableau de la hiérarchie céleste, et je vous indiquerai comment nous devons le reproduire en quelque manière par le culte que nous sommes tenus de rendre à Marie.

Les serviteurs d'un roi, dit saint Thomas, se partagent en trois catégories. Les uns n'approchent de sa personne que pour recevoir ses ordres ; d'autres font partie de ses conseils ; d'autres enfin vivent dans son intime familiarité. Ainsi en est-il des anges. Serviteurs du roi du ciel, ils se partagent en trois hiérarchies. La première est chargée de l'exécution des ordres divins, la seconde pénètre les mystérieux secrets de ces ordres, la troisième constitue la cour du roi suprême et son entourage.

Dans la première hiérarchie, les Anges sont toujours prêts à exécuter les ordres de leur roi, les Archanges sont chargés spécialement d'annoncer ses volontés, et les Principautés sont préposées aux anges et aux archanges, comme dans une armée bien réglée les officiers inférieurs commandent aux soldats.

Mais montons plus haut, et contemplons la seconde hiérarchie, celle qui participe en quelque sorte au gouver-

nement de Dieu. Pour bien gouverner, nous dit saint Thomas, il faut trois choses : Déterminer les actes à poser, donner la force de les poser, et définir la manière de les poser.

Les Puissances, qui sont le chœur le plus rapproché des Principautés, communiquent à celles-ci la manière dont Dieu veut qu'on exécute ses ordres, les Vertus donnent la force requise pour cette exécution, et les Dominations, éclairées par la Sagesse divine elle-même, ont reçu ce discernement merveilleux qui les fait présider sans erreur possible au gouvernement du monde.

Enfin, dans les profondeurs des cieux, voyez ces esprits supérieurs dont les louanges divines sont la continuelle occupation. Là sont les Trônes, admirant dans une extase incessante les secrets de la nature divine, puis les Chérubins, admis à une connaissance encore plus intime de tous les mystères divins. Au-dessus de tous, unis à Dieu dans un embrasement d'amour, les Séraphins se consument et en même temps prennent sans cesse une nouvelle vie. Telle est l'ordonnance ineffable des phalanges angéliques, autant que peut nous la faire connaître l'exposé de saint Thomas, qui lui-même s'en rapporte à la doctrine de saint Denis l'Aréopagite (1 p. q. 108, a. 6).

Application. — Mais, direz-vous, comment pouvons-nous trouver dans cette contemplation du monde angélique des leçons de conduite ? Vous allez le comprendre. Nous avons dit que les esprits célestes en général remplissent à l'égard de Marie, leur reine, les mêmes fonctions qu'ils remplissent à l'égard de Dieu même, et nous avons ajouté que Marie attend de nous les hommages qu'elle reçoit des esprits bienheureux. Eh bien, à ne considérer que les devoirs généraux de chaque hiérarchie, voyons ce que nous avons à faire pour former à Marie une cour digne d'elle.

Il faut d'abord que nous exécutions ses ordres. Et ses ordres nous sont connus. Les ordres de Marie ne peuvent

être autres que les ordres de Dieu. Ce que Marie nous demande, c'est l'accomplissement entier de toutes nos obligations.

Il faut ensuite participer à ses desseins, entrer dans ses vues. Oh ! que les vues de Marie sont grandes ! Quelle perfection elle voudrait voir en chacun de nous ! Perfection de modestie, de détachement du monde, d'union avec Dieu, d'amour pour Jésus. Nous demandons-nous quelquefois : « Quelles sont à mon égard les vues de ma Mère ? » Mais Marie attend encore que par notre exemple nous travaillions à étendre le règne de Dieu, et que nous y contribuions par de pieuses associations, par des œuvres de zèle. Consultons-nous quelquefois la Sainte Vierge, pour faire ce qu'elle désire en cette matière ?

Enfin pratiquons-nous la vie d'union à Marie ? Son sein maternel est-il notre refuge ? Est-ce à elle que nous recourons dans nos difficultés ? Lui faisons-nous part de nos joies ? Nous réjouissons-nous nous-mêmes de son bonheur et de ses prérogatives ? Oh ! que nous serons heureux, lorsque nous en serons venus là. Alors nous formerons véritablement la cour de Marie, et Marie épanchera sur nous les plus insignes faveurs.

Péroraison. — Le nom d' « ange » est un de ces mots que le monde s'obstine à profaner. Il dit d'une femme : C'est un ange. Dans ses fades cajoleries, il se sert également du mot « Mon ange. » Quant à nous, tâchons d'être réellement des anges : anges de modestie, anges d'obéissance, anges de pureté ; et alors Marie sera vraiment notre Reine et notre Mère, et nous pourrons lui dire en toute confiance : *Regina angelorum, ora pro nobis.* Ainsi soit-il.

II. — MARIE, REINE DES PATRIARCHES.

Hi patriarchæ et cognationum principes qui habitaverunt in Jerusalem. (I Paral. VIII, 28.)

Le livre des Paralipomènes commence par récapituler la généalogie du peuple juif, en la reprenant à Adam et la conduisant jusqu'au retour de la captivité de Babylone. C'est au milieu de cette généalogie que nous lisons les paroles : *Hi sunt patriarchæ.* Qu'entendons-nous par « patriarches ? » Nous entendons par là en général les chefs antiques et vénérables de familles nombreuses. A qui dans l'Église de Dieu s'applique ce titre ? Il s'applique pour la période de l'Ancien Testament aux pères du peuple hébreu, à ces hommes extraordinaires admis à une communication intime avec la Divinité et recevant de Dieu les solennelles promesses de la venue d'un rédempteur. Mais comme l'œuvre de la rédemption se prolonge à travers les siècles, même après la vie mortelle de Jésus-Christ, nous comptons sous le Nouveau Testament d'autres hommes extraordinaires, dépositaires des promesses divines, pères d'une longue postérité de saints : ce sont les fondateurs des Ordres religieux. Eh bien, il me semble voir dans les splendeurs de la gloire Marie s'avancer, entourée de ce brillant cortège. Il me semble que j'entends les anges chanter : *Regina patriarcharum !* Je crois voir cette troupe bienheureuse des patriarches arrêter sur nous ses regards et nous dire : *Memento præpositorum vestrorum.* Souvenez-vous de ceux qui vous ont précédés. *Quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem* (Hebr. XIII, 7).

Voyons donc *comment* Marie est la Reine des patriarches, — et demandons aux patriarches qu'ils *nous apprennent à reconnaître* cette royauté en Marie.

I.

D'après la doctrine de saint Paul, l'Ancien Testament n'est que la préparation et la figure du Nouveau. Le grand dessein de Dieu, la venue du Messie, est le but vers lequel tend toute l'histoire du peuple élu. A partir d'Adam tous les vœux, tous les désirs de l'humanité se portent vers Celui qui doit réparer la chute originelle. Le nom de « Désiré des nations » qu'on lui donne, suffit pour indiquer la place qu'il occupe dans les fastes du genre humain. Or, qui donnera à la terre le Désiré des nations? Comment entrera-t-il dans le monde? N'est-ce pas en se choisissant une mère parmi les filles de Juda? Et Marie sera cette créature privilégiée! Si les patriarches, en songeant au Messie futur, l'adorent déjà en esprit et l'appellent leur roi, quel titre donneront-ils à celle que le Messie appellera sa mère? Ne sera-ce pas le titre de reine?

Bien certainement; mais il y a plus. Les patriarches ont été les figures du Messie. Il y a dans leur vie des traits caractéristiques qui les rapprochent du Sauveur du monde. Que dirons-nous donc, si Marie nous présente les mêmes traits, mais plus vifs, plus éclatants, et non plus comme dans une vue imparfaite de la rédemption, mais dans l'économie de la rédemption elle-même?

De peur de nous égarer, suivons l'Écriture dans l'éloge qu'elle fait des patriarches au livre de l'Ecclésiastique, et que saint Paul renouvelle dans son épître aux Hébreux.

Hénoch plaît à Dieu à cause de sa piété. Il est enlevé au ciel, sans que son corps ait connu la corruption du trépas... Marie n'a-t-elle pas attiré sur elle les regards du Créateur par des titres autrement excellents?

Noé est l'homme resté juste au milieu de la prévarication universelle. Il construit cette arche qui doit sauver le genre humain. Dieu lui montre l'arc-en-ciel comme un gage de réconciliation entre le ciel et la terre. Mais en qui tout cela s'est-il pleinement réalisé, sinon en Marie?

Qui n'admire Abraham devenant par un miracle le père d'Isaac et prêt à immoler ce cher fils sur le mont Moria au premier ordre de Dieu ? Il reçoit la promesse que sa race, plus nombreuse que les étoiles du ciel, remplira toute la terre. C'est avec raison que nous louons ce père qui, dans la vivacité de sa foi, s'impose un si dur sacrifice : mais que dirons-nous de Marie ?

Je passe Isaac et Jacob, devenus les héritiers des promesses faites à Abraham, et j'en viens à Joseph. Joseph est transporté en Égypte, pour en devenir le libérateur. Joseph est chaste et pur au milieu d'une nation perverse. Joseph garde pour la subsistance de ses frères le froment des années d'abondance. Ah ! ce saint patriarche ne fait-il pas partie de la cour de Marie ? N'annonce-t-il pas par ses vertus et par toute son histoire les grandeurs de cette Reine ?

Nous pourrions poursuivre cette énumération ; mais telle que je l'ai présentée, elle suffit à justifier l'Église qui nous montre Marie assise dans tout l'éclat de la royauté au milieu des patriarches de l'Ancien Testament.

Pour vous montrer Marie reconnue comme leur reine par les patriarches du Nouveau Testament, c'est-à-dire par les fondateurs d'Ordres religieux, je n'ai qu'à ouvrir l'histoire de l'Église. En est-il un seul, depuis saint Basile jusqu'à saint Alphonse de Liguori, qui ait négligé de mettre sous la protection de la Mère de Dieu la famille qu'il se sentait appelé à réunir autour de lui pour le service et la défense de l'Église ?

Saint Benoît voue à Marie dès l'âge de sept ans un culte filial. C'est en son honneur qu'il prend l'engagement de quitter le monde. Il lui dédie un des premiers monastères qu'il fonde en Italie. Quelques-uns lui attribuent d'avoir connu cette sainte pratique appelée depuis « le Rosaire, » et qui consiste à saluer la Sainte Vierge de cent cinquante *Ave Maria*.

Peut-on parler de l'ordre de Cîteaux sans songer à saint Bernard, le serviteur privilégié de Marie ?

Saint Norbert reçoit de la Sainte Vierge par le ministère d'un ange l'habit blanc qui distinguera l'Ordre de Prémontré.

Saint Félix de Valois et saint Jean de Matha imposent aux Trinitaires, dès le commencement de leur Ordre, l'obligation de réciter tous les samedis l'office de la Mère de Dieu, et sur les troncs destinés à recueillir les aumônes pour le rachat des captifs ils font peindre Marie détachant les chaînes des malheureux prisonniers à la prière de ses enfants.

Qu'est-il besoin de parler de saint Dominique et des Frères Prêcheurs ? Leur Ordre, fondé sous les auspices de Marie, travaille à la gloire de Marie, et reçoit de Marie elle-même la mission de convertir les Albigeois au moyen du Rosaire.

Faut-il parler de saint François d'Assise et de ses enfants ? Ne savons-nous pas que depuis la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul jusqu'à celle de l'Assomption l'Ordre de saint François observe un jeûne rigoureux en l'honneur de Marie, que la demeure favorite du saint patriarche fut le monastère de la Portioncule situé près de l'église de Notre-Dame-aux-Anges, et qu'il comprit dans une vision mystérieuse que c'était sous la protection spéciale de Marie que le salut de ses religieux serait assuré ?

N'est-ce pas à l'Ordre des Carmes que la Sainte Vierge a confié la propagation du saint Scapulaire ?

Puis-je me taire sur la Compagnie de Jésus, née à Montmartre au pied de l'autel de Marie, et vouée tout entière à son service et à sa gloire ? Marie reçoit à Montserrat l'épée d'Ignace ; Marie à Manrèse lui inspire le livre des Exercices...

Et pour arrêter nos regards sur le dernier patriarche que Dieu a suscité dans son Église, sur le grand Alphonse de Liguori, ne devons-nous pas le compter parmi les plus dévoués de tous les serviteurs de la Sainte Vierge ?

Je n'ai encore rien dit de tant d'Ordres et de communautés de femmes qui non seulement ont Marie pour protectrice, mais encore pour patronne et pour mère, et se glorifient de porter son nom... Nous sommes en droit de conclure que cette royauté de Marie qui commence avec les premiers patriarches, avec les fils mêmes de notre premier père Adam, se continue jusqu'à nous.

II.

Comment devons-nous, à notre tour, *reconnaître cette royauté ?* Pour le comprendre, examinons ce qui forme le caractère distinctif des patriarches, et aussitôt nous verrons ce que Dieu et Marie attendent de nous.

La grande vertu que saint Paul loue dans les patriarches de la Loi ancienne et ce qui fait la gloire des hommes extraordinaires que dans la Loi nouvelle Dieu a faits les fondateurs des familles religieuses, c'est *la foi !* Aussi, lorsqu'on veut désigner une demeure où se sont conservées de nos jours encore les antiques traditions de la foi chrétienne, on dit : Là habite une famille patriarcale. Par contre, hélas ! on a souvent sujet d'ajouter tristement que ces familles patriarcales disparaissent de plus en plus. Oui, la foi diminue au milieu de notre société moderne, si légère, si volage, et souvent si indifférente, pour ne pas dire si impie. Ah ! si la foi se perd, qui donc doit travailler à la conserver, sinon nous, élevés à l'ombre du sanctuaire, nourris du lait le plus pur de l'enseignement chrétien ? Voilà notre devoir : comprenons-le plus en détail.

NOUS DEVONS CONSERVER EN NOUS LA FOI. — Il en est de la foi comme de bien des choses matérielles qui pour se conserver doivent être gardées bien pures et à l'abri de tout mélange... Il nous faut d'abord acquérir des notions très exactes sur les vérités de la religion et donner à l'instruction religieuse toujours et partout la première place. Nous devons aimer à entendre la parole de Dieu et

revoir assidûment ce que nous avons appris, de peur de l'oublier.

Nous devons encore éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourrait compromettre en nous ou dans les autres la pureté des croyances : lectures, conversations, fréquentations. Ne nous fions pas à nous-mêmes ; ne prétendons pas facilement avoir des raisons légitimes pour prendre connaissance de ce que l'on invente tous les jours contre la religion... C'est sur cette science des choses de la foi, comme sur un fondement solide, que doit s'élever l'édifice de notre vie chrétienne.

Nous devons vivre de la foi. — Vivre de la foi, c'est se conduire d'après des motifs de foi, c'est envisager les choses, non pas au point de vue temporel et passager, mais au point de vue spirituel et éternel. Cette vie de foi se montre surtout en trois circonstances :

Dans les combats. — Nous avons tous à combattre. Nous avons à combattre contre nos mauvais penchants, contre les séductions et les plaisirs du monde, contre les attaques du démon, cet ennemi acharné qui cherche partout à nous nuire. Celui qui vit de la foi, ne s'arrête pas à considérer les attraits du mal, mais il s'arme du bouclier des vérités éternelles. Il se rappelle la présence de Dieu, la fin de l'homme, les souffrances du Sauveur. Il a horreur du péché, comme on a horreur d'un serpent.

Dans les douleurs. — Les douleurs sont ou des châtiments ou des épreuves. Ce sont toujours des occasions de témoigner à Dieu notre amour, de nous unir à Jésus souffrant. Si nous vivons de la foi, nous ne nous permettrons jamais de murmurer contre la Providence. Dans la mort de nos amis et de nos proches, nous adorerons les desseins insondables de la sagesse divine, et nous porterons nos regards vers cet horizon de l'éternité où nous espérons les retrouver un jour...

Dans les joies. — L'homme qui vit de la foi ne s'abandonne pas aux folles joies du monde. Il se contente de s'y

prêter, autant que sa position sociale l'exige. Il a ses joies à lui : joies de la piété, joies de la bienfaisance, joies de la charité, et même joies du sacrifice. Vous comprenez combien cette vie de foi est précieuse. Concluons.

. NOUS DEVONS NOURRIR EN NOUS LA FOI. — La vie de foi dont nous parlons, est un don de Dieu, et les dons de Dieu s'obtiennent par la prière. C'est donc par la prière que nous devons nourrir en nous l'esprit de foi. Nous devons aussi le nourrir par l'exercice, c'est-à-dire en nous habituant à agir par des motifs de foi, et en repassant dans notre esprit par des méditations ferventes ces grands principes chrétiens qui devraient être toujours présents à nos pensées et pénétrer notre vie.

Péroraison. — Que la Reine des patriarches nous obtienne ce don précieux, elle dont l'esprit de foi l'emportait sur celui d'Abraham, d'Isaac, de Joseph, elle dont la foi est demeurée inébranlable malgré la Passion du Sauveur, elle qui règne maintenant avec lui en récompense de sa foi au plus haut des cieux.

III. — MARIE, REINE DES PROPHÈTES.

Effundam Spiritum meum super omnem carnem, et prophetabunt filii vestri et filiæ vestræ. Je répandrai mon Esprit sur toute chair : vos fils et vos filles prophétiseront.

(Joel. II, 28.)

Le titre de « prophète » éveille en nous l'idée d'une chose admirable et extraordinaire. L'esprit de prophétie se prend communément dans le sens d'une communication intime avec la Divinité, par laquelle Dieu découvre à l'homme les choses cachées et surtout l'avenir. Nous

n'examinerons pas pour le moment si cette acception de l'esprit de prophétie s'adapte à tous les textes où les Livres saints se servent de ces mots : ce sera l'objet d'une seconde considération.

Reconnaissons d'abord la haute dignité que l'Église proclame en Marie en la saluant « Reine des prophètes. » et *les droits de Marie à ce titre* glorieux. — Après avoir vu ce que nous devons admirer dans notre Mère, nous apprendrons *ce que nous avons à imiter* en elle, et ce que nous devons lui demander, lorsque nous lui adressons cette invocation que si souvent nous avons sur les lèvres : *Reine des prophètes, priez pour nous !*

I.

A. Marie, attente du monde. — Marie occupe avec son divin Fils le centre des temps. Vers elle tout converge, et c'est d'elle que tout rayonne. Depuis le commencement du monde jusqu'à elle, c'est-à-dire jusqu'à sa naissance et à sa maternité divine, c'est pour elle et pour son Fils que les événements se succèdent et s'enchaînent. Depuis la naissance de l'Enfant-Dieu, Marie est avec le fruit qu'elle a donné au monde, la joie, l'espérance et le salut de l'univers.

Vous aurez appris en d'autres circonstances à remarquer comment le Messie fut tour à tour promis, prédit et figuré ; comment les promesses, vagues d'abord et générales, vont s'éclaircissant toujours de plus en plus; comment le Réparateur, annoncé à Adam, est promis à Abraham comme le plus illustre rejeton de sa race ; comment toutes les particularités de sa famille, de sa naissance, de sa vie sont prédites par les prophètes du peuple juif toujours plus distinctement, jusqu'à ce qu'un jour saint Jean-Baptiste, le montrant de la main, put dire aux Juifs de son temps : Le voici, l'Agneau de Dieu ! *Ecce Agnus Dei !*

Marie, placée à côté du Rédempteur au centre de l'histoire de l'humanité, est avec lui l'attente des nations. Les prophéties des anciens âges la promettent comme lui

à la terre : des figures de plus en plus distinctes annoncent les principaux traits qui doivent la caractériser, jusqu'à ce qu'enfin l'archange Gabriel, descendant du ciel, la proclama Mère de Dieu. Car voyez : dès les premiers jours de la création trois paroles furent prononcées au paradis terrestre au moment de la chute. L'une s'adressait à Adam, l'autre à Ève, la troisième au serpent tentateur. « Je mettrai, fut-il dit à celui-ci, l'inimitié entre toi et la femme, et la femme t'écrasera la tête. » Voilà Marie annoncée au monde, non pas par la voix d'un prophète seulement, mais par la voix du Seigneur lui-même. Marie est en effet cette femme réparatrice que Satan ne compta jamais au nombre de ses esclaves. C'est elle qui de son pied victorieux terrassa frémissant l'ennemi du salut. C'est elle qui ruina sa puissance, en donnant à l'homme un libérateur. La terre s'unit au ciel pour proclamer Marie la Désirée des nations, et Marie elle-même, éclairée par Dieu, reconnaît sa haute dignité. Tous les siècles viennent lui payer un tribut d'hommages. Voyez que de belles figures se succèdent au sein du peuple élu, pour représenter d'avance à l'univers les sublimes prérogatives de sa Souveraine. C'est Sara recevant miraculeusement un fils dans sa vieillesse, comme Marie concevra par un prodige unique son Fils, notre Sauveur. C'est Rebecca couvrant Jacob des ressemblances d'Ésaü pour le présenter à Isaac, comme Marie devait revêtir d'une chair mortelle le Verbe incréé, pour qu'il pût s'offrir à son Père. D'autres figures, plus matérielles pour ainsi dire, s'ajoutent à celles-là. C'est l'arc-en-ciel, paraissant au firmament en signe de paix et de pardon ; c'est la toison de Gédéon couverte de rosée au milieu de la sécheresse ; c'est le buisson ardent qui brûle sans se consumer et dans lequel se repose la gloire du Seigneur : tout comme Marie, intacte au milieu des flammes de la corruption originelle, porte dans son sein la gloire du Très-Haut. C'est la verge desséchée qui fleurit tout à coup, comme Marie, tige de Jessé, produisit par l'opération de l'Esprit-Saint la plus belle fleur de la maison de

David. C'est l'arche d'alliance qui renferme les tables de la Loi ; c'est la baguette miraculeuse qui fait jaillir une source d'eau vive dans le désert ; c'est la nuée bienfaisante aperçue par Élie...

Les prophètes célèbrent Marie dans leurs accents inspirés. C'est elle que David salue, quand il s'écria : *La Reine est assise à la droite du Roi.* Les livres dédiés à la Sagesse éternelle, unissent dans le même éloge cette divine Sagesse et la Mère du Rédempteur. L'Église emprunte les paroles de ces livres dans les prières qu'elle met dans la bouche de ses prêtres en l'honneur de Marie : *J'ai répandu une odeur de parfum comme celui de la cannelle et du baume, une odeur aussi douce que celle de la myrrhe la plus précieuse.* Isaïe prédit ouvertement une Vierge-Mère. *Écoutez,* dit-il, *voici le signe que vous donne le Seigneur : la Vierge concevra et enfantera un Fils qui s'appellera Emmanuel, Dieu avec nous.* Jérémie confirme cette promesse formelle.

Aux paroles prophétiques se joignent les figures vivantes. Le triomphe de Marie sur le péché est figuré par Judith tranchant la tête à Holopherne. Sa préservation est encore figurée par Suzanne échappant par un miracle aux entreprises de deux infâmes vieillards. Voici la mère des Machabées offrant au Seigneur ses fils qu'on immole sous ses yeux, et disant au plus jeune : *Mon enfant, je ne saurais dire comment je suis devenue ta mère.* Or Marie ne vit-elle pas aussi expirer sous ses yeux le Fils que miraculeusement elle avait reçu dans son sein virginal ?

B. Marie prédisant ses propres destinées. — Mais voici qu'a sonné l'heure de la Rédemption. L'archange Gabriel apparaît à la Vierge bénie et lui annonce qu'en elle les prophéties vont s'accomplir. Il s'incline devant elle, il la salue pleine de grâce, il révère en Marie le point où viennent converger toutes les prophéties... Quelques jours plus tard, lorsque la Vierge devenue la Mère de Dieu, visite sa parente, celle-ci à son tour s'incline devant elle avec le plus profond respect, et, divinement inspirée, proclame sa grandeur et sa gloire. En ce mo-

ment, l'humble Marie, qui pour répondre au salut de l'ange n'avait trouvé d'autre parole que celle-ci : *Voici la servante du Seigneur*, adopte tout à coup un tout autre langage. *Mon âme,* s'écrie-t-elle dans un élan de sublime inspiration, *mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu, mon Sauveur, parce qu'il a fait en moi de grandes choses et qu'il a regardé la bassesse de sa servante. Et voici,* ajoute la Reine des prophètes, *voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse !*

Magnifique prophétie ! C'est la seule, il est vrai, que l'Évangile nous rapporte de Marie ; mais elle suffit pour l'élever au-dessus de tous les autres prophètes. Car à cet instant, embrassant d'un regard tous les siècles et tous les pays, elle voyait partout rayonner sa gloire ; partout elle entendait célébrer son incomparable dignité et son ineffable bonheur. Ce n'est qu'en planant à la fois sur les temps et les espaces qu'elle pouvait faire entendre ce cri : *Beatam me dicent omnes generationes !*

D'après Albert le Grand, l'étendue et la magnificence du don de prophétie se mesurent sur le degré d'union à Dieu de celui qui le possède. Mais fut-il jamais créature plus intimement unie à Dieu que celle qui portait dans son sein Dieu lui-même ? Saint Thomas, exposant la même doctrine, ajoute que cette étendue et cette magnificence se mesurent aussi sur le degré d'union à l'Esprit de Dieu. Mais, en ce cas, qui mérita jamais mieux le titre de prophétesse que Marie, l'Épouse très pure du Saint-Esprit ?

En expliquant la prophétie de Marie, les Docteurs de l'Église donnent différents sens à ces paroles : *toutes les générations ;* mais chacune de leurs interprétations s'adapte également bien aux faits qui vérifièrent cette admirable prophétie. Suivant les uns, ces mots signifient : le ciel, la terre et les enfers ; le ciel, dont les bienheureux habitants saluent en Marie celle qui leur en ouvrit l'entrée ; la terre, où nous attendons de Marie notre bonheur et l'éternelle gloire ; les enfers, où alors les âmes des patriarches tressaillaient de joie en apprenant l'incarnation de

ce Messie qui devait terminer leur exil et les introduire à sa suite dans la patrie céleste. D'autres voient dans ces mots : *toutes les générations*, les Juifs et les gentils. Marie n'était-elle pas la Vierge-Mère promise au peuple de Dieu comme le signe de sa délivrance ? Son apparition sur cette terre ne fut-elle pas pour les gentils l'annonce que bientôt la bonne nouvelle, l'Évangile, leur serait apportée ? *Toutes les générations*, cela veut dire, selon d'autres, les vivants, qui honorent en Marie leur protectrice et leur reine ; les mourants, qui invoquent son tout-puissant secours, et les morts, qui dans la patrie bienheureuse chantent sa bonté, sa miséricorde et ses grandeurs. *Toutes les générations*, c'est-à-dire, selon quelques Docteurs, tous les âges et tous les sexes qui forment l'humanité, les vierges et les veuves, les hommes et les femmes, les enfants et les vieillards, tous ces peuples enfin qui, adorant Jésus, honorent aussi sa mère Marie et redisent à Marie les paroles par lesquelles les vieillards juifs acclamaient Judith au jour de son triomphe : *Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de nous tous.*

II.

Après avoir admiré tout ce que le titre de Reine des prophètes a de glorieux pour Marie, cherchons ce qu'il peut *offrir à notre imitation* et ce que l'Église veut nous faire demander par cette invocation : Reine des prophètes, priez pour nous ! — Ce sera l'objet de cette seconde considération, plus pratique peut-être que la première et non moins utile.

L'Écriture ne donne pas toujours au mot « prophète » l'acception relevée et extraordinaire que nous lui avons laissée jusqu'ici. On l'y trouve souvent employé dans un sens plus simple. Saint Jean, dans son Apocalypse, nous dit que, lorsqu'il voulut se prosterner aux pieds de l'ange qui lui avait révélé les mystères de l'avenir, celui-ci l'en empêcha, en disant : Gardez-vous de le faire, car je ne

suis qu'un serviteur de Dieu, comme vous l'êtes vous-même et comme le sont vos frères, les prophètes : c'est-à-dire, tous ceux qui à des degrés différents sont les témoins de Dieu... *fratrum tuorum (fratrum tuorum prophetarum,* Apoc. XXII, 9.), *habentium testimonium Jesu. Deum adora. Testimonium enim Jesu est spiritus prophetiae* (Apoc. XIX, 10)... Saint Paul (I Cor. XIV), comparant le don de prophétie avec celui des langues, qui fait parler à l'homme des idiomes qu'il n'a pas appris ou qui donne à la parole d'un homme d'être comprise de plusieurs personnes de langues différentes, le grand apôtre dit qu'il lui préfère le don de prophétie : et la raison qu'il en donne, est que le prophète « parle aux hommes pour les édifier, les exhorter et les consoler. » Être prophète, ce peut donc être simplement : rendre témoignage à Jésus-Christ aux yeux des hommes par des paroles d'édification, de consolation ou d'exhortation. En effet, les prophètes, sous la loi judaïque, n'annonçaient pas seulement l'avenir : ils enseignaient aussi le peuple ; ils l'excitaient à faire le bien et à fuir le mal ; ils lui rappelaient les promesses divines et les menaces de la colère céleste.

Le don de prophétie *ainsi entendu* se retrouve en Marie dans un degré éminent. Quel magnifique témoignage les paroles qui sortent de sa bouche ne rendent-elles pas à Dieu ! Quel exemple ne nous donne-t-elle pas par ses entretiens, toujours animés de l'esprit de prudence et de charité ! Sept fois seulement l'Écriture nous peint Marie rompant un moment son silence habituel. Nous ne connaissons que sept de ses paroles : mais toutes sont des paroles d'édification, toutes sont pleines de sagesse et de bonté.

La première est une parole de chasteté. Lorsque l'ange vint annoncer à Marie le mystère de sa maternité divine, la Vierge très pure lui demanda : Comment cela se fera-t-il, puisque je me suis liée par un vœu de virginité perpétuelle ? Puis, quand l'ange eut rassuré la crainte virginale de Marie, elle prononça une parole de profonde

humilité, au moment où elle recevait le plus grand honneur qui puisse échoir à une créature : Voici, dit-elle, la servante du Seigneur. L'Écriture nous montre ensuite Marie saluant sa cousine Élisabeth par des paroles d'une tendre charité. En quatrième lieu, aux félicitations de sa parente Marie répond par une parole de reconnaissance envers Dieu : Mon âme, s'écrie-t-elle, glorifie le Seigneur ! Et elle poursuit par une parole de vérité : Le Seigneur a fait en moi de grandes choses... Le Seigneur a confondu les superbes et il a élevé les humbles ; les riches orgueilleux, il les a renvoyés les mains vides, et il a comblé de biens les pauvres ! La sixième parole connue de Marie est une parole d'amour maternel. Mon fils, dit-elle à Jésus qu'elle retrouvait dans le temple, voilà que nous vous cherchons, votre père et moi, depuis trois jours ! Enfin, la septième, prononcée aux noces de Cana, respire la bienveillance et la compassion : Mon fils, ils n'ont plus de vin !...

Et nous, si nous examinons *l'usage que nous faisons de la parole*, pouvons-nous dire que nous suivons les exemples de Marie ? Nos entretiens sont-ils toujours de nature à porter le prochain au bien ? Quand nous parlons, est-ce pour édifier, instruire ou consoler ? Tout chrétien est appelé à rendre témoignage à Jésus-Christ : et si ce témoignage constitue à un certain degré le don de prophétie, pourquoi ne possédons-nous pas un don si excellent ? Ah ! n'est-ce pas parce que les deux principes sur lesquels ce don repose, nous font défaut : la *modération* et l'*union à Dieu ?*

Sans la *modération dans les paroles*, nos conversations ne seront jamais ce qu'elles doivent être. L'Écriture nous en avertit en mille endroits... Celui qui ne pèche pas par la langue, nous dit-elle, est un homme parfait... Les entretiens trop prolongés ne peuvent être qu'irréfléchis, et dès lors il faut s'attendre à ce qu'il s'y glisse quelques paroles inconvenantes. Un proverbe vulgaire, mais plein de vérité, nous assure que celui qui ne sait pas se taire ne saura jamais parler, c'est-à-dire jamais ses discours ne seront

sages, prudents, mûris par la réflexion. Faisons-nous donc une sainte habitude du silence, et, à l'exemple de notre divine Mère, ne le rompons que lorsqu'il y a quelque avantage réel à le faire. Pour acquérir cette modération, cette sage et discrète réserve dans les paroles, il n'est pas de moyen plus excellent que celui dont vous jouissez dans cette maison, où la règle vous prescrit chaque jour certaines heures de silence...

Le second principe, base de la sainteté dans les paroles, est l'union à Dieu, c'est-à-dire l'état d'une âme qui, attachée au Créateur par la forte chaîne de l'amour et de la prière, n'interrompt qu'à regret son doux commerce avec lui. Même dans ses rapports obligés avec les créatures, c'est toujours son Dieu qu'elle regarde ; c'est vers lui qu'elle tend, c'est avec lui qu'alors encore elle converse. Comment les paroles qu'on adresse au prochain, ne recevraient-elles pas l'empreinte de cette disposition habituelle de l'âme ? Demeurez donc unies à Dieu par le saint exercice de la prière ; cherchez fréquemment Dieu dans la sainte communion ; habituez-vous à ne jamais perdre de vue sa divine présence : le Seigneur alors répandra sur vous son Esprit, et vous lui rendrez témoignage, parce que vos paroles, comme celles de Marie, seront pour le prochain des paroles d'édification, d'exhortation et de consolation.

Péroraison. — Et maintenant, je vous le demande, comprenez-vous le texte que j'ai rapporté en commençant : « Je répandrai mon Esprit sur toute chair : vos fils et vos filles prophétiseront ? » Soutenus par l'exemple de notre Reine et la grâce de Dieu, tous nous serons prophètes, parce que tous nous serons les témoins de Jésus-Christ par la sainteté de nos paroles. Et si nous sommes fidèles à lui rendre ce glorieux témoignage devant les hommes, lui aussi au jour du jugement nous rendra témoignage en présence de son Père, et nous fera entrer dans la cité des élus où, prosternés devant Marie, nous recevrons à notre tour la couronne des prophètes.

IV. — MARIE, REINE DES APOTRES.

Erant perseverantes unanimiter in oratione cum Maria, matre Jesu. Ils persévéraient dans la prière avec Marie, la mère de Jésus. (Act. I, 14.)

Pour vous faire voir que Marie est la reine des apôtres, il me suffit de vous mettre sous les yeux ce qui se passait au Cénacle pendant ces jours dont l'Église célèbre en ce temps-ci le souvenir, c'est-à-dire entre l'ascension de Jésus-Christ et la descente de l'Esprit-Saint. Le texte sacré, en nous montrant les apôtres *unanimes avec Marie* à désirer l'Esprit de Dieu, ne nous dit-il pas par là même que Marie était l'âme de cette pieuse assemblée, qu'elle y occupait la place principale, qu'elle y présidait, que tous les honneurs y étaient pour elle ? Ni la raison ni la foi ne nous permettent de croire que les apôtres aient pu laisser confondue dans la foule des saintes femmes et des disciples la mère de celui qui venait de monter aux cieux en leur présence ? Le témoignage de saint Luc faisant mention au livre des Actes de la prière des apôtres unie à celle de Marie, suffit pour nous prouver que dès les premiers jours de l'Église naissante Marie était, en vertu de son titre de Mère de Jésus, le centre de la réunion des chrétiens et que tous, même les apôtres, la vénéraient et l'honoraient comme une reine !

Quand le Saint-Esprit eut communiqué aux premiers fidèles ses dons et ses lumières, ils continuèrent à Marie ces respects et ces hommages. C'est auprès d'elle que les propagateurs de l'Évangile aimaient à se retrouver. Ils venaient lui rendre compte de leurs travaux, de leurs succès, de leurs épreuves. Ils cherchaient auprès d'elle des lumières, des encouragements, de sages conseils. La tradition semble témoigner de cette profonde vénération des apôtres pour la Mère du Sauveur. Elle nous les montre

groupés autour du lit de mort de leur souveraine. Ils avaient été transportés là miraculeusement, pour recevoir ses derniers avis, lui rendre les suprêmes devoirs et attester, à l'arrivée de saint Thomas, que son sépulcre était vide et que son corps virginal avait été enlevé par les anges dans le ciel.

Mais Marie n'est pas seulement la Reine des apôtres par sa qualité de Mère de Dieu ; elle l'est aussi par *son esprit apostolique*. Cet esprit se montre en elle *de deux manières :* la première, la plus simple, a rempli sa vie sur la terre. Elle est accessible à tous. Elle est aussi exigée à différents degrés de tous. La seconde manière est celle que du haut du ciel Marie exerce maintenant. Elle est plus extraordinaire, et Dieu ne la demande qu'à un petit nombre d'âmes d'élite.

I.

L'esprit apostolique dont j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui, n'est autre que la soif du salut des âmes. Vouloir sauver les âmes, travailler à sauver les âmes, c'est être apôtre.

Demandons-nous d'abord s'il y eut jamais une créature associée aussi intimement que Marie à la grande œuvre de la sanctification des hommes. Nous l'avons vu dans nos méditations précédentes : Dieu annonce Marie dès le commencement des temps ; tous les patriarches tournent vers elle leur regard, car elle doit donner à la terre le Sauveur. En prévision de sa mission, Dieu veut qu'elle soit conçue sans péché. Elle vient au monde, et la Sainte Trinité épanche sur elle ses dons les plus précieux. Dès la première aurore de sa raison, Marie dirige ses désirs vers le salut de la race humaine, avant même de savoir qu'elle sera la Mère du Messie. Voyez quel instinct la pousse à se consacrer dès l'âge de trois ans au Seigneur dans son temple. Et là encore, en entendant les prêtres parler du Messie, quels vœux ne formait-elle pas ? Vœux

si ardents, que les Saints Pères n'hésitent pas à dire qu'ils ont hâté la venue du Sauveur ! Et quand le Sauveur fut venu, comment douter que cet esprit apostolique ait continué à se trouver en Marie ? Disons plutôt qu'il anima sa vie tout entière, car la vie de la Sainte Vierge ici-bas ne fut qu'un exercice continuel d'un quadruple apostolat :

apostolat de l'abnégation,
apostolat de la prière,
apostolat de l'exemple,
apostolat de la charité.

L'abnégation, c'est l'oubli de soi, le renoncement à soi-même, le sacrifice que l'on fait de son bonheur personnel au bonheur d'autrui. Se sacrifier ainsi fut toute la vie de Marie. — Vous le savez, la Vierge-Mère fut attendue avec le Rédempteur comme le salut du monde. Les prophètes l'ont annoncée ; les patriarches ont soupiré après sa venue, parce qu'elle était avec son divin Fils l'espérance du genre humain, destinée avec son Fils et par son Fils à sauver le genre humain de la perte éternelle. La mère du Sauveur, associée si intimement au mystère de la rédemption, qui devait s'accomplir au prix des humiliations, des travaux, des souffrances de l'Homme-Dieu, pouvait-elle ne pas avoir sa part de souffrances, de travaux, d'humiliations dans cette grande et laborieuse mission ?

On peut croire que jusqu'à l'apparition de l'archange Gabriel Marie ignora ses destinées. Toutefois il lui était impossible, à elle si versée dans la science des Livres saints, d'ignorer la vie et la mort réservées au Messie. Cependant, lorsque l'ange fut venu apporter à Marie le titre de Mère de Dieu, après qu'il eut rassuré les inquiétudes de sa pureté, l'humble Vierge répondit : Qu'il me soit fait selon votre parole. Et ne croyons pas que par cette réponse Marie n'acceptât que les prérogatives glorieuses de la maternité divine : non, elle savait qu'être la mère du Dieu fait homme, c'était être associée à sa

vie pauvre, à sa vie humiliée, à sa vie souffrante ; c'était être appelée à une perpétuelle immolation. En disant : Qu'il me soit fait, Marie acquiesçait à ce long sacrifice ; elle acceptait toutes les douleurs attachées au titre de Mère du Sauveur. Elle consentait à un véritable martyre par amour pour les hommes, *en vue de les sauver*.

Aussi voyez comme la souffrance s'attache à elle. A peine est-elle devenue la Mère du Rédempteur, que déjà elle est un sujet d'inquiétudes pour son chaste époux. Quelle pénible épreuve pour le cœur de Marie ! Et quel exemple d'héroïque vertu elle nous donne ici, en attendant en silence que le Ciel lui-même explique à Joseph un mystère qui est l'œuvre du Ciel ! Le temps approche où Jésus doit venir au monde : et voici qu'un ordre de l'empereur appelle à Bethléem la divine Mère. S'excusera-t-elle ? Oh non ! Elle part, malgré la longueur et les fatigues de la route, malgré les difficultés que multipliait son état de grossesse avancée. A Bethléem, il lui est donné, il est vrai, de contempler son Sauveur et son Dieu : mais elle le voit dans une étable, dénué de tout et méconnu par ses proches. La naissance du divin Enfant est annoncée aux bergers par les anges, et les mages comme les bergers l'adorent : mais le glaive prédit par Siméon prépare à sa Mère de nouvelles tortures. Elle doit fuir en Égypte avec son précieux fardeau ; il lui faut renoncer aux joies de la famille et de la patrie, pour aller vivre parmi des païens, au sein d'un peuple dont elle ignore et la langue et les mœurs. Revoit-elle la Judée avec son divin Fils, il semble que ce Fils veuille, si je puis me servir de cette expression, torturer son cœur maternel, puisqu'il se cache à sa tendresse pendant trois jours, jours de larmes et de cruelles inquiétudes pour sa Mère. A chaque instant, dans la suite, elle est témoin des obscurs labeurs de Jésus ; et ces labeurs lui rappellent sans cesse les souffrances qui y succéderont et la mort sanglante qui les couronnera ! Trente années s'écoulent de la sorte,

jusqu'à ce qu'arrive cette heure déchirante où Jésus s'arrache des bras de sa Mère et lui fait entendre ces navrantes paroles : Le moment du départ est venu, la volonté de mon Père céleste m'appelle ailleurs. Mère, je vous quitte, adieu ! Marche-t-elle comme les apôtres et les saintes femmes à la suite de Jésus, c'est pour être témoin de ses fatigues, de ses privations, et entendre les calomnies que les pharisiens répandent contre lui. Si elle demande à lui parler, elle reçoit des réponses qui ressemblent à des refus de la reconnaître. Car, comme on dit au Sauveur : « Voici votre mère et vos proches qui sont là dehors, et ils cherchent à vous parler, » il répondit, dit l'Évangile, à l'homme qui lui disait cela : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » Et étendant la main vers ses disciples, il ajouta : « Voici ma mère et mes frères. Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère. » Vous le voyez : Marie dut se soumettre avec une résignation pleine de renoncement aux motifs supérieurs qui dictaient la réponse de son divin Fils. Au temps de la Passion, elle suivra ce Fils bien-aimé à la trace de son sang ; elle le rencontrera sur la route du Calvaire ; elle montera avec lui sur la montagne du suprême sacrifice et se trouvera au pied de sa croix, spectatrice de son agonie et de sa mort. Et lorsque le Rédempteur ressuscité est retourné vers son Père, sa Mère désolée peut-elle le rejoindre ? Non, car sa mission n'est pas encore terminée. Épuisée de désirs, sans cesse elle soupire après l'heure de la réunion : et Dieu cependant la retient pendant treize ans dans l'exil. Elle vivra ainsi, consumée d'amour et forcée néanmoins de se résigner à la volonté divine. Voilà la part que Marie, la co-rédemptrice du genre humain, a eue aux souffrances du Sauveur, voilà la mission de dévouement obscur qu'elle a généreusement accomplie, voilà comment elle est devenue la Reine des apôtres par l'apostolat de la plus complète abnégation !

Elle l'est à un aussi juste titre par l'*apostolat de la prière*. — Marie, qui possédait à un si haut degré l'esprit de prière, Marie, unie toujours par les aspirations de son cœur aux trois augustes personnes de la très sainte Trinité, que désirait-elle, que demandait-elle, sinon la glorification du nom du Seigneur, la réalisation des promesses divines ? Comblée de lumières surnaturelles et de grâces de choix, née d'ailleurs d'une famille sacerdotale, d'une famille de prêtres, elle ne pouvait ignorer que l'heure de la rédemption était proche. Elle appelait cette heure bénie de ses désirs et de ses vœux. Si elle se retira dans le Temple dès l'âge de trois ans, ce fut pour y offrir à Dieu des prières encore plus continuelles et plus embrasées, pour y faire entendre jour et nuit ces ardents soupirs d'Isaïe : Cieux, répandez votre rosée et que la terre enfante son Saveur ! Et quand Marie, par la ferveur de ses supplications, eut attiré le Verbe sur la terre, quand elle fut devenue sa mère, sans doute elle se plut à être auprès de lui la médiatrice et l'avocate des hommes. L'Écriture, il est vrai, ne nous cite qu'un seul exemple de cette médiation, celui de sa prière aux noces de Cana : mais ne devons-nous pas croire que Marie se fit souvent l'intermédiaire entre Dieu et les hommes, elle si pleine de bienveillance et de compassion, de zèle et d'amour ? Dans ses entretiens avec le Sauveur, pouvait-elle ne pas lui parler fréquemment de l'œuvre de la rédemption pour laquelle il était venu ? Lui disait-elle alors que c'était trop de souffrances, trop de travaux, trop de peines ? Ou plutôt ne lui demandait-elle pas de ne pas permettre que tant de souffrances, tant de travaux, tant de douleurs fussent inutiles, de ne pas permettre que les âmes qui lui coûtaient si cher se perdissent éternellement ? Et lorsqu'elle marchait à la suite de Jésus, de ville en ville, de bourgade en bourgade, que disait-elle, que faisait-elle ? Elle priait, elle priait pour ouvrir les cœurs aux paroles de son Fils. Elle suppliait le Père céleste de répandre sur les hommes ses divines

lumières, de les rendre dociles et fidèles aux leçons de Jésus. Elle lui offrait pour la conversion des âmes les fatigues, les peines, les travaux de ce cher Fils. Marie, l'épouse bien-aimée de l'Esprit-Saint, qui s'était plu à l'orner de ses dons, qui s'était donné à elle dans toute sa plénitude, pouvait-elle ne pas demander à cet époux divin d'étendre sa sollicitude sur l'Église naissante, de la couvrir de sa protection, de l'éclairer de sa lumière ? Oh ! oui, n'hésitons pas à le dire : Marie a été apôtre par ses prières, autant que par sa vie de dévouement et d'abnégation.

Elle l'a été aussi *par le bon exemple.* — Est-il nécessaire de le prouver ? Non seulement durant sa vie mortelle son seul aspect et le spectacle de sa vertu entraînaient les âmes vers le bien ; mais aujourd'hui encore, mais jusqu'à la fin des siècles n'est-elle, ne sera-t-elle pas le modèle parfait présenté par Dieu à l'admiration, à l'imitation de tous ? En contemplant Marie, que de cœurs se sont ouverts aux douces influences de la vertu ? Que d'âmes sont entrées dans les voies de la perfection, uniquement parce qu'elles y ont vu Marie ! Voyez quels beaux exemples nous offre sa vie entière ! Quelle pureté, quelle obéissance, quelle humilité ! Quel dévouement ! Quelle générosité au milieu de tant d'épreuves ? Quelle fidélité, quel amour à suivre Jésus dans ses longues courses, quelle assiduité à l'écouter ! Quel courage, lorsqu'il fallut fendre la foule des soldats et des bourreaux pour se rapprocher de Jésus sur la route du Calvaire et gravir avec lui la montagne du sacrifice ! Quelle force d'âme au pied de la croix ! Quelle résignation devant le sépulcre de son Fils bien-aimé ! Oui, Marie est un magnifique modèle des vertus les plus héroïques comme des vertus les plus humbles. A tous son exemple indique la route de devoir.

A cet apostolat de l'exemple, elle a joint *l'apostolat de la charité.* — Son aménité, sa douce bienveillance rendaient la piété et la vertu aimables. Si elle brûlait de zèle pour les âmes que son divin Fils venait racheter, son

cœur débordait aussi de tendresse et de compassion pour le prochain. A peine l'ange lui a-t-il annoncé que sa cousine Élisabeth va devenir mère, elle part en toute hâte. Elle ne se laisse arrêter ni par les considérations de santé, ni par la longueur de la route. Elle va offrir ses services à sa cousine. Elle sait que la présence corporelle du Verbe qu'elle porte dans son sein, sanctifiera l'enfant d'Élisabeth avant qu'il ait vu le jour et remplira d'une joie surnaturelle le cœur de sa parente. Elle vole là où l'utilité du prochain l'appelle. N'est-ce pas un bel acte de cet apostolat de la charité qu'elle exerça pendant tout le cours de son existence ? Ce qu'elle fit aux noces de Cana, elle le fit sans aucun doute dans une foule d'autres circonstances. Elle était l'intermédiaire entre son divin Fils et les malheureux.

Il est donné à tous de suivre la Reine des apôtres dans cet esprit d'apostolat que nous venons de constater, car il s'allie à toutes les positions où la créature peut se trouver, et Dieu l'exige de toutes les âmes. Trop souvent on fait consister l'apostolat dans une seule œuvre : la prédication, et l'on s'imagine ne pouvoir aspirer à la qualité d'apôtre dès que l'on est exclu de ce ministère. Non, non ! il appartient à tous de travailler à sauver les âmes ; et, par contre, il est vrai de dire que pour toucher et convertir une parole éloquente ne suffit pas. Au jour du jugement, combien parmi nous, prédicateurs, qui seront tristement désappointés ! Ils se seront attribué les brillants résultats de leurs discours, ils compteront sur telle ou telle conversion obtenue : et voici qu'ils appartiendront, ces beaux résultats et ces consolantes conversions, non pas au prédicateur, mais à quelque âme bien humble et bien cachée. « C'est elle, dira le Souverain Juge, qui a tout fait par ses prières et par ses sacrifices » C'est aussi à elle, devons-nous conclure, il me semble, qu'en reviendront la gloire et la récompense. Si c'est là un avertissement pour nous, que ce soit aussi un encouragement pour vous ! Exercez

l'apostolat ! Ah ! c'est à vous, chères Sœurs, que je puis surtout parler de l'apostolat de l'abnégation. Trop souvent la femme se fait illusion sur le rôle qui l'attend dans le monde. Elle se croit destinée uniquement à jouir, à recueillir des hommages, à être le centre d'un petit univers, qui ne verra qu'elle, ne vivra que pour elle, ne s'occupera que d'elle. Détrompez-vous ! La femme est née pour s'oublier, pour se renoncer, pour se sacrifier au bien d'autrui. Sur dix il en est neuf, pour ne pas dire davantage, dont telle sera la vie. Mais si la femme comprend sa mission, si, à l'exemple de Marie, elle sait immoler tout ce qui lui plaît, dévorer tout ce qui est pénible, souffrir toujours, souffrir en silence, elle se fera respecter, elle se fera aimer : elle régnera sur les cœurs pour les porter au bien ; elle sera une puissance dans la famille et dans la société. Prenez au contraire une femme remplie d'elle-même, égoïste, vaniteuse, avide de plaisir et de bien-être personnel : faites-la d'ailleurs aussi pieuse que vous voudrez, aussi adonnée que possible aux exercices de dévotion ; que sera-t-elle ? Un apôtre de scandale (pardonnez-moi l'expression, un peu forte, peut-être ; je n'en trouve pas d'autre qui rende ma pensée). Ce n'est pas qu'elle donnera ce qu'on nomme de grands scandales : mais elle éloignera de la vertu ; elle la rendra odieuse. Elle fera dire autour d'elle : « Oh, la piété ! Nous savons ce que c'est : c'est ce qui rend une femme insupportable, c'est ce qui fait qu'on ne peut vivre avec elle. » Voulez-vous éviter ce malheur ? Voulez-vous exercer le sublime et fécond apostolat qui vous est réservé ? Formez-vous dès votre jeunesse à l'habitude de l'abnégation. La vie en commun, la vie de famille, la vie réelle, en un mot, vous en offre tant d'occasions. Ne faut-il pas à chaque instant faire abstraction de soi pour s'occuper des autres, immoler sa volonté et ses goûts, sacrifier le plaisir au devoir ?

A vous aussi l'apostolat de la prière. Souvent, peut-être, dans vos entretiens avec Dieu, vous vous désolez de ne

pouvoir rien pour sa gloire, vous gémissez de votre impuissance à travailler au salut des âmes. Que l'apostolat de la prière soit votre consolation. Je vous l'ai dit déjà : ce n'est pas la parole humaine qui convertit et éclaire. Cette parole frappe l'oreille ; mais seule elle ne saurait parler au cœur. C'est la grâce qui touche le cœur, et la prière obtient la grâce. Priez donc, et vous serez apôtres. Priez pour la conversion des pécheurs, priez pour la persévérance des justes, priez pour le triomphe de l'Église, priez pour la propagation de la Foi, et soyez bien persuadées que le moindre de vos désirs pour la conversion du monde entier attirera sur la terre des trésors de grâces et de salut.

Si vous êtes les apôtres de l'abnégation, vous le serez aussi du bon exemple. Et qui dira la puissance de l'exemple sur les cœurs ? Le bon exemple est à la fois une éloquente leçon, un encouragement et un reproche muet. La parole propose la vérité, mais l'exemple entraîne, dit le proverbe, et le proverbe dit vrai. Très souvent la vérité que l'on entend prêcher, est connue des auditeurs, et cependant l'impression qu'elle fait, reste inefficace. « Telle et telle vérité est claire, se dit-on, et je devrais y conformer ma conduite, mais comment faire ? » L'exemple anéantit cette objection. Il trace la voie : on n'a qu'à suivre ; il instruit sans blesser. J'ajoute qu'il encourage. Tant d'âmes se laissent arrêter par les premières difficultés, effrayer par un léger obstacle. Dites-leur par vos bons exemples : « La route du bien n'est pas si difficile. Je suis faible comme vous, faite de la même chair que vous, et cependant, avec la grâce de Jésus-Christ, je parviens à rester victorieuse. Courage donc, suivez-moi ! » L'exemple des femmes vertueuses est aussi un salutaire reproche. Les hommes qui vous verront braver le monde et ses préjugés, sacrifier vos plaisirs, immoler généreusement vos inclinations les plus chères et les plus légitimes, rougiront de leur lâcheté, s'ils en sont les esclaves. Eh quoi ! se diront-ils, voilà ce qu'osent de faibles femmes, et moi je ne

l'oserais pas ! Voilà ce qu'elles font, voilà ce qu'elles peuvent : n'aurai-je donc ni leur courage ni leur générosité ? » Vous aurez été des apôtres, et, sans le savoir peut-être, vous aurez sauvé des âmes.

Mais à vous aussi, à vous surtout l'apostolat de la charité : apostolat de la bienfaisance envers les pauvres, apostolat de l'amour et de la cordialité pour ceux qui vous touchent de plus près. Quand vos bienfaits et votre bienveillance auront ranimé le pauvre déjà en proie au désespoir ou du moins aigri par le mécontentement, quand vous aurez par vos bons procédés captivé l'âme d'un frère victime des erreurs du jour, faut-il ensuite les envoyer auprès d'un autre apôtre qui puisse guérir les misères de l'âme, oh ! alors vous serez obéies, parce que vous serez aimées. Votre apostolat en aura préparé un autre et aura ouvert les cœurs à recevoir ses influences. Son succès vous sera dû. Regardez autour de vous : pourquoi les filles de saint Vincent de Paul, pour ne citer que celles-ci, gagnent-elles tant d'âmes à Dieu ? N'est-ce pas parce qu'elles exercent l'apostolat de la charité ? La bienfaisance leur ouvre les cœurs ; et quand les cœurs sont ouverts, elles y font entrer la foi.

II.

Il me reste à vous parler du *second apostolat* qui mérite à Marie le titre de Reine des apôtres. — Bien qu'il n'appartienne qu'à un petit nombre d'âmes, il est digne cependant d'être présenté à notre admiration et, jusqu'à un certain point, à notre imitation.

Ce second apostolat, c'est *l'action directe sur les âmes* pour les sauver et les sanctifier, action qui se produit surtout par deux actes principaux autour desquels les autres viennent se grouper : la prédication et l'éducation. C'est cette double action dont Dieu se sert pour donner ou pour rendre aux âmes la vie et la santé, — pour guérir leurs

misères, les consoler et les soutenir, — les fortifier et les guider, les préparer à la lutte et au triomphe.

Marie exerce cet apostolat dans toute son étendue, car elle est par excellence le *refuge des pécheurs*, — la *consolatrice des affligés*, — le *secours* et l'espérance des chrétiens.

Elle est *le refuge des pécheurs*. — C'est elle qui leur rend la confiance, et c'est la confiance qui les amène au repentir. Pourquoi tant d'âmes restent-elles dans le péché après une première chute ? Est-ce par malice ? Parfois, je n'en doute pas ; mais bien plus souvent le pécheur se laisse abattre par le découragement et le désespoir. Dites-lui que Dieu lui pardonnera, que Dieu est prêt à le recevoir en grâce, et il se rend. C'est ce que fait la Sainte Vierge. Elle se montre à tous comme la Mère des miséricordes : le pécheur a confiance dans sa maternelle bonté, il espère son pardon grâce à la médiation charitable et puissante de Marie, et il se repent. Elles sont innombrables les conversions dues à cette Reine, refuge des pécheurs. D'après saint Grégoire de Nazianze, Marie commença ce rôle de médiation apostolique dès le moment de la chute de saint Pierre. Elle se trouvait là quand l'apôtre sortit après avoir renié son Maître ; elle vit ses amers regrets, et elle lui dit : « Ne vous découragez pas, Pierre : espérez en la bonté de mon Fils, il vous pardonnera. » En même temps, se tournant intérieurement vers Jésus, elle lui adressa une prière et obtint le pardon de l'apôtre. De toutes les prérogatives de Marie, il n'en est pas une que les Pères de l'Église aient célébrée avec plus de complaisance. « Salut, s'écrie saint Éphrem, salut, asile des pécheurs ! Salut, demeure hospitalière, où ils sont reçus avec tant de bonté ! Salut, secours puissant, dont jouissent auprès de Dieu les pécheurs et tous ceux qui ont besoin d'être aidés ! » Ces paroles du Psaume XXII : *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt*, saint Pierre Damien les explique en disant que tout l'espoir des pécheurs est dans le bois de la Croix et dans le « sceptre de la miséricorde divine, » qui

n'est autre, ajoute-t-il, que Marie. Saint Jean Damascène compare la Sainte Vierge aux villes de refuge de l'ancienne Loi.

Le pape Innocent III, expliquant la comparaison de Marie avec la lune, l'aurore et le soleil, dit que dans la nuit du péché nous devons la regarder comme la lune, dont elle a la discrète douceur. Lorsque nous nous convertissons, elle est pour nous comme l'aurore, qui donne à l'âme la consolation et l'espérance. Lorsque nous sommes justes, elle devient le soleil, qui donne l'accroissement et la force. — Impossible d'énumérer les faits... Il serait trop long de justifier tout cela par des exemples empruntés aux temps modernes, et que l'on compte par milliers. Il suffit de rappeler les pécheurs ramenés à Dieu par la dévotion au Saint Rosaire ou par la dévotion au Scapulaire de Marie, les prodiges opérés par Notre-Dame de la Salette, par la médaille de l'Immaculée-Conception, par Notre-Dame de Lourdes et Notre-Dame du Sacré-Cœur. Les noms de Quériolet et de Ratisbonne retentissent encore à nos oreilles... Enfin, des Pères de l'Église, et avec eux le pieux Rupert, nous assurent que si les Juifs reviendront en foule à la vérité lors des derniers jours du monde, c'est par Marie qu'ils obtiendront la grâce de leur conversion.

Marie est encore apôtre, parce qu'elle *console les affligés*. — L'affliction est une dangereuse tentation. Un cœur rongé par la tristesse est tout disposé à suivre les plus mauvaises suggestions de l'ennemi du salut. Marie essuie les larmes du malheureux ; elle vient à son aide et allège son fardeau. Il serait impossible d'énumérer les faits historiques qui établissent cette vérité, en nous montrant en Marie la force de ceux qui sont tentés. Délivrances miraculeuses de prisonniers, guérisons de malades, repos de l'âme rendu aux consciences les plus agitées.

Mais plus nombreux encore sont ceux à qui Marie donne des armes et du courage pour repousser le démon, parce

qu'elle est aussi le *Secours des chrétiens* et qu'à tous les chrétiens il faut des armes et du courage, tous étant appelés au combat. C'est à Marie qu'ils s'adressent dans leurs besoins ; c'est auprès d'elle qu'ils viennent chercher aide et secours dans leurs nécessités, lumière et force, appui et conseil. « Interrogez les siècles, dit saint Bernard, et montrez-nous quelqu'un qui ait jamais invoqué la Mère de Dieu en vain ! »

Je l'ai dit : le petit nombre seulement est appelé à marcher sur les traces de Marie dans cette seconde phase de sa carrière apostolique. Celles à qui Dieu ne demande pas l'apostolat direct, doivent cependant savoir que Marie l'exerce à leur égard. Après une chute, Marie est leur refuge. Sont-elles brisées par la douleur, Marie est leur consolatrice. Sont-elles faibles et découragées, elle est leur force et leur secours. Ah ! que jamais elles n'oublient cette grande vérité. Marie est toujours prête à les recevoir, à les entendre, à les secourir. Aucune misère ne la rebute, elle n'est indifférente à aucune douleur de ses enfants.

Péroraison. — Vous que Dieu appelle à partager la mission glorieuse et toute spéciale de Marie, prenez la Reine des apôtres pour votre modèle et votre soutien : mais n'oubliez pas de l'imiter dans son premier apostolat aussi bien que dans le second. A cette condition est attaché le succès des œuvres que vous entreprendrez.

Qui que nous soyons, demandons à la Reine des apôtres son esprit apostolique : l'esprit d'abnégation, l'esprit de prière, l'esprit qui fait donner le bon exemple, l'esprit de bienveillance et de charité. Qu'elle nous anime, qu'elle nous embrase de zèle pour la gloire de Dieu par le salut des âmes, afin que, après avoir consacré au bien des âmes notre vie terrestre, nous puissions recevoir d'elle à notre mort la couronne des apôtres !

V. — MARIE, REINE DES MARTYRS.

Stabat Mater dolorosa.

De tous les titres de la souveraineté de Marie, aucun n'est plus universellement reconnu, aucun n'est moins contesté que celui de sa souveraineté douloureuse. Quel chrétien n'a souvent jeté les yeux sur l'image qui nous représente Marie debout au pied de la croix de Jésus ? Qui a pu contempler l'image qui nous la montre découvrant son cœur transpercé par le glaive de la souffrance, sans la nommer la Mère des douleurs, la Reine des martyrs ? Aussi notre but aujourd'hui, en considérant la vie souffrante de Marie, n'est point de revendiquer pour elle une couronne que personne ne lui conteste. Nous voulons apprendre de notre Reine à nous consoler de nos souffrances ; nous voulons apprendre d'elle comment nous devons souffrir. Considération éminemment pratique, car notre vie, ne nous le dissimulons pas, est une longue chaîne de chagrins, de peines, de souffrances. Certainement, il peut y avoir pour chacun de nous des jours heureux ; mais ce ne sont que des éclaircies de peu de durée, l'horizon reste sombre ; bientôt l'orage gronde de nouveau autour de nous. Que dis-je ? il gronde en nous. Il est donc nécessaire de savoir où chercher la consolation dans nos douleurs et de quelle manière nous devons les endurer pour qu'elles soient méritoires.

Dans ce dessein, je vous présenterai d'abord *la grandeur des souffrances de Marie ;* — ensuite nous verrons *comment* elle les a acceptées et supportées.

I.

Qui nous dira l'étendue des souffrances de la mère du Rédempteur ? L'esprit de l'homme est incapable de les comprendre et, par suite, de les exprimer. Qui pourrait

sonder la profondeur de l'abîme de douleurs renfermé dans le cœur de Marie ? Tout ce que nous pouvons dire, c'est que ces souffrances furent immenses.

Immenses dans leur cause. — Cette cause, c'était l'amour. Marie souffrait, parce qu'elle aimait. Plus elle a aimé, plus elle a souffert. Elle n'a pas eu à subir, que nous sachions, de persécutions violentes ; elle n'a pas non plus été torturée par les maladies : son martyre a été celui de l'amour, et c'est là le martyre le plus cruel, le plus douloureux de tous. Écoutez saint Bernard : *Fuit in Virgine martyrium cordis, in aliis dumtaxat supplicium carnis, ubi vi nimia sensus obtunditur, qui in corde in immensum solet excrescere.* Mais, me direz-vous peut-être, ce n'est pas là une souffrance sensible, aiguë comme certaines souffrances du corps ; ce n'est qu'une souffrance de l'âme. Ah ! détrompez-vous, si vous croyez les souffrances de l'âme inférieures aux douleurs corporelles. Les philosophes attestent et l'expérience de tous les jours démontre qu'elles leur sont infiniment supérieures. Quand la douleur physique parvient à un haut degré, la sensibilité s'émousse, et on finit par perdre le sentiment de la souffrance. Il n'en est point ainsi de la douleur morale. Plus celle-ci est grande, plus elle est poignante. Or, elle est d'autant plus grande et plus vive que l'objet qui la cause est plus aimé. Demandez à l'enfant qui a vu ses parents assaillis par des revers de fortune, accablés par des pertes navrantes, déchirés par des chagrins amers, demandez-lui ce que son cœur a enduré ! Demandez-le à l'époux, à l'épouse, qui a vu celui ou celle qu'il appelait la moitié de lui-même, torturé par la maladie et prêt à le quitter pour jamais : pourra-t-il vous dire ses cruelles angoisses ? Mais plutôt, demandez à une mère ce qu'elle a enduré quand elle voyait souffrir et mourir son enfant, et vous serez convaincues que l'amour, l'amour maternel surtout, est la plus terrible cause de souffrances.

Ils l'avaient bien compris les païens, qui, pour symbo-

liser la douleur, avaient choisi l'image d'une mère, de Niobé, debout au milieu des cadavres de ses enfants. Si les Juifs avaient cherché un symbole de la douleur, ils auraient peint, j'imagine, la malheureuse Agar assise au milieu d'un désert brûlant, voyant étendu devant elle son Ismaël consumé par la soif, et n'ayant pas une goutte d'eau pour le soulager. Ou bien, ils auraient pu choisir cette femme héroïque entourée des membres palpitants de six de ses fils et voyant égorger sous ses yeux son dernier enfant, seul espoir de sa postérité. Mais qu'était-ce que la douleur d'Agar, qu'était celle de la mère des Machabées auprès de la douleur immense de Marie ? Pour trouver une douleur comparable à la sienne, il faudrait trouver un amour égal au sien. Et pour trouver un amour égal à celui de Marie, il faudrait trouver une seconde mère comme Marie ! Elle, mère de son fils unique, elle, vierge quoique mère, elle qui voyait dans son fils son sauveur et son Dieu, elle avait fait reposer sur ce fils toute sa tendresse ; elle avait concentré en lui toutes ses affections de femme, d'épouse, de mère, de vierge, de créature, et elle le voyait souffrir ! Oui, cette douleur fut immense, immense dans sa cause, qui était un immense amour.

Immense aussi dans son universalité. — Ce fils unique, ce fils bien-aimé souffrait, et rien en lui n'était sans avoir sa douleur propre. Souffrances du corps, souffrances de l'âme, souffrances du cœur, souffrances dans l'honneur, souffrances intérieures, souffrances extérieures : Jésus a tout embrassé, parce qu'il voulait être en tout notre consolateur et notre modèle. Mais je vous le demande : Marie ne souffrait-elle pas partout où souffrait Jésus ? Toutes les douleurs du fils de Marie n'avaient-elles pas leur contre-coup dans le cœur de sa Mère ? Jésus souffrait dans son corps : mais ce corps n'était-il pas en quelque manière celui de Marie ? N'avait-elle pas, pour le former, donné le plus pur de son sang ? N'était-ce pas la chair de Marie qui était déchirée, meurtrie de coups, arrachée par

lambeaux ? Jésus souffrait dans son âme : mais ne pouvons-nous pas dire de l'âme de Marie à l'égard de Jésus ce que l'Écriture dit de l'âme de Jonathas à l'égard de David : *Anima Jonathæ conglutinata est animæ David, et dilexit eum Jonathas quasi animam suam ?* Oui, Marie pouvait s'écrier : O Jésus, âme de mon âme, tout ce que vous souffrez, c'est moi qui le souffre, et avec le vôtre, mon cœur est abîmé dans un océan de douleurs ! Jésus souffrait dans son honneur et dans sa réputation : mais la réputation de Jésus n'était-elle pas celle de Marie, comme ici-bas une mère n'a d'autre honneur que l'honneur de ses enfants ? Oui, Marie souffrait dans son honneur maternel. N'entendait-elle pas toutes les imprécations, toutes les calomnies que l'on vomissait contre Jésus ? Ne le voyait-elle pas moqué, bafoué, insulté par la foule ? Quelle douleur n'était-ce pas pour elle d'entendre Jésus blasphémé et maudit par ceux-là mêmes qu'il était venu sauver ! Souffrances du corps, souffrances du cœur, souffrances de l'âme, souffrances dans la réputation, tout s'est réuni en Marie pour rendre sa douleur immense dans son universalité.

Douleur non moins immense par sa durée. — Ne nous y trompons point : les souffrances de Marie ne se sont pas resserrées dans ces quelques heures qu'elle passa sur le Calvaire. Dans les maux corporels, dans certaines maladies, il est un moment où la souffrance atteint son plus haut degré, où toutes les peines semblent se réunir : c'est le paroxysme de la douleur. Ce paroxysme existe aussi dans les grandes angoisses morales, et pour Marie il se réalisa dans le drame sanglant du Calvaire. Mais il n'empêcha pas sa vie entière d'être une suite de cruelles souffrances. Ses premières années mêmes ne durent pas en être exemptes, s'il est vrai, comme nous l'affirment les Saints Pères, que Dieu proportionne la grandeur des afflictions et des souffrances d'une âme à l'étendue de son affection pour elle. Plus il chérit une âme, et plus il

l'éprouve. Mais le moment de la maternité de Marie fut par-dessus tout le signal de son long et douloureux martyre. Pour nous en convaincre, il suffit de considérer, comme nous l'avons fait en parlant de l'apostolat d'abnégation, ce que Marie embrassa en acceptant le titre de Mère du Rédempteur. L'avenir qu'elle prévoyait, empoisonna désormais chacun de ses jours. Depuis l'instant où elle déposa son Jésus dans la crèche, jusqu'au jour où elle le vit expirer sous ses yeux, sa vie fut un continuel supplice. Lorsqu'elle couchait dans son humble berceau son divin Enfant, pauvre et presque nu, il lui semblait déjà le voir étendu, pauvre encore et dépouillé de ses vêtements, sur le bois de la croix ! Lorsqu'elle le nourrissait de son lait virginal, elle se disait à elle-même qu'elle allaitait la victime innocente que déchireraient un jour les verges et les clous de cruels bourreaux ! Baise-t-elle avec amour le front béni du Sauveur, ses lèvres sentent d'avance les pointes aiguës qui ceindront un jour cette tête ! Contemple-t-elle avec joie ses traits enfantins, ce visage si beau, si calme, si épanoui : elle le voit défiguré par les soufflets, les coups de poing, les crachats ! Sur les petites mains, sur les pieds de Jésus elle distingue déjà la trace de ces clous qui les attacheront à la croix ! Sans cesse ces terribles prévisions pèsent sur son âme, et elles pèsent d'autant plus qu'elles sont plus terribles. Elle voudrait les chasser, qu'elle ne le pourrait pas : elles se représenteraient plus vives et plus nombreuses. Lorsque la crainte d'un grand malheur remplit l'âme, c'est en vain qu'on travaille à l'éloigner. Plus elle est importune, plus elle fait frémir, et plus aussi elle a d'accès dans le cœur. Cela est vrai surtout pour le cœur d'une mère.

Et cet effroyable supplice ne fut pas, comme celui des martyrs, de quelques heures, de quelques jours, tout au plus de quelques mois seulement. Car, quand même nous laisserions de côté d'autres douleurs particulières qui vinrent en grand nombre remplir ce long espace ; quand

même nous ne compterions ni les peines que fit au cœur maternel de Marie la circoncision du Sauveur, ni la fuite en Égypte, ni les trois jours où elle fut privée de la vue de son Fils qu'elle croyait perdu, ni la douleur de la séparation, quand Jésus la quitta pour commencer ses prédications : la seule prévision de la passion de Jésus suffisait pour faire de l'existence de Marie un continuel martyre. Enfin, si nous la contemplons à l'apogée de sa souffrance, si nous la voyons au pied de la croix, qui lui refusera le titre de Reine des martyrs ? Elle assiste au supplice de son divin Fils, elle le voit attaché à un bois ignominieux ; elle voit ce corps déchiré, couvert de sang, suspendu sur trois clous, et les ombres de la mort qui entourent ce front bien-aimé ! Quelle douleur pour cette mère ! Elle est là et ne peut rien pour soulager son Fils. Que n'a-t-elle pas ressenti lorsqu'elle eut entendu cette douloureuse plainte : « J'ai soif ? » Plus malheureuse mille fois qu'Agar, elle ne pouvait donner une goutte d'eau à Jésus mourant. Et quand Jésus remit son âme entre les mains de son Père, quand son dernier cri eut retenti dans le cœur de la Vierge, ne peut-on pas dire avec saint Bernard que l'âme de Marie quitta son corps au moment où l'âme de Jésus abandonna le sien, et que cette âme de mère alla se coller au corps divin qui restait sur la croix ? *Anima*, nous dit cet éloquent panégyriste des douleurs de Marie, *anima magis est ubi amat quam ubi animat*. O douleur, douleur au-dessus de toute autre douleur !

Et le supplice de Marie est-il terminé à la mort de Jésus ? Non, il faut qu'elle boive jusqu'à la lie le calice de la souffrance. Si Jésus ressuscité vient consoler sa Mère, voici que quarante jours plus tard il monte aux cieux, et Marie, une seconde fois, se voit abandonnée ! Pendant treize ans, suivant la tradition, elle doit se résigner à vivre loin de son Fils. Pendant treize ans elle traîne son existence dans un pénible exil, appelant la mort qui doit la réunir à son Bien-aimé, et forcée cependant de se sou-

mettre à la volonté divine qui lui ordonne de souffrir jusqu'au bout.

Oui, Dieu voulait qu'elle souffrît si longtemps et toute sa vie, afin que son souvenir pût être pour nous tous une consolation dans nos souffrances, afin que nous fussions sûrs de trouver en elle un cœur qui comprend nos peines, un cœur qui sait y compatir et qui veut les soulager. Nous ignorons ce que nous réserve l'avenir ; mais la souffrance, n'en doutons pas, aura une large part dans notre existence. Tourments du corps, peines du cœur, pertes cruelles, désolations et angoisses intérieures : voilà ce que sera souvent notre vie. Lorsque la douleur aura brisé notre cœur, allons verser nos larmes dans le sein de notre divine Mère. Elle aussi a souffert ; et un cœur qui a connu la souffrance, est toujours porté à la compassion et à la pitié. Marie peut dire ce qu'un poète païen met dans la bouche d'une de ses héroïnes parlant à des naufragés au moment où ils sont jetés sur une terre étrangère : « Moi aussi, j'ai connu le malheur, et j'ai appris par là à compatir aux misérables. » Oui, Marie recevra avec bonté ceux qui recourent à elle dans leurs désolations ; elle les relèvera, elle essuiera leurs larmes, elle emploiera sa toute-puissante intercession pour que Dieu mette fin à ces souffrances : et s'il entrait dans les vues mystérieuses de la Providence qu'ils continuent à souffrir, elle leur apprendra *par son exemple* comment ils doivent accepter et supporter la souffrance.

II.

Comment Marie a-t-elle souffert ? Ici encore reconnaissons notre entière impuissance. Dieu seul a vu les actes généreux du cœur de Marie, Dieu seul a été témoin de ses admirables sentiments ; et, hormis le petit nombre de ceux que l'Esprit-Saint favorise de lumières spéciales, jamais aucun homme ne pourra comprendre ni ces actes ni ces sentiments. Faisons cependant ce que peut notre fai-

blesse : demandons-nous quel a été le secret de l'héroïsme de Marie au milieu de ces immenses douleurs. Ce secret, un mot nous le donnera, et ce mot, c'est celui-là même qui fut en quelque sorte la cause de ses souffrances, c'est le nom de Jésus. Marie a souffert *pour Jésus*, — *avec Jésus*, — *comme Jésus*. Voilà comment, à notre tour, nous devons souffrir.

Nous l'avons vu, si Marie a souffert, c'est qu'elle aimait Jésus. C'est son amour pour Jésus qui a occasionné ses souffrances. Pour Jésus toutes ses craintes, pour Jésus toutes ses angoisses, pour Jésus toutes ses douleurs. Mais si l'amour causait toutes ses souffrances, pour elle seule l'amour n'adoucissait pas les souffrances. On a vu les martyrs, qu'animait leur vif amour pour Dieu, se réjouir au milieu des plus atroces supplices. Plus ils aimaient, moins ils sentaient les tourments. Il n'en était pas ainsi pour Marie. Plus elle aimait et plus elle souffrait, parce que son amour était l'unique principe de sa souffrance. Si chaque moment augmentait son amour, chaque moment aussi ajoutait à sa douleur. Dieu le voulait ainsi, parce que, comme Reine des martyrs, elle doit marcher à la tête de tous ceux qui souffrent. Elle doit être leur modèle comme elle est leur espérance. — Nous l'avons déjà remarqué : si dans Marie l'amour qu'elle a pour Jésus augmente ses souffrances, ce même amour pour Jésus, en ceux qui souffriront pour lui dans la suite, est destiné à alléger leurs peines. Pour ceux-ci rien ne sera doux comme cette pensée : Souffrir pour Dieu ? Souffrir par amour pour Jésus !

Eh ! qu'est donc la souffrance quand on la reçoit ainsi, quand on l'accepte comme une participation aux douleurs de Jésus et de Marie ? Ce qu'elle a été en tout temps pour les saints, je veux dire une consolation, une source de joie surnaturelle. Les apôtres sortant du cénacle où ils ont été remplis de l'Esprit-Saint, prêchent Jésus crucifié : on les arrête, on les conduit devant le sanhédrin, qui ordonne de

les battre de verges. Et ils s'en vont, ajoute l'Écriture, *heureux d'avoir été jugés dignes de souffrir cette ignominie pour le nom de Jésus.* Peu après, saint Paul est en butte à de violentes persécutions, et on l'entend s'écrier : *Mon âme surabonde de joie au milieu de toutes mes tribulations.* Il souffre, et il se réjouit de souffrir, parce qu'il souffre pour son Dieu. Les martyrs pendant trois siècles lassent sur leur corps la cruauté des bourreaux. On emploie à les torturer le fer et le feu, et au milieu de leurs supplices ils entonnent des hymnes de joie et d'action de grâces. Leurs tourments font leur bonheur, parce qu'ils sont autant de témoignages de leur amour pour leur Dieu.

Est-ce avec de pareils sentiments que nous recevons la souffrance ? Y voyons-nous une preuve de l'affection du bon Maître ? L'acceptons-nous comme une occasion de lui marquer notre amour ? Comprenons-nous du moins, lorsqu'il nous fait sentir les atteintes de la maladie, que c'est la main d'un bon père qui nous l'envoie ? Comprenons-nous, lorsque nous sommes frappées dans les objets de nos plus chères affections, que c'est la volonté divine qui nous les soustrait, volonté toujours aimable, toujours adorable ? Le comprenons-nous ? Comprenons-nous, lorsque notre cœur est blessé par l'ingratitude, lorsque nous sommes victimes de la calomnie, lorsque nos amis mêmes se retournent contre nous, que c'est Dieu qui le permet ? Sans doute il n'ordonne pas, il n'approuve pas le péché de ceux qui nous tourmentent, mais ce péché, il ne fait pas de miracle pour le rendre impossible : parce qu'il veut nous éprouver, nous épurer, nous perfectionner. Le comprenons-nous et nous résignons-nous ? Comprenons-nous, quand nous nous sentons abandonnées intérieurement, que c'est encore l'œuvre de Dieu, et souffrons-nous avec amour ? Mais surtout, si nous avons le bonheur insigne de souffrir publiquement pour Dieu, d'être méprisées à cause de lui, de voir nos amis et nos proches s'éloigner de nous, parce que nous sommes fidèles à Dieu, si le monde nous

accable de ses reproches et de ses injures, si nous souffrons dans le corps et dans l'âme, parce que nous marchons sous l'étendard du Christ, oh ! comprenons-nous alors l'honneur qui nous est fait ? apprécions-nous la grâce qui nous est faite ? nous réjouissons-nous comme Marie, comme notre Reine, de souffrir pour Jésus ?

Souffrons-nous comme elle *avec Jésus ?* Elle avait constamment les yeux sur Jésus : vers lui se portaient toutes ses pensées. Son cœur demeurait toujours uni au cœur de son divin Fils. Si Jésus souffrait, Marie partageait ses souffrances. Pourquoi ne considérerions-nous pas nos souffrances comme une part que nous prenons avec Marie aux souffrances de Jésus ? Et s'il nous faut un consolateur, pourquoi n'irions-nous pas, comme Marie, chercher auprès de Jésus force et soulagement ? Il est si doux, quand on souffre, de trouver un cœur qui partage avec nous le fardeau de la souffrance. Une douleur partagée est une douleur allégée. Et quel cœur plus digne de notre confiance que le cœur de Jésus ? Quel cœur plus disposé à nous recevoir, à nous écouter, à nous consoler que le Cœur du meilleur des amis, que le Cœur de celui qui lui-même a tant souffert pour nous ? Faisons-lui sans crainte le long récit de nos peines. Auprès de lui laissons couler nos larmes. Offrons-lui, nos souffrances : il les adoucira, et en les unissant aux siennes il les rendra dignes de récompense, car souffrir avec Jésus, c'est souffrir avec mérite.

Et si nous voulons multiplier nos mérites autant que possible, imitons Marie dans toute la perfection de son héroïsme, en souffrant parfaitement, c'est-à-dire en souffrant comme Jésus. *Souffrir comme Jésus*, c'est souffrir avec patience, — c'est souffrir avec amour. La patience ! Oh ! comme Marie dut imiter celle de son divin Fils ! Reine des martyrs par l'immensité de ses douleurs, elle l'est aussi par l'héroïsme de sa patience. Pas une plainte n'est venue sur les lèvres de Marie, pas même alors qu'elle se trouvait au pied de la croix. L'Écriture nous la représente comme abattue par

la souffrance, comme anéantie de douleur, mais se plaignant ? non, jamais ! Elle endure tout en silence. Partout nous la voyons soumise et pleinement résignée. Apprenez d'elle à souffrir sans vous plaindre. Je vous l'ai dit, mais je vous le répète encore : la vie de la femme est avant tout une vie de souffrance. Sa grande science doit être celle de la résignation. La plupart de vos jours seront des jours mauvais. Dans votre pauvre cœur viendront se réunir et les peines d'autrui et les vôtres propres. Souffrances au dehors, souffrances au dedans, tout vous est destiné. Au milieu de vos douleurs, votre pensée se reportera peut-être sur un être chéri dont les voies ne sont pas les vôtres, dont les sentiments font votre désolation, qui ne répond ni à votre tendresse ni aux ingénieuses avances de votre charité : ah ! sachez souffrir comme Marie avec patience, sans vous plaindre aux hommes, mais uniquement à Dieu dans la prière. Souffrez avec douceur, avec une patience unie à l'amour, unie non seulement à l'amour de Dieu comme nous l'avons considéré plus haut, mais encore à l'amour des hommes. Marie voulait prendre part à la grande œuvre de la rédemption, et elle offrait pour le salut des hommes les peines de son cœur. Souffrir ainsi avec charité, avec amour de Dieu et des hommes, est bien plus efficace que de prier seulement. Dieu voit vos souffrances, il les compte. Il les attend peut-être, pour les faire descendre en grâces dans cette âme qui en est la cause.

Péroraison. — Le tableau que je vous trace, peut vous paraître sombre ; mais il ne doit pas vous effrayer. Ce qui vous est réservé, c'est la gloire du martyre. La couronne du martyre sera le prix de vos souffrances. Recevez cette couronne telle qu'elle vous est offerte, comme un don, comme une grandeur, comme une grâce insigne, et marchez généreusement à la suite de votre Reine, de votre modèle. Marie est entourée non seulement des Étienne, des Laurent, des Victor, des Perpétue, des Dorothée, mais

encore de tous ceux que le martyre du cœur a sanctifiés ici-bas. Avant de quitter ce sanctuaire, prosternez-vous à ses pieds. Peut-être avez-vous déjà rencontré la souffrance sur le chemin de la vie : examinez sous le regard de Marie si vous avez comme elle souffert pour Jésus, avec Jésus, comme Jésus. Déposez dans le cœur de la Mère des douleurs vos peines passées, et unissez d'avance à ses immenses souffrances celles que Dieu vous dispensera dans l'avenir, afin que cette union les rende toutes saintes, consolantes et méritoires.

VI. — MARIE, REINE DES CONFESSEURS.

Omnis ergo qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo qui in cœlis est. Celui qui m'aura *confessé* devant les hommes, je le *confesserai* à mon tour devant mon Père qui est dans les cieux.

(Matth. x, 32.)

L'Église honore du titre de « Confesseurs » ceux de ses enfants qui, sans avoir mérité l'auréole des Docteurs ou la palme des Martyrs, sont parvenus à la béatitude céleste et par leurs vertus insignes ont mérité d'être placés sur nos autels. S'ils ont été revêtus de la dignité épiscopale, elle les nomme « Confesseurs Pontifes. » Ont-ils exercé les fonctions sacerdotales ou, sans avoir reçu ce caractère particulier, ont-ils seulement répandu dans le cloître ou dans le monde le parfum de leurs vertus, elle les appelle « Confesseurs non pontifes. »

C'est avec raison que l'Église décerne le nom de Confesseurs à ses enfants qui jouissent de la récompense de leurs héroïques vertus. « Confesser » veut dire : avouer, reconnaître, rendre témoignage. Le « prophète, » nous l'avons dit précédemment, rend témoignage à Jésus-Christ par ses paroles : le « confesseur » rend témoignage à la

sainteté, à la justice, à la bonté de Dieu, non seulement par son langage, mais par toute sa vie. Il rend aussi témoignage à la divine origine de l'Église, de cette Église qui seule peut former des saints. Or, je vous le demande, quel témoignage plus éclatant fut jamais rendu aux perfections de Dieu et à l'action de sa grâce que celui de la vie tout entière de Marie ? Tout ce qu'elle a dit, tout ce qu'elle a fait, tout ce qu'elle a pensé ; la manière dont elle a supporté l'adversité ; la manière dont elle s'est conduite dans la dignité la plus éminente qu'une créature pût recevoir, tout ne fut-il pas un hymne perpétuel à la louange de son créateur, un témoignage incessant de respect et d'amour ? Marie n'est-elle pas la protectrice, le modèle et la reine de tous ceux qui se sont sanctifiés dans le christianisme ? Oui, et voilà pourquoi nous l'appelons la Reine des confesseurs !

Mais pénétrons plus avant dans le sens du mot Confesseur, et cherchons quelle est *la nature du témoignage* que rendent ceux qu'il désigne, afin que nous puissions comprendre d'autant mieux la dignité de Marie, Reine des Confesseurs, et apprendre ce qu'il nous faut imiter en elle, si nous voulons mériter à notre tour ce titre, cette grandeur, cette couronne.

Le témoignage rendu à Dieu par les saints est de deux sortes : l'un, que j'appellerai *intérieur ;* l'autre, que je nommerai *extérieur.*

I.

Le témoignage intérieur est une appréciation juste des rapports qui unissent l'homme à Dieu. C'est une reconnaissance exacte de ce qu'est Dieu et de ce que nous sommes devant lui. Reconnaissant en Dieu l'infinie perfection, la grandeur souveraine et incréée, l'âme se pénètre d'un profond respect pour la Divinité. Quant à elle-même, devant cette majesté auguste, *elle se confesse créature bornée et méprisable ;* elle voit son néant et s'y abîme. Ce

témoignage n'est donc autre chose que l'acte d'une vertu dont vous avez souvent entendu parler et que certainement vous avez déjà nommée : *l'humilité*.

Ce n'est pas qu'en appelant l'humilité un témoignage intérieur, je veuille soutenir qu'elle consiste uniquement dans un sentiment intime, qu'elle ne se produise en rien à l'extérieur. Non, mais j'affirme que la conviction intérieure de ce qu'est Dieu et de ce qu'est l'homme, est la source, le fondement, la racine de toute véritable humilité, racine qui produit au dehors des fleurs et des fruits, mais qui doit avant tout s'enfoncer et se développer dans la terre de notre cœur ; racine sans laquelle tout acte extérieur d'abaissement n'est que mensonge ou illusion ; source qui s'écoule dans chacun de nos actes d'humilité, les anime et les vivifie. Eh ! que sont en effet les paroles et les protestations, si elles ne sont dictées par la persuasion sincère de notre misère et de notre néant, sinon de vaines formules et de trompeuses apparences ? Avec cette persuasion au contraire, avec ce témoignage rendu par notre cœur à la vérité, que ce témoignage se rende sensible ou que les circonstances conseillent de le tenir caché, on a cette vertu d'humilité qui est la seule véritable.

A. Les saints ont-ils rendu à Dieu ce glorieux témoignage ? Est-il nécessaire de le prouver ? Ne savons-nous pas que l'humilité est la base de toute sainteté, comme elle est le fondement de toute vertu ? Elle seule attire les regards de Dieu. Le Seigneur ne se complaît que dans l'âme humble, et celle qui est privée de l'humilité excite en lui une sorte de répulsion et d'éloignement. Dieu résiste aux superbes, dit l'Écriture. Il prive de ses faveurs ceux qui se présentent devant lui le cœur plein d'estime pour eux-mêmes et de suffisance. L'humilité et la vérité, c'est tout un, a dit saint Augustin. Ah ! oui, éclairés par les fortes lumières de la Foi, les saints connaissaient la vérité sur Dieu et la vérité sur l'homme. Ils rendaient hommage à cette puissance souveraine à laquelle le ciel et la terre sont

soumis, dont une parole forma l'univers, dont une parole peut le réduire au néant ; à cette sagesse sans bornes qui d'un coup d'œil embrasse les siècles passés et les siècles à venir, qui mesure les effets et les causes et ramène tout à sa gloire ; à cette justice qui scrute les cœurs et les reins et qui trouve des souillures jusque dans ses anges. Et ils se demandaient alors, les saints, ce que devant cette sainteté infinie nous sommes, nous, nous créatures formées de terre et de boue. « Qu'étions-nous, disaient-ils, il y a vingt, trente ans, cent ans ? Et nos biens ? et nos talents, et nos vertus, si nous en avons, les tenons-nous de nous-mêmes ? C'est la bonté du Seigneur qui nous les a donnés, c'est à lui qu'ils appartiennent. Si quelque chose est vraiment à nous, ce sont nos vices, nos péchés. A Dieu tout le bien, à nous tout le mal. »

B. Mais cette conviction, *ce langage des confesseurs*, cette humilité des saints, est-il possible, direz-vous, que Marie les surpasse ? Marie a-t-elle pu s'abaisser de la sorte, elle, la plus parfaite des pures créatures ? Non, sans doute, Marie ne pouvait pratiquer l'humilité comme nous la pratiquons, nous, misérables pécheurs. Elle que ne souilla jamais la moindre faute, elle ne pouvait avouer en elle le mal qui n'y était point. Toutefois, Marie n'était qu'une créature : et entre la créature, quelle qu'elle soit, et le créateur, la distance est infinie. Elle le savait, et c'est ce qui lui permit d'être la plus humble de toutes les femmes. Abîmée dans la contemplation des grandeurs de la Divinité, elle rendait hommage à ses perfections sans bornes. Elle confessait son néant et sa petitesse ; elle reconnaissait dans les grâces dont elle était comblée, la bonté divine qui l'inondait de ses faveurs. Elle découvrait la main de Dieu dans tous les dons dont elle était enrichie ; et loin de se les attribuer à elle-même comme des récompenses dues à ses mérites, elle renvoyait à Dieu tout honneur et toute gloire. Plus elle se voyait l'objet des munificences du Très-Haut, plus elle s'humiliait. Les Saints Pères nous

l'affirment, et Marie elle-même nous découvre ses sentiments.

Nous en trouvons un bel exemple dans cette circonstance de sa vie que deux fois déjà nous avons citée dans ces entretiens et où nous irons apprendre encore quelle est son humilité. L'ange vient lui annoncer le mystère de l'Incarnation. Marie a entendu la salutation céleste : « Je vous salue, ô vous qui êtes pleine de grâces : le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. » Elle se trouble, nous dit l'Évangile. Ce trouble, quelle en est la cause ? Je sais qu'on en assigne plusieurs : mais il en est parmi elles qui sont plus probables que les autres. Est-ce la vue de l'ange qui causa son trouble ? Mais qu'avait-elle à craindre ? Elle était la plus innocente des créatures, la plus sainte des femmes, la plus pure des vierges. Éclairée par l'Esprit-Saint des lumières les plus abondantes, elle ne pouvait se tromper sur son céleste visiteur. D'ailleurs, ne vivait-elle pas en compagnie des esprits célestes, comme nous l'apprennent plusieurs Pères de l'Église, et ne devait-elle pas être familiarisée avec ces sortes d'entretiens ? Qu'est-ce donc qui la trouble ? Seraient-ce les paroles de l'ange ? Mais qu'y avait-il là qui pût l'effrayer ? Fut-il jamais des paroles plus douces ? *Je vous salue !* Et c'est cependant là que je trouve la cause du trouble de Marie. Son humilité ne pouvait accepter les honneurs qui lui étaient rendus par un ange. Elle se demandait ce que signifiait une salutation si respectueuse. Elle douta si l'ange des ténèbres ne s'était pas transformé en ange de lumière pour lui inspirer quelque mouvement d'orgueil ! Et après que l'ange l'eut rassurée en lui disant : « Ne craignez pas, Marie : le fils que vous allez concevoir et enfanter, sera grand ; ce sera le Fils du Très-Haut, » pourquoi garda-t-elle le silence ? « Ah ! sainte Vierge, disent les Saints Pères, parlez donc ! Dites que vous consentez à devenir la mère du Verbe. Voici que le Fils de Dieu attend votre réponse. Le monde désire le Rédempteur.

Acceptez la mission qui vous est offerte de la part de Dieu. Qu'est-ce qui vous arrête ? C'est peut-être votre vœu de chasteté ? Mais pouvez-vous croire, Marie, que Dieu veuille vous faire rétracter ce vœu si cher à votre cœur, lui à qui vous l'avez offert et qui s'en est réjoui ? Dieu saura réunir en vous les merveilles de la virginité et celles de la maternité divine. » Et lorsque l'ange a mis fin à cette hésitation, en expliquant à la Vierge que l'Esprit-Saint réalisera en elle une maternité miraculeuse dans une pureté sans tache, que répond l'auguste Marie ? Va-t-elle, transportée par la vue de sa dignité incomparable, s'écrier dans son admiration : « Ah ! je vois bien que je suis la Fille bien-aimée du Père céleste, puisqu'il me comble de tant de faveurs ! » Donnera-t-elle à l'ange son consentement sous une forme comme celle-ci : « Je serai donc la mère du Verbe, je mettrai au monde le Fils même de Dieu ? » Dira-t-elle : « Le Saint-Esprit m'a choisie pour coopérer par l'Incarnation à l'œuvre sublime de la Rédemption : c'est donc moi qui suis l'épouse chérie de l'Esprit-Saint ? » Oh ! non, de telles paroles ne se trouvent pas sur les lèvres de Marie ; de tels sentiments n'ont pas de place dans son cœur. *Voici la servante du Seigneur*, dit-elle ; *qu'il me soit fait selon votre parole !* Qui fit jamais entendre un langage plus humble ? Serait-il possible de choisir un terme qui exprime davantage l'abaissement et l'humiliation au moment dont il s'agit, que celui de « servante ? » Eh quoi ! Un ange vient de la proclamer pleine de grâce, il l'appelle Mère du Très-Haut : et Marie n'a point d'autre titre à se décerner que celui de servante ! Elle n'en trouvera point d'autre lorsque, devenue réellement Mère de Dieu, elle recevra les félicitations de sa cousine Élisabeth. Si elle reconnaît en elle-même l'œuvre du Tout-Puissant, elle ne rend hommage qu'à sa seule bonté, à sa seule miséricorde. Elle loue et glorifie le Seigneur parce qu'il a « daigné regarder la bassesse de sa servante ! » Après qu'elle a mis au monde son divin Fils,

change-t-elle de langage ? Non, c'est toujours la même humilité. Écoutez la parole qu'elle prononce, lorsque, après trois jours de larmes et de recherches, elle retrouve enfin dans le Temple ce Jésus qu'elle avait perdu. *Mon Fils, votre père et moi, nous vous cherchions depuis trois jours.* « Votre père et moi ! » Joseph occupe la première place. Marie s'efface. Écoutez-la encore aux noces de Cana. Elle va demander un miracle à Jésus. Prendra-t-elle le ton de l'autorité ? Revendiquera-t-elle ses droits de mère ? Elle n'ose pas même, dirait-on, formuler une prière : *Mon Fils*, se contente-t-elle de dire, *ils n'ont plus de vin !*

Les actes de Marie ne démentiront point son langage. A peine a-t-elle reçu l'ambassade céleste, à peine est-elle devenue la Mère du Verbe, qu'elle entreprend un long et pénible voyage. Elle va se mettre à la disposition de sa cousine ; elle lui offre tous les services de la charité et de l'amitié. Et quand Jésus est né, quand déjà sa Mère le porte dans ses bras, elle n'en monte pas moins au Temple, confondue avec les autres femmes. Elle va se soumettre aux purifications prescrites par la Loi, comme si elle était une femme commune, entachée de souillure comme toutes les autres mères !

C. En présence de tels exemples, n'avons-nous pas à rougir de nous-mêmes ? Eh quoi ! Marie, la mère de Dieu, la Vierge immaculée, a de si bas sentiments d'elle-même : quels devront donc être les sentiments de ceux qui, à l'aveu de leur faiblesse et de leur néant, doivent joindre encore celui de leurs péchés ? Nos pensées, nos paroles, nos œuvres rendent-elles, comme celles de Marie, témoignage à la grandeur de Dieu et à notre néant ?

Nos pensées ne se reposent-elles pas le plus souvent avec vanité et avec une complaisance peu chrétienne sur notre propre excellence ? Lorsque nous sommes seules, ne repassons-nous jamais dans notre esprit les biens que nous croyons posséder, nos petits talents, nos qualités, les avantages extérieurs que la main de Dieu a

peut-être répandus sur notre personne ? Notre plus grand soin est-il alors de tout rapporter à Dieu, de lui témoigner notre reconnaissance et de confesser que de lui seul vient tout le bien qui est en nous ? Disons-nous sincèrement que nous ne pouvons revendiquer pour nous que nos vices et nos péchés ? N'arrêtons-nous pas notre pensée sur nous-mêmes au point d'attribuer en tout ou en partie à notre vertu, à nos efforts, à nos mérites ces qualités, ces avantages, ces biens dont je parle ; et, au lieu de rendre gloire à Dieu, ne disons-nous pas dans notre orgueil et dans notre suffisance : « Cela vient certainement de moi, cela est certainement à moi ; de ceci je ne dois compte ou hommage à personne ? » N'allons-nous pas jusqu'à désirer les louanges ? N'aimons-nous pas à repasser dans notre esprit celles que nous obtenons et à en nourrir, pour ainsi dire, notre cœur ?

Et si cette louange ne vient pas assez vite au gré de nos désirs, *que de paroles* adroites, que de tours subtils pour nous l'attirer ! Avec quelle vantardise nous parlons de nous-mêmes ! Et si un mot de blâme nous est adressé, si nous recevons quelque avertissement, que d'excuses nous inventons, que de finesses nous déployons pour dissiper l'impression fâcheuse que cet avertissement ou ce blâme pourraient produire dans l'esprit des autres !

Nos œuvres sont-elles toutes animées du sentiment de notre néant et de notre impuissance ? Est-ce toujours pour Dieu seul que nous agissons ? Notre but n'est-il pas bien souvent l'estime, l'affection, la louange des hommes ? Ne travaillons-nous pas à attirer sur nous l'attention, à nous faire distinguer favorablement ? Il nous arrive de rendre des services au prochain. Mais rendons-nous ces services lorsqu'ils nous semblent bas et humiliants, lorsque nous les trouvons au-dessous de ce que nous appelons notre dignité ? Notre ton n'est-il pas fier et hautain à l'égard de nos inférieurs ? Quelle n'est pas notre susceptibilité vis-à-vis de nos égaux ! Quelle difficulté n'éprouvons-nous pas à

obéir à l'autorité, à soumettre notre jugement, à plier notre volonté à la volonté de nos supérieurs, volonté qui n'est cependant autre que celle de Dieu, parce que Dieu la fait sienne ! Si telle est notre façon d'agir, pouvons-nous dire que nous avons le sentiment intime, profond, inébranlable de notre bassesse, sentiment sans lequel il n'y a ni humilité ni vertu ? Pouvons-nous dire que nous reconnaissons Dieu comme le maître absolu et le dispensateur de tout bien ? Est-ce là lui rendre le témoignage intérieur, fondement de toute perfection, de toute sainteté ?

II.

Mais peut-être ce témoignage intérieur serait-il superflu, vu notre perfection, qui se traduit au dehors par des œuvres grandes et magnifiques. Notre vertu n'est point intime, mais du moins est-elle éclatante ? Brille-t-elle aux yeux des hommes, et sont-ils contraints de s'incliner devant elle ? Si nous refusons à Dieu le témoignage intérieur d'un cœur humilié, lui rendons-nous du moins le *témoignage extérieur* d'une vertu sans faiblesses, d'une fidélité inaltérable, d'un courage indéfectible ? Aucune difficulté ne nous arrête-t-elle, aucune considération ne nous retient-elle, dès que le service et la gloire de Dieu sont mis en cause ? Hélas ! la crainte d'un ris moqueur, d'une parole piquante suffit pour nous faire chanceler. Lorsque vous êtes avec les moins vertueuses de vos compagnes, osez-vous vous montrer telle que vous seriez avec les plus ferventes d'entre elles ? *Le courage* manque, et cependant c'est *le courage* qu'il faut aux confesseurs du Christ, le courage en face de cet ennemi vil et méprisable que l'on nomme *le respect humain* et que nous n'osons pas fouler aux pieds. O le témoignage extérieur !

A. Ah ! ils ne craignaient pas le respect humain, ces chrétiens héroïques dont l'Église honore et célèbre les triomphes en leur décernant le titre de confesseurs. Que leur conduite ressemblait peu à la nôtre ! Ils disaient

avec saint Cyprien : *Quomodo potest esse cum Christo, qui ad Christum pertinere aut erubescit aut metuit ?* Ils se souvenaient en toute circonstance de la parole de Jésus-Christ : *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere ; sed potius timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam* (Matth. x). Vertueux et fervents avec ceux qui l'étaient, ils s'efforçaient d'augmenter la ferveur commune ; fervents encore avec les tièdes, ils montraient par leur exemple ce que l'on doit à Dieu. Étaient-ils avec des pécheurs ? ils se montraient encore les fervents disciples du Christ, dans l'espoir que leur exemple ferait naître dans le cœur de leurs frères égarés de salutaires remords et leur montrerait la voie qu'ils devaient suivre. Se trouvaient-ils devant les tyrans, devant le fer des bourreaux, leur courage grandissait, leur vertu brillait dans tout son éclat. Ils affrontaient les menaces, les tortures et la mort, plutôt que de trahir leur Dieu. Ils se souvenaient de ces paroles du Maître : « Ne craignez point ceux qui en tuant le corps ne peuvent nuire à l'âme ; mais craignez celui qui peut faire périr à la fois le corps et l'âme, en les précipitant dans le feu éternel. »

Nous qui tremblons devant l'opinion des hommes, nous qui rougissons de confesser notre Dieu, quand nous croyons voir se fixer sur nous un regard moqueur, que deviendrions-nous, si nous avions à lui rendre témoignage devant l'univers entier, en face des bourreaux, au mépris de notre honneur et de notre vie ? Marcherions-nous sur la trace des Confesseurs de la foi ? Suivrions-nous les exemples de Marie, leur Reine et la nôtre ?

B. Oui, leur Reine, et vraiment digne de marcher à leur tête. Car, si elle s'est élevée au-dessus d'eux par son humilité, *son courage n'a été ni moins admirable ni moins héroïque.* Sa vie entière fut l'exercice de ce témoignage extérieur que l'homme doit à son Dieu, et cela ressort sans contestation possible de ce fait que la vie tout entière de Marie fut sans l'ombre d'une infidélité. Mais ce témoignage

éclata surtout dans une circonstance où la générosité déployée par elle la place d'emblée au-dessus des plus grands héros chrétiens.

Rappelez-vous ce moment solennel de la Passion de Jésus-Christ où Pilate, assis sur son tribunal, entouré de ses licteurs, prononce contre le Sauveur la sentence de mort. Déjà l'instrument du supplice est préparé. Les étrangers que les fêtes pascales ont appelés à Jérusalem, s'unissent en grand nombre aux pharisiens, aux scribes et au peuple. La foule s'assemble, se presse, se serre dans les rues de la cité. Le grand prophète, le faiseur de miracles va être crucifié. Saint Jean, d'après la tradition, voyant ce qui se passe, se rend, l'âme navrée de douleur, auprès de Marie : « Mère, lui dit-il, tout est perdu ! Jésus est condamné, et voici qu'on va le crucifier ! » A cette terrible nouvelle, Marie se lève et s'avance d'un pas ferme et décidé. — Qu'allez-vous faire, lui dit-on. — J'irai et je le verrai. — Mais, c'est impossible : obliez-vous et la foule tumultueuse et la fureur des Juifs et la brutalité des soldats ? — Peu importe, il faut que je le voie. — Mais de toutes parts on se précipite : comment fendrez-vous cette masse compacte de peuple ? Ne l'essayez pas ; vous vous exposeriez en vain. Vous seriez repoussée, foulée aux pieds. Faible comme vous êtes, que pourriez-vous faire pour vous dégager et pour avancer ? Et puis votre présence ne peut être d'aucune utilité. — Je ne crains rien, je veux voir mon fils. — Mais contre lui éclatent partout des cris de haine et de malédiction ; on le traite de séducteur et de criminel. L'exaspération du peuple est à son comble. Vous montrer en ce moment, c'est vous livrer à ses insultes, à ses outrages, à tous les mauvais traitements. Le déshonneur de Jésus va rejaillir sur vous. — Oh ! son déshonneur rejaillir sur moi ! Si l'honneur du fils est celui de la mère, la honte de mon enfant ne doit-elle pas être la mienne ? — Et Marie s'est élancée dans les rues de Jérusalem. Elle ne voit ni la foule ameutée, ni les

regards dédaigneux et méprisants. Elle n'entend ni les menaces, ni les injures, ni les blasphèmes. « La voici, crie-t-on, la mère du faux prophète ; c'est elle, la mère du Galiléen. Arrière ! Arrière ! » Marie n'entend rien de tous ces cris menaçants. Jésus seul occupe sa pensée. C'est lui qu'elle cherche ; c'est vers lui qu'elle se fraie un chemin : rien ne l'arrête, rien ne la détourne. Et quand elle l'a enfin aperçu, qui dira son ardeur ? Animée par l'amour maternel, elle fend un peuple en furie, elle affronte les piques des soldats, elle se jette au milieu de leurs rangs. On la repousse, on l'injurie. Elle, insensible, s'élance vers son divin Fils, le couvre de baisers, essuie les hideux crachats qui le défigurent. Mais on parvient à l'arracher aux dernières caresses de son enfant : elle marche néanmoins à sa suite. Elle ne le quitte plus. Avec lui elle monte au Calvaire ; et là, devant les pharisiens et les scribes, les Juifs et les Romains, devant des étrangers de toute nation, elle se tient debout au pied de la croix où son Fils est suspendu. Elle partage ses souffrances, elle recueille sa part d'injures et de malédictions, et semble dire à tous, du poste où l'a placée son amour : « Approchez et voyez, c'est moi qui suis sa mère ! »

C. Ah ! encore une fois, il en est peu qui suivent Jésus jusqu'au Calvaire et s'y placent à côté de Marie au pied de la croix. Il en est peu qui bravent tout pour rester fidèles à la voix de leur conscience. Combien y en a-t-il dans le monde qui n'ont jamais négligé un de leurs devoirs sous l'empire de ce tyran qu'on appelle l'opinion des hommes ? Combien peuvent se dire que jamais ils n'ont hésité à s'approcher des sacrements, à faire partie des associations charitables, à quitter une société trop peu chrétienne, crainte d'avoir à subir une parole de blâme, un signe désapprobateur ? Et dans ces maisons mêmes où la piété devrait être le plus en honneur, là où le respect humain devrait être inconnu, ne le voit-on pas dominer la jeunesse ? Combien y en a-t-il parmi vous qui n'ont jamais

par respect humain résisté au cri de leur conscience ? N'avez-vous jamais bronché dans le devoir, lorsque vous pouviez croire que des compagnes moins éclairées que vous s'apprêtaient à tourner en dérision votre régularité ? Quand votre foi et votre piété vous disaient de prendre le parti de l'autorité, de pratiquer un acte d'humilité, de charité ou d'obéissance, n'avez-vous jamais reculé devant le qu'en-dira-t-on, qu'en-pensera-t-on ? Et si nous voulons pousser jusqu'au bout, ne trouverons-nous pas le respect humain jusque dans les communautés religieuses ? Oui, des cœurs où Dieu devrait toujours régner en maître, disent parfois : « Si j'observe telle règle devant telle sœur, elle se moquera de moi, » et on les voit reculer.

D'où viennent ces lâchetés, d'où vient ce manque de courage ? Du manque d'amour. Si Marie suit Jésus, c'est parce qu'elle l'aime et que l'amour ne connaît ni obstacles ni dangers. Pour nous, comme il nous manque le fondement de l'humilité, il nous manque aussi le couronnement de la charité. Nous aimons Jésus, mais nous ne l'aimons pas assez ; nous ne l'aimons pas par-dessus toutes choses, plus que les créatures, plus que nous-mêmes. Parfois nous éprouvons, il est vrai, quelques mouvements d'une ferveur passagère ; mais nous négligeons d'entretenir ce feu de l'amour divin et de l'augmenter. Donnez des aliments à la charité que le Saint-Esprit a répandue dans vos âmes, si vous ne voulez pas la voir bientôt languir et s'éteindre. Ah ! si nous pénétrions davantage dans les perfections du Dieu trois fois saint, si nous contemplions plus assidûment ses grandeurs ineffables et sa bonté infinie, si nous connaissions mieux la majesté du Tout-Puissant, nous n'aurions nulle peine à nous abaisser devant lui, à reconnaître ce que nous sommes nous-mêmes et à lui rendre le témoignage intérieur d'une sincère humilité. Nous aimerions aussi Dieu davantage, et notre amour nous porterait à lui rendre extérieurement témoignage en domptant en toute rencontre le respect humain.

Péroraison. — Levons les yeux au ciel : contemplons-y ces vigoureux athlètes que l'Église nous donne pour modèles. A la vue de ces Confesseurs de tout âge et de tout sexe, de tout rang et de tout état, disons avec saint Augustin : « Ne pourrai-je pas ce que tant d'autres ont pu ? Ce qu'ont fait tant de femmes, de vieillards et d'enfants, pourquoi ne le pourrais-je pas faire ? Leur nature n'était pas supérieure à la mienne, et comme eux j'aurai le secours de la grâce. » Adressons-nous à Marie, la Reine des Confesseurs, demandons-lui ce qui nous manque. Qu'elle nous prenne sous sa protection, qu'elle nous recommande à son divin Fils, afin que puisse se réaliser en nous cette parole que lui-même a prononcée : *Si quelqu'un me confesse devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père qui est dans les cieux !* Amen.

VII. — MARIE, REINE DES VIERGES.

Virgines enim sunt. Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. Ils sont vierges, et suivent l'Agneau partout où il va.

(Apoc. XIV, 4.)

Parmi les groupes des bienheureux habitants de la cité céleste, il est une phalange d'élite qui nous est montrée marchant partout à la suite de l'Agneau : c'est la troupe des Vierges. Ils chantent un mystérieux cantique qui résonne sous la voûte des cieux, et ceux qui font partie de cette phalange glorieuse peuvent seuls le chanter.

A ne nous arrêter qu'à ces paroles de l'Apocalypse : « Ils suivent l'Agneau, » ne devrions-nous pas déjà conclure que la sainte Vierge doit être la reine de cette troupe ? La mère de celui qui est appelé l'Agneau, Marie, la mère de ce Jésus qui fut offert en victime pour les péchés du monde, ne peut être séparée de son divin Fils dans le

séjour de la gloire. Mais si nous examinons le caractère distinctif de cette troupe, la virginité, oh ! alors, nous comprenons aussitôt que Marie, non seulement comme mère de Dieu, mais encore comme vierge doit être à la tête de cette troupe choisie. Si donc saint Jean nous montre ceux qui suivent l'Agneau parce qu'ils sont vierges, nous sommes autorisés à dire qu'à leur tête est Marie, vierge sans tache, Reine des vierges.

Marie est vierge ! Vierge avant sa maternité sainte, vierge encore après la naissance de son divin Fils. Nul titre ne lui est décerné avec plus d'unanimité : unanimité des Pères et des Docteurs, unanimité des chrétiens de tous les siècles. Tous les siècles chrétiens proclament la pureté, la virginité de Marie. Nous aussi nous la proclamons, nous la louons, nous l'exaltons. De tous les titres de notre Mère, c'est celui qui nous plaît davantage, celui aussi qu'elle aime le mieux à entendre répéter par ses enfants. Elle aime surtout à les voir se grouper autour d'elle pour lui confier leur candeur et leur innocence. Elle se plaît à recevoir sous son manteau protecteur le lis de leur pureté et leur couronne de vierges.

Réjouissons donc le cœur de notre Mère : *admirons* la splendeur et l'éclat de sa virginité, saluons-la Vierge et Reine des vierges ; — mais, après avoir rendu hommage à ses grandeurs, *imitons ses exemples*, et que Marie, objet de nos louanges et de notre admiration, devienne aussi notre modèle !

I.

Quand je considère les gloires de la pureté de Marie, je trouve en notre céleste Reine trois caractères ou plutôt trois prérogatives que jamais nulle autre créature ne posséda et qui suffisent pour placer Marie à la tête de la phalange des Vierges, bien au-dessus de ce que cette phalange a de plus saint et de plus pur. Marie est la Reine des vierges, parce que *la première elle a consacré à Dieu sa*

virginité par un vœu solennel, — parce qu'*elle a préféré sa virginité à la qualité même de Mère de Dieu*, — parce que sa virginité à été *une virginité féconde*.

A. Marie la première offrit à Dieu le vœu de virginité. — Avant elle, les célestes beautés de cette vertu étaient ignorées de la terre. La virginité à l'état de vertu n'existait pas ici-bas. Où l'aurait-on cherchée ? Chez les païens, qui se plongeaient en aveugles dans la honte des passions charnelles, qui se livraient à tous les désordres et à toutes les corruptions ? Non ; chez les païens, adorateurs du vice et de la débauche, il n'y avait point, il ne pouvait y avoir de virginité ! Et chez les Juifs ? Avant l'exemple de virginité donné par Marie, quel était en cette matière le sentiment général dans le peuple de Dieu ? On attendait le Messie ; les cœurs soupiraient après ce Désiré des nations qui devait briser les fers de son peuple et lui rendre le bonheur et la gloire. Chaque femme juive formait dans son cœur le désir bien naturel, mais aussi bien imparfait, de donner le jour au futur roi d'Israël. La gloire de la virginité était inconnue, parce que parmi les filles de Juda la stérilité était un opprobre et que la maternité seule était en honneur. L'Écriture nous le dit à plusieurs reprises. Il suffit de rappeler l'histoire de Sara et celle de Lia. Lorsque Jephté, au retour d'une expédition contre les Ammonites, eut promis par un vœu imprudent de sacrifier au Seigneur le premier être humain qui se présenterait à ses yeux, sa fille, qui allait être immolée, demanda deux mois pour pleurer dans la solitude avant que de mourir. Ce n'est pas qu'elle eût peur de la mort, ce n'est pas sa jeunesse qu'elle va pleurer. Non, elle pleure parce qu'elle va mourir sans laisser de postérité. Cependant Dieu sembla marquer de temps en temps qu'il y avait une perfection plus haute que la fidélité conjugale, et l'Écriture mentionne comme vierges Marie, sœur de Moïse et Jérémie, le prophète. Au sein de la gentilité, quelques femmes portaient le nom de vierges : c'étaient les vestales. Mais leur engagement n'était que

temporaire, et leur virginité, ajoute saint Ambroise, était de plus richement rétribuée et pleine de faste. Marie, notre Reine, découvrit la première les trésors cachés de la véritable et perpétuelle virginité. *Votum egregium*, lui dit le pieux Rupert, *prima vovisti, votum virginitatis.* Avant lui, saint Ildephonse : *Prima omnium feminarum Deo virginitatem obtulit.* Et dès le quatrième siècle, saint Ambroise, résumant toute la tradition des premiers temps du christianisme : *Egregia Maria quæ signum tunc virginitatis extulit, et intemeratæ integritatis pium Christi levavit vexillum.* Qu'y a-t-il de plus beau que de voir Marie, d'après la belle expression de saint Ambroise, lever la première l'étendard de la virginité et jurer qu'elle le défendra et le gardera jusqu'à la mort ?

Oui, Marie la première se sacrifia totalement à Dieu, lui offrant son corps et son âme en holocauste et s'engageant par un serment solennel à ne jamais reprendre le domaine qu'elle lui abandonnait, à ne jamais se partager avec aucune créature, à ne se donner qu'à Dieu et à lui seul. Acte héroïque, acte sublime qui jeta dans l'admiration les chœurs angéliques et combla de joie l'auguste Trinité. A l'âge de trois ans, Marie, plus sage que les philosophes et les héros de l'antiquité, plus éclairée que les patriarches et les prophètes, plus versée que personne dans la science divine, avait compris le mérite de la virginité perpétuelle et absolue. « O Marie, lui demande à ce sujet saint Bernard, aviez-vous donc entendu déjà cette parole qui ne devait être écrite que bien plus tard : *Les Vierges suivront partout l'Agneau ?* Aviez-vous reçu déjà le conseil que saint Paul adressa dans la suite aux chrétiens de Corinthe, en leur parlant des divers états : *Je n'ai pas de commandement à vous faire, mais voici le conseil que je donne : je voudrais que vous fussiez tous en l'état où je suis*, c'est-à-dire, je voudrais vous voir tous demeurer vierges ? » Éclairée par l'Esprit-Saint, Marie avait vu la beauté de la chasteté parfaite ; elle avait

découvert le trésor caché, la perle précieuse de la virginité. Elle a découvert ce trésor et elle l'a conquis. La première elle a deployé l'étendard de la pureté virginale, et elle l'a tenu si haut que rien n'a pu le souiller. Elle l'a aussi défendu, comme nous allons le voir, car, remarquez qu'*elle à dû le défendre*.

B. Qui donc, me direz-vous peut-être, a pu attaquer l'étendard qu'avait levé si haut cette Reine inviolable ? Qui pouvait ébranler sa haute vertu ? Marie, je le sais, n'avait pas à soutenir de luttes au dedans d'elle-même. Jamais le péché originel n'avait étendu ses ravages dans son âme. Par sa volonté, qui était parfaitement soumise à Dieu, elle était maîtresse de ses sens et de ses passions. Chez elle, aucune révolte contre l'ordre établi par Dieu, aucune résistance à la grâce, aucune de ces tendances déraisonnables qui nous entraînent comme malgré nous vers les créatures au mépris du créateur, rien de ce qui trouble en nous la claire vue de la vérité, de ce qui nous agite en face du devoir, de ce qui constitue nos faiblesses morales et souvent occasionne nos chutes. La chair ne pouvait donc avoir d'empire sur Marie. Quant au démon, il ne trouvait aucune approche par où il aurait pu venir la tenter. D'ailleurs, comblée des grâces divines, favorisée des plus pures lumières, Fille bien-aimée du Père céleste, qu'avait-elle à redouter de cet ennemi grossier ? Et le monde ? Mais il n'avait pour Marie aucun attrait. Quel bien aurait-il pu lui offrir ? D'ailleurs, elle avait quitté le monde, elle s'était séparée de lui. Que restait-il donc ? Contre qui Marie devra-t-elle se défendre ? Ce ne peut être que contre Dieu. En effet, c'est Dieu qui l'attaque, qui semble vouloir lui ravir le trésor de sa virginité. Dieu se plaît à éprouver Marie et lui fournit l'occasion de montrer jusqu'à quel point ce trésor lui est précieux. Son ange descend sur la terre. Il annonce à la Vierge qu'elle va concevoir et mettre au monde un enfant, grand parmi les nations, puisqu'il sera le Fils du Très-Haut, le Messie si longtemps

désiré. N'est-ce pas dire à Marie qu'elle doit choisir entre une maternité glorieuse, sainte, divine, et cette virginité qu'elle a vouée à Dieu ? Marie lutte. Elle répond dans l'admirable simplicité de son cœur : « *Comment cela se fera-t-il ? je ne connais point d'homme* et jamais je ne veux en connaître, car j'en ai fait vœu devant le Seigneur. » Ces paroles assurent le triomphe de sa virginité : car, si pour la conserver elle est prête à renoncer à l'éminente dignité qui lui est offerte, à l'honneur d'être la mère de celui que l'univers désire, du Verbe, Fils de Dieu, le Tout-Puissant de son côté opère en elle la plus étonnante des merveilles : une maternité véritable dans une virginité parfaite !

C. Lorsque nous attribuons de plus à Marie une virginité *féconde,* ne nous arrêtons pas à Marie devenue réellement mère du Sauveur sans aucun préjudice de sa pureté virginale. Étendons plus loin notre vue. Contemplons notre Reine suivie de l'innombrable troupe des vierges, qui forme non seulement sa cour, mais aussi sa famille. Tous se proclament ses enfants ; tous reconnaissent qu'à Marie ils doivent d'avoir mené une vie pure, que de Marie ils ont reçu l'amour de la virginité, avec la pensée de la consacrer à Dieu seul. Marie n'ouvrit-elle pas la première la voie qu'ils ont suivie ? « Une fleur manquait à la terre, nous dit un écrivain ecclésiastique (1) ; Marie l'a connue et l'a apportée du ciel. » Oui, la fleur de la virginité, de cette céleste vertu que symbolise le lis à la blanche corolle, à la tige élancée, au parfum délicieux et suave, était inconnue aux hommes. Marie l'a montrée au monde en sa personne, et aussitôt autour de ce lis d'une blancheur éclatante en germèrent mille autres, de diverses espèces sans doute, mais tous véritablement beaux, véritablement suaves. Dans le jardin du divin Époux des âmes les lis se sont multipliés ;

(1) Barthélemy de los Rios, O. S. Aug., *Hierarchia Mariana,* 1641, ex officina Plantiniana.

l'Église a vu des vierges sans nombre se grouper autour de Marie. On vit les premières vierges chrétiennes préférer la virginité aux alliances les plus nobles, aux partis les plus brillants, et pour défendre leur fleur précieuse affronter l'opprobre des supplices et l'horreur des tourments. Le lis alors recevait les teintes empourprées de la rose, grâce au sang dont il était arrosé. Telles furent les Agathe, les Cécile, les Agnès, les Eulalie, glorieuse couronne des premiers siècles de l'Église. On en vit d'autres cacher dans la solitude leur délicate fleur, et n'épargner pour la cultiver ni peines, ni labeurs, ni macérations. Il suffit de nommer les Marie de Parédès, les Thérèse de Jésus, les Marie-Madeleine de Pazzi. D'autres encore cultivent la fleur de la virginité au milieu du monde, voulant répandre là le parfum de leurs vertus et attirer sur leurs traces des âmes au ciel. Elles se dévouent à tout ce qui pleure, à tout ce qui souffre. On les voit sur les champs de bataille comme au chevet des malades. Elles soutiennent le courage des malheureux, les consolent, pansent leurs blessures de leurs mains virginales. On les trouve partout où coule une larme, où gémit une plainte, où il y a une plaie à guérir. Fleurs belles et brillantes, qui, nées autour du lis immaculé, se sont multipliées et répandent dans l'univers entier leur éclat et leur parfum ! Famille nombreuse des vierges qui se groupent autour de leur Mère et que Marie regarde comme ses enfants !

Et Marie leur communique le privilège de la virginité féconde. Que d'âmes régénérées et initiées à la vie chrétienne sous des cieux lointains, par les vierges d'Europe qui sont allées aux extrémités de la terre recueillir les abandonnés et leur assurer le ciel ! Que d'âmes rappelées à la vie de la grâce dans ces asiles de la misère où les vierges de la charité soignent les malades et assistent les moribonds ! Que de pécheurs ramenés à Dieu au milieu d'un champ de carnage ! A qui doivent-ils cette vie nouvelle qui se continue dans la vie bienheureuse, sinon à ces

virginales compagnes de Marie, qui en soulageant leur corps ont pénétré jusqu'à leur âme et l'ont engendrée à Jésus-Christ ? Et les vierges dévouées à l'enseignement, ne sont-elles pas mères aussi ? Mères de ces jeunes âmes qu'elles élèvent à Dieu, mères de ces cœurs où par leurs exemples et leurs leçons elles développent la vie morale, la vie chrétienne et pieuse, et qu'elles rendent ensuite à la société, afin qu'à leur tour ces lis, grandis à l'ombre du sanctuaire, attirent par leur beauté et leur parfum d'autres âmes à Dieu.

II.

Le magnifique apanage de la virginité inviolable n'appartient, il est vrai, qu'à un petit nombre d'âmes privilégiées. Tous ne sont pas appelés à faire partie de la phalange choisie, à chanter le cantique réservé aux seules compagnes de l'Agneau. Mais s'il n'est pas donné à tous de cultiver le lis de la pureté virginale, tous du moins sont obligés de conserver celui de l'innocence et de la pureté chrétienne, quel que soit l'état où la volonté de Dieu les engage. Tous, en attendant que Dieu leur marque la place qu'il leur destine dans le monde, doivent conserver le lis des vierges, le cultiver avec amour pendant les quelques années qu'ils le posséderont encore et en préserver avec soin de toute souillure la belle et délicate fleur. Marie s'offre ici à tous comme ptotectrice et comme modèle. Si la fleur de sa virginité nous a charmés par son vif éclat, si les magnificences virginales de sa vie ravissent notre admiration, que les *exemples de cette vie* nous soient un *salutaire enseignement.*

Voyons ce qu'a fait notre Reine pour préserver de toute souillure sa fleur immaculée, et apprenons ce que nous devons faire pour défendre la nôtre.

Marie a donné à sa plante chérie *trois remparts :* celui de la prière et de l'union avec Dieu, celui de la solitude et celui de la modestie ; triple rempart que nul ennemi ne

pouvait franchir, que ni le démon ni le monde ne pouvaient ébranler, abri impénétrable où nul souffle empoisonné ne pouvait exercer ses ravages. C'est de cette triple barrière que nous aussi nous devons entourer la pureté et la sainteté de notre âme. J'admire en Marie cette constante sollicitude, bien que sa chasteté n'eût pas besoin de ce secours, et hélas ! je la cherche souvent en vain chez les personnes mêmes qui veulent rester pures.

A. Rempart de la prière et de l'union à Dieu : c'est celui dont on reconnaît le plus généralement et le plus aisément la nécessité. Nous avouons sans peine notre impuissance à garder seuls l'inviolabilité de notre cœur, parce que nous sentons notre faiblesse vis-à-vis des ennemis intérieurs et extérieurs qui s'attaquent à notre vertu de prédilection. Nous reconnaissons qu'il nous faut prier Dieu et recourir à Marie. Mais d'abord, qu'entend-on souvent par ce recours à Dieu et à Marie ? C'est s'acquitter à la hâte de quelques devoirs de piété, fréquenter plus ou moins les églises, réciter certaines formules... Est-ce là la véritable prière, la prière qui fortifie, l'union de l'âme avec Dieu ? Oh ! Marie ne se contentait pas de quelques pratiques extérieures. Sa prière était continuelle. Elle consistait à tout rapporter à Dieu, à lui soumettre son corps et ses sens, comme le dit saint Jean Damascène : *Oculi tui semper ad Dominum, perenne atque inaccessum lumen intuentes ; aures divinum sermonem audiunt ac Spiritus cithara oblectantur.* Elle consistait à tourner vers Dieu toutes ses affections : *Dilectus meus mihi et ego illi.* Elle consistait à demeurer toujours en la présence de Dieu, à conserver toujours la même ferveur dans le service de la divine majesté... Oh ! alors, nous le comprenons, la pureté la plus éclatante se conservera dans toute sa splendeur. — Nous demanderons donc à Dieu le secours de sa grâce, nous supplierons Marie de nous couvrir de sa protection maternelle.

B. Mais cela suffit-il ? Nous, si faibles et si impuissants, nous qui portons notre trésor dans un vase fragile, pou-

vons-nous l'exposer en public au choc de toutes les passions ? La prière seule gardera-t-elle notre lis, si *la solitude* ne vient mettre autour de lui *un second rempart ?*

Il serait téméraire de le croire. Voyons comment a agi la Sainte Vierge, notre modèle. Elle avait compris que la fleur de la virginité est surtout une fleur du désert et qu'elle aime la solitude. Aussi la solitude fut toujours l'objet de la prédilection de Marie. En faut-il une autre preuve que son séjour dans le Temple dès l'âge de trois ans ? Et saint Ambroise nous le fait remarquer : Marie ne se contentait pas de cette solitude extérieure. *Prodire domo nescia, nisi cum ad ecclesiam conveniret, et hoc ipsum cum parentibus aut propinquis.* Elle se bâtissait une solitude intérieure, où elle méditait la parole de Dieu : *Conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* Cette seconde leçon semble austère ; mais cette austérité est consolante pour ceux qui ont compris le prix de la pureté, et elle est rassurante pour ceux qui connaissent les pièges du démon et du monde. Voilà pourquoi les âmes vraiment jalouses de la beauté de leur lis, les cœurs séduits par les charmes de la virginité, se sont en si grand nombre réfugiés dans la solitude. Ils ont fui les périls, ils se sont échappés du milieu de leurs ennemis ; ils ont cru que pour cultiver en paix le lis de la chasteté, pour le voir éclore dans toute sa fraîcheur, ils devaient le transporter dans la retraite.

Tous cependant n'agissent pas ainsi : il est des femmes chrétiennes qui demandent à Dieu de garder leur âme sainte et pure, et ne craignent pas néanmoins d'exposer cette âme à ses plus mortels ennemis. Il faut croire qu'elles sont douées d'une vertu mystérieuse, d'un don extraordinaire ; car comment pourrions-nous espérer autrement qu'elles pourront allier l'amour du monde à celui de la virginité ? A voir leur conduite, on dirait qu'il y a en chacune d'elles deux personnes distinctes, tant leurs actes sont disparates. Le matin, prosternées dans le temple, elles s'adressent à Dieu, se recommandent à Marie,

vont s'asseoir même au banquet des anges : les reconnaîtriez-vous à l'heure où elles se disposent à se rendre à leurs plaisirs, à l'heure où elles s'apprêtent à jouir de toutes les délices de la vie ? Est-ce bien là cette chrétienne si fervente du matin ? Est-ce bien là la vierge qui, à en juger par sa prière, est si avide de pureté et d'innocence ? Reviendra-t-elle de ces réunions tumultueuses, de ces sociétés brillantes et animées où règnent la mollesse et le plaisir, où tout excite les passions, où tout charme, tout séduit, tout entraîne, en reviendra-t-elle également pure ? Je ne veux pas prononcer de sentence. J'abandonne notre imprudente au jugement de sa conscience, et je souhaite que la voix de cette conscience soit encore assez forte pour se faire entendre. Je dis seulement qu'il y a une grande différence entre une mesure de pureté qui conserve la réputation à l'abri des graves atteintes, et la beauté de l'âme vierge où Dieu règne sans partage, où son amour domine tout, règle tout et exige même le sacrifice d'une simple pensée qui lui serait étrangère. Cette beauté, je vous le demande, peut-elle demeurer intacte dans le tourbillon et le tumulte du monde ? Et l'esprit de prière, l'union avec Dieu, y est-elle bien possible ? Hélas, nous autres, nous, voués par état à la solitude, nous qui ne voyons le monde qu'à une distance immense, nous l'avouons dans la douleur de notre cœur : nous avons peine à offrir à Dieu au pied de l'autel un esprit dégagé de toute pensée terrestre, un cœur purifié de toute affection étrangère. Jusqu'au sein même de la retraite où nous avons fui, nous sentons bien souvent le trouble des passions qui se réveillent, nous ne pouvons bannir suffisamment les souvenirs importuns du siècle. Et ces âmes qui se mêlent de gaieté de cœur à toutes les agitations du siècle, à toutes ses folles joies, prient sans distractions volontaires, ignorent les révoltes des sens et gardent leur cœur libre de toute attache déréglée ! Elles ne sont point d'une autre nature que nous : auraient-elles donc reçu de

Dieu des grâces particulières et inconnues ? S'il en est ainsi, je les félicite ; je rends hommage à ces dons extraordinaires et cachés que jamais je n'ai rencontrés dans les âmes les plus parfaites, dans celles même qui étaient vouées par état à une vie de solitude, de prière et de pureté.

Cependant n'allez pas croire qu'en vous prêchant la vie retirée, je veuille vous obliger toutes à quitter le monde, à y renoncer entièrement et pour toujours. Non, tel n'est point le sens qu'il faut donner à mes paroles. Demeurez dans le siècle, si Dieu vous y marque une place ; je ne vous en blâmerai point. Ce que je blâme, ce n'est pas la vie dans le monde, c'est la vie sensuelle et mondaine, la vie dont le plaisir est le but, la vie dissipée. Celle-là est incompatible avec la pureté de l'âme, celle-là ne voit point fleurir les lis. Marie, notre Reine, le croyait et le savait, elle dont toute l'existence fut prière et solitude. humilité et recueillement.

C. Avec la vie de dissipation, redoutez encore pour le trésor de votre innocence, redoutez les enivrements du luxe et les épanchements d'un caractère sans frein, qui ne sait ce que c'est de se modérer. Autour de votre fleur virginale élevez *le rempart de la modestie*. Que vos paroles, votre maintien, votre toilette surtout, soient marqués du cachet de la retenue et de la réserve. Que tout en vous soit digne de votre Mère, de la Reine des vierges. Jetons un instant les yeux sur l'auguste Marie. La beauté de son âme rayonne autour d'elle ; son visage respire le calme, la douceur et la paix ; son front resplendit de pureté et de candeur ; la modestie abaisse son regard, mais dans ce regard abaissé vous lisez l'éclat de ses vertus ; sur les lèvres la pureté a placé son symbolique reflet. Suivons-la ; toute sa personne commande le respect. Sa démarche est celle d'une reine, de la Reine des vierges. Partout elle se montre digne de porter ce titre. Elle est partout sainte, pure ; elle est simple et affable : mais partout elle sait inspirer une respectueuse vénération.

Tous ceux qui l'approchent, subissent l'influence de sa modestie. Les sentiments de son cœur touchant la virginité semblent se répandre autour d'elle et communiquer aux autres son amour pour la plus belle des vertus. Saint Ambroise nous l'affirme. On ne pouvait, dit-il, voir Marie sans être en même temps et saisi de respect pour la Vierge sans tache et ravi par les charmes de la pureté. C'est encore saint Ambroise qui nous trace de Marie ce merveilleux portrait. *Nihil torvum in oculis, nihil in verbis procax, nihil in actu inverecundum. Non gestus fractior, non incessus solutior, non vox petulantior, ut ipsa corporis species simulacrum fuerit mentis, figura probitatis.* Et ce privilège, Marie l'a répandu sur quelques-uns de ses enfants. Les Louis de Gonzague, les Stanislas Kostka, les Jean Berchmans, l'avaient obtenu. Eux aussi par leur seule présence inspiraient l'amour de la pureté : tant était grande leur angélique modestie.

S'il ne vous est pas donné de les égaler dans toutes leurs vertus, marchez du moins à leur suite. Commandez par votre maintien, par votre physionomie, par votre démarche même, sinon le respect, du moins la retenue. Comme Marie, soyez simples et affables, mais aussi, je ne crains pas de le dire, soyez fières. Soyez fières, non pas de la fierté de l'arrogance et de l'orgueil, mais de la fierté de la prudence et de la chasteté. Ce que je veux voir en vous, c'est la fierté d'une âme qui sait ce qu'elle vaut, qui estime au-dessus de tout le trésor qu'elle porte en elle, et qui repousse tout ce qui pourrait le lui ravir. Ce que je vous recommande, c'est la fierté d'une âme jalouse de conserver intacte la plante virginale qui est l'objet de ses soins empressés et que le souffle empoisonné du serpent séducteur cherche à flétrir. Si l'ennemi ose approcher, elle le met en fuite par un seul regard. Montrez donc l'estime que vous avez de votre vertu, et ne craignez point de laisser voir vos sentiments à cet égard. Que la pureté réside sur votre front, que la modestie se lise dans vos

yeux et la réserve sur vos lèvres. Mettez dans votre démarche la dignité de la femme chrétienne. Qu'on sache que jamais rien de contraire à la sainteté du cœur vierge n'aura d'accès auprès de vous. Par votre retenue noble et modeste, imposez silence à ceux qui rôdent sans cesse autour des cœurs chastes pour les séduire et les corrompre. Quand ils vous verront si peu disposées à les recevoir, ils n'oseront élever la voix pour faire parvenir jusqu'à vous leurs propos empoisonnés. Leur audace tombera devant l'infranchissable barrière de votre circonspection Votre lis grandira ; il se conservera blanc et pur, il réjouira le cœur de votre Reine.

Péroraison. — Approchez toutes de Marie ; groupez-vous autour de son trône ; confiez à sa royale protection le trésor le plus précieux de votre jeunesse. Demandez-lui que d'abord elle mette dans votre âme l'amour de la pureté et qu'elle vous aide ensuite à répandre l'éclat de cette céleste vertu sur toute votre personne. Sous la conduite de la Reine des vierges, cultivez le beau lis de l'innocence, entourez-le de soins vigilants ; gardez-le pur et immaculé, afin que vous puissiez le lui remettre à votre mort et que, étant présentées par elle à son divin Fils, vous puissiez entendre ces paroles de l'Époux des âmes chastes : « Venez, ma bien-aimée, venez au lieu de votre repos ; venez vous joindre à la troupe des vierges ; venez prendre part au cantique que chantent les vierges à la suite de l'Agneau. » *Amen.*

SERMONS SUR SAINT JOSEPH

SERMONS SUR SAINT JOSEPH

1. — CAUSES DE L'ÉLÉVATION DE SAINT JOSEPH.

Invenisti cor ejus fidele coram te, et percussisti cum eo fœdus. Vous avez trouvé son cœur fidèle à vos yeux, et vous avez fait alliance avec lui. (II Esdr. IX, 8.)

Cette parole est l'éloge que l'Écriture Sainte fait d'Abraham, le patriarche de l'ancienne Loi...

Dieu a trouvé Abraham fidèle, parce que ce patriarche a cru à la parole divine... Il est sorti de son pays... Il a accepté la loi de la circoncision... Il a été prêt à immoler son fils... Dieu a conclu avec lui un pacte. Il lui a fait des promesses de gloire ; il lui a annoncé que sa race serait nombreuse comme les étoiles du ciel... Appliquons cela à Joseph.

1e Partie. — Dieu a trouvé saint Joseph fidèle.

Invenisti cor ejus fidele.

A. En quoi consiste cette fidélité ?... Elle a trois phases :

a) La foi à la parole de Dieu...

b) Le dévouement dans les œuvres...

c) La générosité dans le sacrifice...

Nous le voyons dans Abraham...

B. Application à saint Joseph :

a) Foi à la parole de Dieu... Foi à l'intégrité de Marie... Foi au mystère de l'Incarnation... Foi à la divinité de l'enfant Jésus...

b) Dévouement dans les œuvres : Joseph, gardien de

Marie... Joseph, père nourricier de Jésus... travaillant pour Jésus et Marie en Égypte et à Nazareth...

c) Générosité et constance dans le sacrifice. C'était un sacrifice pour lui d'accepter la médiocrité, l'obscurité, l'exil, épreuves auxquelles il était soumis en vue surtout de Jésus et de Marie...

Saint Joseph, éclairé par les Écritures, n'ignorait pas que son fils putatif devait souffrir et mourir pour son peuple... Il acceptait cette décision de la Providence, ce sacrifice...

Ce fut un sacrifice que sa mort. Quelque douce qu'elle fût, comme elle arrivait avant que l'œuvre de la Rédemption fût consommée... La mort séparait Joseph de Jésus et le condamnait à l'exil des limbes...

Retour sur nous-mêmes. Quelle est notre fidélité à ce triple point de vue ?

2e Partie. — Dieu a conclu avec Joseph une triple alliance.

A. Alliance sur la terre. — Il l'a établi chef de la Sainte Famille... Il lui a assuré l'affection, le respect de Jésus et de Marie. *Constituit eum dominum domus suæ, et principem omnis possessionis suæ* (Ps. civ, 21).

B. Alliance dans le ciel. — Il lui a assuré un trône de gloire... Il l'a inondé de délices... Nous pouvons nous en faire une idée par l'honneur que saint Joseph à déjà reçu sur la terre du vivant de Jésus... par la joie qu'il a goûtée en compagnie de Jésus et de Marie...

C. Alliance dans l'Église. — Dieu a réservé les splendeurs du culte de Joseph pour ces derniers temps, temps de calamités et de luttes... Il a fait ressortir ainsi la puissance d'intercession de saint Joseph, en lui confiant pour ces temps-là la défense de la chrétienté...

Applications à nous-mêmes. — Dieu veut faire avec nous cette même alliance.

A notre fidélité il veut donner l'empire sur son cœur, les consolations de sa grâce...

A notre fidélité il promet la récompense des cieux...

A notre fidélité il assure le succès et l'efficacité de nos œuvres pour la défense de la Sainte Église...

Péroraison. — Remercions Dieu de cette munificence à notre égard. Demandons-lui par l'intercession de saint Joseph la grâce de pratiquer la même fidélité.

---

2. — SAINT JOSEPH ET LES BESOINS DE L'HEURE PRÉSENTE.

Ite ad Joseph ; et quidquid ipse vobis dixerit, facite. Allez à Joseph, et faites tout ce qu'il vous dira. (Gen. XLI, 55.)

Ces paroles ont été prononcées alors que la famine affligeait le peuple égyptien, et que la nation affamée se pressait autour de son roi, en lui demandant des vivres... Pharaon leur répondit : « Allez à Joseph. » C'est qu'en effet Joseph avait, pendant sept années, rassemblé des trésors de blé dans les greniers de l'Égypte. Il était donc à même en ce moment d'atténuer l'affreuse disette dont le pays était affligé...

Ne vous semble-t-il pas, mes Frères, que le Joseph de la Loi nouvelle doit remplir à notre égard une mission semblable ? Il a pendant sa vie terrestre gardé Jésus, en qui se trouve le trésor inépuisable des dons de Dieu. Nous souffrons d'une famine morale que saint Joseph peut et qu'il veut soulager. — Creusons cette pensée. Voyons en quoi consiste la famine dont nous souffrons et comment saint Joseph nous présente le moyen d'en triompher.

1er Point. — Quelle est la famine morale dont nous souffrons ?

Un fait incontestable, c'est qu'un affreux malaise se fait sentir partout depuis un siècle. Il n'est presque personne

qui ne se plaigne, qui n'éprouve une faim difficile à définir, mais impossible à rassasier...

A. Les individus en général souffrent de cette faim... Pourquoi ?

a) Parce que chacun, dans sa position, veut donner à la jouissance la place la plus large...

b) Parce que personne, pour ainsi dire, ne trouvant cette place suffisante, tous sont *mécontents* de leur position...

De là la cupidité, l'ambition, un mouvement perpétuel d'inquiétude et de recherche...

B. Si nous considérons *les familles*, nous les voyons désunies... ne connaissant plus les affections sérieuses, et prêtes à s'éparpiller, au risque de se déchirer bientôt après...

C. La société n'est plus heureuse. Tout le monde le dit : la société tremble sur sa base. Pourquoi ? Parce que ceux qui occupent les rangs supérieurs *n'ont plus appris leurs devoirs envers ceux qui occupent le bas de l'échelle sociale ou parce qu'ils ont négligé de les remplir...* Ceux-ci veulent monter... ceux-là craignent d'être renversés et de tomber au fond de l'abîme...

Groupez l'humanité comme il vous plaîra : vous verrez partout régner cette faim cruelle dont je parle. Et pourquoi ? Parce que l'humanité ne possède pas la nourriture dont elle a besoin, parce qu'elle oublie sa nourriture ou la rejette avec mépris... *Oblitus sum comedere panem meum* (Ps. CI, 5).

2d Point. — Saint Joseph nous offre le remède à cette famine morale.

Ce remède, mes Frères, vous l'avez deviné : il est dans Notre Seigneur Jésus-Christ, dans l'enfant-Dieu que Joseph a gardé, qu'il a nourri, qu'il a protégé contre ses ennemis... La connaissance, l'amour, l'imitation de Jésus-Christ, voilà l'aliment qui seul peut assouvir tous les désirs des hommes.

A. N'est-ce pas Jésus-Christ qui doit nous apprendre à nous contenter de notre position, à nous y sanctifier ?

N'est-ce pas Joseph, l'humble charpentier, partageant avec Jésus la vie pauvre de Nazareth, qui peut nous faire trouver le secret du bonheur au milieu de la médiocrité ? — Seule manière d'échapper au *mécontentement*, première faim qui dévore les individus dans la société contemporaine.

B. Joseph, centre et chef de la famille de Nazareth, nous donne dans cette famille un exemple parfait du bonheur domestique réalisé au sein de la pauvreté par l'*union des cœurs*... Chacun des membres de cette famille, et Joseph le premier, n'est-il pas rassasié de bonheur, grâce à l'affection de ceux dont il partage l'existence, en même temps qu'il est prêt à se sacrifier tout entier pour eux ?

C. N'est-ce pas à Nazareth qu'il faut apprendre à unir en *esprit de foi* les extrêmes opposés de la société ? Le Dieu tout-puissant fait homme y obéit sans murmure à un humble charpentier... Le descendant des rois, Joseph, manie sans se plaindre la scie et le rabot... Marie, la Vierge sacerdotale, la descendante de David, nourrie au Temple de l'étude des Écritures, soigne à Nazareth le ménage d'un pauvre artisan... Nul ne songe à se révolter contre l'ordre de Dieu, parce que tous ont dans leur cœur un désir qui domine tous les autres : accomplir en ce monde les décrets de la Providence...

Péroraison. — Allons donc à Joseph, nourrissons nos esprits des leçons qu'il nous donne. Elles ne sont autres que les leçons de l'Évangile... Demandons pour tous les hommes que Dieu leur fasse la grâce de recourir à cette nourriture substantielle... et quant à nous-mêmes, loin de nous en laisser dégoûter, soyons-en chaque jour de notre vie de plus en plus avides.

3. — PROTECTION DE SAINT JOSEPH.

Ite ad Joseph ; et quidquid ipse vobis dixerit, facite.
(Gen. XLI, 55.)

Si la dévotion à saint Joseph est de tous les temps, nous pouvons dire que nous avons surtout besoin de recourir à lui dans les circonstances où nous nous trouvons.

Considérons

1° Les causes qui rendent son secours nécessaire.

2° Les motifs qui doivent nous porter à recourir à lui.

3° La manière de rendre notre dévotion à saint Joseph efficace et pratique.

1er Point. — Nous avons besoin de secours extraordinaires.

A. Dans les tribulations dont la Sainte Église est affligée.

a) Perte du domaine temporel par le Souverain Pontife... Sa captivité...

b) Position difficile de l'Église chez plusieurs nations catholiques...

c) Débordement de plus en plus grand de l'impiété...

B. Pour notre pays en particulier.

Le bien et le mal y sont dans une lutte continuelle... Si le bien triomphe momentanément, il est toujours à craindre que le mal ne reprenne le dessus... Les masses sont toujours exposées à la corruption et à la perte de la foi...

C. Pour nous-mêmes.

Cela résulte d'abord de la position qui est faite de nos jours à l'Église et des conditions générales où se trouve notre pays... Mais de plus, nous sommes exposés dans les temps présents à passer d'une exaltation momentanée à l'abattement et au désespoir... Par suite du contact si fréquent avec toute espèce de personnes, nous sommes

exposés au danger de nous attiédir, et même de perdre nos convictions...

2e Point. — Pourquoi recourir à saint Joseph ?

A. Parce qu'il nous est désigné comme protecteur par la Providence. C'est lui en effet qui a été donné par le Père céleste comme guide à la Sainte Famille, dans les circonstances critiques où elle s'est trouvée...

B. Il nous est désigné comme protecteur par un ensemble imposant d'autorités.

a) L'autorité de l'Église. — Le culte de saint Joseph s'est surtout développé dans ces derniers temps... Ses fêtes se sont multipliées... Les Souverains Pontifes ont recommandé son culte... Pie IX a fini par le désigner en 1871 comme *patron de l'Église universelle...*

b) L'exemple de nos ancêtres. — Si saint Joseph est depuis plus de deux siècles le patron tout spécial de la Belgique, c'est à cause de la dévotion de nos pères, et spécialement du choix qu'ils ont fait de lui en 1679 sous Charles II, roi d'Espagne, comme protecteur de notre pays. Ce choix a été ratifié par le pape Innocent XI...

c) L'exemple des saints. — Saint Bernardin de Sienne... Saint Bernard... Sainte Thérèse... Saint Alphonse de Liguori... etc.

d) La raison — Elle nous dit que celui qui, après Marie, a été le plus rapproché de Jésus pendant sa vie mortelle, doit encore maintenant lui être spécialement cher et posséder une grande puissance d'intercession...

3e Point. — Manière de rendre cette dévotion efficace et pratique.

A. Elle sera *efficace*, si nous recourons à Saint Joseph dans toutes nos difficultés et dans toutes nos peines... Mais surtout si nous nous pénétrons de l'inébranlable confiance dans la Providence qui a été la vertu caractéristique de saint Joseph...

B. Elle sera *pratique*, si nous apprenons de saint Joseph

à remplir nos devoirs envers Dieu... envers nos familles... envers la Sainte Église.

Péroraison. — Les efforts des pieux fidèles attireront sur eux les bénédictions du ciel et porteront saint Joseph à secourir la société contemporaine qui se débat au milieu d'atroces difficultés...

---

4. — PRINCIPES DE LA SAINTETÉ DE SAINT JOSEPH.

Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit. C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce n'a point été stérile en moi.

(I Cor. xv, 10.)

C'est une vérité constante que la sainteté dépend de deux choses : de la grâce de Dieu et de la coopération de l'homme... Donc nous pouvons dire : quelque degré de sainteté que saint Joseph ait atteint, cette sainteté a procédé de ce double principe... Tâchons de nous en convaincre pour l'édification de nos âmes...

1er Point. — La grâce de Dieu, principe de la sainteté de saint Joseph.

A. Saint Joseph a été un grand saint... Nous ne savons pas quelle place il occupe dans le ciel ; mais il n'est pas téméraire d'affirmer qu'après Marie, il y occupe un rang d'honneur...

B. Quoi qu'il en soit, les grâces qu'il a reçues devaient être en harmonie avec sa mission... Or, il était destiné à être :

a) Le gardien de Marie...

b) Le père nourricier de Jésus...

c) Le chef de la Sainte Famille...

Donc il fut comblé de toutes les grâces que supposait cette triple mission.

C. Nous en avons la preuve

a) Dans la conservation de sa virginité...

b) Dans les communications fréquentes et intimes qu'il a reçues du Père éternel...

c) Dans le bonheur qu'il a eu de vivre et de mourir dans la société intime de Jésus et de Marie...

2d Point. — Correspondance à la grâce, principe de la sainteté de saint Joseph.

A. Que cette correspondance ait été parfaite, nous en sommes persuadés... Nous en avons du reste la preuve dans cette affirmation de l'Esprit-Saint : *Joseph, vir ejus, cum esset justus.* Ces mots renferment l'éloge de sa justice à tous les points de vue. Ils prouvent que saint Joseph remplissait exactement tous ses devoirs envers Dieu et envers les hommes... Imitons cette fidélité de Joseph à la grâce...

B. « Oui, dira-t-on, mais il était bien facile à Joseph de se sanctifier au milieu d'une telle abondance de grâces. »

Réponse. — Nous ne prétendons pas que tous nous puissions parvenir à la sainteté de saint Joseph... Mais il est des règles qu'il est bon de nous rappeler :

Premièrement. Tous les hommes, à plus forte raison tous les fidèles, reçoivent de Dieu des grâces suffisantes pour se sauver...

Deuxièmement. Tous les hommes, s'ils le veulent, peuvent se sanctifier dans la position où Dieu les a placés...

Troisièmement. Tous nous recevons à certains moments des grâces de choix. Si nous y répondons, nous avancerons de plus en plus dans la sainteté...

Quatrièmement. Nous ne pouvons nous figurer le degré de gloire où nous parviendrons, si nous répondions toujours à ces grâces de Dieu...

Péroraison. — Courage donc et confiance ! C'est par un travail constant de chaque jour que Joseph a été fidèle aux grâces du moment... Correspondons à celles qui nous sont données, et l'avenir nous montrera la générosité de Dieu...

---

5. — ESSENCE DE LA SAINTETÉ DE SAINT JOSEPH.

Joseph autem, vir ejus, cum esset justus. Or, Joseph, son époux, était juste. (Matth. I, 19.)

Quand on parle de la sainteté, il y a des personnes qui s'écrient : « Moi, je n'ambitionne pas d'être un saint. Il me suffit d'avoir une place dans le ciel. » Cette parole montre leur ignorance ou leur peu de courage...

Leur ignorance, si ces personnes ne savent pas que la sainteté consiste précisément à mériter une place dans le ciel... Leur manque de courage, si elles ne se sentent pas la force de remplir les conditions requises par Dieu pour que nous devenions des saints...

1er Point.

En quoi consiste l'essence de la sainteté ?

A. Pour qu'un chrétien possède la sainteté en ce qu'elle a d'essentiel, il lui suffit d'être sans péché mortel ; et pour vivre dans la sainteté, il ne faut que se maintenir dans la grâce de Dieu, par *l'accomplissement de ses devoirs.* C'est bien simple... Un chrétien ne peut ignorer cela...

B. Quels sont ces devoirs ? Ils se résument dans ce mot par lequel l'Évangile fait l'éloge de saint Joseph : *justus*, être juste. Le juste en effet rend à chacun ce qui lui est dû.

a) Il y a *Dieu.* — La justice nous fait regarder Dieu comme notre maître et Seigneur, comme celui qui veut

être notre Père dans le temps, mais qui doit devenir notre juge dans l'éternité...

Nous abandonner à la divine Providence, obéir à Dieu ainsi qu'à ses représentants, éviter ce qui peut lui déplaire, c'est rendre à Dieu ce qui lui est dû...

b) Il y a *le prochain*. — Notre prochain est créé à l'image de Dieu, racheté comme nous par le sang de Jésus-Christ... Il est notre semblable dans les misères et les faiblesses de l'humanité... Respecter en lui l'image de Dieu, lui rendre les services que demande sa position et la nôtre, supporter patiemment ses défauts (que nous retrouvons en nous-mêmes, et plus grands encore peut-être), c'est rendre au prochain ce qui lui est dû.

c) Il y a *nous-mêmes*. — Voir en nous les créatures de Dieu, destinées à le servir sur cette terre et à le contempler ensuite dans le ciel, agir en conséquence, et, sans négliger notre corps, donner à notre âme la première place dans notre sollicitude, c'est accorder à nous-mêmes ce que nous nous devons.

Nous pouvons appliquer ces idées à saint Joseph... Voyons avec quelle simplicité et quelle perfection à la fois il les a réalisées dans sa conduite...

2d Point.

Après avoir ainsi compris la sainteté, il nous serait difficile de nous refuser à l'accepter... Si cependant la crainte et la défiance de nous-mêmes pouvaient nous arrêter, la vie de saint Joseph serait encore là pour nous animer.

A. Dans cette vie, il n'est aucun événement, nous dirons même, aucun détail provoqué par saint Joseph lui-même. Tout se déroule d'après les vues de Dieu. Joseph ne songe en toute occurrence qu'à régler sa conduite sur les dispositions de la divine Providence. Disons-nous donc bien que nous ne devons pas non plus chercher notre sainteté dans l'extraordinaire. Nous n'avons qu'à nous demander en toute occurrence ce que Dieu a manifesté comme étant sa volonté par rapport à nous...

B. Saint Joseph s'est sanctifié dans la compagnie de Jésus et Marie... Or, le même secours nous est donné d'une manière aussi réelle, sinon aussi sensible...

C. Joseph, avant que le Fils de Dieu commence sa carrière, meurt entre les bras de Jésus et de Marie. Ne comprenons-nous pas par là même qu'il est inutile de nous effrayer par la perspective d'avoir à parcourir une carrière longue et pénible? Dieu seul mesure la longueur de nos épreuves... Si nous avons confiance en lui, notre mort sera adoucie par la grâce et par le consolant espoir d'une éternelle récompense...

Péroraison. — Mettons généreusement la main à l'œuvre par l'accomplissement de nos devoirs. Commençons, si c'est nécessaire, par récupérer la grâce sanctifiante, condition indispensable de la sainteté...

---

6. — PROGRÈS DE SAINT JOSEPH. DANS LA SAINTETÉ.

Beatus vir, cujus est auxilium abs te : ascensiones in corde suo disposuit, in valle lacrimarum, in loco quem posuit. Heureux l'homme dont vous êtes la force. Il a dans cette vallée de larmes disposé dans son cœur des degrés pour monter vers vous. (Ps. LXXXIII, 6 et 7.)

Si l'on nous demandait, mes Frères, comment saint Joseph est parvenu à la sainteté, nous répondrions sans doute : En vivant en union avec Jésus, — et si, allant plus loin, l'on nous demandait encore comment il a chaque jour fait des progrès dans cette perfection, nous donnerions pour réponse : En vivant chaque jour davantage avec Jésus... Tâchons de bien comprendre ce progrès de

l'âme de saint Joseph ; tâchons, dans notre vie, de réaliser les mêmes progrès.

1er Point. — Saint Joseph s'est sanctifié chaque jour davantage en vivant avec Jésus.

Cette vie avec Jésus comprend, ce me semble, quatre degrés que saint Joseph a franchis et que nous devons franchir également.

a) C'est d'abord *la foi* dans l'avènement du Messie, la foi dans l'adorable Personne du Dieu fait homme. Voyons cette foi naître lors de la révélation que l'Ange lui apporte de la part de Dieu... devenir de plus en plus forte à la Nativité... se développer encore au fur et à mesure que saint Joseph admire dans son fils adoptif des trésors de plus en plus abondants de sainteté et de sagesse...

b) Saint Joseph, vivant avec Notre-Seigneur, s'applique à *imiter ses exemples*, en remplissant ses devoirs, comme il voit Jésus remplir les siens... Devoirs à l'égard du Père céleste, devoirs à l'égard de Marie, devoirs à l'égard de toutes les personnes avec lesquelles la Sainte Famille est en rapport...

c) Saint Joseph, vivant avec Notre-Seigneur, a partagé ses *travaux* et ses *souffrances*... Quand nous disons « partager, » il ne s'agit pas évidemment d'une participation purement matérielle. Joseph, en travaillant avec Jésus, dirigeait comme lui tous ses travaux vers la gloire de Dieu et le salut de l'humanité... Et Jésus n'aura pas laissé de faire connaître à son Père nourricier, tout en lui inspirant le courage nécessaire pour supporter les souffrances du moment, ce que lui-même devait souffrir après la mort de Joseph...

d) Cependant saint Joseph ne pouvait vivre avec Jésus, le Dieu incarné, sans goûter *un ineffable bonheur*, bonheur qui met le sceau à la perfection, lorsqu'il s'unit à la souffrance, au travail, à l'acomplissement de tous les devoirs que Dieu impose, à une foi inébranlable...

Tels sont les degrés par lesquels le saint Patriarche s'élève au sommet de la perfection...

2d Point. — A nous, en marchant sur les traces de Joseph, de l'imiter dans ce progrès continuel.

a) Pour cela, nous devons tout d'abord nourrir en nous la foi, la raffermir... nous attacher de plus en plus à Jésus-Christ et à son Église. Nous ne pouvons réaliser cette condition que si nous entretenons en nous la connaissance de la religion, par la lecture spirituelle et le zèle à entendre la parole sainte...

b) Si saint Joseph a imité Notre-Seigneur dont il avait les exemples sous les yeux, nous pouvons atteindre le même but, en méditant souvent la vie et la doctrine de notre divin Sauveur...

c) Comment partager les travaux de Jésus, sinon par la pureté d'intention, en nous oubliant nous-mêmes et ne cherchant que la gloire de Dieu et le bien du prochain ? Comment pouvons-nous partager les souffrances de Jésus, sinon par la dévotion à la Passion ?

d) Mais pouvons-nous, comme Joseph, nous qui n'avons pas le Verbe incarné visible à nos regards, pouvons-nous trouver dès cette vie cet avant-goût des joies du ciel, dernier degré de la sainteté terrestre ? Oui, car nous possédons Jésus, qui est présent, sinon visiblement, du moins réellement, dans le sacrement de l'Eucharistie. Plus heureux que Joseph, nous pouvons recevoir Jésus, non seulement dans nos bras, mais dans notre poitrine.

Péroraison. — Mes Frères, où en sommes-nous ? Quel degré de la sainteté avons-nous franchi ? Que nous reste-t-il à faire ?... Ne nous décourageons pas, si nous n'avons pas encore fait grand'chose... Mettons la main à l'œuvre... Saint Joseph soutiendra notre bonne volonté, et Dieu la récompensera.

7. — PERFECTION DE LA SAINTETÉ DE SAINT JOSEPH.

Qui facit voluntatem Dei, manet in æternum. Celui qui fait la volonté de Dieu, demeure éternellement.

(I Jo. II, 17.)

La consommation de la sainteté consiste dans l'amour parfait de Dieu, et cet amour parfait est une union avec Dieu dont nous ne jouirons pleinement que dans le ciel, et qui fera de notre volonté l'écho de la volonté divine... Cependant, déjà sur la terre, cette union aura été en saint Joseph aussi complète que possible. Et dans ceux qui marchent sur ses traces, elle peut aussi se manifester d'une manière plus ou moins admirable.

Nous le montrerons en étudiant les trois degrés qui nous préparent à la perfection du salut et de la sainteté.

1er Point.

1er Degré : Volonté soumise a la volonté de dieu.

Saint Joseph, tout en étant le chef de la Sainte Famille, n'oublie jamais que son autorité est une émanation de la souveraine puissance du Père éternel... Il exerce l'autorité dans la maison de Nazareth ; mais partout où il voit Dieu exercer son autorité envers lui par l'intermédiaire des hommes, il se soumet par amour pour Dieu, quoi qu'il puisse lui en coûter... Voyage à Bethléem sur l'ordre de César Auguste... Apprenons ici à reconnaître l'autorité de Dieu partout où elle se trouve, à obéir non seulement à Dieu lui-même, mais à tous ceux qui nous commandent en son nom, à nos supérieurs légitimes... Faisons-le, non par crainte, mais par amour pour Dieu.

2e Point.

2e Degré : Volonté qui s'abandonne a la providence de Dieu.

Quand nôtre volonté se soumet à nos supérieurs, elle voit en eux l'image du Sauveur-Maître : il lui est plus difficile de reconnaître l'influence divine dans les événements de notre vie, dans les croix et les épreuves qui viennent nous assaillir. Voilà pourtant la règle de conduite suivie par saint Joseph. La persécution d'Hérode, le règne d'Archélaüs, etc., sont pour lui des manifestations de la Providence. Elles lui servent à régler sa conduite. Il ne se résigne pas seulement. Il ne reçoit pas seulement les coups qui le frappent et qui frappent sa famille. Se conformant au saint homme Job, son modèle, il baise la main du Seigneur et ne l'aime pas moins dans l'épreuve que dans la consolation. Comprenons-le donc, nous n'aimerons pas véritablement Dieu, si nous ne sommes pas indifférents aux événements humains. Je dis plus : si l'amour ne produit pas en nous la résignation calme, sereine et même joyeuse que nous admirons en saint Joseph.

Appliquons ce principe à nos revers de fortune, à nos maladies, à nos pertes de parents, à l'ingratitude de nos semblables, à nos désolations intérieures...

3e Point.

3e Degré : La volonté s'oubliant elle-même pour ne chercher que le bon plaisir de Dieu.

Quand l'homme s'est soumis pleinement à l'autorité légitime, quand, dans tous les événements humains, il ne voit que les desseins de Dieu, que lui reste-t-il à faire, sinon à aller au-devant des désirs du cœur de Dieu sans retour sur lui-même ? N'est-ce pas l'idée que nous nous faisons du charpentier de Nazareth ? Tout en commandant, tout en dirigeant le travail de Jésus et de Marie, il cherchait en toutes choses à aller au-devant des désirs de Dieu...

Nous-mêmes, nous pouvons, dans une certaine mesure, atteindre cette perfection. Il est des conjonctures où la voix de Dieu se fait entendre au fond de nos âmes... Suivons cette voix ; elle nous guidera vers le sommet de la vertu et de la sainteté...

Nous entendrons cette voix à tous les moments où sérieusement, voyant la vanité des choses du monde, nous demanderons à Dieu ce qu'il attend de nous. Nous l'entendrons à cette époque décisive de la vie où il nous faut choisir un état... Après que nous serons entrés dans la carrière qui nous est destinée, nous entendrons encore cette voix chaque fois que Dieu attendra de nous un acte héroïque... Cette même grâce nous suivra à toutes les étapes de la vie... Si nous l'écoutons, chaque étape sera marquée par un progrès nouveau... Vienne la mort : elle ne pourra, en nous frappant, qu'éterniser notre union avec Dieu en attachant pour jamais notre volonté à la sienne.

Péroraison. — Voyez-vous, mes Frères, la différence entre cette conformité de la volonté et une soumission incomplète ou égoïste ? La dernière est essentiellement variable... Elle dure quelques instants, quelques jours tout au plus... Elle finirait pour nous laisser choir loin de Dieu. La seconde demeure pour l'éternité et constituera notre bonheur en nous unissant à Dieu pour toujours. *Qui facit voluntatem Dei, manet in æternum.* Ainsi soit-il.

---

8. — LA MORT DE SAINT JOSEPH.

Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. La mort des saints est précieuse devant le Seigneur.

(Ps. CXV.)

La mort est ce moment solennel où pour chacun de nous le temps fait place à l'éternité... La mort des justes est ce moment où leur sainteté terrestre fait place à la sainteté du ciel... Tout le monde regarde *la mort de saint Joseph* comme le type d'une mort également sainte et heureuse... Pour nous en convaincre davantage, il nous suffit de l'analyser... Si nous voulons que *notre mort* soit semblable à la sienne, il nous faut dès maintenant assurer à notre mort les circonstances caractéristiques de la mort de saint Joseph.

1re Partie.

Pourquoi la mort de Joseph a-t-elle été la plus sainte, la plus consolante possible ?

a) Parce que Joseph avait vécu avec Jésus et Marie ; or, cette vie tout entière avait été une vie de vertus, de charité mutuelle ; une vie consacrée au service de Dieu, à la rédemption du monde... Dans cette vie, par conséquent, aucune place pour le remords ou le regret... mais des souvenirs où tout est doux et consolant...

b) Joseph avait travaillé pour Jésus et Marie... Son existence s'était concentrée dans son dévouement à son épouse et à son fils d'adoption... Il leur avait donné son affection, son temps, ses sueurs... Il n'avait rien donné au monde, rien à la vanité, rien au plaisir, rien à l'orgueil...

c) Joseph avait souffert comme Jésus et Marie... Non seulement il ne s'était point refusé à la souffrance : il l'avait acceptée avec amour... Parvenu au bout de sa carrière, il était prêt à s'exposer à de nouvelles épreuves pour épargner la moindre peine à Jésus et à Marie.

d) Enfin, il expire entre les bras de Jésus et de Marie, recevant ainsi avec la suprême bénédiction de Jésus, avec les dernières caresses de la reine du ciel, la garantie de son entrée dans le royaume éternel, aussitôt que Jésus en aurait ouvert les portes.

2er Point.

Comment rendre notre mort aussi sainte et aussi consolante ?

La réponse est facile : en introduisant dans notre vie les éléments qui ont composé la vie de saint Joseph.

a) Comme Joseph, vivons avec Jésus et Marie. — *Toutes nos autres affections ne nous seront consolantes à l'heure de notre mort, qu'à la condition d'avoir été subordonnées à l'amour de Jésus et de Marie...* Elles le seront d'autant plus, qu'elles auront été inspirées davantage par cette charité. Que dire des affections sans Dieu ?... Que dire des affections contraires à Dieu ?... Comment les envisagerons-nous à l'heure de notre mort ?

b) Comme Joseph, travaillons avant tout pour Jésus et Marie. — Travailler pour eux, ce n'est pas uniquement avoir pour eux une dévotion sincère : c'est surtout avoir, dans l'ensemble de nos occupations et de nos travaux, l'intention de leur plaire... Nous nous dépenserons même pour nos semblables, si Dieu est le grand mobile de notre dévouement, si nous ne cherchons pas les vains applaudissements des hommes...

c) Comme Joseph, sanctifions la souffrance par l'amour de Jésus et de Marie. — Cette souffrance, nous pouvons la rencontrer dans les actions les plus indifférentes de notre vie ; nous pouvons la rencontrer dans le service même de Dieu... Elle peut être le résultat de ce service : par exemple, si nous sommes persécutés pour la bonne cause, si nous souffrons par suite de la haine des ennemis de Dieu...

A l'heure de notre mort, les peines dont le souvenir nous consolera le plus, seront celles où Jésus et Marie auront eu la plus large part.

d) Comme Joseph, nous serons sensiblement assistés par Jésus et par Marie, si nous avons soin de les honorer, de les aimer, de les servir fidèlement pendant notre vie...

Péroraison. — Que notre mort soit semblable à celle de Joseph ! Tel est, mes Frères, le vœu de nos cœurs. Ce vœu sera exaucé, si d'un pas ferme nous nous engageons dans le chemin qui a conduit saint Joseph à ce bienheureux trépas. Si nous avons suivi jusqu'ici ce chemin, il nous sera aisé de continuer d'y marcher... Si malheureusement nous avons fait fausse route, il est temps d'y remédier... Que l'exemple de Joseph nous encourage à nous rapprocher de Jésus et de Marie ! Que l'intercession de Joseph, implorée avec confiance, nous rende agréables aux yeux de Jésus et de Marie et nous obtienne, après l'exil de cette vie, de jouir avec eux d'un bonheur sans mélange !

TRIDUUM

POUR

L'EXALTATION DES RELIQUES D'UNE VIERGE MARTYRE

TRIDUUM

POUR

L'EXALTATION DES RELIQUES D'UNE VIERGE MARTYRE

PREMIER SERMON : LA VIRGINITÉ.

Virgines enim sunt. Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. Ceux-là suivent l'Agneau partout où il va. Car ils sont vierges. (Apoc. XIV, 4.)

Après quatorze siècles on apporte dans cette capitale une tête percée d'un coup de flèche... A qui appartient-elle ? On le sait à peine, mais on sait que cette tête est celle d'une vierge martyre... L'Église catholique invite les fidèles à honorer la sainte, à l'invoquer... Cela suffit pour exciter l'enthousiasme dont nous sommes les témoins...

Un triple point de vue s'ouvre à notre méditation :

1° *Le triomphe de la virginité ;*

2° *Le triomphe du martyre ;*

3° *Le triomphe de la foi catholique.*

—

Qu'est-ce que la virginité ? La virginité est cette condition où l'âme du chrétien, s'affranchissant de la vie des sens et sacrifiant les affections terrestres, choisit pour unique époux Notre Seigneur Jésus-Christ... Cette définition nous permettra de présenter la virginité sous son jour véritable, de repousser les attaques dont elle est

l'objet de la part des voluptueux et des mécréants, enfin, de lui assigner la place qui lui est due dans l'Église et dans la société.

Nous pouvons résumer son éloge en disant qu'elle renferme un double principe :

a) Un principe d'*incomparable grandeur ;*

b) Un principe d'*ineffable fécondité.*

Nous ne parlerons pas du célibat forcé, bien qu'il puisse être une source de sanctification, à l'aide de la résignation chrétienne et des bonnes œuvres...

1er Point. — Principe d'incomparable grandeur.

A. Que la véritable grandeur consiste à chercher ce qui nous élève davantage, personne ne cherchera à le contester. Or, quand nous parcourons l'échelle des êtres, quelle est la gradation qui résulte du plan divin, c'est-à-dire de la nature même assignée à chacun d'eux ?

Dieu, esprit pur, a formé sa cour d'esprits purs comme lui : ce sont les anges... Dieu, tout-puissant et infiniment sage, a voulu dans la création montrer qu'il sait combiner les éléments les plus divers. Il a tiré la matière du néant. Il lui a communiqué des forces, même la vie... Il a établi une transition entre l'ange et la matière par la création d'un être intelligent et libre, de l'homme, composé d'un corps matériel et d'une âme spirituelle... Mais, si l'homme tient à la matière par son corps, par son âme il s'élève jusqu'à Dieu... Et Dieu, lui-même, entre en communication avec l'âme de l'homme...

Néanmoins l'homme, resté libre, subit aussi par son corps l'influence de la matière, et malheureusement trop souvent il s'incline vers elle... Maintenant, mes Frères, comprenez-vous quelle place la virginité peut tenir dans cet ordre divin ? Je ne parle que pour les âmes qui sont en état de comprendre. Arrière les profanes, arrière ceux qui ne cherchent que les jouissances des sens. Arrière ceux-là même qui dans les unions instituées par Dieu cherchent

une satisfaction légitime, mais conforme aux instincts les moins nobles de la nature... Il est des cœurs plus grands, des intelligences plus pures qui, subissant à regret la condition humaine et aspirant à une condition plus sublime, oublient le corps pour ne s'occuper que de l'âme, laissent là les satisfactions de la matière, pour demander aux anges une part de leurs joies et pour se placer avec eux devant la pure majesté de Dieu. Ceux-là, vous les avez nommés, ce sont les Vierges...

Faut-il encore démontrer qu'ils s'élèvent au-dessus de leurs semblables, qu'ils ont en eux quelque chose de plus noble, de plus sublime ? Autant vaudrait prouver que l'aigle l'emporte en majesté sur le sombre oiseau des nuits, que le soleil est plus radieux que les sombres profondeurs et que les étangs fangeux qui ne se laissent pas éclairer par lui. Oui, nous pouvons le dire : *Quam pulchra est casta generatio cum claritate ! Immortalis est enim memoria illius* (Sap. IV, 1).

B. Mais quand l'âme s'est ainsi élevée au-dessus de la matière, a-t-elle atteint le degré de grandeur auquel elle peut parvenir ? L'affirmer, ce serait téméraire.

En effet : *a)* L'homme ne tient pas seulement à la terre par son corps ; il y tient aussi par son cœur. Et si ce lieu est moins matériel et moins grossier, il ne laisse pas d'être un obstacle au vol de l'âme vers les sphères supérieures. Il soumet cette âme aux séductions de la créature... Oui, il en est qui ont besoin de donner leur cœur à un objet visible et sensible, qui cherchent à occuper une place prépondérante dans le cœur de leurs semblables. Il en est à qui il faut une affection humaine en dehors d'eux, pour communiquer leurs peines, pour épancher leurs joies. Faut-il le dire ? Sans les condamner, nous ne pouvons cependant pas demeurer en extase devant leur détachement du monde créé, devant l'élévation de leurs aspirations... Mais il est un objet autrement relevé et digne de notre amour. Dieu lui-même a voulu répondre aux désirs de la créature. *Le*

Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Notre Seigneur Jésus-Christ nous a aimés le premier. Il veut que nous l'aimions à notre tour, et quand nous répondons à son appel, quand nous nous attachons à lui, nous n'avons à craindre ni abaissements, ni séductions... Jésus a captivé facilement l'amour de ceux qui l'ont vu et entendu pendant sa carrière mortelle. Maintenant, nous ne pouvons plus le voir que des yeux de la foi, c'est vrai : mais la foi nous a été donnée. Et de plus, Jésus continue d'exister au milieu de nous. Il est près de nous. Il réside dans la Sainte Eucharistie. C'est là que ses fidèles amis sauront le trouver. Et quelles seront donc ces âmes d'élite, sinon les âmes chastes, sinon les vierges ? Oui, l'âme vierge connaît Jésus. Ah ! qu'elle est grande, l'âme vierge ! Elle apprécie Jésus... Elle se donne tout entière à lui. Si l'amour rend semblables ceux qu'il unit, que doit devenir l'âme vierge, dont la seule affection est Jésus, qui se donne à lui et qui reçoit en retour tous les trésors du cœur de l'Homme-Dieu ?

2d Point. — Principe d'ineffable fécondité.

I. Énoncer cette proposition, c'est faire comprendre immédiatement combien nous sommes éloignés du préjugé mondain, qui, tout en admirant la virginité à un certain point de vue, lui inflige cependant un blâme sévère : celui d'être stérile, et de ne pas répondre au précepte du Crèateur...

A. Ceux-là oublient : *a)* Qu'il n'y a pas seulement la fécondité des corps, mais encore celle des âmes...

b) Qu'il importe peu que les existences terrestres soient multipliées sur la terre, si les élus ne sont pas multipliés dans le ciel...

c) Qu'il y aura toujours assez d'hommes pour multiplier les existences terrestres et toujours trop peu qui travaillent au second but...

B. Or, si nous nous attachons à la fécondité spirituelle, si nous nous demandons quels sont ceux qui multiplient

efficacement le nombre des élus, ne répondrons-nous pas : Ce sont tous ceux qui s'intéressent aux âmes, et qui se dévouent pour elles ? Supposez qu'ils ne soient pas engagés dans les liens du mariage, leur en ferez-vous un reproche ? Sont-ce des existences stériles, celles qui par les labeurs de l'enseignement enfantent les hommes de science, celles qui par la charité enfantent des citoyens dévoués à leur patrie, des guerriers prêts à verser leur sang pour leur pays ? Seraient-ce même des existences stériles celles qui se consacrent à soulager les misères du prochain, à prolonger la vie terrestre de leurs semblables, à leur assurer la vie éternelle ? Non, personne n'osera le prétendre...

C. Je vais plus loin, et je dis que ce sont les Vierges qui atteindront la plus haute puissance de fécondité spirituelle. Pourquoi ?

a) Parce que les âmes vierges, détachées du monde, ne seront pas arrêtées dans leur mission de dévouement...

b) Parce que les âmes vierges, tout entières aux aspirations sublimes, trouveront toujours qu'elles n'ont jamais assez fait pour Dieu et pour leurs semblables...

c) Mais, avant tout et surtout, parce que le vrai père des âmes est Notre Seigneur Jésus-Christ, et que l'on participe d'autant plus à sa fécondité divine qu'on lui est plus étroitement uni...

II. Faut-il maintenant, mes Frères, vous les montrer à l'œuvre, ces âmes vierges qui dans tous les temps, sous toutes les latitudes, se sont consacrées à Dieu, et aux âmes ? Vierges de l'apostolat... Vierges de la charité... Vierges du dévouement... Et pour ne rien oublier, les Vierges consacrées dans la solitude à la mortification et à la prière, celles-là même ont engendré par milliers des enfants à l'Église, des citoyens à la céleste Jérusalem...

Péroraison. — Que pensera le monde en présence de cette doctrine, si contraire à ses théories ? Nous ne nous en inquiéterons pas ; mais nous nous attacherons à la doctrine de l'Église, et nous y trouverons, avec l'estime et

l'admiration de la virginité, de puissants motifs d'élever nos cœurs au-dessus des misères humaines et de les unir plus étroitement à l'auteur de toute gloire et de toute grandeur, Notre Seigneur Jésus-Christ.

DEUXIÈME SERMON : LE MARTYRE.

Omnis ergo qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo qui in cœlis est. Celui qui me rendra témoignage devant les hommes, moi-même je lui rendrai témoignage devant mon Père qui est dans les cieux. (Matth. x, 32.)

Dans ce texte, nous avons les conditions du martyre et sa récompense.

1er Point. — Conditions du martyre.

A. Le martyre est un *témoignage public* rendu *au prix même de la vie* à Notre Seigneur Jésus-Christ.

Que devons-nous à Jésus-Christ ?

a) Nous lui devons avant tout l'hommage de notre intelligence et de notre volonté... Mais cet hommage n'a pas toujours les conditions requises pour le témoignage public...

b) Nous lui devons l'hommage de notre conduite, de nos actes... De même, il n'y a pas encore ici ce qui constitue le témoignage, aussi longtemps que ces actes ne sont pas publics et qu'ils ne sont pas l'objet d'une investigation hostile à Notre-Seigneur... Mais si ces actes sont l'objet d'une telle investigation, c'est-à-dire si les ennemis de Jésus-Christ les examinent et les jugent, ou si ces actes sont publics, là commence le témoignage...

B. Ce témoignage a trois degrés.

a) Il y aura le simple témoignage de la fermeté, toutes

les fois que la confession du nom de Jésus-Christ ne demandera que le courage de le reconnaître pour notre souverain Seigneur...

b) Il y aura le témoignage de la souffrance, si nous le reconnaissons malgré les souffrances physiques ou morales que nous attire ce témoignage...

c) Il y aura le témoignage du sang, si, pour reconnaître Jésus-Christ, nous nous exposons à sacrifier notre vie... Ce dernier est la plus haute expression de ce témoignage d'amour dont nous parlons. *Majorem charitatem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* Que ce sacrifice de la vie se fasse lentement dans l'action d'une persécution sourde ou qu'il se fasse promptement sous le glaive du bourreau, le témoignage est le même, et nous pouvons l'appeler *martyre*...

C. Quelle est notre obligation envers Notre-Seigneur ?

Jésus-Christ, Dieu et homme, étant en même temps notre Roi, notre Sauveur et notre fin dernière, le Maître de notre corps et de notre âme, nous lui devons tous les témoignages, même celui du martyre... Voilà ce que les saints ont compris, même ceux que la faiblesse du sexe semblait dispenser d'affronter les tortures. Telles les Agnès, les Agathe, les Dorothée. Telle cette héroïque Vierge que nous célébrons aujourd'hui...

Où en sommes-nous ? Quels témoignages rendons-nous à Notre-Seigneur ? Jusqu'à quel point peut-il compter sur nous ?

2d Point. — Récompense du martyre.

Cette récompense, Notre-Seigneur l'énonce clairement. *Omnis ergo qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo.*

A. Quelle est cette récompense ?

Témoignage pour témoignage : nous reconnaissons Jésus-Christ, il nous reconnaîtra. Devant qui nous reconnaîtra-t-il ? Est-ce seulement devant son Père, comme ce texte semble l'indiquer ? Non, car dans un autre endroit

il dit : *Omnis quicumque confessus fuerit me coram hominibus, et Filius hominis confitebitur illum coram angelis Dei* (Luc. XII, 8). Si donc la reconnaissance devant son Père est la plus haute expression du témoignage que Jésus rendra à ses martyrs, cette reconnaissance n'exclut pas des témoignages inférieurs.

B. Qu'est donc le témoignage complet que Jésus rendra à ceux qui le confessent ici-bas devant les hommes ?

a) Jésus leur rendra témoignage devant les hommes, c'est-à-dire que devant les hommes il reconnaîtra et récompensera leur sincérité. Il le fait déjà maintenant. Nous voyons que *le chrétien* franc, loyal, courageux, qui sait confesser son Dieu, emporte l'estime de ses semblables, même de ceux qui n'auraient pas la force de l'imiter...

b) Jésus leur rend temoignage devant les anges au moment suprême, lorsque l'âme va quitter la terre, quand elle soutient la lutte dernière contre les mauvais anges. Et devant les bons anges qui attendent le moment décisif de la lutte, Jésus rend témoignage à la constance de ses serviteurs et leur donne la persévérance finale...

c) Jésus leur rend témoignage devant son Père au moment du jugement. Au jugement particulier, il les reconnaît pour ses amis, et leur assure la gloire. *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo* (Apoc. III, 21). Au jugement général, il les reconnaîtra pour ses élus, et les fera ranger à sa droite. De cette manière, il rend témoignage à leur prédestination...

En dehors de ces témoignages auxquels ont droit tous les confesseurs de Jésus, il en est un qui est réservé à ses martyrs de choix : Jésus, par l'organe de son Église, le leur donne, en leur conférant les honneurs des autels. C'est le témoignage anticipé du bonheur et de la gloire qui sont leur partage dans le ciel.

Péroraison. — Ce témoignage, Jésus l'a décerné à la sainte martyre dont nous exaltons aujourd'hui les

reliques... Nous ne prétendons pas à un honneur semblable, nous ne demandons pas la glorification anticipée de notre témoignage : mais nous devons tous mériter que Jésus-Christ en présence des anges nous accorde la glorification finale. Qu'avons-nous fait jusqu'à présent pour y parvenir ?

TROISIÈME SERMON : LE TRIOMPHE DE LA FOI.

Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. Ce qui triomphe du monde, c'est notre foi. (I Jo. v, 4.)

Pourquoi l'événement qui nous rassemble ici, exalte-t-il notre enthousiasme ? Parce que nous y voyons une victoire de notre Mère, une victoire de l'Église catholique.

C'est notre Mère la Sainte Église qui, par la foi, triompha dans la personne de la Vierge martyre que nous honorons ; c'est cette même Église, qui, par la même foi, doit encore maintenant triompher de ses ennemis. Enfin, c'est elle qui nous offre de partager son triomphe, si par la foi nous voulons combattre sous ses ordres.

1er Point.

C'est l'Église qui, par la foi, triompha dans la personne de la Vierge martyre que nous célébrons, qui triompha au temps où les compagnes de sainte Ursule ont été massacrées.

Quels étaient les éléments en présence ?

L'empire romain, le monde barbare, la foi catholique.

De quelles ressources disposaient les combattants, et quelle devait être, humainement parlant, l'issue probable de la lutte ? L'empire romain était encore debout, disposant de grandes forces matérielles, mais s'écroulant sur sa

propre base, miné par le scepticisme et la corruption... Le monde barbare lançait sur cet empire ses hordes innombrables... Nations pleines de vigueur, mais étrangères à toute culture, à toute civilisation... La foi catholique, sans autres armes que la vérité, s'était implantée dans l'empire romain. Elle avait trouvé des adhérents dans toutes les classes de la société, même sur le trône des César... Elle n'était point parvenue à régénérer le sang corrompu qui coulait dans les veines de l'empire... Cette même foi catholique attend les barbares pour les combattre avec les armes qui lui sont propres... Humainement parlant, ce sont les barbares qui doivent triompher, ensevelir sous les mêmes ruines les institutions de l'empire et celles de l'Église, noyer dans le sang Romains et Chrétiens.

Et qu'est-il arrivé ? La foi, déjà victorieuse de l'empire, a été victorieuse des barbares. Elle les a civilisés ; elle les a unis aux éléments vitaux de la société romaine, et, pendant des siècles, elle a gouverné sous la même houlette ces deux adversaires en apparence irréconciliables... Voilà pourquoi aujourd'hui les descendants des barbares aussi bien que les héritiers des anciens Romains, s'inclinent devant ceux qui ont rendu témoignage au Christ et versé leur sang pour lui...

2e Point.

C'est cette même Église qui — par la même foi — doit aujourd'hui, encore triompher de ses ennemis.

A. Aujourd'hui, où en sommes-nous ?

Les principes que l'Église a proclamés alors, elle les proclame encore aujourd'hui et les proclamera toujours. Que les ennemis de l'Église ne lui aient jamais appartenu, ou qu'ils soient sortis de son sein pour se tourner contre elle, peu importe, ils seront vaincus par les mêmes armes, par les armes de la foi...

B. Au monde romain, orgueilleux et sceptique, l'Église a imposé le joug de la foi et le respect pour l'autorité

constituée... Elle a imposé aux savants de Rome, d'Athènes, aux savants de tous les temps, la simplicité de la foi, la croyance aux mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de l'Eucharistie... Elle a imposé aux dominateurs du monde, aux potentats, aux plus fiers républicains, le respect pour son autorité, pour son autorité divine dans l'ordre surnaturel, et, dans l'ordre social, pour l'autorité humaine, reflet du souverain domaine de Dieu... Au monde barbare, brutal, grossier, voluptueux, l'Église a prêché et imposé la mansuétude, la tempérance, la chasteté, l'abnégation, la charité... Elle a imposé ces vertus au nom de la foi, comme des conséquences de la foi. Et le monde barbare a été vaincu... De ces nations vaincues sont sortis la chevalerie, les grands ordres de l'État, les franchises communales, tout ce merveilleux ensemble de l'empire de Charlemagne, toute l'admirable civilisation du moyen âge.

Et maintenant où en sommes-nous ? A la suite de la prétendue Réforme, des prétendues conquêtes du philosophisme et de la Révolution, de nouveaux sceptiques, de nouveaux orgueilleux, de nouveaux barbares sont venus. Le XVI^e^, le XVII^e^, le XVIII^e^ siècle ont prétendu renverser complètement l'œuvre de l'Église et substituer à la foi la fausse raison ou la fausse science... Mais l'Église n'a pas abdiqué sa mission. Elle continue à lutter pour la vérité... Elle présente le même flambeau de la foi aux dévoyés du XIX^e^ siècle. Quand ils auront compris qu'en dehors de l'Église ils ne peuvent trouver que ténèbres, contradictions, incertitudes, ils iront demander à celle qui a éclairé les barbares de leur communiquer la même lumière... Ce sera pour la foi un nouveau triomphe.,.

3^e^ Point.

L'Église nous offre de partager son triomphe, si par la foi nous combattons sous ses ordres.

A. Quel est le spectacle que nous présentent les temps actuels ? Autour de nous se livre la grande bataille entre la foi et le rationalisme moderne...

Mais dans la sphère restreinte que nous occupons, et au dedans de nous-mêmes, se produit la même lutte ; nous avons à soutenir les mêmes assauts...

B. Comment triompher ? Comme l'Église, par la foi.

a) Comme l'Église a régénéré le monde romain et vaincu son orgueil, comme elle a civilisé le monde barbare en lui apprenant à se vaincre lui-même, nous devons commencer par extirper en nous le même orgueil ; nous devons apprendre à dominer nos passions...

b) L'Église, gardienne de notre foi, en a assuré le triomphe. En l'enseignant sans cesse et à tous... En la faisant pratiquer par ses enfants... et en donnant ainsi l'exemple au monde... En versant pour elle, quand il le fallait, son sang le plus précieux...

Nous devons correspondre aux vues de l'Église en nous instruisant de notre foi, en pratiquant les vertus que la foi nous enseigne, en étant prêts à tout sacrifier, plutôt que de renoncer à la foi...

L'avons-nous compris jusqu'ici ? Que nous manque-t-il pour que notre foi soit une foi triomphante ?

Péroraison. — Vous l'avez entendu, mes Frères, les triomphes de l'Église ne s'obtiennent que par la lutte avec l'esprit du mal, et, dans cette lutte, l'on ne peut vaincre qu'en se surmontant soi-même... N'est-ce pas la conclusion de toutes les considérations que nous avons faites sur le martyre et sur la virginité ?

Invoquons la Vierge martyre dont les reliques sont exposées à notre vénération, et renouvelons-nous dans l'esprit de fidélité et de docilité envers l'Église, qui seule peut nous assurer la victoire sur les ennemis de notre salut. Ainsi soit-il.

SERMONS SUR LE PURGATOIRE

SERMONS SUR LE PURGATOIRE

1. — SERMON SUR LE PURGATOIRE

POUR LE JOUR DE LA COMMÉMORAISON DES MORTS.

Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur. (II Mach. XII, 46.)

Hier, M. F., la Sainte Église, notre mère, nous transportait au plus haut des cieux et nous invitait à contempler la gloire des saints. Elle nous animait par leur exemple ; elle nous pressait de recourir à leur intercession. Aujourd'hui, elle nous ouvre les profondeurs de l'abîme : elle nous exhorte à y plonger nos regards et à tirer du spectacle qui se déroule à nos yeux des conséquences pratiques. Vous avez compris, M. F., cette exhortation de votre mère ; vous êtes venus ici méditer et prier. Déjà vous avez rempli le second de ces deux devoirs... Méditons maintenant ensemble, afin que notre prière s'élève plus fervente vers les cieux et qu'à l'encens de la prière nous joignions le parfum des vertus.

Le dogme du Purgatoire, M. F., tel que nous l'exprime le Concile de Trente : *Credo Purgatorium esse et animas ibi detentas fidelium suffragiis juvari,* ce dogme renferme à mon sens, — une sérieuse *leçon* — et une ineffable *consolation.* C'est ce que nous tâcherons de mieux comprendre avec le secours de la grâce.

I. — Sérieuse leçon.

Trois choses dans le dogme du Purgatoire, nous servent d'avertissement et rectifient nos idées *son existence,* —

la gravité des peines qu'on y endure, — *la condition des âmes qui y sont retenues.*

A. Son existence. — Oui, l'existence même du purgatoire est pour nous une grave leçon.

a) Quelle idée ne nous donne-t-elle pas de la nature de Dieu ! Un Dieu si grand, que la moindre faute commise contre lui, la moindre infidélité à son service, empêche la créature d'entrer dans son royaume, et la force d'expier dans les supplices sa négligence ou sa lâcheté. Un Dieu si saint, qu'il ne peut souffrir en sa présence la plus légère souillure, que, malgré sa bonté et l'amour qu'il porte à une âme pénétrée de sa grâce, il retient cette âme loin de lui, tant qu'elle n'a pas déposé le dernier reste de ses iniquités. Un Dieu luttant en quelque sorte contre lui-même, et laissant à sa justice exercer ses droits, après que toute la vie de l'homme a été le théâtre des prodiges de la miséricorde !

b) Quelle idée le purgatoire ne nous donne-t-il pas de notre dépendance à l'égard de cette majesté suprême, de la nécessité où nous sommes de la respecter, de la louer, de lui obéir !

c) Quelle idée ne nous donne-t-il pas du péché, et du péché même véniel, puisque le péché mortel pardonné laisse encore après lui des traces que le feu du purgatoire est chargé de faire disparaître... puisque le péché véniel, quelque léger qu'il soit, doit être expié ou par la pénitence en ce monde ou par le feu dans l'autre vie !

B. La gravité des peines. — Cette gravité est incontestable. On peut avoir des opinions diverses sur le caractère général du purgatoire, on peut y faire dominer le sentiment de la tristesse ou celui de l'espérance... on peut supposer les âmes accablées sous le poids de leur condamnation ou consolées par l'assurance de leur éternelle béatitude... on peut supposer les peines plus ou moins longues... Ce qui est certain, c'est que les âmes y souffrent et que leurs tourments sont affreux... — Elles souffrent

de la privation de Dieu, et cette privation leur est d'autant plus amère qu'elles connaissent mieux la beauté et la bonté infinies... Elles souffrent la peine des sens, c'est-à-dire, ce feu qui pénètre jusqu'à la nature spirituelle et lui fait endurer directement ce que nous ne sentons ici-bas que par l'intermédiaire des sens... Et quant à l'intensité de cette souffrance, nous ne pouvons sans témérité nous écarter du sentiment de la plupart des Docteurs de l'Église. *Gravior tamen erit ille ignis quam quidquid potest homo pati in hac vita* (S. Augustinus in Ps. 37). *Pœna purgatorii est maxima pœnarum omnium quas sustineat anima carni modo conjuncta* (S. Bonav.). Et surtout : *Mallet quilibet viventium (si illas experientia nosceret pœnas) usque ad finem mundi omnibus his simul sine remedio cruciari pœnis quas omnes homines ab Adam hucusque sigillatim pertulerunt, quam uno die in purgatorio minori quæ illic habetur, pœna torqueri* (S. Cyrill. Hieros.). Et quand nous songeons que ces peines sont infligées pour des fautes que nous appelons légères, pour des impatiences, des murmures, etc., ne faut-il pas que nous réfléchissions sérieusement et que nous réglions notre vie d'après cette connaissance que Dieu nous donne ?

C. La situation des ames. — Mais il est une troisième leçon qu'il ne faut pas laisser perdre. Elle nous est donnée par la position des âmes que le purgatoire retient dans ses cachots. Saint Bonaventure résume cette situation en quatre mots : *Meritum impossibile, jugum ineffugabile, debitum insolubile, incendium intolerabile.* Ces âmes souffrent, et elles ne peuvent rien pour diminuer leurs souffrances ; elles savent que le ciel leur est encore fermé, et elles ne peuvent rien pour en obtenir l'accès ; elles sentent tout le poids de leur malheur, qui comme un joug de fer les accable, et elles ne peuvent pas secouer ce joug ; elles sentent le feu qui les dévore, et elles ne peuvent ni s'y habituer ni l'éteindre.

Je dirai plus : Elles le pourraient, qu'elles ne le vou-

draient pas. Elles sont tellement convaincues de la nécessité de l'expiation, tellement désireuses de satisfaire à la justice divine, que, tout en aspirant au moment de voir la suprême beauté, elles ne voudraient pas se présenter devant Elle avec l'ombre d'une souillure. En attendant, elles souffrent et attendent leur délivrance.

Quelle leçon pour nous, M. F., à qui il est si facile maintenant d'éviter de pareilles tortures ! Si nous voulons profiter des moyens que Dieu nous donne, nous pouvons abréger le temps de nos souffrances ; nous pouvons également contribuer à soulager ces âmes. C'est donc là un avertissement que nous donne le purgatoire, et il nous promet en même temps une suprême consolation.

II. — Ineffable consolation.

Trois choses, M. F., contribuent à consoler le chrétien dans son exil terrestre : travailler à la gloire de Dieu, — exercer la charité envers le prochain, — assurer sa propre béatitude. Le dogme du purgatoire, tel que l'Église nous l'enseigne, nous offre cette triple consolation. *Credo Purgatorium esse et animas ibi detentas...*

A. Travailler a la gloire de dieu. — La gloire de Dieu, M. F., consiste, vous le savez, dans les hommages qu'il reçoit de ses créatures et surtout dans les éternelles actions de grâces que lui rendent les élus. Tel a été le but de la création, le but de la rédemption des hommes ; et si Dieu tolère le mal dans le monde, c'est parce qu'il veut fournir à l'homme l'occasion de lui rendre librement ses hommages et qu'il désire voir sa créature jouir avec lui d'une félicité sans limites. Or, M. F., comprenez-vous combien Dieu doit désirer voir cette félicité accordée à ces âmes qui ont déjà subi les épreuves de la vie ? à ces âmes qui lui sont demeurées fidèles sur la terre ? Et cependant il tient ces âmes éloignées de lui : sa justice le réclame. Mais quand nous le supplions, il peut abréger leurs

peines ; quand nous offrons pour elles nos œuvres satisfactoires, il peut les accepter comme si elles lui étaient présentées par ces âmes elles-mêmes. Alors les anges vont ouvrir les cachots du purgatoire ; les âmes délivrées s'élancent vers le ciel, et entonnent leur cantique : *Gloria in excelsis Deo ! Benedictio et claritas et sapientia, virtus, honor et fortitudo Deo nostro in secula seculorum.* Les milices célestes se réjouissent ; les élus de Dieu qui sont déjà dans la béatitude, font retentir leurs acclamations ; la Vierge sainte ouvre ses bras, pour recevoir ses enfants. Et tous répètent : *Gloria in excelsis Deo.* Oui, gloire à Dieu !... Or, cette gloire, c'est nous qui la procurons à la souveraine majesté, quand nous délivrons une âme du purgatoire. Comment donc pourrions-nous ne pas vouloir rendre à Dieu cette gloire ? Gloire certaine, puisque les âmes auxquelles nous nous intéressons ne mettent aucun obstacle à notre intervention bienfaisante !...

B. Travailler pour le prochain. — Il est une seconde consolation que Dieu nous a laissée ici-bas, celle de travailler pour nos frères, de partager avec eux les biens que la bonté divine nous a départis. Mais hélas ! quand il s'agit des biens terrestres, combien peu de personnes peuvent les répandre sur les autres aussi abondamment qu'elles en ont le désir ! Et quand il s'agit des trésors spirituels, que de fois rencontrons-nous dans ceux-là mêmes auxquels nous les voulons communiquer, le plus terrible obstacle à notre générosité !...

Mais ici, il s'agit de biens que nous possédons tous : il s'agit du trésor infini des mérites de Jésus-Christ que ce même Jésus-Christ, notre Sauveur, par la Sainte Église, notre mère, met si libéralement à notre disposition. A ce trésor viennent s'ajouter les mérites de toutes les prières, de toutes les mortifications, de toutes les vertus chrétiennes ; il s'agit du trésor des indulgences. Ce trésor, nous pouvons y puiser sans l'épuiser jamais...

Et nous n'avons pas à craindre de voir nos dons

méconnus, repoussés. Ceux auxquels nous les destinons, aspirent à les recevoir, et Dieu lui-même ne demande qu'à les faire parvenir à nos frères souffrants.

Si la charité console toujours, elle verse dans le cœur un baume plus délicieux lorsqu'elle est accompagnée de la justice. Or, il ne faut pas l'oublier, les âmes qui gémissent dans le purgatoire, ne nous sont pas indifférentes. Non seulement toutes nous sont unies par les liens de la communion chrétienne... nous comptons parmi elles des parents, des amis, des bienfaiteurs, avec lesquels nous avons eu les relations les plus intimes. N'en est-il pas parmi elles qui souffrent à cause de nous ? N'en est-il pas qui ont trouvé en nous des occasions de péché, pour qui nous avons été les objets d'une affection déréglée ? N'en est-il pas dont nous avons occasionné les fautes et par conséquent les souffrances ? Ah ! si nous les voyions devant nous, si elles nous reprochaient notre conduite, si elles nous exposaient leurs misères, quel plaisir n'aurions-nous pas à les soulager !

C. Assurer son propre bonheur. — Et ce plaisir est d'autant plus grand ici, qu'en le goûtant nous travaillons pour nous-mêmes. Oui, les âmes que nous délivrons, vont successivement se ranger autour du trône de Dieu. De protégées, elles deviennent intercesseurs. Ces intercesseurs veillent sur nous dans nos luttes, dans nos dangers... Au moment de notre mort, ils viendront entourer notre couche funèbre... C'est entre leurs prières que s'échappera notre dernier souffle, et ils nous auront obtenu miséricorde au tribunal de Dieu ! Alors nous les rejoindrons... nous retrouverons les parents, les amis que nous avions perdus, et nous jouirons avec eux d'un bonheur sans fin.

Péroraison. — *Sancta et salubris est cogitatio...* Pensée sainte à cause des leçons qu'elle nous donne ; salutaire à cause des avantages qu'elle nous procure... Exhortation chaleureuse à tout offrir pour les fidèles trépassés.

2. — POUR L'OCTAVE DES AMES.

Première Série.

LEÇONS DU PURGATOIRE.

I. ATTRIBUTS DE DIEU.

Omnes viæ tuæ misericordia et veritas et judicium.
(Tob. III, 2.)

Exorde. — Lorsque Tobie eut été affligé de cécité, malgré toutes ses vertus et ses bonnes œuvres, sa femme irritée lui dit : *Manifeste vana facta est spes tua, et eleemosynæ tuæ modo apparuerunt.* Mais Tobie, jetant un profond soupir, se met à prier avec larmes et s'écrie : *Justus es, Domine, et omnia judicia tua justa sunt, et omnes viæ tuæ misericordia et veritas et judicium !* Ce cri du cœur, cet hommage rendu à l'infinie perfection de Dieu, il me semble l'entendre aujourd'hui s'élever des profondeurs du purgatoire. Et de ce même purgatoire sort également cet autre cri : *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos, amici mei, quia manus Domini tetigit me !*

Ce double cri : cri de louange et cri de détresse, dont vous vous étonnez peut-être d'entendre parler ici, je vais vous l'expliquer, mes Frères, pendant ces jours, afin de ranimer votre ferveur, de nourrir votre confiance, d'exciter votre charité. Aujourd'hui, je vous montrerai dans le dogme du purgatoire *la justice et la miséricorde de Dieu*. Je les trouve dans l'existence du purgatoire, — dans ses peines, — dans la délivrance des âmes qui y sont renfermées.

I. — Existence du Purgatoire.

S'il est une chose admirable, c'est l'économie de la rédemption et de la sanctification de l'homme : le travail

de Dieu qui prend sa créature pour en faire sa fille et qui veut s'unir à elle pour l'éternité. Ce travail a commencé par l'Incarnation ; il se perpétue à travers les âges... Il s'exerce sur chaque âme en particulier... C'est l'ordre surnaturel tout entier ; c'est l'enchaînement des grâces, à partir de la première que Dieu donne, jusqu'à la persévérance finale, cette dernière grâce qui décide du bonheur éternel de l'homme...

Quel doit être le résultat de ce travail de Dieu ? Ou bien l'homme y répond et il sera sauvé ; ou bien il refuse d'y répondre jusqu'à la fin de sa vie, et il sera damné. Il n'y a pas de milieu possible... Supposons l'homme fidèle à Dieu. Cet homme meurt : il ira voir Dieu et le posséder.

Mais comment cela se pourra-t-il ? Est-ce que l'homme ne doit pas être entièrement pur pour s'unir à Dieu ? Est-ce que la moindre souillure n'établit pas une barrière infranchissable entre la créature et la sainteté infinie ? Et à qui sera-t-il donné de... Ah ! M. F., réellement, si au sortir de la vie il nous fallait être exempts du moindre péché sous peine d'être à jamais éloignés de Dieu, il y aurait de quoi désespérer ? *In angelis suis reperit pravitatem*, dit l'Écriture (Job. IV, 18). *Non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens* (Ps. CXLII, 2).

Eh bien ! la Miséricorde et la Justice vont s'unir dans un ineffable accord... Si les âmes continuaient indéfiniment leur temps d'épreuve, elles contracteraient sans cesse de nouvelles souillures, et n'atteindraient jamais leur bonheur. Or, la justice et la sainteté de Dieu réclament une pureté parfaite, un paiement intégral de toutes les dettes contractées envers la majesté souveraine... La Miséricorde intervient : « Le temps d'épreuve, dit-elle, sera limité ; mais, pour que la Justice soit satisfaite, après le temps d'épreuve il y aura, s'il le faut, un temps d'expiation... Ceux-là seuls seront réprouvés à jamais, qui auront repoussé Dieu loin de leur cœur ; seront sauvés tous ceux qui seront demeurés les amis de Dieu : mais les uns s'élan-

ceront directement dans le sein de la divinité ; les autres seront sauvés, mais comme par le feu : *Si cujus opus arserit, detrimentum patietur ; ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem* (I Cor. III, 15).

Comprenez-vous, M. F., quelle confiance cela doit nous donner au milieu de nos faiblesses, de nos misères..? Oui, Dieu mérite que nous cherchions à atteindre la perfection ; mais, si malgré nos efforts nous défaillons quelquefois, du moins nous ne serons pas perdus ! Disons donc à Dieu, comme Tobie : *Justus es, Domine...*

II. — Peines du Purgatoire.

A. Ce n'est pas ici le lieu de discuter l'intensité de ces peines, ni leur nature... Nous pouvons nous en référer au témoignage des Pères et aux enseignements des Docteurs de l'Église. Ces peines sont plus grandes, disent-ils, que tout ce que l'on peut souffrir sur la terre. Eh bien, je ne crains pas de le dire : cela est justice. Pourquoi les âmes sont-elles en purgatoire ? Parce qu'elles ont préféré les jouissances créées au service parfait de Dieu. Je dis *service parfait*, car si le purgatoire doit être le châtiment non seulement des péchés véniels, mais des dettes contractées pour les péchés mortels, alors ce n'est pas le purgatoire, c'est l'enfer que l'on a mérité et l'on n'y échappe que par un effet tout merveilleux de l'infinie miséricorde. Mais par là même que la créature a été mise en comparaison à un degré quelconque avec le créateur, avec celui dont la beauté surpasse toute beauté terrestre, n'est-il pas juste que l'âme coupable en soit punie par une privation supérieure à toutes les privations de la terre ? Puisque, pour éviter une souffrance terrestre, elle n'a pas craint de sacrifier son devoir, c'est-à-dire son Dieu, n'est-il pas juste qu'elle soit exposée à une souffrance qui dépasse toute souffrance ? C'est la conclusion que nous donne la raison.

B. Mais, direz-vous, si telle est la justice de Dieu montrée dans les peines du purgatoire, où est donc ici la

miséricorde ? Ah ! M. F., interrogez les âmes qui sont retenues dans ces sombres cachots et écoutez-les ! Toutes ne vous feront-elles pas entendre le chant de la reconnaissance ?

a) Voici ceux qui ont passé leur vie dans le crime et qui ont eu cependant le bonheur de mourir en état de grâce... Oh ! quelle reconnaissance !

b) Voici des âmes qui n'ont commis qu'un seul péché mortel... Dieu aurait pu, au moment du péché, les ensevelir dans les abîmes de l'enfer, et il ne l'a pas fait... Quelle reconnaissance !

c) Mais les âmes innocentes, les âmes pures ? Oui, celles-là aussi bénissent Dieu ! Elles voient maintenant où elles auraient été entraînées, si la miséricorde divine ne les avait pas assistées, fortifiées...

C. Il y a plus, M. F. Cette miséricorde n'est pas seulement chez les âmes comme un souvenir du passé ; elle est encore en elles, si je puis parler ainsi, actuelle et vivante. Elle est en elles non pas seulement comme l'espoir, mais comme la certitude du bonheur... Ce bonheur du ciel, les âmes sont sûres de le posséder un jour... Elles y aspirent, et par conséquent elles souffrent ; mais aussi, elles en approchent toujours, et par conséquent, elles éprouvent de ce chef une consolation ineffable...

Et nous, qui vivons encore dans cette arène du combat de chaque jour, quelle conclusion tirerons-nous de cette alliance de la Justice et de la Miséricorde ? — Ne sera-ce pas le soin d'éviter les petites fautes, d'être généreux dans le service de Dieu ? En même temps nous aurons confiance en celui qui jusqu'à présent nous a conservés sur cette terre, nous a comblés de ses dons...

III. — Délivrance du Purgatoire.

Mais si l'existence et les peines du purgatoire produisent sur nous ces effets, que dirons-nous des conditions que Dieu a posées pour mettre un terme à cet état des âmes souffrantes ?

A. D'abord, c'est un principe incontestable que l'éternité est le règne de l'immuable justice de Dieu. Dieu, en ce monde, exerce largement sa miséricorde ; par delà la vie, il faut que sa justice soit satisfaite. D'où cette parole de l'Évangile : *Esto consentiens adversario tuo cito, dum es in via cum eo, ne forte tradat te adversarius judici et judex tradat te ministro, et in carcerem mittaris. Amen dico tibi : non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem* (Matth. v, 25, 26). Donc, rigueur de la justice dans l'éternité, et, par conséquent, rigueur dans le purgatoire. Les âmes y resteront, jusqu'à ce que leur dette soit payée. Quand le sera-t-elle ? Nous l'ignorons.

B. Mais nous savons aussi que la miséricorde divine s'exerce à l'égard de ces âmes. — Comment ! Ne venons-nous pas de dire que la justice sera inflexible ? — Oui, mais la bonté divine a trouvé un admirable tempérament. La *communion des saints*, cette union merveilleuse des âmes dans le corps mystique de l'Église dont Jésus-Christ est la tête. Par cette ineffable communion, l'Église militante vient au secours de l'Église souffrante ; et, si les mérites des saints ne peuvent plus augmenter, leurs prières font descendre sur les vivants la rosée abondante des grâces, et les vivants peuvent appliquer aux âmes du purgatoire leurs œuvres satisfactoires. C'est ainsi que se prépare l'union éternelle...

C. Et ne l'oublions pas, cette miséricorde de Dieu s'étend à toutes les âmes. Non seulement elle permet aux vivants de payer pour les morts ; l'Église a en outre l'obligation de prier pour tous ses enfants défunts. Tous les jours, à toutes les messes, tous les prêtres s'acquittent de leur tâche... Partout, sous toutes les latitudes, retentit l'invocation pieuse : *Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis !*

D. Profitons, M. F, en faveur de nos parents et de nos amis défunts de cette miséricorde de Dieu... Ne l'oublions pas : la justice de Dieu est à côté de sa miséricorde... Si

maintenant nous ne nous entremettons pas pour les âmes du purgatoire, craignons que nous aussi nous ne soyons abandonnés un jour par ceux que nous aurons aimés.

Péroraison. — *Superexaltat misericordia judicium* (Jac. II, 13). Nous avons vu dans le purgatoire s'unir la justice et la miséricorde de Dieu ; mais ne pouvons-nous pas dire que la miséricorde l'emporte sur la justice ? — Oui, c'est cette miséricorde qui *(résumez)*... C'est en elle que nous espérons, pour nous retrouver un jour avec nos parents, etc... et redire avec eux : *Omnes viæ tuæ misericordia et veritas et judicium.*

LEÇONS DU PURGATOIRE.

2. PÉCHÉ VÉNIEL.

Ne dixeris : Peccavi et quid mihi accidit triste ? Altissimus enim est patiens redditor. (Eccli. v, 4.)

Exorde. — Nous avons appris, M. F., par les âmes du purgatoire, à connaître mieux l'infinie perfection de Dieu, sa justice et sa miséricorde ; — nous avons appris à apprécier les moments où l'action de Dieu se fait surtout sentir en nous : moment de la conversion, de la grâce et du mérite [1] — ; il nous faut maintenant apprécier à sa juste valeur la conduite même de l'homme qui ne répond pas à cette action de Dieu. Il ne s'agit pas de celui qui repousse Dieu complètement par le péché mortel, et devient ainsi le réprouvé, sur lequel le purgatoire ne nous apprend rien ; nous parlons de l'homme qui commet le péché véniel. *In multis offendimus omnes*, dit l'Écriture (Jac. III, 2). Eh bien ! que nous apprend le purgatoire ? Il nous donne une grande leçon, ou de *circonspection* ou de *confiance*, d'après les dispositions où nous sommes.

[1] Le sermon auquel ce second membre de phrase fait allusion, n'a pas été retrouvé.

I. — Leçon de circonspection.

Il y a M. F., parmi les péchés véniels deux catégories bien distinctes. Il y a d'abord ceux qui se commettent sciemment et volontairement, et dont plusieurs même sont tellement des péchés qu'il ne leur manque pour être mortels qu'une circonstance aggravante. Il y a ensuite ceux qui échappent à notre légèreté et à notre faiblesse. D'après la catégorie à laquelle appartiennent ces fautes, la leçon que le purgatoire nous donne, varie énormément.

A. A ces chrétiens qui suivent la voie large, qui ne veulent s'imposer aucune privation, qui se contentent d'éviter les prévarications formelles, à ceux-là surtout qui répètent pour s'excuser : « Ce n'est qu'un péché véniel, » le purgatoire donne une grande leçon de prudence. — Qu'y a-t-il dans le purgatoire ? Moins l'éternité et le désespoir, il y a dans le purgatoire la double peine qui existe dans l'enfer : la peine du dam et la peine des sens.

B. La peine du dam. Que disaient sur la terre ces chrétiens imparfaits, aussi soucieux de se satisfaire que peu soucieux de remplir leurs devoirs ; aussi occupés à éviter la gêne que peu attentifs à éviter l'offense de Dieu ? « Pourvu que je sois sauvé ! Une fois dans le purgatoire, je n'aurai plus rien à craindre. Pourvu que je sois dans le purgatoire ! » Ils parlaient ainsi, parce que, méconnaissant les infinies amabilités de Dieu, ils n'avaient pas, dans leurs rapports avec lui, ces délicatesses que l'amitié parfaite parvient seule à saisir. Mais maintenant les voiles se sont déchirés. Au sortir de la vie, toute beauté créée s'est éclipsée ; le soleil de justice leur a apparu dans le lointain avec des splendeurs ineffables... Ils ont voulu s'élancer vers lui, mais le poids de leurs infidélités les a arrêtés, et ils sont tombés dans les cachots où doivent s'expier les fautes que tantôt ils commettaient en riant. Là, plus rien ne les distrait ; ils pensent sans cesse à cette beauté suprême qu'ils ont entrevue... Ils soupirent après le moment

où ils pourront la contempler face à face... Plus rien n'est capable de les consoler. Ils s'écrient sans cesse : *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est ! Habitavi cum habitantibus Cedar ; multum incola fuit anima mea !* (Ps. CXIX, 5.)

C. Mais *la peine des sens* vient ajouter encore aux douleurs de ces âmes. Car ne l'oublions pas, mes Frères, Dieu est justice ; et, par conséquent il proportionne toujours l'expiation à la faute. Or, dans le péché, il n'y a pas seulement oubli des droits du créateur, mépris des titres qu'il a à notre amour ; il y a aussi la recherche de la jouissance créée ou bien l'horreur de la peine que causerait l'accomplissement du devoir. Et parce que l'on a cherché cette jouissance ou évité cette contrainte, Dieu nous en punit par la peine des sens, c'est-à-dire qu'il fait sentir à l'âme des souffrances analogues à celles qu'elle endure quand les membres de notre corps sont exposés à la torture physique. Cette peine est-elle celle du feu ? Il serait téméraire de nier qu'il y ait au purgatoire un feu matériel ; d'autre part, il n'est pas absolument nécessaire d'admettre que ce feu soit la peine de toutes les âmes du purgatoire. Il n'en est pas moins vrai que cette peine surpasse toute souffrance terrestre, comme nous l'avons exposé. Quel doit donc être l'état de ces âmes ? Oh ! combien volontiers, s'il leur était donné de revenir sur la terre, elles se condamneraient à une vie de travaux, de privations et de souffrances !

D. J'ai ajouté : *Moins l'éternité et le désespoir...* Mais, si cette souffrance est si intense, si la privation de Dieu est si sensible, combien doit leur peser la longueur de cette souffrance ?... Et supposé même que la longueur réelle soit courte, quelle ne sera pas la longueur apparente ? Les jours leur paraissent des années ; et les années, des siècles...

Oh ! comme la vie que l'on mène ici-bas leur paraît courte ! Et comme elles nous déclarent insensés, quand, dans cette courte vie, nous méprisons les souffrances de la vie future ! A notre place, que feraient-elles ? Faisons-le nous-mêmes, puisque nous en avons le loisir...

II. — Leçon de confiance.

A. Mais le purgatoire n'a-t-il donc que des leçons terribles pour les chrétiens qui n'échappent point à la contagion du péché véniel ? Non, il a aussi des encouragements et des consolations. — Lorsqu'il s'agit du péché véniel, il ne faut pas seulement songer à ceux qui cherchent toujours la voie large ; il faut penser également à ceux qui volontairement acceptent le chemin étroit et épineux. Il y en a même qui rendent le chemin du ciel plus étroit et plus épineux que Dieu ne l'a fait. Je dis « rendent, » car d'un côté leur bonne volonté mériterait, ce semble, toutes les consolations de la part de Dieu, et pourtant, en réalité, ils ne trouvent partout que des inquiétudes et des tristesses... Quelles sont ces âmes ?

B. Celles tout d'abord qui, ne voyant que le côté imparfait de leurs œuvres, en concluent que leurs œuvres sont tout entières nulles et mauvaises. L'aspect de leurs misères les offusque et les empêche de voir tout ce qu'il y a en elles de générosité et de courage. Oh ! comme elles seront agréablement détrompées lorsqu'elles paraîtront devant la Sainteté suprême ! Sans doute, les imperfections de leurs œuvres, les intentions moins droites qui les ont déparées, les préoccupations étrangères qui s'y sont mêlées, sont autant de taches que le purgatoire doit faire disparaître : mais ces taches disparaîtront rapidement ; les œuvres elles-mêmes resteront. Dans l'attente assurée de la béatitude, elles se réjouiront en pensant au poids immense de gloire qui leur est réservé dans le ciel.

C. Ne pouvons-nous pas en dire autant de ceux qui se désolent en voyant la multiplicité de leurs fautes ; qui, en examinant la série de leurs actions, voient partout des lâchetés, des négligences, des manquements à la charité ou à la justice ? Ces fautes sont-elles volontaires ? Par conséquent, sont-elles imputables ? Sans doute, encore une fois, dans la même mesure que la volonté qui les a

produites, elles sont justiciables du tribunal de Dieu ; mais seulement dans cette mesure : et l'inconstance naturelle, les écarts de l'imagination, les tressaillements de la sensibilité excuseront bien des fautes qui, aux yeux de ces âmes timorées, paraissent inexcusables...

D. Enfin, ces fautes que l'inadvertance fait commettre et que la faiblesse renouvelle malgré les propos les plus sincères, malgré l'usage assidu des moyens que Dieu nous donne pour nous perfectionner, malgré les précautions de la prudence chrétienne, ne seront certes pas châtiées dans le purgatoire comme ces transgressions volontaires de la loi de Dieu dont les supplices de ce lieu d'expiation feront connaître à d'autres toute la malice et la folie !

Est-ce à dire, mes Frères, qu'il faille mépriser les petites fautes et tenir peu compte de celles que l'inadvertance, la légèreté, la faiblesse font commettre ? — Non, certes ; car c'est la Sagesse éternelle qui le dit : *Qui spernit modica, paulatim decidet* (Eccli. XIX, 1). Mais quand nous nous sentons ainsi faibles et misérables, nous devons prendre garde à ne pas céder aux tentations de l'ennemi qui veut nous précipiter dans le découragement, et par le découragement dans la négligence. Et ici le purgatoire nous donne sous une autre forme, sous forme de menace, la même leçon de confiance.

E. Oui, il y a des âmes qui souffrent dans le purgatoire, et qui y souffriront longtemps, précisément parce qu'elles auront manqué de confiance dans la miséricorde divine. Comment ! Dieu est la bonté infinie, la miséricorde sans bornes ; il est notre père ; bien plus, il se dit notre mère : et nous pourrions le regarder comme un tyran !... Nous supposerions qu'il exige de nous une perfection impossible ! Nous nous éloignerions de lui, au lieu de nous jeter dans ses bras ! Dans nos épreuves, nous nous laisserions abattre et décourager ! nous irions jusqu'à nous arroger le droit de murmurer contre Dieu ! Ah ! dans ce cas, craignons qu'il ne nous dise au sortir de la vie, comme le

maître dans l'Évangile au serviteur infidèle : *De ore tuo te judico* (Luc. XIX, 22). Je te juge d'après ton propre aveu. Tu n'a pas reconnu les droits de ma miséricorde : expérimente donc les rigueurs de ma justice !... Oh ! comme ces âmes se repentiront alors de ne pas avoir eu plus de confiance ! Que de mérites perdus ! que de fautes commises ! Et, par conséquent, quelle expiation à subir, quelles dettes à payer !

Péroraison. — Profitons donc, mes Frères, de cette double leçon. Sommes-nous tièdes, avançons-nous par ce chemin que nous croyons large et commode et qui, nous venons de le voir, aboutit à une cruelle déception, réglons nos jugements sur la vérité et surmontons-nous généreusement. Mais, au contraire, sommes-nous craintifs et hésitants, tristes et inquiets, tout en cherchant le service de Dieu et son bon plaisir, alors dilatons nos cœurs et forçons par notre confiance l'infinie bonté de Dieu à nous soutenir dans la vie, à nous rassurer dans la mort, à nous épargner les flammes du purgatoire !

MOYENS D'ÉVITER LE PURGATOIRE.

1. L'ABNÉGATION.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum.
(Matth. XVI, 24.)

Exorde. — Nous avons vu quelles leçons nous donne le purgatoire ; et, tout en concluant qu'il ne doit pas jeter notre âme dans l'agitation et dans le trouble, nous avons dû également sentir la volonté de travailler à l'éviter ou tout au moins de le diminuer autant que possible. *En avons-nous les moyens ?* Sans aucun doute, et nous allons les examiner ensemble.

Celui qui se présente d'abord, est plutôt une disposition générale qu'un moyen particulier ; cependant il produit

dans des circonstances spéciales des actes qui lui sont propres et qui concourent directement à l'effet proposé. C'est *l'abnégation.*

Examinons-en d'abord *la nature et les différents degrés ;* — voyons ensuite *comment* l'abnégation doit avoir pour résultat de nous épargner les souffrances du purgatoire.

I. — Nature et degrés de l'abnégation.

A. Qu'est-ce que *l'abnégation ?* Le nom même l'indique clairement : *se renier ! se renoncer !* C'est-à-dire : ne pas se connaître, agir comme si l'on ne se connaissait pas !... Nous avons de ce renoncement un triste et célèbre exemple dans la Passion du divin Sauveur. Dans l'atrium de Caïphe, pendant qu'on juge l'Homme-Dieu, Pierre se trouve au milieu des valets. Une servante s'approche. « Et lui aussi... — *Je ne sais pas* ce que vous voulez dire. *Je ne connais pas* cet homme. » Et Pierre qui devrait se trouver à côté de son Maître, pour le défendre par son témoignage, ne bouge pas. Il renie Jésus-Christ. Voilà comment nous devrions nous « renoncer » nous-mêmes.

B. Mais comment cela est-il possible ? Ne sommes-nous pas identifiés avec nous-mêmes ? Oui, M. F., sans doute ; mais, vous ne l'ignorez pas, nous pouvons dire qu'il y a deux hommes en nous : l'un inférieur, qui se porte vers la terre... l'autre supérieur... Saint Paul revient souvent sur la lutte entre ces deux hommes, entre l'homme ancien et l'homme nouveau... Les païens eux-mêmes en constataient l'existence : *Video meliora proboque ; deteriora sequor...*

Eh bien, c'est l'homme supérieur qui doit « renier » l'homme inférieur ; c'est l'homme inférieur qui doit s'effacer devant l'homme supérieur, qui doit se soumettre et disparaître comme s'il n'existait pas... Cet homme, dans la pratique, quel est-il ? En le comprenant, nous verrons en même temps les degrés de l'abnégation.

C. Ce vieil homme, cet homme inférieur, dont nous venons de parler, se compose des sens, de l'imagination,

de la sensibilité et des affections terrestres. Et dans l'ordre même où je viens de placer ses manifestations, nous trouvons les degrés de l'abnégation chrétienne

a) Les sens forment la partie la plus grossière de l'homme. Ce sont eux qui nous mettent en rapport avec le monde matériel, qui sont les canaux par lesquels nous arrivent les impressions du dehors. C'est la vue, qui se repaît de spectacles et que la curiosité contente ; c'est l'ouïe... ; c'est l'odorat..., le goût..., le toucher. Ne connaissons-nous point des hommes dont on peut dire qu'ils sont noyés dans la matière, qui ne savent pas se refuser le moindre plaisir, s'imposer une contrainte quelconque ?...

Savoir se surmonter quand la loi de Dieu l'exige, c'est une nécessité indispensable au salut de l'âme.

Se surmonter pour vivre plus parfaitement, c'est la condition de toute vertu solide.

Se surmonter pour offrir à Dieu un sacrifice volontaire, c'est la vertu même, c'est la mortification.

b) Au-dessus des sens vient se placer *l'imagination*. L'imagination, cette folle du logis, comme l'appelle sainte Thérèse, l'imagination qui exagère et diminue, qui transforme et invente...

Agir sans se laisser conduire par elle, contrôler ses appréciations au moyen de la froide raison, savoir même, quand il le faut, déposer devant l'autorité d'une influence étrangère ses appréciations personnelles, et *agir comme si elles n'existaient point :* n'est-ce point là une abnégation toute spéciale ? Et pourtant, à ne considérer même que notre bonheur sur la terre, cette abnégation n'est-elle point utile, parfois indispensable ?...

c) Mais l'imagination travaille bien rarement seule. Elle exerce un empire immédiat sur la *sensibilité*, et cette sensibilité s'émeut avec une force d'autant plus grande que l'empire de la raison est moins considérable. Cependant la sensibilité, même quand l'imagination est calme, suffit à se surexciter elle-même. L'impression favorable ou

fâcheuse qu'elle reçoit dans les diverses circonstances, exerce un empire incontestable sur notre conduite... empire qui n'est pas toujours, — il s'en faut, — conforme aux exigences de la grâce et même aux conseils de la raison ! Que ne fait-on pas pour éviter une impression pénible ?... Et quand ces impressions dominent, à quels actes coupables ne nous portent-elles pas ? Quels devoirs ne font-elles pas négliger ?

Dompter cette sensibilité, ne point agir sous la pression de ces émotions diverses, savoir tout au moins se calmer et attendre, c'est l'abnégation de la sensibilité.

d) Enfin, l'homme inférieur peut rechercher d'autres satisfactions que celles des sens, être sous l'empire d'une autre influence que celle de l'imagination et de la sensibilité. Il peut par le cœur demeurer attaché à un objet créé au détriment de l'amour qui est dû au Créateur... Sans rechercher lui-même ce qui est coupable, il peut ne point l'éviter, de peur de déplaire à l'objet de son affection. Il peut, dans cette affection même, trouver des préoccupations qui l'empêchent d'obéir à l'homme supérieur ; qui l'appesantissent, le distraient... Alors, le cœur, au lieu d'être un instrument docile et adapté à la main qui l'emploie, devient une entrave et un obstacle.

Ici nous sommes en présence du dernier degré de l'abnégation, du degré le plus difficile, mais aussi le plus sublime et le plus méritoire...

Mes Frères, vous me demanderez probablement deux choses : d'abord, ce qu'il y a de commun entre cette théorie de l'abnégation et les moyens d'éviter le purgatoire, et en second lieu, si la pratique de cette abnégation n'est pas elle-même un purgatoire, non seulement affreux, mais insupportable et par là même pratiquement impossible. Il me reste à répondre à cette double question.

II. — Résultat de cette abnégation.

A. Et tout d'abord, je ne crains pas de l'affirmer : le temps que nous passerons au purgatoire sera proportionné à notre manque d'abnégation. Le contraire de l'abnégation. c'est l'égoïsme, l'égoïsme, qui fait qu'on se cherche soi-même en tout et partout. Or, plus on se recherche, moins on cherche Dieu, et, d'un autre côté, moins on aura cherché Dieu dans cette vie, plus on tardera de le posséder dans l'autre. Au contraire, plus on se sera efforcé de le trouver, malgré les révoltes et les répugnances de la nature, plus lui-même sera disposé à nous recevoir dans son sein, lorsque notre âme aura brisé les liens qui l'attachaient à son enveloppe terrestre... Tel est l'effet général de l'abnégation.

B. Cet effet ne devient-il pas encore beaucoup plus sensible, quand nous nous demandons quelles sont les causes qui nous font offenser Dieu, qui multiplient nos péchés véniels, qui nous empêchent de bien employer le temps, de profiter du moment si précieux de la grâce ?

a) N'est-ce pas cet amour de nos aises, cette soif de plaisir ? Pourquoi sentons-nous le matin de la répugnance à interrompre notre repos ? Pourquoi trouvons-nous si long le temps des exercices de piété et sommes-nous toujours tentés de l'abréger ? Pourquoi cherchons-nous mille prétextes afin de nous affranchir de toute loi qui nous gêne ? N'est-ce point par amour de nos sens, par défaut d'abnégation ?

b) Et l'imagination, quels dommages ne nous a-t-elle pas causés ? D'où est venu votre entêtement ? votre difficulté à obéir au père de votre âme ? — De l'orgueil peut-être. — Oui, mais si nous avions su dominer notre imagination, n'aurions-nous pas compris le tort que nous faisions à nous-mêmes ? N'aurions-nous pas laissé là nos exagérations, modéré notre fougue et notre impatience fiévreuse ? Et que d'autres fautes nous aurions évitées ! Défiances, jalousies, mécontentements, rancunes, dont des griefs

que l'imagination seule nous présentait comme réels, étaient l'unique fondement !

c) Et si notre sensibilité avait été domptée, si nous avions pris l'habitude de ne point céder aux impressions du moment, quelle n'aurait pas été la régularité de notre conduite, tandis que maintenant elle a varié comme les saisons et offert, d'après les circonstances, les fluctuations les plus singulières... Ferveurs et élans vers le bien, quand nous étions contents de nos petites affaires ; abattement, lâcheté et paresse, lorsque nous étions sous le coup de quelque contrariété ou de quelque déception.

d) Ne faut-il pas en dire autant de nos affections ? N'ont-elles pas aussi, soit directement par elles-mêmes, soit par les préoccupations qu'elles ont engendrées, soit par les regrets qu'elles ont laissés après elles, été des obstacles à notre avancement et, par conséquent, des matières à expiation après notre mort ?

Il n'est donc pas malaisé de le comprendre : l'abnégation, par les fautes dont elle nous préserve, par les vertus qu'elle nous met à même de pratiquer, nous rend extrêmement facile d'échapper aux cachots du purgatoire.

C. Eh quoi ! dira quelqu'un, faut-il se condamner à l'indifférence et à l'insensibilité ? Quelle sera cette vie où les sens ne jouiront pas, où il n'y aura plus ni imagination, ni sensibilité, ni affection ? Vous nous parlez de purgatoire, mais cette vie ne serait-elle pas une sorte d'enfer ? Détrompez-vous, M. F. L'abnégation n'a point le caractère que cette objection suppose. Il ne s'agit pas d'éteindre en nous les facultés que Dieu nous a données, mais seulement de les régler, de les habituer à se soumettre au joug de la raison et de la foi. Il s'agit de les mettre hors d'état de nous nuire, tout en leur conservant leur légitime emploi. Le type humain de l'abnégation est la mère chrétienne... En a-t-elle moins, pour cela, l'exercice de ses facultés ? Et dans l'ordre surnaturel, les saints, quelque détachés qu'ils fussent d'eux-mêmes et des créatures,

n'ont-ils pas goûté les jouissances que les facultés de notre âme, créées par Dieu, nous procurent ? L'austère saint François d'Assise laissait son âme s'épanouir aux beautés de la nature, sainte Thérèse épanchait dans d'admirables poésies la sensibilité de son cœur... Même en dehors de ses visions surnaturelles, l'imagination de saint Paul le faisait vivre dans la société habituelle du Sauveur. Qui eut jamais le cœur plus disposé aux véritables affections qu'une sainte Élisabeth de Hongrie, un saint Jérôme, un saint Grégoire de Nazianze, un saint François de Sales ? Ne l'oublions pas, l'exercice même de l'abnégation n'est point exempt de charmes. Dieu, auteur de toute jouissance, sait compenser abondamment celles dont on se prive pour lui.

Péroraison. — Voulons-nous suivre Notre-Seigneur, renonçons-nous ; nous le suivrons alors dans notre vie, en marchant sur ses traces, et nous le suivrons à la fin de notre existence mortelle, en passant directement des misères de la terre au royaume de la béatitude.

MOYENS D'ÉVITER LE PURGATOIRE.

2. LE ZÈLE.

Qui converti fecerit peccatorem ab errore viæ suæ, salvabit animam ejus a morte, et operiet multitudinem peccatorum. Celui qui convertira un pécheur et le retirera de son égarement, sauvera une âme de la mort et couvrira la multitude de ses péchés. (Jac. v, 20.)

Exorde. — La charité, dont l'aumône est la manifestation extérieure, nous offre (comme nous l'avons vu) (1),

(1) Cette conférence sur la charité envers les âmes du purgatoire n'a pas été retrouvée.

un premier et puissant moyen d'exercer l'activité chrétienne et d'échapper aux tourments du purgatoire. Le second moyen est plus relevé, plus noble et, par conséquent, plus efficace encore : c'est *le zèle*.

Qu'est-ce que le zèle ? C'est, d'après le sentiment des Pères et des Docteurs, « une ardeur de l'âme qui nous pousse à procurer la gloire de Dieu par le salut du prochain. » Examinons ensemble *la nature* de ce zèle, et il nous sera aisé d'en comprendre *la puissance* pour l'effet qui nous occupe.

I. — Nature du zèle.

A. D'après la définition que nous venons de donner, le zèle est à la fois un résultat de l'amour de Dieu et un résultat de l'amour du prochain. L'amour de Dieu fait que nous nous intéressons à la gloire de Dieu ; l'amour du prochain nous fait désirer le bien du prochain, et surtout son bien spirituel : et puisque le salut de nos frères assure à Dieu cette gloire que nous lui désirons, nous sommes heureux de travailler à sauver les âmes et d'augmenter ainsi la gloire de notre Créateur et Maître.

En entendant cette définition du zèle, vous vous méprenez peut-être, mes Frères, sur la nature du zèle : vous vous figurez qu'il est l'apanage exclusif des prêtres, des missionnaires, des prédicateurs de l'Évangile. Détrompez-vous ; vous allez voir, en parcourant avec moi les diverses manières d'exercer le zèle, qu'il appartient à tout le monde, et que personne, absolument personne, n'est incapable de l'exercer.

B. En effet, la première manière de travailler au bien spirituel du prochain, est déjà à la portée de tous : c'est *l'exemple*. Qui ne connaît pas la puissance de l'exemple ? Le mauvais exemple, quels funestes ravages n'exerce-t-il pas ! Combien d'âmes n'a-t-il point perdues ! Et le spectacle de la vertu, de la vertu sérieuse, solide, constante, quels encouragements ne donne-t-il pas pour le bien ! Il

montre la possibilité de pratiquer la loi chrétienne... et, quand il est uni à l'amabilité, à une sainte joie, il prouve que cette loi n'est pas une loi de crainte ni de folles terreurs. Or, le bon exemple ne peut-il pas être donné par tous ? Par le fils et par la fille, par le maître et la maîtresse de maison, par le frère et la sœur, même par les domestiques et les subordonnés ? Si donc nous avons du zèle, ne pouvons-nous pas faire une attention spéciale à nos exemples ? Prendre garde tout au moins à ne pas donner aux autres une mauvaise idée de la piété par notre humeur maussade, par nos impatiences, par notre agitation ? Ne pouvons-nous pas faire avec exactitude, d'un air content et joyeux, ce qui coûte le plus ? Nous effacer, céder aux autres là où nous le pouvons, afin de pouvoir être d'autant plus inflexibles, quand la loi de Dieu nous défendra une condescendance coupable ? Double leçon et de fermeté et d'humilité chrétienne...

C. Mais il ne faut pas se borner à l'exemple. *L'influence* est plus efficace encore. Sans doute, elle est moins à la portée de tout le monde ; mais combien trouvera-t-on de chrétiens à qui elle ne soit pas accordée en quelque mesure ? Influence du talent, de la parole ; influence de l'âge, de l'expérience ; influence de l'éducation, du rang ; influence des bienfaits, de l'affection... L'influence prend, d'après les circonstances, la forme du conseil, de l'encouragement, du reproche, de la consolation, d'une manifestation de sympathie. Oh ! si nous étions vraiment zélés, combien d'occasions ne trouverions-nous pas d'être utiles à ceux qui nous entourent ! Pour nous excuser, nous parlons de notre impuissance, de l'inutilité de nos efforts, etc. Sans doute, il est des cas où tout vient échouer devant l'obstination et l'aveuglement. Mais bien souvent ce sont là de vains prétextes, et ce qui manque, c'est le feu du zèle ou le courage de se mettre en avant et d'attaquer l'ennemi.

D. Et en supposant même que nous ne puissions pas

exercer directement une influence notable sur le prochain, ne pouvons-nous point, par notre *coopération*, obtenir les plus beaux résultats ? Les œuvres catholiques sont là, les œuvres de zèle par excellence : œuvres **locales**, catéchismes, patronages, associations ouvrières... œuvres **générales** : Propagation de la foi, Sainte-Enfance, société de saint François de Sales... Ne pouvons-nous pas, en soutenant ces œuvres par nos aumônes, nous assurer une large part dans les fruits de salut qu'elles produisent ? Ne pouvons-nous pas promouvoir ces œuvres, les faire mieux connaître, leur gagner des adhérents ? Disons ici ce que nous disions de l'aumône collective : ce qui est impossible à l'individu, se réalise par l'association...

E. Enfin, je veux bien l'admettre, par une exception bien rare, vous ne pouvez employer aucun de ces moyens : vous êtes isolé, pauvre, méprisé, inconnu, sans ressource quelconque. Il vous reste encore une manière infiniment efficace de montrer votre zèle : *la prière*. — La prière fait descendre du ciel les grâces de conversion, de persévérance ou de progrès... La prière, ne nous donnant pas la consolation de jouir du spectacle des résultats que nous obtenons, nous maintient dans l'humilité et nous réserve pour l'éternité des trésors de mérites dont nous ne soupçonnons pas l'existence... Que de merveilles de la grâce, attribuées aux travaux éclatants des apôtres, auront été les fruits de l'humble et obscure prière de quelque âme inconnue !... Donc nous pouvons tous exercer le zèle... Prière pour les âmes du purgatoire...

Encourageons-nous-y, en voyant la puissance du zèle sous toutes ses formes.

II. — Puissance du zèle.

Je vous ai cité la parole de l'Esprit-Saint : « Celui qui convertira un pécheur... couvrira la multitude de ses péchés. » Qu'est-ce à dire, sinon qu'il obtiendra la rémission de ses fautes, qu'il paiera la dette qu'il devait à la

justice divine ? — Laissons de côté le cas exceptionnel où celui qui convertit est lui-même pécheur : contentons-nous de dire que, si le zèle qui l'anime est véritable, il ne demeurera point dans le péché ; que par la grâce de Dieu et la force même des choses il passera bientôt à une vie plus chrétienne.

A. Mais dans cette vie quels ne seront point les progrès de celui qu'un véritable zèle transporte ! — Le zèle ne peut-il point remporter les plus belles victoires sur la nature, sur les habitudes, sur les passions ? Crainte d'exercer une funeste influence, on veillera sur soi-même... On dominera son caractère... Quand on a commis quelque faute, on cherchera à la réparer... D'un autre côté, quels actes continuels de vertu le zèle ne produira-t-il pas ? Charité, patience, douceur, abnégation, multiplication des bonnes œuvres, union avec Dieu, en vue d'agir plus efficacement sur les âmes... Tout dans ces rapports avec le prochain concourt à nous sanctifier nous-mêmes, nous approche de Dieu et nous prépare par conséquent à lui être unis le plus tôt possible, au sortir de notre pèlerinage terrestre.

B. Mais nous pouvons chercher plus haut l'efficacité du zèle.

a) Si Dieu (nous l'avons dit hier) regarde comme fait à lui-même tout ce que la charité nous porte à faire en faveur du prochain, et si Dieu nous en garantit la récompense, comment envisagera-t-il les actes qui ont directement sa gloire pour objet ? — Lorsque nous, sur la terre, nous ne songeons qu'à le faire connaître, honorer, aimer par nos semblables, Dieu, que fera-t-il pour nous ? Que nous dit à cet égard le plus vulgaire sens chrétien ? La munificence infinie se laissera-t-elle vaincre en générosité ?

b) Et s'il en est ainsi sur la terre, quel sera, pensons-nous, le soin que prendra de nous ce même Dieu, quand notre heure dernière approchera ? Il sait que de ce moment suprême doit dépendre non seulement notre salut ou notre

perte, mais notre degré d'élévation dans la gloire. Il sait que de la récompense que nous nous trouverons mériter au dernier moment dépendra la mesure dans laquelle nous honorerons à notre tour pendant les siècles des siècles sa souveraine majesté : et Dieu permettrait que cette récompense fût inférieure à celle que nous aurions fait obtenir aux autres ? Il ne nous élèverait pas, au moment décisif, à un degré d'amour suffisant pour que nous puissions nous élancer vers lui sans entraves, après avoir brisé les liens de notre mortalité ?... Si, par impossible, Dieu ne le faisait pas, les âmes que nous avons sauvées, qui nous ont précédés dans la céleste Jérusalem, ne forceraient-elles pas en quelque sorte la divine miséricorde ?

Fait de Jonathas. *Ergone Jonathas morietur, qui fecit salutem hanc magnam in Israel ?* (I Reg. xiv, 45.) Victoires sur les Philistins... Serment de Saül : « Maudit celui qui mangera avant le soir, jusqu'à ce que je me sois vengé de mes ennemis ! »... Eh bien, lorsqu'un de ces chrétiens zélés sera arrivé à son heure dernière, non seulement les âmes qu'il aura sauvées, mais les anges et les saints intercéderont pour lui, et Dieu ne permettra point qu'il languisse dans le purgatoire. Il sera admis à augmenter sans retard par son propre bonheur la gloire de ce Dieu pour qui il aura travaillé en ce monde.

Péroraison. — Exhortation au zèle sous toutes ses formes.

3. — POUR L'OCTAVE DES AMES.

Seconde Série.

Prêchée au Jésus, à Bruxelles, en 1871.

---

1. — PURGATOIRE.

EXISTENCE ET NATURE.

Si cujus opus arserit, detrimentum patietur : ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem. Si l'ouvrage de quelqu'un est brûlé, il en souffrira la perte : il ne laissera pas néanmoins d'être sauvé, mais comme en passant par le feu. (I Cor. III, 15.)

Exorde. — L'existence du Purgatoire, M. F., devrait être, ce semble, une vérité universellement reconnue. Le bon sens l'indique, l'Écriture sainte et les traditions la proclament... Les païens eux-mêmes l'ont admise : à côté de leurs Champs-Élysées, et séparée du Tartare d'où l'on ne sort pas, ils ont supposé une région intermédiaire où les âmes se purifient avant de jouir de la béatitude... Cependant les protestants ont nié le Purgatoire, et, chose étrange, les pères de ceux qui maintenant regardent l'enfer comme opposé à la bonté de Dieu, n'admettaient au delà de cette vie d'autres peines que des peines éternelles... Ce que nous cherchons aujourd'hui, M. F., ce n'est pas tant l'instruction dogmatique de la foi que l'édification de la piété... Aussi, sans vous donner du Purgatoire une démonstration approfondie, je me contenterai de vous le montrer répondant parfaitement aux attributs de Dieu, et nous donnant par sa nature même les plus salutaires leçons.

I. — Existence du Purgatoire.

A. Demandons-nous, M. F., dans quel état sortent de cette vie les âmes de la plupart des chrétiens.

a) Les unes souillées autrefois de péchés graves et nombreux, n'ont échappé à l'enfer que par une grâce insigne de la miséricorde divine. Si ces chrétiens avaient continué de marcher dans la voie ténébreuse où ils s'étaient engagés, leur perte était certaine. Quand se sont-ils convertis ? Les uns, après quelques années d'égarement, ont compris leur folie et se sont généreusement adonnés au service de Dieu... D'autres, moins courageux, sont demeurés hésitants entre le péché et la conversion, entre la rechute et la pénitence ; ils sont parvenus ainsi au terme de leur carrière dont la dernière étape a été une confession suffisante de leurs péchés... D'autres, enfin, ont prolongé leurs désordres jusqu'au dernier moment, et n'ont dû leur salut qu'à la conversion finale...

Tous ceux que nous venons d'énumérer, sont morts dans l'amitié de Dieu ; mais quelle dette immense n'avaient-ils pas contractée !

b) La seconde catégorie n'a point commis de péchés mortels, mais elle n'a point évité les fautes moins graves, fautes qui se multiplient d'autant plus qu'on apporte moins de soin à les écarter... Ils se sont abandonnés aux saillies de leur humeur, témoignant à tout propos les sentiments d'aversion, de dépit, de mécontentement qui les animaient ; ou bien, ils se sont livrés à des divertissements mondains, etc.

Voici que l'heure de la mort est venue ; ces âmes se sont-elles rendues dignes d'aller jouir de Dieu sans le moindre délai dans les embrassements de la béatitude ?

c) Enfin, il en est qui ont vécu pour Dieu, travaillé pour Dieu, souffert pour Dieu, qui ont aspiré à plaire à leur Seigneur et Maître : mais elles étaient unies à un corps mortel et terrestre, entourées des séductions du monde,

continuellement en rapport avec des âmes moins ferventes, moins attachées à leurs devoirs. Et bon gré, mal gré, elles se laissaient parfois détourner du chemin, surprendre aux préoccupations de la terre... Pour toutes le moment du jugement est venu, toutes doivent rendre compte de leurs œuvres...

M. F., soyons sincères : combien en trouverons-nous dont nous oserions dire nous-mêmes : Au moment de leur mort elles étaient consumées d'un tel amour pour Dieu que la mort, en les dégageant des liens de la terre, a dû les précipiter dans le sein de ce Dieu, les unissant à lui pour l'éternité ?... Et si nous, qui jugeons si mal des choses surnaturelles, nous n'osons pas prononcer dans ce sens, que demanderont, dans leur infinie perfection, la sainteté et la justice de Dieu ?

B. Car, nous le comprenons, — *a*) la *sainteté* de Dieu ne peut s'unir à la moindre imperfection, à la moindre souillure. *Non poterit Divinitatis particeps fieri e corpore animus egressus, nisi maculas illi immixtas purgatorius ignis abstulerit* (S. Greg. Nyss.). Ce Dieu infiniment pur qui a trouvé des souillures jusque dans ses anges, comment admettrait-il au banquet du ciel et à la jouissance de sa propre nature une âme qui n'a point été purifiée de la moindre tache ? Comment voudrait-il que ces âmes qui ont à peine connu la sainteté, qui se sont contentées d'une sorte d'honnêteté naturelle, qui n'ont voulu tout au plus éviter que les crimes grossiers, jouissent immédiatement au sortir de la vie, des ineffables splendeurs de la gloire ? Nous le comprenons, c'est impossible. Il faut que le passé soit réparé ; que non seulement les péchés, mais toutes les traces du péché aient disparu, pour que le temple de la sainteté divine puisse accueillir nos âmes.

b) Il faut aussi que la *justice* soit satisfaite. Seconde nécessité que nous comprenons mieux encore peut-être que la première. — Dieu est essentiellement juste, c'est-à-dire qu'il réclame, et pour lui-même et pour ses attributs,

les hommages et les réparations qui lui sont dus. Toute faute doit être expiée d'une manière ou d'une autre ; toute négligence doit être compensée ; toute fraude doit être réparée... Or, mes Frères, faisons cette simple réflexion : quelle doit être en ce monde la part de Dieu, quelle doit être la part de sa créature ? Et quelle est la part que nous faisons à l'un et à l'autre ? Aimer Dieu par dessus toutes choses de manière à ne pas le sacrifier par le péché mortel, c'est déjà pour nous un acte que nous sommes tentés de nommer héroïque. Mais quant à éviter ce qui lui déplaît seulement, sans provoquer sa colère, quant à sacrifier des plaisirs qui nous détournent de lui, sans nous séparer de lui, quant à répondre aux inspirations qu'il nous donne, à peine si nous y songeons. A moins que ce ne soit pour nous plaindre, pour déplorer les exigences toujours renouvelées de la grâce divine ! Eh bien, M. F., nous le sentons, voilà autant de chefs d'accusation dont nous aurons à répondre au tribunal de Dieu ; et tant que nous n'aurons pas satisfait à sa justice, nous ne pourrons recevoir la récompense que nous aurons méritée par l'ensemble de notre vie.

c) Cette récompense existe néanmoins. Dieu nous l'a promise ; il la destine à tous les chrétiens qui seront morts en état de grâce. Si la sainteté du Tout-Puissant repousse loin de lui la moindre souillure, si sa justice exige une satisfaction complète, *sa bonté* le porte à se donner à nous dans le ciel. C'est pourquoi le purgatoire doit avoir un terme ; c'est pourquoi au temps de l'expiation doit succéder celui de l'ineffable félicité.

Voilà, M. F., ce que la raison éclairée par la foi nous dit sur *l'existence* du purgatoire. Les mêmes principes vont nous en faire comprendre *la nature.*

II. — Nature du Purgatoire.

La peine, — son application, — son acceptation, — tels sont les trois éléments où la nature du purgatoire se montre tout entière. Rappelons-les brièvement à notre mémoire.

A. La peine est double, comme nous avons pu le conclure de nos considérations précédentes. La sainteté de Dieu réclame l'éloignement d'une âme qui n'est point encore purifiée ; la justice de Dieu exige la réparation des fautes commises et le paiement de la dette contractée envers la souveraine majesté.

a) Elle sera donc éloignée de Dieu, cette âme, au moment où elle aspire le plus à le voir, à le posséder... Elle sera éloignée de Dieu au moment où elle en comprend mieux que jamais toute la beauté, toute la bonté, toutes les infinies perfections.

C'est la peine du *dam :* cette peine qui fait dans l'enfer le plus cruel tourment des réprouvés. Ici, elle revêt un autre caractère... Elle est néanmoins terrible, puisque l'âme ne peut trouver sans Dieu le bonheur après lequel elle soupire, et que ce même Dieu se cache à son regard et se dérobe à ses embrassements... Elle est terrible ; mais elle n'est pas comme dans l'enfer irritée par la haine, empoisonnée par le désespoir. L'âme sait qu'elle verra son Dieu, et elle espère... Elle ne le voit pas, et elle souffre !... Ah ! quelle souffrance ! Ceux-là seuls la peuvent comprendre qui savent aimer Dieu, et ceux-là seuls ont la plénitude de l'amour divin, qui ont su s'élever au-dessus de toutes les choses terrestres et comprendre les attraits de l'infinie perfection !

b) Cependant ce tourment ne sera point le seul. L'âme a sacrifié au corps ; par l'intermédiaire de ce corps, elle s'est soumise aux créatures, elle a cherché dans des jouissances passagères un bonheur que Dieu seul pouvait lui donner. Ce Dieu jaloux venge son amour méconnu et il arme pour sa vengeance la créature inanimée elle-même, qui se tourne contre ses adorateurs. Voici qu'à la peine du *dam* se joint la peine du *sens*, ce tourment du feu qui s'attache à l'âme et lui fait comprendre toute l'étendue de sa folie... Plus cette âme a cherché sa consolation dans les créatures, plus elle s'est éloignée de Dieu pour se donner

aux choses terrestres, plus elle souffre maintenant... Nous n'entrerons pas ici, M. F., dans de longs détails sur la nature de ce feu, sur son intensité, sur ses effets. Qu'il nous suffise de retenir ceci : plusieurs Docteurs de l'Église ont affirmé que le feu du purgatoire n'était pas différent de celui de l'enfer, et les plus grands théologiens soutiennent que ses effets surpassent en horreur toutes les peines et toutes les tortures de la vie présente...

Le reste de cette conférence n'a pas été retrouvé.

2. — SENTIMENTS DES AMES DU PURGATOIRE.

De profundis clamavi ad te, Domine ; Domine, exaudi vocem meam ! (Ps. CXXIX, 1.)

Exorde. — Nous avons dans un premier entretien raffermi notre foi concernant l'existence du purgatoire et, considérant la peine que l'on y souffre, nous avons résolu de faire notre possible pour éviter ces flammes vengeresses. Mais il est une question qui se pose naturellement devant notre esprit, quand nous considérons ces peines.

Comment faut-il se représenter le purgatoire ?

Quel sentiment doit dominer en nous lorsque nous y songeons : est-ce la terreur, est-ce l'espérance ?

Or, les descriptions que l'on nous en donne, produisent ordinairement l'un ou l'autre de ces effets... Sans entrer dans une discussion théorique de la matière, nous essayerons de résoudre le problème, et, en considérant les sentiments qui doivent se trouver dans les âmes souffrantes, nous en viendrons à conclure quels doivent être sur cette terre les sentiments de nos cœurs. Nous allons donc descendre encore au fond du gouffre et, sans nous arrêter aux souffrances extérieures, nous allons analyser les

impressions de ces saints exilés. Pour moi, M. F., tout se trouve dans ces deux mots : Ce sont *des exilés*, ce sont *des saints !*

I. — Sentiments des exilés.

Vous le remarquerez, M. F., en parlant des sentiments des âmes, je fais abstraction des peines matérielles qu'elles endurent. Car quelque violentes que soient ces peines, elles ne sont rien en comparaison des tourments que l'âme souffre en elle-même. L'exil, c'est le nom que je donne à ce tourment pour y comprendre non seulement la séparation de Dieu, mais la privation de tout ce que Dieu nous a permis de désirer et d'aimer.

A. Je le sais, hélas ! ce mot d' « exil » n'a plus de nos jours toute la force que les mœurs antiques lui auraient donnée... nous tenons de moins en moins à la patrie ; nous nous faisons de plus en plus cosmopolites ; souvent nous abandonnons, non plus forcés et pour un jour ou pour un temps plus ou moins long, mais sans la moindre envie de retour, notre demeure, notre ville natale ; nous n'hésitons même pas à rompre avec toutes les traditions du passé. Et si cela continue, où aboutirons-nous ?... *Ibi patria*, dit-on, *ubi bene*. Eh bien, non ! car malgré l'influence des mœurs modernes, la nature existe, et dans notre organisme même Dieu a déposé la racine de l'amour de la patrie. Et quand nous le négligeons, un malaise mystérieux vient nous punir de ce désordre.

B. Heureusement, il y a encore des âmes qui comprennent et qui sentent... et pour celles-là l'exil est bien pénible ! Car l'exil, dans toute la force du terme, c'est la *séparation*, c'est *l'inquiétude*, c'est la *déception*, c'est le *désir* inassouvi.

a) La SÉPARATION, — séparation de tout ce qui nous est cher... Souvenirs de notre enfance : paysage... maisons... meubles... Personnes : parents... amis... Mœurs, habitudes, langage... Et plus le contraste est violent, plus la séparation est poignante. Si le Lapon et l'Esquimau transplan-

tés dans nos contrées regrettent leur ciel brumeux et leur cabane ensevelie sous la neige, que serait-ce si nous étions transplantés dans les steppes de la Sibérie ? Mais qui nous dira ce qu'est la séparation, quand la patrie est le Ciel et que la terre d'exil se nomme le Purgatoire ? Ici-bas, nous ne le comprenons pas assez. Bien que notre patrie soit également le ciel et que la terre soit une vallée de larmes, nous nous amusons aux bagatelles de notre séjour terrestre. Mais quand, au sortir de la vie, nous aurons dans un rapide coup d'œil entrevu la patrie céleste, que nous aurons senti nos cœurs sollicités de se jeter dans le sein de Dieu, que nous nous trouverons dans cette éternité où sont les anges, les saints, ceux de nos parents qui nous ont précédés dans la gloire et que nous nous en verrons séparés, peut-être pour bien longtemps, quelle ne sera pas alors l'amertume de notre douleur ?

b) A côté de la séparation, l'exil engendre l'INQUIÉTUDE. — Quand on aime, l'absence, loin d'affaiblir les liens de l'affection, donne à cette dernière des caractères tout particuliers. Notre imagination, en nous reproduisant sans cesse la représentation des absents, nous les peint souvent sous des couleurs plus sombres... Que deviennent-ils ? Que font-ils ? Ne souffrent-ils pas ? Mères de famille, je m'adresse à vous ; vous me comprenez... Mais vous, âmes de nos parents, qu'éprouvez-vous ? Et que vous ignoriez notre destinée, ou plutôt, comme il nous est permis de le croire, que vous sachiez quelle est notre conduite, quels tourments ne sentez-vous pas ? Car ce qui vous tourmente, ce n'est pas tellement le salut de nos corps, notre santé, notre vie ; c'est la destinée de nos âmes ! Que devenons-nous ? où allons-nous ?... Nous reverront-ils un jour ? Où serons-nous bientôt, si nous continuons notre train de vie ? Ne serons-nous pas à jamais perdus pour eux ?

c) Et que dirons-nous, si à ces tourments vient se joindre la DÉCEPTION, — la déception produite par l'abandon ! Il est cruel, sans doute, d'être éloigné de ceux que

l'on aime, mais il est mille fois plus cruel encore de se sentir oublié, abandonné. Que de fois, quand les circonstances nous tenaient éloignés de notre famille, n'avons-nous pas senti un pénible soupçon se glisser dans notre âme ? Nous attendions une lettre, et cette lettre ne venait pas !... Nous pouvions cependant nous faire illusion. Peut-être le temps manquait-il ? peut-être était-on malade ?... Pour les âmes du purgatoire, pas d'illusion possible ! Si elles ne reçoivent pas de soulagement, c'est que nous les oublions, c'est que nous ne les aimons pas assez pour demeurer en amitié avec Dieu afin de mériter pour elles... Oui, la seule explication possible, c'est que nous ne les aimons pas ! Si nous sommes malades, si nous souffrons, ces souffrances mêmes nous pourrions les offrir pour leur soulagement...

d) Est-ce tout ? Non, M. F. ; car au milieu de toutes ces peines, les âmes du purgatoire sont dévorées par un insatiable DÉSIR DE BONHEUR. — Ce bonheur, elles savent où il est ; il est dans cette patrie qui leur est encore fermée, avec ce Dieu dont elles sont séparées. Ah ! quels transports, quelles aspirations brûlantes ! Quels élans vers cette béatitude pour laquelle elles sont créées ! *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum*... C'est une soif ardente... C'est une faim dévorante, une langueur qui consume : *esurientes et sitientes ; anima eorum in ipsis defecit* (Ps. CVI, 5)... Ce sont des gémissements et des sanglots. *Heu mihi*, disent ces âmes, *quia incolatus meus prolongatus est !* Voilà, M. F., les sentiments des exilés ; ils produisent, si je puis parler ainsi, la *nostalgie* du ciel. Et quand ces âmes se disent qu'elles-mêmes se sont attiré ces châtiments, comprenez-vous de quelle amertume elles se sentent abreuvées, de quels regrets cuisants elles sont consumées ?

Cependant, ne vous hâtez pas de conclure, ne pensez pas que cette douleur, quelque poignante qu'elle soit, engendre le désespoir. Ne l'oublions pas, ceux qui souffrent, ne sont pas seulement des exilés, ce sont des

saints. C'est ce qui nous expliquera plus complètement la nature de leurs sentiments.

II. — Sentiments des saints.

Ce sont des saints, c'est-à-dire des amis de Dieu, aimés de lui et l'aimant eux-mêmes de toutes leurs forces ; ce sont des saints éclairés de toutes les lumières de la foi ; ce sont des saints dont la volonté n'est plus comme la nôtre sujette à l'inconstance et à la faiblesse, mais invariablement attachée au bien, sous quelque aspect qu'il se présente. Nous en conclurons immédiatement qu'il y a dans ces âmes, avec une juste horreur d'elles-mêmes, le désir d'être purifiées, la joie de se sentir purifiées, la résignation à subir jusqu'au dernier moment cette douloureuse purification.

a) Oui, ces âmes ont une juste *horreur d'elles-mêmes.* — Au moment où nous quittons la vie, s'évanouissent toutes les illusions de l'amour-propre, et à ce moment se présente à nous dans toute sa lumière, la majesté, la sainteté de Dieu. En ce moment l'âme comprend ce que les préoccupations terrestres et les ruses de l'enfer l'avaient empêchée de saisir : elle se voit toute couverte des restes de ses péchés comme d'une lèpre hideuse. La dette qui reste à payer à la justice divine, elle la mesure tout entière... Dès lors sa volonté s'attache à cette vérité, et l'âme en est tellement pénétrée que, s'il ne dépendait que d'elle seule de s'élancer vers Dieu, elle ne voudrait pas le faire dans l'état où elle se trouve. Ce n'est pas qu'elle se croie l'ennemie de Dieu ; non, elle sait qu'elle en est véritablement aimée : mais cet amour même la remplit de confusion et l'empêche de vouloir se présenter devant lui. Tel un enfant bien né, revenant à la maison paternelle tout couvert de la poussière du chemin, ne voudrait point se présenter en cet état aux baisers de sa mère. Mais de là, vous le comprenez immédiatement, de là résulte aussitôt

b) Le désir d'être purifié. — Sainte Catherine de Gênes, dans son admirable *Traité sur le purgatoire*, livre plein de tant d'enseignements magnifiques et de si suaves consolations, sainte Catherine nous dit : « Lorsque l'âme se trouve en chemin pour retourner à l'état de sa première création et qu'elle connaît que, pour y arriver, elle doit entièrement se transformer en Dieu, il s'allume en elle un tel désir de cette purification que son purgatoire est ce désir qui la consume. Le purgatoire, en tant que purgatoire, ne lui est rien ; mais sentir en elle un désir embrasé vers Dieu et ne pouvoir le satisfaire, voilà pour elle la souffrance des souffrances, le vrai purgatoire. » Aussi pouvons-nous dire, avec plusieurs auteurs ascétiques, que l'âme voyant devant elle les brasiers du purgatoire s'y précipite d'elle-même bien plus qu'elle n'y est jetée par les ministres de la justice divine.

c) Mais en même temps qu'elle éprouve ce désir, elle sent une indicible *joie*. — La raison en est que la purification commence pour elle au même instant. Et depuis lors jusqu'à son entrée dans la béatitude, un merveilleux travail s'opère dans l'âme. Elle s'épure dans la douleur comme l'or se purifie en fondant dans le creuset ; elle se purifie, et elle sent qu'en devenant plus pure elle s'unit continuellement à Dieu d'une façon plus intime. Je ne puis résister au désir de vous citer encore ici sainte Catherine de Gênes expliquant cette pensée par une magnifique comparaison : « Exposez au soleil un cristal couvert d'un voile épais ; il ne peut recevoir ses rayons. La faute n'en est point au soleil, qui ne cesse de briller, mais au voile qui intercepte les rayons. Que cette enveloppe vienne à se consumer, le cristal successivement découvert recevra de plus en plus les rayons du soleil ; et quand l'obstacle aura entièrement disparu, le cristal sera tout entier pénétré par la lumière. Ainsi en est-il des âmes dans le purgatoire : la rouille du péché est le voile qui intercepte pour elles les rayons du vrai soleil qui est Dieu. Le feu va consumant de

jour en jour cette rouille ; et à mesure qu'elle est consumée, les âmes réfléchissent de plus en plus la lumière de leur vivant soleil. Leur joie augmente à mesure que la rouille diminue et qu'elles sont plus exposées aux divins rayons. Ainsi l'un va toujours en augmentant et l'autre toujours en diminuant, jusqu'à ce que le temps de l'épreuve soit accompli. »

d) Enfin, quant à ce temps même, quant à la durée de ses peines, l'âme est parfaitement résignée au bon plaisir de son maître, de son juge. Cette *résignation*, produite par l'amour, est comme le dernier caractère qui distingue les fidèles souffrants et les place à une distance infinie des damnés plongés dans le plus sombre désespoir. — Pour elles, en effet, la volonté de Dieu est tout ; elles adorent cette volonté, elles l'aiment, elles s'y soumettent avec un abandon sans limites. Elles se voient dans l'ordre établi par Dieu, cela leur suffit ; et elles s'absorbent tellement dans l'obéissance, que la violence de leurs désirs ne leur arrache jamais le plus léger murmure. Si saint Bernard écrivait : *Heu ! utinam mille annis potius in purgatorio igne essem cruciandus quam Dominus Jesus a me esset offensus !* les âmes souffrantes s'écrient à leur tour : J'ai eu le malheur d'offenser le Seigneur Jésus : s'il veut me retenir mille ans dans ce lieu d'exil, que son saint nom soit béni !

Conclusion. — Les âmes dans le purgatoire sont à la fois sous l'impression d'une douleur immense et d'une ineffable joie : douleur de l'exil, joie de se préparer par l'exil à la pureté parfaite qui leur vaudra l'union avec Dieu. Combien nos idées ordinaires sont loin de ces pensées si salutaires, et en même temps si sublimes ! Relevons donc, si nous pouvons parler ainsi, le niveau de nos pensées ; introduisons dans notre vie actuelle cette sainte *horreur* de nous-mêmes, le *désir* d'être purifiés, et nous serons heureux des tribulations que le Seigneur nous envoie : *heureux* de nous purifier ; *résignés* à demeurer dans le creuset aussi longtemps qu'il le faudra pour

satisfaire à la justice de Dieu. Ainsi nous abrégerons le temps de notre exil au purgatoire... et nous serons des saints.

---

3. — CHEMINS DU PURGATOIRE.

In via ruinæ non eas, et non offendes in lapides ; nec credas te viæ laboriosæ, ne ponas animæ tuæ scandalum.

(Eccli. xxxii, 25.)

Exorde. — En considérant l'existence et la nature du purgatoire, nous avons remarqué qu'il est difficile d'y échapper ; mais nous n'avons pas dit que cela fût impossible. Nous ne savons pas non plus toutes les différences de durée et de souffrances que comporte le purgatoire. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'échapper à ces peines, autant qu'on le peut. C'est pourquoi il est bon de considérer quel est le chemin qui y conduit ; quelle est la manière de vivre qui mérite ou allonge le purgatoire, et d'apprécier cette manière de vivre en la considérant à la lumière du flambeau de la foi.

Or, M. F., je crois pouvoir indiquer trois sentiers par lesquels marchent la plupart des chrétiens et qui aboutissent au purgatoire : le sentier de la *négligence*, — celui de l'*irrésolution*, — celui de la *défiance*. — Examinons-les successivement.

I. — Sentier de la négligence.

Il est, je pense, superflu de le remarquer : en parlant des chrétiens qui suivent le chemin du purgatoire, je laisse de côté ceux qui tombent et retombent dans le péché mortel. Ceux-là, en effet, ne suivent pas le chemin du purgatoire, mais celui de l'enfer. J'en excepte pourtant ceux qu'une ancienne habitude, désavouée par leur volonté, fait encore parfois tomber et qui se relèvent

aussitôt. Je les excepte, parce que j'ai trop de confiance dans l'infinie miséricorde de Dieu pour croire qu'il les laisse périr. Si d'ailleurs ils ne sont pas exempts de fautes graves, le temps n'est pas loin où ils pourront se féliciter de leur victoire. Mais alors, comme les autres chrétiens, ils ont à craindre la négligence.

A. Caractères de la négligence. — Dire négligence, c'est dire ce manque de zèle pour les intérêts de son âme, cette sorte de nonchalance qui fait qu'on ne se gêne pas, qu'on ne s'impose aucun effort, aucune contrainte. La négligence se montre surtout

a) Dans l'accomplissement des devoirs de piété. Ces devoirs, on les réduit au strict nécessaire, et l'on omet facilement ceux qui ne sont pas imposés sous peine de faute grave : prières du matin, prières du soir... Les devoirs que l'on remplit, on les remplit par manière d'acquit...

b) Dans la surveillance que l'on exerce sur soi-même. Cette surveillance est presque nulle : on se laisse aller à l'humeur, au ressentiment, à la manie de critiquer ; on s'abandonne aux écarts de son caractère... De la multiplicité des fautes vénielles...

c) Dans la recherche excessive de soi-même, de ses aises, de sa réputation, de sa considération personnelle : recherche qui fait que l'on néglige bien des devoirs et que l'on commet bien des fautes...

Tels sont les principaux caractères de la négligence. Ceux qui y sont sujets, voudraient aller au ciel en voiture, sans avoir dû ni marcher, ni travailler... Jouir ici-bas et jouir encore dans l'éternité, bien entendu en restant en deçà des limites du péché mortel...

B. Appréciation. — M. F., comme ces lâches chrétiens se trompent ! Comme ils se font illusion ! Ah ! qu'ils descendent dans les cachots du purgatoire et qu'ils écoutent les âmes qui ont jadis partagé leurs erreurs !

a) Ces âmes trouvaient pénible l'accomplissement de

leurs devoirs de piété ; cela les fatiguait : et maintenant, pour les avoir négligés, elles souffrent continuellement et cruellement. Que voudraient-elles maintenant avoir fait ? Toute la peine que leur auraient causée ces exercices de piété, peut-elle être comparée à un seul jour de purgatoire ? Et ce qu'elles souffrent à présent, ne procure plus aucun mérite, tandis que sur la terre elles auraient accumulé par des peines très légères en comparaison, des trésors pour le ciel !

b) Ces âmes ne voulaient pas s'observer, se surveiller : cela leur paraissait trop difficile... A présent elles ont continuellement devant les yeux l'état où elles se sont mises par ces négligences, et se font de cruels reproches...

c) Ces âmes cherchaient toutes leurs aises, et maintenant les voilà tourmentées... Elles voulaient l'honneur, la considération, l'affection des hommes, et voilà qu'on les oublie... Et s'il est vrai, comme le soutiennent certains auteurs, que Dieu retient plus longtemps dans le purgatoire ceux qui sur la terre auront le plus cherché à s'éviter toute peine, combien de temps y resteront ceux qui ont vécu ainsi pendant de longues années ? Soyons donc plus sages : *In via ruinæ non eas, et non offendes in lapides ; nec credas te viæ laboriosæ.*

II. — Sentier de l'hésitation.

A. Il est, grâce à Dieu, des chrétiens qui ne cheminent pas par le sentier de la négligence. Pour les uns, une éducation chrétienne, les bonnes habitudes de l'enfance les ont préservés... Pour d'autres, à une époque déterminée de leur vie, Dieu les a retirés de ce sommeil où ils étaient ensevelis. Ils remplissent donc leurs devoirs, non seulement avec une certaine fidélité, mais avec exactitude... Tout est-il fini ? Non, certes. Il faut avancer. Qu'ont-ils à craindre ? De ne pas répondre à la grâce divine qui leur demande davantage. Et nous voilà en présence d'un autre danger. Ces âmes sentent que la

grâce de Dieu les travaille, mais elles ont peur de répondre. Elles ne sont pas encore assez détachées d'elles-mêmes, pas assez généreuses envers Dieu. Elles voudraient pouvoir en même temps donner et garder, avancer et demeurer en place. Or, Dieu ne se contente pas de cela ; Dieu leur dit, non plus dans le sens large de la sentence évangélique, mais dans un sens plus étroit : « Nul ne peut servir deux maîtres. » Et : « Jusqu'à quand serez-vous hésitants, boitant de côté et d'autre ? » Et ces âmes hésitent quand même ; elles n'avancent pas...

B. Où trouve-t-on surtout cette hésitation ? Quand il s'agit de choisir :

Entre une vie réglée et une vie capricieuse ;

Entre une vie mondaine et une vie retirée ;

Entre une vie d'abnégation et une vie d'affections terrestres...

a) On sent que, tout en remplissant ses devoirs, on laisse bien des choses que l'on pourrait faire, que les bonnes œuvres languissent, que les pratiques pieuses n'ont rien de constant ; on entreprend certaines choses et on les abandonne... Pourquoi cela ? parce que la vie n'est point réglée. On se laisse diriger par les circonstances ; on dépend de tout le monde, au lieu de se conduire soi-même... Il faudrait régler sa vie, et on n'en a point le courage ; un rien fait obstacle...

b) Ou bien, c'est une hésitation d'un autre genre. On a aimé le monde, on l'a fréquenté, ou tout au moins il se présente à nous sous un aspect séduisant. Au fond du cœur la voix de Dieu se fait entendre... Peut-être même que Dieu a parlé par des faits ; il a brisé les liens qui nous retenaient dans le monde, nous sommes indépendants ! Et cependant nous ne sommes pas détachés... Si c'est une femme, elle tient à sa toilette, à des bijoux, à des colifichets, à des soirées ; si c'est un homme, il tient à certains délassements, à certains plaisirs, à certaines lectures. Il y a doute, hésitation. « Renoncerai-je ? ne renoncerai-je

pas? Oserai-je m'exposer à cette vie triste que j'entrevois? » En attendant, on profite de toutes les occasions pour s'engager de nouveau dans le monde ; on se laisse inviter, on invite, on fait des dépenses, et puis on dit : Je ne peux pas me retirer !

c) Enfin l'hésitation peut porter sur un autre point encore : Dieu peut vouloir que l'âme soit à lui entièrement, qu'elle se détache des consolations, des affections terrestres ; et l'âme refuse. Elle tient à son sentiment, à sa volonté, à son cœur ; elle veut conserver telle propriété qui lui est agréable ; Dieu au contraire veut la conduire par la voie de l'obéissance, de l'abnégation, du sacrifice... Il demande que les créatures soient des moyens d'arriver à lui...

C. Voilà, M. F., les principales hésitations. Qui ne le voit? Elles doivent nécessairement nous éloigner de Dieu, retarder le moment de notre réunion avec lui, être expiées dans le purgatoire. Oui, Dieu ne manquera pas de dire à ces âmes, au sortir de la vie : Je vous ai appelées, et vous n'avez pas répondu à ma voix... Je vous ai offert la perfection, et vous n'avez pas voulu l'accepter... Je vous ai donné le moyen de mériter une couronne éclatante, et vous avez préféré la médiocrité, en jouissant de quelques bagatelles terrestres... Puisque vous m'avez traité avec tant de froideur, puisque vous avez dédaigné mes dons, attendez maintenant, expiez votre ingratitude, languissez dans les cachots du purgatoire jusqu'à ce que vous ayez satisfait à mon amour méconnu ! Alors, M. F., ces âmes comprendront la faute qu'elles ont commise, mais trop tard ! La monotonie du purgatoire leur fera bien regretter l'uniformité de la vie réglée... Les douleurs du purgatoire leur feront regretter tous les ennuis de la vie retirée... La séparation de Dieu leur fera amèrement déplorer les satisfactions des affections terrestres... Ne suivons pas ce chemin, il mène à une mer de souffrances... Décidons-nous : *Hodie si vocem ejus audieritis...*

III. — Sentier de la défiance.

A. Il me reste à parler d'un troisième sentier auquel peut-être, si je ne vous l'avais indiqué en commençant cet entretien, vous n'auriez point songé. Quand l'homme sert Dieu avec zèle et ferveur, c'est-à-dire, quand sa volonté demeure constamment attachée à la loi divine, quand, sans hésitation et sans compromis, il fait son choix et dit : Je veux être au Seigneur, *Dominus pars hereditatis meæ et calicis mei ; tu es qui restitues hereditatem meam mihi*, cet homme est-il pour cela parfait ? Non, sans aucun doute ; il commettra encore des fautes, il aura des chutes à déplorer, il éprouvera des moments de langueur, d'abattement ; il sentira parfois, plus vivement que jamais, le poids de sa propre misère. Eh bien ! quel sera pour cette âme le plus grand danger ? Par quoi s'exposera-t-elle le plus à ne point échapper aux flammes du purgatoire ? Je ne crains pas de le dire : Ce sera *par la défiance !* La défiance qui fait méconnaître la bonté de Dieu en ce monde, en exagérant sa justice, alors que sur la terre tout est miséricorde, et que Dieu, si je puis parler ainsi, ne désire que de nous voir échapper dans l'autre vie aux exigences de sa justice.

B. Or, je vous le demande, n'est-ce pas faire injure à l'infinie bonté de Dieu que de se défier de lui, soit pour le passé, soit pour le présent, soit pour l'avenir ?

Pour le passé, en revenant sans cesse sur les fautes commises, en les repassant dans son esprit, en les examinant à nouveau, pour les soumettre une centième fois au tribunal de la pénitence.

Pour le présent, en se demandant continuellement si Dieu n'est pas irrité contre nous, si à cause des fautes qui échappent à notre faiblesse et que notre cœur désavoue avant qu'elles soient consommées, il ne tient pas déjà levées sur nous ses foudres vengeresses... Pour le présent encore, en n'osant pas nous approcher de Dieu dans le sacrement de son amour, en nous forgeant une

perfection idéale comme condition requise pour pouvoir communier, alors que la communion est précisément le moyen présenté aux âmes imparfaites pour les aider à atteindre à la perfection !...

Pour l'avenir, en s'inquiétant outre mesure du lendemain, en croyant qu'on ne persévérera point, en se tourmentant sur la longueur de la vie, sur la durée des épreuves à subir, sur l'heure de la mort, sur le jugement de Dieu et même sur ce purgatoire que nous méditons aujourd'hui... Mais quelle idée se fait-on de la bonté, de la miséricorde divine ? Quoi ! Dieu ne pardonnerait pas, quand on a le regret de l'avoir offensé ! Dieu serait, pardonnez le terme, plus déraisonnable que l'homme que nous trouvons bon ! Dieu refuserait à des âmes qui veulent sincèrement le servir, les moyens de persévérance ! Dieu ne se contenterait pas de notre possible, quand nous le lui donnons tout entier ! Sans doute, au sortir de la vie, nous trouverons la justice de Dieu implacable, inflexible, et bien peu n'auront rien à payer... Mais pendant cette vie nous jouissons de la miséricorde de Dieu, immense, inépuisable. Sachons donc profiter de cette miséricorde que lui-même déclare être vis-à-vis de nous le premier de ses attributs.

C. Sinon, j'en suis persuadé, Dieu nous punira de nos défiances ; et parce que nous n'aurons pas voulu puiser aux trésors de sa miséricorde, il nous fera acquitter pleinement la dette contractée envers la justice...

Conclusion. — Évitons, M. F., ces trois sentiers : *In via ruinæ non eas, et non offendes in lapides ; nec credas te viæ laboriosæ, ne ponas animæ tuæ scandalum.* Montons par les sentiers de la justice sur la montagne de la perfection... montons-y par l'accomplissement fidèle de nos devoirs... montons-y par la régularité, le détachement du monde, par l'abnégation... montons-y par la confiance... et quand nous serons arrivés au terme de la course, après une courte expiation, nous nous élancerons dans le sein de Dieu pour y contempler sa sainteté, exalter sa justice et bénir sa miséricorde !

4. — CONSOLATIONS DU PURGATOIRE

(POUR NOUS).

Memor fui judiciorum tuorum a seculo, Domine : et consolatus sum. Je me suis souvenu, Seigneur, de vos justices éternelles, et j'ai été consolé. (Ps. CXVIII, 52.)

Exorde. — N'est-elle pas étrange, au premier aspect, cette parole du roi-prophète ? En effet, que le souvenir des justices de Dieu engendre la crainte, nous le comprenons... Qu'il produise l'admiration et le respect le plus profond, nous le comprenons encore... Que ces justices de Dieu nous donnent de la confiance par leur équité même, soit ! mais qu'elles nous *consolent*, comment cela est-il possible ? Et cependant il en est ainsi, M. F. ; et, pour nous contenter du sujet qui nous occupe, le dogme du purgatoire est certes un des plus *consolants* pour nos âmes. Cette consolation, nous pouvons la considérer *à deux points de vue :* consolation pour ceux qui sont encore sur la terre, — consolation pour ceux-là mêmes qui, dans le purgatoire, achèvent leur expiation.

Contentons-nous aujourd'hui du premier point de vue ; et, nous considérant d'abord *dans nos relations* avec les âmes souffrantes, puis *dans notre propre conduite*, voyons comment les justices éternelles de Dieu sont pour nous un sujet de consolation.

I. — Dans nos rapports avec les défunts.

Lorsque la mort, M. F., a frappé autour de nous, qu'elle a brisé les liens qui nous attachaient à des personnes chéries, qu'elle nous a enlevé ces objets de notre amour, elle fait ordinairement surgir dans nos âmes un triple sentiment : l'inquiétude, le regret et le remords... Or, le dogme du purgatoire vient nous apporter la conso-

lation : il apaise nos inquiétudes, — il adoucit nos regrets, — il calme nos remords.

A. Il apaise nos inquiétudes. — Impossible, M. F., à moins de nous trouver à l'égard de nos proches dans l'illusion la plus complète, impossible de ne pas nous demander avec une certaine inquiétude ce qu'ils sont devenus après leur trépas. Nous avons connu leurs défauts, leurs fautes, peut-être même leurs crimes ; quel aura été pour eux le jugement de Dieu ? Certes, il en est pour qui une vie exemplaire, une existence toute pleine de bonnes œuvres et de vertus est comme le gage de la béatitude ; mais pourtant ils ont failli... Il en est dont la mort édifiante semble avoir réparé la négligence, les désordres, les égarements : ils ont reçu les sacrements de l'Église, ils sont partis de ce monde après avoir collé une dernière fois les lèvres sur le crucifix ; il y a là des motifs d'espérance. Mais il en est d'autres, hélas ! qui ont eu à peine le temps de se reconnaître... Il en est qui ont été enlevés inopinément... Ils s'étaient bien promis de ne pas mourir sans accomplir les derniers devoirs ; mais ils ont été surpris... Que sont-ils devenus ? Ah ! M. F., vous le comprenez ; pour tous, mais pour ces derniers surtout, s'il n'y avait au delà du tombeau que le lieu des éternelles récompenses et celui des vengeances éternelles, une incertitude terrible viendrait nous étreindre le cœur ; ou plutôt nous n'oserions pas espérer... Quelque idée que nous ayons de la bonté de Dieu, nous ne pourrions admettre qu'il reçoive immédiatement dans son sein ceux qui sur la terre ont si longtemps négligé de le servir et l'ont si souvent offensé. Quelles ne seraient donc pas nos angoisses, je dirai plus, notre désespoir ? Mais, dès là qu'il existe un purgatoire, dès là qu'il existe un lieu d'expiation, cruelle mais temporaire, dès lors mon cœur se dilate ; je comprends et j'espère ! Je comprends que Dieu, pouvant faire payer dans le feu les dettes contractées envers lui, se contente de cette satisfaction ; qu'ayant pitié de l'ignorance, de la faiblesse

de ses créatures, ou se laissant toucher par les supplications des chrétiens fidèles, il accorde au dernier moment à d'infortunés égarés un de ces repentirs sincères, une de ces grâces de conversion qui ferment pour eux les portes de l'enfer. Je comprends même qu'il ait pu accorder cette faveur en prévision des prières, des sacrifices, des bonnes œuvres qu'une famille désolée offrirait pour l'âme d'un de ses membres... Dès lors me voilà rassuré. L'expiation pourra être longue, elle pourra durer des années, des siècles peut-être, mais elle aura un terme ; cela me suffit, je puis espérer le salut de cette âme qui m'est chère.

B. Il adoucit nos regrets. — Je puis espérer son salut, et par là même je sens s'adoucir mes regrets. Car ce qui me tourmente, c'est la perte que j'ai faite, c'est la séparation cruelle que je viens de subir. Séparation sans consolation, si elle devait être éternelle. Oui, M. F., demandons-nous comment nous envisagerions la vie, si chaque coup que la mort frappe à nos côtés, nous ravissait pour jamais l'objet de nos affections : mon père, ma mère, mon frère, ma sœur, le soutien de mon existence, la compagne de ma vie, ils sont morts, disparus pour toujours ! Je les ai aimés. Ne les reverrai-je plus jamais ? Eh bien, M. F., ôtez le purgatoire, et cette crainte affreuse devient fondée pour un grand nombre de nos amis. Devant l'inflexible justice de Dieu, qui trouvera grâce complète ? Qui sera récompensé sans devoir expier ? Expiation éternelle ! séparation éternelle ! Heureusement, il n'en est pas ainsi : dès que je puis espérer le salut d'une âme, je puis espérer de la revoir, de me retrouver avec elle, de jouir avec elle de l'ineffable bonheur des saints. Nous sommes séparés, nous ne sommes pas désunis ; et le lien qui nous joint fera un jour dans la patrie bienheureuse une partie de ma félicité. Je n'ai donc plus rien à regretter ; notre séparation est momentanée : c'est l'absence nécessitée par un voyage...

C. Il calme nos remords. — Il y a plus, je puis avoir contracté envers ces défunts des dettes que je n'ai pu

acquitter de leur vivant. Je ne parle pas seulement de la dette de l'affection, qui ne s'acquitte jamais ; il y a encore la dette de la reconnaissance, la dette de la réparation.

a) La dette de l'affection. — Faire du bien à ceux que l'on aime, c'est ce qu'on cherche pendant leur vie, c'est ce qu'on veut continuer après leur mort...

b) La dette de la reconnaissance. — Rendre le bien à ceux qui nous ont fait du bien. Hélas ! nous la payons si peu, cette dette. Bien souvent, nous ne montrons à ceux qui nous font du bien, à nos parents, à nos amis, que de la froideur et de l'indifférence ; ou bien, si nous les payons de retour, c'est en les faisant tomber avec nous, dans des violations de la loi de Dieu...

c) La dette de la réparation. — Ce n'est certes pas la moins lourde. Réparer le mal que nous avons causé à ceux que nous aimions : le tort que nous leur avons fait, les mauvais exemples que nous leur avons donnés, les fautes dont nous avons été pour eux la cause... Qui nous dira ce que souffre un cœur vraiment sensible, quand il se dit : Ceux que j'ai aimés sont dans la douleur ; ils y sont à cause de moi, je le sais, et si leur voix pouvait parvenir jusqu'à moi, je les entendrais me dire : Est-ce donc-là le prix de mon amour pour vous ?... Poignante pensée, n'est-ce pas, M. F. ? Mais pensée consolante, dès lors que le temps m'est donné d'acquitter ma dette après la mort de ceux qui m'ont obligés. Et c'est ce que me dit le dogme catholique du purgatoire. Nous reviendrons sur ce point. Qu'il nous suffise de l'indiquer maintenant : nous pouvons diminuer les souffrances des âmes, nous pouvons les délivrer. Et le service que nous leur rendons à present, surpasse infiniment tout ce que nous aurions pu faire pendant leur vie... Il est donc en mon pouvoir de leur témoigner mon affection plus que je ne l'eusse jamais pu. Il est en mon pouvoir de leur rendre des biens infiniment plus précieux que les dons que j'en ai reçus... Il est en mon pouvoir non seulement de réparer, mais de com-

penser surabondamment tout le tort que je leur ai causé... N'est-ce pas le moyen le plus efficace de calmer mes remords ?

II. — Dans notre propre vie.

Cependant, M. F., ce n'est pas seulement quand nous songeons aux fidèles défunts que le dogme du purgatoire se présente sous un aspect consolant. Pour nous-mêmes il est doux de penser qu'il y a un purgatoire, et cette idée peut produire dans notre conduite les effets les plus salutaires. Elle encourage notre faiblesse ; — elle entretient en nous l'espérance ; — elle nous exhorte à la patience et par là même nous procure la paix.

A. Elle encourage notre faiblesse. — Déjà maintenant, M. F., nous considérons en gémissant la faiblesse de notre nature. Nous avons tant de peine à remplir exactement nos devoirs, à résister aux séductions qui nous entourent ; et même, lorsque l'apparence hideuse du péché mortel se dresse devant nous, nous avons peine à ne point cueillir les fleurs sous lesquelles se glisse le serpent meurtrier. Que serait-ce donc, si sous peine de damnation éternelle, il nous fallait éviter également les fautes vénielles ? Si les mensonges légers, les impatiences volontaires, les excès de la gourmandise, les manquements à la charité fraternelle, entraînaient la ruine de notre âme ? Que deviendrions-nous, s'il nous fallait continuellement choisir entre l'amour parfait et la haine de Dieu ? Combien trouverait-on de justes sur la terre ? Nous frémissons, rien que d'y songer. Au contraire, quelle consolation de se dire que si ces fautes qui nous échappent déplaisent à la sainteté de Dieu et nous attirent les châtiments de sa justice, du moins ces châtiments ne seront pas éternels. Nous pouvons faiblir, nous ne tombons pas pour cela dans l'abîme de la réprobation ! Sans doute, il nous faut travailler à diminuer ces fautes : la prudence, l'amour de Dieu, notre propre intérêt nous y convient, et

le purgatoire est assez affreux pour qu'on cherche à l'éviter ; mais, comparé à l'enfer, il est un soulagement immense, et dans l'état de faiblesse où nous sommes, il ferme la porte au découragement, sinon au désespoir.

B. Elle entretient en nous l'espérance. — Et ce que nous disons du mal à éviter, nous le disons également du bien à pratiquer. La foi nous enseigne que nos œuvres, pour être parfaites, doivent l'être sous tous les rapports, qu'elles doivent procéder d'un principe bon en lui-même, d'une intention pure et droite. Nous ne devons pas y laisser entrer l'amour-propre, la recherche de nous-mêmes, la vanité, l'ostentation, la vaine complaisance. Ce sont là autant de défauts qui vicient l'œuvre et la rendent moins agréable à Dieu. M. F., supposons un instant que ces œuvres ainsi viciées dussent être présentées à la Majesté souveraine et dussent décider de notre éternité, pour peu qu'il y manquât une de ces qualités requises pour leur perfection... Combien trouveraient grâce devant cet implacable jugement ? Et dès lors où seraient nos mérites, et partant nos espérances ? Mais voyez maintenant les merveilleux tempéraments de la justice et de la bonté du Seigneur. Toute bonne œuvre mérite sa récompense, toute faute doit être expiée. Dieu nous fera expier dans les flammes du purgatoire les imperfections qui ont déparé nos œuvres ; mais nos œuvres elles-mêmes demeureront, et la récompense qui leur est due ne sera point enlevée. Elle nous attendra tout entière : elle nous sera donnée au sortir de cette prison de l'expiation. Si nous traversons la vie acquérant d'un côté des mérites et contractant en même temps sans cesse des dettes d'un autre côté, les dettes que nous avons à payer ne seront point prélevées sur les bénéfices que nous aurons faits... Travaillons donc avec courage, bannissons autant que possible de ce que nous faisons pour Dieu toute immixtion terrestre ; mais quand la nature humaine a dominé malgré nous, quand elle a fait contracter quelques souillures aux

œuvres que nous produisons, ne laissons pas pour cela d'espérer : Dieu séparera le métal précieux des grossières scories, et quand nos œuvres auront été purifiées dans le feu, comme l'or dans la fournaise, elles nous accompagneront resplendissantes dans la céleste patrie, pour y devenir les joyaux de notre couronne.

C. ELLE NOUS EXHORTE A LA PATIENCE. — Enfin, M. F., il est un autre service non moins signalé que nous rend la pensée du purgatoire. Nous le savons, les peines, les misères sont inséparables de notre vie. Notre part pourra être plus grande ou plus petite ; mais nous aurons notre part, et bien téméraire serait celui qui ne voudrait pas l'accepter. Les uns souffrent, sans l'avoir mérité par des fautes personnelles ; les autres se sont attiré directement, par leur inconduite ou leurs imprudences, les maux qui les accablent, et doivent voir dans ces peines de justes châtiments infligés par la vengeance divine. Mais quelle que soit la cause de nos souffrances, nous savons que nos fautes méritent de la part de Dieu une punition plus ou moins sévère. Qu'il serait décourageant d'avoir à se dire : « Je souffre sur la terre, je souffre beaucoup et je souffrirai encore davantage pendant l'éternité ! » Devant cette perspective, le désespoir ne s'emparerait-il point de l'âme ? Beaucoup s'épancheraient en blasphèmes et en d'horribles imprécations. Au contraire, si je sais que ma souffrance actuelle satisfait déjà à la justice de mon Dieu, qu'elle comble l'abîme dans lequel je tomberais ; que je puis, en l'acceptant avec résignation, fermer pour moi les cachots du purgatoire, ou tout au moins en adoucir les peines, comme je me sens animé, soutenu, encouragé ! Encore un jour passé dans la souffrance, c'est une semaine, un mois, une année peut-être retranchée de mon purgatoire ! Et quand ma dette sera éteinte, tout ce que je souffre viendra s'ajouter au trésor de mes mérites !

Mes Frères, ne serions-nous point tentés de nous écrier : « Encore, Seigneur, encore ! » et de répéter avec saint

Augustin : *O Domine, hic ure, hic seca, hic non parcas, modo in æternum parcas !*

Péroraison. — Nous avons compris, M. F., les consolations que nous donne le purgatoire, œuvre à la fois de la justice et de la miséricorde de Dieu. Le résultat de cette considération doit être le courage dans la voie du salut, le zèle pour nous occuper des âmes du purgatoire, la confiance, l'espoir, la pratique de la patience : tout cela réuni doit diminuer nos peines et grossir chaque jour le trésor de nos mérites !

---

5. — CONSOLATIONS DU PURGATOIRE

(POUR LES AMES).

Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam. D'après la multitude des douleurs dont mon cœur est abreuvé, vos consolations ont réjoui mon âme. (Ps. XCIII, 19.)

Exorde. — Lorsque nous songeons au purgatoire, M. F., nous nous arrêtons ordinairement à en considérer le côté terrible ; nous méditons cette peine du dam et cette peine des sens, cette privation de Dieu et ces flammes vengeresses qui se réunissent pour faire souffrir l'âme. Et nous faisons bien, car il nous faut stimuler notre lâcheté. Néanmoins, pour se garder de toute exagération et pour que les âmes timorées ne s'absorbent pas dans le sentiment de leur misère, il est bon aussi de considérer ce que le purgatoire a de consolant, même pour ceux qui y demeurent renfermés. Cette pensée, tout en nous rassurant encore sur le sort de ceux que nous avons perdus, doit soutenir notre courage et ranimer notre confiance... Or, comme il y a dans la douleur deux choses qu'il importe de ne pas confondre : l'amertume de la douleur et

la douleur elle-même, ainsi y a-t-il deux sortes de consolations, celles qui *enlèvent l'amertume* de la douleur, celles qui en *diminuent l'intensité*.

I. — Consolations qui enlèvent l'amertume de la douleur.

Vous ne vous étonnerez pas, M. F., de m'entendre distinguer entre la douleur elle-même et l'amertume qu'il y a dans la souffrance. La douleur, en effet, peut être physique, corporelle ; l'amertume est purement spirituelle, et même dans les douleurs qui affectent directement notre âme, il y a une amertume distincte de la souffrance. La cause qui fait souffrir, la disposition de volonté par rapport à la souffrance, l'inutilité de la peine, voilà ce qui donne à la douleur une amertume spéciale. Or, dans le purgatoire, il est à ces blessures d'ineffables remèdes, ou pour mieux dire, l'amertume de la douleur y disparaît dans la douceur et la consolation.

A. L'âme souffre, mais elle connaît *la cause* de ses souffrances. Cette cause, elle la trouve dans ses fautes, et elle sait que la justice de Dieu lui a imposé cette punition. Or, dans le purgatoire, sa volonté est tellement disposée au repentir, que toute expiation, toute douleur lui paraît préférable à la moindre souillure qui pourrait encore offenser les regards de l'infinie sainteté. Elle est donc heureuse de souffrir parce qu'elle l'a mérité, comme elle l'a mérité, aussi longtemps qu'elle le mérite. Et encore, d'après sainte Catherine de Gênes, Dieu tempère-t-il pour l'âme la claire vue de la nécessité de l'expiation, car, affirme cette sainte, si l'âme voyait toutes les imperfections qui sont en elle, elle tomberait dans le désespoir. Mais elles lui demeurent cachées jusqu'à ce que le feu de l'amour divin les ait consumées !... Elle sait donc qu'elle souffre pour expier, et cette connaissance adoucit l'amertume de sa douleur ; mais elle n'a point devant les yeux toutes les souillures dont elle doit être purifiée, et Dieu la préserve ainsi du découragement qui rendrait à la douleur toute son amertume.

B. Cependant, M. F., je viens déjà de vous indiquer une seconde consolation, infiniment supérieure à la première. Ce qui rend encore la douleur amère, c'est *la répugnance de la volonté*, qui se refuse à souffrir ; c'est la lutte entre la souffrance qui s'impose à l'âme et l'âme qui repousse la douleur. Telle est l'affreuse situation des damnés. N'y a-t-il donc pas, en dehors du sentiment de la justice, quelque agent merveilleux qui puisse charmer la volonté et l'attacher à la souffrance par un lien plus étroit ? J'en suis sûr, vous l'avez deviné et nommé : cet agent existe, c'est l'amour. *Ubi amatur*, disait saint Augustin, *non laboratur ; vel, si laboratur, labor ipse amatur.* Et ce qu'il dit du travail, nous pouvons le dire de la souffrance. Faut-il, M. F., en appeler à vous-mêmes, à votre expérience ? Faut-il vous demander ce que devient la souffrance quand on souffre pour l'objet aimé, et que cet objet même vous impose la souffrance ?... Et dire que dans le purgatoire, cet objet est Dieu, la perfection infinie ; Dieu, connu et aimé comme il doit l'être pendant l'éternité, par une créature qui comprend tout ce qu'il a de beau et d'aimable... Ces âmes aiment donc Dieu, elles l'aiment d'un amour pur et désintéressé, elles l'aiment plus qu'elles-mêmes et que toutes choses : elles désirent uniquement lui plaire et faire sa sainte et adorable volonté. Or, comme Dieu veut maintenant qu'elles souffrent, elles le veulent aussi, par amour pour lui ; elles ne sauraient vouloir autre chose. Comme le dit saint François de Sales, elles souffrent volontairement et amoureusement, parce que tel est le bon plaisir divin ; elles veulent être dans le purgatoire de la façon qui plaira à Dieu et pour autant de temps qu'il lui plaira. Et si nous ajoutons que ces âmes, tout en aimant Dieu, savent qu'elles sont aimées de lui, que Dieu, tout en les retenant dans les cachots de l'expiation, aspire — pour parler notre langage — au moment où sa justice sera satisfaite et où il pourra épancher les trésors de sa bonté, comment toute amertume n'aurait-elle

pas disparu, comment la paix ne régnerait-elle pas au sein de la souffrance ?

C. Ajoutons que nulle inquiétude ne saurait venir troubler cette paix. Quand nous souffrons sur la terre, la question de l'utilité ou de l'*inutilité* de nos peines n'est pas le moindre de nos tourments. Jusques à quand souffrirai-je ? De quoi jusqu'ici m'ont servi mes souffrances ? De quoi me serviront-elles dans l'avenir ?... Et pour jeter un dernier coup-d'œil sur l'enfer, qu'elle doit être affreuse cette pensée des réprouvés : je souffre des tortures inouïes et c'est inutile ! Je ne gagne rien, je n'avance à rien, je n'expie rien, et il en sera toujours ainsi ! — Et nous, quand nous souffrons, ne nous disons-nous pas quelquefois : Est-ce que par mes impatiences, par mes murmures, je ne frappe pas mes souffrances de stérilité ? — Dans le purgatoire, rien de semblable : les âmes qui s'y trouvent sont impeccables, elles sont assurées de leur bonheur, elles sont certaines que pas une de leurs souffrances, pas un de leurs soupirs n'est perdu. Impeccables et confirmées en grâce, elles n'ont ni impatiences, ni murmures ; elles souffrent toujours avec le même amour ; et comme nous l'avons déjà médité, au fur et à mesure qu'elles souffrent, elles se sentent purifiées, elles savent que le moment de leur délivrance approche. Comme des voyageurs qui naviguent dans la nuit obscure et qui voient petit à petit les ombres se dissiper, les étoiles pâlir, l'horizon s'éclairer ; ils se disent : Quand le jour sera venu, quand le soleil paraîtra, il éclairera les rivages de la patrie ! Ainsi ces âmes voient poindre, peu à peu, le divin soleil qui éclaire la céleste Jérusalem !

II. — Consolations qui diminuent l'intensité de la douleur.

Nous venons de voir, M. F., comment l'amertume de la douleur est enlevée dans les flammes du purgatoire ; mais l'intensité même de la douleur ne reçoit-elle pas quelque allégement ? Oui, la foi elle-même nous l'enseigne... et à

côté des vérités de foi, il est encore ici de pieuses opinions : elles sont fondées sur la nature du purgatoire et sur la bonté de Dieu dont les âmes souffrantes sont les enfants.

Vous me permettrez, M. F., d'unir les unes et les autres ; et sans déterminer si Dieu donne à toutes les âmes ces mêmes soulagements ou s'il n'accorde ces faveurs qu'à celles qui les ont spécialement méritées, considérons ce qui peut contribuer à procurer au milieu des peines du purgatoire des moments de douce consolation.

A. La certitude du salut. — La première consolation, la plus efficace, ce me semble, est la certitude où sont les âmes de leur félicité éternelle. Car de même que le doute aggrave infiniment toutes les douleurs de la vie, cette certitude doit placer l'âme dans une ineffable sécurité. Désormais, tout est fini : plus de luttes, de tentations, plus de chutes funestes. Les oracles de l'Écriture, ces terribles menaces sur l'incertitude de la mort, sur les conséquences éternelles d'un seul péché mortel, tout cela n'a plus d'application pour l'âme du purgatoire. Si un petit nombre d'élus méritera la béatitude céleste, elle appartient à ce petit nombre ; s'il faut veiller, prier, parce que nous ne connaissons ni le jour, ni l'heure : pour elle cette heure a sonné, et elle ne doit plus craindre une funeste surprise... Si le juge suprême viendra pour rendre à chacun selon ses œuvres, ce juge est venu et il a trouvé des œuvres dignes de récompense.

Comprenez-vous, M. F., ce qu'une telle certitude a de consolant pour une âme ? Et si cette âme a été sur la terre embrasée de l'amour de Notre-Seigneur, si son unique crainte a été de ne point persévérer dans cet amour, comme elle jouit maintenant au milieu de ses souffrances en aimant son Dieu, en s'écriant comme l'Apôtre : *Certus sum quia neque mors neque vita, neque angeli, neque principatus, neque virtutes, neque instantia, neque futura, neque fortitudo, neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare a charitate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro* (Rom. VIII, 38, 39).

B. L'UNION DANS LA CHARITÉ. — A cette certitude du salut, nous pouvons joindre, ce me semble, l'union dans la charité. Sans doute la foi est muette sur ce point ; mais, si d'après les Saints Pères les peines des damnés sont aggravées par la société de leurs compagnons de souffrance, si les saints, nous en sommes assurés, jouissent de délicieuses communications les uns avec les autres, pourquoi les âmes du purgatoire seraient-elles isolées, et pourquoi ne trouveraient-elles pas dans la communauté de souffrances un premier soulagement ? Sans doute : *Infelix solatium est turba miserorum,* comme le dit saint Césaire d'Arles ; mais dans le purgatoire, où doit régner avec l'amour de Dieu la charité du prochain, ne se réjouit-on pas de voir les peines diminuer, les âmes de ses frères se purifier ? Et chaque fois qu'une de ces âmes quitte sa prison de feu pour s'élancer vers le ciel, n'y a-t-il pas de joie chez toutes les autres ? Joie, en pensant au bonheur de l'âme aimée ; joie, en songeant que ce même bonheur approche à chaque instant pour l'âme souffrante, que ceux qui partent s'en vont intercéder auprès de Dieu pour ceux qui restent...

C. LA COMMUNION DES SAINTS. — Enfin, et ici nous nous appuyons encore une fois sur le rocher inébranlable de la foi, les âmes trouvent dans la communion des saints un soulagement continuel à leurs peines. La communion des saints, cette délicieuse union entre tous les chrétiens, entre l'Église militante et l'Église souffrante, entre l'Église du ciel et celle du purgatoire ! Nous croyons qu'il est un purgatoire et que les âmes souffrantes sont aidées par les suffrages des fidèles. Sans doute il en est qui, abandonnées par leurs parents, par leurs amis, dénuées de suffrages personnels, trouvent dans cet isolement une peine cruelle ; mais il n'en est point qui soient abandonnées de l'Église, leur mère. L'Église prie pour toutes, elle prie continuellement ; des chrétiens fervents offrent leurs supplications, leurs bonnes œuvres pour les âmes les plus

délaissées. Et dans tout ce que nous faisons, dans toutes les bonnes œuvres, dans tous les sacrifices, il est en vertu de la communion des Saints une part pour les âmes du purgatoire. Ne vous semble-t-il donc pas, M. F., qu'une sorte de rosée bienfaisante descend continuellement sur les flammes expiatrices et en tempère les ardeurs, que le souvenir de la Sainte Église dont ils sont encore les enfants, que la pensée des sacrifices, des prières qui s'offrent pour eux, remplit de joie nos frères du purgatoire ? — Et n'en est-il pas de même de la communion avec l'Église triomphante ? La Vierge sainte n'intercède-t-elle point pour les âmes du purgatoire ? Les saints ne prient-ils pas pour ceux qui les ont honorés ? S'ils ne peuvent plus offrir de satisfactions, ne sont-ils pas puissants par leurs supplications ? Et même, comme l'admet une pieuse croyance, la Reine des Cieux ne descend-elle pas quelquefois dans les cachots du purgatoire pour consoler, pour encourager, pour diminuer les peines, pour conduire elle-même dans la céleste Jérusalem les âmes dont elle a obtenu la délivrance ? — De plus, d'après l'opinion la plus répandue, les anges ne sont-ils pas, comme gardiens fidèles des âmes qui leur sont confiées, à côté de ces âmes, pendant la durée de leur expiation ? La compagnie de ces anges, de ces esprits bienheureux, de ces amis de Dieu, n'est-elle pas une consolation incessante ?

Péroraison. — Vous le voyez donc, M. F., si les souffrances du purgatoire sont terribles, les consolations y sont immenses. Elles peuvent donc s'écrier, ces âmes, dans l'élan de leur reconnaissance pour Dieu : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* Mais, ne l'oublions pas, et redisons-le encore, leurs souffrances sont grandes, et si nous pouvons dire avec saint François de Sales que de la pensée du purgatoire nous pouvons tirer plus de satisfaction que d'appréhension, nous n'en devons pas moins, et pour la gloire de Dieu et pour le bonheur de ces âmes, hâter leur

délivrance par tous les moyens que Dieu a mis en notre pouvoir.

6. — SECOURS DONNES AUX AMES DU PURGATOIRE.

Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur. C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. (II Mach. XII, 46.)

Exorde. — Toutes les considérations que nous avons faites jusqu'à présent, M. F., ont eu sans doute des résultats pratiques. Elles nous ont donné une idée plus juste des attributs de Dieu,... elles nous ont fait mieux apprécier et juger notre propre conduite... Cependant nous devons aux âmes souffrantes une pratique plus efficace ; nous la devons à nous-mêmes. Nous devons secourir ces âmes, les secourir par tous les moyens qui sont en notre pouvoir : nous devons travailler à fermer le purgatoire et pour elles et pour nous.

Nous exciter à les aider, — en rechercher les moyens, — ce sera le sujet de ces deux (1) derniers entretiens.

I. — Pensée sainte.

Et quant aux motifs qui nous portent à songer aux âmes du purgatoire, je n'aurai pas la prétention d'en trouver de plus frappants que ceux que l'Écriture elle-même nous propose. *Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare*, dit-elle. C'est une sainte et salutaire pensée... *Sainte, salutaire.* — La sainteté, M. F., c'est, nous le savons, la ressemblance de l'homme avec Dieu

(1) Le second des deux entretiens que cette phrase annonce, n'a pas été retrouvé.

par l'imitation de ses infinies perfections dans l'union de la charité. Tout ce qui nous rapproche de Dieu, fait partie de la sainteté. Connaître Dieu et croire en lui, compter sur sa bonté, reconnaître son souverain domaine, l'aimer par-dessus toutes choses, aimer nos semblables par amour pour lui : ces éléments de sainteté, nous les connaissons ; on les nomme les vertus théologales. Elles nous rapprochent de Dieu immédiatement, comme les vertus morales nous rapprochent de lui en réglant notre conduite. Eh bien, M. F., pour nous restreindre aux vertus théologales, fondement de la sainteté, qui ne voit comment la dévotion aux âmes du purgatoire les entretient et les développe en nous ?

A. Foi. — N'est-ce pas un acte de foi que nous faisons en priant pour les morts ? Un acte de foi qui nous sépare et de l'incrédulité matérialiste et de l'erreur protestante. Prier pour les morts, c'est croire, croire à l'autre vie, à l'immortalité de l'âme ; croire à la justice, à la sainteté, à la bonté de Dieu, croire à l'efficacité de la prière, croire à la communion des saints, croire à l'autorité de l'Église catholique. Car l'Église catholique seule enseigne à la fois le dogme de l'expiation et celui de la communication des bonnes œuvres. Nous montrant les âmes souffrantes, elle nous enseigne que ces âmes expient non seulement les fautes commises directement contre Dieu, mais encore les fautes commises contre les lois de l'Église. Si nous croyons à sa parole sur un point, il nous faut également y croire sur l'autre. Et si nous nous habituons à vivre en communication avec ces âmes, à travailler, à souffrir pour elles, est-il possible que la Foi ne jette point dans notre cœur des racines de plus en plus profondes ? Est-il possible que cette foi ne devienne point une foi pratique et que notre conduite demeure opposée à notre foi, alors que nous avons sans cesse devant les yeux les conséquences de la négligence, de l'hésitation, de la recherche de soi-même ?

B. Espérance. — Mais en même temps que nous pratiquons excellemment la foi, ne montrons-nous pas aussi toute la fermeté de notre espérance ? Que disons-nous à Dieu, lorsque nous récitons un acte d'espérance ? Mon Dieu, j'ai confiance en votre infinie bonté ; je sais que vous êtes infiniment bon et fidèle dans vos promesses : je compte sur vous pour obtenir la vie éternelle et tous les moyens d'y parvenir !... Et quand nous prions pour les morts, nous produisons un double acte de confiance : nous croyons à la réalisation des promesses de Dieu en faveur des âmes que nous chérissons, et nous lui demandons d'achever l'accomplissement de ces promesses ; nous professons que ce Dieu si bon est sensible à nos vœux, qu'il accorde ce que nous lui demandons dans la simplicité de nos cœurs... Nous professons encore que pour nous-mêmes, nous nous appuyons sur cette ineffable miséricorde. Car, encore un coup, comment pourrions-nous penser que Celui qui nous exauce quand nous intercédons pour nos frères, nous rejette alors que nous l'implorons pour nous ?

Foi vive, espérance ferme, voilà déjà deux vertus que nous pratiquons et que nous augmentons en nous.

C. Charité. — Mais que dire, M. F., de la reine des vertus, de la divine charité ? Où la trouverons-nous plus sublime et plus efficace ? *Notre amour pour Dieu* ne peut se manifester avec plus d'évidence qu'en cherchant à procurer la gloire du Seigneur de la manière la plus sûre et la plus relevée. Or, voici des âmes créées pour honorer et servir la souveraine majesté, pour la célébrer et la bénir dans les siècles des siècles. Elles ont achevé leur course sur la terre ; Dieu attend le moment où elles doivent entonner le cantique des élus : mais sa justice l'empêche de les admettre dans les chœurs des esprits célestes. Il désire que sa justice soit désarmée et que sa miséricorde triomphe, mais il se doit à lui-même d'exiger une satisfaction complète. Eh bien ! ce que les âmes ne

peuvent faire qu'en souffrant longtemps, ce que Dieu ne peut point pour lui-même, nous le pouvons d'après les décrets de son admirable Providence. Librement nous acceptons l'obligation de satisfaire pour les chrétiens, nos frères ; nous acquittons leur dette et nous hâtons le moment où ces frères, délivrés de leurs cachots embrasés, entonneront l'hosannah du triomphe en l'honneur de leur Créateur, de leur Sauveur, de leur Dieu. N'est ce pas montrer à ce Dieu que nous l'aimons, que nous cherchons sa gloire, que nous voulons, autant qu'il est en nous, augmenter cette gloire jusque dans l'éternité ?

Et n'est-ce pas en même temps donner les preuves les plus palpables de *l'amour du prochain ?* La charité est d'autant plus parfaite — que nous l'exerçons envers ceux qui en ont le plus besoin, — que nous l'exerçons d'une manière plus relevée — et plus agréable à Dieu. Mais qui donc pourra être comparé aux âmes du purgatoire, soit pour l'intensité des souffrances, soit pour la durée des peines, soit pour l'impossibilité où elles sont de se soulager elles-mêmes ? Que peut-il y avoir de plus agréable à Dieu que de délivrer ses amis, ses enfants, dont il désire si ardemment le bonheur ? Et quant aux secours que nous procurons à des âmes si chères à Dieu, ne surpassent-ils pas infiniment en valeur toutes les aumônes que nous pouvons donner sur la terre à nos frères nécessiteux ? Aussi saint François de Sales nous montre-t-il, comment en travaillant pour les âmes du purgatoire, on exerce à la fois toutes les œuvres de miséricorde. N'est-ce pas, dit-il, visiter les malades, que d'apporter du soulagement aux cruelles souffrances de ces âmes ? N'est-ce pas donner à manger à ceux qui ont faim, que de les rassasier de la vue de Dieu après laquelle elles soupirent ? N'est-ce pas donner à boire à ceux qui ont soif, que de tempérer par la rosée de nos prières ces flammes ardentes qui les brûlent ? N'est-ce pas revêtir les nus, que de donner aux fidèles trépassés le brillant vêtement de la gloire

éternelle ? N'est-ce pas visiter les prisonniers, que de descendre au fond des cachots où souffrent ces âmes ? Et ne fait-on pas une œuvre de miséricorde infiniment plus méritoire en faisant entrer les âmes dans le ciel qu'en confiant à la terre les corps périssables qu'elles ont animés ?

Si nous ajoutons que, pour exercer cette charité, nous devons recourir continuellement à d'autres vertus, à la religion, à la tempérance, à la mortification, à la générosité, comment ne dirions-nous pas dans l'intime conviction de notre âme : Oui, elle est *sainte* la pensée de prier pour les morts ? *Sancta est cogitatio pro defunctis exorare.*

II. — Pensée salutaire.

Mais c'est aussi une *pensée salutaire :* salutaire, parce qu'elle contribue à notre propre salut, à notre béatitude éternelle. Nous pourrions déjà tirer cette conclusion du point précédent, puisque la sainteté sur la terre produit nécessairement le salut dans l'autre vie. Cependant nous pouvons envisager plus spécialement ce qui dans la vertu même nous facilite le salut : et c'est à ce point de vue que les secours prêtés aux âmes du purgatoire sont pour nous du plus précieux avantage. — Ils nous rendent Dieu favorable, — ils nous procurent de puissants intercesseurs, — ils aplanissent pour nous le chemin du ciel.

A. Ils nous rendent Dieu favorable. — Comment Dieu ne serait-il pas disposé à nous combler de ses faveurs, alors que, comme nous l'avons établi tout à l'heure, nous lui donnons, en priant pour les morts, le témoignage de notre zèle et la preuve de notre amour ? Mais, si nous voulons même laisser de côté cette considération, n'est-il pas vrai que Dieu, qui nous aime d'autant plus qu'il nous trouve meilleurs, doit s'incliner de préférence vers les âmes les plus compatissantes, les plus généreuses, les plus désintéressées ? Et comme cette vie terrestre est le règne de sa miséricorde, qu'il peut ici-bas pardonner complètement quand nous touchons son cœur

paternel, ne pardonnera-t-il pas beaucoup à ceux qui ont beaucoup aimé, non seulement à ceux qui l'ont aimé lui-même, mais à ceux qui par amour pour lui ont aimé leurs frères et les ont secourus dans leurs maux ? Il n'y a donc rien à craindre. Si nous avons contracté des dettes envers la justice suprême, nous ne perdons rien en acquittant d'abord les dettes de nos frères. Il me semble voir Dieu effaçant la sentence de notre condamnation à mesure que nous retirons de la prison du purgatoire les âmes qui y sont renfermées.

B. Ils nous procurent des intercesseurs. — Mais en même temps que nos œuvres montent devant le trône de Dieu et nous le rendent favorable, en même temps montent aussi les prières de nouveaux intercesseurs. La théologie nous enseigne que si les fidèles retenus dans le purgatoire ne peuvent plus rien obtenir pour eux-mêmes, ils n'en ont pas moins conservé leur puissance d'intercession en faveur des autres. Ils sont les amis de Dieu : pourquoi ne pourraient-ils pas le fléchir en faveur de ceux qu'ils aiment ? Ils ne peuvent plus mériter : pourquoi ne pourraient-ils plus obtenir ? Or, la raison ne nous dit-elle pas que leurs prières les plus ferventes sont destinées à ceux qui les secourent, qui les soulagent dans leurs peines ?

Mais s'il en est ainsi au purgatoire, que sera-ce lorsque ces âmes, le temps de leur expiation terminé, jouiront de la vue de Dieu, le contempleront face à face et jouiront de lui ? Comme alors elles seront puissantes en priant pour leurs libérateurs, quand à tous les titres de l'affection et de la charité viendront se joindre ceux de la reconnaissance et en quelque sorte ceux de la justice. Car elles voudront rendre le bien pour le bien ; elles se considéreront comme engagées d'honneur à ne pas laisser périr ceux qui les ont tirées des flammes vengeresses, à leur procurer une couronne aussi brillante que celle dont leurs fronts sont ceints maintenant. Elles obtiendront donc des

grâces de choix ; elles coopéreront autant qu'elles le peuvent au salut de leurs bienfaiteurs.

C. ILS APLANISSENT POUR NOUS LE CHEMIN DU CIEL. — Et disons-le encore, M. F., nous-mêmes en entretenant en nous la dévotion aux fidèles trépassés, nous travaillons efficacement à notre béatitude, nous aplanissons nous-mêmes le chemin qui doit nous conduire à l'éternelle patrie. — Nous diminuons nos fautes, — nous effaçons nos dettes, — nous augmentons nos mérites.

a) Nous diminuons nos fautes ; car il nous est impossible de songer sérieusement au purgatoire, d'avoir sans cesse devant les yeux les souffrances de ses tristes habitants et de continuer à mener une vie dissipée, légère, mondaine... En soulageant les autres nous nous prêchons à nous-mêmes, et si cette prédication ne produit pas immédiatement une conversion radicale, elle doit toujours exercer sur nous une salutaire influence...

b) Nous effaçons nos dettes ; car, ainsi que nous l'avons médité, nous avons bien des choses à réparer à l'égard de ceux qui ne sont plus. Cette réparation, Dieu l'exigerait impitoyablement : nous la lui présentons nous-mêmes en délivrant les âmes de nos parents, de nos amis, de nos bienfaiteurs. Mais comme nous ne pouvons y réussir qu'en nous faisant violence, en même temps que nous travaillons pour les autres, nous travaillons pour nous, et nous payons les dettes personnelles que nous avons contractées envers la justice de Dieu.

c) Enfin, nous augmentons nos mérites. Comme chaque acte de vertu, chaque bonne œuvre est un titre à la gloire, un fleuron brillant attaché à notre couronne, et comme d'autre part les mérites que nous accumulons augmentent en nous l'amour de Dieu, la grâce sanctifiante, nous trouvons par là même plus de facilité à travailler pour le ciel...

Péroraison. — *Mitte panem tuum super transeuntes aquas, quia post tempora multa invenies illum* (Eccle. XI, 1).

Jetez votre pain sur les eaux qui passent; vous le retrouverez après un long espace de temps.

Quand le négociant charge un vaisseau de ses plus précieuses richesses, il ne les perd pas, ils les retrouve avec bénéfice : ainsi quand nous donnons aux âmes du purgatoire, que nous semons nos bonnes œuvres sur ce fleuve de la vie qui va s'engouffrer dans l'éternité, nous préparons des trésors dont nous irons jouir un jour.

4. — CANEVAS D'UN SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS.

PURGATOIRE.

Misericors Dominus et justus, et Deus noster miseretur. Le Seigneur est miséricordieux en même temps que juste. Notre Dieu a pitié de nous. (Ps. CXIV, 5.)

Nous pouvons parfaitement appliquer ce texte au dogme du purgatoire. Il nous montre comment l'enseignement de l'Église est en parfaite harmonie avec les données de la foi d'un côté, et de l'autre avec les aspirations de la nature.

1er Point. — Comment le Purgatoire nous montre-t-il la justice de Dieu ?

1° En nous montrant la distinction fondamentale entre le péché mortel et le péché véniel. Le premier seul, parce qu'il nous détourne de notre fin dernière, précipite l'âme dans l'abîme de l'enfer. Les péchés véniels, qui nous rendent coupables sans nous séparer de Dieu, sont expiés dans le purgatoire...

2° Cependant cette justice de Dieu nous apparaît ici dans toute sa rigueur.

a) Des fautes que nous appelons légères sont punies par des peines si considérables... Sans nous arrêter à d'autres supplices, la privation seule du paradis est un châtiment plus terrible que toutes les souffrances corporelles...

b) Dieu tient éloignées de lui des âmes qu'il aime et qui soupirent après sa présence...

c) Il les retient dans leur cachot tant qu'elles n'ont pas payé leurs dettes jusqu'à la dernière obole...

2d Point. — Comment le Purgatoire prouve-t-il la miséricorde de Dieu ?

Il prouve cette miséricorde :

A. Envers ceux qui sont dans le purgatoire.

En effet, *a)* Dieu s'est contenté du purgatoire pour un grand nombre d'âmes qui y gémissent maintenant... Il leur a fait miséricorde sur la terre.... Il leur a pardonné leurs péchés, alors qu'il eût pu les abandonner à elles-mêmes et les laisser tomber dans le gouffre de l'enfer...

b) Il abrège leurs peines par les suffrages de l'Église... par les prières et les bonnes œuvres des vivants...

B. Envers nous qui sommes encore sur la terre.

a) En nous faisant penser au purgatoire et aux âmes qui y sont renfermées, il veut nous empêcher d'y tomber nous-mêmes...

b) En nous permettant d'aider les âmes du purgatoire par nos prières et nos bonnes œuvres, il nous met à même de payer nos propres dettes, et nous donne des intercesseurs auprès de sa divine Majesté...

Péroraison. — Entrons dans l'esprit de l'Église... Par là nous entrerons dans les vues de Dieu... nous satisferons ici-bas à sa justice... nous nous réserverons pour l'éternité des trésors de miséricorde. *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* (Matth. v, 7).

PÈLERINAGE BELGE A PARAY-LE-MONIAL

EN 1873

PÈLERINAGE BELGE A PARAY-LE-MONIAL EN 1873

Dans la soirée du lundi, 23 juin 1873, les pèlerins belges, allant à Paray-le-Monial sous la conduite du Père Verbeke, avaient traversé Paris. Le lendemain, l'*Univers* disait : « Hier, trois cents Belges environ, se rendant à Paray, sont arrivés à Paris... A huit heures, ils se réunirent pour le salut et la bénédiction du Saint-Sacrement à la chapelle du Jésus de la rue de Sèvres. L'église était pleine... Après le salut, un des pèlerins, le Père Verbeke, de la Compagnie de Jésus, monta en chaire et adressa quelques paroles vraiment éloquentes à ses compatriotes, leur développant la pensée de leur pèlerinage et leur expliquant avec émotion la cause et le but de leur station à Paris. L'orateur a fait couler des larmes en parlant des martyrs... »

I. — ALLOCUTION DU PÈRE VERBEKE AUX PÈLERINS BELGES

DANS LA CHAPELLE DE LA RUE DE SÈVRES, A PARIS, LE 23 JUIN 1873.

Mes Frères,

En arrivant dans la capitale de la France, nous nous sommes empressés de venir dans ce sanctuaire implorer sur notre pèlerinage les bénédictions du Ciel. Vous y voyant groupés autour de moi, je crois répondre au désir de vos âmes en vous suggérant quelques courtes réflexions sur la signification de notre présence en ces lieux, réflexions qui serviront, je l'espère, à sanctifier notre voyage et contribueront à assurer le succès de notre pieuse entreprise.

Je résumerai ces réflexions dans la réponse à quatre questions qui sont en ce moment très naturelles :

Qui sommes-nous ?
Où nous trouvons-nous ?
Pourquoi sommes-nous venus ici ?
Comment devons-nous y être ?

I. Qui sommes-nous ?

Nous sommes des chrétiens ; nous sommes des enfants de Dieu, attachés de cœur et d'âme à la seule véritable Église, à l'Église catholique, apostolique et romaine. Oui, si on nous demandait, comme jadis à nos ancêtres persécutés pour la Foi : « Qui êtes-vous ? » nous répondrions : « Nous sommes des catholiques romains. »

Qui sommes-nous ? Nous sommes des catholiques belges, appartenant à une nation que la voix de ses évêques a consacrée tout spécialement au Sacré-Cœur de Jésus. Nous sommes des catholiques appartenant à un pays protégé visiblement par le Ciel au milieu des calamités matérielles et morales qui ont accablé l'Europe dans ces dernières années. Cette protection, cette préservation, l'avions-nous méritée ? Non, mais nous pouvions tout attendre du Sacré-Cœur de Jésus. Nous nous étions mis sous sa sauvegarde, et il nous a sauvés en vertu de sa promesse. Notre-Seigneur, vous le savez, a promis sa protection et les bénédictions les plus abondantes à ceux qui se consacreraient au culte de son Cœur. Voilà, mes Frères, qui nous sommes. — Et où sommes-nous ?

II. Où sommes-nous ?

Nous sommes dans une église où reposent les restes de nos frères immolés par la haine de Jésus-Christ et de son Cœur sacré ; nous sommes près du tombeau de ces hommes que nous ne pouvons pas appeler des martyrs tant que le Saint-Siège n'aura pas prononcé, en leur donnant ce nom : mais qui certes ont offert leur sang et leur

vie pour la cause de l'Église, pour la cause de Dieu, pour la cause du Sacré-Cœur. Instruits par leur exemple, nous venons chercher de l'énergie et de la constance pour les combats qui nous attendent probablement à l'avenir.

Nous ne savons ce que cet avenir nous réserve, mais ce que nous savons, c'est que tous nous avons besoin du secours de la grâce de Dieu. A l'époque où nous vivons, la lutte est partout : non seulement dans notre cœur, mais aussi dans la famille, dans la société, dans l'Église.

Demandons-nous où ces hommes, victimes de la haine la plus aveugle, ont puisé leur force. En Jésus-Christ. Jésus-Christ seul donne la force aux chrétiens. Quand il s'agit de combattre ou de souffrir pour le bien, c'est au Cœur de Jésus que des chrétiens doivent aller.

Ce Cœur qui a connu toutes les angoisses, et qui en outre dispose de la toute-puissance divine, n'est-il pas fait pour compatir aux souffrances de notre propre cœur ? Et n'est-ce pas à ce Cœur qui a connu toutes les luttes et qui renferme des trésors d'amour et de miséricorde, que nous devons recourir dans toutes nos luttes intérieures et extérieures ?

Je le répète donc : pourquoi sommes-nous ici, sinon pour puiser dans ces trésors, et cela par l'intercession de ces chrétiens courageux et forts qui ont connu les ressources du Cœur de Jésus ?

Oui, tout en témoignant à ce Cœur divin notre reconnaissance pour les bienfaits reçus, nous lui demandons dans l'élan de notre âme de nous conserver ce qu'il a si généreusement et si gratuitement donné jusqu'à présent à la Belgique : la paix, le calme, mais surtout le trésor inestimable de la Foi et un attachement inébranlable au centre de la catholicité, attachement qui fera son honneur dans l'histoire et qui doit être pour elle l'ancre du salut.

III. — Pourquoi sommes-nous ici ?

Mais nous n'avons pas atteint le but de notre pèlerinage. Ce pèlerinage est encore à son commencement. Pourquoi

sommes-nous ici ? Nous sommes ici comme à une première étape sur le chemin de Paray-le-Monial. Car le but de notre pieux voyage, c'est le sanctuaire où le Cœur de Jésus s'est tout spécialement révélé, c'est Paray-le-Monial, où il a fait au monde les plus magnifiques promesses. Nous allons le prier, le supplier, le sommer en quelque sorte de remplir ses engagements.

Nous l'implorerons par l'intercession de son humble servante, de la Bienheureuse Marguerite-Marie, pauvre religieuse qui a été si forte contre toutes les persécutions, les dédains, les calomnies et les outrages, parce qu'elle travaillait pour la gloire du Cœur de Jésus.

Nous ferons un appel puissant, irrésistible à ce Cœur sacré, à l'endroit même où il a fait lui-même appel à l'amour et à la confiance de nos cœurs.

Là nous prierons pour la Belgique, notre patrie ; nous prierons pour la France, qui nous donne l'hospitalité ; nous prierons pour la Mère commune de tous les catholiques, pour la Sainte Église, dont l'amour nous tient étroitement unis ; nous prierons pour le Souverain Pontife, pour l'illustre et vénéré Pie IX, qui a tant contribué, en toute circonstance, à la glorification du Cœur de Jésus.

IV. — Comment devons-nous y être ?

Il serait superflu, mes Frères, après ces considérations, de vous dire longuement comment nous devons être ici.

Nous y sommes venus en esprit de foi, de confiance et d'amour de Dieu : nous devons être ici et partout dans notre voyage avec la prière qui touche le cœur de Dieu, avec la piété qui édifie le prochain, avec la mortification, qui fait accepter, tout au moins patiemment, les ennuis et les incommodités inséparables d'une longue route. Ces dispositions, vous les avez montrées jusqu'à présent ; vous les conserverez, je l'espère, jusqu'à la fin de notre pèlerinage. Elles seront votre consolation et votre force ; elles attireront sur vous les faveurs du Ciel.

O Cœur de Jésus, ne ferez-vous pas quelque chose pour nous, qui sommes venus vous prier ici, dans la capitale de la France, auprès du tombeau de ceux qui sont morts pour vous? Oui, nous en avons la confiance, vous serez avec nous, vous nous couvrirez de votre protection. Vous ferez plus ; vous nous accorderez l'objet du plus ardent de nos vœux : la glorification de votre Église et son triomphe dans la guerre que lui font ses ennemis. Alors, nous nous écrierons dans un transport d'amour et de reconnaissance : Gloire au Cœur de Jésus, qui nous a accordé la paix du monde par la victoire de l'Église, gloire à ce Cœur divin, qui ne peut rien refuser !

Voilà, mes Frères, ce que j'avais à vous dire : quelques simples paroles parties du cœur et qui, j'en suis sûr, auront trouvé un écho dans le vôtre. Puissent-elles attirer sur nous les bénédictions du Cœur de Jésus !

II. — ALLOCUTION DU PÈRE VERBEKE AUX PÈLERINS BELGES.

PENDANT LA MESSE DE COMMUNION GÉNÉRALE DANS LA CHAPELLE DE LA VISITATION A PARAY-LE-MONIAL, LE 25 JUIN 1873.

Qui manducat me, et ipse vivet propter me. Celui qui me mange, vivra pour moi. (Jo. VI, 58.)

Mes très chers Frères,

Il est certes bien extraordinaire le spectacle que vous donnez en ce moment à la France et au monde. Vous avez quitté votre patrie, vos familles, vos occupations ; vous vous êtes soumis aux fatigues et aux embarras d'un long voyage ; vous êtes réunis dans cette ville de Paray-le-Monial, naguère ignorée de la foule, et vous vous trouvez à l'heure présente prosternés dans un sanctuaire auquel

beaucoup d'entre vous avaient à peine songé. Comment cela s'est-il fait ?

Je ne trouve à cette question qu'une réponse, et je la tire du fond de votre nature : *vous êtes venus chercher la vie !*

I.

Dieu lui-même a mis en nous cet instinct. Quand il nous a donné l'existence, il a mis en nous l'amour de la vie, et nous ne serions même pas des hommes, si nous ne voulions pas vivre.

Nous voulons vivre ; il y a plus : nous demandons la *plénitude de la vie*. Nous cherchons et la vie de notre corps et la vie de notre âme ; nous cherchons la vie du temps, et, presque sans nous en douter, de par la grâce de notre baptême, nous cherchons aussi la vie de l'éternité.

Partout où nous croyons rencontrer la vie, nous nous précipitons, pour nous désaltérer à cette source. Comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, ainsi nous soupirons après les sources de la vie.

Et c'est, mes très chers Frères, parce que vous avez compris que la vie est ici comme dans sa source, que vous y êtes venus.

La vie, où donc est-elle ? — La vie de notre corps vient de notre âme et se résume dans notre cœur : et la vie de nos âmes, c'est Jésus-Christ.

Jésus-Christ et son Cœur, Jésus-Christ et sa vie, voilà ce que vous êtes venus chercher.

Oui, la vie est dans le cœur... Sans le cœur, pas de vie sociale, pas de vie de famille... pas même de vie individuelle. Une fois que le cœur demeure immobile, une fois qu'il cesse de chasser le sang dans nos artères, il n'y a plus de vie physique, c'est la mort. Si parmi les membres d'une famille, d'un État, il n'y avait plus que des cœurs sans émotions, des cœurs insensibles à la joie comme à la tristesse, insensibles à l'amour comme à la haine, il n'y aurait plus dans ces sociétés de vie morale ; là aussi ce serait la mort.

Le Fils de Dieu, descendu sur la terre, a pris un cœur, puisqu'il a pris la nature humaine et que, sans le cœur, il n'y pas d'homme. Il a pris un cœur, centre de sa vie physique ; et dans ce cœur il a concentré, non seulement sa vie morale, mais encore la vie morale de l'humanité tout entière.

Comprenez-vous maintenant pourquoi nous nous précipitons vers Jésus-Christ, vers cet Homme-Dieu, et vers son Cœur, comme vers la source de notre vie, de notre vie morale ?

Nous avons laissé derrière nous des milliers, des millions de compatriotes. Parmi eux il en est qui ont la vraie vie de l'âme, la vie surnaturelle et divine, et qui comme vous l'aiment ; mais combien qui ne connaissent pas, qui ne soupçonnent même pas la véritable vie !... Eh bien, cette vie, nous sommes venus la demander au Sacré-Cœur de Jésus, non seulement pour nous, mais aussi pour eux.

II.

Et nous ne nous arrêtons pas là. Nous voulons plus que la vie matérielle, nous voulons plus même que la vie de l'âme ici-bas : nous étendons nos aspirations jusque dans l'éternité.

Nous sommes des pèlerins : c'est le nom qu'on nous donne. Et nous sommes des pèlerins, non pas uniquement parce que nous avons quitté pour quelques jours le sol de la patrie terrestre, mais encore et surtout parce que nous ne sommes pas sur la terre dans notre patrie véritable. Notre vraie partie, c'est le ciel ; notre vrai père, c'est Dieu ; notre vraie mère, c'est Marie ; notre vraie famille, c'est la famille des saints. Tant que nous ne serons pas dans cette patrie, tant que nous ne jouirons pas de Dieu dans la société de la grande famille des Saints, nous serons des pèlerins, des exilés ; nous n'aurons pas la véritable vie ; nous marcherons dans les ténèbres, dans les larmes et dans les fatigues, au milieu des tentations et des déceptions.

Or, nous voulons arriver à la vie du ciel, et pour cela il nous faut travailler, combattre et souffrir. Et maintenant je me demande où se trouve la source de cette vie du ciel dans le stade de notre vie mortelle, vie de travail, de souffrances et de combats.

La réponse est toujours : dans le Cœur de notre divin Maître. Écoutez-le, mes chers Frères, ce Sauveur qui s'est révélé ici d'une façon toute particulière, ici même, dans cet endroit où nous sommes, ce Jésus qui a dit et qui vous répète encore ces paroles : *Voici le Cœur qui a tant aimé les hommes.* Ce Jésus qui vous a, dit-il, tant aimés ! Quels accents ! Quelle tendresse ! Et il ajoute : *Prenez et mangez ; ceci est mon corps. Celui qui me mange,* VIVRA *pour moi. Prenez et mangez ; ceci est mon corps qui a été livré pour la* VIE *du monde. Prenez et buvez, ceci est mon sang qui sera répandu pour vous.* Prenez, je vous donne ma chair ; prenez, je vous donne mon Cœur ! Il est à vous dans l'Eucharistie, il est à vous pour toujours, jusqu'à la consommation des siècles !

Ce Cœur, mes Frères, vous allez le recevoir dans la sainte communion ; ce Cœur vient s'unir à vos cœurs, ce Cœur vient transformer vos cœurs.

O mes très chers Frères, n'est-ce pas là la vie, la véritable vie ? Voilà bien, n'est-ce pas, la source qui jaillit jusque dans la vie éternelle pour laquelle nous sommes créés !

Oui, si nous nous identifions avec ce Cœur, si pendant notre pèlerinage terrestre notre cœur bat à l'unisson de ce Cœur sacré, nous serons unis avec lui dans les splendeurs de la vie divine pendant toute l'éternité.

Être uni ici-bas à Jésus par les affections de notre cœur, s'efforcer d'être comme Jésus, penser et agir pour Jésus et avec Jésus, se nourrir par la sainte communion du Cœur de Jésus, voilà le secret de la véritable vie, de la vie éternelle.

En voulez-vous une preuve palpable ?

Regardez près de vous, devant la grille, à côté de cet autel. Voyez cette châsse magnifique. Qui est là ? Une pauvre religieuse, une humble fille de la Visitation, ignorée, méconnue, persécutée, à laquelle il y a deux cents ans personne ne songeait. Et voyez ! des extrémités de la France, de la Belgique, des frontières de la Suisse et de l'Espagne, on accourt, on se prosterne devant cette humble femme, on la vénère, on chante : *Beata Margarita Maria, ora pro nobis !* Pourquoi toutes ces manifestations du respect et de la confiance ? Est-ce qu'elle est morte, Marguerite-Marie ? Est-elle ensevelie, comme tant d'autres, dans l'oubli et l'impuissance du tombeau ? Oh non ! Elle vit, non seulement dans le ciel, mais encore sur la terre. Elle vit, parce qu'elle a trouvé la véritable vie dans le Cœur du Sauveur, dans l'Eucharistie. C'est du haut de cet autel que le Sauveur lui a dit : « Tu viendras me recevoir souvent ; tu n'y manqueras pas le premier vendredi de chaque mois ; je veux m'unir étroitement à toi dans mon sacrement d'amour. »

Voilà donc pourquoi elle vit. Elle vit auprès de Dieu. Elle vit dans la mémoire des générations par ses bienfaits, par les prodiges de son intercession puissante. Son sépulcre est glorieux. Elle vous crie : « Faites comme moi, et un jour vous serez glorifiés comme moi. »

Voilà, mes chers Frères, le langage qu'elle vous tient ; et en vous interprétant son appel sous cette forme, je suis sûr d'être l'écho de ce que vous entendez au fond de vos cœurs.

Péroraison. — O mes bien-aimés Frères, vous qui m'accompagnez dans ce pieux voyage, vous qui vous y êtes montrés si pleins de charité et d'abnégation, que le Seigneur vous bénisse, que le divin Jésus vous ouvre les trésors de son Cœur ! Qu'il vous y garde, non seulement pendant les quelques heures de ce pèlerinage, mais tous les jours de votre vie et jusqu'à l'heure de votre mort ! Qu'il vous conserve à vos familles ; qu'il bénisse ceux que

vous aimez, ceux pour qui vous êtes venus ici, ceux pour qui vous priez, ceux pour qui vous pleurez parce qu'ils sont morts, soit à la vie naturelle, soit à la vie de la grâce, morts, ces derniers, parce qu'ils ne connaissent pas le Cœur de Jésus !

Que le Seigneur Jésus bénisse notre patrie ! Qu'il la maintienne dans le culte de son Cœur, dans la paix, dans l'amour fidèle de l'Église et du Siège apostolique ! Qu'il lui conserve l'union des cœurs et des âmes, l'union qui fait la force, l'union avec le Pape, avec Pie IX, avec les évêques, avec les prêtres, avec les religieux !

Que le Cœur de Jésus bénisse l'Église ; qu'il fasse triompher le Souverain Pontife !

Oui, comme je vous le disais avant-hier, demandons bien tout cela au Cœur de Jésus ; demandez-lui la vie pour vous-mêmes, pour vos parents, pour vos amis, pour nous, vos prêtres, qui nous sommes souvenus de vous au saint sacrifice de l'autel.

Et puis élargissez vos cœurs ! Priez pour cette France qui vous reçoit avec une si cordiale hospitalité, pour cette France qui vous donne en ce moment un si grand exemple d'humilité et de piété ! Priez pour elle, afin que Dieu la relève. Qu'il la conserve à la tête de la civilisation chrétienne, afin que nous puissions dire d'elle : Voilà vraiment notre sœur aînée dans la foi, dans l'espérance et dans la charité !

Qui manducat me, et ipse VIVET *propter me.* Mes Frères, encore quelques instants, et le Cœur de Jésus sera en vous par la sainte communion, pour raffermir et pour accroître en vous la vie. La plupart d'entre vous la possèdent depuis longtemps : mais en est-il de même pour tous ? N'y en a-t-il pas qui sont venus ici, avec les meilleures intentions, sans doute, mais encore bien coupables devant Dieu ? N'y en a-t-il pas dont la conduite n'est pas en rapport avec leur foi ? N'y en a-t-il pas qui croient, mais qui n'agissent pas comme ils croient ?

Ah ! puisse cette communion être pour eux le commencement d'une vie nouvelle ! Puissent-ils, à partir de ce moment, vivre comme ils croient, vivre pour Dieu et pour le Sacré-Cœur de Jésus !

Et quant à ces chrétiens fidèles qui connaissent et aiment la vie véritable, qui sont habitués à puiser aux sources du Sauveur, ils peuvent en être assurés, cette même communion leur procurera une nouvelle expansion de vie et d'activité chrétiennes, un redoublement d'ardeur et de zèle pour la gloire de Dieu et le salut du prochain, de ferveur et de courage pour leur propre perfection.

Qu'il en soit ainsi ! Que tous vous quittiez la Table sainte avec la plénitude de la vie ! Puissiez-vous conserver cette plénitude de la vie surnaturelle à travers les difficultés et les peines, à travers les persécutions et les assauts de l'Enfer, à travers toutes les vicissitudes de ce pèlerinage terrestre ! Je demande au bon Jésus que vous la conserviez toujours, jusqu'au dernier soupir, au delà même des portes de la mort, et, pour tout dire en un mot, que pour chacun de vous se réalise la parole que le prêtre va vous dire : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam.* Que le corps, que le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle ! Ainsi soit-il !

III. — ALLOCUTION DU PÈRE VERBEKE AUX PÈLERINS BELGES ET FRANÇAIS

DANS L'AVENUE DE CHAROLLES, PRÈS DE PARAY
PENDANT LA PROCESSION DES BANNIÈRES, LE MERCREDI 25 JUIN 1873.

Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum ! Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble ! (Ps. CXXXII.)

Que vous dire, mes Frères, à cette heure bénie où nous nous serrons, pèlerins de deux nations différentes, autour de ce monument élevé au Sacré-Cœur de Jésus? Je n'ai presque plus de voix, mais je vous adresse ce cri de mon cœur, qui est, je n'en doute pas, celui du vôtre : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* Oh! qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble !

Mais je vous en prie, mes chers Frères, veuillez bien comprendre les paroles du psalmiste : *Habitare fratres in unum.* Il s'agit de frères, de cœurs associés, groupés autour d'un centre unique et réunis en quelque sorte en un seul cœur : *In unum.*

Quel est donc ce centre dans lequel nous nous réunissons ici et dans lequel nous ne faisons qu'un ? C'est Jésus-Christ, c'est le Sacré-Cœur de Jésus. Oui, si nous sommes heureux, c'est parce que nous sommes unis ; si nous sommes unis, c'est parce que nous sommes venus dans le même but, que nous nous sommes assis à la même table sacrée ; c'est que nous avons le même désir, le même amour ; c'est que nous sommes tous ici attirés, dominés, enchaînés par un même objet : le Cœur de Jésus. C'est pourquoi nous nous reconnaissons dans de fraternelles étreintes, c'est pourquoi nous nous saluons, pourquoi nous prions et nous nous réjouissons ensemble. Jamais, n'est-ce pas, vous n'avez éprouvé d'émotions semblables à celles que vous avez ressenties à l'ombre du sanctuaire de Paray-le-Monial. Jamais vous n'avez éprouvé dans vos cœurs des sentiments plus suaves que ceux sous l'empire desquels ils palpitent en ce moment.

Ah ! mes chers Frères, gardez bien ces sentiments. Conservez-les précieusement ; ne les perdez jamais, ne les laissez pas s'évanouir.

Vous êtes venus ici en pèlerins. Enfants de l'Église, vous êtes venus offrir des vœux pour le triomphe de la Mère de vos âmes. Représentants de deux nations catholiques, de

la France catholique et de la Belgique catholique, vous êtes venus prier pour le salut, pour la prospérité de votre patrie. Eh bien, ce que vous devez chercher avant tout, vous qui vivez maintenant dans l'union des cœurs, c'est de rester *un* dans le Cœur de Jésus-Christ.

Nous devons *garder l'unité dans le Cœur de Jésus*, si nous voulons nous sauver nous-mêmes ; — mais surtout si nous voulons sauver nos familles, — si nous voulons sauver la société.

I.

Ah ! oui, de quelque côté que nous nous tournions, nous n'avons plus d'espoir que dans ce Cœur. Et la raison, la voici : il n'y a point de salut sans l'unité, et, cette unité, quoi que nous fassions, c'est par le Cœur de Jésus que nous devons la réaliser.

N'est-il pas vrai, mes Frères, que, lorsque nous descendons au fond de nous-mêmes, nous trouvons en nous deux hommes ? Nous y trouvons un homme de péché, un homme de mort, qui nous incline, qui nous entraîne vers la terre ; qui aspire aux basses jouissances des sens, qui ne demande que la possession du temps, les plaisirs de la chair, les honneurs du siècle. A côté de cet homme de péché, il y en a un autre qui s'élève vers le ciel, qui soupire après l'éternité. Nous sentons en nous, comme le dit l'Apôtre, une loi qui se révolte contre la loi de notre raison et cherche à nous captiver sous le joug du péché. Cette loi, c'est la loi de Satan, la loi de l'ennemi de nos âmes. Il veut nous arracher à l'empire du Christ. Nous sommes donc sollicités en deux sens opposés ; et, si nous voulons nous sauver, nous devons conserver en nous l'unité ; nous devons dominer la nature et la forcer d'accepter la loi de Dieu.

Nous devons faire en nous l'unité du chrétien, l'unité de l'homme selon l'Esprit de Dieu, et nous ne le pouvons que par le Cœur de Jésus.

Ce Cœur nous apprend comment nous devons nous gouverner nous-mêmes, comment nous devons soumettre notre nature à la volonté souverainement adorable de Dieu.

Pour nous l'enseigner, le divin Sauveur a voulu que son Cœur éprouvât nos misères, nos angoisses, nos découragements. Il n'a fait exception que pour le péché. C'est dans les défaillances de notre nature qu'il s'est écrié : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » Mais pour nous donner un exemple, il a ajouté : « Que votre volonté se fasse, et non pas la mienne ! »

En même temps qu'il nous a donné l'exemple, il nous a garanti que nous aurions la force nécessaire pour l'imiter. Cœur d'homme, le Cœur de Jésus sait compatir à toutes nos faiblesses ; Cœur de Dieu, il possède les trésors célestes. Il renferme en soi toutes les grâces dont nous pouvons avoir besoin, et il est toujours disposé à les épancher sur nous.

Recourons donc à ce Cœur adorable dans toutes nos difficultés, dans nos tentations, dans nos luttes. Crions vers lui du sein de l'affliction. Disons-lui avec les apôtres : Seigneur, nous périssons : sauvez-nous ! Ce divin Cœur nous donnera la victoire sur nos ennemis ; nous triompherons d'eux, parce que nous serons *un* avec lui.

Oui, mes Frères, c'est ce que vous ferez : vous vous unirez au Cœur de Jésus afin d'assurer votre salut. — Vous vous unirez encore à ce divin Cœur pour y chercher le bonheur de vos familles et celui de la société.

II.

Ah ! vous désirez tous la voir régner dans vos familles, cette unité qui fait le bonheur du toit domestique. De nos jours, hélas ! que de séparations, que de divisions ! Que d'époux partagés de convictions et de sentiments ! Que d'enfants perdus, qui s'écartent des sentiers de la justice et font la désolation des auteurs de leurs jours ! Que de

divergences d'opinion, que de déchirements partout ! Où trouverons-nous la réconciliation, la paix, la concorde, *l'unité des familles*, sinon dans le Cœur adorable de Jésus ?

Oui, la famille sera *une*, lorsque dans le choix d'un compagnon ou d'une compagne pour la vie on aura égard aux intérêts du Cœur de Jésus, et non pas uniquement aux convenances extérieures, à la cupidité, à l'ambition, à l'enivrement des sens.

La famille sera *une*, lorsque les enfants seront reçus avec reconnaissance de la main de Dieu, comme des trésors, comme des gages précieux de son amour.

La famille sera *une*, lorsque Jésus tiendra la première place dans l'éducation des enfants, et que les parents apprendront à leurs enfants dès l'âge le plus tendre à connaître et à aimer le Cœur de Jésus.

Ne vous faites pas illusion, pères et mères qui êtes ici : ce n'est pas par des condescendances coupables, par des faiblesses indignes de vous, par des compromis honteux que vous conserverez l'unité dans vos familles. Si elle n'y existe pas, ce n'est que par le Cœur de Jésus que vous parviendrez à l'y établir. Par lui, et par lui seul, vous réussirez à réconcilier ceux qui n'aiment pas Dieu à ceux qui l'aiment et le servent, à rapprocher de ceux qui prient ceux qui ne prient jamais. O vous tous qui souffrez à cause de ces divisions, vous qui gémissez de ces discordes intestines, recourez au Cœur de Jésus. Lui seul, je le redis encore, peut donner à vos familles le bonheur dans l'unité.

III.

Cependant, mes Frères, nous ne sommes pas seulement des hommes, nous n'appartenons pas seulement à nos familles : nous sommes aussi les membres de la grande société humaine.

Hélas ! la société est bien malade, il faut le dire. Pour quelques centaines, quelques milliers que nous sommes

ici, qui accourons à ce pèlerinage, combien de milliers et de millions d'hommes qui nous regardent avec étonnement, avec dédain, avec colère, et disent : Que vont-ils faire là, ces fanatiques ?

La société est bien malade, parce qu'elle n'a plus son unité. Ceux qui nous raillent et nous insultent, ne savent pas ce qu'ils disent et encore moins ce qu'ils font. Ils veulent fonder une société sans Dieu, une société en dehors du Christ, et ils ne font qu'amonceler ruines sur ruines. Car si la société peut encore être sauvée, elle ne peut l'être que par le Christ, par le roi Jésus. Le roi Jésus crie à la société : Vous ne vous sauverez de l'anarchie et du malaise que par moi, par les vertus dont je vous ai donné le précepte et l'exemple, par la charité mutuelle, par la confiance en Dieu, par le dévouement, — en un mot : par le sacrifice !

Le sacrifice, mes Frères, quelle grande chose ! S'oublier, se renoncer, s'immoler pour les autres, comme c'est beau ! Si vous voulez contribuer à sauver la société, ne vous donnez pas de repos tant que cet appel de Jésus-Christ ne sera pas entendu et suivi par les masses.

La société peut-elle encore être sauvée ? Jusqu'ici, en présence de ce qui se passait autour de nous, en voyant l'incrédulité, l'indifférence, l'athéisme, le mépris de Dieu, de l'Église et de la morale étendre partout leurs ravages, nous avions bien sujet d'en douter. Mais maintenant, mes Frères, il faut que l'espérance renaisse dans les cœurs : maintenant que nous voyons toute la France, pour ainsi dire, assemblée auprès du Cœur de Jésus, il est impossible de croire que la France soit perdue. Et si la France n'est pas perdue, comment les autres nations le seraient-elles ?

En même temps que la France, notre petite Belgique, qui est venue se prosterner à Paray-le-Monial, se sera retrempée dans la foi. Elle restera, comme par le passé, toute dévouée au Saint-Siège. Elle saura dans la mesure de ses forces concourir à la régénération de la société.

Nous espérons bien par nos supplications et nos larmes arracher au ciel le triomphe de l'Église, et ce triomphe obtenu, c'est le salut de la société humaine tout entière. Ce triomphe, ce salut, nous les obtiendrons par le Cœur de Jésus !

N'est-ce pas qu'il est bon, qu'il est doux de nourrir cette pensée ?

Péroraison. — Peuples de la France, pèlerins des divers départements, vous surtout, habitants de Dôle, qui nous avez acclamés avec tant de sympathie, nous ne vous connaissions pas auparavant ; mais aujourd'hui, nous avons appris par le Cœur de Jésus à vous apprécier et à vous aimer. Hier déjà, dans ce sanctuaire rempli d'une pieuse multitude, qu'il était consolant pour nous, prêtres belges, de vous voir nous demander à genoux le pardon de vos fautes ! Qu'il était doux pour nous de pouvoir vous dire : Nous sommes venus vous apporter le pardon et la paix ! Aujourd'hui, nous voici réunis dans cette marche triomphale, où nous chantons tous ensemble les gloires du Cœur de Jésus. Aujourd'hui, vous nous avez apporté l'édification avec le parfum de votre charité. Nous ne vous oublierons pas dans nos prières. De votre côté, enfants de cette France catholique tant éprouvée, mais qui se relève maintenant, ne nous oubliez pas non plus. N'oubliez pas vos frères de Belgique ; n'oubliez pas que vous vous êtes joints à nous aux pieds du Sacré-Cœur.

Si nous ne devons plus nous revoir ici-bas, puissions-nous, arrivés au terme de notre pèlerinage terrestre, nous retrouver tous ensemble dans la patrie commune, au sein de la gloire du ciel ! C'est là que nous pourrons nous écrier, sans craindre de voir la tristesse succéder à la joie : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Là, il n'y aura plus de nationalités, plus de séparations de races ni de frontières. Là régnera l'unité pleine, complète, inaltérable, l'union des cœurs dans le Cœur de

Jésus, non plus dans le Cœur de Jésus couronné d'épines, percé d'une lance, surmonté d'une croix, mais dans le Cœur de Jésus glorieux et radieux, d'où s'échapperont des torrents de délices qui enivreront nos cœurs pendant toute l'éternité.

Au revoir donc, pèlerins nos frères, à plus tard : au ciel, si nous ne devons plus nous retrouver en ce monde !

Mais avant de nous séparer, que nos voix se confondent encore en une seule voix pour célébrer Celui qui nous a enchaînés les uns aux autres par les liens de sa divine charité et de qui nous attendons dans le ciel la consommation de l'unité ; que nos voix s'unissent toutes pour faire retentir les airs de ce cri de nos âmes : VIVE LE SACRÉ CŒUR DE JÉSUS !

IV. — ALLOCUTION DU PÈRE VERBEKE AUX PÈLERINS BELGES

DANS L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES, A PARIS LE JEUDI 26 JUIN 1873.

Nunc autem manent fides, spes, charitas, tria hæc ; major autem horum est charitas. Maintenant demeurent ces trois vertus : la foi, l'espérance et la charité ; mais la plus grande est la charité. (I Cor. XIII, 13.)

Mes bien chers Frères,

Je le sens, vous attendez de moi quelques paroles à la fin de ce pèlerinage. Je me rends compte de ce désir, et je veux y satisfaire malgré mes fatigues ; car, vous le savez, je suis prêt à vous donner jusqu'à mon dernier souffle.

Lorsque nous nous trouvâmes réunis, lundi soir, ici à Paris à la chapelle de l'Immaculée Conception, sur les tombes des victimes de l'impiété populaire, je vous posai

cette question : Que venez-vous faire ici ? Pourquoi avez-vous quitté vos familles, vos foyers, votre patrie ? Alors, la voix de vos supplications me répondait : Nous venons faire appel au Sacré-Cœur de Jésus en faveur de l'Église, en faveur de la Papauté, en faveur de notre pays et de la société tout entière.

Permettez-moi de vous demander aujourd'hui : *Qu'avez-vous fait ?* Vous êtes-vous contentés de prier, de supplier, de tendre vos mains vers le ciel et de faire monter vos voix jusqu'au trône de Dieu ? Non, vous avez fait davantage : vous avez *donné de grands enseignements* et vous avez *reçu de sublimes leçons*. Vous avez donné et recueilli la preuve consolante de ces paroles de l'Apôtre qui se sont présentées à mon esprit au moment d'entrer dans ce temple : *Nunc autem manent fides, spes, charitas, tria hæc : major autem horum est charitas.* Oui, dans le temps où nous sommes, malgré toutes les défaillances de notre siècle, demeurent toujours debout ces trois colonnes de la vie surnaturelle : la foi, l'espérance et la charité ; cependant la plus belle, c'est la charité.

I.

Et d'abord, vous êtes venus contempler les œuvres de la Foi ; — vous avez montré par vos œuvres l'existence et la permanence de la Foi.

On ose dire à de certains moments que la Foi est morte, que dans notre siècle l'homme ne veut plus que la science, et qu'il n'admet plus que ce qu'il voit, que ce qu'il entend, que ce qu'il sent. Qui donc aurait l'audace, en présence de ce qui a frappé nos regards au cours de notre voyage, de renouveler la calomnie intéressée de l'athéisme ?

Il n'y a plus de foi, dit-on. Mais alors, quelle est la raison d'être de tous ces pèlerinages ? Si le peuple ne croyait pas, verrait-on ces foules innombrables se succéder chaque jour depuis un mois à l'humble sanctuaire de Paray-le-Monial ? Entendrait-on sur les lèvres de milliers de voya-

geurs une prière qui résume toutes les aspirations du noble pays qui nous donne en ce moment l'hospitalité?

Dieu de clémence,
O Dieu vainqueur,
Sauvez Rome et la France
Au nom du Sacré-Cœur !

Il n'y a plus de foi, dit-on. Et nous, que serions-nous venus faire en France, si nous n'avions pas la foi, si nous ne croyions pas fermement à tous les enseignements du catholicisme, si nous ne croyions pas à l'existence d'un Dieu, maître souverain des destinées du monde et des hommes, si nous ne croyions pas au dogme si consolant de la Rédemption, si nous ne croyions pas au pouvoir et à la protection de la Vierge Immaculée, de Marie, la Mère de Dieu, si nous ne croyions pas au Cœur de Jésus-Christ, Dieu fait homme, si nous ne croyions pas à ce Cœur adorable, source de miséricorde et de salut ?

Oui, nous avons cru, et la Foi nous a fait braver les difficultés, les fatigues inséparables d'un long voyage. La Foi nous a conduits à cent cinquante lieues de notre pays, au milieu d'une nation étrangère. Nous avons cru, et nous nous sommes convaincus par le témoignage de nos yeux que la France, elle aussi, croit encore et qu'elle croit avec nous et comme nous.

Nous avons vu le règne de la Foi, et l'Espérance a dilaté nos cœurs.

II.

L'Espérance ! oh ! comme ce nom seul dilate le cœur ! Espérance, attente pleine de confiance des biens futurs ! Espérance pour le temps, espérance pour l'éternité.

Espérance pour l'éternité avant tout. Cette espérance, nous l'avions toujours nourrie, surtout à l'aspect des calamités du temps : mais comme maintenant elle est plus ferme, plus inébranlable ! Nous avons mieux compris le Cœur de Jésus ; nous avons sondé plus profondément

l'abîme de ses miséricordes. Nous espérons de lui la rémission entière de nos péchés et toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour accomplir nos devoirs, supporter nos peines et remporter la victoire sur nos ennemis. En voyant la bonté du divin Cœur, nous nous sommes dit : « Il ne nous abandonnera jamais, ni dans les vicissitudes de la vie ni dans les angoisses de la mort. Nous trouverons un refuge assuré dans sa plaie sacrée. Elle sera pour nous la porte de la gloire ! »

Et avec l'espérance pour l'éternité, nous avons senti se réveiller en nous l'espérance pour le temps. Il y a, pour les nations, une connexion intime entre ces deux espérances.

Sans doute, lorsqu'un peuple s'est trop laissé séduire par les prospérités de la terre, lorsque les individus ont placé ici-bas le centre de leurs désirs, Dieu, pour dissiper ces illusions, fait tomber sur ce peuple le fléau de sa colère. Alors ceux qui savent comprendre, comprennent. Frustrés dans leur attente terrestre, ils commencent à aspirer aux biens d'en haut. Souvent aussi, quand le châtiment a donné l'intelligence, l'espérance d'un avenir meilleur au point de vue temporel tourne le cœur des hommes vers leur devoir. Ils attendent de leur soumission à Dieu le retour de la prospérité et de la gloire. Il en est qui blasphèment leur Créateur aussitôt qu'ils voient les événements tourner contre eux ; mais aussi une lueur d'espérance illumine-t-elle l'horizon, ils reviennent vers Celui qui doit les sauver.

N'est-ce pas le spectacle que nous a donné la France ces jours-ci ? Nous l'avons vu s'humilier devant Dieu à côté de nous et prier avec nous. Alors nous avons dit : « La France vivra, ses enfants se jettent dans le Cœur de Dieu. Dieu lui réserve encore de glorieuses destinées. »

Ces mêmes destinées, ces mêmes bénédictions, ne les espérons-nous pas fermement pour notre patrie ? Ne les attendons-nous pas surtout pour le Saint-Siège et pour l'Église ?

Oui, le résultat de notre voyage aura été, pour nous tous, un renouvellement de confiance en Dieu.

III

Mais que dire du souffle de charité qui a passé sur nous, de ce souffle qui nous a véritablement embrasés d'un feu divin, qui a fondu tous nos cœurs en un seul, pour nous faire aimer le Cœur de Jésus ? *Major autem horum est charitas.*

Est-ce que l'amour du Cœur de Jésus n'a pas enflammé vos cœurs dans le sanctuaire de Paray-le-Monial, à ce banquet eucharistique où vous receviez le Dieu de tout amour ? Que n'avez-vous pas senti devant cet autel où avait retenti la parole d'ineffable amour : *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ?* à côté du tombeau de la Bienheureuse Marguerite-Marie, l'amante du Sauveur ? Ne vous êtes-vous pas sentis transformés par le feu de la charité ? N'avez-vous pas compris alors combien Dieu est bon, et ne lui avez-vous pas dit dans toute la sincérité de vôtre âme : Mon Dieu, je vous aime, faites que je vous aime toujours davantage !

L'amour du prochain s'est également développé en nous. Comment en serait-il autrement, après que nous avons éprouvé sa multiple action aux différentes étapes de notre voyage ?

Quelquefois deux nations voisines ne s'aiment pas. Placées l'une à côté de l'autre sur le théâtre du monde, elles se regardent avec le mépris de l'arrogance ou avec la défiance inquiète de la faiblesse et de la dignité méconnues. Mais il vient des moments où Dieu les force à s'aimer, où il les rapproche comme l'on unit des enfants. N'avons-nous pas éprouvé quelque chose de semblable ?

Rappelez-vous les acclamations qui accueillirent notre arrivée sur cette terre bénie de Paray ! Rappelez-vous le successeur de saint François de Sales saluant si cordialement au nom de la France des frères qui venaient de l'autre côté

des frontières du Nord ! Rappelez-vous vos transports chaque fois que de nouveaux pèlerins accouraient pour mêler leurs prières aux nôtres et se confondaient avec nous dans une fraternelle étreinte.

Qu'est-il arrivé ? Inconnus et étrangers les uns aux autres la veille, soudain nous nous aimions et nous nous aimons encore dans le Cœur de Jésus et dans le Cœur de Marie. Nous avons prié de si bon cœur pour la France qui nous recevait avec tant de charité, qui nous acclamait avec tant de reconnaissance et d'enthousiasme. Et nous avons trouvé sur nos lèvres des accents jusqu'alors ignorés pour répondre à cette charité. Nous avons proclamé la fraternité des peuples dans l'union de la foi, de l'espérance et de la charité.

Et nous-mêmes, enfants de la Belgique, pourquoi avons-nous trouvé notre voyage si agréable, sinon parce que nous sommes demeurés unis par les liens de la charité, parce que la concorde la plus parfaite, la bienveillance, le support mutuel n'ont pas cessé un seul instant de régner parmi nous ? C'est ce qui a fait le charme de la route, le charme à chaque étape. Aussi cette charité domine tout dans nos impressions ; c'est elle qui laissera au fond de nos cœurs le plus impérissable souvenir : *Major autem horum est charitas*.

Péroraison. — Mes Frères, Dieu a exaucé la prière que nous lui adressions lundi dernier, ici à Paris, dans le sanctuaire de Marie Immaculée : notre voyage a été heureux. Il importait que nous vinssions aujourd'hui remercier Marie de tant de faveurs et lui demander de suppléer à notre impuissance, en daignant offrir elle-même au Seigneur l'hommage de notre gratitude.

C'est ce qui explique notre présence dans ce temple. Et comme Marie se montre ici d'une manière si éclatante le refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés, le secours des chrétiens, supplions-la de nous obtenir le pardon total de nos fautes, de nos fautes anciennes et de nos

fautes récentes, de celles-là en particulier que nous aurions commises dans le cours de ce pèlerinage. Prions-la de nous obtenir ce pardon total pour nous et pour tous ceux qui nous sont chers.

Moi aussi, Mes Frères, au moment de prendre congé de vous, j'éprouve le besoin de demander pardon, non seulement à Dieu, mais encore à vous. Malgré mon vif désir d'être tout à tous, *omnibus omnia*, j'ai sans aucun doute manqué à ce devoir ; j'aurai certainement manqué de douceur et de patience, de condescendance et d'humilité. Pardonnez-moi et priez pour moi !

Frères de Belgique et de France, prosternons-nous encore quelques instants pour invoquer ensemble la Reine du Ciel, NOTRE-DAME DES VICTOIRES.

En effet, c'est la victoire que nous attendons de sa toute-puissante intercession.

Que cette grande et divine Protectrice nous fasse remporter la victoire, partout et toujours ! Victoire sur nos passions, victoire sur l'Enfer, victoire sur les préjugés du monde ! Victoire sur les ennemis de la société, sur les erreurs qui tendent à plonger les peuples les plus civilisés dans un abîme de ténèbres, victoire sur le sensualisme qui étouffe l'humanité en la dégradant ! Victoire surtout pour la religion, pour le Saint-Siège, pour notre glorieux pontife, le bien-aimé Pie IX !

Ah ! n'en doutons pas, cette grande manifestation de foi, d'espérance et de charité dont nous sommes les témoins et en partie les auteurs, annonce de grandes miséricordes de la part de Dieu qui l'a inspirée. Bientôt nous ne devrons plus nous contenter de la foi et de l'espérance : nous aurons la certitude, l'évidence de la réalisation des promesses du Sacré-Cœur. Alors grandira encore notre amour pour Dieu, alors grandira l'amour que nous avons les uns pour les autres, par suite de notre persévérance commune dans la fidélité à nos devoirs. *Major autem horum est charitas.*

Alors ceux qui nous auront haïs, seront confondus et humiliés.

Nous continuerons de les aimer, et ils nous aimeront, parce que le Cœur de Jésus régnera sur tous les hommes.

Nous nous aimerons en lui, ici bas, dans le temps, pendant notre pèlerinage terrestre, en attendant que nous allions nous réunir tous dans la patrie d'en haut, pour y contempler le Cœur de Jésus et remercier éternellement Marie, *Notre-Dame des Victoires,* de nous avoir conservés dans la foi, dans l'espérance, et de nous avoir obtenu la consommation de la charité. Ainsi soit-il !

DISCOURS

PRONONCÉ PAR LE PÈRE CHARLES VERBEKE

à Termonde (le 23 Septembre 1878)

A L'OCCASION

DE L'INAUGURATION DE LA STATUE DU PÈRE PIERRE-JEAN DE SMET, S. J.

MISSIONNAIRE DE L'ORÉGON ET DES MONTAGNES ROCHEUSES DE 1821 A 1873.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR LE PÈRE CHARLES VERBEKE

en l'église primaire de Termonde (le 23 Septembre 1878)

A L'OCCASION

DE L'INAUGURATION DE LA STATUE DU PÈRE PIERRE DE SMET, S. J.

MISSIONNAIRE DE L'ORÉGON ET DES MONTAGNES ROCHEUSES DE 1821 A 1873.

Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. La victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi.

(I Jo. v, 4.)

Pourquoi, mes Frères, sommes-nous aujourd'hui assemblés dans ce temple ? Pourquoi cette ville s'est-elle parée d'un vêtement de fête ? Pourquoi de nombreux étrangers sont-ils accourus dans ses murs ? Vous me répondez avec une légitime fierté : « Nous sommes venus rendre grâces à Dieu d'avoir donné à cette cité et à notre patrie une illustration nouvelle ; nous nous sommes réunis, concitoyens et compatriotes, pour reconnaître les mérites d'un enfant de Termonde, d'un grand homme qui fait honneur à la Belgique entière. » Sans doute, il en est ainsi. Mais puisque, en une circonstance si solennelle, vous avez invité un ministre de Dieu à vous parler du haut de cette chaire où ne doit retentir que la parole évangélique, permettez-moi d'ajouter ce que vous avez senti vous-mêmes : Aujourd'hui vous êtes venus rendre un éclatant hommage à notre religion sainte ; vous êtes venus ajouter un nouveau fleuron au royal diadème de l'Église catholique. Oui, cette fête est aussi un triomphe pour l'Église, *un triomphe pour notre foi.* C'est la foi qui est glorifiée dans le grand homme que nous honorons en ce jour ; c'est

le triomphe de la foi qui fait battre d'une pieuse allégresse les cœurs des enfants de l'Église et impose aux ennemis de cette Église le silence du respect. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

C'est la foi qui fait le chrétien, mes Frères ; personne ne l'ignore : et quand elle exerce sur lui dans toute sa plénitude son action divine, non seulement elle éclaire l'intelligence, mais elle fortifie aussi la volonté et embrase le cœur. Alors le fidèle s'élève au-dessus des sphères vulgaires : il ne se contente plus du paisible exercice des vertus domestiques ; il veut combattre pour sa foi et en étendre le domaine. Le chrétien devient ainsi un soldat. La foi, à son tour, l'anime, le pousse et le soutient ; elle triomphe en lui et par lui : d'un soldat elle fait un héros.

Soldat de la foi, — héros de la foi, — tel apparaît à nos regards celui dont j'essaierai d'esquisser à grands traits la magnifique carrière, le Révérend Père Pierre-Jean De Smet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus.

I.

Dès son jeune âge, Pierre De Smet possédait, dans une abondante mesure, ces précieuses semences de la foi qu'il devait plus tard faire fleurir et fructifier. Enfant de la Flandre, où le catholicisme a jeté de si profondes racines, né de parents pieux, élève dès ses premières années d'institutions éminemment religieuses, il sentit, tout en cultivant les sciences humaines, se développer en lui un attachement profond pour la religion, un vif désir de la faire connaître et aimer. A cette époque, ce désir était d'autant plus naturel que l'Église, à peine sortie des catacombes de la Révolution, se montrait plus belle et plus radieuse aux nations naguère meurtries par la tourmente. Les Belges vraiment chrétiens laissaient leurs âmes s'épanouir aux rayons de ce soleil bienfaisant ; et quand leurs pensées se portaient vers les peuples « assis à l'ombre de la mort, » c'était pour déplorer leur destinée dans un élan de tendre compassion.

Aussi, lorsqu'un Belge, le révérend Monsieur Nerinckx, que les événements de France avaient fait fuir au delà des mers, revint dans sa patrie pour intéresser ses compatriotes au sort des milliers d'infidèles disséminés sur les plages du Nouveau-Monde, sa parole excita au milieu de la jeunesse studieuse un saint enthousiasme. Sept élèves du petit séminaire de Malines partirent avec lui en 1821, pour les États-Unis. Pierre De Smet était du nombre.

Mes Frères, si nous voulons apprécier la générosité de cette résolution d'un jeune homme de vingt ans, gardons-nous de la considérer dans le milieu qui nous environne. Plus de cinquante ans se sont écoulés depuis ce départ, et ce demi-siècle a vu se modifier profondément les mœurs et les habitudes des peuples. En 1821, les voies ferrées ne sillonnaient pas encore le globe ; la navigation à vapeur en était à de timides essais ; les relations du commerce, hormis les entreprises de quelques rares armateurs, retenaient les négociants dans le cercle étroit des transactions continentales.

Partir pour l'Amérique, c'était rompre les liens de la famille, dire au sol natal un adieu probablement éternel, renoncer aux douces habitudes, aux mœurs patriarcales du foyer domestique ; c'était braver l'Océan avec ses récifs et ses tempêtes. Et pourquoi ? pour trouver sous d'autres cieux, au milieu des hordes sauvages, les privations, les misères, les dangers de tout genre, pour aboutir peut-être à la plus triste mort, tomber sous la hache des Indiens ou expirer au sein du désert, sans une voix amie pour consoler ses derniers moments, sans une main pour creuser sa tombe.

Cette perspective, le jeune De Smet la vit sans frémir se dérouler devant lui, et en présence de ce menaçant avenir son courage n'eut qu'une parole : « Levons-nous, partons ! » C'est que la foi, versant dans son esprit de célestes clartés, lui montrait par delà les mers des âmes rachetées au prix du sang d'un Dieu et retenues captives dans les chaînes du

démon. Il se disait : Quand même au prix de tes travaux, de tes sueurs et de ton sang, tu ne parviendrais à en sauver qu'une seule, tu serais assez récompensé !

Mais le futur missionnaire comprit que pour féconder son dévouement il devait le soumettre à la direction de l'autorité. Afin de mieux réussir dans cette entreprise toute vouée à la gloire de Dieu, il voulut s'enrôler dans une phalange que le Sauveur semblait, en lui donnant son nom, avoir chargée plus spécialement de propager l'Évangile. Débarqué en Amérique, Pierre entra dans la Compagnie de Jésus, et pendant les années de la formation religieuse, il s'y livra, avec toute l'ardeur de sa généreuse nature, aux exercices de la prière, de l'humilité et de la mortification.

Enfin, l'heure tant désirée par son cœur d'apôtre sonna pour lui. Ses supérieurs, lui montrant la vaste étendue de l'Amérique septentrionale, lui dirent comme le Rédempteur à ses disciples : Allez, enseignez les nations ; baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! Ce fut à partir de ce moment tout le programme de son existence.

Mes Frères, comment vous en décrire les innombrables péripéties, comment vous en faire comprendre la prodigieuse activité ? Nous devons nous contenter d'un coup d'œil d'ensemble, laissant à l'histoire le soin d'en relater les détails. Figurez-vous un immense territoire de plus de six cents lieues de longueur sur deux cents de largeur, territoire entrecoupé par des chaînes de montagnes dont quelques-unes atteignent plus de douze mille pieds d'élévation, couvert en partie de forêts vierges où nul être humain ne s'est frayé un passage, et en partie de savanes dont le regard ne peut embrasser l'étendue. Sillonnez ce territoire de rivières, de fleuves gigantesques ; semez-y des centaines de tribus barbares, la plupart nomades, sans cesse en guerre les unes avec les autres et massacrant impitoyablement leurs ennemis vaincus. Voilà le théâtre où pendant plus de trente ans s'est exercé le zèle du

Père De Smet. Il parcourt dans tous les sens ces profondes solitudes au prix de fatigues inouïes, tantôt traversant les fleuves à la nage, tantôt s'ouvrant un chemin à travers les broussailles et les halliers, les ravins et les précipices, tantôt fendant la neige amoncelée jusqu'à vingt pieds de hauteur. Il passe des mois entiers sans autre couche que la terre nue, sans autre abri que le ciel, exposé aux intempéries des saisons, à la dent des bêtes féroces, aux privations les plus cruelles.

Lorsque, dans ses pénibles pérégrinations, il rencontre quelque peuplade indienne, aussitôt il entre en communication avec elle. Il essaie de se faire comprendre, il parle du « Grand Esprit, » de l'éternité, du bonheur du ciel, que la vraie religion seule peut assurer. Il fait désirer aux sauvages d'embrasser cette religion, la « grande médecine » de l'âme, de recevoir les « Robes noires, » qui la leur feront connaître et pratiquer. Il jette ainsi les fondements d'une future mission et poursuit sa course, passant chez d'autres tribus, parfois alliées, parfois hostiles aux précédentes, au risque d'être traité comme espion et comme ennemi.

On se tromperait, mes Frères, si l'on ne voyait dans le Père De Smet qu'un paisible ministre de l'Évangile, satisfait de s'établir au sein d'une région infidèle, réunissant à l'ombre de la Croix un certain nombre de néophytes et s'efforçant uniquement d'augmenter chaque année son petit troupeau de quelques brebis nouvelles. Notre compatriote, on l'a dit avec raison, peut être nommé le *pionnier de la Foi*. Il prétendait explorer la route, aplanir les obstacles et procurer les ressources nécessaires à toute une légion d'ouvriers destinés à compléter son entreprise.

Voilà pourquoi, après un séjour plus ou moins prolongé parmi les Indiens, il revenait dans les villes de l'Union, regagnait l'Europe, parcourait la Belgique, la Hollande, la France, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne, faisant connaître partout la mission des Montagnes Rocheuses, de l'Orégon, intéressant le monde civilisé au bonheur de ses

« chers sauvages, » recueillant pour eux des aumônes, entraînant à sa suite de nombreux imitateurs.

Quinze fois, dans ce dessein, il a traversé l'Atlantique.

Il a entrepris des voyages dont la longueur totale effraie l'imagination, puisqu'elle équivaut, sans exagération, à sept fois le tour du globe ! Qui oserait dire qu'un tel homme n'a rien fait de grand pour la civilisation, pour le bien de l'humanité ? Christophe Colomb, Vasco de Gama, Américic Vespuce, Livingstone n'auraient-ils pas conquis les hommages de la postérité, quand même ces hardis explorateurs n'eussent fait qu'ouvrir le chemin vers des contrées inconnues ? N'auraient-ils pas mérité la reconnaissance des peuples du Nouveau-Monde, quand ils n'auraient fait que conduire vers eux les prédicateurs de la vérité ? Le Père De Smet a fait plus : il a voué sa vie entière à cette œuvre éminemment civilisatrice. Il y a consacré toutes les ressources d'une constitution athlétique, d'une santé robuste, d'une intelligence d'élite, d'une volonté inébranlable. A ce but il a sacrifié sa fortune, ses affections les plus chères, son repos et sa vie.

Ah ! croyez-vous, quand il revoyait le sol natal, que les voix de la patrie, de l'amitié, de la famille, des frères par la vocation aussi bien que des proches unis par le sang, ne retentissaient pas à ses oreilles et à son cœur ? qu'il ne lui eût pas été agréable de passer sa vieillesse, de finir ses jours dans cette Belgique où s'était écoulée son enfance, où il comptait tant d'amis dévoués ? Nous l'avons vu en 1871, lors d'un dernier voyage, se traîner péniblement de ville en ville. On crut un moment que le retour en Amérique devenait impossible. Tout lui disait : Restez ! Une seule voix lui répétait sans cesse : Partez ! Peut-être pourrez-vous rendre encore quelques services sur la terre d'Amérique. Partez ! Rapprochez-vous de vos enfants de prédilection, de vos chers Indiens ! Portez-leur encore les fruits de vos labeurs, votre dernière parole et, tout au moins, votre dernier soupir. Partez ! Le bon soldat doit

mourir sur le champ de bataille, les armes à la main. — La voix qui parlait ainsi, mes Frères, vous l'avez compris, c'était celle de la Foi.

La Foi avait arraché Pierre De Smet aux charmes d'une existence paisible ; elle l'avait encouragé dans toutes les difficultés de ses gigantesques entreprises : elle lui faisait désirer de finir ses jours là où il avait travaillé et souffert pour Dieu et pour les âmes. Dieu et les âmes ! n'était-ce pas le cri de guerre du lutteur évangélique ? Certes, il ne connaissait ni les spéculations de l'avarice, ni les prétentions orgueilleuses de l'ambition ; certes, il n'avait point cherché les commodités de la vie dans ses pérégrinations interminables, ni dans son séjour au milieu de ces peuplades dont les habitudes révolteraient la délicatesse la plus vulgaire. Dieu et les âmes ! La Foi les lui montrait et les lui faisait aimer. Pour Dieu et les âmes il foulait aux pieds tout ce que le monde estime et recherche, méprisait ce qu'il dit et ce qu'il pense, démentait les maximes qu'il proclame : la nécessité de la jouissance, l'impossibilité du sacrifice. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

II.

Cependant, mes Frères, je suis heureux de le dire : si le Père De Smet a tout sacrifié pour la Foi, Dieu n'a pas voulu que ce sacrifice fût stérile, même au point de vue humain. Maintenant plus que jamais il est permis de le publier : le Père De Smet a été le soldat de la Foi, mais il en a été aussi le héros. Il a honoré la Foi par son dévouement, et la Foi l'a couronné de gloire. Son nom a brillé du plus vif éclat, et chez les peuples où il a porté le flambeau de l'Évangile et au sein de la grande nation américaine à laquelle il s'est dévoué. Il est honoré, même dans cette Europe qu'on lui a reproché parfois d'avoir abandonnée et presque reniée !

N'est-ce pas une gloire réelle, douce et pure, que le prestige exercé par notre héros sur les enfants du désert ? Il

leur suffisait de l'avoir vu une seule fois pour garder de sa visite un souvenir ineffaçable, pour aspirer après son retour, pour l'accueillir avec des transports d'allégresse et d'affection. Après quelques années, sa réputation, transmise de peuplade à peuplade, de tribu à tribu, avait si profondément pénétré chez les Indiens, que l'aspect seul de la « Robe noire » les remplissait de confiance et de vénération. Vous êtes le seul Blanc dont la langue ne soit point fourchue, lui disait un chef sauvage ; c'est pourquoi nous vous aimons. Un autre chef, le voyant dans une circonstance solennelle affronter les menaces des Sioux en armes, s'écriait : Pour tout autre Européen que vous, Robe noire, ce jour serait le dernier de sa vie. Ce prestige, le Père De Smet le devait, sans doute, en partie, à ses qualités naturelles, à l'aménité de ses relations, à la franchise de son caractère : mais il le devait plus encore à l'empire de sa vertu, à sa dignité de prêtre, à l'auréole dont la Foi ceignait ces cheveux blancs.

Cependant ce n'étaient pas seulement les habitants simples et naïfs de la savane qui subissaient sa magique influence : l'Union américaine tout entière professait pour notre compatriote un culte d'estime et de sincère vénération.

Dans ces pays où mille sectes diverses se heurtent et s'entre-déchirent, où l'esprit mercantile semble absorber toutes les forces vives de la population, le nom du Père De Smet éveillait des sympathies que nous nous expliquons à peine en face de la partialité dont l'anticatholicisme européen fait si piteusement parade. Déjà, dès les débuts de ses courses apostoliques, le gouvernement américain lui avait donné des preuves d'une bienveillance marquée. Plus tard, quand les Mormons menacèrent la sécurité de la République, le Père De Smet fut désigné pour accompagner, en qualité d'aumônier, l'armée fédérale ! Pendant la lutte terrible de la Sécession, il obtint du président Lincoln la faveur insigne de traverser librement les lignes des belligérants pour visiter ses néophytes.

Mais ce fut surtout quand une guerre d'extermination fut sur le point d'éclater entre les aborigènes et les nouveaux conquérants que l'autorité du représentant de Dieu se déploya dans toute sa splendeur. Refoulés continuellement vers le fond des déserts par des émigrants cupides, victimes de leurs fourberies et de leurs cruautés, les Indiens exaspérés se précipitaient de temps en temps comme des torrents dévastateurs sur les colonies naissantes, pillaient les villages et massacraient les envahisseurs. Le gouvernement des États-Unis résolut d'en finir. Mais pour exterminer les Peaux-Rouges, il eût fallu, selon l'avis d'un général expérimenté, une dépense de cinq cents millions de dollars et le sacrifice de milliers de soldats. Le pouvoir fit acte d'humanité et de prudence en essayant une dernière fois de prévenir l'effusion du sang et d'entrer en accommodement avec les peuplades insurgées. Un seul homme parut capable de mener à bonne fin cette épineuse négociation ; c'était un catholique, un prêtre, un jésuite : n'importe, il fut choisi !

Ce ne fut pas en vain que le Président de l'Union fit appel à son infatigable dévouement. Agé de soixante-huit ans, le Père De Smet s'aventure de nouveau dans les déserts et les montagnes. Il pénètre dans les campements où tout respire la vengeance contre les tyrans « à visage pâle. » Il visite les Sioux, convoque les principaux chefs, les amène auprès des généraux des troupes fédérales et réussit enfin à faire conclure un traité qui sera la garantie de la tranquillité du pays. La république des États-Unis témoigne sa reconnaissance au missionnaire jésuite en lui conférant le titre de citoyen américain. Les commissaires de paix reconnurent hautement que le résultat obtenu était dû avant tout au long et pénible voyage de l'intrépide Père De Smet jusqu'au cœur du pays ennemi et à l'influence que, par ses travaux apostoliques, il s'était acquise sur les tribus les plus hostiles.

Vous l'entendez, mes Frères, c'étaient les travaux apos-

toliques du héros chrétien qui lui valaient cette récompense; c'était autour de la croix du missionnaire que venaient s'enlacer les rameaux d'olivier et les palmes de sa pacifique mais glorieuse victoire. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra !*

Mes Frères, la renommée de ce conquérant des âmes fut-elle moins éclatante au sein de sa patrie ? — Non, me répondez-vous ; nous sommes tous ici pour l'attester. — C'est vrai, et sans parler ici du témoignage officiel que le roi Léopold Ier se plut à lui rendre en lui conférant la croix de son Ordre, rappelons seulement nos impressions d'enfance et joignons-y quelques souvenirs récents. Quand on nous parlait du missionnaire, de l'homme de Dieu volant aux extrémités du monde pour y porter la bonne nouvelle du Christ, quel nom venait spontanément se placer sur nos lèvres ? N'est-ce pas celui du Père De Smet ? Et quand on annonçait sa visite au milieu de nous, avec quelle impatience nous nous pressions pour le voir, avec quel intérêt nous écoutions ses merveilleux récits ! Des centaines de prêtres européens cultivent maintenant, sur les plages de l'Amérique, le champ de l'Évangile : combien n'y en a-t-il pas parmi eux qui ont été poussés à cette œuvre par ses conseils, ou du moins attirés par ses exemples et captivés par sa réputation ? N'apparaissait-il pas comme un géant, s'élevant de toute la tête à l'instar de Saül au-dessus de ses contemporains, comme un type rajeuni des âges héroïques, étranger à notre siècle mais commandant l'admiration par une incontestable supériorité ?

Ah ! si récemment il s'est trouvé des Belges, des Flamands qui ont eu la triste inspiration de vouloir rapetisser cette grande et noble figure, s'il s'en est rencontré parmi ceux-là mêmes qui, dans leur jeunesse, avaient écouté religieusement la parole du voyageur apostolique, n'y a-t-il pas là une dernière preuve de son mérite, et pour lui un nouveau titre de gloire ? Le dédain systématique

que l'impiété professe à l'égard du catholicisme et de ses œuvres, n'est-il pas l'expression déguisée de l'impuissance et de l'envie ? Oui, l'injure lancée au Père de Smet ne peut être autre chose que le cri de rage des légions infernales écrasées par l'athlète de la Foi. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra !*

Péroraison. — Mes Frères, répétons-le en finissant : Ce jour est un jour de triomphe et de gloire pour la Belgique catholique. Puisse-t-il être également pour nous tous un jour de réflexions salutaires et de généreuses résolutions !

Ce jour glorifie d'abord le grand homme qui est l'objet de cette fête, le révérend Père De Smet, l'éminent missionnaire, le bienfaiteur des tribus indiennes de l'Amérique du Nord, le pionnier de la civilisation. Il le glorifie ici-bas, pendant que Dieu, nous en avons la confiance, le couronne dans le séjour des élus.

Ce jour glorifie cette cité, heureuse à bon droit d'avoir donné au monde cet illustre messager de la vérité, ce vainqueur pacifique acclamé par un des plus grands peuples de l'univers.

Ce jour glorifie la Belgique, dont le nom est inséparable de celui de ses dignes enfants. La Belgique prouve aujourd'hui qu'elle n'a pas seulement pour le talent supérieur, pour le génie, pour toutes les illustrations des sciences, des arts ou de la politique des monuments et des couronnes, mais qu'elle en a aussi pour la vertu.

Et pourquoi ne le dirais-je pas ? Ce jour glorifie ma Mère la Compagnie de Jésus. Le Père De Smet fut toujours son enfant soumis et profondément attaché. Le religieux était chez lui à la hauteur du missionnaire : c'est tout dire ! Eh bien, alors qu'on accuse cette Compagnie de tous les crimes et de toutes les turpitudes ; alors qu'on reproche à ses membres une ambition et une cupidité insatiables, alors que l'on calomnie le vœu d'obéissance qui est le principe de sa vie : une statue s'élève à quelques pas de ce

temple pour témoigner aux âges futurs que cette Compagnie tant dénigrée par ses ennemis formait, même au dix-neuvième siècle, d'autres hommes que des avares et des intrigants, que son obéissance faisait autre chose que des cadavres !

Ce jour, enfin, est la glorification de l'Église catholique et de la Foi catholique, de cette Foi qui, si elle réclame des soldats, sait en faire des héros !

Retenons-le, mes Frères ; retenez-le, habitants de cette religieuse cité ! Chaque fois que vous regarderez le monument que vous venez d'ériger au Père De Smet, demandez-vous si vos œuvres répondent à cet impérissable éloge décerné par vous à l'héroïsme de la Foi. Et quand vous le montrerez à vos enfants, pour qu'ils expliquent à leur tour à leurs descendants sa haute signification, dites-leur bien que l'unique chemin du véritable honneur est celui de la générosité, du dévouement, du sacrifice chrétien.

La Foi seule conduit à ce chemin : seule elle y fait persévérer ; elle seule, enfin, y fait cueillir les palmes de la gloire, palmes de la gloire terrestre, qui est la justice des hommes, palmes de la gloire céleste, qui est la récompense de Dieu.

DISCOURS

SUR

L'UTILITÉ DE LA FÉDÉRATION BELGE

DES ŒUVRES OUVRIÈRES CATHOLIQUES

DISCOURS

SUR

L'UTILITÉ DE LA FÉDÉRATION BELGE

DES ŒUVRES OUVRIÈRES CATHOLIQUES

prononcé à Louvain au Congrès des Œuvres, le 11 mai 1881
PAR LE PÈRE VERBEKE, S. J.

Messieurs,

En me présentant à cette tribune pour y traiter le sujet qu'annonce notre programme, je devrais, ce semble, me trouver quelque peu embarrassé. Car enfin, venir devant un auditoire aussi nombreux et aussi sympathique que le vôtre, rassemblé des divers points du pays, de la France, de la Hollande et de la Suisse, pour prendre part aux travaux de la Fédération belge, et entretenir cet auditoire de l'utilité de cette Fédération, n'est-ce point ce qu'on appelle vulgairement enfoncer une porte ouverte ? Eh bien, franchement, je ne le pense pas. Lorsque je porte mes regards au delà des limites de ce Congrès, quand je me rappelle les difficultés, les obstacles que les apôtres de notre œuvre rencontrent à chaque instant sur leur chemin, je crois faire chose opportune, nécessaire même, en fortifiant les convictions de nos amis, et en donnant à leurs efforts plus d'énergie et de constance. Si j'obtiens ce résultat, non seulement je n'aurai point perdu mon temps à enfoncer des portes ouvertes, mais je vous aurai encore fourni le moyen de forcer les portes fermées de nos contradicteurs.

Je ne m'arrêterai pas pour le moment, Messieurs, à réfuter les préjugés qui trop souvent paralysent notre zèle : je me réserve de le faire dans la seconde partie de cet entretien. Je crois devoir exposer d'abord *la nature et les résultats* de notre Fédération. Après avoir ainsi neutralisé les préjugés, il nous sera plus facile de les saisir à la racine, afin de les extirper complètement.

I.

La *fédération*, remarquons-le bien, Messieurs, n'est pas la *centralisation*, c'est-à-dire l'unité de gouvernement, de plan, de marche, d'exécution, la subordination des membres à une tête commune, avec ingérence de l'autorité dans tous les rouages de l'administration.

D'un autre côté, la fédération n'est pas non plus la simple *juxtaposition*, ni même la simple *liaison* des œuvres par quelques relations purement bienveillantes. Je vous l'avouerai : si les fédérations ne manquent pas, si je les estime toutes (quand elles ont un but utile et usent de moyens compatibles avec la vérité et la morale catholiques), il en est dont la portée pratique m'échappe totalement. Pourquoi ? Parce que j'y cherche en vain un élément d'unité. Pour quelques-unes, je le dis simplement, je n'en ai jamais trouvé d'autre que l'unité de menu au banquet annuel.

Qu'est-ce donc que notre Fédération ? C'est *la confraternité des œuvres ouvrières se proposant un but unique*, le bien-être des travailleurs, *et se rattachant à un centre commun*, foyer de lumière, source de force, principe de vie. Ce centre, c'est *l'Administration de la Fédération*, c'est le Comité directeur, le Conseil central : administration qui, sans émaner des Œuvres — nous ne faisons ni démocratie ni parlementarisme, — représente et personnifie réellement chacune d'elles ; administration qui, sans les absorber ni entraver leur activité individuelle, les guide, les soutient, les encourage, et leur donne ainsi une nouvelle efficacité.

Développer cette pensée, ce sera vous faire toucher du doigt les avantages de notre Fédération et réfuter en même temps les objections que l'on peut soulever à son sujet.

La Fédération est UN FOYER DE LUMIÈRE. — Quoi de plus important, quand on a fondé une institution destinée à moraliser, à instruire l'ouvrier, que de savoir quel est le but à atteindre et quels sont les meilleurs moyens d'y parvenir ? Pour apprendre cela, il faut deux choses : la science et l'expérience : la science, que donne la théorie ; l'expérience, qu'engendre la pratique. Je vous le demande : ces deux éléments sont-ils toujours réunis ? Vous savez bien que non. Souvent la science fait défaut. L'on ignore ce qui se passe dans son propre pays ; encore moins sait-on ce qui se fait dans les pays étrangers. L'on ne possède pas de notions économiques ; on ne connaît ni les hommes ni les choses. D'autres fois, c'est l'expérience qui manque : et si on l'acquiert, c'est à la suite de déceptions et d'insuccès que l'on aurait pu éviter en profitant de l'expérience d'autrui. Et comment profiter de la science et de l'expérience d'autrui, si l'on demeure isolé soi-même ?

Par la Fédération toutes les œuvres sont réliées entre elles. Elles peuvent recourir aux conseils d'administrateurs centraux qui ont fait leurs preuves d'hommes éclairés et expérimentés. Par les écrits périodiques que publie la Fédération, elles sont mises au courant des essais, des innovations introduites, non pas uniquement dans notre pays, mais aussi dans les autres contrées. Ainsi la lumière se répand partout, elle brille à tous les yeux ; et celui qui, seul, n'aurait pu diriger sa course incertaine, marche d'un pas assuré dans la voie du véritable progrès.

La Fédération est UNE SOURCE DE FORCE. — Pourquoi établissons-nous des œuvres ouvrières ? Pour agir par une influence salutaire, d'abord sur les individus du monde du travail, puis sur les classes sociales, et enfin sur la société

humaine tout entière. Sans aucun doute, chacune de nos Œuvres prend l'individu et le façonne à sa manière ; nous en laissons à chacune le soin, le mérite et aussi la responsabilité. Mais l'action de chaque groupe ne sera-t-elle pas plus efficace, si le groupe n'est pas isolé et comme abandonné à lui-même ; si derrière son directeur, derrière ses zélateurs, qu'entoure leur prestige personnel, apparaît, outre tout un ensemble d'institutions similaires, une sorte d'état-major capable de les grandir encore dans l'estime de leurs subordonnés ? Ne croyez-vous pas que l'influence du président local est agrandie et consolidée, lorsque dans des circonstances extraordinaires un délégué du conseil central, du comité directeur, relève par sa présence et par sa parole une réunion de l'œuvre ?

La plupart de nos sociétés ont un but spécial ; elles concernent presque toutes une catégorie déterminée de personnes. L'une moralise l'apprenti ; l'autre guide le jeune ouvrier ; une troisième conserve dans l'artisan l'esprit chrétien. Il en est qui s'adressent au patron et lui enseignent à pratiquer ses devoirs ; il en est qui regardent l'agriculteur, le propriétaire rural. A côté des patronages il y a des écoles professionnelles, des bibliothèques, des caisses d'épargne, des banques populaires. Chaque œuvre en particulier fait le bien à sa manière : mais n'ont-elles pas toutes des points de contact ? Ne peuvent-elles pas s'éclairer, se soutenir réciproquement ? Et les résultats de toutes ces œuvres ne seront-ils pas cent fois plus complets, si elles parviennent à se prêter un mutuel appui ?

De plus, il ne faut pas l'oublier, toutes les œuvres catholiques doivent viser bien haut : elles doivent se proposer la régénération sociale, le rétablissement du règne de Dieu dans le monde. Là doivent converger, partout et toujours, nos desseins, nos aspirations, nos efforts. Et comment pourrons-nous atteindre ce but souverainement désirable, sinon en serrant nos rangs ? Devant nous se dresse la forteresse de l'erreur moderne, hérissée d'engins

de guerre, défendue par toutes les milices de l'enfer et par tous les hommes aveugles qu'a déjà séduits l'étalage des utopies politiques. Jamais troupes débandées, jamais régiments épars n'ont emporté une place d'assaut. Fussions-nous cent mille dans chacune de nos grandes cités, eussions-nous à la tête de chacune de nos compagnies les capitaines les plus valeureux, nous ne triompherons pas à l'état de bandes séparées. Mais unissons-nous ; sachons nous connaître, nous compter, nous soutenir ! *Vis unita fortior*. L'union fait la force. N'ayons qu'un cœur et qu'une âme, inspirons-nous des mêmes pensées, portons notre élan sur un même point : les remparts de l'erreur ne résisteront pas longtemps à nos coups, et sur les ruines fumantes de la citadelle infernale nous finirons par planter notre drapeau vainqueur, l'étendard de Jésus-Christ !

Enfin, la Fédération doit être UN PRINCIPE DE VIE. — Il n'y a rien d'admirable, Messieurs, comme la vie. Considérez-la dans un corps organisé, dans l'animal, dans l'homme. Chaque membre de ces êtres, y tenant une place distincte, semble, à première vue, destiné à une fonction unique et indépendante : l'œil regarde, l'oreille écoute, la main saisit, le pied marche, la langue articule des sons. Mais partout, c'est la même vie. Et cette vie, d'où vient-elle ? Où réside-t-elle ? Est-ce la tête, est-ce le cœur qui l'engendre ? Non, il faut pénétrer plus avant. La vie procède d'un principe unique, invisible et merveilleux, dont la tête et le cœur ne sont que les premiers instruments : elle procède de l'âme. Tant que l'âme est unie au corps, tant que chaque membre, par l'intermédiaire des nerfs ou du sang, de la tête ou du cœur, subit son influence mystérieuse, ce membre vit ; il sent, il travaille ; s'il est malade, il peut se guérir. Rompez cette union : c'est la paralysie, l'insensibilité, la mort. Voilà une image frappante, Messieurs, de la vitalité de nos Œuvres par leur contact avec un Centre qui leur communique sa propre activité.

Nous comptons des œuvres naissantes, des œuvres saines et vigoureuses, des œuvres infirmes ou décrépites. Les œuvres naissantes croissent et se développent par l'encouragement. Les œuvres vigoureuses se soutiennent par l'émulation. Les œuvres infirmes, supposé qu'elles ne trouvent plus en elles-mêmes les ressources nécessaires pour surmonter le mal qui les mine, peuvent souvent, sous l'empire d'une impulsion extérieure suffisamment énergique, récupérer leurs forces et reprendre leur première vitalité.

C'est pourquoi la Fédération cherche à se rendre compte de la situation et — si vous me permettez l'expression — de la santé des Œuvres, en leur demandant un rapport ou compte rendu annuel ; c'est pourquoi, par un système ingénieusement combiné de distinctions honorifiques, de primes pécuniaires, de récompenses, de publicité, elle cherche à stimuler le zèle, à secouer la torpeur, à réveiller l'ambition pour le bien. Jamais elle ne s'ingère dans le gouvernement des sociétés affiliées ; mais elle dit à toutes : Si vous avez besoin de conseil et d'appui, je suis là. Adressez-vous à moi ; vous ne m'appellerez pas en vain !

II.

Eh bien, Messieurs, je me permets de vous le demander : est-il possible, quand on envisage ainsi la Fédération des Œuvres ouvrières, de n'en pas reconnaître l'indispensable utilité ? D'où vient donc l'apathie que plusieurs lui témoignent encore ? D'où viennent les objections que nous font souvent les Œuvres elles-mêmes, quand nous les invitons à se joindre à nous ? Je n'en puis découvrir que trois causes, et je prends la liberté de les désigner par leur nom : *l'ignorance*, — *la nonchalance* — et *l'égoïsme*.

C'est *l'ignorance* qui nous crie : « Je ne veux pas de la Fédération, parce que je suis ennemie de la centralisation. Je n'en veux pas, parce que l'Administration fédérale a son siège dans la capitale ; je n'en veux pas, parce que

la langue qu'elle parle, celle de ses assemblées, de ses congrès, n'est pas la mienne. » Nous avons tenu, Messieurs, à faire droit à ce dernier grief, en mettant, autant que possible, sur un pied d'égalité les deux langues qui sont surtout en usage en Belgique. En faisant publier en flamand et en français tous les actes de la Fédération, sa revue, ses circulaires, ses programmes, nous avous prouvé que nous ne reculions ni devant un surcroît de travail, ni devant les sacrifices pécuniaires. Du même coup, par la logique des faits, nous avons démenti la calomnie qui nous imputait l'intention d'exercer sur les Œuvres fédérées, non pas seulement une contrainte importune, mais une oppression tyrannique. Ne nous arrêtons donc pas plus longtemps au langage de l'ignorance.

Voici *le langage de la nonchalance*, de la tiédeur : « A quoi bon nous affilier à cette Association ? Cela ne nous servira de rien. Cela n'est pas sérieux. » — Vous ne trouvez peut-être pas là, Messieurs, la manière de s'exprimer de la nonchalance. Laissez-moi vous en convaincre, en prenant un moment à partie notre contradicteur imaginaire.

Vous dites, vous, Directeur d'œuvre, que la Fédération n'est pas une chose sérieuse. Auriez-vous l'obligeance de préciser votre pensée ? Qu'est-ce qui n'est pas sérieux dans la Fédération ?... Sont-ce les statuts, approuvés par l'Épiscopat belge tout entier ? Sont-ce les membres du Comité directeur, nommés par NN. SS. les Évêques et choisis par eux parmi les ecclésiastiques les plus zélés, parmi les laïques les plus méritants ? Ce serait faire remonter une épithète tout au moins inconvenante jusqu'aux pasteurs mêmes de nos âmes, jusqu'aux principaux représentants de l'autorité divine parmi nous ! Qu'est-ce qui n'est pas sérieux ? Sont-ce les intérêts sociaux dont s'occupe la Fédération, les sujets traités dans sa Revue, les questions agitées dans ses congrès ? J'ai beau regarder : je ne vois là ni théories creuses, ni

discussions futiles. Tout me semble actuel, important, pratique. Ce centre de lumière, de force, de vie dont je vous entretenais il y a quelques instants, n'est-ce pas une chose sérieuse ?

— Mais pourtant, répliquez-vous, je n'en ai point jusqu'ici senti l'influence ni éprouvé les bienfaits.

— S'il en est ainsi, vous me donnez le droit de modifier tant soit peu mon interrogatoire. D'où vient donc que la Fédération est demeurée sans utilité pour vous ? Vous y êtes-vous intéressé ? Vous êtes-vous mis en rapport avec ceux qui la dirigent ? Avez-vous envoyé votre compte rendu annuel ? Avez-vous pris connaissance des comptes rendus des autres œuvres ? Avez-vous assisté au congrès, participé aux discussions des sections ? Avez-vous tâché de mettre à exécution les résolutions qu'on y avait prises ? Lisez-vous seulement avec attention la revue mensuelle, et y cherchez-vous si elle ne contient rien qui soit applicable à votre patronage, à votre cercle ?

Vous ne répondez pas ! Vous avez l'air de dire que je pousse trop loin mon rôle d'inquisiteur ! Ah ! j'ai compris : vous n'avez rien fait de tout cela. Et vous oserez dire que la Fédération n'est pas chose sérieuse ? Hélas ! il y a ici en effet quelque chose qui n'est pas sérieux, et je ne puis m'empêcher de le dire franchement : ce qui manque de sérieux, c'est, non la Fédération, mais, sinon votre personne, du moins le rôle que vous acceptez en ce moment.

J'avais donc raison de le soutenir, Messieurs : ce qu'il y a au fond de cette objection, c'est la nonchalance. On trouve que la Fédération n'est pas sérieuse, pour ne pas devoir assumer les obligations qu'elle impose ou pour pouvoir se justifier de ne les avoir pas remplies.

Restent *les objections de l'égoïsme*, qui répondent à toutes nos avances par un superbe dédain. « Nous n'avons que faire de la Fédération, dit l'égoïsme, car elle ne peut nous être utile en rien ; nous marchons tout seuls, nous n'avons besoin de personne. » — Messieurs, si je ne craignais de

paraître méchant, je commencerais par provoquer une petite enquête sur cette étrange assertion. Déjà deux fois dans cette enceinte on a rappelé la description que le hibou du bon La Fontaine faisait de sa progéniture :

Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons.

Ceux qui parlent de leur Œuvre avec cette excessive complaisance, ne ressemblent-ils pas quelque peu à l'oiseau de Minerve ? Et s'ils trouvent leur enfant parfait, n'est-ce point parce qu'ils n'en connaissent point d'autres et parce qu'ils manquent de termes de comparaison qui leur permettraient de mieux apprécier ses qualités et ses mérites ? Ils n'ont besoin de personne ! En sont-ils bien sûrs ? Et quand cela serait vrai aujourd'hui, en sera-t-il toujours de même ? Comptent-ils, par hasard, s'adresser, quand le malheur les frappera, à cette Fédération pour laquelle, au temps de leur prospérité, ils n'ont eu que des réponses hautaines ? Écartons cette supposition ; mais disons-le : une Œuvre qui déclare n'avoir pas besoin de s'unir avec d'autres à cause de sa situation exceptionnellement prospère, n'oublie pas seulement qu'elle est une entreprise de charité et de zèle ; elle oublie encore que Dieu, en lui accordant des ressources abondantes, veut qu'elle les partage avec des sœurs moins favorisées. Que dirions-nous du riche qui, voyant un pauvre lui tendre la main, le regarderait avec mépris, le repousserait du regard et du geste, en s'écriant : Je n'ai pas besoin de vous ?

Changeons donc le mode de notre argumentation, et disons à cette Œuvre si privilégiée : Vous n'avez pas besoin de la Fédération : soit ! Alors c'est la Fédération qui a besoin de vous. Vous vous dites éclairée, riche, forte et vigoureuse : venez donc nous communiquer vos lumières, secourir notre pauvreté, soutenir notre faiblesse ! Ou plutôt, par l'intermédiaire de la Fédération, faites servir au bonheur de tous les magnifiques présents que vous a

départis la Providence ! Conduisez au réservoir commun le trop plein des eaux bienfaisantes qui jaillissent sur votre territoire, afin que nous puissions en déverser les flots sur un sol plus aride et moins fécond que le vôtre !

Je ne dis rien, Messieurs, de quelques Œuvres qui trouvent dans les obligations légères que l'affiliation leur impose, un prétexte pour repousser l'affiliation ou pour s'en retirer. Si elles ne comprennent pas qu'une minime contribution financière, que l'envoi d'un Rapport annuel, que la représentation au congrès sont largement compensés, parfois même matériellement, par les avantages de l'association, il serait parfaitement inutile de chercher à les convaincre par des raisonnements indubitablement moins efficaces.

Je suis arrivé, je pense, Messieurs, au terme de ma tâche. Je devais vous faire connaître notre Fédération et vous démontrer son utilité. Votre bienveillante attention me fait supposer que ce but a été atteint. Néanmoins, je croirais n'avoir rempli mon devoir qu'à moitié, si je ne tirais quelques *conclusions pratiques* des considérations que j'ai eu l'honneur de vous présenter. Ces conclusions, j'en suis sûr, vous les pressentez. Tant mieux ! Elles seront d'autant plus favorablement accueillies.

III.

Messieurs, pour accomplir la mission qui lui est dévolue, la Fédération des œuvres ouvrières a besoin d'être aidée : il lui faut des sympathies, il lui faut des ressources. Laissez-la compter sur vous pour les unes et pour les autres.

Vos sympathies, je n'en doute pas, nous sont déjà acquises. Nous en avons pour garante votre présence même à cette réunion solennelle. Seulement, pour être efficaces, vos sympathies doivent se traduire par de plus nombreuses et de plus énergiques manifestations. Faire connaître la Fédération, lui gagner des adhérents, augmenter le nombre des sociétés affiliées, collaborer à notre

revue « L'Économiste catholique, » lui procurer des renseignements, des communications, des abonnements surtout: en un mot, travailler avec nous et pour nous, ce sera le meilleur moyen de nous témoigner votre sympathie.

Mais, comme le montrait hier le R. P. Delaporte à cette même tribune, pour faire vivre une œuvre comme la nôtre, les sympathies sont insuffisantes : il nous faut encore des ressources matérielles. La Fédération a une caisse : il ne suffit pas de la battre, il faut la remplir.

Danton disait : « De l'audace, de l'audace, toujours de l'audace ! » Nous sommes forcés de répéter un autre refrain, et de dire : De l'argent, de l'argent, toujours de l'argent ! La Fédération est gouvernée par une administration centrale : à cette administration il faut un local, des employés ; il faut couvrir les frais de bureau, de correspondance, de publicité. Il faut donc de l'argent. La Fédération accorde des subsides aux Œuvres nécessiteuses ; elle donne des récompenses, institue des concours, ouvre des expositions : donc... il lui faut de l'argent ! Elle tient des assemblées générales, convoque des congrès, établit des relations avec des associations étrangères : autant de sources de dépenses, autant de motifs pour demander de l'argent.

Mais qui nous fournira l'argent ? Vous, Messieurs, et avec vous tous ceux qui ont l'intelligence de la charité catholique; tous ceux qui dans leurs largesses savent attribuer aux nécessités les plus impérieuses la part de sollicitude qu'elles réclament.

Vous ne direz donc pas : Nous avons notre Œuvre spéciale ; c'est elle que nous soutenons, nous ne pouvons nous charger de la Fédération. — Nous ne vous demandons pas de vous en charger ; nous ne vous demandons pas non plus d'abandonner votre œuvre propre ; mais tandis que vous entretenez un des membres de ce corps que nous constituons tous ensemble par nos œuvres particulières, nous vous prions de réserver quelque chose pour nourrir

l'âme qui fait vivre le corps tout entier. Remarquez-le bien : en favorisant l'âme, vous aurez assuré à chacun des membres le fruit de vos bienfaits.

Vous ne direz pas non plus : Par le temps qui court, d'autres nécessités indispensables, et surtout celles de l'enseignement catholique, absorbent tous mes libéralités. — On l'a très bien dit : tout ne se borne pas à subsidier les écoles libres, il faut les peupler ; or, pour les peupler, il faut moraliser les classes ouvrières. Voulez-vous avoir des élèves dans vos écoles chrétiennes : formez des parents chrétiens. En aidant l'apostolat de nos œuvres ouvrières, vous contribuerez par une conséquence nécessaire à la prospérité de l'enseignement catholique.

Enfin, vous ne nous direz pas : Mes ressources sont épuisées, je n'ai plus rien à donner. — Vous n'auriez donc plus aucun moyen de mérite ? Vous n'auriez plus aucun sacrifice à faire à Dieu ? Car, remarquez bien ceci, c'est le sacrifice qui est la mesure du mérite.

Péroraison. — Messieurs, la vie est bien courte, et l'éternité est longue. C'est dans l'éternité que vous récolterez les fruits de la semence que vous aurez répandue ici-bas, surtout si c'est une semence arrosée de vos sueurs et de vos larmes. Cette dernière condition se vérifie-t-elle pour vous tous ? Pour quelques-uns, soit ! Pour bien des membres de notre admirable clergé, incontestablement ! Pour les laïques en général ? Permettez-moi d'en douter et de vous suggérer une idée toute pratique qui vous fournira la preuve irréfragable du bien fondé de mon opinion en cette matière.

Veuillez vous recueillir un instant et supputer consciencieusement la somme que la divine Providence met *chaque jour* à votre disposition. Que ce soit le revenu fixe de vos propriétés, le bénéfice de votre commerce ou de votre industrie, la rémunération de votre emploi, le salaire de votre travail, n'importe ! Combien pourriez-vous dépenser par jour, sans entamer votre capital ? Dix... cinquante...

cent francs peut-être. Messieurs, il y a dans une année trois cent soixante-cinq jours *et un de plus dans les années bissextiles :* mais, bien certainement, de cette augmentation d'un jour, vous ne vous apercevez pas dans les dépenses d'une année. Eh bien, je vous demande à tous pour la Fédération des œuvres catholiques, en souscription annuelle, votre *revenu d'un jour !* Je vous le garantis : lorsque l'année sera révolue, vous ne vous apercevrez pas plus de l'absence de cette somme que vous ne vous apercevez de la dépense en plus aux années bissextiles.

Et s'il devait en être autrement, si, à cause de cette libéralité insolite, quelque généreux bienfaiteur était dans le besoin au dernier jour de l'année, j'en prends, Messieurs, l'engagement devant vous : la Fédération se chargera de le nourrir ce jour-là, comme Dieu ne manquera pas de le récompenser. J'ai dit !

TROIS SERMONS DE CIRCONSTANCE

SUR LE CONCILE DU VATICAN

les 5, 6 et 8 décembre 1869

TROIS SERMONS DE CIRCONSTANCE

SUR LE CONCILE DU VATICAN

les 5, 6 et 8 décembre 1869

I. — LE CONCILE AU POINT DU VUE DIVIN.

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem seculi. (Matth, xxviii, ult.)

Exorde. — S'il est une circonstance, mes Frères, où cette magnifique promesse doit se réaliser dans toute sa plénitude, c'est bien en cet instant solennel où l'Église tout entière, représentée par ses premiers pasteurs, se concentre, pour ainsi dire, dans la basilique du Vatican, afin de délibérer sur ses intérêts les plus chers. Puisque le Christ a promis d'être partout et toujours avec ses apôtres et avec leurs successeurs, comment pourrait-il ne pas préserver ceux-ci de toute erreur, quand ces descendants des apôtres se réunissent et cherchent uniquement, dans un travail et des délibérations communes, à continuer, à consolider et à embellir encore l'œuvre du divin fondateur ? Aussi l'infaillibilité des Conciles œcuméniques n'a-t-elle jamais été révoquée en doute par un enfant de l'Église ; et l'appel au Concile est resté la dernière planche à laquelle se sont cramponnés tous les naufragés de la Foi qui ne voulaient pas encore déposer leur titre de chrétiens.

Je ne viens pas, mes Frères, traiter devant vous de la nature du Concile, de ses prérogatives, des conditions requises pour sa légitimité, de son autorité dogmatique,

morale, disciplinaire et liturgique : vous avez entre les mains de nombreux écrits qui satisfont sur ces points à toutes les exigences. Je ne viens pas non plus discuter l'opportunité du Concile, ni dissiper les préventions dont il peut être l'objet : plusieurs évêques ont magistralement traité ces importantes questions. Ce que je voudrais, c'est appeler votre attention sur *le fait même du Concile,* sur sa haute signification, sur les sentiments qu'il doit nous inspirer, sur les obligations qu'il nous impose. Or, ces sentiments et ces obligations me semblent résulter du *double point de vue* sous lequel on peut considérer le Concile.

Le Concile est une *œuvre de Dieu*, et à ce titre il doit nous remplir d'*admiration,* de *confiance* et de *joie ;* — le Concile est une *œuvre qui a son côté humain*, puisque ceux qui figurent dans cette assemblée sont des hommes : et nous verrons que de ce chef encore nous avons de grands devoirs à remplir.

Considérons aujourd'hui le Concile au point de vue divin, et voyons pourquoi tout en lui doit nous le faire regarder comme l'œuvre de Dieu : *sa convocation, — ses décisions* — et *ses résultats*.

I.

Je ne sais, mes Frères, si vous avez assez réfléchi à la signification de ce seul fait : le souverain pontife Pie IX a réuni en l'an de grâce 1869 un Concile œcuménique dans la basilique du Vatican. Pour moi, quand je n'aurais devant les yeux que ce seul fait, je me sentirais forcé de m'écrier : Oui, Dieu est avec l'Église catholique, l'Église catholique est une Église divine !

Il est à Rome un vieillard de 78 ans, dont la santé fait au moins une fois par mois le thème des variations que les correspondants des grands journaux exécutent pour tenir en éveil l'attention de leurs lecteurs ; un vieillard continuellement menacé par le fer des sicaires et les machinations des conspirateurs ; un vieillard dépouillé

depuis quelques années des trois quarts de ses possessions. C'est un roi qui, pour conserver le peu qu'on ne lui a pas encore ravi, est forcé de compter sur l'appui d'une puissance étrangère et sur le dévouement de quelques milliers de volontaires accourus de divers pays et groupés autour de son trône chancelant. Et voilà qu'un jour ce vieillard se lève et déclare au monde étonné qu'il veut convoquer auprès de sa personne tous les évêques de la catholicité, afin de les réunir en Concile général. Supposez, mes Frères, à côté de ce vieillard un politique profond, mais conduit uniquement par des vues humaines ; supposez à côté de Pie IX un conseiller prudent, mais ne connaissant d'autre prudence que la prudence des sages de ce siècle. Ces hommes pourraient-ils à cette étrange déclaration réprimer un sourire de railleuse pitié ? Pourraient-ils retenir sur leurs lèvres cette parole d'insolente commisération : « Pauvre vieillard ! Ses facultés sont bien affaiblies ! Après tant de souffrances et de fatigues, tout ce qu'il a de mieux à faire, c'est d'attendre dans le repos la fin de sa carrière mortelle. » Et humainement parlant, nous ne saurions leur donner tort.

Continuons. Convoquer un concile, c'est s'adresser à tous les évêques du monde catholique, leur ordonner de quitter leurs sièges, de s'exposer aux périls d'un long voyage, de s'imposer les frais d'une route laborieuse et d'un séjour prolongé sur une terre étrangère. C'est leur dire d'abandonner leurs ouailles, leurs œuvres commencées, leurs églises à moitié bâties, le champ de bataille où ils luttent peut-être dans un suprême effort pour la conservation de la religion ou la conversion des barbares. C'est leur enjoindre de mettre de côté toute autre préoccupation, de partir sans savoir s'ils retourneront jamais.

Et à qui Pie IX parle-t-il ainsi ? A neuf cents évêques de toute nation, de toute langue, de tout âge, mais tous entourés d'honneur et de considération, la plupart distingués par le mérite, la naissance, la fortune. Beaucoup de

ces évêques pris isolément gouvernent des diocèses plus étendus que celui de Rome ; il en est qui ne connaissent point Pie IX, qui habitent des contrées séparées de lui par des intervalles immenses. Mais qui se croit-il, cet évêque italien, pour parler de la sorte à l'univers ? pour exiger de ces centaines d'hommes un tel sacrifice de temps et d'argent ? pour les mettre en péril de perdre leur influence, leur santé et leur vie ? Mes Frères, il se croit le Vicaire de Jésus-Christ ; et s'il ne l'est pas, j'ose le dire, il est le plus insensé des hommes.

Ce n'est pas tout. Il faut faire ressortir tout ce qu'il y a d'absurde ou d'inspiré dans un acte semblable. En quel temps vivons-nous ? En un temps où les financiers, les politiques, les industriels, les soldats se demandent avec la même anxiété : Qu'aurons-nous demain ? Qu'aurons-nous dans un mois ? Qu'aurons-nous dans un an ? La France sera-t-elle empire ou république ? L'Allemagne autonome ou prussienne ? Le Danube indépendant ou moscovite ? L'Espagne provisoire ou définitive ? L'Italie vivante ou morte ? Aurons-nous la paix ? Aurons-nous la guerre ? La guerre entre la France et la Prusse, entre l'Autriche et la Turquie, entre la Russie et l'Angleterre, entre l'Amérique et l'Europe ? Aurons-nous une conflagration universelle ou la république démocratique et sociale ? La Révolution s'écrie avec rage : J'aurai Rome ! Et Rome répond avec un calme imperturbable : Moi, j'aurai mon concile ! Et le pape : J'aurai autour de moi les représentants de la catholicité !

Mes Frères, n'est-il pas vrai que poser un acte semblable, le poser à cet âge et dans de telles circonstances, c'est le témoignage le plus authentique de l'assistance divine ou la preuve la plus incontestable de la répuérescence sénile ?

Eh bien, mes Frères, quoique vous connaissiez Pie IX, je vous laisserais l'option entre les deux hypothèses, si le fait accompli ne venait nous forcer, vous et moi, à la première

conclusion. Non seulement Pie IX a parlé, mais il a été obéi ; non seulement le Concile a été convoqué, mais il s'assemble. Oui, cette parole d'un vieillard a été reçue partout avec amour, admiration et respect ; pas un de ceux à qui elle s'adressait, n'a osé la mépriser. Tous se sont hâtés d'accourir. Ceux qu'une impossibilité physique ou des empêchements indépendants de leur volonté, ont retenus, se sont empressés de soumettre au Pontife suprême les motifs de leur absence, protestant que si l'âge ou les infirmités les éloignaient de Rome, leurs cœurs et leurs esprits seraient avec leurs frères dans la Ville éternelle : leurs esprits, pour adhérer aux décisions du Concile, leurs cœurs, pour s'unir dans la même charité au Concile et à son auguste chef ! Mais tous les autres sont partis. Ils ont traversé les mers, bravé tous les dangers, franchi tous les obstacles, et à l'heure où je vous parle nous saluons l'aurore du XIX^e^ Concile général, du Concile du Vatican ! N'est-ce pas le lieu de s'écrier : *Digitus Dei est hic !* (Exod. VIII, 19.) *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris !* (Ps. CXVII, 23.) Oui, la convocation du Concile œcuménique est un fait divin, une preuve de la divinité de l'Église du Christ et de l'inspiration qui en guide le chef !

II.

J'ose en dire autant, mes Frères, du Concile lui-même, *des décisions qui seront prises* dans son sein.

On se fait souvent une idée passablement fausse d'un concile œcuménique, de la manière dont s'élaborent ces œuvres capitales, de la façon dont les décrets conciliaires s'imposent à l'univers chrétien. Disons-le, des publicistes d'ailleurs éminents, des hommes politiques surtout se figurent aisément un concile comme une assemblée parlementaire où, après des joutes d'éloquence plus ou moins prolongées, la majorité des voix tranche la question et détermine la croyance des chrétiens. On veut bien, je

l'avoue, y laisser un rôle au Saint-Esprit, mais c'est à la condition que le Saint-Esprit se joindra au plus grand nombre. Et de là des enthousiasmes sans frein pour ces grandes assemblées, application la plus large et la plus féconde de la liberté de discussion, de la puissance monarchique mitigée par l'élément représentatif... que sais-je ?

Je n'ai ni le temps ni l'intention, mes Frères, de vous donner ici la théorie complète du concile ; mais je crois bon de rappeler quelques principes fondamentaux, propres à ramener les enthousiasmes parlementaires à la température normale, en rendant à *l'élément surnaturel* la place qui lui est due.

Le Concile représente le corps de l'Église ; le pape est donc la tête du concile comme il est la tête de l'Église. Sans la tête, pas de corps organisé ; et quand les membres de l'Église, représentés par leurs pasteurs, sont réunis, ils ne sont pas moins soumis à la tête que lorsqu'ils étaient dispersés. De là, droit suprême du pape de convoquer le concile, de le présider, de le dissoudre, de le confirmer. Le concile œcuménique est infaillible ; mais il n'est infaillible qu'aussi longtemps qu'il est uni au pape. Séparé de lui, il devient une assemblée ordinaire, avec cette note particulière qu'il constitue un amas de membres dont la tête est enlevée. Cela est si vrai que, dans la supposition de la mort du pape, le premier acte du concile [1] doit être de lui donner un successeur, et de constituer ainsi sa propre intégrité. En attendant, il n'y a qu'un pouvoir, celui d'élection ; tous les autres sont provisoires ou suspendus.

De ces principes, tirons quelques conséquences dont l'importance pratique n'échappera à personne. Trois suppo-

[1] Ce que le Père Verbeke dit ici du pouvoir d'élection appartenant au concile *dans le cas du décès du pape*, doit être modifié dans le sens de la Constitution pontificale, *Quum Romanis Pontificibus*, publiée par Pie IX au commencement du concile du Vatican. Cfr. le journal *Le Bien Public*, 12 décembre 1869, et *Acta et decreta sacrorum conciliorum recentiorum, Collectio Lacensis*.

sitions peuvent se faire : le Concile unanimement lié au pape, le Concile divisé, le Concile opposé au pape. — La première supposition se résout d'elle-même : uni au pape, le concile jouit de toutes ses prérogatives, il est l'organe suprême de la vérité. La troisième supposition croule par la base, car elle est contradictoire en elle-même. Un concile opposé au pape n'est plus un concile, c'est une monstruosité et, disons-le, s'il est vraiment œcuménique, c'est une impossibilité. Reste la supposition qui peut se réaliser plus facilement : le concile divisé d'opinion sur une matière quelconque. Remarquons-le bien : il ne s'agit pas ici de minorité ou de majorité, d'unanimité ou de non-unanimité, de gouvernement, de ministère et d'opposition. Tout dépend du pape. Le pape peut réserver la question et il peut la trancher. S'il la réserve, soit de sa propre autorité, soit en se référant à un vote du concile, le point controversé reste ce qu'il était et aucun anathème ou aucune loi ne vient lier la conscience des fidèles. Si le pape tranche la question, il le fait, non par égard pour le nombre de voix que réunit chaque opinion, mais parce que, inspiré d'en haut, il connaît la vérité et la croyance universelle de l'Église, dont une fraction seulement vient d'émettre un vote décisif. Mais aussitôt, et ici continue l'action divine, aussitôt que le pape a décidé, il doit avoir avec lui la majorité du concile, car le fait même d'une opposition soutenue mettrait un terme à l'œcuménicité de celui-ci.

Et voilà pourquoi j'ai dit que les décisions du Concile portent en elles un caractère divin. Résultant de cette admirable union de la tête et des membres, union qui n'a point sa pareille dans les gouvernements humains, ces décisions s'imposeront à l'univers catholique avec une incomparable autorité.

Le Concile rendra des décrets dogmatiques, et ce qu'il décidera en fait de dogme sera la vérité immuable, renfermée dans la Révélation, la vérité invariable, toujours la

même, malgré tous les progrès et toutes les civilisations.

Le concile portera des décrets concernant la morale, la morale des individus ou la morale des peuples, et ce qu'il louera sera l'expression de la loi suprême imprimée dans nos cœurs, confiée à Moïse, perfectionnée par le Christ ; ce qu'il condamnera sera le mal, le péché, toujours mal et toujours péché, quoi qu'en puissent penser les politiques de Machiavel et les économistes de Malthus.

Le Concile édictera peut-être des prescriptions disciplinaires, et ces prescriptions auront autorité de loi, non de loi absolue mais de loi variable. Elles exprimeront ce qui convient le mieux au temps où nous vivons, à nos mœurs et à nos besoins.

Et tout cela résultera infailliblement de l'assistance divine qui est assurée à cette réunion d'hommes accourus de toutes les extrémités de l'univers. Ils diffèrent de langage, de coutumes, d'idées, peu importe. Le Saint-Esprit sera avec eux ; le Christ présidera leur assemblée, et unis au Pontife romain ils pourront dire, comme les apôtres à Jérusalem : *Visum est Spiritui sancto et nobis* (Act. xv, 28) : Il a paru bon à l'Esprit-Saint et à nous ! N'est-ce pas, mes Frères, que cela est souverainement beau, grand, merveilleux ? N'est-ce pas que cela est divin ? *Digitus Dei est hic !*

III.

Il me reste, mes Frères, à vous montrer le divin dans *les résultats du Concile*. — Mais, outre que je ne veux pas abuser de votre bienveillante attention, comme nous nous trouvons ici en présence des secrets de l'avenir et des décisions impénétrables de la Providence, nous devons nécessairement restreindre le champ de nos considérations. Cependant, sans crainte de nous tromper, il nous est permis de prévoir *trois résultats* dont la certitude ne saurait être contestée : le Concile sera une démonstration nouvelle de la *vitalité* divine de l'Église, — une manifesta-

tion de son *unité* divine, — une affirmation éclatante de sa *mission* divine.

A. Quant à la *démonstration de sa vitalité*, on peut dire que le résultat est déjà obtenu. — Eh quoi ! on crie que le catholicisme est mort, on le déclare « un cadavre en décomposition, » on convie l'humanité à ses funérailles ; toutes les fanfares du progrès sonnent la marche funèbre : et c'est ce cadavre qui se dresse en plein XIXe siècle sous les yeux de l'univers stupéfait ! Le catholicisme est mort : mais qu'on nous montre donc une autre institution jouissant d'une telle vie ! Que l'on convoque des conciles de rationalistes, de libres-penseurs, de schismatiques, de protestants, des conciles de souverains, de diplomates, de pacificateurs, de bienfaiteurs de l'humanité ! Qu'on le fasse, et l'on verra ! La comparaison ne sera pas difficile. On fera le parallèle des hommes, le parallèle des discussions, le parallèle des résultats. Allons donc ! A l'œuvre, artisans de la civilisation antichrétienne ! Mais quoi, vous ne remuez pas ? Ah ! c'est vous qui êtes morts ; et, quand vous nous exhibez vos congrès, nous croyons assister à un jeu de marionnettes ou à une scène de fantasmagorie. Et n'était les ruines que vous préparez, et celles que vous laissez derrière vous, travailleurs de la mort, on serait tenté de rire de vos efforts aussi bien que de vos prétentions !

B. L'Église, l'Église seule vit, et, en nous démontrant son existence, elle fait éclater *son unité !* — Unité admirable, unité divine ! Comment ! en ce siècle de raisonnement frondeur, d'indépendance, d'orgueilleuse révolte, le vieillard du Vatican commande, et, sur une parole de sa bouche, neuf cents évêques, des prêtres vénérables, des théologiens savants accourent de toutes parts et se jettent à ses genoux ! En ce siècle de nationalités jalouses, de divisions politiques, d'impitoyable égoïsme, on voit se fondre en une seule assemblée l'Orient et l'Occident, le Nord et le Midi ; on voit conspirer pour le bien la civilisation policée de la vieille Europe, les mœurs patriarcales

de l'antique Asie, les coutumes encore incultes des îles lointaines, la fiévreuse activité du Nouveau Monde. Sous les voûtes de Saint-Pierre se réunissent les représentants de la Chine et de l'Inde, de l'Espagne et du Brésil, de l'Australie et du Canada ! Tous s'embrassent, en se disant : Mon frère ! Ils viennent pour une œuvre de paix, pour une œuvre d'unité. Ils accompliront cette œuvre. Toutefois, s'il en était parmi eux qui ne voulussent point adhérer au pacte commun, tous les autres, serrant plus étroitement autour de Pierre leurs rangs nombreux, lanceraient l'anathème aux faux frères, et ceux-ci, tombés du même coup dans le schisme et l'opprobre, ne seraient qu'une preuve de plus de l'unité divine de l'Église, unité que l'on n'abandonne point, sans consommer sa propre ruine.

C. Enfin, mes Frères, par cette réunion solennelle nous verrons affirmée une fois de plus la *mission divine de l'Église*. — L'Église a été fondée par le Sauveur des hommes, non seulement pour servir de guide aux individus, mais encore pour éclairer et conduire les nations et les sociétés. Hélas ! les peuples l'ont oublié. Ils se sont fait des civilisations païennes, des civilisations rationalistes, des civilisations athées. Et qu'est-il arrivé ? Des poisons mortels se sont glissés dans les veines des peuples, et, loin de reconnaître l'origine de leurs maux, ceux-ci ont reproché à l'Église de ne pas remplir des mêmes breuvages la coupe à laquelle elle fait boire ses enfants. N'en doutons pas : représentée par ses évêques, qui appartiennent à tous les pays, à toutes les formes de gouvernement, l'Église va s'affirmer une fois de plus le salut du genre humain. Elle ne descend pas dans la cohue où se heurtent les nations. Elle ne leur ferait aucun bien en allant souiller dans leurs erreurs et leurs vices la pureté immaculée de ses vêtements : mais elle ouvrira ses bras ; elle étendra les plis de son royal manteau, et tous ceux qui voudront trouver la paix et la prospérité iront se jeter dans son sein maternel. Heureux les peuples qui agiront de la sorte !

Pour eux luira de nouveau le soleil de la véritable civilisation. Quant à ceux qui refuseront de se rapprocher de l'Église, ils s'enfonceront de plus en plus dans l'abîme sur la pente duquel ils glissent maintenant. La décomposition qui les gagne se changera en dissolution complète, et les derniers éléments qui les composent auront à choisir entre disparaître de la scène de l'histoire ou redemander à l'Église les germes régénérateurs de la vie. Tous, amis et ennemis, ayant ainsi démontré la nécessité sociale du catholicisme, l'humanité s'écriera finalement d'une voix unanime : Oui, l'Église est l'œuvre de Dieu, elle possède la vie de Dieu, elle tient sa mission de Dieu !

Péroraison. — Ne le comprenez-vous pas tous, mes Frères ? à la vue de ces merveilles, nos cœurs doivent s'ouvrir à l'*admiration*, à la *confiance*, à la *joie*.

Pourrions-nous retenir notre *admiration* devant cette œuvre divine, devant cette assemblée unique, convoquée par un pauvre vieillard dans des circonstances si extraordinaires ? Pourrions-nous ne pas admirer la Providence suprême, disposant toutes choses avec suavité, mais atteignant son but avec une force incomparable ?

Cette même Providence ne doit-elle pas faire naître la *confiance* dans nos cœurs ? Et quelle garantie de sûreté que cette vénérable réunion d'évêques, pour la plupart blanchis dans les fatigues de l'apostolat, ayant tous beaucoup étudié, beaucoup expérimenté, beaucoup travaillé et beaucoup souffert ! Nos intérêts spirituels, je dirai même nos intérêts matériels pouvaient-ils être confiés à des mains plus sages, plus prudentes, plus intègres ? Ce que ces évêques décideront, ne sera-ce pas ce qu'il y aura de plus expédient pour le bonheur de l'humanité ?

Et quand nous songeons que nous avons été choisis pour être les contemporains de ces événements grandioses, pour profiter de ces insignes bienfaits, quelle *joie* sera la nôtre ! Voilà plus de trois cents ans que le monde n'a pas joui de cette manifestation de la vie divine dans l'Église.

Et voici que cette grâce nous est donnée ! Quelle invitation il y a là pour que nous nous efforcions de raffermir notre foi, d'assouplir et de perfectionner notre obéissance, d'augmenter notre attachement à la religion !

Que tels soient donc, mes Frères, les sentiments de nos âmes ! Dieu même les excite en nous, et il se réjouit de nous y voir livrés avec un filial abandon. Oui, admirons, espérons, réjouissons-nous ! Remercions Dieu de sa générosité à notre égard, et disons-lui dans toute la sincérité de notre reconnaissance : Grâces vous soient rendues, Seigneur, d'avoir fait éclater devant nous les prodiges de votre bonté, de nous avoir fait en quelque sorte voir de nos yeux et toucher de nos mains l'accomplissement de votre divine promesse : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem seculi !*

II. — LE CONCILE AU POINT DE VUE HUMAIN.

Unde lites et bella in vobis ? Nonne ex concupiscentiis vestris quæ militant in cordibus vestris ? (Jac. IV, 1.)

Exorde. — Mes Frères, quand il s'agit de juger l'Église, ses institutions, sa vie, sa situation actuelle, on est exposé à deux écueils, qu'il est également important d'éviter. Il y a d'abord l'écueil où se cantonnent les rationalistes déclarés. Ils ne veulent voir dans le catholicisme qu'une institution purement humaine, et discutent d'après des données exclusivement naturelles les chances de conservation et de décadence qu'ils trouvent en lui. D'autres, moins rationalistes que sceptiques, se déclarent prêts à accepter le catholicisme, pourvu qu'ils y reconnaissent *en tout*, *partout* et *toujours* le caractère divin ; et comme ils remarquent dans certains membres de l'Église des taches et des défauts, ils se renferment à son égard dans une

neutralité soi-disant impartiale, mais au fond injurieuse et hostile. Or, mes Frères, même parmi les croyants, ces deux opinions extrêmes ne laissent pas de jouir d'un certain crédit. Il est des catholiques qui dans l'appréciation historique de l'Église font la part trop large à l'élément humain. Il en est aussi qui, ne voyant pas éclater partout le divin, ne trouvant pas chez tous les catholiques, chez certains prêtres, certains religieux, certains évêques même, la perfection qu'ils attendaient, se sentent ébranlés et seraient tentés de se demander sérieusement si l'Église est vraiment une institution divine.

A propos du Concile, comme à propos de tout fait important qui regarde l'Église, ces deux opinions erronées ont leurs défenseurs, et malheureusement aussi leurs victimes.

Contre ceux qui ne veulent point voir ou ne voient pas assez dans l'Église l'action surnaturelle, nous avons établi hier le fait divin qui éclate dans le Concile : nous avons montré dans sa convocation, dans ses décisions, dans ses résultats l'intervention manifeste de Dieu ; aujourd'hui, en faveur de ceux qui pourraient se laisser effrayer par le spectacle des faiblesses humaines, nous exposerons dans toute leur nudité ces humiliantes faiblesses, prouvant ainsi qu'il ne les faut pas craindre, mais indiquant également quelles obligations nous impose la connaissance de ces faiblesses.

Or, prenant le Concile au point de vue humain, je trouve qu'il doit nécessairement s'y rencontrer trois misères, inséparables de notre nature : les *appréhensions* humaines, — les *passions* humaines, — les *révoltes* humaines.

I.

Je vous le dirai en commençant le premier point, mes Frères, je me trouve devant un sujet dont l'étendue m'accable et dont la délicatesse m'inquiète. Mais je compte sur votre bienveillance pour me pardonner la rude fran-

chise d'un langage uniquement inspiré par le désir de vous être utile. Et si les circonstances me forcent d'être long dans certains développements afin d'être clair et complet, je tâcherai quant au reste de condenser ma pensée. J'aurai soin de sacrifier la proportion à l'opportunité.

Dès la première annonce du Concile, Mes Frères, les *appréhensions humaines* se sont manifestées ; et plus l'époque de sa réunion est devenue imminente, plus ces appréhensions se sont accentuées et plus elles se sont traduites en actes et surtout en paroles.

Pour voir aussitôt qu'on devait s'attendre à cela, il suffit de se rappeler d'une part que tout concile est destiné à foudroyer l'erreur, et de l'autre que toute erreur, ayant un côté favorable aux désirs de notre nature corrompue, s'infiltre à certaine dose dans les convictions d'un grand nombre de personnes. Dans ce nombre se rangent avant tout les ennemis de la Foi. Puis viennent tous ceux qui, prétextant leur incompétence, déclarent ne s'occuper que d'intérêts terrestres. Enfin, il faut compter aussi les chrétiens sincères qui, sans le savoir, ont laissé se glisser dans leur âme quelques idées malsaines dont ils n'ont pas apprécié la portée.

A. Nous ne dirons rien des adversaires de la religion. Apôtres de l'erreur, il est naturel qu'ils redoutent la manifestation la plus éclatante de la vérité, et qu'ils multiplient leurs efforts pour en effacer le prestige et en détruire l'influence. Leurs cris de rage ne surprennent personne ; ce sont les sifflements de la vipère voyant se lever sur elle l'arme qui doit l'écraser.

B. Nous ne nous arrêterons guère aux prétendus indifférents, bien que ce ne soient plus seulement les individus, mais les gouvernements qu'il faille ranger dans cette catégorie. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que pour les calmer on se soit trop efforcé de leur faire voir qu'ils n'avaient rien à craindre. On semble leur dire qu'ils n'ont rien à craindre, parce que les questions qui causent leurs

appréhensions ne feront pas l'objet des décisions du Concile, parce qu'on respectera leurs alarmes et leurs susceptibilités. Or, on pourrait se tromper, et le désenchantement serait pénible, pour ne rien dire davantage. Il est vrai pourtant que les gouvernements humains n'ont rien à craindre, mais c'est parce que la vérité leur vaudra mieux que l'erreur, quelque tolérante que l'erreur leur paraisse et quelque vaste champ qu'elle promette au développement de leur prospérité matérielle. Ils n'ont rien à craindre, parce que le coup qui pourra les frapper, apportera la guérison en même temps que la blessure. Ils n'ont rien à craindre, parce que l'Église, tout en flétrissant les principes erronés, sait tenir compte des circonstances, et qu'en montrant dans sa splendeur le type de la vérité et de la justice, elle facilite à la bonne volonté l'adhésion aux vrais principes. Aidée dans cette œuvre par la grâce d'en haut, elle rapproche sans révolution et sans violence tous les cœurs sincères de l'idéal qui doit toujours dès cette terre être le but de nos efforts.

C. J'arrive, mes Frères, à la catégorie la plus importante, à celle des catholiques qui, malgré leurs protestations de soumission et de dévouement à l'Église — protestations dont je ne discuterai pas la sincérité, car je voudrais l'admettre pour tous — catholiques, dis-je, qui ne parviennent pas à dissimuler les appréhensions tout humaines dont leurs cœurs sont agités au sujet du Concile. — Or, pour empêcher que ces craintes ne soient pour les autres une pierre de scandale, j'en indiquerai brièvement *la cause*, et je percerai *le voile* dont on les couvre.

La source de ces craintes, mes Frères, je le dirai sans détour, c'est l'inquiétude de l'amour-propre ; — ce qui les propage, c'est l'ignorance ; — le voile dont on les couvre, est celui d'une fausse modération.

Oui, mes Frères, *l'amour-propre* est inquiet. Il l'est toujours à la veille d'une décision doctrinale ; il doit l'être plus que jamais dans les conjonctures où nous nous trouvons.

On veut appartenir à son temps ; on veut mériter les éloges de la prétendue science, de la prétendue politique, du prétendu progrès. Les noms d' « intolérant, » d' « obscurantiste, » de « rétrograde » sonnent mal aux oreilles. On s'est forgé je ne sais quel idéal, commode pour soi-même, pas trop gênant pour les autres, une sorte de république où l'on réalisera en politique comme en religion la liberté, l'égalité, la fraternité. Et quand près du Vatican, dont on a déjà entendu gronder les tonnerres, s'assemblent les pasteurs des peuples autour du suprême pasteur, on a beau raisonner, on a beau dire, on appréhende de voir partir de là de nouveaux anathèmes, sinon plus authentiques du moins plus inévitables que les précédents. De là vient qu'on a peur. On a peur de voir soulever des questions brûlantes, peur de les voir résoudre dans un sens contraire à ses convictions, peur de devoir renoncer à son idéal, peur de paraître humilié aux yeux de la fausse science et de la libre-pensée, peur de devoir modifier ses convictions sociales et sa conduite politique. — Mais vous êtes inconséquents, vous catholiques qui craignez ainsi. Vous proclamez l'infaillibilité du Concile et l'assistance divine qui y préside. Ne craignez donc pas de voir agiter certaines questions et de les voir éclaircir. Quelle que soit la solution, favorable ou défavorable à vos idées, elle sera la seule bonne, la seule juste, la seule convenable, puisqu'elle viendra de Dieu. — C'est égal, nous avons peur. — Ah ! je le vois bien, et je suis forcé de vous le dire : Oui, vous avez peur du Saint-Esprit !

Et non seulement vous avez peur, mais vous exhalez tout haut vos craintes. Non seulement vous avez peur, mais, pour écarter les traits dont vous vous croyez menacés, vous soulevez autour de la chaire pontificale des nuages de poussière. Vous exagérez les difficultés déjà si graves de la situation présente. Quand ces difficultés réclament une solution, vous criez que la solution est impossible. Vous espérez que dans cette confusion de tous

les éléments la foudre ne pourra pas éclater, ou que du moins elle se perdra dans le vide, sans atteindre votre tête. Et puis, pour tout couronner, vous vous irritez contre ceux qui n'ont pas peur, qui demandent une solution et qui se croient à l'abri de la foudre !

Ah ! si du moins vous restiez seuls ! Mais non, vous communiquez aux autres le tremblement nerveux qui vous agite, et, grâce à la crédulité des masses, grâce au *masque de modération* dont vous vous couvrez, vous jetez à votre tour dans les âmes l'incertitude, le trouble et l'effroi.

Certes, mes Frères, la modération est une belle chose, et nul plus que moi ne désire voir régner partout la modération et la paix. Mais les mots sont complaisants de leur nature, et avec un peu d'adresse on leur fait, même en français, dire ce que l'on souhaite. C'est ainsi que ce beau terme « modération » s'emploie souvent alors qu'il faut, pour parler franc, dire orgueil, lâcheté, ignorance.

L'*orgueil* prêche la modération ; mais il la prêche sans la pratiquer. Il relève chez ses adversaires la moindre exagération, le plus petit élan d'enthousiasme, le plus léger mouvement d'impatience, tandis qu'il se permet à lui-même tous les écarts et toutes les intempérances de langage qu'il reproche aux autres.

La *lâcheté* se croit modérée, parce qu'elle n'attaque personne et parce qu'elle se contente de se tenir mollement sur la défensive. Elle n'a garde d'aborder les difficultés de front, et elle pense triompher quand elle ne s'y heurte pas. Elle a l'habitude de prendre les questions par le petit bout ; et, afin de ne point provoquer les récriminations des ennemis, elle laisse volontiers péricliter les intérêts les plus sacrés de ses frères.

Mais c'est l'*ignorance* surtout qui aime à s'affubler du manteau de la modération. Et quand elle dit : Laissons là les questions irritantes, soyons modérés ! on peut traduire ainsi : Pourquoi me forcez-vous à parler de choses que je ne connais pas, sur lesquelles je ne sais que dire ?

Quelle est donc *la véritable modération?* Celle qui sait ce qu'elle dit, qui sait ce qu'elle veut, qui possède la vérité et l'affirme ; celle qui rejette l'erreur et la flétrit, mais dans toute sa conduite n'excède point les limites de la charité ; qui, tout en combattant la malice et démasquant la fausseté, tend aux malheureux égarés et aux aveugles une main secourable. Si vous me demandez où est l'homme modéré par excellence, je vous montrerai Pie IX, Pie IX qui, dans la plénitude de son droit et de sa force divine, sans rien ménager, reste le refuge de tous, même de ceux qu'il a renversés. Et si vous me demandez où se trouve à la tribune ou dans la presse l'homme vraiment modéré, sans ignorance, sans lâcheté, sans orgueil, je vous répondrai avec le Sage : *Quis est hic, et laudabimus eum* (Eccli. xxxi. 9). Mais quand on voudra lapider quelque ardent défenseur de la vérité, quand on lui attribuera tous les maux qui affligent une province, un pays ou l'Église entière, quand on dira qu'il sème la zizanie et fomente la discorde, alors aussi il sera bien permis, je pense, de s'écrier : Que celui qui est sans péché, lui jette la première pierre !

Voilà, je crois, mes Frères, un tableau assez complet des appréhensions humaines au moment de l'ouverture du Concile. Elles nous imposent un devoir impérieux : celui de renouveler notre foi, de bien nous persuader que la parole du Concile, émanée de Dieu même, sera celle de la vérité, et qu'elle nous apportera, malgré nos préjugés et nos répugnances, les seules conditions efficaces de la paix et du bonheur.

II.

Cependant, avant que cette parole retentisse, de rudes épreuves pourraient encore assaillir notre foi. Car, il n'y a pas seulement les appréhensions humaines qui soient en jeu : il y a également *les passions humaines*, qui en de semblables occasions ne manquent presque jamais de se

déchaîner. Nous avons besoin d'être prémunis, afin de n'être ni scandalisés ni entraînés.

Je ne parle point de ces passions ennemies qui, voyant le Concile commencer son œuvre, s'efforceraient d'entraver cette œuvre, en frappant le chef ou en dispersant les ouvriers. Tout est possible, et si le concile de Trente, commencé en 1545 et terminé seulement en 1563, fut plusieurs fois interrompu et déplacé, nous ne devrions pas trop nous alarmer, si le concile du Vatican avait le même sort. Dieu seul connaît l'avenir, et nous devons tenir pour assuré que les desseins de Dieu s'accompliront dans toute leur plénitude. Mais ce qu'il importe d'avoir devant les yeux, c'est que dans ces délibérations conciliaires d'où sortira divinement l'unique vérité, vont se trouver en présence, en même temps que les opinions, toutes les faiblesses des hommes. Oui, *les évêques sont des hommes* et, quelle que soit la majesté de leur caractère, l'onction sacerdotale ne change rien à la fougue des tempéraments ni à l'ardeur des aspirations personnelles. L'infaillibilité n'est point promise à chacun d'eux. La pureté même des intentions n'est point garantie par leur obéissance au Souverain Pontife ou par leur présence au concile.

Il n'y aurait donc point sujet de s'étonner, si dans la vénérable assemblée surgissaient des discussions orageuses, si la défense d'un sentiment national ou individuel était poussée même jusqu'à l'oubli des convenances. Des conciles ont présenté cet affligeant spectacle, et ils n'en ont pas moins sorti leurs divins effets.

Il serait donc possible qu'un évêque, que plusieurs même soutinssent avec obstination une doctrine erronée, qu'ils tombassent eux-mêmes sous les anathèmes du Concile et fussent bannis de son sein. Le cas ne s'est-il pas présenté pour les prélats ariens des premiers siècles, et plus tard pour les partisans de Nestorius, de Macédonius et d'Eutychès ? Il pourrait se faire que des prélats courtisans, mettant plus haut que les intérêts de l'Église leur

ambition et la faveur des monarques, cherchassent par tous les moyens, permis ou illicites, d'enrayer la marche des discussions, dès qu'ils les verraient menacer les prétentions des souverains ou les aspirations des peuples. N'a-t-on pas vu dans l'Église, au sein du clergé, des adulateurs de l'empire et des serviteurs de la démocratie ?

Vous comprenez, mes Frères, qu'en me livrant à ces hypothèses, je me tiens exclusivement sur le terrain de l'histoire rétrospective. Loin de moi la folle pensée de prédire qu'il y aura dans le concile du Vatican de semblables dissentiments, de si déplorables manifestations des passions humaines ! Je ne risquerai aucune prédiction, pas même *en présence de la polémique qui a déjà éclaté* sous nos yeux. Seulement, à propos de cette polémique, je croirais manquer à mon devoir et à l'affection que je vous porte, si je n'exprimais pas ici la douleur dont j'ai été saisi, en voyant quelle attitude prenaient en face de cette polémique une foule de catholiques belges, je veux dire la timidité des uns et la triste ignorance des autres.

Laissons de côté *l'opportunité* d'une définition dogmatique quant à l'infaillibilité personnelle du pape. Certes il est bien permis de la désirer, comme il n'est point défendu d'y voir des inconvénients : l'Esprit-Saint décidera. Mais que des Belges se laissent prendre aux paroles emmiellées d'une sophistique étrangère, qu'ils en viennent à révoquer en doute l'infaillibilité même du pontife de Rome ou tout au moins à ne plus oser affirmer hautement leur croyance en cette matière, voilà ce qui me navre et me désole. Eh quoi ! parce que le vieux gallicanisme se débat dans de suprêmes convulsions, avant de descendre dans la tombe ; parce qu'il est allé ramasser dans l'arsenal des théologiens de Louis XIV les vieilles épées et les flèches rouillées dont les docteurs de Sorbonne frappaient le rocher du Vatican, nous, Belges, nous hésiterions ! Nous nous déclarerions indécis devant des objections mille fois réfutées ! Nous renoncerions à la foi inébranlable de nos ancêtres !

Sachons-le bien : jamais dans notre pays l'opinion gallicane n'a eu droit de cité. Nous irions, de peur de déplaire à quelques valets de plume, nous séparer de l'unanimité de nos évêques et, disons-le hautement, de l'immense majorité de l'épiscopat catholique ! N'oublions point ceci : que le Concile traite la question ou ne la traite pas, qu'il définisse ou ne définisse pas, l'infallibilité pontificale sera ce qu'elle a toujours été, l'objet du respect, de l'obéissance et de l'adhésion sincère de tous les fidèles enfants de l'Église. Si le Concile ne définit pas, on ne devra pas croire sous peine d'être hérétique que le pape est infaillible ; on ne pourra soutenir le contraire, sans faire preuve de témérité et de médiocrité théologique.

J'aime certes beaucoup la grande nation chez laquelle le gallicanisme a pris nom en même temps que naissance. J'admire ses qualités éminentes, son esprit chevaleresque, sa générosité, son courage. Prenons ses mœurs et ses usages, soit ! prenons ses inventions et ses modes, soit encore ! mais ne confondons pas les Français et les gallicans ; et parce que la faconde académique de quelques-uns a inondé l'Europe de ses « considérations, » de ses « lettres, » de ses « avertissements » et de ses « mémoires, » ne laissons pas noyer nos convictions, nos croyances les plus chères ; ne laissons pas emporter par le torrent notre plus beau titre de gloire, celui d'une fidélité inébranlable au siège apostolique !

Mais il est temps de revenir au Concile. Puisque les passions humaines, sans jamais en compromettre l'issue, peuvent néanmoins en diminuer l'influence et tout d'abord retarder ses décisions, il est évident que nous devons tous recourir à celui qui tient dans sa main le cœur des hommes et qui peut, par l'abondance de ses grâces, éclairer leurs ténèbres et calmer leurs intempestives ardeurs. Il nous faut donc prier, beaucoup prier, afin que sur l'assemblée des évêques descende l'Esprit d'amour et de concorde, de paix et de douceur. Il faut prier, afin que les évêques

réunis donnent au monde l'édifiant spectacle, non seulement de l'union dans la foi, mais de l'union dans la charité.

III.

Mais il faut prier aussi, mes Frères, afin que les résistances et *les révoltes humaines* ne viennent pas, trop nombreuses, affliger après le Concile le cœur du père commun et désoler l'âme des catholiques fidèles, heureux de se sentir confirmés dans la foi. Car, mes Frères, il ne faut pas, ici encore, se faire illusion. Oui, ce Concile aura des effets salutaires et peut-être même des effets merveilleux et inespérés. Il éclairera beaucoup d'esprits qu'il trouvera enfoncés dans les ténèbres de l'erreur, et il subjuguera bien des cœurs rebelles ; mais il serait insensé d'attendre de lui l'unité, la pacification universelle.

En présence d'une définition de foi ou d'un anathème, on remarque toujours trois classes de chrétiens : *les sincères*, *les politiques* et *les insoumis*. — Les premiers acceptent dans toute sa plénitude la décision souveraine ; ils l'accueillent comme venant de Dieu. Qu'elle confirme les opinions qu'ils s'étaient formées ou qu'elle renverse leurs prétentions, qu'elle justifie leurs appréhensions ou qu'elle dissipe les illusions qu'ils avaient nourries, n'importe ! ils la reçoivent avec la même soumission, le même respect et je dirai : avec la même joie. Pour eux, cette décision est une lumière, une force, et par là même un bienfait. Aussi en retireront-ils les plus précieux avantages.

Les *politiques* n'ont pas dans leur conduite la même simplicité. Si je parle ainsi, ce n'est pas que je suppose chez tous cette façon d'agir détournée et hypocrite qui exclut la sincérité ; mais en fait, soit calcul soit illusion, ils se rencontrent tous dans les mêmes manœuvres. Au premier moment, frappés du coup qu'ils aimaient à croire encore bien éloigné de leurs têtes, ils demeurent stupéfaits ; cependant, comme ils ont toujours protesté d'avance

de leur profonde subordination à l'autorité divine et de leur inaltérable attachement à l'Église, ils ne démentent pas entièrement ces magnifiques promesses. Ils s'inclinent, et semblent adorer en silence la main qui vient de les atteindre. Mais lorsque le tonnerre a cessé de gronder, regardez-les et vous les verrez se relever tout doucement. Étonnés et heureux de n'avoir pas été anéantis, ils se demanderont bientôt si c'est bien vers eux que se dirigeaient les foudres, si ce n'est point par erreur qu'ils se sont crus blessés. Enfin, de raisonnement en raisonnement, ils en viennent à se persuader qu'ils peuvent demeurer dans la sécurité la plus complète quant à la doctrine condamnée, qu'ils ont tout au plus à modifier dans leurs thèses quelques inexactitudes d'expression, à corriger quelques erreurs de détail. Après cela, on les entend, habiles à faire parade de leur soumission à l'Église et soutenus par la confiance qu'ils ont en eux-mêmes, traiter d'exagérés ceux qui prennent les choses au pied de la lettre et ne possèdent pas l'art des interprétations bénignes. Et c'est un bonheur, s'ils ne recommencent pas avec une ardeur nouvelle la propagande de leurs systèmes, désormais inattaquables.

La troisième catégorie est plus franche. Voyant que l'Église n'accepte point ses opinions, elle se proclame ouvertement l'ennemie de l'Église. Désormais, séparée d'une autorité qu'elle ne veut pas reconnaître, elle lui déclare la guerre et s'efforce de la renverser.

Attendons-nous donc, mes Frères, à trouver ces trois catégories en présence, à l'issue du Concile. Ah ! puissions-nous tous appartenir à la première ! Puissions-nous adhérer, non seulement de bouche, mais surtout de cœur, à tous les enseignements de l'auguste assemblée ! Mais pour qu'il en soit ainsi, nous devons, au moyen de la prière, dont nous avons déjà parlé, joindre l'exercice de l'humilité et de la défiance de nous-mêmes. Ayons donc grand soin, en présence de cette autorité suprême qui va

prononcer, de nous garder contre toute idée préconçue, contre tout jugement obstiné. Suspendons les arrêts de notre raison, pour dire à Dieu, dont la véracité nous parlera par l'organe du Concile : Seigneur, instruisez-nous. Nous sommes prêts à vous écouter, car vous avez tous les secrets de la vie éternelle.

Péroraison. — Réunissons maintenant, mes Frères, les deux éléments dont nous nous sommes entretenus : l'*élément divin* et l'*élément humain*, afin de nous faire du Concile une idée adéquate. La parole de Pie IX convoque le Concile en plein XIX^e^ siècle, et cette convocation nous montre dans le pontife l'inspiration divine. Mais l'annonce du Concile jette dans un certain nombre d'esprits le trouble et la crainte : ce sont là des appréhensions tout humaines. Le Concile s'assemble ; il se compose des prélats différents de nationalité, de mœurs, d'âge, de caractère. Tous apportent au Concile leurs passions, les passions de l'homme. Cependant, du choc de ces passions jaillira la lumière ; ou plutôt, malgré l'influence des passions, l'Esprit-Saint fera sortir de ces discussions des décisions infaillibles. Portés jusqu'aux extrémités du monde, les décrets du Concile auront de grands et de magnifiques résultats, des résultats vraiment divins. Ils seront la preuve de la vitalité, de l'unité, de la mission de l'Église. On aura néanmoins à déplorer les résistances, les subterfuges, les défections humaines.

A nous donc, mes Frères, d'admirer, de nous réjouir, d'espérer en présence de l'œuvre de Dieu. A nous de nous préparer par la foi, la prière et l'humilité à en cueillir abondamment les fruits, des fruits de salut, de lumière et de force, de paix et de bonheur !

III. — L'IMMACULÉE CONCEPTION ET LE CONCILE ŒCUMÉNIQUE.

Signum magnum apparuit in cœlo : Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim. Un signe éclatant a paru dans les cieux : une femme revêtue du soleil, tenant la lune sous les pieds et portant sur la tête une couronne de douze étoiles.

(Apoc. XII, 1.)

Exorde. — Le 8 décembre 1854, Pie IX, en présence d'une multitude d'évêques accourus de toutes les contrées du monde, proclamait dans la Basilique de Saint-Pierre, au Vatican, le dogme de l'Immaculée Conception de Marie. Le 8 décembre 1869, aujourd'hui donc, le même Pontife dans cette même basilique vaticane ouvre le 19e Concile œcuménique. Inutile, mes Frères, d'appeler votre attention sur ce rapprochement des dates et des circonstances. Il parle assez haut de lui-même, et le pasteur suprême en choisissant cet anniversaire de la proclamation du dogme pour réunir en concile tous ses frères dans l'épiscopat, qui représentent autour de lui tous ses enfants dans la foi, met clairement sous la protection de Marie les pasteurs et le troupeau. Il demande à la Vierge sans tache de présider en quelque sorte l'assemblée générale de l'Église.

Mais n'y a-t-il pas entre ces deux grands événements des rapports plus intimes ? La proclamation du dogme n'est-elle pas liée d'une façon plus étroite au concile œcuménique ? Le Concile ne se rattache-t-il point dans les vues de la Providence à cet acte solennel qui l'a précédé de quinze ans ? Nous croyons, mes Frères, pouvoir l'affirmer sans témérité. Les décrets de Dieu sont impénétrables ; toutefois lui-même nous en laisse de

temps à autre apercevoir les motifs d'une manière si claire, que ce serait être trop indifférent que de ne pas examiner ceux-ci, afin d'y puiser la confirmation de notre foi et le renouvellement de notre confiance.

Rapprochons donc ces deux événements capitaux de l'histoire de l'Église : la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception et la réunion du dix-neuvième Concile œcuménique ; et, après avoir examiné *quelles lumières nous donne sur le Concile* la proclamation du dogme, — voyons *comment le Concile semble destiné à compléter* l'œuvre si glorieusement entreprise par Pie IX dans cette proclamation.

I.

Je trouve, mes Frères, que la proclamation du dogme de la Conception Immaculée de Marie jette sur le concile œcuménique du Vatican *une triple lumière*. Elle nous édifie sur son *opportunité ;* — elle nous éclaire sur ses *travaux ;* — elle nous rassure sur ses *résultats*.

A. Mes Frères, quand je parle de l'*opportunité du Concile*, loin de moi de formuler un jugement isolé, indépendant de l'arrêt porté par le Saint-Siège en lançant la bulle de convocation. Loin de moi de supposer l'Église menacée de dissolution, la constitution de l'Église ébranlée. Loin de moi d'applaudir à la résurrection de l'élément délibératif, aristocratique ou même démocratique dans le gouvernement du monde chrétien. Laissons ces rêveries aux théologiens et aux canonistes formés à l'école du progrès gallican. J'ai hâte de le dire : c'est le Souverain Pontife seul qui juge de l'opportunité qu'il peut y avoir de convoquer de semblables assemblées, et il prononce dans la plénitude de son droit et de son pouvoir. Mais après qu'il a prononcé, nous pouvons applaudir à la sagesse de sa décision, et à l'inspiration surnaturelle qui le guide. Or, prenant les choses au point de vue des intérêts catholiques, deux conditions semblent requises pour

l'opportunité d'un concile : des *erreurs* assez graves, des circonstances assez difficiles pour que l'appel au concours simultané et plénier de l'épiscopat paraisse justifié et que l'on ait la perspective d'une éclatante *manifestation de l'unité de l'Église*, de sa force et de son autorité.

A ce point de vue, comment pourrait-on ne pas reconnaître dans la proclamation du dogme le signe avant-coureur du Concile ? Déjà en 1854 un déluge d'erreurs inonde l'Europe ; elles ne tendent à rien moins qu'à saper par la base l'édifice de la foi. La révélation et toutes les premières vérités qui s'appuient sur elle, sont attaquées. Pie IX érige en dogme de foi l'Immaculée Conception de Marie. En proclamant ce fait uniquement basé sur la parole divine, il affirme hautement la révélation, la création, la chute, la rédemption et tous les grands principes qui s'y rattachent. A la parole du pontife, l'univers catholique applaudit ; mais dans le camp des ennemis de la foi éclate une recrudescence de rage. On va plus loin que jamais : on nie la base même de la certitude ; on dénature la constitution même de l'homme. N'est-ce pas le moment de faire briller une lumière plus vive, de montrer la vérité, non plus seulement dans la parole d'un pontife et la soumission des chrétiens fidèles, mais dans les enseignements collectifs de ce qu'il y a de plus illustre et de plus vénérable au monde.

D'autre part, puisque pour captiver les hommes de notre temps il faut des spectacles qui frappent les yeux, n'est-ce pas le moment de montrer dans toute sa splendeur l'unité de l'Église ? Quelle garantie n'offre pas de cette majestueuse unité l'unanime respect des évêques de la catholicité pour le successeur de Pierre, leur empressement à promulguer un acte pontifical auquel ils n'avaient concouru qu'à titre de conseillers et de témoins ? Sans doute, même avec un épiscopat divisé, peu soumis, le concile peut se tenir, et ses décrets sanctionnés par le pape sont infaillibles ; mais, pour frapper les yeux de l'incrédulité,

qui ne voit l'immense avantage d'une unité plus compacte, d'un accord plus complet des esprits et des cœurs ? La cérémonie du 8 décembre 1854 a donc été comme le prélude de celle qui a lieu aujourd'hui ; et, dans les desseins de la Providence, les évêques, quittant Rome après la définition dogmatique, traçaient le canal par lequel eux ou leurs successeurs devaient refluer vers le Vatican.

B. Et maintenant que les voilà encore une fois réunis, le souvenir de la proclamation du dogme nous éclaire sur leurs *travaux*. — Ces travaux, mes Frères, sont de différents genres ; mais sans contredit le plus important consiste à condamner l'erreur et à fixer ainsi sur des points déterminés la croyance des fidèles. Ces deux objets sont intimement connexes : par là même qu'une proposition est déclarée dogme de foi, sa contradictoire est frappée d'anathème ; et quand la note d'hérésie est infligée à une opinion, la vérité que celle-ci voulait renverser est par le fait même affirmée par l'Église comme vérité révélée. L'Église n'invente pas de nouveaux dogmes : elle ne fait que constater que tel ou tel point a été consigné par Dieu lui-même dans le dépôt des Écritures et de la Tradition. Ainsi ont fait tous les pontifes et tous les conciles ; ainsi a fait Pie IX, ainsi le fera le Concile du Vatican.

Afin de comprendre ceci, il importe de savoir ce qui a eu lieu pour plusieurs dogmes chrétiens, et en particulier pour celui de la Conception Immaculée de Marie. Plusieurs de ces dogmes, avant d'être imposés à toute l'Église comme des vérités de foi catholique et sous peine d'hérésie, passent par trois périodes, que j'appellerai, en me plaçant du côté de l'ensemble des fidèles, période d'*enveloppement*, — période de *discussion*, — et période de *prépondérance*.

Pendant la période d'*enveloppement*, la vérité, bien que contenue dans la Révélation, n'est point objet d'une attention spéciale. Quelques docteurs la découvrent,

quelques autres la soupçonnent, voilà tout. Elle est crue par l'Église, parce que l'Église sans discuter croit tout ce que Dieu a révélé. Tel fut le dogme de l'Immaculée Conception jusqu'au XII^e siècle : non pas que les témoignages avant ce siècle fassent défaut, car au contraire ils sont nombreux en sa faveur, remarquez-le bien ; mais parce que la controverse à son sujet ne se produisit pas.

Vient ensuite la seconde période : celle où la *discussion* surgit. Tous les esprits catholiques sont également prêts à adhérer à la vérité révélée : mais les avis sont partagés relativement au fait de cette révélation, et, ne regardant pas ce fait comme suffisamment établi, quelques savants, conduits par des vues humaines, à leur insu bien souvent, nient la vérité elle-même. Quelle est la croyance commune de l'Église ? Dieu qui embrasse le monde d'un coup d'œil, la connaît et la voit ; les hommes discutent. Ainsi, de XII^e au XIV^e siècle l'Immaculée Conception compte des défenseurs et des adversaires ; mais, par suite de l'assistance que Dieu donne à son Église, la croyance conforme à la révélation s'accentue de plus en plus, et le siège romain, sans prononcer un arrêt définitif, montre suffisamment ses tendances, en tolérant une fête spéciale et en condamnant comme téméraires des ouvrages où le fait est trop violemment attaqué.

C'est ainsi qu'est inaugurée la troisième période, la *période de prépondérance*. Dès lors la vérité n'est plus enveloppée dans les monuments de la Révélation, comme dans les langes de l'enfance ; dès lors il n'y a plus entre les défenseurs et les adversaires un certain équilibre : l'équilibre est rompu, une seule opinion domine, et c'est l'opinion conforme à la réalité de la Révélation. Alors on voit le Saint-Siège intervenir d'une manière plus expresse ou, s'il s'abstient encore, il montre de plus en plus clairement de quel côté il incline. Ainsi, dans la cause de l'Immaculée Conception, Sixte IV condamne le livre de Vincent Bandelli ; Paul V défend de soutenir en public l'opinion

contraire au privilège de Marie. Grégoire XV défend de la soutenir, même en particulier, et Alexandre VII donne déjà une confirmation indirecte du dogme. Il en condamne les adversaires et défend seulement qu'on les traite d'hérétiques.

Voilà, mes Frères, comment pour beaucoup de points se développe et s'affermit la doctrine de l'Église, jusqu'au moment déterminé par la Providence où un arrêt solennel et infaillible proclame le dogme et l'impose à la croyance de l'Église universelle. Et voilà également comment procédera le concile du Vatican. S'il fulmine des anathèmes, ce sera contre les adversaires de vérités toujours admises dans le monde chrétien. S'il érige en dogme ces vérités, c'est qu'elles seront contenues dans le dépôt de la Révélation et acceptées par l'Église universelle, c'est-à-dire par la partie saine et orthodoxe des membres qui la composent.

C. Mais dans cette tâche ardue, les Pères du concile sont soutenus et guidés par une intervention toute spéciale de l'Esprit-Saint. Et, je le dis avec confiance, la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception garantit à leurs travaux un *succès* plus assuré, des bénédictions plus abondantes encore. Non, Marie immaculée n'oubliera pas que ce Pie IX qui a convoqué le concile du Vatican, a attaché à son diadème son plus brillant fleuron. Elle n'oubliera pas que beaucoup de ces évêques ont dans cette même basilique acclamé son glorieux privilège ; qu'un plus grand nombre encore ont contribué par leurs vœux et leurs prières à hâter l'heureuse époque de cette manifestation de la foi catholique ; que tous enfin en ont reçu les instruments authentiques avec respect et amour. Marie, si je pouvais parler ainsi, a contracté une dette envers les représentants de l'Église ; quand pourrait-elle mieux la payer que dans la circonstance à la fois difficile et solennelle où nous nous trouvons ? Nous pouvons donc beaucoup espérer de la toute-puissante intercession de

Marie : pour les Pères du concile beaucoup de lumières, de force, de douceur, d'union, de charité ; pour tous les fidèles beaucoup de soumission, de docilité, de courage ; pour l'Église tout entière une auréole splendide d'honneur et de gloire.

C'est ainsi que la proclamation du dogme aura préparé le concile du Vatican.

II.

Et, à son tour, le concile du Vatican complétera l'œuvre commencée par la proclamation du dogme. Car ce concile *rehaussera la splendeur de l'autorité* qui a proclamé le dogme ; — *il établira plus solidement que jamais les vérités que ce dogme contient ;* — il préparera l'univers à *recevoir les bienfaits que la proclamation du dogme faisait attendre.*

A. Oui, mes Frères, le Concile œcuménique doit *rendre un éclatant hommage à l'autorité pontificale*, à cette même autorité qui, dans son infaillibilité personnelle, a défini le dogme de la Conception immaculée. — Déjà, je vous le montrais dernièrement, elle est magnifique cette obéissance de tous les évêques du monde accourant sur un ordre de l'évêque de Rome, et venant lui offrir le concours de leurs lumières et de leur dévouement. Il y a là une preuve péremptoire qui montre la primauté du siège de Pierre reconnue sans conteste possible par toutes les Églises chrétiennes ; il y a là un appui assuré pour le successeur du prince des apôtres.

Mais, n'en doutons pas, il y aura d'autres hommages rendus par le Concile au pontife suprême. Des esprits irrésolus, aussi faibles en théologie que timides en politique, s'imaginent que le concile du Vatican va soumettre à révision certains actes de Pie IX. Ils voient dans l'auguste assemblée une sorte de cour suprême devant décider en dernier ressort des causes jugées par le pape en première instance. Que ceux-là tâchent de se détromper au plus vite, afin que leur désappointement ne soit point par trop amer ! Ou le Concile ne touchera pas les questions déjà

tranchées par Pie IX, et ces questions demeureront résolues, ou, s'il les touche, ce sera pour donner par son adhésion répétée une force plus imposante aux arrêts du pontife. S'il discute ces questions, ce sera pour les élucider dans le sens du père commun des fidèles ; et si quelque divergence existait entre le chef et certains membres de l'épiscopat, on ne verra point les évêques reprocher au pape d'avoir énoncé sa pensée en termes exagérés, mais le pape se plaindra aux évêques de l'avoir atténuée, tronquée, rendue méconnaissable. On entendra le pape avec l'épiscopat parler si clair et si haut, qu'il n'y aura plus que les sourds volontaires qui ne comprendront pas.

Le Concile ira-t-il plus loin ? Fera-t-il de l'infaillibilité du pape l'objet d'une définition dogmatique ? Nous ne le savons pas ; mais y aurait-il lieu de s'étonner, si Marie réservait cette consolation au pontife qui a fait de son infaillibilité un si magnifique hommage à la Reine du ciel ? Car, mes Frères, il est bon de le répéter : l'infaillibilité pontificale est une question vidée, ce que les théologiens appellent une « question définissable. » Des trois périodes dont je vous entretenais tout à l'heure, elle a triomphalement traversé les deux premières : la période d'enveloppement et la période de discussion. Elle domine maintenant d'une façon incontestée. Les derniers héritiers de l'école gallicane forment dans le monde théologique une imperceptible minorité ; et si ces ennemis de « l'intervention laïque » n'avaient pas eu recours aux oreilles séculières et par là même incompétentes, pour faire apprécier leurs arguments, ils eussent trouvé chez les vrais théologiens le silence du dédain. Ce sont leurs bruyantes déclamations qui ont contraint ceux-ci d'intervenir, afin de prévenir des scandales.

Certains catholiques, mal inspirés, et s'imaginant qu'une définition en cette matière serait pour le moment inopportune, ont ressuscité les arguments du gallicanisme déjà pourfendus par le glaive de la science. Ils ont — pour ne rien

dire de plus — singulièrement compté sur les forces réunies de la sophistique et de la littérature, en même temps que sur la bienveillante ignorance de la multitude.

Donc, quoi qu'il arrive, que le Concile définisse ou ne définisse point, le Concile rendra hommage à l'autorité pontificale. Et cet hommage sera complet, lorsque, terminant leurs travaux, les Pères du Concile demanderont humblement au Pontife romain de confirmer leurs décrets, reconnaissant ainsi qu'il est le chef de toutes les Églises, et qu'ils ne tiennent que de leur communion avec lui leur autorité particulière et leur infaillibilité collective.

B. Mais si le Concile rehausse ainsi l'autorité pontificale, *il continuera* à un autre point de vue *une des grandes œuvres* de cette même autorité. — Ainsi que nous l'avons dit, mes Frères, le dogme de l'Immaculée Conception est un dogme qu'on pourrait nommer complexe, car il tient par différents côtés à toutes les vérités fondamentales du christianisme. Il suppose l'élévation de l'homme à l'ordre surnaturel ; il implique le péché originel, la rédemption de l'homme par l'incarnation du Verbe et la maternité divine de Marie. Tous ces dogmes sont définis ; ils ont été attaqués, et leurs ennemis ont été plus d'une fois foudroyés. Mais de nos jours, tout l'ordre surnaturel est révoqué en doute. Il importe de faire voir au monde que, malgré les soi-disant progrès du XIX^e^ siècle, la religion chrétienne est, dans ses détails comme dans son ensemble, pour les sociétés comme pour les individus, l'unique gage de certitude complète et de véritable bonheur. Quand le pape parle, libre à l'incrédulité de mépriser la parole du vieillard du Vatican ; mais lorsque des centaines d'évêques, accompagnés des sommités de la science théologique, lorsqu'une telle assemblée de penseurs que je ne craindrai pas d'appeler unique au monde, formule les mêmes croyances, les expose dans leur clarté, et les présente dans un enseignement où chaque terme a été pesé et qui devient l'expression d'une conviction universelle, certes il

faut être bien infatué de sa personne et de sa science pour les placer au-dessus d'un concile d'évêques et des connaissances qu'ils possèdent. On verra donc le Concile, par l'exposé de sa doctrine, par ses décisions et ses anathèmes, fournir à tout homme sincère le moyen de contrôler ses propres idées, d'éclaircir ses doutes et de distinguer la vérité. Or, la vérité est une, et des premiers principes les esprits convaincus et désormais dociles seront conduits de conclusion en conclusion à reconnaître l'ensemble du Symbole catholique et à présenter leurs hommages devant le trône de Marie, de la Vierge conçue sans péché.

C. Ajoutons-le, mes Frères, car c'est bien l'objet de nos espérances, le Concile peut être dans les desseins de Dieu le moyen de faire descendre sur la terre *les bénédictions abondantes, attendues* déjà quand le dogme de l'Immaculée Conception a été proclamé. Pie IX disait : *Nous attendons avec la plus ferme espérance et la confiance la plus entière que par la puissance de la bienheureuse Vierge Marie, l'Église, notre sainte mère, délivrée de toutes les difficultés et victorieuse de toutes les erreurs, fleurira dans l'univers entier et ramènera à la voie de la vérité toutes les âmes qui s'égarent, de sorte qu'il n'y aura plus qu'un seul troupeau sous la conduite de l'unique pasteur.* Mes Frères, quand le Souverain Pontife parlait ainsi, n'exprimait-il qu'un simple souhait ? Telle n'a pas été la persuasion des fidèles. Mais où sont-ils donc les bienfaits que ces paroles faisaient présager ? Où est donc le triomphe de la vérité, de la charité et de l'unité ? Dieu a bien souvent fait des promesses ; mais la malice des hommes a bien souvent aussi arrêté ou du moins retardé la réalisation des promesses divines. Pourquoi n'en serait-il pas encore ainsi ? Il n'y a pas moyen de nier que jamais peut-être l'Enfer ne s'est déchaîné avec plus de furie, jamais les satellites de l'Enfer ne se sont montrés plus soumis aux ordres de leur chef. Hélas ! combien de fidèles pactisent avec les ennemis de

leur foi, craignent de leur déplaire, mendient leur approbation et leur faveur ! Le Concile, en leur ouvrant les yeux sur leurs égarements, ne va-t-il pas les faire sortir de leur coupable indifférence ? Ne va-t-il pas réveiller leur courage, en leur montrant l'impossibilité de cette conciliation imaginaire entre la vérité et l'erreur, entre le Christ et Bélial ? Et quand les enfants de l'Église sauront ce qu'ils veulent et parleront de ce qu'ils savent, l'éclat de la vérité ne frappera-t-il pas nos adversaires eux-mêmes ? Ceux parmi ces derniers qui sont de bonne foi — et il y en a un grand nombre — n'iront-ils pas demander au centre de l'unité catholique la fin de leurs incertitudes et le repos de leur conscience ? Et alors Dieu lui-même, réconcilié avec la terre, ne la comblera-t-il pas de ses plus insignes faveurs ? Voilà ce que nous pouvons attendre des effets que produiront dans les âmes les décrets du Concile.

Péroraison. — Il me semble apercevoir dans le lointain, par delà les montagnes et les mers, une radieuse vision. Sous la vaste coupole de Saint-Pierre sont réunis les pasteurs de nos âmes et au milieu d'eux le pasteur des pasteurs, le Vicaire de Jésus-Christ. Et dans les airs, au-dessus du Vatican, plane cette figure mystérieuse décrite dans l'Apocalypse : *Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim.* Cette femme, vous la connaissez ; c'est la vierge Marie. Elle est revêtue du soleil de justice et de vérité ; elle foule aux pieds la lune, symbole de l'inconstance ; elle porte un diadème de douze étoiles, lesquelles représentent les douze tribus d'Israël et les douze apôtres du Christ. Ah ! qu'elle est bien à sa place au-dessus de cette auguste assemblée composée des successeurs des apôtres qui représentent là toutes les tribus du nouvel Israël ! Assemblée éclairée par les rayons de l'éternelle vérité, destinée à dissiper les ombres de l'erreur, à mettre fin aux fluctuations incessantes de la doctrine, plus rapides dans leurs folles transformations que la succession des phases dans l'astre de la nuit.

Voyez, mes Frères, comme la Vierge bénie couvre de sa protection le vénérable concile du Vatican ! Comme elle se souvient de la proclamation solennelle de son plus glorieux privilège accomplie il y a quinze ans dans cette même enceinte ! Elle bénit ce Concile dont elle nous a montré l'opportunité, indiqué les travaux, garanti les succès.

Puisse ce Concile, sous les auspices de la Reine des cieux, rendre d'éclatants hommages à l'autorité suprême du Vicaire de Jésus-Christ, achever l'œuvre commencée par le bien-aimé pontife et ouvrir pour le monde une ère de paix, d'union et de vraie félicité ! Puisse enfin se réaliser ce touchant souhait du magnanime Pie IX : « L'Église triomphera, et il n'y aura plus qu'un seul troupeau sous la houlette de l'unique pasteur ! »

APPENDICE

DIFFÉRENTS SERMONS DE CIRCONSTANCE

APPENDICE

DIFFÉRENTS SERMONS DE CIRCONSTANCE.

1. — RENOUVELLEMENT DES VŒUX DU BAPTÊME.

Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ. Je l'ai juré ; c'est ma ferme résolution ; je garderai les prescriptions de votre justice. (Ps. CXVIII, 106.)

Que se passait-il, il y a quelques années ? Un enfant venait de naître : on le portait à l'église et là on posait au parrain et à la marraine cette question : « Que désirez-vous ? » — « Le baptême, » fut la réponse. — « Renoncez-vous à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ? » — « J'y renonce, » dirent-ils. A partir de ce moment l'enfant baptisé devenait enfant de Dieu, et, si la mort l'enlevait avant l'usage de la raison, le ciel était son héritage. Mais il a grandi. Il va entrer dans la carrière du monde. Dieu veut des serviteurs libres, et voici qu'au nom de la Sainte Église, ou nom de Dieu lui-même, on demande aujourd'hui à cet enfant de ratifier ce que ses répondants ont promis en son nom... Oui, je viens vous demander *votre serment de fidélité* à Dieu — et vous montrer *les conséquences* de votre détermination.

Ier Point.

A. Depuis le commencement du monde deux ennemis se disputent les âmes : Satan, qui veut les perdre, et Jésus-Christ, qui est venu les sauver... Cette lutte se reproduit dans toute vie humaine... Il s'agit donc pour vous aussi, mes enfants, de décider si vous appartiendrez à Jésus-Christ ou à Satan.

B. Pour faire ce choix judicieusement, il faut connaître les *œuvres de Satan* et les opposer à celles de Jésus-Christ.

a) Œuvres de Satan : ce sont tous les péchés. — Jetez un coup d'œil sur le monde, voyez-y la corruption, l'impiété, les injustices, les violences, le sensualisme, la fausseté, l'hypocrisie... Tout cela caractérise le règne de Satan.

b) Œuvres de Jésus-Christ : ce sont toutes les vertus individuelles, domestiques, sociales et publiques... — Il faut choisir entre les deux. Le choix ne peut être douteux...

Mais si nous voulons faire les œuvres de Jésus-Christ, et renoncer *aux œuvres* de Satan, il nous faut aussi renoncer *aux pompes* de Satan.

C. Les *pompes* de Satan, c'est l'appareil dont il s'entoure pour se cacher et pour séduire les imprudents. Pour réussir, il spécule spécialement

a) Sur notre sensualité, et les pompes de Satan sont tout juste les jouissances qui flattent la sensualité... Les plaisirs sensuels, les affections du cœur, tout ce qui amollit, énerve, paralyse...

b) Il spécule sur notre amour-propre. Et les pompes de Satan sont également certains principes qui flattent l'amour-propre. Ici nous rencontrons la confiance en soi-même, l'orgueil, la vanité, l'esprit de liberté, d'indépendance, la manie de tout voir et de tout juger par soi-même... etc., etc.

IIe Point.

Pour mieux comprendre le choix que nous allons faire, il faut en apprécier les *conséquences*.

A. Si nous voulons renoncer aux pompes du démon, nous devons franchement nous ranger sous l'étendard de Jésus-Christ.

a) Or, aux séductions de la sensualité, Jésus-Christ oppose le détachement des richesses, la mortification, le désintéressement.

b) Aux séductions de l'amour-propre, il oppose l'humilité, la soumission, la foi, la docilité, etc.

B. Si cette perspective nous effraie, disons-nous bien, pour nous animer, qu'en nous laissant séduire par les pompes du démon :

a) Nous n'aurons jamais la vraie vertu ; et nous ne serons jamais de sérieux défenseurs de la Sainte Église...

b) Nous n'aurons jamais le vrai bonheur sur la terre, parce que jamais nous ne pourrons nous rendre le témoignage d'appartenir tout entiers à Jésus-Christ et de n'avoir rien à craindre de la part de Dieu.

c) Nous compromettrons gravement notre éternité, puisqu'un seul péché mortel peut nous enlever l'éternité bienheureuse et que nous jouerons toujours avec la tentation...

C. Au contraire, si nous nous attachons à Jésus-Christ complètement et de tout cœur, nous trouverons tout en lui, puisqu'il est l'unique voie qui conduit à la vie.

Péroraison. — Si vous demandez maintenant, mes enfants, à quels objets déterminés vous devez renoncer pour abandonner le démon, ses pompes et ses œuvres, je vous dirai : Rappelez-vous la confession que vous avez faite ces jours-ci avant de vous approcher pour la première fois de la Table sainte. Vous saurez alors quelles sont pour vous les tentations les plus redoutables... Vous avez promis à votre confesseur et au bon Dieu de prendre tous les moyens les plus sûrs pour les vaincre. Renouvelez cette promesse ; et à mesure que vous avancerez dans la vie, et que vous connaîtrez d'autres tentations dangereuses pour vous, d'autres difficultés, surmontez-les avec le même courage. — C'est ainsi que vous continuerez jusqu'à la mort et que vous assurerez votre triomphe final, qui vous fera entrer dans le royaume céleste de Notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

2. — PRÉPARATION D'UNE FÊTE.

Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini ; rectas facite semitas ejus. (Marc. I, 3.)

Exorde. — Quand pourrions-nous mieux qu'aujourd'hui nous appliquer ces paroles du saint Précurseur ? Oui, à nous aussi, à l'occasion de la fête que nous allons célébrer, il est dit : « Préparez la voie du Seigneur ; rendez droits les sentiers par où il doit passer. Toute montagne et toute colline sera abaissée. » Que signifient ces paroles, sinon que nous devons examiner notre conscience, afin d'écarter tout ce qui peut mettre obstacle à la venue de Jésus-Christ dans nos âmes.

Ces obstacles, d'après la parole de l'apôtre saint Jean (I Jo. II, 16), se résument dans la concupiscence des yeux, — la concupiscence de la chair, — et l'orgueil de la vie. Voyons *ce qui pourrait déplaire en nous* au divin Sauveur à ce triple point de vue.

I. — Concupiscence des yeux.

A. La visite de Dieu doit nous apporter les richesses du ciel et de l'éternité : mais si notre cœur est attaché aux biens de ce monde, il n'est pas apte à recevoir les biens du ciel. Il faut donc choisir... Mais qui de nous pourrait raisonnablement hésiter dans ce choix ? Quelle valeur ont les biens de cette terre ? Ne sont-ils pas éphémères, périssables ? *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ?* (Matth. XVI, 26.) *Facite vobis sacculos qui non veterascunt, thesaurum non deficientem in cœlis* (Luc. XII, 33)...

B. Et pourtant, qui sait si nous ne sommes pas attachés aux biens de la terre en dépit de la loi de Dieu ? Examinons.

Ne possédons-nous rien injustement ?

Ne désirons-nous rien contrairement à la loi de Dieu ?

Ne sommes-nous pas avares... durs envers les pauvres ?

Comme préparation à cette fête, pratiquons quelques

bonnes œuvres... Faisons l'aumône... Si nous avons à réparer quelque injustice, faisons-le sans retard... Si Dieu nous a placés dans une condition inférieure, résignons-nous entièrement à sa sainte volonté... — Ayant de la sorte écarté le premier obstacle qui pourrait s'opposer à la venue du Sauveur dans nos âmes, nous pourrons plus facilement triompher des autres.

II. — Concupiscence de la chair.

La concupiscence de la chair est un obstacle d'autant plus redoutable que nous la portons partout avec nous-mêmes. Il est surtout deux péchés qui viennent de cette concupiscence : l'*intempérance* et l'*impudicité*. On pourrait y joindre la *paresse*.

a) Sous le nom d'*intempérance* je comprends l'excès dans le manger, mais aussi l'excès dans le boire... Combien ces péchés sont opposés à l'esprit de Dieu !

b) Quand je nomme l'*impudicité*, je ne veux pas seulement désigner ces péchés abominables dont nous avons tous horreur, mais encore ces légèretés qui constituent déjà le danger du péché ou du moins scandalisent le prochain et le portent au péché...

c) Nous ne pouvons oublier la *paresse*, si bien nommée « l'oreiller du diable, » et qu'accompagnent souvent tant d'autres péchés... La paresse dans le service de Dieu s'appelle *tiédeur*, et elle fait que nous devenons pour Dieu un objet de dégoût... Ah ! mes Frères, si vous constatez en vous ce triste mal, profitez de l'approche de la fête que nous allons célébrer, pour vous en corriger définitivement...

III. — Orgueil de la vie.

Enfin, il est un troisième obstacle que nous devons tenir loin de nous, si nous voulons attirer sur nous le regard bienveillant de Dieu. Rien ne lui déplaît comme l'orgueil... Il faut donc que, selon l'expression de l'Évangile, « toute montagne et toute colline soit abaissée. »

Or, l'orgueil se manifeste dans toute notre conduite.

a) Nous montrons de l'orgueil envers Dieu, lorsque nous osons nous plaindre des épreuves qu'il nous envoie... lorsque nous trouvons à redire aux vérités de la religion... lorsque, chose plus horrible encore, nous osons proférer des paroles blasphématoires...

b) Nous montrons de l'orgueil vis-à-vis de nos supérieurs, en leur désobéissant, en critiquant leurs ordres, etc.

c) Nous faisons sentir notre orgueil à nos égaux, quand nous les abaissons et les humilions, lorsque nous nous emportons contre eux pour la cause la plus légère, lorsque nous travaillons à leur faire perdre l'estime qu'ils méritent...

d) Nous nourrissons notre orgueil, lorsque nous voulons à tout prix obtenir les honneurs et l'estime... lorsque nous cherchons à imposer nos idées personnelles comme des vérités infaillibles...

Péroraison. — En ces jours de préparation qui nous sont accordés, examinons nos voies... *Rectas facite semitas ejus*... Alors aussi se vérifiera pour nous la divine promesse: *Et videbit omnis caro salutare Dei* (Luc. III, 6).

---

3. — RÉCEPTION DE CONGRÉGANISTES.

Vincula illius alligatura salutaris. (Eccli. VI, 31.)

Exorde. — Vous venez de prononcer les paroles solennelles qui vous attachent pour toujours à la Sainte Vierge. Comme marque de vos engagements, vous avez accepté cette croix (cette médaille) qui est le signe distinctif de la Congrégation. Quel heureux moment pour vous ! Quel heureux moment pour vos confrères qui se sont consacrés avant vous au culte de Marie ! Quel heureux moment pour Marie elle-même, qui voit croître aussi le nombre de ses

serviteurs ! Vos anges gardiens se réjouissent ; vos saints patrons vous regardent avec amour et intérêt ; Jésus-Christ lui-même, votre Sauveur, vous envoie sa bénédiction paternelle.

Puissiez-vous toujours conserver cet heureux moment dans votre souvenir ! Puissiez-vous être toujours dignes de la sainte Reine sous l'étendard de laquelle vous venez de vous ranger ! Afin que cela soit, chers congréganistes, réfléchissons un peu à ce que vous venez de faire. Que la pensée de cette solennité vous soit toujours un soutien et une sauvegarde ! Qu'elle vous fasse aimer de plus en plus la Congrégation !

Vous venez de vous attacher au service de Marie : songez aux *obligations que vous vous imposez ;* — mais ces liens que vous acceptez, sont des liens de salut et de bonheur : considérez donc aussi les *faveurs qui sont attachées à ces liens*. Puisse cette double considération vous stimuler et vous encourager !

I. — Obligations qu'imposent vos liens.

Quand je dis « obligations, » ne vous imaginez pas, chers congréganistes, que je veuille exagérer les engagements que vous avez pris envers la Sainte Vierge. Il ne s'agit pas ici de serments ou de vœux qui devraient être gardés sous peine de péché : nous parlons uniquement de ces obligations que tout homme sérieux s'impose lorsqu'il entre comme membre dans une association régie par des règles spéciales.

Quelles sont les obligations spéciales que vous avez désormais comme congréganistes de la Sainte Vierge ? Vous venez de les indiquer vous-mêmes en prononçant votre *Acte de consécration*, et il ne me reste plus qu'à développer devant vous ce que vous avez dit vous-mêmes.

A. Aimer Marie. — Qu'avez-vous dit à la Sainte Vierge, chers congréganistes ? Vous lui avez dit : *Sainte Marie, mère de Dieu et vierge, je vous choisis aujourd'hui pour ma*

mère, ma patronne et mon avocate. Belles paroles ! Comme vous êtes heureux de les avoir prononcées ! Quel bonheur, si vous ne les avez pas seulement prononcées de bouche, mais si de plus vous tenez à les réaliser dans toute votre vie !

a) Marie est notre mère. — Vous prenez Marie pour votre mère, et elle l'est en effet. Elle est la mère de tous les chrétiens. C'est à elle que le Sauveur mourant a dit, désignant saint Jean qui nous représentait : « Femme, voilà votre fils. » Mais si la Sainte Vierge est la mère de tous les chrétiens, elle est tout spécialement la mère de ceux qui se seront consacrés à elle.

b) Et quelle mère est Marie ? — Vous le dites à chacune de vos réunions ; vous le répétez presque tous les jours, lorsque dans les litanies vous proclamez Marie « Mère de la divine grâce... mère très pure... mère très chaste... mère sans tache... mère sans corruption... mère aimable... mère admirable... » Oh ! si les belles qualités d'une mère augmentent l'amour que ses enfants lui portent, quel sera notre amour pour Marie, pour cette mère qui possède toutes les plus aimables qualités dans la plus grande perfection qui soit possible et qui se montre partout la plus aimante des mères ! Oui, nous aimerons Marie, et nous lui dirons avec la plus filiale confiance : Montrez que vous êtes notre mère ! *Montra te esse matrem !*

B. Invoquer Marie. — Nous aurons de plus recours à Marie, et c'est ce que nous lui promettons en la prenant pour notre patronne et pour notre avocate.

a) Il nous faut une avocate auprès de Dieu. Nous sentons tous combien une intercession auprès de Dieu nous est nécessaire. La majesté de Dieu et sa puissance nous remplissent de respect ; mais en même temps elles nous inspirent de la crainte...

b) Mais dès que nous songeons à Marie, nous comprenons que *nous avons en elle l'avocate qu'il nous faut.* Nous trouvons en elle l'avocate qui nous est donnée par Dieu

lui-même, une avocate qui lui est on ne peut plus agréable : et aussitôt nous nous sentons remplis de confiance. Ainsi se vérifient les belles paroles de saint Bernard : *Ad Patrem verebaris accedere : Jesum tibi dedit mediatorem... Advocatum habere vis et ad ipsum ? Ad Mariam recurre.* Et comment pourrions-nous refuser d'avoir recours à Marie ? N'est-elle pas la fille de Dieu le Père, la mère de Dieu le Fils, l'épouse de Dieu le Saint-Esprit ? Dieu pourrait-il rien lui refuser ? Et puisqu'elle est notre mère, pourrait-elle négliger d'intercéder en notre faveur ? Si une mère ici-bas est toujours prête à se dévouer pour son enfant, Marie, qui pour nous aider n'a besoin que de parler, comment pourrait-elle être indifférente à notre égard ?

N'oubliez donc jamais le choix que vous avez fait de Marie en la prenant pour patronne et pour avocate. Êtes-vous dans la peine, jetez-vous dans le sein de Marie : elle est la consolatrice des affligés. Êtes-vous dans la perplexité, ne sachant à qui demander conseil, dans une question de conscience, dans une question de vocation, allez à Marie : elle est le trône de la sagesse. Êtes-vous tentés, allez à Marie : elle est la Vierge immaculée qui a écrasé la tête du serpent infernal. Êtes-vous malades, recourez à Marie : elle est la santé des infirmes. Avez-vous le malheur de succomber à la tentation, ne perdez pas courage : Marie est le refuge des pécheurs. — Voilà à quoi se réduit l'engagement que vous avez contracté en choisissant Marie pour patronne et pour avocate.

C. RESPECTER MARIE. — Mais n'oublions pas le troisième engagement : *Je prends la ferme résolution de ne jamais rien dire ou faire contre vous.* Nous comprenons aisément qu'il doit en être ainsi. Puisque nous sommes devenus tout spécialement les enfants de Marie, son honneur est notre honneur. Mais si nous nous regardons véritablement comme les enfants de la Reine du ciel, il s'en suit de toute nécessité que notre conduite doit répondre à un si glorieux privilège. Il est des choses qu'on tolère dans un enfant du

peuple, et que l'on blâme avec raison dans un enfant royal. Un gentilhomme ne peut se contenter des manières de faire d'un ouvrier. Un congréganiste qui veut respecter en soi son nom et sa dignité, a donc de ce chef des obligations spéciales. Rien dans sa conduite ne peut contredire sa dignité. Dans ses conversations il n'y aura ni méchanceté ni inconvenance ; dans ses actions il ne sera ni violent ni emporté ; dans ses relations il ne montrera ni orgueil ni légèreté. Il faut que ceux qui vous verront soient tout naturellement amenés à glorifier votre Père céleste, *Ut glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est* (Matth. v, 16), et à glorifier Marie, votre mère.

D. Faire respecter Marie. — C'est pourquoi vous avez encore assumé une autre obligation : *de ne permettre jamais que par mes inférieurs il soit fait quelque chose contre votre honneur.* Obligation difficile à remplir, dites-vous peut-être en vous-mêmes. Chers congréganistes, c'est plus facile que vous ne pensez. Saint Louis, saint Stanislas, saint Jean Berchmans ne s'étaient pas engagés à empêcher toutes les mauvaises conversations : néanmoins leur seule présence imposait le respect et la retenue. Si nous nous montrons partout fidèles serviteurs de Marie, notre présence suffira pour empêcher tout ce qui serait inconvenant, et l'amour que nous témoignons à Marie forcera nos inférieurs, nos amis, nos connaissances à la respecter également.

Vous le voyez, chers congréganistes, les obligations que vous venez de vous imposer, se résument en un mot : *aimer* Marie. Car, si vous aimez votre divine mère, vous aurez confiance en elle et vous l'invoquerez. Vous aurez à cœur de vous montrer dignes d'elle ; vous la respecterez et vous la ferez respecter par les autres. Que ce soit donc là le lien qui vous attache à Marie : le lien de l'amour. — Cet heureux lien sera en même temps pour vous le lien du salut : *Vincula illius alligatura salutaris.*

II. — Effets salutaires de vos liens.

Salutaire, c'est ce qui procure le salut, et le salut n'est autre chose que le bonheur que l'on possède après avoir échappé à tous les dangers. Enfants de Marie, je puis donc vous proclamer bienheureux, et cela à raison même des liens qui vous attachent à la Sainte Vierge. — En effet, Dieu se sert de ces liens mêmes pour vous rendre plus facile le service de Dieu et vous mettre ainsi sur la voie du salut ; — pour vous donner un avant-goût du salut dès ici-bas ; — pour vous couvrir d'une protection toute spéciale ; — enfin, pour vous donner l'assurance d'une sainte mort, gage du salut éternel.

A. VOS LIENS FACILITENT LE SERVICE DE DIEU. — Qu'est-ce qui peut nous rendre difficile le service de Dieu, sinon la lutte que nous avons à soutenir contre les ennemis de notre âme ? Or, voyez comme votre entrée dans la Congrégation diminue les dangers et les difficultés de cette lutte.

a) Lutte contre le démon. — Le démon, il est vrai, cherche à vous surprendre : mais vous êtes les enfants de Marie, et Marie est cette créature privilégiée qui a écrasé la tête du serpent en entrant dans l'existence, et dont il est écrit qu'elle est forte comme une armée rangée en bataille. C'est elle qui est la Tour de David garnie de mille boucliers. Soyez-en bien persuadés : Marie aura soin de vous couvrir de sa puissante protection ; en votre faveur elle mettra en fuite l'ennemi de vos âmes.

b) Lutte contre le monde. — Le monde, de son côté, cherche peut-être à attaquer votre vertu, ce monde dont la langue vénimeuse n'épargne rien de ce qui est saint et sincère. Il cherchera à vous effrayer par des moqueries ; il attribuera votre vertu à l'hypocrisie et votre piété au manque d'esprit. En même temps il exercera sur vous l'attraction de ses folles joies. Comment la Congrégation vous armera-t-elle contre le monde ? Par l'exemple de vos

confrères, par ce courage que l'on sent toujours lorsqu'on travaille et prie ensemble et qu'on se soutient mutuellement. L'union fait la force : cela se vérifie au spirituel aussi bien que dans les entreprises terrestres. Quand le monde verra que vous prenez au sérieux vos obligations de congréganistes, quand il verra un grand nombre de jeunes gens pratiquer la vertu au grand jour, faire un usage fréquent des sacrements, fuir ses plaisirs mensongers, il se verra contraint de vous estimer et d'approuver votre conduite. Ce second ennemi, le monde, sera donc impuissant contre vous.

c) Lutte contre vous-mêmes. — Il est vrai, nous avons un troisième ennemi dans notre propre nature. Mais si cette nature reste à l'abri des tentations du démon, si elle n'est ni effrayée par les menaces du monde ni attirée par ses promesses, elle sera par suite plus docile et plus souple. Et pour nous l'assujétir entièrement, quelle puissance dans la pensée des vertus, des exemples et de l'intercession de Marie ! Je suis l'enfant de la Vierge immaculée, direz-vous ; je suis sous la protection spéciale de celle que l'ange a saluée pleine de grâce. Comment donc ne pas engager la lutte contre mes mauvais penchants avec la plus grande confiance ? S'il se présente quelque difficulté, j'en triompherai avec l'aide de Marie. De jour en jour je trouverai plus de suavité au service de Dieu ; tous les jours j'augmenterai mes mérites et avancerai l'œuvre de mon salut. — Et votre vrai bonheur ici-bas croîtra dans les mêmes proportions.

B. VOS LIENS ASSURENT VOTRE VRAI BONHEUR ICI-BAS. — Chers congréganistes, ne vous méprenez pas sur ce qui constitue le bonheur. Il ne se trouve pas dans les plaisirs et les voluptés des sens, mais dans le repos de l'âme. Il résulte de l'affranchissement de tout ce qui peut troubler cette paix. Or, rien n'enlève le repos de l'âme comme les remords de la conscience et la pensée du Dieu de toute justice qui doit nécessairement haïr le péché. Mais nous

venons de le voir : nous possédons dans la Congrégation le moyen le plus puissant de nous tenir loin du péché. Nous y avons donc aussi la meilleure garantie contre les inquiétudes de la conscience. Et notre sécurité est d'autant plus grande que nous nous sommes volontairement liés au service de Dieu et au service de Marie. Ces saints engagements, outre qu'ils nous valent une protection spéciale de la part de Dieu, diminuent en nous la crainte d'en venir un jour jusqu'à lui être infidèles, et assurent par là notre bonheur. C'est ainsi qu'un guerrier qui s'est engagé par serment envers son prince, peut mieux répondre à soi-même que jamais il ne trahira la fidélité qu'il lui doit. Il redoute moins l'imprévu des événements ; il redoute moins les surprises de sa propre inconstance. Estimons-nous donc heureux de porter ces liens qui nous font goûter le salut dès ici-bas — et qui en sont la sauvegarde.

C. Vos liens vous obtiennent une protection spéciale. — Car, si de mon côté je m'attache à Marie par des obligations spéciales, c'est d'une manière toute spéciale aussi que Marie me protégera. Les rois de la terre se font un devoir de secourir dans les dangers leurs fidèles serviteurs. Et puisque notre salut éternel dépend grandement de la protection céleste, ne doutons pas que la Mère de la divine grâce nous obtiendra des grâces de choix : grâces pour éviter le péché, comme nous l'avons déjà dit, grâces pour échapper aux innombrables dangers qui nous entourent, grâces pour croître en vertu chaque jour et multiplier par suite nos titres à la céleste récompense. Sous la protection de Marie, notre *prière* montera plus ardente vers Dieu ; notre *amour* sera plus ardent ; notre *foi* sera plus vive et notre *espérance* plus ferme. Notre *obéissance* sera plus parfaite ; nous supporterons avec plus de *patience* les défauts du prochain, et nous travaillerons avec plus de *zèle* à son salut. Nous aurons une plus grande *résignation* à la volonté divine. L'idée que nous sommes les enfants de Marie nous fera apporter une plus grande

perfection à toutes nos œuvres, et chacune de nos actions avancera la grande œuvre de notre salut.

D. Vos liens vous obtiendront une sainte mort. — A une telle vie il ne manque plus rien qu'une sainte mort. Et celle-ci ne nous fera pas défaut. Car, outre l'assistance de Marie qui sans aucun doute redoublera pour nous ses soins à cette heure suprême, quelle consolation, quel contentement ne sera-ce pas pour le serviteur fidèle de Marie de se rappeler le moment où il s'est solennellement consacré à elle dans sa Congrégation ? Comme il sera consolant pour lui de se représenter ses prières quotidiennes en l'honneur de Marie formant comme une montagne ! Et que dire de toutes les œuvres de charité qu'il aura pratiquées comme membre de la Congrégation ? Vous le voyez : si le démon ose venir attaquer le congréganiste à ses derniers moments, il suffira à celui-ci d'invoquer celle qui a écrasé la tête du serpent, et Marie se montrera à ses regards, souriante et avec ces douces paroles : *Euge, serve bone et fidelis ; intra in gaudium domini tui.*

Cette faveur d'obtenir une sainte mort par Marie, vous sera donnée, chers congréganistes ; ce sera la dernière joie que vous goûterez ici-bas : elle aura été la récompense de la générosité avec laquelle vous venez de vous engager à son service.

Péroraison. — Voyez comme en ce moment Marie du haut du ciel se plaît à reposer sur vous son regard maternel ! Voyez comme elle inscrit votre nom parmi ceux de ses serviteurs ! Cet album de la Congrégation deviendra pour vous, si vous le voulez, le livre de vie dont parlent les Écritures et qui doit être produit à la face de l'univers au grand jour du jugement. Là se trouve écrit qu'aujourd'hui vous avez solennellement promis de toujours aimer la Sainte Vierge, de l'invoquer, de toujours la respecter : elle de son côté s'engage à vous faciliter le service de Dieu, à vous rendre heureux dès ici-bas, à vous protéger d'une manière toute spéciale dans cette vie

et à l'heure de la mort. Qu'est-ce qui manque à ce pacte pour qu'il vous mette en possession du bonheur parfait ? Une seule chose : votre persévérance, et puisque cette persévérance vous est offerte en tant qu'elle dépend de Dieu et de la Sainte Vierge, tout désormais dépend de votre bonne volonté. Vous avez votre salut lié dans vos mains, grâces aux liens contractés dans la Congrégation : *Vincula illius alligatura salutaris.*

4. — INSTALLATION DES DIGNITAIRES D'UNE CONGRÉGATION.

Vos genus electum. (I Pet. II, 9.)

Exorde. — A qui ces paroles, que l'apôtre saint Pierre adressait à tous les chrétiens, peuvent-elles mieux s'appliquer qu'à vous, chers congréganistes, et à vous en particulier que la confiance et l'estime de vos condisciples ont investis d'une charge honorifique au sein de la Congrégation elle-même ? Et puisque aujourd'hui, entrant en charge, vous commencez à parcourir comme une nouvelle carrière, c'est d'abord sur cette élection qui vous est commune à tous en tant que congréganistes, et puis sur l'élection spéciale des dignitaires que je veux attirer votre attention, afin que vous compreniez tous *la grandeur* de cette double élection — et *les devoirs* qu'elle impose.

I. — Grandeur de cette double élection.

A. Qu'est-ce que devenir congréganiste ? — C'est *approcher du trône de Marie.* Marie est la reine du ciel et de la terre... Elle a droit aux hommages de tous les fidèles : mais elle se choisit une cour... *Cette cour*, c'est la Congrégation... Pour voir combien cette élection est grande, il suffit de considérer ce qui se fait quand un élève, par exemple, demande

a être reçu dans la Congrégation... Vous avez dû faire votre temps d'épreuve ; puis vous avez prononcé votre serment de fidélité ; puis le Préfet vous a reçu en s'appuyant sur les pouvoirs que le Saint-Siège lui a confiés... Combien tout cela est sérieux ! Combien tout cela est grand ! C'est qu'il s'agit de prendre rang parmi ceux auxquels s'appliquent les paroles de la reine de Saba disant à Salamon : Bienheureux vos serviteurs, qui voient toujours votre face !...

B. Qu'est-ce que devenir congréganiste ? — C'est compter parmi les *guerriers de Marie*. Une reine n'a pas seulement une cour : elle a aussi des défenseurs, chargés de sauvegarder l'honneur de son nom... Ici ce sera sauvegarder contre l'impiété, contre le libertinage, contre le respect humain... Vous avez dit : *Je prends la ferme résolution de...* Soyez fiers de cette mission... Et vous que la Congrégation compte parmi ses dignitaires, qu'êtes-vous ? Les capitaines de cette troupe d'élite, les guides de vos confrères. Sachez exercer ce noble emploi...

C. Qu'est-ce que devenir congréganiste ? — C'est devenir *enfant de Marie*, c'est-à-dire l'objet tout spécial de la protection de Marie ; c'est attirer sur soi les faveurs de Marie. Cette protection, vous l'éprouverez pendant tout le cours de votre vie, et particulièrement à l'heure de la mort... Vous recevez de Marie des lumières toutes spéciales et la force nécessaire pour suivre fidèlement les inspirations divines... dans vos doutes... dans l'affaire de votre vocation...

Comprenez-vous maintenant combien votre élection est grande ? Rendez grâces à Marie, et n'oubliez pas qu'une élection si sublime vous impose aussi des *devoirs spéciaux*.

II. — Devoirs qui en résultent.

Ces devoirs incombent à tous les congréganistes ; ils sont imposés d'une manière toute particulière aux dignitaires de la Congrégation...

Je les résume en deux mots : Marie s'approche de vous en vous choisissant ; que veut-elle ? Que vous approchiez d'elle et que vous portiez les autres à s'en approcher.

A. S'approcher de Marie. — a) Par la confiance. — Que cette confiance soit tendre et filiale. Pratiquez-la dans toutes vos nécessités... dans toutes vos misères... dans vos combats... même après vos chutes...

b) Par l'imitation. — Marie n'est pas seulement votre protectrice : elle est encore votre modèle. C'est en l'imitant que vous approcherez de Jésus... Imitez sa piété, son obéissance, son amour du travail, sa charité, sa douceur... Que chaque jour vous trouve plus rapprochés de ce modèle si parfait.

B. Porter les autres à s'approcher de Marie. — Si vous aimez vraiment la Sainte Vierge, votre mère, vous ne vous contenterez pas de l'honorer seuls : vous porterez les autres à s'approcher d'elle. — Comment ?

a) Par la prière...

b) Par un zèle prudent. — Que de fois il vous sera donné d'engager par une bonne parole un de vos amis à s'approcher des sacrements... à éviter quelque faute... peut-être même à faire partie de la Congrégation...

Mais soyez prudents : mieux vaut un petit nombre de congréganistes fervents qu'une multitude de congréganistes tièdes...

c) Surtout par le spectacle de votre joie et de votre charité. Réalisez la parole des Livres saints : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* (Ps. CXXXII.)

Rendez la vertu aimable, et de cette façon vous gagnerez les cœurs à Marie. Ainsi faisait saint Jean Berchmans...

Péroraison. — Si nous répondons généreusement aux soins maternels de Marie, nous pourrons à notre tour en appeler à tout instant à son titre de mère et lui dire :

C'est vous qui m'avez choisi pour votre enfant ; je compte sur vous. *Monstra te esse matrem !*

Vitam praesta puram,
Iter para tutum,
Ut videntes Jesum
Semper collaetemur !

5. — FÊTE D'UNE CONGRÉGATION.

Observabuntur dies isti... cum omni studio et gaudio, in unum cœtum populi congregati, in cunctas deinceps generationes populi Israel. Ces jours seront distingués entre tous... Tout le peuple s'assemblera pour cela avec un zèle tout particulier et avec une grande joie ; et cette fête sera célébrée par le peuple d'Israël dans la suite de tous les âges.

(Esther. x, 13.)

Exorde. — Quels sont ces jours que le peuple juif devait célébrer avec tant de zèle et de joie ? C'étaient ceux où il avait été délivré des mains sanguinaires du cruel Aman... Le peuple de Dieu pouvait s'écrier dans sa joie : *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium* (Ps. CXXIII, 7). Et vous, chers congréganistes, qui célébrez ici ensemble cette belle fête, vous n'avez qu'à jeter les yeux sur le monde mauvais qui vous entoure et vous ferez entendre le même cri de joie... Que ce jour soit donc un jour d'allégresse, mais qu'il soit aussi un jour pleinement sanctifié ! C'est notre sanctification que Dieu a en vue dans toutes les faveurs qu'il nous accorde. — Pour que cette journée soit vraiment sainte, quels sont les *sentiments qu'elle doit exciter* dans vos cœurs ?

I. — Un sentiment de reconnaissance.

A. RECONNAISSANCE POUR BIENFAITS OCTROYÉS A VOUS-MÊMES. — La nature elle-même vous dit, chers congréga-

nistes, quel doit être le premier de ces sentiments. Un cœur noble comme le vôtre ne saurait rester insensible lorsqu'il reçoit des bienfaits ; et plus ces bienfaits sont grands, plus profonde aussi est l'impression de gratitude qu'ils produisent.

Eh bien, je vous le demande : les bienfaits que vous devez à la Congrégation, vous est-il possible de les compter, de les apprécier ?

a) Dangers écartés. — De combien de périls n'avez-vous pas été retirés ? Vous êtes devenus congréganistes il y a dix, il y a vingt ans : vous étiez alors avec des frères et des sœurs, avec des amis et des voisins. Vous, vous êtes entrés dans la Congrégation ; eux, que sont-ils devenus ? Combien ont fait fausse route ! Combien ont tout perdu, santé, biens, honneur et réputation, et par-dessus tout peut-être leur âme ! Et vous...

b) Faveurs obtenues. — Et combien de faveurs signalées n'avez-vous pas obtenues ? Vous étiez tristes et abattus ; mais à l'autel de Marie, où vous êtes allés vous prosterner, vous avez trouvé la consolation. Vous étiez malades, et les prières de vos confrères ont réussi à vous rendre la santé. Les visites du Directeur de la Congrégation vous ont inspiré du courage et dissipé vos doutes. Vous commenciez à devenir tiède au service de Dieu, et les exemples des autres congréganistes ont ranimé votre ferveur... Où seriez-vous maintenant, si vous aviez négligé cette source de grâces et de bénédictions ? Reconnaissance donc...

B. RECONNAISSANCE POUR L'HONNEUR QU'A EU LA CONGRÉGATION DE CONTRIBUER A LA GLOIRE DE DIEU. — Mais la Congrégation a opéré d'autres merveilles encore qui, elles aussi, doivent nous remplir de reconnaissance envers Dieu. L'Église dit à Dieu dans la sainte liturgie : *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam...* Cette gloire rendue à Dieu est pour une large part l'œuvre de la Congrégation, et il est juste que nous la félicitions...

Il me semble voir ici autour de l'autel, rangées sous les

plis du manteau royal de la Sainte Vierge, toutes les âmes qui jadis appartenaient à votre assemblée et qui maintenant reposent dans le Seigneur.

J'en vois parmi ces âmes qui sont revêtues de l'habit religieux et portent la triple couronne de leurs vœux : couronne de pauvreté, de chasteté et d'obéissance parfaites. *(Variez pour hommes, femmes, etc.)* Par l'odeur de leurs vertus elles ont glorifié...

Je vois près d'elles des âmes nombreuses qui ont quitté la vie prématurément, mais riches du trésor de la virginité... Elles chantent le cantique des noces de l'Agneau.

Combien d'autres encore sont là, qui doivent leur salut à la Congrégation ! Pères et mères de famille, après avoir mené une jeunesse chrétienne, ils ont communiqué leur conduite pieuse à leurs enfants...

Supputez maintenant, si vous le pouvez, que de gloire pour Dieu résultera pendant toute l'éternité de cette influence salutaire de la Congrégation... Oh ! que cette gloire est grande ! Oh ! combien nous avons raison de dire dans un élan de reconnaissance : *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam.*

II. — Un sentiment d'amour.

A ce premier sentiment de gratitude se joindra naturellement un *sentiment d'amour*. Car les bienfaits que vous avez reçus comme congréganistes étant des marques d'amour de la part de Dieu et de la Sainte Vierge, c'est par l'amour que vous devez y répondre. Dieu s'est servi de la Sainte Vierge et de la Congrégation pour vous montrer son amour : il faut donc aussi que votre amour se porte sur la Sainte Vierge et sur la Congrégation pour monter ensuite par la Sainte Vierge jusqu'à Dieu.

Si je vous demandais : Aimez-vous la Congrégation ? de toutes les bouches, j'en suis sûr, partirait ce cri : Oui, nous l'aimons, et de tout notre cœur ! Il en est ainsi... Seulement, afin d'entretenir cet amour et de le perfectionner,

laissez-moi développer devant vous deux qualités qu'il doit avoir : il doit être *actif,* — et puis il doit être *illimité.*

A. AMOUR ACTIF. — Tout d'abord votre amour pour la Congrégation doit être actif et agissant. Je vous dirai avec saint Jean l'évangéliste : *Filioli mei, non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate* (I Jo. III, 18). Il est facile de dire que l'on aime, mais Jésus-Christ nous répond : *Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum ; sed qui facit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum* (Matth. VII, 21). Voulez-vous mériter véritablement cet éloge que vous aimez la Congrégation :

a) Soyez assidus aux réunions. — Cette assiduité sera un premier témoignage d'amour. Lorsqu'on aime quelqu'un, on aime à se trouver auprès de lui, on aime à converser avec lui. Si l'amour vient à se refroidir, on invente cent petits prétextes pour diminuer la fréquence et la longueur des visites... Il en est de même ici... Cette négligence accuse déjà une diminution d'amour, et peut-être est-elle un indice que le second témoignage de l'amour fait défaut. Ce second témoignage, plus indispensable même que le premier, je le formule en disant :

b) Respectez votre qualité de Congréganistes. — Oui, si vous aimez la Congrégation, montrez-le en l'honorant, en la respectant. Honorez-la par votre piété, votre régularité, votre serviabilité... Plus vous l'aimerez, plus vous serez attentifs à éviter tout ce qui pourrait ternir son honneur. Il est des choses que les règles de la Congrégation ne défendent pas expressément et qui n'entraînent point l'exclusion, mais qui sont cependant incompatibles avec le respect que les congréganistes se doivent à eux-mêmes. Il est des assemblées interdites de ce chef aux enfants de Marie. La moindre tache paraît sur ce vêtement d'honneur dont la Congrégation les couvre : leur négligence en ce point entraînerait donc pour la Congrégation un état de mépris et de triste déchéance. Ce serait tout le contraire du troisième

témoignage qu'ils lui doivent, pour que leur amour soit agissant. En effet, chers congréganistes, si vous voulez que je regarde votre amour pour la Congrégation, et partant pour la Sainte Vierge, comme bien réel, comme bien agissant :

c) Ayez du zèle pour la vraie prospérité de la Congrégation. — Travaillez à augmenter le nombre des enfants de Marie. Notre-Seigneur disait : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?* (Luc. XII, 49.) Le vrai congréganiste s'inspire de ces paroles. Il cherche à gagner à la Congrégation des membres fervents en aussi grand nombre que possible. Par amour pour la Sainte Vierge il voudrait amener à cette bonne Mère tous les cœurs. — Et c'est dans ce but que son amour pour la Congrégation revêt un second caractère : il est *illimité*.

B. AMOUR ILLIMITÉ. — *a) Illimité au point de vue des œuvres.* — Le bon congréganiste est prêt, pour le bien de la Congrégation, à rendre tous les services qui sont en son pouvoir, à remplir avec dévouement toutes les charges qu'on lui impose...

b) Illimité au point de vue des personnes. — Cet amour comprend tous ceux qui appartiennent à la Congrégation : le Directeur, tous les dignitaires, tous les membres...

c) Illimité au point de vue du temps. — Ce n'est pas seulement pour le temps où il fréquente les réunions que le bon congréganiste aime la Congrégation : il l'aime toujours, toute sa vie ; toujours et partout il prend à cœur ses intérêts... Et il meurt en pressant contre ses lèvres la médaille de la Congrégation...

Péroraison. — Je termine en rappelant une parabole bien connue que nous lisons dans l'Évangile, et je la choisis, parce qu'elle exprime parfaitement et les félicitations que j'ai le bonheur de pouvoir vous adresser pour le passé de votre Congrégation et les espérances que je nourris pour son avenir. Elle insinue aussi les deux sentiments dont j'ai parlé : la reconnaissance et l'amour. Cette parabole est celle du grain de sénevé. *(Développez).*

Telle la Congrégation. A son origine...

Puis elle se développe, et les oiseaux du ciel... Ainsi la vôtre...

Reconnaissance envers Dieu qui a planté et fait germer... Reconnaissance envers les fondateurs... les premiers directeurs... Amour qui embrasse tous les membres de la Congrégation... Afin que, avec tous ceux qui se seront sanctifiés comme congréganistes — et dans les trois siècles écoulés depuis son origine on les compte par millions — nous puissions réunis à la Cour céleste contempler et louer à jamais Marie, notre mère.

---

6. — FÊTE DES CONGRÉGATIONS.

Manus Domini confortavit te, et ideo eris benedicta in œternum. Et dixit omnis populus : Fiat, fiat.

(Judith. xv, 11, 12.)

Paroles du grand-prêtre Joachim et de tous ses prêtres à Judith, qui venait de couper la tête à Holopherne... Applicables à la Sainte Vierge, à qui nous les adressons aussi tous ensemble... *Quels sont nos sentiments ?*

A. Sentiment d'*admiration* devant Marie, victorieuse du démon. Le démon régnait en vainqueur sur l'humanité depuis le péché d'Ève... Son règne va finir. Par qui ? par Marie... Pourquoi ? Marie, mère de Dieu... D'où admiration...

B. Sentiment de *joie et de reconnaissance.* — Cette mère divine nous a choisis pour ses enfants... Nous avons eu le bonheur de répondre à son appel... Acte authentique accepté au nom du Souverain Pontife...

C. Sentiment de *confiance.* — Surtout dans les luttes contre le démon... Lutte inévitable... à tous les âges de la vie... dans toutes les conditions... Nous vaincrons par Marie.

A QUELLES CONDITIONS ?
a) A condition que nous restions ses enfants...
b) A condition d'aller à Jésus par Marie...
QU'ALLONS-NOUS FAIRE ?
Ranimer notre fidélité...
Recevoir Jésus dans la sainte communion...

7. — JUBILÉ D'UNE CONGRÉGATION.

Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa.
(Sap. VII, 11.)

I. BIENFAITS REÇUS PAR MARIE DANS LA CONGRÉGATION. *Omnia bona...*

A. La femme chrétienne dans le monde a besoin :
a) de connaître ses devoirs...
b) d'être encouragée à remplir ses devoirs...
c) d'être soutenue dans ses combats...
d) d'être consolée dans ses peines...

B. N'est-ce pas là ce que l'on trouve dans la Congrégation et par le culte de Marie ?... Et cela est vrai pour la jeune fille... pour l'épouse... pour la mère... pour la veuve...

II. DEVOIRS ENVERS MARIE ET ENVERS LA CONGRÉGATION. *Quam sine fictione didici, et sine invidia communico, et honestatem illius non abscondo* (Sap. VII, 13).

A. Amour sincère de la Congrégation, c'est-à-dire qu'il faut aimer de tout cœur ce qu'elle nous impose : ses règles... ses réunions... Être fier du titre de congréganiste... Parler de la Congrégation avec estime...

B. Zèle éclairé pour la propager... en lui gagnant des membres pleins de bonne volonté... en propageant l'esprit de la Congrégation...

C. Édification, afin de rehausser la Congrégation et de la faire estimer par tous...

8. — OUVERTURE DU MOIS DE MARIE.

Flores mei fructus honoris et honestatis. (Eccli. xxiv, 23).

Exorde. — Qui de nous n'a admiré la sollicitude éclairée de l'Église dans les moindres détails de la sainte liturgie, dans toute la direction qu'elle imprime à la piété de ses enfants ? Comme elle connaît bien leurs besoins ! Comme elle sait y avoir égard, tout en donnant à Dieu et aux Saints l'honneur qui leur est dû !... N'est-ce pas ce qu'elle fait quand elle consacre à Marie le premier mois des fleurs ?... Mais pourquoi ?... N'est-ce pas parce que Marie est cette Épouse du livre des Cantiques dont il est dit : *Hortus conclusus soror mea sponsa...* Elle est représentée dans l'Écriture par le lis... par la rose de Jéricho... Elle porte la fleur qui s'élève de la racine de Jessé... Et voilà pourquoi nous offrons à Marie nos fleurs.

Mais ne nous contentons pas de cette idée spéculative. Quand les Saints Pères comparent la vie présente à la vie future, ils disent que dans notre vie terrestre nous avons tout au plus quelques fleurs de vertu et que ces fleurs doivent produire des fruits pour l'éternité : les fruits de la béatitude... Appliquons cela en particulier aux dons que nous ferons à la Sainte Vierge pendant ce mois. Offrons-lui des fleurs qui soient plus que des fleurs de nos jardins de la terre : offrons-lui les fleurs de vertus surnaturelles. Si nous présentons à la Sainte Vierge des fleurs de cette espèce, elle les acceptera et les changera en fruits pour l'éternité. *Flores mei...* Ces fruits, nous commencerons à en jouir même en ce monde ; mais ce ne sera que dans le ciel qu'ils auront toute leur saveur.

Eh bien, voici trois fleurs que Marie désire de vous et qu'elle compensera par des fruits dès ici-bas : — *une fleur de piété*, pour laquelle elle vous offre un *fruit de consolation ;* — *une fleur d'obéissance*, qui sera compensée par un *fruit d'ordre ;* — enfin *une fleur de mortification*, laquelle sera compensée par un *fruit de force.*

I. — Fleur de piété.

A. Disons-nous bien que Marie pendant ce mois aura les yeux fixés sur cette communauté, et qu'elle se dit : Je veux voir ce que ces enfants feront pour m'honorer ! Que ferez-vous donc ? Vous la prierez, sans aucun doute. Mais croyez-vous que Marie se contentera de quelques prières, de quelques cantiques ? Le premier désir de Marie n'est-il pas que vous honoriez son divin Fils ? Vous offrirez donc à la Sainte Vierge votre *fleur de piété* en approchant pendant tout ce mois plus fréquemment et avec plus de ferveur des saints sacrements... en vous conduisant à l'église de la façon la plus recueillie... en vous acquittant avec toute la perfection possible de tous les exercices spirituels, en quelque lieu et de quelque manière qu'ils doivent se faire : en classe, à table... lectures pieuses, etc. — Quel plaisir ce sera pour Marie ! Mais aussi quel fruit pour vous !

B. Fruit de consolation. — Car, sachez-le bien : le chemin de la vie est hérissé de ronces et d'épines. Vous rencontrerez la souffrance... Où trouverez-vous alors de quoi vous consoler ? Dans le monde ? Non ! Le monde ne promet ses consolations que si l'on se met à son service et que l'on partage ses erreurs... et voilà ce que vous ne pouvez faire. Votre seule consolation plus tard, dans vos déboires, ce sera la piété, la prière, la fréquentation des sacrements. Comprenez-vous combien il importe de vous prémunir dès maintenant contre l'accablement de la souffrance, et de le faire sous les auspices de Marie, votre grande consolatrice ? — Offrez donc à Marie cette première fleur...

II. — Fleur d'obéissance.

A. La seconde fleur, vous l'offrirez aussi à Dieu et à la Sainte Vierge, mais par l'intermédiaire de vos parents, de vos maîtres, de ceux que la divine Providence a établis vos supérieurs... — Voulez-vous savoir pourquoi et comment Marie attend de vous cette *fleur d'obéissance ?*

a) Elle l'aimait déjà beaucoup, mais elle a appris à en connaître tout le prix quand, devenue la mère de son Dieu, elle vit le Verbe incarné, son fils, lui obéir avec tant de promptitude, de ponctualité et d'amour. Pourquoi donc Jésus obéissait-il ainsi à sa créature ? Parce qu'elle avait reçu du Père céleste communication de son autorité. Et voici que Marie, qui a été témoin de l'obéissance de Jésus, veut voir maintenant si ses autres enfants savent pratiquer la même obéissance...

b) Et comment désire-t-elle les voir obéir ici-bas à ceux qui les dirigent ? Comme ils obéiraient à elle-même. Oh ! chères enfants, si Marie se montrait à vous et vous donnât quelque ordre, comment obéiriez-vous ? Avec quel empressement ! Sans murmurer, sans répliquer... Quelle récompense ne serait pas pour vous un sourire de votre Mère du ciel ? Eh bien, ce que vous feriez avec elle, faites-le maintenant par amour pour elle... Donc ne distinguez pas entre telle personne qui vous plaît et telle autre... entre telle heure et telle autre... entre tel point du règlement et tel autre... Examiner donc en quoi on a laissé à désirer, et travailler à son amendement. C'est pour plaire à Marie !

B. Ainsi vous recueillerez un *fruit d'ordre.* — Comprenez-vous bien la nécessité de l'ordre dans la vie ? Voyez ce que c'est qu'un ménage sans ordre... Voyez ce que devient une personne qui n'a pas d'ordre dans son négoce... Voyez ce qui arrive inévitablement à une personne qui n'a pas d'ordre dans sa conduite... dans sa piété... L'ordre conduit à Dieu ; sans ordre pas de paix, pas de bonheur, je dirai même : pas de vertu !... Mais comment acquérir l'habitude de l'ordre, sinon en s'habituant à faire tout en temps et lieu, c'est-à-dire en observant un règlement, en obéissant ? Obéissez donc, et vous vous préparerez, avec le secours de Marie, ce fruit de l'ordre.

III. — Fleur de mortification.

A. Quel nom, dites-vous, pour une fleur ! J'avoue que

le nom n'est pas beau, mais cette fleur n'en est pas moins nécessaire. Les fleurs les plus jolies, les plus odoriférantes, ne sont pas toujours les plus utiles. Celles dont nous avons besoin pour nous guérir, pour fermer des blessures, sont très souvent humbles, vulgaires, cachées, sans grande apparence. Il en est ainsi de la mortification. C'est une fleur qui nous est indispensable, que la Sainte Vierge veut voir chez nous et que nous devons cultiver pour elle au fond de notre cœur. — En quoi consiste cette mortification ?

a) D'abord, à supporter sans murmures tous les désagréments que le bon Dieu met sur notre route...

b) A renoncer à nos aises et à nos commodités, autant que c'est nécessaire pour remplir *parfaitement* notre devoir...

c) A nous imposer quelques petites privations... — Ne le ferions-nous pas pour secourir un pauvre ? eh bien, faisons-le par amour pour Marie. — Vous ne sauriez croire combien cette fleur lui est agréable...

B. Fruit de force. — Aussi produira-t-elle, un fruit dont nous avons le plus grand besoin : *la force*. De nos jours, plus que jamais, nous avons besoin de force :

a) Pour résister à toutes les séductions du plaisir... qui se multiplient partout...

b) Pour triompher du respect humain... qui exerce un si terrible empire...

c) Pour supporter toutes les traverses que nous suscitera peut-être dans l'avenir notre fidélité à la foi catholique...

Or, si nous n'avons pas l'habitude de nous imposer des sacrifices, de nous mortifier, comment réussirons-nous à triompher de tous ces obstacles ? Où en trouverons-nous la force ?

Voilà donc les fleurs que nous offrirons à Marie pendant ce mois, et les fruits qu'elle nous fera recueillir... Se contentera-t-elle de vous accorder les fruits que j'ai indiqués ? Non, elle y en ajoutera d'autres non moins précieux : fruits de conversion... fruits de persévérance... fruits de vocation... Demandons-les-lui avec confiance !

Péroraison. — De toutes les fleurs que toutes ensemble vous offrirez à la Sainte Vierge pendant son mois, faites une guirlande... Cette guirlande, les hommes ne la verront pas, mais les anges du ciel la contempleront, et Marie en la regardant se rappellera qui a fourni chaque fleur à cette guirlande. Elle mettra en réserve autant de perles pour en orner votre couronne.

---

9. — ROSAIRE (POUR UNE FÊTE DU SAINT).

Nunc ergo, filii, audite me : Beati qui custodiunt vias meas.
(Prov. VIII, 32).

Exorde. — Il me semble, mes Frères, que l'Église en appliquant ces paroles à la Sainte Vierge, veut nous faire comprendre que tout en Marie doit tendre à notre instruction. — Quel sera donc l'enseignement de cette fête du Saint Rosaire ? Pour répondre à cette question, il suffit de *considérer de quoi se compose le Rosaire.* Il se compose de la récitation d'une série de prières, mais aussi de la méditation de trois séries de vérités ; et c'est par ces trois séries de vérités ou de mystères que Marie nous donne ici son enseignement.

I. DANS LES MYSTÈRES JOYEUX MARIE NOUS FAIT MÉDITER UNE GRANDE VÉRITÉ FONDAMENTALE.

Cette vérité est *celle du salut.* En effet, dans les mystères joyeux nous devons méditer :

1. Le Fils de Dieu s'incarnant pour opérer notre salut...
2. La Sainte Vierge, instrument de salut lors de sa visite à Élisabeth...
3. Jésus-Christ naissant à Bethléem pour notre salut...
4. L'enfant Jésus offert à son Père éternel pour notre salut...
5. Le même enfant Jésus déclarant à Marie et à Joseph dans le Temple qu'il est venu sur la terre pour notre salut...

Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse? (Luc. II, 49.)

Puisque le Fils de Dieu fait de *notre salut* sa grande affaire, de quoi devons-nous à notre tour être préoccupés ? N'est-ce pas de cette même *affaire de notre salut ?*

a) Ayons donc à cœur d'assurer notre salut...

b) Ne mettons jamais notre salut en danger... Ne le sacrifions jamais aux préoccupations temporelles...

c) Prions la Sainte Vierge de nous aider dans l'affaire de notre salut...

II. DANS LES MYSTÈRES DOULOUREUX MARIE NOUS DONNE UNE IMPORTANTE LEÇON.

Que trouvons-nous dans la seconde série des mystères que Marie nous fait méditer ? *La souffrance*, rien que la souffrance !

1. Souffrances de l'âme : Jésus au Jardin des Olives...

2. Souffrances du corps : la flagellation...

3. Souffrances dans l'honneur et la réputation : le couronnement d'épines...

4. Souffrances dans les plus légitimes affections : Jésus portant sa croix rencontre sa sainte Mère...

5. La souffrance suprême, la mort : Jésus meurt sur la croix, dans le plus complet dénûment...

Quelle est donc la leçon que la Sainte Vierge nous donne ici ? Que dans cette vie *nous devons souffrir*. La souffrance est une condition indispensable si nous voulons opérer notre salut. Nous devons :

a) Souffrir avec *patience*. Il ne sert de rien de se révolter contre la souffrance. *In patientia vestra possidebitis animas vestras* (Luc. XXI, 19)...

b) Souffrir *d'une façon méritoire*. En songeant que c'est Dieu qui nous a ménagé toutes les occasions où nous avons à souffrir, et en nous soumettant à sa sainte volonté... En lui offrant nos souffrances en expiation... — Et pour nous y déterminer :

III. DANS LES MYSTÈRES GLORIEUX MARIE NOUS DONNE UN PUISSANT ENCOURAGEMENT.

Elle nous met sous les yeux :

A. Le triomphe de Jésus-Christ, — *a)* dans sa résurrection, où nous voyons la glorification de son corps... *b)* Dans son ascension, où nous voyons le bonheur qu'il va nous préparer...

B. L'assurance que nous arriverons à ce bonheur... car Jésus-Christ nous envoie l'Esprit de lumière et de force...

C. Le gage et le modèle de notre glorification — *a)* dans l'assomption de la Sainte Vierge... *b)* dans son couronnement...

Péroraison. — Marie semble donc nous dire : Maintenez votre courage, mes enfants ! Vous pouvez arriver oú je suis parvenue. N'oubliez jamais que vous avez une âme à sauver, acceptez toutes vos peines en vue de votre salut, et un jour vous régnerez avec moi dans le ciel. *Qui me invenerit, inveniet vitam et hauriet salutem a Domino* (Prov. VIII, 35).

---

10. — INSTRUCTION PRÉPARATOIRE

A LA RÉCEPTION DU SAINT SCAPULAIRE DU CARMEL.

Vincula illius alligatura salutaris. (Eccli. VI, 31).

Exorde. — Puisque vous vous êtes réunis ici pour recevoir le Saint Scapulaire, il me suffira de vous mettre sous les yeux les *avantages* qui sont attachés à ce saint habit, — et les *conditions* que nous devons remplir si nous voulons jouir de ces avantages.

I. — Avantages attachés au Scapulaire.

Porter le Scapulaire, c'est véritablement porter les livrées de la Sainte Vierge... Celui qui porte les livrées d'un autre, montre par là ouvertement qu'il est à son service. C'est ainsi qu'un domestique porte les livrées de son maître... La même signification s'attache à l'uniforme du

soldat vis-à-vis de son prince et aux couleurs nationales qu'un ambassadeur arbore en pays étranger et dont il couvre la façade de sa demeure...

Comment savons-nous que le Scapulaire du Carmel est l'habit donné par Marie elle-même à ses serviteurs ?

Le 16 juillet 1251 elle apparut au Bienheureux Simon Stock, supérieur général des Carmes en Occident, et lui dit : « Reçois, mon cher fils, ce scapulaire de ton Ordre comme la livrée de ma confrérie. C'est la marque du privilège que j'ai obtenu pour toi et pour tous les enfants du Carmel. Celui qui mourra revêtu de cet habit, sera préservé des feux éternels. C'est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls, un gage de paix et d'alliance éternelle. »

Soixante-dix ans plus tard, Marie apparut au pape Jean XXII et lui dit : « Si parmi les religieux du Carmel ou les confrères du saint Scapulaire que Dieu retire de ce monde, il en est qui doivent achever dans le purgatoire l'expiation de leurs péchés, je descendrai, comme leur glorieuse Mère, au milieu d'eux, le samedi qui suivra leur mort, et ceux que je trouverai, je les délivrerai et les conduirai dans l'heureux séjour de la vie éternelle. »

Par conséquent : une protection spéciale de la Sainte Vierge pendant le cours de la vie, une mort chrétienne et la prompte délivrance du purgatoire : voilà les avantages attachés au Scapulaire.

L'Église, de son côté, voulant favoriser ceux qui le portent pieusement, leur accorde de nombreuses indulgences. Voici les principales : 1. Indulgence plénière le jour où l'on reçoit le Scapulaire. 2. Indulgence plénière à l'heure de la mort...

II. — Conditions à remplir.

A. Pour jouir de la protection spéciale de la Sainte Vierge et pouvoir gagner toutes les indulgences accordées aux confrères du Carmel, deux conditions suffisent :

a) Avoir été revêtu du Scapulaire par un prêtre autorisé.
b) Porter le Scapulaire dignement.
Comment doit être confectionné le Scapulaire ?...
Comment faut-il le porter sur soi ?...
Que faire quand le Scapulaire est perdu, usé...
B. Pour jouir de plus des avantages de la « Bulle Sabbatine, » on doit en outre :
a) Garder la chasteté, chacun suivant son état.
b) Réciter tous les jours, si on sait lire, le petit Office de la Sainte Vierge. — Ceux qui ne savent pas lire, doivent faire abstinence tous les mercredis et tous les samedis de l'année (excepté la fête de Noël, si elle tombe un de ces jours). Si on ne peut remplir cette condition, soit du petit Office soit de l'abstinence, il faut la faire commuer par un confesseur autorisé.
C. Ce serait se tromper grossièrement que de croire qu'il suffise de porter sur soi *matériellement* un scapulaire du Mont-Carmel pour être sûr qu'on échappera à l'enfer, bien qu'on se livre à toutes ses mauvaises passions... C'est encore une erreur de croire que celui qui a sur soi un scapulaire ne saurait ni se pendre ni se noyer... On cite, il est vrai, des exemples merveilleux d'une semblable préservation ; mais ce serait une coupable folie de compter là-dessus...

Péroraison. — Recevez ce saint habit avec une volonté sincère de le porter *dignement*... Baisez-le tous les jours matin et soir... Vous éprouverez la protection spéciale de Marie, et son Scapulaire sera pour vous le lien du salut : *Vincula illius alligatura salutaris.*

11. — POUR LA FÊTE DU SAINT SCAPULAIRE.

(16 Juillet.)

Ego diligentes me diligo. (Prov. VIII, 17.)

Exorde. — S'il est une parole, mes Frères, propre à nous réjouir le cœur, c'est celle que la Sagesse éternelle prononce au livre des Proverbes... Elle semble nous dire : « Ne vous effrayez pas de votre misère. Faites quelque effort pour répondre à ma voix ; aimez et je vous aimerai. » Ces paroles, l'Église les applique à la bienheureuse Vierge Marie, et il me semble qu'il n'y a pas de circonstance où elles trouvent plus naturellement leur place qu'en cette fête du saint Scapulaire.

Que doit être à nos yeux le Scapulaire que nous portons et dont nous solennisons aujourd'hui la fête ? Il est à la fois *un témoignage de l'amour de Marie* pour nous, — et *une preuve de notre amour* pour Marie : échange réciproque que nous allons considérer et qui doit se terminer à notre éternelle félicité par Marie et avec Marie.

I. — Le saint Scapulaire, témoignage de l'amour de Marie.

En quoi consiste cette preuve d'amour ?

A. MARIE NOUS PERMET DE PORTER SES LIVRÉES. — Ne voyons-nous pas combien dans le monde on estime l'honneur de porter les livrées d'un prince... l'uniforme de ses armées... Combien plus de porter la décoration de son ordre... Pourquoi ? Parce que ce sont des preuves de l'estime, de l'affection du prince. Et plus le prince est puissant et généreux, plus on est heureux de lui appartenir à quelqu'un de ces titres... Que dire maintenant de la livrée de Marie, de cette livrée qu'elle-même est venue nous apporter ? N'a-t-elle pas dit à son serviteur Simon Stock : « Reçois, mon fils, ce *Scapulaire de votre Ordre* comme la livrée de ma confrérie. C'est la marque du privilège que j'ai obtenu pour toi et pour tous les enfants du Carmel. »

Vous voyez, mes Frères, quel amour dénotent ces paroles... Marie nous remet la décoration de son Ordre !

B. MARIE NOUS PROMET SA PROTECTION. — Si un simple témoignage de bienveillance a tant de prix, que sera-ce si à ce témoignage sont attachées les plus enviables faveurs de celui qui le donne ? Or, mes Frères, de la part de Dieu et de la part de sa sainte Mère au scapulaire du Carmel est attachée une protection spéciale en vue de notre salut. Ceux qui mourront revêtus pieusement de cet habit seront préservés du feu éternel. Cet habit est un signe de salut, une sauvegarde dans les dangers, un gage de paix et d'alliance éternelle. Et cette protection spéciale de Marie, qu'est-elle ? C'est la force dans les tentations, c'est la consolation dans les peines, c'est le progrès dans la vertu : c'est la douce assurance de la persévérance. L'amour de Marie nous réserve tout cela. Voyez vous-mêmes combien nous lui devons de reconnaissance... Mais elle va plus loin.

C. MARIE NOUS OFFRE UNE PROMPTE DÉLIVRANCE DU PURGATOIRE. — Vous connaissez tous ce privilège de la « Bulle Sabbatine. » « Si parmi les religieux du Carmel ou les confrères du saint Scapulaire que Dieu retire de ce monde, il en est qui doivent achever dans le purgatoire l'expiation de leurs péchés, je descendrai, comme leur glorieuse Mère, au milieu d'eux, le samedi qui suivra leur mort, et ceux que je trouverai, je les délivrerai et les conduirai dans l'heureux séjour de la vie éternelle. »

Voilà bien la suprême marque de l'amour de Marie : elle suit ses enfants au delà du tombeau, et leur facilite l'entrée du séjour de la gloire...

Et elle a tenu toutes ses promesses. Je pourrais en citer bien des exemples. Je me contenterai...

Mais pour obtenir la réalisation de ces précieuses promesses de notre divine Mère, nous devons de notre côté lui témoigner notre amour.

II. — Le saint Scapulaire, preuve de notre amour.

Dans cet amour il y a trois degrés ; et suivant le degré où nous nous élevons, nous avons droit à des faveurs spéciales.

A. Porter le Scapulaire. — Qui le croirait ? Il faut déjà une certaine générosité pour le faire. Il y a un certain respect humain à vaincre. Lors même qu'on aurait reçu le scapulaire secrètement, il peut y avoir des circonstances où le secret se dévoile. (Cela peut arriver très facilement pour les militaires.)

Voilà déjà un témoignage d'amour... Soyons-en persuadés, Marie nous en récompensera... Mais n'allons pas croire qu'il suffise de porter matériellement sur soi un scapulaire... Que faut-il encore ?

B. Porter dignement le Scapulaire. — *a)* Tout serviteur est tenu de respecter sa livrée ; tout soldat doit respecter son uniforme ; tout magistrat doit respecter sa robe... Retenons que le scapulaire est le signe distinctif des serviteurs de Marie. Que notre seconde marque d'amour envers notre céleste souveraine soit donc d'éviter ce qui lui déplaît, ce qui déshonorerait sa livrée. C'est surtout *le scandale...*

c) Il faut faire honneur à la livrée de Marie, et on lui fait honneur en pratiquant *la piété*, une piété franche et ouverte... Oh ! si nous donnons à Marie cette preuve d'amour, nous n'avons pas à redouter les feux de l'enfer : la reine des cieux accomplira sa promesse...

Cependant, si nous voulons aller plus loin encore, nous aurons droit aussi à des faveurs tout extraordinaires. Pour cela nous devons :

C. Nous consacrer spécialement a Marie. — Cette consécration se fait :

a) Par la chasteté. Chasteté d'après l'état que l'on a embrassé, mais chasteté soigneuse...

b) Par la récitation assidue des prières liturgiques — ou, à son défaut, par un exercice assidu également de la mortification. Encore l'Église permet-elle la commu-

tation en faveur de ceux que des motifs sérieux empêchent de se conformer entièrement à cette seconde classe de conditions...

Péroraison. — Ah ! mes Frères, aimons Marie ! Entrons avec elle dans cet échange de témoignages d'affection : nous serons heureux pendant la vie et à l'heure de la mort... Notre céleste Souveraine viendra nous chercher... Nous régnerons avec elle dans l'éternité.

---

12. — LE SCAPULAIRE.

Vincula illius alligatura salutaris. Ses chaînes sont des liens qui guérissent. (Eccli. VI, 31.)

Ce que le Saint-Esprit nous dit de la Sagesse, la Sainte Église l'applique à Marie. Nous pouvons poursuivre ces applications, même quand il s'agit des pratiques extérieures, des objets sensibles du culte de la Reine du Ciel... Tel est le Saint Scapulaire, que nous pouvons considérer comme le signe de notre dévouement à Marie.

Ier Point. — Le Scapulaire, signe de notre dévouement à Marie.

En effet, ce saint vêtement recommandé par la Sainte Vierge à ses serviteurs, devient, quand nous l'acceptons, la preuve permanente des obligations qui nous rattachent à notre divine Mère.

A. Le Scapulaire MONTRE notre *confiance* en Marie et notre *désir d'appartenir* à Marie : car ce sont là les sentiments qui nous portent à revêtir le Saint Scapulaire... Toutefois si nous nous en contentions, nous pourrions encourir le reproche de nous arrêter à une pure formalité, même à une pratique superstitieuse... Mais il en va tout autrement.

B. Le Scapulaire SUPPOSE le *propos d'honorer* Marie et la

volonté de parvenir jusqu'à Marie. Or, cette disposition entraîne après elle les efforts nécessaires pour éviter tout ce qui peut déplaire à la Sainte Vierge et pour pratiquer les vertus dont elle nous a donné l'exemple.

Pratiquée de cette manière, la dévotion envers Marie, et en particulier celle du Saint Scapulaire, est un puissant préservatif contre tous les dangers que peut courir notre âme et contre les suggestions auxquelles nous sommes exposés. Il y a là un encouragement continuel à pratiquer tous nos devoirs...

2d Point. — Fruits de la dévotion au Scapulaire.

Si le Saint Scapulaire nous attache à Marie en lui consacrant notre bonne volonté, il est en même temps le gage d'une protection spéciale promise par notre puissante Reine... Cette protection comprend :

A. Des grâces particulières adaptées aux différentes nécessités de notre vie. Douleurs, déceptions, etc.

B. Une protection spéciale exercée par Marie dans les occasions les plus difficiles, surtout lorsque nous devons lutter soit contre nos ennemis extérieurs, soit contre notre propre faiblesse...

C. L'assistance de Marie à l'heure de notre mort... Que d'âmes dans ces différentes circonstances ont trouvé un calme, une force, un courage dont elles se sentaient auparavant complètement incapables ! C'est là un signe indubitable d'une action d'en haut.

D. Une prompte délivrance du Purgatoire. Une pieuse tradition rapporte que Marie délivre du purgatoire le premier samedi après leur mort ceux qui, tout en portant le Saint Scapulaire, l'ont honorée par les pratiques suivantes :

a) Observer la chasteté conformément à leur état ;

b) Pour ceux qui savent lire : réciter quotidiennement le petit Office de la Sainte Vierge, et pour ceux qui ne savent pas lire : s'abstenir de viande, le mercredi et le

samedi de chaque semaine, sauf quand la fête de Noël tombe un de ces jours. Cependant les confesseurs qui ont le pouvoir d'imposer le Saint Scapulaire, peuvent d'ordinaire aussi pour des motifs sérieux changer cette récitation du petit Office ou cette abstinence en d'autres œuvres de piété.

Péroraison. — Portons donc le Saint Scapulaire, et portons-le avec les dispositions requises : il nous assurera le secours de Marie et la persévérance finale.

13. — SERMON DE CHARITÉ
EN FAVEUR DES ÉCOLES DOMINICALES.

L'ÉGLISE ET L'ESPRIT MODERNE DANS LA QUESTION DE L'ENSEIGNEMENT DU PEUPLE.

Euntes ergo docete omnes gentes. Allez, enseignez toutes les nations. (Matth. xxviii, 19.)

Exorde. — Où donc, mes Frères, ont-elles été prononcées, ces paroles destinées à remuer le monde ? De quelle bouche sont-elles parties ? A qui étaient-elles adressées ? Ont-elles retenti sous les colonnades du Portique ou dans les jardins de l'Académie ? Est-ce quelque sage de l'Égypte ou de l'Inde qui les a léguées à ses disciples ? Viennent-elles de Pythagore ou de Platon ? S'adressaient-elles à la jeunesse d'Athènes ou de Rome ? Non ; elles furent dites sur le coteau des Oliviers, entre la grotte de l'agonie et le sommet de la montagne, par le Christ, vainqueur de la mort, quelques instants avant de rentrer dans sa gloire. Elles furent recueillies par douze pauvres pêcheurs, pierres fondamentales de cette Église que le Fils de Dieu était venu bâtir et qui était destinée à éclairer et à sauver le monde.

Et voilà que dix-huit siècles après, une clameur générale s'élève contre l'enseignement de cette Église. De toutes parts on crie : A bas l'ignorance ! A bas l'immobilité ! A bas l'obscurantisme ! Et au milieu de ces vociférations infernales une voix s'élève : A moi le sceptre de la science ! A moi il appartient de guider la civilisation ! A moi le monde ! A moi l'avenir ! — Et quoi ! L'Église a-t-elle failli à sa belle mission ? A-t-elle cessé d'instruire et d'enseigner? Non ! — Ce ne peut donc être qu'un usurpateur, celui qui se dresse devant elle, qui veut renverser son trône et se mettre à sa place... Cet usurpateur, nous l'avons reconnu : il se décore d'un nom aussi vague que prétentieux; il se nomme *l'esprit moderne.*

Puisque j'ai l'honneur de vous parler ici en faveur d'une œuvre dans laquelle l'Église exerce si efficacement sa divine mission, je crois ne pouvoir mieux vous exciter à y prendre part qu'en appelant au tribunal de votre justice, je ne dirai pas ces deux rivaux — ce serait faire injure à notre Mère — mais en vous montrant comment agissent dans l'enseignement populaire, d'un côté l'Église, fille du Ciel, ma Mère et la vôtre, et de l'autre côté le dieu du jour qui voudrait usurper ses droits et son pouvoir.

En étudiant leurs *principes*, — leurs *tendances* — et leurs *œuvres*, — nous verrons vers qui doit se porter notre choix.

I.

Voici que se présente à nous un géant aux deux bras étendus, comme pour éteindre le monde. Son front est hautain, son regard dédaigneux. Il agite un flambeau aux lueurs vacillantes. Son vol est un va-et-vient de l'école à la tribune législative et de la tribune à l'école. Rencontre-t-il sur son passage quelque ministre de l'Église, il lui jette un sourire de mépris et une parole d'injure. Partout où il passe, il laisse tomber quelques étincelles de sa torche embrasée : celles-ci brillent un instant, puis des ténèbres plus épaisses qu'auparavant leur succèdent aussitôt.

A. Écoutez ; voici son programme : *Instruction obligatoire, Progrès continu,* — et comme tendance *Séparation de la science et de la religion.* Programme impossible et contradictoire, comme je vais le prouver.

a) Instruction obligatoire ! — Est-il rien de plus odieux ? Cette obligation tyrannique s'impose injustement à la liberté de l'homme ; elle blesse la famille dans ses droits les plus inviolables ; elle fait violence à l'État, dont elle ne respecte ni l'incompétence ni les refus les mieux fondés... Imposer la science à l'homme sans aucune distinction de rang, de talent, d'inclination, est-ce là respecter cette liberté qu'on revendique pour lui avec tant de persévérance ? Arracher l'enfant à sa famille, dont on méconnaît les droits et les devoirs, quelle belle interprétation du respect qui est dû à la théorie des aspirations individuelles et au principe de non-intervention !

L'Instruction obligatoire, c'est la tyrannie exercée par une intelligence sur une autre... C'est le pouvoir civil arrachant par contrainte à l'homme ce qu'il a de plus cher : l'exercice de son libre arbitre... c'est la confiscation d'un droit sacré de la famille... C'est donc, en somme, le dernier mot du despotisme. L'instruction est une chose fort recommandable en elle-même ; mais dans la pratique il faut y aller non par la contrainte, mais *par la persuasion...* même quand il s'agit de l'instruction élémentaire...

b) Progrès continu. — Et après que, sans tenir compte de ses aptitudes, vous aurez forcé l'enfant de l'ouvrier à s'occuper des abstractions de ce que vous appelez la science, qui le délivrera de ce joug alors que son incapacité sera devenue notoire ? La libre-pensée s'obstinera peut-être à lui créer de toutes pièces, comme elle l'a promis à certaines époques, une intelligence de premier ordre... Le résultat le plus certain de l'entreprise sera d'avoir fait un malheureux, un homme dégoûté de tout, un déclassé... Tiendrez-vous compte du besoin des familles ? Non ; le mot d'ordre est donné : il faut marcher, il faut aller toujours

plus avant, jusqu'à ce que la nature accablée succombe : à la folie, oui à la folie, aboutira votre progrès ; la folie, voilà son terme...

Et s'il en est parmi vos victimes qui parviennent à s'assimiler votre prétendue science, cet aliment n'aura été pour eux que le poison de l'âme, puisque vous proclamez vous-même, ô libre-pensée moderne, que *votre tendance*, votre but en communiquant l'instruction aux enfants du peuple, c'est d'amener

c) La séparation de la science et de la religion. — C'est-à-dire que vous tendez à scinder l'âme en deux âmes, l'homme en deux hommes, la famille en deux familles. Vous aurez donc dans l'individu chez lequel votre enseignement aura réussi, une âme fournie de quelque instruction, je le veux bien ; seulement ce sera une âme sans foi, sans espérance, morte à la charité divine : et vous n'empêcherez pas cette âme d'avoir été créée par Dieu pour le louer, l'honorer, le servir ici-bas, avec l'obligation indispensable de tout subordonner à ce service, sous peine de se préparer une éternité de supplices. Vous aurez façonné un homme avide uniquement d'honneurs, de plaisirs : un citoyen, comme vous l'appelez ; au lieu que ce devrait être un chrétien, soucieux par-dessus tout de garder intact le sceau de sa régénération spirituelle, mettant sa gloire à être l'enfant de Dieu et le frère de Jésus-Christ, se consolant de tout par l'inébranlable assurance qu'il jouira après cette vie de la félicité de Dieu même. Vous vous contentez d'une famille qui perpétue dans les conditions voulues de forme, de force et de santé des êtres organisés qu'on appelle hommes, tandis que Dieu veut des familles qui donnent des enfants à l'Église et élèvent ces enfants de manière à en faire autant d'héritiers du ciel... Fort bien ! Votre système vous paraît magnifique ; j'y vois pourtant une petite difficulté : c'est qu'un jour arrivera l'heure de la mort. Que ferez-vous alors de vos deux âmes, de vos deux hommes, de vos deux familles ? Vous aviserez-vous

peut-être de dédoubler la mort, de dédoubler l'éternité, de dédoubler Dieu lui-même ? Supprimerez-vous le Dieu qui impose à la conscience humaine les obligations de la religion et de la morale, afin de ne laisser subsister qu'un fantoche qui tirera un feu d'artifice pour honorer la science laïque et sécularisée du citoyen ?...

Mais assez d'impostures et de contradictions ! — Nous avons vu l'absurdité *théorique* du programme de l'esprit moderne ; voyons *ses conséquences pratiques*.

B. L'instruction, dépourvue du frein modérateur que la religion possède, a pour effet immédiat de développer puissamment chez les classes moins élevées de la société ces instincts sensuels, ces passions déraisonnables dont tout homme porte en soi le germe et qu'il a tant de peine à dompter. Entre l'ignorance qui n'a reçu aucune initiation dans le domaine des savants, et la science complète il est un état mitoyen où l'enfant de l'ouvrier, privé de la simplicité qui lui faisait aimer sa condition première, juge tout d'après des idées défectueuses et ne regarde l'univers qu'à travers le prisme d'illusions décevantes. Devant l'horizon nouveau que la prétendue science lui découvre et vers lequel elle pousse son ambition qu'elle exalte, il ne songe plus qu'à réaliser ses rêves de bonheur terrestre, dût-il pour cela bouleverser le monde. Il se voit déjà en perspective à la place des rois et des empereurs ; les dogmes de la religion n'ont plus aucune valeur à ses yeux. On a prôné devant lui tous les raffinements des jouissances sensuelles : on lui a dit comme on repose mollement sur les tapis de l'Inde et de la Perse ; on lui a expliqué les délicieuses sensations que procure l'opium au mandarin indolent ; on lui a peint la vapeur amenant au riche les fourrures du Nord, les fruits savoureux du Midi, les merveilles des cinq parties du monde. On a ajouté : Toutes ces jouissances, tous ces biens, s'achètent avec de l'or. Avec de l'or on est heureux !

Voilà pourquoi son œil ne brûle plus que de convoitise ; voilà pourquoi son bras se tend vers cet or que la société

lui dispute. Quiconque est parvenu à s'en assurer une part avant lui, est par là même son ennemi. Il parlera peut-être d'abord pendant quelque temps de droit au travail ; traduisez : droit au repos ! Bientôt ce sera le droit à la jouissance, le droit à l'indépendance : et tout cela au nom de l'égalité qui ne reconnaît ni Dieu ni maître !

Et pour faire valoir ses prétendus droits, il s'unira aux révolutionnaires, aux mécontents de tous les partis, aux désespérés qui réclament à tout prix les biens de la terre, depuis qu'on leur a enlevé l'espérance des biens du ciel.

Voilà ce que produit comme résultat l'esprit moderne en multipliant les foyers de sa prétendue science ! — Je ne dis pas que nous soyons déjà à la veille d'aboutir à l'effroyable catastrophe que l'esprit moderne prépare au monde, mais je dis que le monde y marche à grands pas. La pente sur laquelle il s'est laissé engager devient de plus en plus glissante. Il suffit d'un coup d'œil sur l'état actuel de la société contemporaine pour s'en convaincre...

II.

Mais voici que se présente à nous notre Mère la Sainte Église. Comme son aspect est différent de la personnification de l'esprit moderne ! Les traits de son visage sont pleins de douceur et inspirent un religieux respect. Une douce lumière rayonne autour d'elle et lui forme comme une gloire.

A. Écoutez sa belle *maxime*, et admirez comme elle sauvegarde les droits de tous : « Tous les hommes sont égaux devant Dieu ; mais, comme tous ne peuvent occuper la même place dans la société, la Providence divine prépare à chacun sa position. Il suffit donc que chacun ait les moyens qui lui sont nécessaires pour arriver à la place où Dieu l'appelle, les connaissances qui l'aident à en bien remplir les devoirs, enfin les grâces qui lui permettent de s'y sanctifier et d'atteindre la fin de son existence : Dieu et le ciel. »

Qu'elle est admirable cette *doctrine de l'égalité devant Dieu*, avec les grandes et belles déductions que l'Église sait en tirer ! — Égalité devant Dieu : cela veut dire que l'homme n'a aucune autorité sur non semblable, sinon autant que Dieu la lui donne, et que le chrétien en obéissant n'a pas à s'abaisser devant un autre homme, sinon parce que celui-ci représente Dieu. Il peut dire en toute vérité : Je n'obéis pas à l'homme, je n'obéis qu'à Dieu ! Comme cela divinise l'obéissance et la soumission à toute autorité et à tout pouvoir ! — Égalité devant Dieu : cela explique la sollicitude de l'Église pour les faibles, les pauvres, les souffrants. — Égalité devant Dieu : c'est la raison pour laquelle l'Église revendique et soutient partout et en tout l'honneur légitime du moindre de ses enfants...

Les *distinctions sociales* qui ne sont pas opposées à l'égalité de tous devant Dieu, l'Église ordonne de les respecter, parce qu'elles ont été établies par le Créateur lui-même. *(Dedit) unicuique secundum propriam virtutem* (Matth. xxv, 15). *Quis autem vestrum cogitans potest adjicere ad staturam suam cubitum unum ?* (Ibid. vi, 27.) *Non potes unum capillum album facere aut nigrum* (Ibid. v, 36). C'est Dieu qui distribue comme il lui plaît, et pour des raisons toujours saintes et adorables, la santé et les forces corporelles, les aptitudes intellectuelles et les talents. Comme il a établi des hiérarchies parmi les anges, il en a établi également dans la société humaine. De là certaines relations sociales établies entre les hommes, de là des devoirs réciproques. Voilà pourquoi l'Église répète partout les paroles du grand Apôtre : Enfants, obéissez à vos parents, mais obéissez-leur dans le Seigneur, car cela est juste. Maris, aimez vos épouses comme le Christ a aimé son Église ; et vous, épouses chrétiennes, obéissez à vos maris comme vous obéiriez au Seigneur. Serviteurs, obéissez à vos maîtres temporels dans la simplicité de votre cœur comme au Christ lui-même (Cf. Ephes. v). Que chacun se soumette aux puissances qui lui sont supérieures ; car il

n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre (Rom. XIII, 1). Et vous, maîtres, témoignez de l'affection à vos subordonnés... sachant que vous avez les uns et les autres un maître commun dans le ciel (Ephes. VI, 9). Puis elle unit tous ses enfants que la diversité des rangs sépare ; elle les unit par un lien commun : la charité ! Elle abaisse le riche sans l'humilier ; elle élève le pauvre sans l'enorgueillir.

B. Et c'est cette Église qu'on ose dénoncer comme l'ennemie du progrès, l'ennemie de la diffusion des lumières !

Mais l'histoire est là ; elle nous montre comment depuis dix-huit siècles l'Église a initié d'abord l'humanité à tous les progrès véritables en matière de religion et de morale, et comment elle a, progressivement toujours, changé en effet les mœurs de presque tous les peuples de la terre qui ont été en contact avec elle. Celui qui ignore ou méconnaît cela, ne peut prendre part à une discussion sérieuse.

Et comment peut-on dire que l'Église ait jamais éteint le génie ou comprimé l'essor d'une intelligence quelconque, elle qui a été saluée du nom de mère par tout ce qui compte comme élite du genre humain dans toutes les carrières sociales et dans tous les domaines du savoir, à de rares exceptions près, et cela depuis dix-huit siècles ? Non, jamais l'Église n'a mis d'entraves à la vraie science. Elle a tout au plus, comme c'était son devoir, répété la parole de saint Paul : *Oportet sapere ad sobrietatem* (Rom. XII, 3), lorsqu'elle voyait se produire certaines doctrines erronées qu'elle avait le droit de juger funestes...

Chez elle le talent sorti des rangs inférieurs de la société a moins de barrières à surmonter que partout ailleurs pour parvenir à frayer sa route et arriver aux postes les plus éminents. L'histoire ecclésiastique, encore une fois, est pleine de ces exemples. Il suffira de rappeler Adrien IV et Sixte-Quint, Grégoire VII et Ximenès.

Non, l'Église n'est pas l'ennemie de la science, et lorsqu'il s'agit de favoriser les talents et de rendre hom-

mage au mérite, elle ne regarde ni à la naissance ni à la fortune. Ce qu'elle demande aux pouvoirs publics, c'est qu'ils répandent l'instruction sans méconnaître les lois de Dieu et qu'ils n'encouragent et ne flattent pas les intelligences médiocres dont la vanité et la turbulente ambition ne serviront jamais qu'à troubler le monde.

Pour vous faire une idée juste *des tendances* et des vues de l'Église, représentez-vous une société soumise à une autorité prudente et modératrice, en même temps qu'éclairée. Il y a là des serviteurs et des maîtres, des pauvres et des riches : ainsi Dieu l'a voulu. Là, chacun reçoit les connaissances indispensables, qui tout en faisant comprendre au chrétien sa sublime dignité d'enfant de Dieu, élèvent son intelligence et conservent son cœur pur et tranquille. La carrière de la science est ouverte à tous ; là brille le flambeau des connaissances spéciales et supérieures : l'étincelle du génie découverte chez l'enfant du peuple est un titre suffisant pour y être admis. On dresse le jeune travailleur pour qu'il apporte au métier une main plus habile ; mais on ne lui inculque pas les funestes maximes de la « morale indépendante. » Il n'éprouve pas la fièvre des jouissances ni la soif insatiable de l'or. Heureux dans sa condition, il adore et remercie le Créateur, auquel dans cette paisible société chacun autour de lui rend un fidèle hommage. Au sein de sa famille il ne rencontre que des cœurs unis dans une même foi, dans une même espérance et dans une même charité.

C. Dites, mes Frères, votre âme ne se repose-t-elle pas dans la contemplation d'un si beau spectacle ? Mais, hélas ! un coup d'œil sur la société contemporaine suffit pour enlever l'espoir de le voir *se réaliser* de nos jours. Ainsi le réveil dissipe au matin les riantes illusions de nos rêves. L'esprit moderne est là, qui s'oppose à l'Église et l'empêche d'exécuter un dessein si bien approprié à la faiblesse de l'homme aussi bien qu'à sa liberté. Ce dessein si sage, qui sauverait la société, la famille et l'individu,

n'est dans nos temps malheureux que le noble idéal conçu par l'Église, son utopie, si vous le voulez.

Que fait donc l'Église de nos jours ? Entravée dans sa divine mission, en lutte avec l'orgueilleux émissaire de Satan que j'ai appelé « l'esprit moderne, » elle voit que la société humaine se laisse entraîner vers sa perte. Chaque jour elle voit le péril s'augmenter, la pente devenir plus rapide : et elle s'efforce encore de sauver la société, s'il se peut, et de la retenir, de l'arrêter sur la route des abîmes. Pour éclairer les yeux des hommes et leur faire comprendre le danger où ils se sont engagés, en abandonnant le chemin de la vraie vie, elle oppose ses lumières à celles d'une arrogante incrédulité. Elle ouvre des crèches, des écoles, des pensionnats, des collèges. Écoles d'adultes, écoles dominicales, écoles du soir, qu'est-ce que tout cela, sinon les inventions, les créations de l'Église pour répondre à l'ordre de son divin chef, pour combattre par la diffusion de sa pure doctrine les ennemis de l'ordre social ?

Péroraison. — Venez, mes Frères, venez aider l'Église votre Mère ; partagez ses efforts, prenez part à ses luttes. Pour vous y exciter, je ne vous dirai pas combien sera grand aux yeux de Dieu le mérite du bienfait accordé à l'âme de vos semblables, puisque le bienfait qui regarde uniquement le corps a déjà droit à une si magnifique récompense. Je ne vous dirai même pas : « Sauvez les âmes ! Participez à la mission divine de Jésus-Christ, leur rédempteur, qui les a payées de son sang. Elles se perdent, ces pauvres âmes ; on les égare, on les séduit. Ramenez-les à la foi et à l'Église ; ramenez-les au bonheur ! » Je ne vous dirai rien de tout cela ; mais je vous ferai entendre un cri encore plus pressant. Je vous dis : Sauvez la société ! sauvez vos enfants !

Que deviendront-ils, vos enfants, si autour d'eux on élève une génération athée et revolutionnaire ? Vous frémissez ? Hâtez-vous de conjurer l'orage. Prêtez la main à l'œuvre si chrétienne et si sociale de ces admirables jeunes gens

qui rassemblent autour d'eux la jeunesse ouvrière, la prémunissent contre les illusions d'une pédantesque ignorance et lui inculquent les notions d'une science mise à sa portée.

Permettez-leur par vos libéralités d'étendre leur action et leur influence à un plus grand nombre d'âmes, de répandre davantage les véritables lumières. Secondez leurs efforts, et si vous ne pouvez prendre une part active dans cette œuvre à laquelle une chrétienne jeunesse consacre généreusement ses loisirs, où le ministre du Seigneur apporte sa part de dévouement, apportez-y du moins le tribut d'une généreuse aumône. Dieu sera témoin de vos désirs et de votre bonne volonté ; il les agréera et, après avoir eu part au succès ici-bas, vous aurez part aussi à la récompense.

---

14. — POUR UNE DISTRIBUTION DES PRIX A L'ÉCOLE DOMINICALE.

Messieurs,

Parmi les secours de l'ordre temporel que Dieu accorde à l'homme pour l'aider à augmenter sa félicité ici-bas et lui rendre en même temps plus facile le service de son créateur, il en est un qui sans contredit occupe la première place et qui élève en quelque sorte celui qui le possède au-dessus de ses semblables. Vous comprenez suffisamment, Messieurs, que je veux parler de l'*instruction*. — Le vulgaire lui-même ne s'y trompe pas. Si un riche ignorant étale autour de soi son luxe et son opulence, le vulgaire le regardera avec des yeux pleins de curiosité, voire même d'envie ; mais s'il rencontre un homme qui possède la clef de la science, fût-il sans fortune, c'est à celui-ci que va son estime. Oui, partout dans le monde civilisé on

honore le savoir. Il n'y a que la vertu qu'on doive lui préférer ou mettre au-dessus de lui.

I.

A. Dieu d'ailleurs a mis dans la nature de l'homme ce noble *instinct* qui le porte à l'acquisition de la science. Quel est le père, quelle est la mère qui n'ont pas observé avec admiration dans leurs jeunes enfants cette tendance merveilleuse à se rendre compte peu à peu de tout ce qui les entoure ? A peine l'enfant sait-il dire quelques mots, à peine la raison, comme un soleil levant, commence-t-elle à jeter ses premiers rayons dans cette âme, que les parents se voient accablés de questions : D'où vient ceci, père ? Pourquoi cela, mère ? — Qui de nous n'en a été témoin ?

Et ce désir de connaître, qui a germé dans la première enfance, croît avec l'âge. L'homme adulte cherche à étendre le cercle de ses connaissances. Et que sont toutes les sciences, sinon les conquêtes de cet instinct de notre nature intellectuelle ? L'homme ne se contente pas de savoir ce qui se passe de son temps : il interroge le passé, il tâche de découvrir ce que l'humanité a fait avant lui. Il crée ainsi la science de l'histoire, qui lui met devant les yeux les annales des siècles écoulés. Il ne lui suffit pas d'examiner la portion du globe terrestre où sa naissance l'a placé : il s'enquiert des particularités que présentent les autres contrées de la terre et des mœurs de leurs habitants. Les voyages qu'il entreprend dans ce but et les conclusions certaines qui en sont le fruit, lui fournissent un nouveau système de connaissances, la géographie. Après avoir considéré un à un les objets qui l'entourent, l'homme les compare, il saisit leurs ressemblances et tire de ces observations des idées générales de nombre, de grandeur ; il arrive peu à peu à l'unité de mesure pour l'étendue, et se voit par là bientôt en possession de l'arithmétique et de la géométrie. Il finit par embrasser dans ses calculs le nombre et la distance des étoiles et jusqu'aux lois qui régissent leurs

mouvements. C'est l'astronomie, à laquelle succéderont la physique et la chimie, avec les sciences naturelles. Pour sauver de l'oubli, pour fixer à l'usage de tous les esprits les résultats de ces multiples recherches, l'homme trouve un art admirable, celui de l'écriture, et ainsi il permet à la philosophie, c'est-à-dire à la plus puissante et la plus subtile des sciences de l'ordre naturel de prendre dans les sciences particulières les faits incontestables d'où elle fera sortir grâce au raisonnement une nouvelle série de conclusions : celles qui touchent, autant que cela est possible avec les seules données de la raison, aux essences des choses et à la nature intime des êtres. Le penseur achève ainsi ce que l'enfant avait commencé.

B. Cette ardeur à s'instruire qui a toujours existé chez l'homme et que l'Église catholique a toujours favorisée, même dans ce que l'on nomme un peu à la légère les « siècles d'ignorance, » cette ardeur reçoit de nos jours au point de vue de l'ouvrier un stimulant nouveau, celui de la *nécessité.* L'ouvrier qui ne sait pas lire peut difficilement se tenir au courant des perfectionnements que subissent presque sans interruption les outillages et les procédés des différents métiers... L'écriture, le calcul, et même la connaissance de certaines langues étrangères, sont des instruments qui deviennent de plus en plus indispensables, bien qu'à divers degrés, à nos ouvriers et à nos commerçants...

Et la nécessité d'être solidement instruit des vérités de la religion, quand a-t-elle été pressante comme de nos jours pour tous les chrétiens en général ? Quand la Foi et ses saintes prescriptions ont-elles été attaquées comme elles le sont maintenant ?... Que disent les relations qui nous viennent des différentes contrées du monde ?... En Italie... En France... Même dans notre catholique Belgique... Malheur à celui qui sans une solide instruction religieuse est exposé...

C. Eh bien, Messieurs, vous semble-t-il que l'instruction

sous ces deux formes, l'instruction profane professionnelle et l'instruction suffisamment approfondie de la religion, soient assez universellement répandues au sein de notre population ouvrière et même au sein de notre bourgeoisie ? Il faut, je crois, reconnaître qu'elle ne l'est pas. C'est que tous les parents n'ont pas encore compris l'importance et la nécessité de l'instruction ; beaucoup négligent de la procurer à leurs enfants. Ils ne les envoient pas à l'école ou refusent de les y laisser pendant le temps convenable, même quand ils le pourraient sans s'imposer momentanément de trop grands sacrifices. Trop nombreux sont les jeunes gens qui ne comprennent pas l'utilité de l'instruction et les inconvénients de l'ignorance...

Chose plus déplorable encore, chez beaucoup de ces jeunes ouvriers les connaissances religieuses sont tout à fait insuffisantes. Aussitôt après leur première communion, on ne les voit plus jamais au catéchisme, et ils ont bien vite oublié le peu qu'ils avaient retenu. Quelques années plus tard, vous les verrez se traîner sur les sentiers de la vie, pitoyables ouvriers, pitoyables bourgeois, et souvent hélas ! encore plus pitoyables chrétiens. Que deviendront-ils ? Ils deviendront les instruments du premier venu qui achètera leur coopération pour n'importe quelle mauvaise besogne... Et pourtant, ils étaient destinés par Dieu à être des ouvriers dignes de toute estime, d'honorables pères de famille, de saints chrétiens !

II.

O vous tous qui êtes ici, vous sentez combien est déplorable un tel état de choses. Vous dites avec moi : Il faut instruire l'ouvrier, il faut instruire le bourgeois. Les éléments de l'instruction profane, qu'ils ont peut-être reçus dans leur enfance, et une première connaissance de la religion ne suffisent pas : ce double enseignement doit être continué, ces connaissances doivent être entretenues. Même à ceux qui sont déjà arrivés à un certain âge il faut procurer

la culture intellectuelle, tout en leur laissant les heures convenables de relâche.

A. Mais cette entreprise, Messieurs, lorsqu'il s'agit de l'instruction profane, n'est pas sans offrir de grands *dangers*. Nous pouvons comparer cette instruction au feu. Le feu est un réel bienfait que l'homme a reçu du Créateur : il éclaire, il échauffe. Mal employé, il cause l'aridité et l'incendie ; il devient l'agent le plus redoutable de la destruction. Le savoir est un danger lorsqu'il ne va pas de pair avec la religion, qui tempère les bouillonnements de l'ambition provoqués trop souvent par le savoir ; le savoir est un danger lorsqu'il inspire à l'homme une orgueilleuse prétention de juger par ses idées à lui les enseignements de la Foi.

Ils donnent en leur personne une preuve frappante de ce danger, les demi-savants, comme on les appelle, vrais fléaux de leurs familles. Ils disent comme l'économe de l'Évangile que son maître avait congédié : *Fodere non valeo, mendicare erubesco* (Luc. XVI, 3), et on les voit toujours prêts à se joindre aux fauteurs de troubles et de révolutions, répétant partout les propos insensés mais perfides des journaux impies, critiquant à tort et à travers tous les actes de l'autorité religieuse. Un peu de science, a dit avec raison un écrivain célèbre, éloigne de Dieu : beaucoup de science y ramène. Et puisque tous ne peuvent arriver à la science complète, il faut beaucoup de prudence lorsqu'on répand dans les masses les éléments de la culture intellectuelle.

B. Qui est capable de bien remplir cette difficile mission ? Je réponds, Messieurs, que la Religion y réussira mieux que l'État.

Il est vrai que l'État, représenté par ses législateurs, pourra recourir à une loi d'instruction obligatoire ; ses administrations pourront à prix d'argent obtenir que des professeurs salariés initient les ignorants aux éléments des sciences et bâtir à cette occasion des édifices somptueux :

mais l'État est impuissant à résoudre à lui seul la seconde partie du problème, la partie principale, celle qui consiste à persuader à l'ouvrier un usage raisonnable du savoir auquel on l'a initié. Pour obtenir ce résultat il lui faut le concours de la Religion. Elle seule apprendra à l'ouvrier à vivre pour Dieu et pour l'éternité. Si l'État refuse ce concours, tous ses efforts resteront stériles.

C. Par contre, la Religion suffit à elle seule pour réaliser le double résultat que nous avons en vue, et elle le montre dans les villes où, comme dans la vôtre, l'administration refuse de s'entendre avec elle à l'amiable. Elle convoque ses amis et leur dit : Voilà des ouvriers soumis à un labeur écrasant. S'ils avaient de l'instruction, ils pourraient se procurer une position sociale bien moins pénible. Donnez-leur cette instruction qui leur manque. — Où trouver le temps ? — Chaque semaine il y a un jour consacré particulièrement au service du Seigneur et au repos du corps. L'ouvrier trouvera un vrai repos dans ces moments où il exercera son esprit ; quant aux professeurs, ce sera encore servir le Seigneur que de cultiver l'esprit de ses enfants et de leur apprendre à mieux connaître sa loi. Utilisez donc le dimanche, *fondez des écoles dominicales !* — Mais ces écoles exigeront beaucoup de dépenses. Outre les locaux, il faudra des meubles scolaires, des livres, des cahiers et bien d'autres accessoires. — Soyez sans inquiétude. J'ai des serviteurs que leur vocation a voués à l'enseignement : ils vous prêteront leurs locaux de classes ; et si les locaux se trouvaient insuffisants, il se rencontrera des cœurs généreux qui viendront à votre secours. — Mais il y a déjà tant d'autres bonnes œuvres qui réclament leur assistance. — C'est vrai ; mais il est vrai aussi que la charité catholique est inépuisable. Ceux qui pratiquent la charité, savent que l'aumône n'appauvrit pas ; qu'elle est au contraire un prêt que Dieu rend avec usure. — Et qui servira d'instituteurs ? — Ah ! dit la Religion, je connais bien des jeunes gens, et même des pères de famille, qui ont

compris combien il est beau et méritoire de se faire les bienfaiteurs des ouvriers, et qui sont disposés à donner chaque dimanche une partie de leur temps pour cette œuvre si sainte. Je parlerai et ils viendront.

Vous qui m'écoutez, dites, n'est-ce pas ce qui s'est fait ? Ne sont-ce pas là des merveilles que la Religion a opérées sous vos yeux ?

Péroraison. — Vous, chers élèves, vous êtes venus demander à l'école dominicale l'instruction profane chrétiennement donnée, parce que d'un côté vous désirez perfectionner votre connaissance des choses humaines et que vous voulez en même temps être guidés en tout par la Foi. Oh ! nous vous accueillons avec tendresse. Nous ferons tout ce qui dépend de nous, pour inculquer dans votre esprit des connaissances utiles. Nous vous demandons uniquement de suivre docilement la direction que vous recevrez ici et d'être assidus aux classes. Travaillez aussi avec nous à augmenter le nombre de vos condisciples...

Vous, pères et mères de famille, vous avez compris la nécessité de l'instruction... Regrettant peut-être de n'avoir pas reçu vous-mêmes cette instruction, vous voulez du moins, autant que vous le pouvez, en assurer le bénéfice à vos enfants. Vous recevrez la récompense de ce soin. Vos enfants, pourvus d'une bonne formation intellectuelle et maintenus dans la voie du service de Dieu, feront votre couronne et votre bonheur. Continuez ! Aidez-nous en ayant soin qu'ils fréquentent bien les cours, qu'ils s'appliquent à la besogne qu'ils auront à faire, et en leur recommandant d'être bien soumis aux professeurs.

Je prie Dieu de bénir vos personnes, comme il a promis de récompenser largement votre noble dévouement, zélés professeurs, qui êtes et nos chers amis et nos vaillants coopérateurs ! Puisse votre nombre augmenter encore ! Puissent de nouveaux zélateurs se joindre à vous, et nous permettre d'étendre toujours de plus en plus l'action de notre enseignement dans le monde des ouvriers !

Vous avez écouté la voix de la Religion, généreux bienfaiteurs. Nous vous remercions du puissant soutien que vous fournissez à notre œuvre. Non contents des secours pécuniaires que vous nous faites parvenir, vous avez tenu à montrer par votre présence à nos élèves que vous les aimez, que vous vous intéressez à leurs progrès et à leurs succès. Vous êtes donc venus assister à cette solennité de la distribution des récompenses. Que notre reconnaissance, que la joie de ces jeunes gens à qui vous remettrez des prix, soit pour vous aussi comme une première récompense de votre charité ! Mais, ne l'oubliez pas, une rémunération d'une valeur incomparablement plus grande vous est réservée là haut. Les rayons de la science communiqués grâces à vous à ces jeunes âmes de chrétiens, outre l'éclat temporel qu'ils pourront projeter sur la terre, convertis par l'esprit de foi en autant de bonnes œuvres, orneront un jour votre couronne dans le ciel. *Qui ad justitiam erudiunt multos*, dit la Vérité infaillible, *(fulgebunt) quasi stellæ in perpetuas æternitates* (Dan. xii, 3).

Que ce soit là votre espérance et votre encouragement, comme c'est le vœu de notre profonde gratitude !

15. — POUR UNE DISTRIBUTION DES PRIX A L'ŒUVRE DU CATÉCHISME DES ADULTES.

Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum. (Matth. xviii, 20.)

Vénérés bienfaiteurs,
Chers frères en Jésus-Christ,

Vous voilà réunis tous ensemble en ce beau jour au pied de l'autel, et vous qui pendant toute cette année avez écouté à cette place les leçons de la doctrine chrétienne, et vous qui par vos dons généreux avez encouragé et

soutenu cette œuvre d'éminente charité. Les uns sont venus recevoir la récompense de leur assiduité ; les autres ont tenu à montrer leur sympathie à leurs protégés et à les encourager à la persévérance ou à une augmentation de zèle. Le sentiment commun, celui qui anime en ce moment tous les cœurs dans cette assemblée, c'est la joie, et cette joie jaillit de la sincère charité que vous avez tous les uns pour les autres. Oui, vénérés bienfaiteurs, vous aimez ces ouvriers, ces pères de famille si diligents. Vous les aimez, parce que vous savez qu'ils sont comme vous les enfants de Dieu, que Jésus-Christ les a rachetés au prix de son sang, et que le Père éternel a fait d'eux ses fils adoptifs. Vous les aimez, parce que vous savez que Dieu vous a confié la mission de leur venir en aide ici-bas, et parce que vous voyez en eux des frères qui partageront éternellement votre bonheur dans le ciel. — Vous, mes chers amis, vous aimez vos bienfaiteurs, parce que vous voyez en eux les instruments de la bonté de Dieu à votre égard, et parce qu'ils font de leurs biens l'usage pour lequel Dieu les leur a départis. Vous les aimez parce qu'ils vous aiment. Cet amour réciproque vous vient de Dieu ; il vient du Christ, qui a dit aux riches : Tout ce que vous ferez au moindre des miens, je le tiens pour fait à moi-même. Il vient du Christ, qui a donné le précepte universel : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Aussi pouvons-nous dire que nous sommes ici réunis au nom du Christ et qu'en ce moment se réalise parmi nous sa promesse : *Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.*

Mais, vénérés bienfaiteurs et chers frères en Jésus-Christ, afin que cette réunion ne nous soit pas seulement agréable : afin qu'elle soit encore vraiment utile, permettez-moi de vous exposer en peu de mots *quels sont les autres sentiments* qui doivent nous animer en ce jour et influer même sur notre vie à l'avenir.

I.

Qu'il me soit permis de m'adresser d'abord à mes *auditeurs habituels*, qui viennent chaque dimanche écouter avec tant de zèle la parole de Dieu.

a) Il faut qu'ils comprennent de mieux en mieux *quel immense bienfait* est pour eux la connaissance qu'ils reçoivent ici de la doctrine chrétienne. Oui, mes chers amis, pendant que des centaines, des milliers de vos compagnons ignorent les vérités religieuses et méconnaissent les devoirs que Dieu nous a imposés, pendant qu'ils sont entourés de mille séductions, en danger d'abandonner la pratique de la religion et même d'abjurer la foi pour un peu d'argent, vous venez ici fortifier votre foi, en écoutant l'explication des vérités divines ; vous ranimez votre espérance, par la considération des biens inestimables que Dieu vous prépare dans le ciel ; vous ravivez votre amour pour ce Dieu, en suivant l'énumération que l'on vous fait des preuves de son amour infini à votre égard. En apprenant à bien remplir vos devoirs de chrétiens, vous vous assurez le vrai bonheur sur la terre et la félicité céleste. Soyez donc *reconnaissants envers Dieu !*

b) A qui êtes-vous redevables, après Dieu, de ce bienfait ? N'est-ce pas en grande partie à ces cœurs généreux qui par leurs largesses, par les récompenses qu'ils nous mettent à même de vous distribuer, excitent votre zèle et stimulent la paresse naturelle ? Vous avez donc contracté envers eux aussi une dette de reconnaissance. Et comment la paierez-vous ? Dieu vous en fournit le moyen : *priez pour vos bienfaiteurs !* La prière est puissante au ciel, surtout lorsqu'elle part d'un cœur de pauvre, mais d'un pauvre qui est reconnaissant. Priez pour vos bienfaiteurs chaque soir, lorsque, avec toutes les personnes qui composent votre ménage, vous récitez les prières accoutumées. Priez alors pour eux ; recommandez-les à Dieu, demandez-lui de les bénir et de leur accorder des grâces abondantes.

Montrez aussi votre reconnaissance par votre *assiduité*

aux instructions, en y attirant vos voisins et vos amis... Montrez-la en réglant votre conduite d'après les enseignements qui vous sont donnés du haut de cette chaire...

II.

Et vous, vénérés bienfaiteurs, quels sentiments devez-vous rapporter de cette réunion ? L'intention de Dieu, laissez-moi vous le dire, c'est que *la vue du bien déjà réalisé* par vous, provoque dans votre âme la résolution d'augmenter encore vos largesses et enflamme de plus en plus votre zèle.

Voyez ce grand nombre d'hommes à qui, grâces à vous, des récompenses vont être remises. Combien d'heureux vous allez faire ! Vous le remarquerez au moment où ils viendront recevoir de vos mains le prix tant désiré. Vous verrez la joie briller dans leurs yeux. Et cette joie se répandra au delà de l'enceinte de cettte chapelle : pour chaque ménage où entreront aujourd'hui vos bienfaits, ce jour sera un jour de fête. De chacun de ces ménages montera au ciel une prière reconnaissante.

De plus, les conséquences de vos bienfaits se prolongent durant toute l'année. Chaque dimanche, le père de famille répète aux siens les enseignements qu'il a entendus. Il a soin que tous mettent en pratique les leçons qu'ils reçoivent...

La vue des récompenses nous amène de nouveaux auditeurs. Ceux d'entre les anciens qui ont laissé à désirer au point de vue de l'assiduité, se proposent bien fermement de ne pas manquer une seule instruction l'année prochaine. Comme le père de famille est saintement fier, lorsqu'il peut montrer à ses enfants la médaille par laquelle il est constaté qu'il a été fidèle à ses bonnes résolutions pendant tel ou tel nombre d'années ! Comme il est consolant pour une mère de recevoir un semblable témoignage concernant son fils aîné ! Quelle salutaire influence ces exemples n'ont-ils pas dans toute une famille, dans tout un voisinage ?

Voilà le bien que vous réalisez en soutenant notre œuvre : les vérités chrétiennes sont mieux connues dans le monde des ouvriers, la religion est de plus en plus honorée et pratiquée. Le travailleur remplit ses devoirs envers Dieu, envers son prochain et envers lui-même. Il est obéissant à ceux qui exercent l'autorité, assidu au travail, résigné à la volonté de Dieu dans les épreuves et dans la maladie.

Et si l'heure de la mort vient à sonner pour lui, avec quelle foi il voit approcher le dernier moment ! Avec quelle dévotion et quelle piété il reçoit les derniers sacrements ! Avec quelle douce et ferme espérance il quitte cette misérable vie pour aller jouir dans le sein de Dieu de la récompense qu'il sait avoir méritée ! Combien d'hommes ont été ramenés ici à la pratique de la vie chrétienne, et préparés par là même à une sainte mort et à une bienheureuse éternité ! — Encore une fois, vénérés bienfaiteurs, voilà le bien que réalise l'œuvre de la doctrine chrétienne.

Péroraison. — Si vous êtes heureux de constater ces salutaires résultats de votre charité, j'ose dire que ce doit être pour vous un motif d'augmenter encore vos largesses. Nous ne craignons pas de vous avouer les besoins nombreux auxquels nous devons faire face. Il nous faut beaucoup de ressources, si nous voulons pouvoir suffisamment encourager le zèle de nos auditeurs et en attirer de nouveaux. La cherté des effets d'habillement... Nous craignons parfois de ne pouvoir remplir nos promesses... Nous déplorons vivement la perte d'une personne généreuse... Il vous appartient, vénérés bienfaiteurs, de compenser... Ne craignez pas, l'aumône n'appauvrit jamais. Donnez beaucoup, afin que Dieu à son tour... Si vous aviez l'intention d'être généreux, redoublez de générosité : nous redoublerons de ferveur dans les prières que nous offrons à Dieu pour vous, et Dieu, de son côté, enrichira votre couronne d'autant d'immortels rayons que vous aurez par votre charité raffermi d'âmes dans son saint service.

16. — SERMON DE CHARITÉ
POUR PATRONAGES DE JEUNES FILLES.

Mandata Dei in corde mulieris sanctæ. La femme qui est sainte, garde dans son cœur la loi de Dieu. (Eccli. xxvi, 24.)

Exorde. — Voilà le type que l'Écriture sainte nous met devant les yeux en parlant de la femme : langage général qui s'applique à tous les âges et à toutes les conditions, mais que je vais restreindre aujourd'hui à la femme du peuple, puisque... Et afin de faire bien comprendre quelle est l'importance de cette œuvre, je montrerai quel est le *type que la femme du peuple doit réaliser*, — les *difficultés* que rencontre cette réalisation, — et les *moyens* qui peuvent la faciliter.

I. — Type à réaliser.

Lorsqu'on voit, au jour de la première communion, un essaim de jeunes filles s'approcher de la Table sainte, on se demande ce qu'elles deviendront un jour...

A. Si la loi de Dieu *continue à régner* dans leur cœur, nous aurons 1. La vierge consacrée à Dieu : Agnès, Agathe, Marie-Madeleine de Pazzi, Marguerite-Marie ; 2. L'épouse chrétienne : Cunégonde, Élisabeth de Hongrie, Blanche de Castille ; 3. La veuve chrétienne : Françoise Romaine, Mathilde, Hedwige, Jeanne Françoise de Chantal ; 4. La vierge dans le monde : Germaine Cousin...

B. Si ce type chrétien *ne se réalise pas* à quelque degré, qu'aurons-nous ? La mégère... la femme perdue... la tricoteuse... la pétroleuse...

II. — Difficultés et moyens.

Quels sont les moyens qu'il faut faire agir, pour arriver au premier résultat ?

Il y a chez la fille chrétienne *trois ressources* qu'il faut exploiter, — et *trois tendances* qu'il faut diriger ou neutraliser.

A. Ressources. — *a)* La pudeur, sentiment de dignité et de respect de soi... Présence de Dieu...

b) Le dévouement et l'activité, — pour la faire travailler...

c) La foi, — pour l'aider à supporter la souffrance...

B. Tendances. — Mais il y a trois tendances qui peuvent paralyser et même anéantir ces ressources.

a) Le désir de plaire qui va jusqu'à l'oubli de la pudeur...

b) L'amour du plaisir qui détruit l'activité et le dévouement, pour mettre à leur place la frivolité et l'égoïsme.

c) L'impressionnabilité. Sensibilité et imagination réunies...

C. Appliquons cela d'une manière toute spéciale à la jeune fille vivant au milieu des classes populaires.

La pudeur chez elle sera d'autant plus vite éteinte qu'il y a moins de réserve dans le milieu où elle se trouve...

L'activité est nécessaire, mais le plaisir est par là même plus séduisant ; et si le plaisir prend le dessus, tout est perdu...

La foi risque d'autant plus de se perdre que les connaissances religieuses sont moins solides et moins bien entretenues...

D. Conclusion. — Donc, que faudra-t-il pour maintenir dans le bien la jeune fille du peuple ?

1° Lui conserver le sentiment de sa dignité, en la mettant en rapport avec des personnes qui se respectent...

2° Lui inspirer l'amour du travail, et, par une distraction honnête, lui enlever la soif des plaisirs dangereux...

3° Maintenir en elle les idées de la foi et la pratique de la religion.

Or, voilà précisément ce que fait le Patronage...

Péroraison. — Honneur à celles qui s'emploieront à cette œuvre, à ceux qui la soutiennent par leurs largesses !

17. — POUR UNE DISTRIBUTION DES PRIX DANS UNE ÉCOLE GARDIENNE.

Qui susceperit unum parvulum talem in nomine meo, me suscipit. (Matth. xxiii, 5.)

Exorde. — Notre divin Sauveur a toujours eu pour les enfants une affection toute spéciale. Lorsque des mères lui en amenaient, afin qu'il les bénît, il accueillait ces enfants et les embrassait. C'est à cette occasion qu'il dit aux apôtres: *Sinite parvulos venire ad me, et ne prohibueritis eos ; talium est enim regnum Dei* (Marc. x, 14). Dans une autre circonstance il prononça les paroles que j'ai citées d'abord... *Qui susceperit...*

Quelle n'est donc pas en ce moment la joie du cœur de Jésus, puisque nous sommes venus ici pour célébrer la fête de ses petits amis et pour leur montrer combien nous les aimons ! Il est prêt à répandre des trésors de grâces sur ceux qui s'occupent de leurs intérêts. Cette journée est donc une *journée de joie*, — et aussi une *journée de grâces et de sanctification.*

I. — Journée de joie.

A. Ce jour réjouit le Ciel et la terre.

a) Dans le ciel, — il réjouit notre Sauveur Jésus-Christ, pour qui il est doux de voir combien nous remplissons fidèlement le précepte qu'il nous a donné, en nous ordonnant de nous aimer les uns les autres. Il se réjouit de nous voir protéger et garder les âmes de ces petits qu'il a rachetés au prix de son sang.

La sainte Vierge se réjouit. Mère de tous les hommes, elle sent une tendresse particulière pour les petits enfants, qui lui rappellent l'enfance du Sauveur.

Les saints anges gardiens et les célestes patrons de ces enfants se réjouissent, parce qu'ils trouvent en nous des

collaborateurs qui partagent leur mission de soin et de patronage. Sans nous, à combien de dangers ces tendres agneaux ne seraient-ils pas exposés ?

b) Sur la terre, — les parents de vos petits protégés sont remplis de joie et de reconnaissance : de joie, parce que leurs enfants vont recevoir des récompenses ; de reconnaissance, parce qu'ils comprennent quel éminent service rendent aux familles des ouvriers les Sœurs dévouées qui se consacrent à la tâche de la surveillance et les bienfaiteurs généreux qui par leurs largesses soutiennent l'école.

Les petits enfants manifestent leur joie...

Nous nous réjouissons tous à ce spectacle... Nous devons, pour répondre aux intentions de Dieu, retirer en outre de cette journée des effets salutaires.

II. — Journée de grâces et de sanctification.

Tout d'abord, la vue de ces enfants doit *renouveler notre foi*. — Ils sont nos frères ; leur âme est précieuse aux yeux de Dieu.

Renouvelons donc en nous les sentiments de *générosité*... Redoublons de zèle : c'est Notre-Seigneur qui nous y invite. « Voyez, nous dit-il, voyez ces petits. Que deviendront-ils, si vous ne prenez pas soin d'eux ? Et il y en a encore tant d'autres dont personne ne s'occupe. Redoublez donc vos bienfaits ; moi, à mon tour, je comblerai de bénédictions vos enfants et vos proches. » Chers bienfaiteurs, en entendant cette parole, ne vous sentez-vous pas portés à faire en faveur de notre œuvre de nouveaux sacrifices ? Oh ! faites-le, et ce jour sera pour vous un jour de grâces et de sanctification.

Et vous, pères et mères de ces enfants, comprenez de mieux en mieux le prix de leurs âmes. Vous voyez en quelle estime elles sont auprès de leurs bienfaiteurs. Soyez reconnaissants, mais aussi prenez la ferme résolution de surveiller vos enfants avec le plus grand soin... lorsqu'ils seront plus âgés... Si vous formez maintenant

ce bon propos, la journée aura été pour vous aussi tout à fait salutaire...

Vous enfin, chers enfants, vous allez comprendre quelle différence il y a entre être sage et appliqué, docile et obéissant, et être méchant et paresseux, entêté et malpropre...

Péroraison. — L'apôtre saint Jean nous dépeint dans l'Apocalypse les troupes innocentes qui accompagnent l'Agneau... Puissions-nous leur être tous réunis un jour !

---

18. — SERMON DE CHARITÉ

POUR L'ŒUVRE DES VIEILLARDS PAUVRES.

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem : in die mala liberabit eum Dominus. Bienheureux celui qui sait comprendre les besoins de l'indigent et du pauvre : au jour mauvais le Seigneur le délivrera. (Ps. XL, 1.)

Exorde. — Quel est, mes Frères, le sens de cette parole de nos Livres saints ? Regarde-t-elle seulement la loi générale de la charité ? A-t-elle uniquement pour objet de promettre l'assistance de Dieu à celui qui par ses aumônes soulage la misère de son prochain ? Le texte sacré oppose sans aucun doute celui qui comprend les besoins du pauvre à l'homme dur et insensible. Mais je vois quelque chose de plus dans cette sentence. L' « intelligence » dont il parle, me semble indiquer du discernement et de la perspicacité. « Comprendre » le pauvre, c'est mettre dans sa charité une délicatesse particulière ; c'est choisir et la misère à soulager et les moyens de soulager cette misère. Loin de moi, mes Frères, de déprécier une œuvre de charité catholique, quel que soit son but, quels que soient ses moyens ; mais puisque vous voilà réunis, bienfaiteurs

de nos chers vieillards, laissez-moi pour votre consolation vous montrer combien dans ce choix de vos libéralités vous avez eu *l'intelligence des besoins du pauvre*, et vous donner ainsi l'assurance que Dieu vous réserve, pour vous récompenser, une assistance spéciale.

Vous avez raison d'aimer à répandre tout particulièrement vos bienfaits sur les vieillards ; car, parmi les nécessiteux, ce sont eux *qui ont le plus besoin* d'être aidés, — et eux aussi *qui ont le plus de titres* à nos secours.

I. — Les vieillards ont le plus besoin de secours.

Trois choses, ce me semble, mes Frères, excitent notre compassion pour l'homme tombé dans l'infortune : l'état d'abandon de celui qu'elle accable ; l'impossibilité où il est de s'y soustraire ; l'absence d'espoir pour l'avenir. — Eh bien, considérez le vieillard.

A. Qui plus que lui éprouve le tourment de l'abandon ? Plus il avance en âge, plus il voit disparaître ses amis d'autrefois... Autour de lui, il est vrai, se forment de nouvelles générations, mais le contraste entre lui et cette jeunesse lui est souvent pénible...

Ajoutez à cela le tourment de l'ingratitude. Oh ! combien n'y en a-t-il pas qui ont répandu jadis les bienfaits autour d'eux, sur leurs enfants, sur leurs proches, sur toute une ville peut-être, qui ont versé leur sang pour la patrie... et qu'ont-ils récolté ? Rien que l'oubli et l'abandon.

B. Et si une main charitable ne s'était pas étendue vers eux, si la bienfaisance chrétienne ne les avait pas recueillis, que deviendraient-ils ? Ils n'ont aucun moyen de pourvoir à leurs nécessités. Leurs bras se sont fatigués et raidis... Oh ! autrefois, mais maintenant... Leurs doigts, ils ont peut-être produit des merveilles ; ils ont manié l'aiguille... Maintenant ces doigts, ces mains tremblent : impossible bien souvent de s'en servir pour porter la nourriture à la bouche... Leur mémoire retrace encore les événements de la jeunesse, mais les faits les plus récents ne s'y impriment

plus. L'intelligence a perdu sa vivacité d'autrefois... Que pourraient-ils donc pour se soutenir, s'ils étaient seuls ? Ils périraient dans l'abandon.

C. Et l'avenir, que réserve-t-il au vieillard ? — Lorsque la jeunesse souffre, elle voit d'ordinaire au milieu de ses peines se lever le soleil de l'espérance. Mais pour le vieillard chaque jour amène une nouvelle misère, et il n'a plus qu'une perspective : celle du repos de la tombe...

Cette perspective de la tombe, comment se présente-t-elle au vieillard qui, de plus, sent son âme dépouillée de mérites pour l'éternité ? Comment se présente-t-elle au vieillard dont le remords déchire le cœur ?

Figurez-vous donc, mes Frères, le pauvre vieillard délaissé, sans ressources, sans aide, sans espoir, et dites-moi s'il n'est pas parmi les malheureux celui qui a le plus besoin de votre compassion. — J'ose ajouter qu'il est celui qui y a le plus de droits.

II. — Les vieillards ont le plus de titres aux secours.

1er Titre. *Le respect qui leur est dû.* — C'est l'Esprit-Saint lui-même qui en plusieurs endroits de l'Écriture fait l'éloge de la vieillesse, et nous rappelle nos devoirs à son égard. *Ne despicias narrationem presbyterorum sapientium, et in proverbiis eorum conversare. Ab ipsis enim disces sapientiam, et doctrinam intellectus* (Eccli. VIII, 9, 10). *Corona senum multa peritia, et gloria illorum timor Dei* (Ibid. XXV, 8). Oui, il y a dans le vieillard quelque chose qui inspire le respect. Dieu en accumulant sur lui le poids des années, l'a revêtu en même temps d'une certaine majesté. Il est le roi, le conseiller, l'appui de la génération qu'il a vue naître. Et si la misère vient flétrir cette couronne, n'appartient-il pas à la charité de lui rendre son éclat ?

2e Titre. *La reconnaissance qu'il mérite.* — Et surtout si au respect se joint la loi de la reconnaissance. Cette loi, pour combien n'existe-t-elle pas ! Qui d'entre nous n'a point à payer une dette à la vieillesse ? Peut-être existent-ils

encore ceux qui nous ont aimés, élevés, soutenus... Nos parents, nos instituteurs, nos protecteurs et nos maîtres... Et il se peut que grâce à la bonté divine ils n'aient besoin que de notre respect et de notre affection : mais à côté d'eux n'y a-t-il pas de ces bons et fidèles serviteurs dont les soins ont entouré notre enfance, dont le dévouement s'est étendu à notre jeune famille...

Et si Dieu les a déjà appelés à lui, pour leur donner la récompense céleste, ne veut-il pas que nous acquittions la dette contractée envers la vieillesse en reportant notre sollicitude sur d'autres vieillards, privés eux de la reconnaissance qui leur était due ? Oui, voilà bien la règle de la charité chrétienne ; voilà cette sainte communauté de biens, de services et d'amour que le divin Sauveur nous a imposée.

3e Titre. *L'espoir fondé que le bienfait sera bien reçu et qu'il profitera pour l'éternité.* — Il est un autre motif, mes Frères, qui doit nous engager, après tous les autres que j'ai fait valoir, à donner nos soins à la vieillesse : c'est la grandeur, la stabilité du bien que nous produisons de la sorte. Certes, ce que nous avons en vue en répandant nos libéralités, ce n'est pas seulement de soulager une misère temporaire ; nous voulons encore et par-dessus tout assurer le bonheur éternel de ceux à qui nous venons en aide. C'est dans ce but que nous procurons aux enfants des indigents une éducation chrétienne... Mais, hélas ! combien de fois ne sommes-nous pas déçus dans nos espérances ? Combien de pauvres qui nous affligent par leurs désordres ! « Ah ! disons-nous souvent, si j'étais sûr que mes aumônes produiront d'heureux effets ! » Cette certitude, mes Frères, nous l'avons quand nous secourons les vieillards pauvres dans un asile comme celui-ci... Ils n'ont plus que peu d'années à passer sur la terre. Ils ont compris le néant du monde. Si dans ces derniers temps de la vie ils s'attachent à Dieu, ce lien sera un lien indestructible... N'est-ce pas, mes Frères, ce que nous avons ici sous les yeux ?...

Qu'ils sont donc bien placés les dons qui permettent à la Sœur des pauvres d'accomplir sa douce et consolante mission ! Quelle joie pour vous de pouvoir vous dire : Grâce aux sacrifices que je me suis imposés, quarante, soixante vieillards sont là, passant leur vieillesse sous l'œil de Dieu, servant ce Dieu dans la simplicité de leur cœur ; et ils ne quitteront cet asile que pour aller jouir de ce Dieu pendant toute l'éternité !

Péroraison. — Oui, heureux celui qui procure à la vieillesse, avec les douceurs des derniers jours, les joies de la céleste patrie ! *Beatus qui intelligit...*

Circonstance particulière: Bénédiction d'une nouvelle chapelle. — Cette intelligence, mes Frères, elle l'ont déployée ces bonnes Sœurs de l'asile, en s'efforçant d'établir ce nouveau sanctuaire... Elles savaient que le vieillard doit pouvoir se dire en entrant dans la maison du Seigneur : *Bonum est nos hic esse* (Matth. XVII, 4). Elles ont voulu lui procurer cette douceur, la plus précieuse pour lui. Elles auraient pu sans doute songer à d'autres projets ; mais elles ont voulu tout d'abord...

C'est donc à vous aussi, mes Frères, à vous qui avez compris et secondé leur pieux dessein, que j'adresse ces mêmes paroles : *Beatus qui intelligit...* Vous avez eu l'intelligence des besoins de nos bons vieillards ; j'ose ajouter au sujet de chacun de vous : *In die mala liberabit eum Dominus !* Ces jours mauvais, ce sont les revers qui peuvent nous atteindre tous ici-bas ; ce sont les douleurs et les épreuves dont personne n'est exempt... C'est le moment de la mort... et puis aussi le temps que nous serions condamnés à demeurer dans les flammes expiatrices... (1)

FIN DU TOME III.

(1) Les allocutions contenues dans le présent *Appendice* ont été retrouvées trop tard pour pouvoir être publiées dans la première édition du tome III.

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME

CONFÉRENCES ET DISCOURS DE CIRCONSTANCE

PAGES

Introduction à une série de conférences. 1

JÉSUS-CHRIST, SAUVEUR DU MONDE.

Introduction 17
Première plaie à guérir : l'insubordination 21
Deuxième plaie à guérir : la cupidité 25
Troisième plaie à guérir : la passion du plaisir 29
Quatrième plaie à guérir : le découragement social des bons. . 33
Cinquième plaie du temps : le découragement personnel des bons. 37
Résurrection du Christ 41

LA FOI.

Introduction : Le bienfait de la foi. 47
Nécessité de la foi. 57
L'Église Romaine, dépositaire de la révélation divine . . . 65
L'Église catholique (Romaine), preuve vivante de la révélation divine 73
Difficultés de la foi (I) 83
Difficultés de la foi (II) 90

MISSION DE SAINTE-GUDULE (1875).

PAGES
Destinée de Jésus-Christ 99
Dignité de l'homme (Respect humain) 100
Oubli du devoir 102
Causes de ruine spirituelle 103
Justice de Dieu 105
Vanité du monde 106
Vie de l'Église 108
Consécration des familles à saint Joseph 110
Mauvais journaux. 112
Pour la consécration à la Sainte Vierge. 114
Le théâtre moderne 116
Caractères de notre temps 118
Charité chrétienne. 119
Clôture de la Mission 120

DERNIÈRE MISSION PRÊCHÉE A BRUXELLES, EN L'ÉGLISE DU JÉSUS, 1885.

Destinée du chrétien dans le monde 125
Devoirs des gens du monde 127
Prix de l'âme 131
Anémie spirituelle (Tiédeur). 132
Dangers des chrétiens dans le monde 135
Conversion du chrétien dans le monde 139
Le Dieu eucharistique, force des chrétiens dans le monde . . 144
Prudence des chrétiens dans le monde. 148
Conditions du bonheur chrétien dans le monde (Modèle de Nazareth) 153
Vertu domestique 157

CONFÉRENCES SUR LA CONSCIENCE

(POUR UN CARÊME).

Notions générales. 161
Éléments et développement de la conscience. 163
Rôle de la conscience 164
Différentes formes de la conscience 166
Luttes de la conscience. 168
La conscience humaine devant la résurrection de Jésus-Christ . 172

CONFÉRENCES SUR LA MORALE.

PAGES

Introduction 177
Définition de la morale 178
La morale ne dépend pas de l'homme 180
La morale vient de Dieu 182
Origine de la morale 183
Raison d'être de la morale 185
La morale chrétienne 187
Morale des païens. 188
Morale des sociétés mixtes 190
La conscience individuelle 191
Résumé. 193

CONFÉRENCES SUR LES CONDITIONS DU BONHEUR DOMESTIQUE.

(CANEVAS.)

Première condition : la foi 197
Deuxième condition : l'humilité . . . . . *Ibid.*
Troisième condition : la soumission 199
Quatrième condition : la charité 200
Cinquième condition : la patience 201
Sixième condition : la prudence 202

PRÉPARATIONS PASCALES.

PREMIÈRE SÉRIE.

La vie sans loi 207
La vie sans foi 210
La vie sans force 213
Le retour à la vie véritable 216
Encore le retour à la vie véritable 220

DEUXIÈME SÉRIE.

PAGES
Grandeur de l'homme 227
Abaissements de l'homme 234
Illusions de l'homme 240
Ressources de l'homme. 248

TROISIÈME SÉRIE.

Droits de Dieu 259
Royauté de Jésus-Christ 260
L'éloignement de Dieu 262
Causes de l'abandon de Dieu. 270

SERMONS SUR L'EUCHARISTIE.

L'Eucharistie et le devoir fondamental de l'homme . . . 277
L'Eucharistie, remède au péché 284
L'Eucharistie, moyen d'expiation du péché 290
L'Eucharistie comme sacrifice incline Dieu vers l'homme . . 300
L'Eucharistie, préservatif du péché 306
Indifférence envers l'Eucharistie 316
Ingratitude envers l'Eucharistie 331
Présence du Saint-Sacrement. (Instruction à des religieuses). . 342
L'Eucharistie et le Cœur de Jésus. 346
Pour une solennité de l'adoration perpétuelle coïncidant avec la fête de la Présentation de la Sainte Vierge. 347

TRIDUUM POUR LE JUBILÉ DU SAINT-SACREMENT DE MIRACLE

A SAINTE-GUDULE DE BRUXELLES (1870).

L'Eucharistie devant l'incrédulité 353
L'Eucharistie devant l'indifférence. 362
L'Eucharistie devant la piété. 370

OCTAVE DU SACRÉ-CŒUR.

PAGES

Le Cœur de Jésus, présent au Très Saint Sacrement, est notre maître 381
Douceur 382
Douceur du Cœur de Jésus 384
Humilité (A). 385
Humilité (B). 387
Humilité (C). 388
7e Instruction. *Invenietis requiem.* 389
8e Instruction. *Venite ad me.* 391

SERMONS POUR UNE SEMAINE DU MOIS DE MARIE.

Culte de la Sainte Vierge 395
Premier fruit de la dévotion à Marie ; Conformité à la volonté de Dieu 397
Deuxième fruit de la dévotion à Marie : Amour de Jésus . . 399
Troisième fruit de la dévotion à Marie : Résignation dans les peines 401
Quatrième fruit de la dévotion à Marie : Le courage et la confiance. 403
Les douleurs de Marie 405

SEPT CONFÉRENCES SUR LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE.

Marie, reine des anges 411
Marie, reine des patriarches 418
Marie, reine des prophètes 424
Marie, reine des apôtres 433
Marie, reine des martyrs 447
Marie, reine des confesseurs. 458
Marie, reine des vierges 471

SERMONS SUR SAINT JOSEPH.

PAGES

Causes de l'élévation de saint Joseph 487
Saint Joseph et les besoins de l'heure présente 489
Protection de saint Joseph 492
Principes de la sainteté de saint Joseph. 494
Essence de la sainteté de saint Joseph 496
Progrès de saint Joseph dans la sainteté 498
Perfection de la sainteté de saint Joseph. 501
La mort de saint Joseph 503

TRIDUUM POUR L'EXALTATION DES RELIQUES D'UNE VIERGE MARTYRE.

1er Sermon : La Virginité 509
2e Sermon : Le Martyre 514
3e Sermon : Le triomphe de la Foi 517

SERMONS SUR LE PURGATOIRE.

Sermon sur le Purgatoire pour le jour de la Commémoraison des morts 523

POUR L'OCTAVE DES AMES. — PREMIÈRE SÉRIE.

Leçons du Purgatoire. — (I). Attributs de Dieu 529
» » (II). Péché véniel 534
Moyens d'éviter le Purgatoire. — (I). L'abnégation . . . 539
» » » (II). Le zèle 545

POUR L'OCTAVE DES AMES. — SECONDE SÉRIE.

Purgatoire. — Existence et nature. 551
Sentiments des âmes du Purgatoire 556
Chemins du Purgatoire. 563
Consolations du Purgatoire (pour nous) 570
Consolations du Purgatoire (pour les âmes) 577
Secours donnés aux âmes du Purgatoire 584
Canevas d'un sermon pour le jour des Morts 592

PÈLERINAGE BELGE A PARAY-LE-MONIAL EN 1873.

PAGES

Allocution du Père Verbeke aux pèlerins belges dans la chapelle de la rue de Sèvres, à Paris le 23 juin 1873. 597
Allocution du Père Verbeke aux pèlerins belges pendant la messe de communion générale dans la chapelle de la Visitation à Paray-le-Monial 601
Allocution du Père Verbeke aux pèlerins belges et français dans l'avenue de Charolles, près de Paray, lors de la Procession des Bannières 607
Allocution du Père Verbeke aux pèlerins belges dans l'église de Notre-Dame des Victoires, à Paris 614

DISCOURS A L'OCCASION DE L'INAUGURATION DE LA STATUE DU PÈRE DE SMET, S. J.

MISSIONNAIRE DE L'ORÉGON ET DES MONTAGNES ROCHEUSES.

Discours prononcé par le Père Verbeke à Termonde, le 23 septembre 1878 625

DISCOURS SUR L'UTILITÉ DE LA FÉDÉRATION DES ŒUVRES OUVRIÈRES CATHOLIQUES.

Discours prononcé par le Père Verbeke à Louvain, au Congrès des Œuvres, le 11 mai 1881 639

TROIS SERMONS DE CIRCONSTANCE SUR LE CONCILE DU VATICAN.

I. — Le Concile. (Point de vue divin.) 655
II. — » (Point de vue humain.) 666
III. — L'Immaculée Conception et le Concile 679

APPENDICE.

DIFFÉRENTS SERMONS DE CIRCONSTANCE.

	PAGES
1. — Renouvellement des vœux du baptême	693
2. — Préparation à une fête.	696
3. — Réception de congréganistes	698
4. — Installation des dignitaires d'une congrégation	707
5. — Fête d'une congrégation	710
6. — Fête des congrégations	715
7. — Jubilé d'une congrégation	716
8. — Ouverture du Mois de Marie	717
9. — Pour la fête du Saint Rosaire	721
10. — Préparation à la réception du Scapulaire du Mont Carmel	723
11. — Pour la fête de N.-D. du Mont Carmel	726
12. — Le Scapulaire	729
13. — Sermon de charité en faveur des écoles dominicales	731
14. — Pour une distribution des prix à l'école dominicale	741
15. — Pour une distribution des prix à l'œuvre du catéchisme des adultes	748
16. — Sermon de charité pour patronages de jeunes filles	753
17. — Pour une distribution des prix dans une école gardienne	755
18. — Sermon de charité pour l'œuvre des vieillards pauvres	757

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME III.

060.32
V582
6458
VERBEKE, CHAS
AUTHOR
Oeuvres Posthumes
TITLE Tome III, Conferences et Discours de Circonstance
DATE LOANED
BORROWER'S NAME
Aldridge
STORAGE - COS
6458